This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

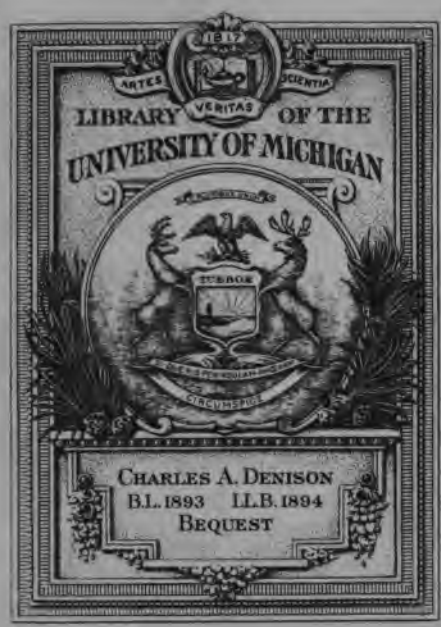
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 821,988


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL

Charles François Claire Henri Dieudonné

B^ON THIÉBAULT

Publiés sous les auspices de sa fille

M^lle Claire Thiébault

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

FERNAND CALMETTES

II

1795-1799

Portrait en héliogravure

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^ie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

Tous droits réservés

Héliog. Lemercier | Eudes & Cie Imp

PAUL THIÉBAULT

d'après une Miniature

Primitivement montée en Médaillon

E. Plon Nourrit & Cie Edit.

DC
146
.T4
A3

DC
146
.T4
A3

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1894.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

DC
146
T4
A3

N. B. — Les notes suivies de l'indication (Éd.) sont ajoutées par l'éditeur. Les autres sont de l'auteur.

Dawson
Pouroin
5-19-38
36178

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

CHAPITRE PREMIER

Après avoir prouvé son indomptable énergie par le plus effrayant emploi du pouvoir, la Convention touchait au terme de sa durée. Mais, en terminant son rôle immense, elle ne dérogea pas à ce qu'elle avait été. Quoiqu'il ne versât plus des torrents de sang, son bras resta de fer, et ce fut avec un calme imperturbable qu'elle acheva des travaux qui seront immortels.

Le 13 vendémiaire lui avait laissé vingt jours d'existence; elle les consacra à la consolidation de son œuvre, à l'affermissement de la liberté. Enfin, le 4 brumaire (26 octobre 1795), retentirent, de la bouche de son président, ces mots solennels, que suivirent mille cris de : Vive la République! « La Convention nationale déclare que sa mission est remplie et que sa session est terminée. »

Il faut avoir été témoin de ce moment, pour comprendre le vide qui sembla se produire. C'est que la Convention, jetée au milieu des plus grands périls, les avait impunément bravés; elle avait osé tout vouloir et réussi à tout accomplir. Aux prises avec l'Europe entière, elle

conçut et exécuta la pensée d'opposer une grande nation en masse à des armées mercenaires, toutes les richesses d'un vaste État à de simples impôts et la volonté de tous à celle des rois. Suppléant au zèle par la terreur, aux ressources par la banqueroute, elle exerça la tyrannie pour empêcher le retour du despotisme et fit ainsi plus de maux individuels que la coalition des ennemis ne pouvait en faire craindre; mais en même temps qu'elle subjugua la France par l'épouvante, elle dompta l'Europe à force de victoires; dès lors ses moindres volontés furent irrésistibles, ses jugements sans appel et leur exécution immédiate; douze cent mille hommes se levèrent à sa voix pour assurer ses triomphes; sans argent et sans crédit, elle prodigua des milliards. Sacrifiant à la nécessité de son rôle une génération presque entière, elle prit pour elle tout l'odieux de ce sacrifice et nous légua l'honneur des plus importantes conquêtes; elle nous rendit enfin nos frontières naturelles que, sans Napoléon, nous n'aurions pas perdues.

Napoléon lui-même s'amoindrit à ce parallèle; toutefois ce n'est pas ainsi que je jugeais la Convention, lorsque, victime de son régime de sang, j'étais réduit à me cacher tout en me battant pour elle, lorsque mon père avait pu songer au suicide pour échapper à d'horribles menaces d'exécution. Mais que sont les tortures des individus au milieu de si graves bouleversements! L'homme passe, les faits et leurs conséquences restent; aussi, quand la Convention disparut, laissant le souvenir de son œuvre immense, on pouvait se demander si ceux qui recueillaient son héritage sauraient le soutenir, et la sécurité du présent était troublée par les appréhensions de l'avenir.

Deux jours suffirent à la mise en activité du gouvernement directorial, quoique Sieyès eût rendu nécessaire

une seconde élection en refusant une des places de Directeur. Je me rappelle à ce sujet que nous promenant, mon père et moi, le 7 ou le 8 brumaire, sur la terrasse du bord de l'eau avec quelques autres personnes, au nombre desquelles était Sieyès, mon père lui témoigna son regret de ce que le Directoire se trouvait privé d'un homme de si grand mérite; il répondit : « Attelé seul, je pourrais être utile, mais ma nature s'oppose à toute espèce d'accouplement. » Ainsi son refus ne résulta pas, comme quelques personnes voulurent bien le croire, de son peu de goût pour la puissance, mais de l'appétit démesuré qu'il en avait.

Barras devenant l'un des Directeurs de la République, il fallut le remplacer dans son commandement par Bonaparte, qui, de général de brigade réformé, était devenu en un moment le second de Barras et qui, presque de suite ayant été fait général de division, se trouvait, vingt et un jours après, général en chef de l'armée de l'intérieur et de la garde nationale de Paris. Ce fut au surplus un simple changement de titre; car Barras ne s'était jamais mêlé du commandement, que Bonaparte avait seul exercé.

Peu de jours après le 13 vendémiaire, je me trouvais au bureau de l'état-major général, rue Neuve-des-Capucines, n° 10, lorsque le général Bonaparte, logeant déjà dans cet hôtel, y entra, et je crois voir encore son petit chapeau, surmonté d'un panache de hasard assez mal attaché, sa ceinture tricolore plus que négligemment nouée, son habit fait à la diable et un sabre qui, en vérité, ne paraissait pas l'arme qui dût faire sa fortune. Son chapeau jeté sur une assez grande table, au milieu de la pièce, il aborda un vieux général nommé Krieg, extraordinaire comme homme de détail et auteur d'un fort bon livret, intitulé : *Manuel des guerres des soldats*

républicains. Il le fit asseoir à côté de lui, à la table dont j'ai parlé, et, la plume en main, se mit à le questionner sur une foule de faits ayant rapport au service et à la discipline.

Parmi les questions qu'il fit, quelques-unes attestaient une si complète ignorance des choses les plus ordinaires que plusieurs de mes camarades sourirent. Quant à moi, je fus frappé du nombre de ces questions, de leur ordre, de leur rapidité tout autant que de la manière dont les réponses étaient saisies et se trouvaient parfois résoudre beaucoup d'autres questions, qu'il déduisait comme autant de conséquences; mais ce qui me frappa davantage fut le spectacle d'un général en chef mettant une entière indifférence à montrer à des subordonnés, aussi éloignés de lui, combien en fait de métier il ignorait des choses que le dernier d'entre eux était censé savoir parfaitement. Ce fait le grandit à mes yeux de cent coudées.

La destinée de cet homme extraordinaire était commencée; mais, pour affirmer sa position, pour justifier son élévation, il fallait qu'il se fît une existence sociale et qu'il remportât des victoires. Son mariage avec la veuve du général en chef Beauharnais satisfit au premier de ces points, malgré les bruits fâcheux qui circulèrent, laissant croire que le général Bonaparte s'acquittait ainsi envers son protecteur Barras, dont il épousait, assurait-on, la maîtresse. Quant au second point, il y fut pourvu par le commandement de l'armée d'Italie, qui ouvrit au jeune général la porte de l'immortalité.

Ce choix parut inexplicable et ne fut pas sans donner quelque alarme. De toutes les armées de la République, l'armée d'Italie était la seule qui n'avait encore aucune illustration; plusieurs généraux distingués s'étaient

succédé sans résultat sérieux; la victoire de Scherer, elle-même, avait été une gloriole plus qu'un profit, et on se demandait comment un jeune homme de vingt-six ans, n'ayant jamais commandé un bataillon devant l'ennemi, ferait mieux que tous ses devanciers. Pourrait-il subordonner à ses ordres des hommes comme Masséna, justement fier d'une gloire à laquelle il ajoutait sans cesse; Augereau, à qui l'impétuosité et certain instinct de la guerre tenaient lieu du génie qu'il n'avait pas; Sérurier, Laharpe surtout, qui, sans pouvoir être comparés à Masséna, étaient en capacité et en acquis fort supérieurs à Augereau? De tels chefs n'auraient-ils pas un dédain légitime pour un général d'armée improvisé dans les salons du Directoire, et dont les antécédents n'offraient, je ne dirai pas même aucune garantie, mais aucun présage de nature à rassurer? Il pouvait, par une inspiration heureuse, avoir rendu un grand service au siège de Toulon; à l'armée d'Italie, il pouvait avoir donné un avis, que le succès avait couronné, et un autre, que l'on devait regretter de ne pas avoir suivi; il pouvait, avec le quart de leurs forces, avoir lutté contre les sections de Paris; il pouvait enfin avoir dit des choses frappantes pour ouvrir une nouvelle route et la marche sur Vienne; mais en conclure qu'il dût vaincre des armées nombreuses, aguerries et commandées par des chefs ayant fait leurs preuves, c'était autre chose, et le public voyait dans cette nomination beaucoup plus de complaisance pour Mme Bonaparte que de sagesse et de sollicitude pour les intérêts de la patrie.

Toutefois une réflexion se présente, et je m'arrête à elle à cause de l'intérêt du sujet. Ce fut un grand bonheur pour le général Bonaparte de se trouver à vingt-six ans général en chef d'une armée active, mais ce fut un complément indispensable à sa gloire de devenir

général en chef de l'armée d'Italie. Quelle que fût sa transcendance, c'eût été fatal pour lui de débuter par le commandement de l'armée du Rhin, par exemple. La leçon de discipline et de service que je lui avais vu donner par le général Krieg prouve à quel point il était étranger à ces objets, et, de même qu'il était encore incapable de faire manœuvrer un régiment (1), rien n'avait pu le préparer, je ne dirai pas aux conceptions, mais à la conduite d'une grande bataille, livrée en plaine, d'une de ces batailles rangées, où il faut aborder son ennemi de front, où des mouvements excentriques sont le plus souvent impraticables et où sans cesse on est contraint de substituer la tactique à la stratégie. Or il n'en était pas de même dans la haute Italie; les montagnes qui l'enveloppent à l'ouest, au sud et au nord, et la vallée du Pô qui la traverse de l'ouest à l'est, coupée par dix rivières, en font le théâtre le plus favorable à la guerre stratégique, car sur un terrain d'accidents, où la surprise est facile, une pensée brillante, un calcul exact du temps peuvent avoir des résultats immenses. En Allemagne, où presque toujours il faut manœuvrer sous le canon, où, pour l'attaque comme pour la défense, il faut être en mesure partout, il n'y a guère de ressource ou d'espoir que dans l'ordre droit ou oblique, dans le brusque refus d'une aile, dans l'enlèvement d'un point d'appui important, dans l'à-propos d'un mouvement décisif. En Lombardie et plus encore dans le Piémont (quelques plaines exceptées), il ne faut pour vaincre qu'échapper aux masses de l'ennemi et,

(1) Il ne devint manœuvrier qu'à Boulogne, et pourtant c'est comme tacticien qu'il battit le prince Charles sur le Tagliamento et qu'il passa ce torrent. Mais aussi c'est faute de l'avoir été assez qu'il manqua de perdre la bataille de Marengo, gagnée, comme on le sait, par le général Kellermann.

par la prompte réunion de forces supérieures, se mettre à même de rompre la ligne de ses troupes, de gagner ses flancs, d'arriver à lui par ses derrières, ou même de couper sa ligne d'opérations, circonstance d'autant plus grave que, si en plaine on occupe presque toujours plusieurs positions successives, dans des pays de rivières et de gorges on n'en a souvent qu'une seule. Dans la guerre du Rhin, il fallait manier les troupes en praticien, il fallait de plus cette force de cohésion que donnent une sévère discipline et l'habitude de combattre en manœuvrant, tandis qu'en Italie des hommes braves et intelligents, même un peu indisciplinés, peuvent individuellement concourir à la victoire; la capacité des chefs a pour auxiliaire la valeur du moindre soldat. On peut donc conclure que ce dernier genre de guerre convient à l'ardeur de la jeunesse et se prête au début d'un général en chef; mais que l'autre appartient à un âge plus mûr et veut plus d'expérience et de science; aussi le problème se trouvait-il résolu; le genre de guerre était conforme à l'âge, à la nature du général en chef; du premier coup l'occasion favorisait son génie.

A peine nommé, le général Bonaparte s'occupa d'un chef d'état-major qui pût lui convenir; son choix tomba sur le général Berthier qui se trouvait alors à Paris. Ce choix était heureux. Le général Berthier servait depuis sa jeunesse; il avait fait la guerre d'Amérique sous Washington et toutes nos campagnes. Sans rappeler sa spécialité comme ingénieur-géographe, il avait les connaissances et l'expérience du service de l'état-major, de plus une compréhension remarquable de tout ce qui tenait à la guerre. Il avait plus que tout autre le don de se rappeler la totalité des ordres et de les transmettre avec plus de rapidité et de clarté; enfin, dans la force de l'âge et doué d'une vigueur peu commune, il

avait une activité que soutenait chez lui l'avantage d'un tempérament infatigable. Personne ne pouvait donc mieux convenir au général Bonaparte, à qui il ne manquait qu'un homme capable de le débarrasser des détails, de le comprendre au premier mot et au besoin de le deviner; de même qu'aucune fonction ne convenait mieux au général Berthier, dont l'éducation, la carrière et le zèle avaient fait un militaire distingué, mais dont la nature n'avait pas fait un homme de guerre.

Mon père l'avait vu plusieurs fois chez le docteur Bacher, leur ami commun; l'avant-veille, à l'occasion de son départ pour l'Italie, ils avaient fait chez ce même Bacher, et à eux trois, un dîner d'adieu; Bacher et mon père lui avaient parlé de moi et avaient obtenu cette réponse : « Qu'il fasse de suite une demande pour être employé à l'armée d'Italie; qu'il me la fasse apostiller demain, et je l'attacherai à mon état-major, si je ne puis plus l'attacher à ma personne. » J'avais donc encore un jour pour aller remercier le général Berthier et prendre l'apostille, avec laquelle j'obtenais de suite l'ordre de le suivre; mais, faute de connaître l'Italie et d'avoir été à même de faire les réflexions qui précèdent, je ne regardais pas les garanties de victoires du général Bonaparte comme très bien hypothéquées. J'espérais sans doute, mais j'appréhendais; je crus devoir attendre... Il y aurait eu de quoi former deux carrières brillantes avec les occasions que j'ai manquées par insouciance, incertitude ou sacrifiées à mes goûts, à mes inclinations; mon ami Préval demanda un jour à Reille comment il était si naturellement et si heureusement arrivé aux honneurs et à la fortune. « En ne refusant rien et en ne me refusant à rien. » Et en effet la destinée est heureuse ou malheureuse. Malheureuse, il faut se résigner; heureuse, il faut la laisser faire.

Informé du jour et de l'heure auxquels le général Bonaparte devait quitter Paris, j'allai, au moment de son départ, faire mes adieux à ce chef qui avait été le mien. On attelait ses deux voitures, comme j'arrivais; on y portait ses derniers effets, et notamment un gros tas de livres, tous relatifs aux guerres faites en Italie, ainsi que je le vis par ceux que je descendis moi-même; ces livres, qu'il recommanda fortement, étaient, à l'exception de ceux que j'avais toujours avec moi, les premiers que je voyais partir pour une armée.

Enfin, à dix heures du soir, le général en chef se mit en route, accompagné de Murat qui déjà ne m'enviait plus rien, de Marmont, de Junot, de Duroc, et je crois de Le Marois; l'espace commença à disparaître devant lui, il allait dépasser des limites que les plus enthousiastes de ses admirateurs n'auraient pas osé concevoir.

CHAPITRE II

On a vu que parmi les officiers qui au 13 vendémiaire avaient fait preuve de plus de courage et d'ardeur, se trouvait l'adjudant général Solignac; en récompense de sa conduite, il fut nommé chef d'état-major de la première division de l'armée, division qui campait dans la plaine de Grenelle. Je lui fus attaché comme adjoint et je devins ainsi le camarade de Burthe, sur le compte duquel j'aurai souvent l'occasion de revenir. Près d'une année se passa dans cette inaction, et, si l'on veut bien se rappeler les offres que j'avais reçues pour l'armée d'Italie lors du déjeuner que mon père fit avec le général Berthier, on pourra se faire une idée des regrets qui m'assaillirent lorsque les victoires, les conquêtes de cette armée firent retentir l'Europe entière du bruit de sa gloire. L'occasion favorable était passée; je ne devais plus même songer à quitter Solignac, dont j'aurais pu me séparer pour suivre le général Berthier, mais auprès duquel, sans destination de nature à me justifier, j'étais forcé de rester. Il me fallut continuer à traîner dans les rues de Paris un uniforme qu'avec plus d'honneur j'aurais pu porter au delà des Alpes.

Cependant Burthe ne s'ennuyait pas moins de prolonger son séjour à Paris, alors que le canon tonnait depuis l'Adriatique jusqu'à la mer du Nord; Solignac partageait ces sentiments, et, comme il ne négligeait rien

pour les réaliser, comme, lorsqu'il voulait quelque chose, il était aussi fécond en prétextes qu'ardent dans ses insistances, il put enfin nous annoncer que, pour lui et pour nous, il venait d'obtenir des lettres de service à l'armée d'Italie. Notre joie fut au comble, et la mienne se compléta par l'espoir de me trouver, en arrivant à Milan, attaché au général Berthier, ce qui devait exaucer les deux seuls vœux que je formasse alors.

Dès que l'adjudant général Caire, qui remplaçait Solignac, fut arrivé, nous quittâmes Issy et, deux jours après, Paris; mais Solignac, ayant obtenu des frais de poste pour ses adjoints et pour lui, et se trouvant de cette sorte maître de sa route, choisit celle du Bourbonnais afin de passer à Millau et d'y donner quelques jours à sa famille.

Jusqu'à Saint-Flour notre route se fit avec une extrême rapidité; mais, à partir de cette ville, il n'existait plus de relais de poste pour se rendre à Millau, où d'ailleurs on ne pouvait arriver en voiture sans faire un grand détour; le domestique de Solignac reçut donc l'ordre d'y conduire la voiture à l'aide de chevaux de charretier, à petites journées, tandis que Solignac, Burthe et moi, montés sur des chevaux de louage et suivis par un guide également monté et chargé de ramener nos chevaux à Saint-Flour, nous prîmes à travers les montagnes.

Deux jours devaient suffire pour faire les vingt lieues qui séparent Saint-Flour de Millau. En effet, conformément à notre itinéraire, nous dînions le premier jour à Saint-Chély et couchions à Marvejols; mais, le lendemain, n'ayant plus d'autre chemin à suivre que des lits de torrents et ne trouvant plus aucune habitation, nous nous égarâmes après avoir dépassé l'endroit où notre guide nous apprit qu'avait été tuée la bête de Gévaudan. Cependant le jour baissait, et nous commencions à être

assez en peine de la manière dont nous passerions la nuit au milieu de ces montagnes arides, lorsque nous aperçûmes une maison au delà d'une gorge assez profonde. Comme nous avions perdu l'espoir d'atteindre Millau, un gîte, quel qu'il fût, nous devenait aussi nécessaire qu'à nos chevaux; nous nous dirigeâmes donc vers celui-là, en hâtant notre marche autant que cela nous fut possible, et nous y arrivâmes avec la nuit tombée.

Cette maison, nommée la Bastide, était précédée par une cour fermée de murs; elle avait deux corps de bâtiment, l'un faisant face à la porte d'entrée et servant de logement, l'autre sur la droite, espèce de hangar en équerre, se prolongeant en arrière de la maison et tenant lieu d'écurie. Lorsque nous eûmes dépassé la porte d'entrée, une vieille femme se présenta; et, sur notre demande de nous héberger, elle nous indiqua l'écurie où le guide alla s'établir avec les chevaux, pendant que nous portâmes nos petits portemanteaux et nos armes dans la seule chambre que l'on voulut nous ouvrir; dans cette chambre, située au seul étage qu'avait la maison, se trouvaient trois grabats. La vieille, qui nous avait conduits et qui regardait nos uniformes d'assez mauvais œil, examinait nos armes avec une attention inquiète et demanda, en montrant un de nos pistolets de poche : « Cela tuerait-il bien un homme? — Ma bonne femme », lui répondit gravement Solignac, « cela le tuerait, quand il aurait cent ans. » Redescendus dans la cuisine, nous y trouvâmes une femme jeune encore, mais qui n'avait pas meilleure mine que la vieille, et dont la figure prit un caractère qui nous frappa, lorsque Solignac, par une forfanterie qui lui était naturelle, eut étalé sur la table ses deux montres à chaînes d'or, une bourse pleine de louis et je ne sais combien de bijoux.

Nous demandâmes à souper; mais, à l'exception d'assez mauvais pain, de quelques œufs et de beurre, il n'y avait rien, ce qui réduisit notre repas à une omelette, qu'heureusement encore notre appétit assaisonna. Cependant j'eus à remonter dans notre chambre, et l'un de mes pieds, arrêté par une inégalité des planches, me fit découvrir une trappe; j'en prévins mes compagnons, qui, comme moi, n'en étaient plus à concevoir des doutes sur notre gîte.

Afin d'acquérir à cet égard quelques indices, nous demandâmes à ces deux femmes si elles habitaient seules cette maison; si elles n'avaient ni maris ni valets; où se trouvaient leurs hommes; ce qui les occupait; à quelle heure elles les attendaient. Et leurs réponses, toujours plus embarrassées, ne furent nullement propres à nous rassurer. Notre modeste repas achevé, nous ordonnâmes donc à notre guide de tenir nos chevaux sellés avant le jour; nous mîmes nos armes en état, nous nous barricadâmes, faute de pouvoir nous enfermer, et nous résolûmes de ne pas nous déshabiller. Sur pied à la petite pointe du jour et sortis de notre chambre avec précaution, nous allâmes charger et faire brider nos chevaux, que nous amenâmes nous-mêmes devant la porte de la maison.

« Que vous dois-je? dit alors Solignac à la vieille. — Un louis! — Êtes-vous folle? — Ma foi, vous n'avez pas à vous plaindre, reprit-elle avec humeur, on ne vous a fait aucun mal. — Qui diable vous parle de mal? répliqua-t-il; c'est de prix qu'il s'agit! » Avec affectation la vieille répéta sa phrase; d'impatience Solignac lui jeta un louis, enfourcha son cheval et partit avec nous. Mais, comme nous dépassions la porte de la cour, nous nous trouvâmes face à face avec deux hommes armés, qui arrivaient par la route que nous avions suivie la veille

et qui, à mille pas, étaient suivis par plusieurs autres hommes également armés. Notre vue les fit reculer; quant à nous et sans y faire grande attention, nous tournâmes à droite, mîmes nos chevaux au grand trot et, de suite couverts par les murs de la maison, nous fûmes hors de portée avant qu'ils eussent délibéré sur ce qu'ils pouvaient encore entreprendre.

Cinq heures de marche nous conduisirent à Millau, où nous étions attendus et fûmes très bien reçus par la famille de Solignac. Plusieurs personnes accoururent à la nouvelle de notre arrivée, et de ce nombre un jeune homme nommé Rouvelet, garçon fort trapu et d'une de ces vaillances qui ne peuvent être dépassées que par la folie. Un de ses premiers mots fut : « Vous arrivez à une singulière heure; mais où donc avez-vous couché?... » Et sur notre réponse : « A la Bastide. — Cela est impossible! » s'écria-t-il... En effet, cette Bastide était le repaire de plus de cent royalistes, formant la bande la plus redoutable de ces contrées et commandée par ce Bastide qui, dans l'assassinat de Fualdès, eut un si horrible rôle. Sans doute cette troupe de scélérats pillait, volait, égorgeait tout ce qui lui offrait quelque espoir de butin; mais la guerre, qu'ils faisaient à tout ce qui servait alors la France, formait la partie ostensible de leur mission. Or ce Rouvelet avait dix fois marché contre eux, à la tête de colonnes de gardes nationaux; plusieurs fois il les avait surpris, battus et décimés, et il n'eut pas de peine à nous convaincre que, dans ce repaire, nos uniformes eussent été équivalents pour nous à un arrêt de mort, si un inconcevable hasard n'avait fait que la totalité de ces légitimes brigands ne se fût trouvée en expédition à quatre lieues de là, précisément la nuit de notre passage.

Millau s'est effacé de ma mémoire au point que je

me rappelle seulement l'excellence de ses raisins et de ses figues. Réduit à parler de quelques personnes, je me bornerai à dire que le père de Solignac était un fort bon homme, nul de tous points et de plus fort commun; que sa mère, qui rappelait sa double origine d'Espagnole et de criada mayore, était une femme à toupet, qui bizarrement s'était reproduite dans son fils aîné, tandis que son second fils n'était que le fils du père et que sa fille, ou du moins la seule de ses filles dont il me souvienne, avait des grâces de fraîcheur et de suavité virginales, contrastant avec les teints bruns et la pétulance de tout son entourage méridional. Enfin, je citerai ce Rouvelet qui demanda et fut admis à suivre Solignac à l'armée; un des amis de Rouvelet, nommé Fabvre, et qui avec le même succès fit la même demande; un Lallemand, également de Millau, que nous rencontrâmes à Marseille rentrant d'émigration et qui, comme Rouvelet et Fabvre, fut emmené par Solignac. Rien n'était plus comique que ces recrutements; mais Solignac était ainsi fait que, si le diable l'en eût prié, il l'aurait pris avec lui, sauf à le renvoyer au diable du moment où il s'en serait senti gêné (1).

Lorsque nous quittâmes Millau, on nous recommanda la plus grande circonspection dans notre traver-

(1) C'était autant par laisser-aller que par jactance; mais cette complaisance ne fut heureuse pour aucun des trois jeunes gens. Lallemand, très beau garçon, dont Solignac avait fait son secrétaire, et que je ne sais pourquoi nous avions surnommé Polycarpe, fut assassiné lors de l'insurrection de Vérone, où Solignac l'avait envoyé vendre à son compte vingt chevaux qui, à Tarvis, avaient été pris à l'ennemi, et dont aucun ne lui appartenait. Fabvre, entré dans les administrations, mourut de maladie dans je ne sais quelle ville d'Italie, et Rouvelet, pour qui une sous-lieutenance avait été obtenue, après avoir cent fois étonné les plus braves en Italie et en Égypte, et parvenu pour action d'éclat au grade de lieutenant, fut tué sur la brèche de Saint-Jean-d'Acre.

sée du Languedoc. De fait, l'exaspération contre-révolutionnaire y était à son comble. A Montpellier, nous en jugeâmes par un des plus fougueux énergumènes qu'il soit possible d'imaginer. Cet homme, d'une haute stature, était l'orateur de la table d'hôte, à l'auberge où nous étions descendus; il mit une telle violence dans ses discours, que tout son visage grimaçait de rage; c'eût été impossible d'émettre une opinion différente de la sienne, sans l'avoir à la gorge et sans être assailli par tous ceux qu'à son exemple il exaltait; il ne fut donc contredit par personne, et le profond silence que gardèrent devant lui Burthe et Solignac, blagueurs archipatriotes de leur nature, ne put manquer de me divertir.

Les jours passés à Millau avaient été pour nous l'occasion d'un retard que nous cherchions à réparer; en conséquence, nous avions résolu d'aller nuit et jour jusqu'à Marseille, d'où une felouque pouvait en deux jours nous transporter à Gênes. A l'exception d'une demi-heure consacrée à voir à Montpellier la place du Peyrou, et d'une heure restée à Nîmes pour ne donner qu'un regard à ses principales antiquités, nous marchâmes sans autres haltes que celles des repas indispensables, et cette manière de voyager nous valut une petite aventure que voici :

Arrivés vers onze heures du soir je ne sais plus où, nous vîmes une voiture arrêtée devant une maison de poste; un domestique en fermait les glaces et les portières, nous lui demandâmes à qui elle appartenait; il nomma ses maîtres, Solignac se trouva les connaître, et de suite nous montâmes dans la mauvaise chambre où ils étaient gîtés, pour savoir ce qui, à si peu de distance de Marseille, avait pu les déterminer à s'arrêter dans un si triste village : « Ma femme a peur, nous dit en riant un homme jeune encore et fort bien de manières. — Certaine-

ment, reprit une femme charmante, je n'irai pas avec mon mari seul et un domestique braver d'ici à la dernière poste toute une bande de brigands qui, nous a-t-on dit, court le pays. — Mais, madame, repartit l'un de nous, si nous vous escortions? — Nous serions cinq, qui pour vous défendre en vaudraient davantage », ajoutai-je. Elle hésitait, nous insistâmes; finalement elle se résigna à partir. Sa voiture eut la tête; elle l'occupa avec son mari, ayant son domestique sur le siège de devant; la voiture de Solignac suivit à vide, son domestique sur la banquette de la batardelle; quant à Solignac, Burthe, Rouvelet, Fabvre et moi, munis de nos sabres et de nos pistolets, nous montâmes sur des bidets de poste et formâmes l'escorte de cette dame. Notre départ fut des plus gais; mais peu à peu le silence succéda à l'hilarité; un demi-sommeil, assez naturel après plusieurs nuits blanches, survint, et bientôt nos chevaux nous menèrent plus que nous ne les guidions. Ainsi abandonnés à eux-mêmes, ils se désunirent, et nous nous trouvions assoupis, séparés les uns des autres, lorsque des cris perçants se firent entendre. Réveillés aussitôt, notre premier mouvement fut de mettre le sabre à la main, d'enfoncer les éperons dans le ventre de nos chevaux et de nous précipiter dans la direction de l'appel en criant à tue-tête : « En avant, en avant! » La nuit empêchait de nous compter; à nous cinq, par nos cris et le galop de nos bêtes, nous fîmes le bruit de vingt ou trente. La bande qui avait arrêté la première voiture, où se trouvaient la dame et son mari, crut à l'arrivée d'un détachement; les hommes composant cette bande lâchèrent prise, se jetèrent dans des broussailles, qui se trouvaient sur la gauche de la route, et disparurent. Quant à nous, nous fîmes prendre le galop aux chevaux des voitures et fûmes bientôt hors de distance. Nous rendîmes donc un grand service à cette

dame, dont les années ont effacé pour jamais le nom de ma mémoire; mais elle nous en rendit peut-être un aussi grand. Si nous ne l'avions pas rencontrée, au lieu de faire cette poste à cheval, nous serions restés dans notre voiture, nous pouvions y être surpris endormis, n'ayant pas même nos armes en état et fort compromis contre ces brigands, qui nous auraient canardés à mesure que nous aurions mis pied à terre.

Marseille nous ravit. Logés à la Canebière, nous avions d'ailleurs de nos fenêtres la vue du port, qui, malgré la guerre, n'en offrait pas moins un spectacle varié et plein d'intérêt. Ne voulant nous arrêter que quelques heures dans cette ville, nous allâmes de suite pour traiter avec le patron d'une felouque pour notre trajet jusqu'à Gênes. Le marché fut bientôt conclu; mais le vent était contraire, et nous devions attendre qu'il changeât.

A ce malheur s'en joignit un autre. Solignac retrouva à Marseille une nommée Mariette, grasse, fraîche, jeune et très jolie créature, alors entretenue par un homme qui tenait une maison de jeu, du reste sur un assez grand pied; bel appartement meublé, éclairé de nuit avec luxe, table splendide, rafraîchissements variés et continus, offerts gratis, et, en fait de dupes et de mauvais sujets, la moins mauvaise compagnie possible.

N'ayant rien à faire, forcé d'attendre le vent, dont de douze heures en douze heures nous espérions le changement, livré à cette oisiveté mère des pires inspirations, Solignac, qui d'ailleurs n'avait pas besoin de tant de stimulants, ne résista ni aux charmes de Mariette ni aux attraits de son tapis vert; en outre, il commença par gagner. Burthe, alléché par cet exemple et par ce succès, se figura que la fortune lui serait d'autant plus favorable qu'il appliquerait à sa manière de jouer certains

calculs, dont il jugeait Solignac incapable; il le suivit donc chez Mariette. Pendant ces séances qui bientôt durèrent des journées entières, je restais seul, et, à propos de cette solitude, Burthe finit par me dire : « Mais pourquoi diable ne nous accompagnes-tu pas, ne fût-ce que par curiosité? Tu saurais du moins ce que c'est qu'une de ces maisons de jeu. » En entrant dans ce tripot doré, j'étais assailli par le souvenir des sages avis que j'avais reçus, et de mille anecdotes édifiantes dont j'avais été témoin ou que j'avais entendu conter (1). Je n'y entrai pas moins; or il en fut de ce péril comme il en est de tous les autres, qui vus de près semblent s'éloigner, s'affaiblir. C'est ainsi que le soldat est presque toujours calme au moment où il reçoit la mort; c'est ainsi que je me sentis tout à fait rassuré, dès que j'eus mis le pied sur ce gouffre, où tant de malheureux engloutissent chaque jour leur existence et celle des victimes qu'ils précipitent avec eux.

J'avais cependant résolu de rester spectateur; mais, dès le deuxième jour, Burthe me dit : « Tu le vois, nous faisons d'assez bonnes affaires; prends donc une part dans mon jeu, cela t'intéressera, et tu gagneras avec nous. » Le premier pas était fait; je fis le second, et, de ce jour, la veine changea. Quelques louis perdus, je voulus les rattraper; Burthe, chaque matin, arrivait dans ma chambre avec des calculs écrits sur les séries et les intermittences, et de ces calculs il résultait qu'en effet nous avions dû perdre jusqu'alors, mais qu'indubitable-

(1) Citerai-je ces deux joueurs, placés à côté l'un de l'autre, perdant des sommes énormes et dont l'un, interrompant ses imprécations pour s'adresser à son voisin qui ne disait mot, s'écria : « Parbleu, monsieur, vous avez un beau sang-froid. » A quoi l'autre répondit en tirant de dessous ses vêtements une main pleine de sang et dont il se déchirait la poitrine.

ment nous allions regagner le triple de ce que nous avions perdu; en fait, ils nous amenèrent à perdre davantage; d'espérance en espérance, de duperie en duperie, nous arrivâmes à ce point que de trois à quatre cents louis, avec lesquels Solignac avait quitté Paris, il lui restait cinq francs; que de cent vingt-cinq louis, avec lesquels Burthe était parti, il n'avait plus un sol, et que de quatre-vingts et quelques louis, que j'avais emportés, j'étais réduit à seize. Dans cette position je m'arrêtai court, quoi qu'on pût faire et dire; Burthe s'arrêta aussi, mais faute de moyens pour continuer; quant à Solignac, ayant retrouvé dans une poche de son gilet les cinq francs dont j'ai parlé, il retourna chez Mariette et en revint avec plus de vingt louis (1).

Le vent commençait à changer, et, comme la sortie du port de Toulon était plus facile que celle du port de Marseille, nous nous y rendîmes par terre et, à la chute du jour, c'est-à-dire au moment qui pouvait les rendre plus imposantes, nous trouvâmes ces belles gorges d'Ollioules qui précéderaient à merveille les portes de l'enfer. Trompés de nouveau dans notre espoir, forcés d'attendre je ne sais quel changement de lune, et tout en jurant d'avoir compté sur la mer, d'avoir laissé cinq cents louis à Marseille, ce qui ne nous permettait plus de prendre la route de terre, d'avoir encore deux jours à perdre, nous nous mîmes à parcourir la ville et ses environs, et principalement le fort La Malgue, le fort de l'Aiguillette, rendu

(1) Un jour que nous avions perdu constamment, le maître de cette maison de jeu, causant avec moi, me dit : « C'est avec peine que je vous vois jouer; ce que vous pouvez perdre est insignifiant dans les gains de ma banque; ainsi, croyez-moi, ne jouez plus. Quant à l'espoir du gain qui vous entraîne, considérez ce fait : partout où l'on jouera, vous verrez les banquiers partir en voiture et les pontes s'en aller à pied. » Leçon excellente, mais singulière dans la bouche de qui me la donnait.

célèbre par Bonaparte, l'arsenal, les bassins, le chantier, la corderie, le bagne et le port.

Enfin la mer fut jugée tenable pour une felouque, qui, chargée de nos effets et de la voiture de Solignac, nous conduisit d'une traite en vue du golfe de Nice, sans cependant pouvoir y aborder. En deçà du golfe de Villefranche, un corsaire était signalé, et force nous fut de relâcher à Antibes. Cette ville n'ayant rien qui pût nous dédommager du temps que nous étions condamnés à y perdre, nous résolûmes d'aller coucher à Nice et de faire à pied les six lieues qui nous séparaient de cette ville, où notre patron eut ordre de venir nous prendre le lendemain à la pointe du jour. Nous n'avions pas fait un quart de lieue que des menaces d'orage se déclarèrent. Solignac décida que nous avions trois fois le temps d'arriver avant d'être mouillés; nous nous bornâmes à allonger le pas; mais dix minutes ne s'étaient pas passées que les premières gouttes, puis l'averse tombèrent; c'est sous une véritable pluie de déluge que, après avoir traversé le pont du Var et pénétré sur le territoire de l'ancien comté de Nice, devenu depuis quatre ans français, nous nous arrêtâmes pour crier d'un même élan : « Terre conquise, vive la République! » Nous fûmes, en arrivant à Nice, contraints d'ôter jusqu'à notre chemise pour la faire sécher, et, nous étant enveloppés dans des couvertures de lit, nous trouvant ainsi accoutrés à la manière des Grecs et des Romains et si près d'entrer sur la terre classique, nous nous mîmes à déclamer des scènes entières de Voltaire et de Racine.

Le lendemain matin, le corsaire avait disparu; nous reprîmes notre route, ralentie tantôt par le vent, tantôt par la mer, tantôt par la vue de bâtiments suspects; car notre maudite felouque était trop faible pour lutter contre un péril un peu sérieux. Toutefois et plutôt que

de mourir d'impatience ou d'ennui, nous forcions la main au patron, qui nous semblait trop disposé à trouver les moindres temps dangereux. Un soir, entre autres, il voulut relâcher, le vent, selon lui, ne permettant pas de doubler le cap Mele. Mais, le ciel étant sans nuages, la halte parut inutile à Solignac, et nous continuâmes à marcher. Cependant, à mesure que nous approchions du cap, le vent s'éleva, rendit la mer furieuse. Notre felouque, n'étant pas faite pour tenir la haute mer, ne pouvait s'éloigner du rivage, dont cependant l'approche était défendue par les rochers qui le hérissent. La nuit augmentait le danger, et, dans l'impossibilité de savoir comment manœuvrer, vers une heure du matin, le patron et les matelots, abandonnant tout à coup le bateau à lui-même, se jetèrent à genoux en priant Dieu tout haut. Avertis par cet exemple, Burthe, nos deux acolytes et moi, nous ôtâmes aussitôt nos habits et nos cravates pour être prêts à mieux nager; quant à Solignac, il nous dit en ricanant : « Parce que vous savez nager, vous croyez vous sauver? Et vous ne comprenez pas qu'avec des vagues de cette violence vous serez brisés contre les rochers, en qui vous espérez. Pour moi qui n'aime ni les chimères, ni les longues agonies, et qui d'ailleurs ne sais pas nager, je vous souhaite une bonne nuit et je m'en vais dormir. » Aussitôt il entra dans sa voiture, ferma ses portières à clef, leva les glaces et les jalousies, et ne tarda pas à s'endormir profondément. Pas un de nous ne fut tenté de l'imiter, et même, par besoin de contradiction, nous nous rattachâmes plus fortement encore à cette dernière espérance, à laquelle l'homme renonce si rarement et pour laquelle Solignac témoignait d'un dédain tout à fait exceptionnel. En pérorant nos bateliers, nous parvînmes à leur rendre quelque courage; le vent d'ailleurs commençait à fléchir; on put

reprendre les manœuvres, franchir ce formidable cap et gagner un petit port où nous relâchâmes au jour, pour donner quelque répit à l'équipage. Prêts à mettre pied à terre, nous appelâmes en vain Solignac, et ce ne fut qu'en frappant aux portières que nous réussîmes à le réveiller. Enchanté du parti qu'il avait pris, il vint partager avec nous un déjeuner consistant en sardines, qu'à la hâte on pêcha pour nous et qui, jetées toutes vivantes dans la poêle, composèrent un régal dont il est inutile de faire l'éloge.

A peine étions-nous débarqués à Gênes, où se termina notre odyssée, Solignac partit à franc étrier pour Milan, où le quartier général de l'armée venait de revenir. La division Masséna avait besoin d'un chef d'état-major; de suite pourvu de cet emploi, Solignac reprit sa course; il arriva à Vérone, n'ayant plus qu'un louis dans sa poche; mais une maison de jeu y était déjà établie, il s'y rendit au débotté, gagna soixante louis dans la première séance et acheta un cheval qu'il appela Fortune. Pendant qu'il atteignait sa destination et se trouvait en fonction, purgé de son arriéré de solde, avec de l'or dans ses poches et des chevaux dans son écurie, nous étions livrés au plus cruel embarras. Il me fallut en effet commencer par faire raccommoder sa voiture, cassée pendant le débarquement, rester deux jours à Gênes, me procurer des chevaux de trait et fournir aux besoins de Lallemand, de Rouvelet, de Fabvre et de Burthe. Nous avions sans doute le logement et les vivres, mais que de dépenses inévitables pour une route de près de cent lieues et faite lentement! Ayant de quoi me suffire, je fus dix fois tenté de marcher pour mon propre compte; mais Solignac, que nous pensions rejoindre à Milan, m'avait recommandé son bagage, et Burthe, qui était à sec, aimait à boire. Ce que j'avais pu faire d'avances ne nous avait

Je rejoignis à Vérone la division Masséna. Soixante heures après mon arrivée, le général Masséna, qui commandait, me fit appeler et me remit une dépêche pour le général en chef, en m'ordonnant de la lui porter à franc étrier. Ce métier de courrier était au nombre des attributions des officiers d'état-major de cette armée, et celui qui convenait le mieux à la plupart d'entre eux. J'espérais en être quitte pour de la diligence, je me trompais; en effet, au lieu de se faire remettre ma dépêche par l'aide de camp de service, le général en chef me fit entrer dans son cabinet, reçut la dépêche de mes mains et, après l'avoir rapidement parcourue, commença une série de questions, dont le nombre et la rapidité dépassèrent tout ce que j'avais imaginé dans ce genre.

Ainsi, quel est le nombre des présents sous les armes, dans la division Masséna? Combien dans la 20e légère, la 18e, la 25e, la 32e et la 75e? Combien dans le 5e de dragons et le 1er de cavalerie? — Les corps de cette division ont-ils des détachements en arrière? De quelles forces sont-ils? Où sont-ils? Viennent-ils? et quand les attend-on? — Dans quel état sont l'armement, l'habillement et les chaussures? Quelles ressources existent à cet égard? — Quelle est la situation de l'artillerie? En quel état sont le matériel et les chevaux? — Les distributions sont-elles régulières? Le pain, la viande, le vin, les fourrages sont-ils de bonne qualité? — Combien d'hommes aux hôpitaux du lieu, combien aux hôpitaux externes? — Comment sont tenus ces hôpitaux? Quelle est la mortalité? Que fait-on pour la diminuer? — Quelle est la ligne occupée par la division? Comment les troupes sont-elles réparties? Quel est le service qu'on leur fait faire? Comment se fait le service? — Où sont les postes de l'ennemi? Quelle est la ligne de son can-

tonnement? Où sont ses principales forces? Quelles sont les dernières nouvelles qu'on a de lui? etc., etc.

J'arrivais à l'armée d'Italie, j'avais à peine passé quelques heures au bureau de l'état-major de la division et j'avais été aussi scandalisé du désordre que du manque de renseignements; de plus, j'ignorais qu'avec le général Bonaparte il valait mieux répondre au hasard, mais avec fermeté, que d'avoir l'air d'ignorer quoi que ce pût être, et qu'il ne fallait pas surtout hésiter, charlatanerie qui, à ma connaissance, a été favorable à de fort tristes personnages, mais que j'étais incapable d'employer. La première et la dernière série de questions ne m'embarrassèrent cependant pas; les autres multiplièrent le mot : « Je l'ignore », auquel je finis par substituer : « J'arrive. » Si donc le général Bonaparte fut médiocrement satisfait, je ne le fus pas du tout; il aurait dû savoir que, dans son armée, le service de l'état-major se faisait à la diable; qu'adjoint de Solignac, je l'étais d'un homme doué de moyens sans doute, mais ne souffrant pas autour de lui plus d'ordre que lui-même n'en avait; il aurait dû considérer encore que pour être au courant de ce qu'il demandait, il eût fallu que je le devinasse. Toutefois la leçon me fut profitable. Je me fis immédiatement un calepin, sur lequel se trouvait à jour la solution de la totalité des questions qu'il m'avait faites et de beaucoup d'autres encore; mais l'occasion d'utiliser ces notes avec lui ne se présenta plus, ou du moins on verra comment elle m'échappa.

De retour de ma course à Milan, mes premiers moments furent consacrés à organiser le travail du service d'état-major, dont Solignac ne s'occupait qu'à bâtons rompus et dont Burthe n'était pas fâché de ne pas s'occuper du tout. Ce service fut réglé d'après les notes que j'avais prises à l'armée du Rhin et dont, sept ou huit

mois après, je m'aidais pour rédiger mon *Manuel des adjudants généraux*.

Solignac jouait beaucoup, et c'est quelques jours après notre arrivée à Vérone qu'il nous attira l'aventure suivante. Lui, Burthe, Rouvelet et moi, nous revenions ensemble du spectacle, où nous nous étions rencontrés; il pleuvait, et nous marchions à la file, en rasant les murs des maisons et nous couvrant sous l'avancée des toits, qu'en Italie on construit assez proéminents pour donner de l'ombre. Rouvelet tenait la tête; Burthe, marchant ensuite, fut bientôt dépassé par Solignac, qui en sortant du théâtre était, dans l'ordre de marche, le troisième et se trouva de cette sorte reléguer Burthe à son rang; quant à moi, je suivais en dernier. Nous avancions en silence, assez lentement à cause de l'obscurité, lorsqu'en croisant trois hommes, qui marchaient dans la direction opposée à la nôtre, nous sursautâmes au bruit d'un effroyable coup de sabre donné par le dernier de ces trois hommes sur la tête de Burthe; par bonheur, le coup, arrêté par la muraille, y fit jaillir des étincelles et n'entama de Burthe que le chapeau. A l'instant nous jetâmes les manteaux qui nous enveloppaient; nous mîmes le sabre à la main et, rassurés sur la crainte que Burthe ne fût blessé, nous poursuivîmes les agresseurs qui fuyaient et qui, connaissant la ville mieux que nous, nous échappèrent en se jetant dans de petites rues et en se divisant. Nous eûmes peine à retourner à la place où nous avions jeté nos manteaux, que cependant nous retrouvâmes; et, grâce à la lanterne d'un passant, nous pûmes vérifier l'entaille faite dans le mur. Si elle eût aussi bien endommagé la tête de Burthe, il était mort. Nous ne savions au monde à quoi attribuer cette attaque, lorsque Solignac nous dit : « Je ne me coucherai pas sans en avoir le cœur net; c'est à moi qu'on

en voulait; je devine d'où le coup est parti; mais, comme nous avons affaire à des brigands, rentrons chez nous prendre des pistolets. » Armés jusqu'aux dents, nous nous rendîmes chez deux officiers, auxquels dans la journée Solignac avait gagné de fortes sommes; aucun d'eux n'était rentré, ou bien tous deux se cachaient. Le lendemain, Solignac les rejoignit; ils nièrent tout et se refusèrent à tout; mais il restait évident que c'était à lui seul qu'on en voulait, qu'on ne pouvait lui en vouloir que pour l'argent perdu contre lui, et que c'était par le hasard d'un changement de place que Burthe avait manqué périr, victime, pour le compte d'un autre, de la fureur du jeu.

Vérone se trouvait occupée par deux divisions, la division Augereau et la division Masséna, c'est-à-dire les forces et les talents les plus imposants que possédât l'armée d'Italie; toutefois, si la réputation des deux chefs était analogue, leur valeur était loin d'être égale, et le moindre examen ne pouvait plus laisser de doute. Quelque chose que l'on pût concéder à Augereau en fait d'audace et de fortune, ce n'était qu'un homme ordinaire et d'enveloppe commune; Masséna n'avait non plus ni éducation, ni instruction première, mais sa figure était pleine de sagacité et d'énergie, son regard était celui de l'aigle; il avait dans la pose de sa tête, toujours élevée et un peu renversée vers la gauche, une dignité imposante et une audace provocatrice; son geste était impératif, son ardeur, son activité indicibles; sa parole, brève à l'extrême, prouvait la lucidité de ses pensées; ses moindres mots étaient saillants, et la rapidité comme la justesse de ses reparties achevait de prouver qu'il pouvait s'élever encore sans cesser d'être à sa place. Par son caractère, c'était un homme fait pour l'autorité et le commandement; personne n'était donc plus à sa place

que ne l'était Masséna à la tête des troupes, tandis que, dans une position semblable, Augereau ne semblait qu'un tambour-major, un prévôt de salle ou un recruteur du quai de la Ferraille, encore même un recruteur de mauvais genre.

Sous les ordres du général Masséna, se trouvait un autre général de division nommé Dumas, mulâtre, fort loin d'être sans moyens et de plus un des hommes les plus braves, les plus forts, les plus agiles que j'aie vus. La réputation qu'il avait à cette armée était extraordinaire; on citait de lui vingt traits de vaillance chevaleresque et de force athlétique. Il n'y avait pas même huit jours lors de notre arrivée, que, fort avancé avec quelques fantassins, il fut chargé par la cavalerie autrichienne. Bien monté, rien ne lui était plus facile que de se retirer; mais il songea d'abord à ses hommes et sauva jusqu'au dernier en les prenant, sans descendre de cheval, avec une seule main par la nuque, puis en les jetant avec leurs armes par-dessus une haie vive, épaisse, qui les remparait. Ses hommes en sûreté, il s'élança seul au milieu des premiers cavaliers, qui arrivaient sur lui en tirailleurs, et ne se précipita sur aucun sans que la mort s'ensuivît; il en fit une véritable déconfiture et ne céda le terrain qu'aux pelotons. Dans une autre occasion, tourné par un corps très supérieur, il fit reployer à la hâte les troupes qu'il avait avec lui, et, lorsqu'il resta seul, il se retira au pas sous le feu le plus nourri. Enfin, je tiens ce fait de lui-même, commandant une partie du blocus de Mantoue, on lui amena un homme cherchant à pénétrer dans la place. Convaincu que c'est un espion, mais ne découvrant rien qui prouve sa mission, il se fait amener les bouchers du camp, avec leurs mains et leurs tabliers pleins de sang et leurs coutelas; il fait mettre par eux cet homme nu, le fait attacher par

les quatre membres sur une table, puis d'une voix qu'il savait rendre terrible, quoiqu'il fût le meilleur homme du monde, il ordonne de lui ouvrir le ventre s'il ne dit à l'instant où se trouve la dépêche qui lui a été remise. Dans cette effroyable position, à la discrétion d'hommes qui se montrent prêts à mettre la main à l'œuvre, le malheureux avoua que sa dépêche était dans un petit étui fait avec de la cire à cacheter, et que, d'après les ordres qu'il avait reçus, il l'avait avalée. Il ne fut pas éventré; on devine même qu'il ne l'eût été dans aucun cas; mais une bonne médecine accéléra la restitution de la dépêche et révéla au général Bonaparte le secret d'un nouvel effort que l'Autriche allait tenter pour sauver Mantoue; cette dépêche faisait connaître l'itinéraire de la marche d'Alvinzy et l'énumération de ses forces.

Eh bien, quels que fussent le zèle et le courage de ce pauvre Dumas, quoiqu'on pût lui donner le titre de premier soldat du monde, il n'était pas fait pour être général; dès le consulat, sa couleur fit ce que son peu de capacité devait faire, il fut réformé revenant d'Égypte. Jeté par une tempête à Tarente et conduit comme prisonnier de guerre à Naples, il y fut à plusieurs reprises empoisonné dans son cachot. Rendu cependant à la liberté, il ne tarda pas à mourir à Villers-Cotterets, où il s'était retiré, et de chagrin autant que d'un ulcère à l'estomac, suite de ses empoisonnements. J'appris sa mort avec affliction; je m'étais attaché à lui à cause de la bonté et de la distinction avec lesquelles il me traita pendant une expédition que je fis avec lui dans le Tyrol (1). Il est le seul homme de couleur à qui j'aie pardonné sa peau.

(1) Quelques rapports ayant fait croire à des rassemblements de troupes dans le Tyrol, le général Dumas fut chargé d'y faire une reconnaissance. J'avais reçu l'ordre de l'accompagner, et c'est

J'avouerai cependant que je n'eus pas non plus une impression trop défavorable, lorsque je rencontrai, le 4 août 1834, le fils de ce général chez la duchesse d'Abrantès qui me le présenta. Je vis à ce jeune homme la peau d'un métis, la chevelure crépue et épaisse du nègre, les lèvres africaines, les ongles de son espèce, les pieds aplatis; mais sa taille était svelte et élevée, sa physionomie assez noble; son regard grave, doux, contemplatif, lui donnait une sorte d'onction, qui résultait d'une apparence de mélancolie et d'une expression vague attestant une pensée dominante et un sentiment profond. En mémoire de son père, je l'avais accueilli avec beaucoup d'effusion; il s'était comme exalté aux quelques souvenirs que j'évoquai du général Dumas, et vivement il s'écria : « Tous ceux qui ont connu mon père en parlent avec admiration; aussi sa mémoire est-elle un culte pour moi. » A la facilité de son élocution, à l'énergie de ses expressions, à sa véhémence enfin, je sentais que je n'avais pas pour interlocuteur un homme sans mérite; mais j'étais loin de me douter que ce Dumas, encore jeune, fût l'auteur dramatique déjà célèbre; je lui demandai ce qu'il faisait. « Vous savez, me répondit-il, combien je me suis occupé de théâtre; douze pièces en cinq actes ont été pour moi, avant l'âge de trente ans, l'occasion de douze succès aux Français

pendant cette reconnaissance que nous poussâmes jusqu'à Ala, Marco et même Roveredo, sans rencontrer d'autre obstacle que la neige et la glace. C'est au cours de la même opération que le général me prit en confiance et me conta les nombreux sujets de plainte qu'il avait déjà.

Peu après, le général Masséna recommença cette opération en personne, et cette fois nous allâmes jusqu'à Trente. L'ennemi, qui occupait cette ville, ne nous attendit pas. Ce mouvement ne donna lieu qu'à des escarmouches, et si ce n'est que, grâce aux frimas, les gorges resserrées du Tyrol nous offrirent des tableaux pittoresques, l'expédition ne mérite aucune autre mention.

et à la Porte-Saint-Martin. Un pareil début aurait pu entraîner un autre que moi à suivre la carrière dramatique; mais, au lieu de satisfaire mon amour-propre, ces succès mêmes ne m'ont découvert que leur insuffisance, et vous me trouvez absorbé par un projet dont le gouvernement doit s'honorer de faciliter l'exécution. » A la suite de ce préambule, il m'apprit qu'il se préparait à un voyage de quinze mois, pour se mettre en mesure d'écrire l'histoire militaire, religieuse, philosophique, morale et poétique de tous les peuples qui se sont succédé sur les bords de la Méditerranée; il devait joindre à ces récits la description des principaux lieux baignés par cette mer, depuis la Palestine jusqu'aux colonnes d'Hercule, et enrichir sa description de cent vues et de cinquante vignettes, que M. Taylor s'était chargé d'exécuter.

L'immensité de son dessein me frappa, mais il me dit que, ne devant procéder que par tableaux, il ne dépasserait pas cinquante livraisons et quatre volumes : « Et pourtant, ajouta-t-il, je résumerai tout ce qui tient aux peuples de l'antiquité et aux peuples des temps modernes depuis Homère jusqu'à Chateaubriand, depuis Achille jusqu'à Napoléon, depuis le siége de Troie jusqu'à la prise d'Alger; encore, aurai-je quelques pages terribles, pour venger mon père, seize fois empoisonné dans les cachots de Naples. »

Je l'interrogeai sur les moyens d'exécution... « Nous avons, reprit-il, cinquante mille francs; nous emmenons cinq jeunes gens, qui, pour dix mille francs chacun, seront défrayés de tout, et j'ai demandé au gouvernement de mettre un brick à ma disposition, ce qui n'est pas une dépense de douze mille francs, de souscrire en outre pour huit cents exemplaires et de m'ouvrir, pour y recourir en cas de besoin, un crédit de quarante mille francs, montant du prix de ces exemplaires. — Et pensez-vous

obtenir cette triple faveur? — La pensée seule de l'ouvrage doit me le garantir; Louis-Philippe fait d'ailleurs quelque attention à ce qui émane de moi, et j'ai lieu de penser que, d'ici à huit jours, cette affaire aura été signée au conseil. — Vous connaissez donc le Roi? — J'étais le bibliothécaire du duc d'Orléans, lors des événements de Juillet; mais mes principes ne m'ont pas permis de rester avec lui, lorsqu'il est devenu roi, ni de le revoir depuis qu'il l'est. Fils d'un général de la République, je suis républicain. »

Je ne saurais dire quelle sorte de réaction se fit en moi, à ces dernières paroles. Le brave général Dumas avait été nommé général en 1793, c'est-à-dire au milieu du gâchis et des aberrations d'une terrible époque; mais n'y aurait-il pas eu plus de vertu de la part de son fils en ne relevant pas ce souvenir, après avoir accepté les bontés d'un prince qui se l'était attaché malgré sa couleur, et devait-il, après avoir servi le prince, afficher du dédain pour le roi? Au ministre qui l'engageait à demander personnellement à ce même roi le brick et les huit cents souscriptions dont il avait besoin, il répondit : « ... Je le verrai pour le remercier... » Enfin il me donna l'idée complète de sa fatuité lorsque, terminant la conversation engagée sur son projet de voyage, il ajouta : « J'ai d'ailleurs besoin de sortir de Paris; les femmes ne m'y laissent pas les moyens de travailler. » Moi qui, plutôt que de me reproduire en procréant un moricaud, aurais préféré subir l'opération la plus opposée à celle du Saint-Esprit, je ne comprenais pas ces femmes s'abaissant à interrompre les travaux de cet Alexandre Dumas, qui se croyait peut-être l'Alexandre de la littérature, et je ne comprenais pas davantage comment, même métaphoriquement, Mme la duchesse d'Abrantès avait souffert qu'il l'appelât sa mère.

Je reviens à ma narration. Deux généraux de brigade se trouvaient employés dans la division Masséna : l'un d'eux, nommé Ménard, homme fort ordinaire, mais un de ces troupiers maniant bien les soldats devant l'ennemi; l'autre, Brune, grand dégingandé, moins militaire que Ménard, mais qui, ayant eu par son bagout le bonheur de plaire au général Masséna, plus tard au général Bonaparte, arriva je ne sais comment (1) au commandement de l'armée d'Italie, de là au bâton de maréchal, et ne dut la plus haute célébrité à laquelle il put prétendre qu'à l'assassinat dont il devint à Avignon la très déplorable victime.

En chefs de brigade (colonels) marquants, se trouvaient ce Dupuy, commandant la 32e de ligne, homme de guerre, ardent autant que vigoureux, fort redoutable en combats singuliers, devenu officier général à la fin de la campagne, et qui, chargé du commandement du Caire, fut assassiné lors de la révolte de cette ville; et Monnier, chef de la 18e de ligne, homme froid, mais d'énergie et de capacité, que sa défense d'Ancône a illustré, et dont le futur maréchal Suchet fut un des chefs de bataillon.

Le commissaire des guerres de la division était Daure, ayant pour adjoint Colbert, aujourd'hui maréchal de camp. Le premier, gros garçon, sans barbe, très drôle, farceur dans toute la force du terme, n'enviait rien à personne; très brave, plein d'esprit et de capacité, je ne puis me le rappeler sans croire l'entendre encore chanter, du plus grand sérieux, d'atroces obscénités, et je le vois encore, une nuit que nous nous étions réunis pour une partie de chasse, se promener dans sa chambre nu

(1) Je n'excepte pas sa campagne de Hollande, dont le succès et la gloire n'appartiennent qu'au général Vandamme.

comme un ver et portant sur une de ses épaules un sac plein d'or.

Quant aux officiers qui alors faisaient partie de l'état-major de la division Masséna, je citerai un vieil adjudant général nommé Escalle, qui est allé mourir en Égypte, et un adjoint, Daguzan, qui, le rencontrant un jour avec moi, s'écria : « Comment, père Escalle, encore de ce monde, la mort n'a donc pas faim? » Je citerai encore un lieutenant, Dommanget, ancien camarade de Burthe, au 10e de dragons, homme caustique de mauvais ton, foncièrement méchant et qui, en dénigrant tout le monde, ne se distingua nulle part. Enfin je dirai que c'est à cet état-major que je fis la connaissance de l'adjudant général Kellermann, si brillamment vainqueur à Marengo, et de La Salle, son adjoint, officier superbe, homme excellent, brillant d'esprit et de vaillance, plein de talents, mettant des grâces charmantes à ce qui semblait en être le moins susceptible, créature véritablement privilégiée par la nature, qui n'avait là personne qui pût s'élever jusqu'à lui, qui n'y avait aucune intimité et avec qui je me liai d'une de ces amitiés qui ne pouvaient avoir d'autre terme que la mort.

La Salle était le fils de Mme de La Salle, femme de l'ordonnateur de ce nom, et de M. de Conflans, ainsi qu'en riant il en convenait lui-même. Jamais, au reste, fils ne ressembla plus à son père; il en avait le genre d'esprit, la bonté, la vaillance, la force, les crâneries, les manières nobles et l'originalité; il me disait même, dans ses épanchements avec moi, que le choix d'un tel père constituait une obligation plus grande que celle de la vie.

Cette Mme de La Salle, que son fils adorait, avait été magnifique et non moins remarquable par son esprit que par l'exaltation de son amour pour ce même fils. Célèbre pour ses galanteries, elle fut l'objet d'une foule

d'anecdotes, au nombre desquelles j'en citerai une, dont je ne voudrais pas priver tous ceux qui aiment à se divertir.

Mme de La Salle avait pour amant un abbé fort aimable et non moins utile, et pour favori un trompette, qui sans doute avait à ses yeux certain mérite capable d'en compenser beaucoup d'autres. Un jour que le trompette, en grande tenue, se trouvait en activité de service auprès de Mme de La Salle, on entendit la voiture de l'abbé, que l'on avait de grandes raisons de conserver; à défaut de mieux, le trompette fut caché sous le lit, sur lequel Mme de La Salle resta, prenant le prétexte d'une indisposition pour donner le change sur son désordre. Elle mit tout en œuvre pour éconduire l'abbé ou du moins pour le modérer, mais sans succès; il se prétendait le remède à tous les maux; bref, elle dut se résigner. Or le trompette, qui n'avait pas tant de vertu, enrageait, et lorsque, au comble de l'extase, l'abbé, mêlant le religieux au profane, se fut écrié : « La trompette du jugement dernier sonnerait qu'elle n'interromprait pas mon bonheur », le trompette, qui ne pouvait plus se contenir, se mit à sonner de toutes ses forces. On peut penser si, dans son bouleversement, le malheureux abbé ne dut pas croire que le courroux de Dieu venait de substituer le diable à l'amour.

Mais si, à l'armée d'Italie, comme à toutes les armées de la République, on aimait à rire, à jouer, à galantiner, on aimait plus encore à se battre ou bien à parler combats, et c'est à ce propos que je veux rapporter des faits que j'appris en arrivant à la division Masséna, que je vérifiai et qui concernent la fameuse bataille d'Arcole gagnée si peu de jours auparavant.

Il n'est aucun étranger instruit, aucun Français soucieux des fastes de son pays qui ne place au nombre de

nos plus glorieux souvenirs le passage de vive force du pont d'Arcole, ce passage consacré par la mort de tant de braves, qui fit recevoir tant de profitables blessures, qui signala l'impétuosité d'Augereau, l'intrépidité de Lannes, le dévouement de Muiron, l'audace triomphante du général en chef Bonaparte, et que cinquante gravures, le magnifique tableau de Gros et dix mille mentions et relations ont détaillé et consacré d'après les rapports et bulletins officiels. Eh bien, malgré toutes ces garanties, il ne manque à ce fait d'armes éclatant qu'une chose, la vérité; car, dans la manière dont les événements se consacrent, des infidélités, accréditées par la vanité des uns, par l'adulation des autres et par le silence du plus grand nombre, ne tardent pas à substituer à l'histoire de véritables romans.

La bataille d'Arcole dura trois jours (25, 26, 27 brumaire an V, 15, 16, 17 novembre 1796); or, le premier de ces trois jours, la division Augereau, ayant passé l'Adige sur un pont de bateaux jeté à Ronco, où ne se trouvait qu'un bac, marcha sur Arcole dans le but de forcer le passage du pont à piles de pierre et à arches de bois construit sur l'Alpon. A ce moment, le passage pouvait être forcé; il fut manqué; on revint à la charge, mais on trouva cette fois l'ennemi en mesure, et c'est après ce second échec que le général Bonaparte se jeta en désespéré sur ce pont, un drapeau à la main, qu'Augereau le suivit, que dix généraux se précipitèrent et qu'à leur suite mille victimes succombèrent (Muiron est du nombre). Mais le succès n'était plus en la puissance des hommes, et Bonaparte, repoussé, ne pouvant suivre une digue que le feu de l'ennemi rendait intenable, se jeta dans le marais (1), où il s'embourba et d'où Belliard

(1) Sur une grande étendue, ce marais règne entre l'Alpon et

et Vignolle parvinrent à le retirer, alors qu'il allait tomber au pouvoir de l'ennemi.

Pendant cette meurtrière attaque, la division Masséna était restée en position à Ronco, afin d'assurer les derrières de la division Augereau contre tout ce qui pourrait survenir par la digue de Saint-Martin; mais, dans la nuit du 15 au 16, la brigade Guieux, de cette division, passa l'Adige au-dessous de l'embouchure de l'Alpon, se porta brusquement par la gauche de cette rivière sur Arcole qu'elle enleva, et, par suite d'une faute qui jamais n'a été relevée parce qu'elle venait de trop haut peut-être, ou d'un malentendu qui n'a pas été expliqué ou d'une désobéissance que l'on n'a pas voulu punir, mais enfin par ce fait qu'on ne se trouva pas en mesure de soutenir cette brigade, elle dut, devant une contre-attaque, évacuer Arcole et revint à Ronco en traversant en retraite le fameux pont, dont l'ennemi reprit possession et qu'il franchit en force; ainsi se trouva-t-il en face de la division Augereau qu'il repoussa vigoureusement. Par cela même le général Masséna, qui, suivant la digue d'Arcole à Saint-Martin avec un seul bataillon et cent cinquante cavaliers de différentes armes, venait de faire prisonniers cinq bataillons autrichiens (1), reçut l'ordre

l'Adige ; deux digues le traversent : l'une va de Ronco vers Saint-Martin, l'autre de Ronco à Arcole.

(1) Cette prise, qui au premier moment semble si surprenante, me fournit l'occasion de consigner un précepte de guerre important. Dans tout terrain où l'on n'a pas la possibilité de se déployer, il faut à tout prix éviter de former de la totalité de ses troupes une seule masse. Ainsi, forcés de marcher dans un chemin creux, sur une chaussée ou une digue, il faut que chaque bataillon soit massé isolément, et que les bataillons soient à d'assez grandes distances les uns des autres pour que le désordre de l'un d'eux n'influe ni sur ceux qui le suivent, ni sur ceux qui le précèdent. Quand le général Masséna se trouva avec un seul bataillon et cent cinquante dragons et chasseurs à cheval, à portée des cinq batail-

de rétrograder sur Ronco, ordre qu'il exécutait déjà d'après un rapport de son aide de camp Reille.

Enfin, et seulement dans la nuit du 16 au 17, le général Bonaparte, profitant de tant d'essais successifs, parvint à faire passer, près de l'embouchure, l'Alpon à la division Augereau et la fit marcher sur Arcole par la gauche de la rivière, pendant que la division Masséna attaquait par la droite, c'est-à-dire par le pont, et c'est à cette double attaque que le succès de cette importante opération fut dû; d'où il résulte que ni le général Bonaparte, ni le général Augereau ne passèrent le pont d'Arcole; que ce pont, après avoir été passé en retraite par le général Guieux, de la division Masséna, ne fut passé, par une marche en avant, que le troisième jour de la lutte et par le général Masséna, qui réussit cette manœuvre grâce à l'effort combiné de la division Augereau.

Voilà les faits dans leur exactitude, faits que, sous le règne de Napoléon, peu de personnes eussent été d'humeur à rectifier, et qu'avec quelques erreurs M. Thiers a rétablis dans son *Histoire de la Révolution* (1). Les voilà tels que le général en chef Reille, alors premier

lons autrichiens, ceux-ci, serrés en masse, s'avançaient sur la digue en colonne, sans intervalles et par conséquent réduits à la puissance du premier peloton. De suite il embusqua son bataillon, et, du moment où la tête de la colonne parut à bout portant, il fit commencer le feu sur elle et la mit en désordre. Les cent cinquante cavaliers, conduits par le chef d'escadron Reille, chargèrent aussitôt, traversant la colonne de la tête à la queue et suivis par l'infanterie à la baïonnette. De toute cette colonne, réduite à mettre bas les armes, il ne s'échappa que le général qui la commandait et ses aides de camp que Reille poursuivit en vain.

(1) M. Thiers dit que les drapeaux pris sur le pont d'Arcole avaient été donnés aux généraux Bonaparte et Augereau; mais comment eût-on pris des drapeaux sur le pont? Ensuite, quelle assimilation, celle d'Augereau, simple général, à Bonaparte, général en chef?

aide de camp du général Masséna et depuis son gendre, a achevé de me les rappeler, notamment un matin, chez lui, tandis qu'il dessinait de mémoire le terrain ayant servi de théâtre à ces combats. Enfin, le 6 février 1834, me trouvant avec lui chez le baron de Cambacérès et devant le tableau de Gros, représentant le soi-disant passage du pont d'Arcole par Augereau et Bonaparte, Reille ne put s'empêcher de me dire en souriant : « Quel dommage qu'il n'y ait jamais eu de passage du pont d'Arcole, ni par le général Augereau ni par le général Bonaparte! » Mais, pour ce dernier, ce n'est pas dans un acte de valeur soldatesque qu'est la gloire de cet événement, c'est dans une conception d'ensemble et surtout dans les résultats. Après avoir détruit les deux cinquièmes de l'armée d'Alvintzy, il fut, à l'étonnement général, le maître de rentrer en plein jour en vainqueur et par la porte de Venise à Vérone, qu'il avait furtivement quittée de nuit par la route de Milan.

Mais puisque j'en suis à de telles rectifications, j'en ferai une autre qui n'est pas moins intéressante : le matin du jour de la bataille de Montenotte, la 1re demi-brigade d'infanterie légère, immédiatement après devenue la 17e et forte en ce moment de 1,500 baïonnettes environ, était en position en avant de la redoute de ce nom, sous les ordres du chef de brigade Fornésy, qui, à l'époque de la Révolution, commandait un bataillon dans un des régiments suisses au service de la France. Attaquée par des forces absolument supérieures, cette demi-brigade fut contrainte de se replier sur la redoute de Montenotte; ce fut en y entrant et prêt à être assailli par six mille Autrichiens, qui avançaient avec résolution pour l'enlever de vive force, que ce Fornésy, qui se trouvait à pied (son cheval venant d'être blessé), frappé de l'importance de conserver ce poste et déterminé à

le défendre à tout prix, s'y jeta de sa personne et, dans un noble élan, fit jurer à tous ses soldats, sous-officiers et officiers de défendre cette redoute jusqu'à leur dernier soupir; tel fut le fameux serment de la redoute de Montenotte.

Mais ce Fornésy, si brave, non moins modeste que désintéressé, et qui, par principe comme par caractère, ne demanda jamais rien pour lui ni même pour aucun de ses officiers, encore qu'à Trente, par exemple, il y fût provoqué de la manière la plus instante par le général Joubert, ce Fornésy estimait son dévouement comme un simple devoir et ne jugea pas qu'avoir repoussé trois assauts livrés avec la plus grande fureur (1), qu'avoir eu l'idée et le mérite de ce serment qui doubla l'énergie de ses troupes, qu'avoir empêché notre ligne d'être coupée et de cette sorte si puissamment contribué à assurer la première victoire remportée par le général Bonaparte, celle à laquelle cette redoute donna son nom, celle qui rendit possibles de si gigantesques succès, ce Fornésy donc ne jugea pas que tout cela valût la peine d'une mention particulière; il n'adressa de rapport à personne.

Or Rampon, quoiqu'il fût seulement chef de brigade, c'est-à-dire colonel, commandait une brigade composée de la 1re d'infanterie légère et de la 21e de ligne et se trouvait avec ce second corps en arrière de la redoute. Informé de suite du serment prêté, de l'effet moral produit, de la retraite des Autrichiens, des pertes qu'ils avaient faites et du silence de Fornésy, il se hâta de faire faire, de signer et d'expédier un rapport dans lequel, sans se l'attribuer, mais aussi sans nommer per-

(1) Au troisième assaut, Fornésy eut besoin de faire combattre jusqu'à ses ouvriers, qui, au nombre de soixante et sous les ordres du maître tailleur, firent des prodiges.

sonne, le fait d'armes était relaté avec chaleur! Le général Bonaparte, arrivé sur le terrain peu après que cette bataille de Montenotte était commencée (1), ne voyant sur le rapport d'autre nom que celui de Rampon et ne pouvant parler d'un tel fait d'armes sans l'attribuer à quelqu'un, mettant encore cette réticence sur le compte d'une modestie qui semblait en rehausser le

(1) La nomination du général Bonaparte au commandement en chef de l'armée d'Italie exaspéra tous les généraux de cette armée, et notamment Masséna et Augereau, qui déclarèrent qu'ils n'obéiraient jamais à ce blanc-bec. Mais si à la rigueur il y avait moyen de montrer de la récalcitrance en recevant des ordres verbaux et loin de l'ennemi, il n'y avait aucune possibilité de ne pas exécuter des ordres écrits et formels en vue d'un engagement. Or ce furent de tels ordres qui préparèrent et amenèrent la bataille de Montenotte, et ce fut seulement lorsqu'elle fut engagée sur toute la ligne que, vers neuf heures du matin, le général Bonaparte parut sur le champ de bataille pour s'emparer du commandement de son armée. Il était impossible, d'ailleurs, de ne pas reconnaître dans les dispositions prises et les ordres donnés à ce moment une haute transcendance; de cette sorte le général Bonaparte vainquit non seulement les Autrichiens, mais encore les généraux de son armée.

Le lieutenant général comte Vedel, de qui je tiens le fait précédent, m'a également conté celui qui suit : Pendant la retraite exécutée lors des premières attaques de Wurmser, le général Bonaparte avait, de quelques lieues en avant de Vicence, envoyé Vedel (chef de bataillon adjoint à l'état-major général) porter à la division Augereau l'ordre de le rejoindre avec le plus de célérité possible ; Vedel revenant à toutes jambes de son cheval, et du plus loin qu'on put l'entendre, cria : « La division Augereau va arriver. — Jeune homme (ils étaient du même âge), lui dit aussitôt le général Bonaparte, mettez pied à terre. » Et, comme il se trouvait à pied lui-même, il s'éloigna de quelques pas pour dire : « Je suis enveloppé sur trois de mes côtés; il y a une heure que je suis ici à discrétion, et c'est parce que j'y suis que l'ennemi n'a pas osé s'emparer de cette position. Mais ce fait était inutile à révéler, et vous venez de le rendre notoire en donnant à tout ce qui m'entoure l'éveil sur ma situation. A l'avenir, souvenez-vous que vous n'êtes pas juge du secret ou de la publicité des ordres reçus, et que vous ne devez rendre compte de leur exécution qu'à celui de qui vous les avez reçus. »

mérite, en donna tout l'honneur à Rampon. C'était d'ailleurs la première action d'éclat qu'il avait à signaler comme général en chef de l'armée d'Italie, et rien ne manqua à la manière dont il la fit valoir. Rampon prôné, avancé, plus tard décoré, enfin titré, doté, fait sénateur, puis pair de France, fut comblé d'honneur, de gloire et de richesses, et ni Fornésy, ni la 1re demi-brigade d'infanterie légère ne furent seulement nommés.

Cependant, si leur général n'avait cru devoir rien réclamer, ses subordonnés en jugèrent autrement, et, pour avoir leur part de la gloire que leur chef dédaignait, ils proclamèrent ce qui s'était vraiment passé : de plus, au bruit que firent et les grâces reçues par Rampon et tout ce que la renommée publia sur la défense de la redoute, Fornésy, excité, poussé par la totalité de ses officiers, hasarda une réclamation, mais celui à qui il s'adressa lui répondit : « Que n'avez-vous rendu compte du fait, et comment voulez-vous que l'on revienne sur ce qui a été la conséquence du seul rapport reçu? » Tout en resta là; on ne dédommagea ce brave Fornésy, ni à ce moment ni plus tard; on ne fit rien pour aucun de ses officiers, peut-être pour ne pas donner à leurs propos l'appui d'une position plus élevée.

Voilà ce qui était su et se répétait à Vérone, voilà ce qui fut entendu mille fois et ce qui fut répété dans la 17e légère, toujours d'une manière uniforme, voilà ce que me confirment encore par leurs déclarations écrites, aujourd'hui, 4 mai 1837, les derniers témoins vivants que j'ai pu découvrir, et tout cela sans que jamais une voix se soit élevée sur ce fait que c'est le chef de brigade Fornésy qui fit prêter le serment et défendit la redoute.

Ainsi le passage de vive force du pont d'Arcole est un exploit imaginaire et n'en devint pas moins la source

d'une interminable série d'élévations, de grâces et de renommées; le serment et la défense de la redoute de Montenotte font la fortune et l'illustration d'un homme étranger à l'un comme à l'autre. Que d'exemples de ces injustices! La bataille de Fontenoy est gagnée par le conseil d'un sergent d'artillerie, et l'honneur en est resté à qui la perdait. Le sergent Perreau, par ce cri : « A moi d'Auvergne, ce sont les ennemis », se voue à une mort certaine, sauve son régiment et l'armée d'une surprise qui pouvait tout compromettre, c'est d'Assas qui hérite de la gloire. Vernier préside la Convention à la trop fameuse séance du 1er prairial; il la préside à la face de quatre cents députés, de tout ce qui encombrait les tribunes et de la masse des forcenés qui envahirent la salle et l'ensanglantèrent en y portant la tête de Féraud. Eh bien, le stoïcisme, l'énergie déployée par Vernier dans cette circonstance, n'empêchèrent pas que sa conduite et son rôle ne fussent attribués à Boissy d'Anglas, qui les accepta comme Rampon a accepté le bénéfice de l'héroïsme de Fornésy, comme Bonaparte et Augereau ont accepté l'honneur d'avoir vaincu sur le pont où ils avaient échoué. Je pourrais multiplier de telles citations; mais ce qui précède suffit pour justifier ce mot, que me disait un jour M. le baron Prévost : « On pourrait faire un ouvrage bien curieux sous ce titre : *De la fausseté des faits réputés historiques et consacrés par des monuments.* »

Cependant l'injustice se répare parfois, et, puisque nous avons pu venger un brave de celle dont il a été la victime, complétons ce tribut trop tardif en disant : « Honneur à la mémoire du colonel Fornésy, qui, rebuté par un si grand déni, prit sa retraite sans même recevoir le grade honorifique de général de brigade, se retira à Morges, canton de Vaud, où il était né, y mourut sans

espoir d'une réparation posthume, sans léguer aux siens le prix de ses grandes actions. »

Les combats d'Arcole avaient mis hors de service plus du tiers de l'armée d'Alvintzy et un sixième de la nôtre; malgré cette différence, l'équilibre était loin d'être rétabli; notre position continuait à être menaçante, mais l'ennemi était épouvanté de ce qu'il y avait d'audacieux et de profond dans l'opération de guerre qui venait de lui arracher une victoire, regardée par lui comme certaine. Son armée n'était donc plus en état de reprendre l'offensive, pas plus que nous n'étions en état d'attaquer; il lui fallait du repos et des renforts; nous en attendions également; or ce répit nous mettait à même de les recevoir, et le général Bonaparte n'était pas homme à ne pas l'utiliser. Il renforça les corps par la plus prompte arrivée possible de tout ce qui se trouvait disponible, tant en France que dans les dépôts de l'armée et jusque dans les hôpitaux; il pourvut aux besoins des troupes, ajoutant à leur bien-être, excitant de plus en plus leur confiance et leur enthousiasme. Il donna de nouveaux et magnifiques drapeaux à chacun des corps, et chacun de ces drapeaux rappelait une des circonstances les plus glorieuses pour le corps auquel il était donné (1). Enfin,

(1) Sur le drapeau de la 57e de ligne se trouvait : « La terrible 57e arriva... » Sur celui de la 32e : « J'étais tranquille, la brave 32e était là. » Phrases tirées des rapports du général Bonaparte au gouvernement, et que les soldats de ces demi-brigades répétaient avec orgueil. Cette mesure eut un grand effet moral; mais il ne pouvait jamais appartenir à un général en chef d'ôter aux troupes dont le commandement lui était confié les drapeaux qu'elles tenaient du gouvernement, et de les remplacer par des drapeaux qui faisaient de lui le dispensateur de la gloire. Les conséquences de cet acte arbitraire ne se firent pas attendre. On ne put empêcher les premiers régiments qui rentrèrent en France d'y rapporter leurs drapeaux de l'armée d'Italie, et ces drapeaux donnèrent lieu à de telles tueries entre ces régiments et les régiments des autres armées, qu'on fut forcé de les faire de suite disparaître.

pour mieux pourvoir à tout, il visita chacune de ses divisions et vint passer à Vérone la revue des divisions Masséna et Augereau.

Ces deux divisions couvertes de tant de gloire, fières de leurs hauts faits, et la première surtout fière de son général déjà surnommé « l'enfant chéri de la victoire », formaient la plus grande force de l'armée d'Italie; c'est pour cela qu'elles avaient été réunies à Vérone, d'où elles pouvaient secourir le général Joubert et observer le Tyrol, en même temps qu'elles menaçaient Vienne, se trouvaient en mesure de défendre l'Adige et couvraient le corps chargé du blocus de Mantoue. C'est donc aux portes de Vérone que cette revue eut lieu. La plus grande tenue avait été ordonnée, et l'empressement avec lequel cet ordre fut exécuté rendit plus extraordinaire encore l'apparition de La Salle, qui, toujours le plus brillant comme le plus beau des officiers de l'armée, arriva en vieille pelisse, en pantalon et bottes sales, et monté sur un cheval de hussard autrichien, auquel il avait eu grand soin de laisser sa selle, sa bride et jusqu'à son licou de corde.

La surprise qui résulta de cet accoutrement fut générale; et « Quel cheval avez-vous là? » fut la première question que lui fit le général en chef... La réponse était facile : « Un cheval que je viens de prendre à l'ennemi. — Où cela? — A Vicence, mon général. — Êtes-vous fou? — J'en arrive et même j'en rapporte des nouvelles, que vous ne jugerez peut-être pas sans importance. » A l'instant le général Bonaparte prend La Salle à part, cause avec lui un quart d'heure et rejoint le groupe formé par les généraux Berthier, Masséna, Augereau et par les officiers d'état-major présents, en annonçant qu'il vient de faire La Salle chef d'escadron; or, voici le complément de cette anecdote.

La Salle, ainsi que je l'ai dit, joignait à une instruction variée, à beaucoup d'imagination, à une égale facilité d'écrire en vers et en prose, à toutes les qualités de l'esprit et du cœur, une amabilité charmante, une gaieté imperturbable et autant d'originalité que de grâce; de plus, avec la figure la plus heureuse, une force remarquable, une indicible adresse, il avait une activité et une ardeur infatigables, une vaillance chevaleresque, l'enthousiasme de ses devoirs et de son état, une capacité rare, un attachement invariable pour ses amis et la tendresse la plus exaltée pour sa mère.

Organisé de cette manière, la gloire, l'amitié, le devoir, quelques sacrifices qu'il leur fît, lui laissaient des moments disponibles pour l'amour, et, sans suivre La Salle dans la carrière de la galanterie qu'il a parcourue d'une manière aussi bizarre que variée, je dirai qu'il s'était attaché à la marquise de Sale, une des femmes de la haute Italie les plus citées par son esprit et par ses charmes, femme qui s'était prise pour lui de la plus vive passion et qui depuis s'est empoisonnée du désespoir de l'avoir perdu.

Les opérations de la guerre, en conduisant la division Masséna à Vicence, qu'habitait la marquise, avaient fait naître cette liaison, mais, en ramenant nos troupes sur les bords de l'Adige, elles l'avaient interrompue. L'amour avait fait trouver à La Salle et à sa maîtresse le moyen de correspondre à travers l'armée autrichienne; toutefois des lettres étaient de faibles compensations, La Salle n'était pas homme à s'en contenter, et, pour substituer quelque réalité à d'insuffisantes illusions, il résolut une de ces entreprises que le succès peut seul justifier. Il choisit vingt-cinq hommes dans le 1er régiment de cavalerie, un des meilleurs corps de cette arme que nous eussions alors, les rassemble à la nuit fermée, part immé-

diatement, et cela sans ordre, sans confident, sans même une apparence d'autorisation, passe sans être aperçu entre les vedettes de l'ennemi, échappe à ces postes, gagne par les montagnes les derrières de l'armée autrichienne, et, marchant sans cocardes, les manteaux déployés, à travers les montagnes et par des chemins qu'il connaissait, il arrive vers minuit à Vicence, qu'il savait ne pas avoir de garnison, y cache sa petite troupe et court chez la marquise.

Vers deux heures et demie du matin, au moment où il s'apprêtait à partir, quelques coups de pistolet se font entendre. Aussitôt il est à cheval et rejoint son escorte; il apprend alors qu'il est découvert et enveloppé. Les routes les plus directes sont fortement gardées; il se rappelle un point qu'il juge ne pas devoir l'être encore; il s'y porte rapidement; trente-six hussards l'occupent; il les charge sans connaître leur nombre, les bouleverse, prend neuf chevaux qu'il emmène, et, revenant par une route différente de celle qu'il a suivie, se décidant même à un grand détour, il évite les cantonnements, parle allemand, se donne pour Autrichien à des hommes d'un poste qu'il est forcé de traverser; puis, ayant accéléré sa marche autant que cela était possible, il tombe par derrière sur le dernier des avant-postes autrichiens, sabre tout ce qu'il peut joindre, et rentre avec le jour à Saint-Martin d'Albaro, d'où il était parti, et cela sans avoir perdu un seul homme.

Mais les rapides moments que La Salle avait passés à Vicence n'avaient pas été exclusivement consacrés à l'amour. La marquise, prévenue de cette entrevue, s'était procuré des renseignements précieux qu'il avait reçus d'elle, tant de vive voix que par écrit. La Salle, de plus, avait choisi pour cette équipée la nuit qui précédait la revue du général en chef; de retour, il s'était abstenu

de se montrer pour n'avoir de rapport à faire à personne, puis avait attendu le moment où, paraissant devant le général Bonaparte dans l'accoutrement et sur le cheval dont j'ai parlé, il pourrait tirer tout le parti possible d'une tentative qu'il fallait punir ou récompenser.

CHAPITRE III

Le 7 janvier 1797 (18 nivôse an V), un mouvement général s'opère dans les forces de l'ennemi; il se rassemble à Este, à Montebello, à Ala. Une nombreuse artillerie suit ses colonnes, et cent pontons arrivent à Trévise. Dans la journée du 8, le général Masséna savait ces nouvelles par les amis de quelques patriotes, par les rapports des espions, par les déclarations de plusieurs déserteurs. Les 9, 10 et 11, des reconnaissances partent et se succèdent à Zevio, Lugo, La Chiusa et Caldiero; le 12, à la pointe du jour, une attaque de l'ennemi sur Saint-Michel est avantageusement repoussée; mais, le même jour, la division cédant devant les troupes d'Alvintzy fut forcée d'évacuer la Corona; le 13, le général en chef arrive à Vérone; la journée se passe en démonstrations. Vers la tombée du jour, c'est-à-dire vers quatre heures, La Salle reçoit l'ordre de se porter sur Caldiero avec cent hommes de cavalerie et une pièce d'artillerie légère, et d'échanger quelques coups de canon avec l'ennemi, afin de savoir, disait-on, de quelle manière il l'acceptait, mais au fond pour donner le change sur les mouvements que l'on devait exécuter la nuit. Déjà fort lié avec La Salle, je me joins à lui pour cette prétendue reconnaissance. Quatre pelotons sont formés; la pièce d'artillerie est placée entre le premier et le second de ces pelotons, et dans cet ordre nous marchons sur Caldiero en suivant

la grande route. L'ennemi à notre approche déploie quelques troupes, dont une partie, précédée par des éclaireurs à cheval, barre la route en colonne. Arrivé à bonne portée, notre premier peloton démasque notre pièce, qui de suite commence le feu. Trois des pièces de l'ennemi y répondent, et, comme tout cela ne devait et ne pouvait avoir aucun résultat, que d'ailleurs la nuit devenait obscure, et que nous avions en entier exécuté les ordres, nous nous reployâmes, ayant eu un brigadier pris, un dragon blessé, un artilleur tué, et de plus le capitaine commandant l'escadron ayant eu le poignet droit coupé par un boulet de canon.

Enfin, à neuf heures du soir, des mouvements de troupes se prononcèrent. La 18e de bataille quitta Vérone pour se rendre à Garda, tandis que les 32e et 75e de ligne et l'artillerie légère, ainsi que le premier régiment de cavalerie, partaient pour Rivoli, afin de renforcer la division Joubert, battue la veille. Le général Masséna, ses aides de camp Solignac, Burthe et moi, nous marchâmes avec ces dernières troupes; le général en chef avait pris les devants pour arriver à minuit.

Parvenus assez près, nous aperçûmes à la faveur de l'obscurité les feux des avant-postes de la division Joubert et ceux de l'ennemi, qui formaient sur le revers de la Corona comme une zone étoilée. Vers huit heures ou neuf heures du matin seulement, nous parûmes sur le plateau de Rivoli, et, comme la division Joubert occupait toute la ligne, comme sur tout son prolongement le combat était fortement engagé, les troupes de la division Masséna furent placées en réserve à la gauche du village, prêtes à prendre part à cette célèbre bataille.

La droite, formée de la division Joubert et commandée par ce général, était appuyée à l'Adige; le centre, commandé par le général Berthier, occupait le milieu de

la position; la gauche, sous les ordres du général Masséna, était composée des 85e de ligne et 29e légère.

Cette situation se prolongea pendant deux heures; mais alors l'ennemi marcha en colonne sur la 29e et la força d'abandonner sa position. A ce moment, le général en chef parcourait la ligne tout en causant avec Murat et Le Marois que je connaissais depuis le camp du Trou d'Enfer; je l'avais suivi dans cette course; au moment de la retraite de la 29e, il se trouvait en arrière et à la droite de la 85e, c'est-à-dire non loin de la 29e dont il vit la retraite. M'ayant alors aperçu, il me dit vivement: « Allez prendre un des bataillons de la 85e et chargez en flanc la colonne qui marche sur la 29e. » C'était frappant par la pensée comme par l'à-propos, au point qu'il semblait que le chef de la 85e aurait dû prendre sur lui d'exécuter cette manœuvre, et, comme j'étais ravi de recevoir du général Bonaparte un tel ordre, lorsqu'il pouvait en charger vingt autres officiers, je partis ventre à terre pour en hâter l'exécution. Mais le diable était à la traverse de tout ce qui pouvait me servir, et je me trouvais à trois cents pas de cette 85e demi-brigade, lorsqu'elle se mit en débandade complète. Je courus au chef pour lui dire mes ordres et à quel point ils impliquaient sa responsabilité; il ne sut rien faire de nature à remédier au mal; aucun de ses officiers ne le suppléa. Je faisais cependant mille efforts encore pour rallier quelques hommes et former un noyau, lorsque le général Masséna, qui je ne sais comment ne s'était trouvé là, arriva. Je lui rendis compte de tout; il commanda aussitôt ce que je n'avais pu que demander; mais ses ordres n'eurent pas plus d'effet que mes paroles. Il en vint à des sacrements, puis aux injures dont il accabla le chef surtout; il finit même par mettre le sabre à la main (ce que dans ma vie je n'ai vu qu'une fois) pour tomber à

coups de plat de sabre non seulement sur les soldats qui fuyaient, mais sur les officiers qui, au lieu de leur barrer le chemin et de les rallier, les suivaient. C'était la deuxième fois (1) qu'à l'armée d'Italie cette 85e se couvrait d'infamie et prouvait qu'elle n'était pas faite pour appartenir à cette armée, ainsi que le général Bonaparte voulut le faire écrire sur ses drapeaux. Cette panique était d'autant moins concevable qu'une partie du corps autrichien qui la causait changea bientôt de direction, et parut dépasser notre gauche, au lieu de nous prendre de suite à revers pour profiter immédiatement de son avantage.

Ne voulant pas quitter sa position, bien qu'un aide de camp et moi, nous fussions restés seuls avec lui, le général Masséna s'avisa qu'un petit hameau, placé en avant de notre droite, devait être occupé par un bataillon français qu'il m'ordonna d'aller chercher en toute hâte. Je crus de mon devoir de lui observer que nous ne pouvions avoir là aucune troupe; il se fâcha; je partis, et le bonheur voulut que, à cent pas de la première maison, je reçusse une volée de coups de fusil de la part de gens qui pour me prendre n'avaient qu'à me laisser arriver. Sous cette grêle de balles je voulus faire tourner mon cheval; mais, la terre étant mouillée et même glaiseuse, il s'abattit des quatre pieds. Assez vite remonté sur ma bête, je décampai; c'était temps, car, tout en tirant, une douzaine d'hommes couraient sur moi, suivis par une forte colonne qui débouchait de ce hameau. Je rejoignis le général Masséna qui avait vu ma déconfiture; je n'eus donc pas la peine de lui rendre compte du bataillon que je ne lui amenais pas, ni de lui annoncer la

(1) Une première fois sous le général Vaubois, contre Davidovich, vers le haut Adige.

prochaine arrivée des assaillants. Je le trouvai avec une centaine d'hommes qu'il était parvenu à rallier, mais qui à l'approche de l'ennemi décampèrent tous. Encore une fois nous restâmes seuls, moins l'aide de camp qu'il avait à mon départ et qui était parti pour faire venir les deux premiers bataillons de la 32e et les deux premiers de la 75e : « Mon général, hasardai-je de lui dire alors, le rôle d'une vedette ne peut être celui d'un grand général. » Il ne répondit rien, se mit à siffler tout en regardant les tirailleurs ennemis qui arrivaient à nous et criaient : « Prisonniers... Prisonniers »; puis, prenant brusquement son parti, il se porta au grand galop de son cheval au-devant des troupes qu'il attendait; quant à moi, je manquai être pris, mon cheval n'ayant pu sauter un quartier de roche que celui du général n'avait pas hésité à franchir. Promptement arrivé à la tête des bataillons vers lesquels il se portait, le général rétrograda sur-le-champ. Quelles belles troupes, cette 32e et cette 75e ! C'était la première fois que je voyais des corps de la division Masséna marcher à l'ennemi; mais il y avait dans leur contenance quelque chose de si ferme, de si formidable, que l'on sentait que marcher avec eux à un combat, c'était marcher à un succès.

La 75e mise en réserve, le général Masséna fit avancer la 32e sans s'arrêter, sans détacher un tirailleur, et, près d'atteindre la colonne ennemie : « Thiébault, me dit-il, allez prévenir le général en chef qu'il peut être tranquille sur sa gauche. — De grâce, mon général, m'écriai-je, après la charge ! » Et, sans attendre sa réponse que je redoutais, parce qu'il n'était guère possible de répliquer à un chef aussi impératif, je courus rejoindre le chef du second bataillon, avec lequel je chargeai, pendant que le général Masséna, ayant le colonel Dupuy à sa gauche, chargeait à la tête du premier, tous les tam-

bours battant. Il est sans doute inutile de dire que la colonne composée de trois bataillons autrichiens fut bouleversée et mise en fuite, qu'elle perdit, outre ses morts et ses blessés, une centaine de prisonniers, qu'elle nous laissa maîtres de la position que nous regagnions (1), et, le dernier Autrichien ayant tourné le dos, j'allai porter au général Bonaparte l'avis que j'avais reçu l'ordre de lui donner. Au surplus, ma conduite dans cette journée ne resta pas inaperçue et Burthe lui-même en fit l'éloge au point que, à ma rentrée à Vérone, La Salle et Rouvelet m'en complimentèrent. Toutefois, malgré son demi-succès, le général Masséna, qui avait repris simplement sa position, n'avait pas avancé. Quant au corps du général Joubert qui avait supporté presque tout l'effort d'une attaque de front, il était sur plusieurs points forcé, et dans l'ensemble la bataille ne se dessinait pas à notre avantage.

Une sorte de suspension succéda à cette série de combats en partie fort meurtriers. Les corps de la division Joubert rallièrent leur monde, et la 85e fut placée en arrière du village de Rivoli, où elle fut reformée, passée en revue et sermonnée, alors qu'elle devait être licenciée; enfin on se mettait en mesure, ou de reprendre l'offensive, ou de repousser de nouvelles attaques; mais deux choses me paraissaient inexplicables; je me demandais pourquoi les corps autrichiens, après avoir forcé la 29e légère à se reployer, après avoir mis la 85e en déroute, avaient abandonné la poursuite de ce premier succès, et comment un ennemi si supérieur en forces nous avait ainsi accordé un répit si contraire à son intérêt, un répit dont il ne pouvait pas avoir besoin pour soutenir la

(1) Tout à cet égard est controuvé dans l'histoire de M. Thiers; la 25e était de la division Masséna et était restée à Vérone; la 89e n'était pas là; nous étions arrivés depuis le matin; le général Masséna ne rallia rien, etc.

bataille. Ces questions me paraissaient sans réponse plausible, lorsque dans la direction de Colombara les crêtes des montagnes se couvrirent de troupes autrichiennes qui claquaient des mains comme si elles nous tenaient déjà. A cette apparition, tous les regards se portèrent vers le général Bonaparte; mais, après un court examen, il se borna à dire avec calme : « Ils sont à nous. » Ces mots, que quelques voix se hâtèrent de répéter, me parurent témoigner d'une audacieuse assurance que la nouvelle face des choses semblait fort loin de justifier. Non content d'avoir, la veille, rejeté la division Joubert sur le plateau ou plutôt dans le bassin de Rivoli et de nous avoir forcés à lutter dans une position défavorable, l'ennemi se portait sur notre arrière comme il s'était porté sur notre avant et voulait nous forcer à capituler, soit en nous prenant entre ses deux feux, soit en nous affamant au milieu des rochers. Or, à ce moment, je l'ai dit, nous étions morcelés et même battus; mais d'autre part la division Joubert était renforcée par les deux magnifiques demi-brigades, le régiment de cavalerie, les pièces de canon du général Masséna; la 18e occupait Garda. à deux lieues sur notre gauche, et trois mille hommes, sous les ordres du général Rey, occupant Castelnovo, avaient reçu l'ordre de nous rejoindre. La position, tout en étant menaçante, n'était donc pas désespérée.

Le général en chef n'hésita pas. L'infanterie de la division Joubert, réattaquée sur tout son front, combattait avec vigueur et son chef avec héroïsme; ils maintenaient la ligne, quoique canonnée, de la rive gauche de l'Adige. L'infanterie de la division Masséna était massée et immobile; le premier régiment de cavalerie n'avait pas encore donné, et, pour recevoir ses communications, pour hâter les mouvements des trois mille hommes du général Rey et les faire concourir à l'attaque des troupes

qui, sous les ordres du général Lusignan, nous bloquaient, le général en chef ordonna au général Junot, son aide de camp (1), de se mettre à la tête du premier régiment de cavalerie et de se faire jour. Les escadrons arrivèrent; Junot attacha avec un mouchoir son chapeau sous son menton, puis avec un autre son sabre à sa main droite, et après ces préparatifs presque emphatiques, il partit pour revenir au bout de vingt minutes fort désuni et grand train, ayant complètement échoué. Cet échec et le désordre de ce retour n'étaient pas faits pour monter le moral des troupes. Les figures s'allongeaient, et on se regardait plus qu'on ne jasait, lorsque, du haut du coteau qui sur notre gauche barrait le bassin de Rivoli, on vit une colonne profonde qui marchait vers nous. La première pensée fut que nous étions attaqués de toutes parts; mais, au moment où plusieurs aides de camp allaient partir pour reconnaître ces arrivants, lorsque déjà on prenait les dispositions pour résister sur ce troisième côté à de nouveaux assaillants, on vit un officier de la colonne se diriger vers le groupe de l'état-major général au grand galop; c'était le chef de brigade Monnier, qui, de Garda, ayant vu des troupes ennemies filer entre lui et nous et gagner nos derrières, avait pris sur lui d'attaquer par le flanc la queue de ces troupes, les avait mises en déroute et nous rejoignait avec toute la 18e de ligne.

Cette arrivée inattendue sur le champ de bataille, au son de la musique et drapeaux déployés, d'un renfort substitué à de nouveaux attaquants, puis les deux cents prisonniers qu'il amenait, firent un effet dont nous avions besoin et, retournant le moral des soldats, changèrent

(1) Thiers dit : Leclerc et La Salle. La Salle était à Vérone, et j'ignore si Leclerc était à Rivoli. Accoupler La Salle avec Leclerc est d'ailleurs burlesque. Le reste de la relation est une farce.

notre situation au point de faire succéder chez le plus grand nombre l'enthousiasme au découragement. Quant au général Bonaparte, incapable de ne pas tirer le plus grand parti de cette arrivée, il se porta au galop sur le front de cette demi-brigade et s'écria : « Brave 18e, vous avez cédé à un noble élan ; vous avez ajouté à votre gloire ; pour la compléter, en récompense de votre conduite, vous aurez l'honneur d'attaquer les premiers les troupes qui ont eu l'audace de nous tourner. » Mille vivats répondirent à cette allocution. La 18e, en effet, en colonne d'attaque par bataillons, fut immédiatement dirigée sur les plus élevées des crêtes qu'occupait l'ennemi en arrière de nous. Quatre compagnies du centre de la 32e, un bataillon de la 75e et les compagnies d'élite des deux dernières brigades formèrent trois nouvelles colonnes, et toutes ces troupes s'ébranlèrent pour commencer le combat du soir. Elles partirent avec tant d'assurance, elles gravirent les longs escarpements avec tant de résolution et de vigueur, et, tout en tirant de bas en haut, elles répondirent au feu de l'ennemi d'une manière si meurtrière, notre artillerie pointa avec une si étonnante justesse, que chaque instant ajoutait à un espoir qui en cinq minutes fut réalisé, aux cris et aux applaudissements de tous ceux qui se trouvaient spectateurs de cette lutte. Du haut de ces positions réputées inexpugnables, les Autrichiens attendaient de pied ferme nos soldats qui arrivaient haletants ; mais du moment où la baïonnette put commencer son jeu, la terre fut jonchée de cadavres, des centaines d'ennemis furent précipités dans des abîmes, et bientôt s'acheva la victoire qui non seulement assurait le sort des troupes présentes, mais aussi de toute notre armée (1), et sauvegar-

(1) Privées de nous, si nous avions été réduits à rendre nos

dait Mantoue, la Lombardie, toutes nos conquêtes, fort compromises une heure auparavant.

La nuit, qui venait, mit fin au combat. Les troupes furent placées de manière à être prêtes à tout événement, et les généraux de tous rangs, ainsi que les officiers du grand quartier général et les états-majors des divisions Masséna et Joubert, furent parqués dans deux chambres assez mauvaises. Après un repas plus que frugal, on apporta de la paille, et chacun se jeta dessus. J'étais à côté du colonel Junot, qui n'était séparé du général Bonaparte que par le général Joubert, dont nous occupions le quartier général. Je me rappelle que, pendant l'espèce de souper qui tint lieu ou à peu près de déjeuner et de dîner, le général Bonaparte plaisanta sur sa « pitance », mot auquel je répliquai : « Pitance d'immortalité est toujours bonne. » Mais là un capitaine n'élevait pas la voix, et je ne fis sourire que mon voisin.

Le 15, à la petite pointe du jour, la 18e, deux bataillons de la 32e de bataille, le premier régiment de cavalerie et ses six pièces d'artillerie légère quittaient Rivoli et se dirigeaient sur Roverbella. Un des bataillons de la 32e fut chargé d'escorter des prisonniers jusqu'à ce qu'ils pussent être remis au général Rey, commandant sous le nom de division de réserve les 3,000 hommes attendus, et qui, trouvant la route barrée par l'ennemi, avait pris position au lieu de le charger avec vigueur. Cette faute valut à ce général la mission de conduire les prisonniers en France (1). Quant à la 75e, elle eut ordre de ne

armes, les troupes laissées à Vérone, sur l'Adige et autour de Mantoue n'étaient pas en mesure de résister au double effort de Wurmser et de Provera.

(1) M. Thiers fait coopérer le général Rey au gain de la bataille : « Le corps autrichien, dit-il, vient de donner contre la tête de la

suivre que vers le soir le mouvement de la division Masséna.

On sait les suites, le rôle glorieux que dans les journées des 16 et 17 la 18e joua contre Wurmser à la Favorite, à Saint-Georges contre Provera. Durant ces opérations les 32e et 75e restèrent en réserve, qu'aurais-je fait ailleurs? Galoper avec Solignac à la suite de Masséna; cela m'était impossible. Le domestique qui devait nous amener un cheval de rechange, à Burthe et à moi, ne nous avait pas rejoints, et le cheval que je montais depuis le 13 était à bout de force (1).

Le 18 janvier (29 nivôse), et pendant que vingt-deux mille prisonniers, comptés à leur passage à Milan par les habitants, cheminaient vers la France, nous rentrâmes à Vérone avec le général en chef, dont les guides portaient déployés plus de trente drapeaux enlevés à l'ennemi en ces quatre jours de gloire immortelle. Ces trophées achevaient de faire de cette entrée un triomphe

division Rey. Épouvanté à cette vue, etc. » Il n'y a rien de vrai dans toute cette fin. Il est faux encore que la 57e reçut le lendemain à Saint-Georges le surnom de Terrible, qu'elle portait sur son drapeau déjà depuis plusieurs semaines.

(1) Ce cheval, que le général d'artillerie Dommartin m'avait vendu comme très bon, était une rosse. J'ai dit comment, en se dérobant devant un obstacle déjà franchi par le cheval du général Masséna, il avait failli me faire prendre par un parti d'Autrichiens pendant la bataille de Rivoli. A la revue dont j'ai parlé, celle à laquelle La Salle fut fait chef d'escadron, le colonel Junot, qui depuis Paris me témoignait de l'amitié, me demanda où j'avais acheté le cheval que je montais : « C'est, lui dis-je, le général Dommartin qui me l'a vendu comme fort bon. — Fort bon, reprit-il, mais cela n'a pas de fond. Et combien vous l'a-t-il fait payer? — Cinq cents francs. — C'est une horreur. » Et comme ce Dommartin était présent, Junot se mit à le plaisanter si vivement, que le général Bonaparte demanda le sujet de cette discussion que Junot s'empressa d'exposer; comme Dommartin soutenait la loyauté de son prix, le général Bonaparte lui dit : « Votre prix est aussi loyal que ce le serait de le solder en fausse monnaie. »

cent fois justifié par le guerrier qui, fort seulement de 37,000 hommes, avait détruit les 75,000 combattants avec lesquels Alvintzy fut défait à Rivoli, Wurmser repoussé à la Favorite et Provera battu et pris à Saint-Georges, et ces prodiges avaient été couronnés par la reddition de Mantoue, qui, perdant l'espoir d'être efficacement secourue, demanda à capituler.

Malgré ses conquêtes et ses triomphes, en dehors du prestige que lui valaient la puissance de ses conceptions et son énergie dans l'exécution, Bonaparte s'efforçait encore de parler par tous les moyens à l'imagination de ses soldats. Ses mots heureux autant que profonds, répétés avec enthousiasme, ses familiarités, prétextes à tant d'anecdotes (1), ses proclamations si remarquables par leur laconisme et les phrases ossianiques que parfois elles renfermaient; les avancements qu'il multipliait dans son armée; l'abondance qu'il y faisait régner et tout ce qu'il s'imposait pour être l'orgueil et l'espoir de chacun, tout cela ne semblait pas lui suffire, et il employait en même temps le ridicule pour amuser ses soldats, en leur faisant mépriser leurs ennemis. C'est ainsi que, après ces derniers exploits, les casernes et les cantonnements furent inondés d'une facétie aussi drôlement conçue que spirituellement rédigée; les soldats la lisaient et la répétaient en riant aux éclats; elle contenait « les très humbles remontrances des grenadiers de l'armée d'Italie au très grand, très puissant et très invincible

(1) Le général Bonaparte exécutait une opération de guerre, impossible sans un profond secret. Gagnant la tête d'une de ses colonnes, il entendit un soldat qui disait : « Ma foi, si j'étais général en chef, je sais bien ce que je ferais. — Eh bien, lui dit-il, voyons, que ferais-tu ? » Et ce soldat lui développa tout son plan. « Malheureux, s'écria le général, veux-tu te taire! » L'opération terminée, il fit chercher ce soldat, son frère de pensée : ce soldat avait été tué.

Empereur d'Autriche, qualifié par je ne sais combien de titres et d'épithètes saugrenues ». Elle commençait par remercier ce prince des jeunes volontaires de Vienne, qu'il avait bien voulu envoyer, et par lui en demander d'autres, tout en se plaignant de ce qu'il donnait à ses soldats des pantalons trop étriqués, des capotes trop courtes, ce qui forçait d'en sacrifier deux pour en avoir une; de ce que les fusils étaient trop lourds et trop mal faits pour qu'on pût s'en servir agréablement; de ce que les soldats n'avaient jamais d'argent dans leurs poches et de ce qu'aucun d'eux n'avait de montre... Puis venaient les signatures : Bat Beaulieu. — Rosse Davidovich. — Bloque-Wurmser. — Croque-Alvintzy. — Avale Provera. On le voit, c'était de la ratatouille de chambrée; mais les soldats la trouvèrent excellente, et c'est tout ce qu'on voulait.

Toujours la guerre sera en même temps un métier de fainéants et de forçats. Un jour logé dans des palais et disposant des trésors et des maîtres de la terre; le lendemain dans la boue, manquant du nécessaire, en proie à toutes les intempéries et à la discrétion du plus obscur soldat, suivant que l'on est ou le battant ou le battu. Nous triomphions alors, et, de retour de notre magnifique expédition, il était naturel de donner au plaisir le peu de jours que la gloire ne réclamait pas. Nous eûmes donc des repas et des parties de chasse, la plupart assaisonnés d'orgies pour lesquelles parfois je sauvais les apparences, des réunions de jeux auxquelles je ne prenais plus aucune espèce de part. Aux promenades près, ces réunions m'étaient d'ailleurs désagréables; car, il faut bien que je le dise, malgré tous les efforts que j'ai pu faire, je ne suis pas arrivé à m'entraîner de sympathie vers la plupart de mes camarades, qui se faisaient gloire de façons et d'habitudes antipathiques à mes goûts

comme à ma nature (1). Sur des milliers d'officiers avec lesquels je me suis trouvé en contact de 1792 à 1814, j'en citerais à peine vingt-cinq que j'aie traités en amis. Dans ces conditions et mêlé à des camarades aimant les joies plus bruyantes que réelles, je n'ai pas conservé de ces parties un souvenir qui mérite d'être mentionné, et je ne vois d'intérêt à en rappeler que la circonstance suivante :

Une des particularités de cette armée d'Italie était d'y voir avec humeur les militaires arrivant des autres armées : « Ils viennent, disait-on, partager une gloire et une solde (2) qu'ils n'ont pas gagnées ». Ces sentiments éclataient même à propos des renforts dont

(1) Entre cent autres exemples que je pourrais citer de la délicatesse de leurs plaisanteries, j'en noterai un, parce qu'il se rapporte précisément à cette époque de mon séjour en Italie.

Un nommé Beltrami, passant sa vie dans une terre à quelques lieues de Vérone, terre dans le château de laquelle il ne manquait rien, pas même un sérail, invita le général Masséna et les officiers de son état-major à une chasse au chevreuil, et, comme le général accepta, nous l'y accompagnâmes. Tandis que je montais à cheval pour me rendre chez cet original, un de mes camarades me remit pour lui une espèce de billet, heureusement ouvert, que par conséquent je crus devoir lire et que je me gardai de remettre, ce billet contenant au milieu de mille extravagances : « *L'amico Thiebault non ama star solo a letto, abbiate cura della sua salute.* » (L'ami Thiébault n'aime pas à être seul au lit, ayez soin de son salut, etc.)

(2) C'était encore la seule armée où l'on était soldé en argent, et sur les cent quatre-vingt-trois francs que je touchais par mois, j'en envoyais cent à mon père, me tirant d'affaire avec le reste comme je pouvais, c'est-à-dire en ne faisant bien souvent qu'un repas par vingt-quatre heures ; en faisant, sans bas dans mes bottes, la guerre dans la neige et la glace ; en ne montant, à un mauvais cheval près, que des chevaux pris à l'ennemi et qui se payaient cent vingt francs ; en ne gardant pas, à trois cents lieues de chez moi, un sol pour le cas où j'aurais été malade ou blessé. Mais alors que tout se payait en mandats, la moindre somme en argent était un si précieux secours, que la pensée d'aider ainsi mon père me rendait faciles toutes les privations.

l'armée avait le plus besoin, que le général Bonaparte réclamait avec le plus de véhémence. Jusque dans les cafés on criait : « Le Directoire envoie des troupes parce qu'il n'a pas de quoi les solder et les nourrir ailleurs. » Nous avions donc été reçus avec quelque défiance; mais, lorsque nous eûmes prouvé que nous savions gagner notre solde aussi bien que les premiers arrivés, nous fûmes admis à fraterniser, comme on disait encore à cette armée, et les occasions de ce genre, étant faciles à faire naître, se traduisirent par des ripailles dont Burthe fut l'innovateur et l'ordonnateur. La première fut un déjeuner donné aux officiers de la division Augereau, qui furent invités en vers rocailleux et durs, les seuls que Burthe pouvait faire, mais qu'il faisait avec assez de facilité, ce qui par représailles nous valut et des vers et des repas. Toutefois ce bruyant intermède ne devait pas se prolonger, et si nous mettions tant de zèle à nous reposer de la guerre, c'est que nous allions bientôt la recommencer.

CHAPITRE IV

On sait tout ce qu'avaient d'incohérent et d'intempestif les plans de campagne dont le Directoire avait assommé le général Bonaparte; on sait la manière dont cet homme immense avait répondu aux conceptions de ces pygmées qui, ne trouvant sur leurs cartes géographiques qu'un pied à peu près de Milan à Naples, calculaient les distances au compas, mais non au pas des soldats, et ne tenaient aucun compte des circonstances qui le plus souvent décident de l'opportunité des opérations. Il n'en était pas moins vrai cependant que faire passer sous le joug la Toscane et fermer Livourne aux Anglais, que châtier le Pape de l'assassinat de Basville et de l'anathème lancé contre la France, qu'en imposer à Naples, que s'assurer enfin de nouveaux subsides était indispensable, du moment où cela était possible, et que pour avoir la paix, c'était à Vienne qu'il fallait aller la dicter; mais il était tout aussi vrai et non moins évident que l'on n'aurait pu songer à s'éloigner de la haute Italie avant la possession de Mantoue, sans laquelle nos conquêtes en Italie restaient précaires; de même on ne pouvait marcher sur Vienne et s'emparer de cette ville que lorsque les armées du Rhin pourraient reprendre l'offensive et occuper les armes que l'Autriche avait en Allemagne; de plus, s'il ne fallait qu'une vingtaine de jours pour en finir avec Rome et Florence, Naples venant de

conclure une sorte de traité, on ne pouvait s'en occuper que dans l'intervalle de la défaite d'une armée autrichienne à l'arrivée d'une autre. Or la reddition de Mantoue était devenue certaine par les victoires de Rivoli et de la Favorite, et l'itinéraire de la quatrième armée autrichienne donnait le temps rigoureusement nécessaire pour l'expédition contre Florence et Rome; elle fut de suite résolue et préparée.

Dès qu'on eut appris que l'on allait entamer ces riches contrées de la Toscane et de la Romagne, les généraux Masséna et Augereau réclamèrent immédiatement et concurremment le lucratif honneur d'être chargés de cette opération. Ce fut un sujet de conflit, durant lequel les troupes de part et d'autre formaient des vœux pour leur chef respectif, et nous prônions les incontestables titres qui devaient faire préférer le général Masséna à son compétiteur, lorsqu'on apprit que le général Bonaparte, renouvelant l'histoire du juge et des plaideurs, s'adjugeait l'expédition pour lui-même. C'est peu de jours avant le départ du général Bonaparte pour la Romagne, que fut répandu avec profusion un hymne, attribué à Bourrienne, et qui, composé sur l'air du *Chant du départ,* contenait de fort belles strophes. Voici l'une de ces strophes que je me rappelle et qui suffira pour montrer dans quel but l'hymne avait été fait :

Romain, lève les yeux : là fut le Capitole,
Ce pont est le pont de Coclès,
Ces charbons sont couverts des cendres de Scévole,
Lucrèce dort sous ces cyprès.
Là Brutus immola sa race,
Là fut englouti Curtius,
Et César, à cette autre place,
Fut poignardé par Cassius.
Romain, la liberté t'appelle,
Sache vaincre ou sache périr;

Un Romain doit vivre pour elle,
Pour elle un Romain doit mourir.

Le fait est que le jour où Mantoue eut capitulé et où le général Bonaparte passa le Pô, c'est-à-dire le 2 février (14 pluviôse), la division Joubert quitta Rivoli et se dirigea sur Trente; les divisions Masséna et Guieu se portèrent également en avant, celle de Masséna pour aller prendre position à Montebello, d'où elle se rendit à Vicence, où La Salle me présenta à la charmante marquise de Sale.

Le 6, nous marchâmes sur Bassano, que l'ennemi avait couvert de redoutes, qui fut attaqué avec vigueur et rapidement enlevé; malgré le temps effroyable qui nous accueillit à notre entrée dans cette ville, l'ennemi fut poursuivi, atteint le soir à Carpeneto; le pont sur la Piave fut enlevé au pas de course et à la baïonnette; deux pièces de canon et plus de mille prisonniers, dont trente-deux officiers, tombèrent entre nos mains.

Du 10 au 18, la division manœuvra autour de ses cantonnements de Bassano, pour reconnaître le cours de la Brenta, étendre les cantonnements jusqu'à Cismon et Primolano, enfin diriger une reconnaissance, puis une attaque sur Feltre, où l'arrière-garde de l'ennemi, qui seule put être atteinte, abandonna entre nos mains un drapeau, deux cents hommes, deux pièces de canon, plus de cent chevaux et quarante voitures de farine, d'avoine et de fourrage.

Le 18, je portai à La Salle l'ordre de partir le lendemain à trois heures du matin pour faire avec cent chasseurs une reconnaissance, je ne sais plus sur quel point. Il venait précisément d'acheter une carte assez détaillée du pays; nous la déployâmes, et apercevant au milieu des ornements de la légende deux petites bouteilles, sur

l'une desquelles était écrit : Piccoli, et sur l'autre : Refosco : « A coup sûr, me dit-il, ce sont là les noms des meilleurs vins du pays; ainsi nous allons commencer la reconnaissance dont je suis chargé par celle des vins. » Et ce fut en buvant une bouteille de chacun de ces vins que nous discutâmes le plan de cette reconnaissance. Le plaisir de me trouver avec lui me décida à accompagner La Salle; nous n'eûmes pas la chance de rejoindre l'ennemi; mais une autre reconnaissance qu'il fit me rappelle un de ces faits de bravoure et de folie qu'il multipliait, sans s'inquiéter si ces faits étaient remarqués; seule la mention que j'en fais peut les aider à se sauver de l'oubli.

Le 28, La Salle avait reçu l'ordre de partir le lendemain avant le jour, avec vingt-cinq dragons, afin de se rendre au bosco del Mantello et de se porter de là à Ospedaletto. Sa mission terminée au bosco del Mantello, il s'était rendu à Ospedaletto, où la fatigue de ses chevaux le décida à s'arrêter pour les faire reposer et manger, et pour faire rafraîchir ses hommes. Il avait, en conséquence, placé une vedette à la tête du village, et, restant à cheval avec un brigadier, il avait fait mettre pied à terre à l'officier commandant sous ses ordres, ainsi qu'à tout le détachement, et les avait chargés de réunir au plus vite les vivres et les fourrages. Ses hommes s'étaient donc dispersés, lorsque la vedette se laissa surprendre, puis enlever, et La Salle se trouva brusquement assailli par tout un peloton de hussards autrichiens. Heureusement le brigadier, resté à cheval avec lui, était, ainsi que La Salle, un homme extraordinaire sous les rapports de la vaillance, de la présence d'esprit, de l'agilité, de la force, et ces deux Coclès, ne prenant conseil que de leur audace, résolurent de faire, à eux seuls, tête à tout le peloton. Une charrette dételée se trouvait en avant

d'eux et contribuait à rétrécir encore la rue déjà peu large; ils s'étaient précipités vers cette charrette au moment où le premier des hussards autrichiens la dépassait, et, tandis que La Salle abattait le hussard, le brigadier abattait le cheval. Deux hussards qui parurent ensuite furent abattus de même, et lorsque le gros du peloton arriva, hommes et chevaux tués en tas formaient un obstacle qui servit aux deux braves pour prolonger leur résistance. L'officier eut ainsi le temps de revenir et de seconder de son mieux ces deux terribles combattants; quelques dragons suivirent; dès lors la défense fut certaine; mais à peine La Salle se vit-il appuyé par huit ou neuf hommes qu'il se précipita au milieu de ses agresseurs, et, son exemple ayant au dernier point électrisé ses dragons, il tua ou fit prisonniers la presque totalité de ces hussards, non sans rentrer en possession de sa vedette.

Les jours suivants furent occupés à des mouvements qui avaient pour but d'appuyer la gauche de la division Augereau, commandée par le général Guieu, et qui, d'après les ordres du général Masséna (1), rejetait au delà de la Piave les corps autrichiens se trouvant encore sur la rive droite de cette rivière. Pour juger d'après lui-même comment cette opération s'exécutait, le général Masséna était parti de Bassano avec ses troupes, et, tandis qu'il envoyait le général Ménard et l'adjudant général Kellermann soutenir son mouvement par des reconnaissances, tandis que, d'autre part, pour éviter que l'ennemi ne réunît toutes ses forces contre le général Guieu, deux fortes reconnaissances avaient été confiées, l'une au général Rampon sur Pederobba, l'autre

(1) Le général Augereau était alors à Paris, où il avait été chargé de porter les drapeaux pris à Rivoli, à la Favorite, à Saint-Georges et à Mantoue.

au général Motte sur Feltre, le général Masséna se rendit à Selva, et, chemin faisant, son avant-garde avait chassé de Vimadelle trente et quelques hussards autrichiens. Prêt à entrer à Selva, le général Masséna désira savoir si les hussards chassés de Vimadelle avaient repassé là Piave et s'il n'y avait pas d'autres détachements ennemis sur la rive droite. Il m'ordonna de prendre le demi-escadron de dragons qui lui restait, c'est-à-dire trente-quatre hommes, et de remonter la rivière jusqu'à Santa Mama, afin de communiquer en même temps avec l'adjudant général Kellermann, dont la reconnaissance avait porté sur ce point.

J'arrivais presque à Santa Mama et j'allais descendre un tertre boisé qui dominait le pays, lorsque j'aperçus, à un quart de lieue au delà de la Piave qui coulait à mes pieds, le feu de quelques coups de carabine. Je m'arrêtai : « Ce sont de nos dragons ! » s'écria un des hommes de mon détachement connu pour avoir une vue excellente. Ma lunette confirma ce fait; mais aussitôt des sabres brillèrent, et ces dragons furent chargés par des hussards beaucoup plus nombreux qu'eux. En un instant je fus en bas du tertre, et, suivi de mes hommes, je me jetai dans la Piave, qui par bonheur se trouvait guéable sur ce point. Parvenu sur la rive gauche, je reformai mon peloton sans m'arrêter, et, au grand trot, je continuai à me porter en avant. A cinq cents pas de la rive, je trouvai l'adjudant général Kellermann seul et qui, monté sur un cheval dont il n'était pas le maître, n'avait pas osé en venir aux mains avec l'ennemi; mais il me dit que ce fou de La Salle, pour répéter son expression, s'était laissé emporter par sa tête et se trouvait compromis d'une manière diabolique. On conçoit si je pris le galop, et bientôt je distinguai La Salle qui, coupé par ces Autrichiens et sans cesse attaqué

par eux, se défendait avec la plus vive énergie; toutefois sans secours il aurait fini par succomber, lorsqu'à notre approche la scène changea. Les Autrichiens disparurent, et, ainsi dégagé, La Salle eut la facilité de reformer son peloton. Dans cette situation, je pouvais sans doute aller jusqu'à lui, réunir mon peloton au sien et, quoiqu'il eût quelques-uns de ses hommes hors de service, charger avec lui les hussards dont nous aurions eu bon compte; mais nous étions au delà de la Piave, nous y étions sans ordres ou plutôt contre les ordres; nous y étions au milieu des troupes autrichiennes; nous ne savions pas ce que nous avions sur nos flancs ou même en arrière de nous, et nous ignorions également où nous aurait conduits une charge dont nous n'avions rien à espérer. En conséquence, arrivé à deux cents pas de lui, je m'arrêtai; il exécuta un demi-tour et partit au trot pour venir se placer à deux cents pas en arrière de moi; mais au moment où il allait me dépasser, et comme je m'avançais vers lui, il se jeta sur moi et m'embrassa en criant : « Amitié éternelle », serment auquel la mort nous a trouvés fidèles. Il est inutile de dire que nous revînmes aussitôt jusqu'à la Piave et que nous la retraversâmes. C'était temps, car, indépendamment des soixante-quinze hussards qui nous suivaient à distance, cent cinquante autres, arrivant par notre gauche et longeant la rivière, étaient prêts à nous couper la retraite. Ils parurent même vouloir passer la rivière à leur tour; mais le feu de mousqueterie de nos dragons les décida à se retirer. Ainsi se termina cette échauffourée qui coûta à La Salle deux hommes, deux chevaux et plusieurs blessés. Lui-même y reçut deux coups de sabre, l'un sur sa pelisse, l'autre sur le haut de son gant à la Crispin, tandis que son cheval reçut un coup de sabre sur le nez et une balle à la croupe, ce qui lui fit donner le

nom de Kugel (balle). L'ennemi n'en fut pas quitte à si bon marché, nos hommes ayant toujours pointé.

Ce fut au reste le dernier jour où La Salle et moi nous guerroyâmes ensemble, l'adjudant général Kellermann et lui ayant quitté la division Masséna immédiatement après pour aller se couvrir de gloire à la bataille du Tagliamento.

Nous venions de rentrer à Bassano, lorsque le général Masséna reçut par une voie certaine, non seulement la nouvelle de la prochaine arrivée du prince Charles, mais des renseignements précis sur le nombre, l'espèce et la marche des troupes qui le suivaient. Ce devait être l'objet d'une dépêche importante, qu'il fit immédiatement, et, à huit heures du soir, pour me reposer des fatigues d'une journée fort active qui avait commencé à une heure du matin, il me donna l'ordre de partir à l'instant à franc étrier, de rejoindre le général en chef dans la Romagne et de lui remettre cette dépêche.

J'ai dit plus haut quelle avait été la leçon que le général Bonaparte m'avait donnée à Milan, et comment je m'étais préoccupé d'être dorénavant en mesure de répondre à toutes les questions qu'il pourrait me poser. Je connaissais jusque dans les moindres détails les effectifs de notre division, les ressources en matériel, le mode et la nature des distributions, la position relativement à l'ennemi, etc. Tout en galopant, je repassais sans cesse mes notes et surtout mes chiffres, et, si je parvenais à voir le général en chef, j'étais sûr de le satisfaire sur toutes ses interrogations, avec des détails et des corollaires qui n'auraient rien laissé à désirer. Je courus donc sans reprendre haleine jusqu'à Ferrare; mais là j'appris du commandant militaire que le général en chef avait repassé le Pô la veille, qu'il avait assuré pour quelques mois la tranquillité sur nos derrières, qu'il rapportait

une trentaine de millions pour son armée, qu'il connaissait les nouvelles, et qu'en ce moment même il devait avoir revu le général Masséna ou avoir communiqué avec lui. On conçoit mon désappointement; mais, comme le général en chef n'était plus où j'étais chargé d'aller, comme personne ne pouvait me dire où il était, et que de plus il savait ce que la dépêche dont j'étais porteur devait lui apprendre, en dépit de mon déplaisir, ma mission se trouvait terminée avant d'avoir été remplie, et je n'avais plus qu'à retourner d'où j'étais venu. Enfin, rien ne réclamant ma présence à Bassano, à quelques heures près du moins, je consacrai ces quelques heures à un repos nécessaire, et, m'étant fait écrire et signer par le commandant de Ferrare tout ce qu'il m'avait dit, je retournai le jour d'après auprès du général Masséna, qui approuva ma conduite.

Nous approchions du dernier grand épisode de guerre de cette campagne magique. Telle était la nouvelle : Le prince Charles, suivi de 25,000 hommes d'élite de l'armée du Rhin, venait prendre le commandement de forces considérables qu'il rassemblait sur le Tagliamento. Le héros de l'Empire allait se mesurer avec le héros de la République. Sans doute on venait de fournir à ce dernier les deux tiers de renforts tant de fois demandés, promis et trop attendus, c'est-à-dire deux divisions (20,000 hommes), sans lesquelles il n'aurait eu qu'à fuir des lieux qui retentissaient de sa renommée désormais immortelle; mais, sans compter les recrues et les malades, les blessés rentrants et des montagnards du Tyrol nouvellement enrôlés, l'armée autrichienne allait être renforcée par six divisions, dont une tout entière de grenadiers; ainsi le prince Charles pouvait aborder le général Bonaparte ou l'attendre avec 90,000 hommes, alors que le général Bonaparte, forcé de laisser 20,000

hommes sur la rive droite de l'Adige, ne pouvait agir au delà de cette rivière qu'avec 50,000 combattants. Encore y avait-il entre la situation de ces deux chefs cette différence, que tout ce qui restait de ressources et de moyens au gouvernement de Vienne était mis à la disposition du généralissime, frère de l'Empereur, alors que la défiance, la jalousie, rendaient le Directoire récalcitrant envers celui qui semblait ne plus laisser de rôle et d'illustration pour personne. Toutefois ce dernier avait fait à son armée une telle habitude de la victoire et à ses ennemis une telle habitude des défaites, que d'avance le moindre de ses soldats était certain, non seulement de battre le prince Charles, mais même d'aller à Vienne, ce qui était bien plus difficile. Personne n'aurait pu dire ou comprendre comment on y arriverait; mais on ne cherchait pas même à s'en rendre compte; on pensait seulement à ce que l'on ferait quand on serait arrivé, et cette conviction eût été égale quand bien même les difficultés, les chances et la distance eussent été décuplées.

Tel était le pouvoir de cet homme sur l'armée d'Italie, la plus patriote de toutes. Dans sa foi révolutionnaire, elle divinisait en quelque sorte son chef républicain, qui servait avec tant de gloire la cause de la liberté; qui pour jacobinisme avait été arrêté à Nice et destitué par Aubry; qui, fondateur de la République Cispadane, créait et fondait la République Cisalpine; qui, sur l'offre de l'Autriche de reconnaître la République française, répondait : « La République n'a pas besoin d'être reconnue, elle est en Europe comme le soleil sur l'horizon »; qui disait aux députés de Venise : « Jamais je ne prêterai mon secours contre des principes pour lesquels la France a fait la Révolution »; qui enfin écrivait au prince Charles, sur le ton de l'égalité : « Monsieur le

général en chef. » Oui, le républicain Bonaparte avait un tel pouvoir sur cette armée que c'est elle qui lui fournit le plus de courtisans et de séides quand il se fit empereur, roi d'Italie, et, tandis que nous nous battions pour la gloire de la République au milieu des provinces vénitiennes, nous étions loin de nous douter que ces provinces fourniraient à la cour impériale le plus de titres de première classe, à la conquête desquels la gloire des armes devait rester étrangère. Citerai-je ainsi le duc de Vicence, le duc de Bassano, le duc de Feltre, le duc de Bellune, le duc de Cadore, le duc de Frioul, le duc d'Istrie, le duc de Padoue, et par extension le duc de Raguse, dont la conduite fut caractérisée par cette expression familière du soldat : Tu me raguses... pour : Tu me trahis; le duc de Dalmatie, que l'on aurait tout aussi bien pu nommer le duc de Morlaquie, ce qui lui aurait peut-être épargné l'accueil que ce malheureux nom de Dalmatie lui a valu (1)? Véritable pillage de noms usurpés, que rien ne justifiait, auquel, dans les États vénitiens, Vérone, Venise et la Polésine ont seules échappé. Ces noms ont donc justement été contestés, attaqués, déniés même, tout autant que seront éternellement respectés les noms donnés par la victoire qui les consacre, tels que ceux de Rivoli et d'Essling, d'Elchingen et de la Moskowa.

C'est par de tels abus de son pouvoir que Bonaparte devait ruiner son empire; de même, c'est en retour des excès de la Révolution que Paris devait être souillé deux fois par les ennemis de la France, que la France mutilée et ravagée devait deux fois aussi retomber sous la main impure des coryphées de Coblentz sans recouvrer, en

(1) Les Dalmates ont toujours eu la réputation d'être violents, ivrognes, enclins au vol et au brigandage. Les Morlaques, voisins des Dalmates, sont d'intrépides guerriers. (ÉD.).

compensation de cette infamie, ses frontières naturelles désormais perdues.

Mais pendant la glorieuse campagne de 1797 nous n'avions aucune raison pour envisager un avenir aussi sombre, et cette réflexion me ramène à mon récit. Je reprends donc l'histoire du rôle fractionnaire que joua la division Masséna à l'armée d'Italie.

Le 8 mars 1797 (18 ventôse), un bataillon dit de Saint-Amand arriva à Bassano pour être incorporé dans la 20e légère, qu'il rejoignit de suite, et, le lendemain 9, la 2e légère, venant de l'armée du Rhin, rejoignit la division Masséna, qu'elle était destinée à compléter, et qui dès lors se trouva composée des 2e et 20e d'infanterie légère, des 18e, 25e, 32e et 75e de ligne, des 10e de chasseurs à cheval et 3e de dragons, et de six pièces d'artillerie légère et six d'artillerie à pied.

De suite une nouvelle répartition se fit entre les généraux de brigade, Motte à l'avant-garde, Ménard et Rampon, Leclerc commandant la cavalerie, ensuite Carrère l'artillerie, enfin Brune à l'arrière-garde.

De ces généraux de brigade, trois ne se trouvaient commander qu'un seul régiment chacun, et ce n'est pas le besoin qui les avait multipliés à ce point. Leur nombre provenait d'abord de ce que le général Bonaparte avait multiplié les promotions, ensuite de ce qu'aucun officier supérieur ne voulait quitter l'armée d'Italie. On les entassait donc dans l'hypothèse que le canon effectuerait un dédoublement, que par politique le général en chef ne voulait pas faire; mais le canon n'eut pas cette complaisance.

Enfin, le 10 mars, toute la division, quittant Bassano, rentra en campagne. En vingt-cinq jours de marches et de manœuvres à travers les montagnes, au milieu des glaces et des neiges, elle allait livrer dix-huit combats

et, contre des troupes toujours supérieures en nombre, enlever dix-sept pièces de canon et des drapeaux, faire avec 11,000 combattants 14,000 prisonniers et gagner soixante-quinze lieues de terrain.

Du 10 au 13, la division s'avança par Feltre, Santa-Giustina, jusqu'à Belluno, chassant devant elle le corps d'Autrichiens commandé par les généraux Ocskay et Lusignan, qui se retirèrent sur Fortuna et là résolurent de se défendre.

A Polpeto, village très proche de Fortuna, le général Masséna arrêta la tête de sa colonne et se porta en avant avec quelques officiers dont je faisais partie, pour reconnaître Fortuna.

Fortuna est placée entre une montagne élevée et la Piave; or la montagne était couverte de troupes, le village était fortement occupé et flanqué d'un côté vers la montagne, de l'autre vers la rivière, par plusieurs lignes d'infanterie; des nuées de tirailleurs couvraient tout le front ennemi, quelques pelotons de hussards paraissaient en arrière du village, tandis que des pièces d'artillerie se trouvaient sur tous les points les plus favorables à leur action. C'était donc une formidable défense et pour ainsi dire inabordable, si la rivière n'était pas reconnue guéable; mais c'était là un fait que les généraux ennemis avaient omis de vérifier; peut-être encore avaient-ils espéré que, la fin du jour approchant, nous n'aurions ni la pensée ni le temps de faire cette vérification. Pourtant, en arrivant en face de la position, ce fut la première chose que le général Masséna fit examiner. Par bonheur, le lit se trouvait guéable pour la cavalerie, et ce fait, une fois reconnu, décida, et du plan arrêté, et de l'attaque immédiate.

En conséquence, les 2e et 20e légères débouchèrent de Polpeto, en engageant le combat depuis le haut de la

montagne jusqu'à la rivière. Le feu devint très vif; malgré leur dévouement, nos troupes furent à plusieurs reprises forcées de céder le terrain qu'elles avaient gagné; l'artillerie vint les soutenir en abîmant le village, sur lequel la 18e de bataille reçut l'ordre de marcher en colonnes. Alors s'effectua la manœuvre qui devait décider de tout; le 3e de dragons franchit brusquement la rivière, bouleversa les hussards, qui s'opposèrent à son mouvement, dépassa le flanc gauche de l'ennemi et tomba de revers sur les troupes qui le formaient, et cela au moment où la 18e, appuyée par de l'infanterie légère, arrivait contre elles au pas de charge. Attaquée de tous côtés, la division ennemie se mit en déroute; mais, grâce à la montagne et à la nuit, elle nous échappa. Indépendamment de trois cents et quelques morts et blessés qui restèrent sur le champ de bataille, nous ne fîmes en effet que six cent soixante prisonniers, au nombre desquels se trouvaient dix-huit officiers et le général Lusignan, déjà pris à Rivoli deux mois auparavant (1); n'ayant pas quitté les tirailleurs, il partageait le sort des plus braves. Quant à notre perte, elle se réduisit à quelques hommes, et, en consignant ce fait, je ne crains pas qu'on m'oppose la citation du petit doigt de Custine qui n'aurait pas tout dit (2). Il est à la guerre des faits inexplicables, qui donnent parfois de l'invraisemblance aux faits les plus exacts.

Le 25, la division se porta à Serravalle; cette marche extraordinaire, qui pour l'artillerie pouvait être réputée impossible, me rappelle le fait suivant : Le général Lusi-

(1) Le général Bonaparte, dans l'ivresse de ses victoires, avait rendu généreusement la liberté aux généraux prisonniers.

(2) Dans le rapport d'un combat assez chaud, le général Custine avait dit qu'il n'avait pas eu un homme tué, et qu'un seul de ses chasseurs avait été blessé au petit doigt.

gnan, pris au combat de Fortuna, causant le soir même de cette action avec le général Masséna et nous, avait reçu, sur sa parole d'honneur de ne pas s'échapper, l'ordre de marcher avec les officiers d'état-major de la division ; or son nom, sa qualité d'émigré, sa réputation militaire ayant excité en moi le désir de l'étudier, je causais avec lui pendant le trajet de Polpeto à Serravalle, alors que mes camarades dédaignaient de lui parler. Lorsqu'il vit la direction que nous prenions : « Monsieur le capitaine, me dit-il, je connais la montagne que vous avez à gravir ; l'infanterie y passera avec peine ; la cavalerie, avec de grandes fatigues et des pertes ; quant à l'artillerie, il est impossible qu'une pièce et moins encore un caisson y passe ; je vous engage à en prévenir M. le général Masséna. »

Le doute alors était à peu près inconnu à l'armée d'Italie ; cependant, n'ayant qu'une confiance de pressentiment à opposer à l'assertion aussi positive d'un général distingué, je crus de mon devoir de transmettre cet avis, qui pouvait être important. Le général Masséna m'écouta avec assez d'indifférence, et quand j'eus fini : « Allez dire de ma part au général Lusignan, me répondit-il, qu'après lui avoir appris avant-hier à attaquer un village, je lui apprendrai aujourd'hui à passer des montagnes. » On devine que je ne rapportai pas littéralement cette réponse, qui, même faite sur le ton de la plaisanterie, aurait pu paraître offensante. Quant au général Lusignan, lorsqu'il vit avec quelle intelligence, quel zèle, quel courage nos canonniers travaillèrent à rendre le passage de leurs pièces possible, avec quelle rapidité les roues qui se brisaient étaient remplacées par des roues de rechange, à quel point on était en mesure de faire les réparations indispensables et avec quelle promptitude elles étaient faites ; quand il fut

témoin de l'enthousiasme avec lequel un grand nombre de grenadiers et tous les sapeurs de la division, sans ordres et par un mouvement spontané, aidaient les canonniers, soulevaient les pièces et les caissons qu'au besoin ils portaient; lorsqu'il vit, dis-je, toute cette artillerie arriver au haut de la montagne, à travers un escalier de roches inégales, de près de deux lieues, il ne put cacher son étonnement et me dit ce mot que j'acceptai comme une heureuse prophétie : « ...Avec de pareilles troupes, monsieur, et des chefs tels que les vôtres, il n'est pas de but qu'on ne puisse atteindre. »

Le 16 mars (26 ventôse), jour auquel le général Bonaparte gagnait la bataille du Tagliamento, notre division arriva par Sacile à Pordenone, d'où le 17 elle se porta à Spilimbergo. Enfin le 18, à la pointe du jour, et au son de toutes les musiques, elle effectua à gué et en bataille le passage du Tagliamento, le plus large et le plus considérable de ces torrents que l'on désigne en Italie sous le nom de *torrenti cattivi*, parce que, roulant sur un sable mouvant, il arrive que des hommes, des chevaux ou bestiaux, des charrettes ou voitures même y disparaissent sans qu'il en reste trace. Nous en fûmes quittes pour avoir de l'eau, l'infanterie jusqu'aux aisselles, la cavalerie jusqu'à la croupe des chevaux.

Le Tagliamento franchi, la division Masséna marcha sur le fort d'Osoppo. L'ennemi y avait encore sept cents tonneaux de farine, trente-six mille rations de pain cuit, six cents sacs d'avoine et beaucoup de fourrage; cinquante hommes de cavalerie pressaient l'évacuation de ces magasins, lorsque le général Masséna, suivi de ses officiers d'état-major et de vingt-cinq chasseurs d'escorte, arriva, précédant la colonne d'un quart de lieue, chargea les cinquante hommes, les mit en déroute, leur fit des prison-

niers, s'empara des magasins, des voitures réunies pour transporter les approvisionnements, puis du fort où il trouva trois pièces montées, vingt-cinq affûts et des munitions. Le soir, la division prit position à Gemona.

Nous y étions à peine arrivés, que le général Masséna ordonna qu'un officier d'état-major escorté par trois dragons fût renvoyé à Belluno pour savoir s'il ne se faisait pas dans ces parages, sur nos derrières, quelques rassemblements de troupes ennemies. D'après l'ordre du service, c'était à un nommé Roubaud de marcher. On lui remit les ordres, mais il déclara que l'on avait sans doute le droit de le faire battre, mais non de le faire assassiner sans chance de salut et sans avantage; que la mission était inutile, attendu que, avant qu'on l'eût remplie à petites journées, on saurait de dix côtés ce qui se passait dans ces montagnes; que de plus elle était inexécutable, qu'elle était du nombre de celles qui ne devaient être données qu'à des espions, et qu'en conséquence il ne la remplirait pas. A l'instant ce Roubaud fut chassé de l'état-major; mais après lui, c'était à moi à marcher; convaincu que ses observations étaient parfaitement justes, je partis cependant, en ayant peine à concevoir qu'un ordre semblable pût émaner du général Masséna.

En marchant toute la nuit, ce qui me força de repasser le Tagliamento avec un guide, j'arrivai le lendemain soir à Serravalle. Les chevaux n'en pouvaient plus, et, dans l'impossibilité de descendre, sans le secours du jour, les deux lieues de rochers en escalier qui conduisent à la Piave, je m'arrêtai, mais me mis de suite à prendre des informations, et je parvins à savoir, de manière à ne pouvoir en douter, qu'un corps de six à huit mille Autrichiens se réunissait à Belluno. Il était donc évident que je ne pourrais arriver jusqu'à cette ville; mais était-ce une raison pour regarder ma mission comme remplie?

Non, sans doute. L'officier détaché doit toujours voir par lui-même ou du moins en être empêché par cause de force majeure. Sans m'abuser sur ce fait que je devais être pris dix fois pour une, et sans m'occuper des dispositions hostiles des habitants, je résolus de m'avancer le lendemain sur Belluno, autant que je le pourrais, et de ne rien négliger pour avoir sur la composition et la destination du corps ennemi les détails les plus circonstanciés; toutefois, comme il pouvait importer, non seulement à la division Masséna, mais au général en chef, de recevoir cet avis le plus tôt possible, je me décidai, faute de ne pouvoir me fier à un habitant, et malgré la faiblesse de mon escorte, à expédier un de mes trois dragons; il avait l'ordre de faire la plus grande diligence possible, et, s'il trouvait un des courriers ou un des officiers du général en chef allant le rejoindre, il devait remettre à ce courrier ma dépêche et en prendre reçu.

Ce dragon expédié vers neuf heures, je me jetai sur un lit. Une heure du matin n'était pas sonnée lorsque le brigadier qui commandait les deux hommes restants entra dans ma chambre en me criant : « A cheval, mon capitaine! L'ennemi marche sur Serravalle; ses éclaireurs sont arrivés, et, d'après ce que je viens d'apprendre, je ne sais pas même si nous ne sommes pas déjà enveloppés. » Je me levai. J'interrogeai mon hôte; selon lui, il ne restait aucun doute sur la très prochaine arrivée de l'ennemi. Le brigadier dont je parle était d'ailleurs le même qui avec La Salle avait fait cette défense héroïque à Ospedaletto; c'était un homme supérieur à sa position et qui ne pouvait être ni abusé ni intimidé. Il n'y avait donc pas à hésiter, et nous repartîmes pour retourner à Sacile.

Nous n'avions pas fait deux lieues que nous vîmes tout à coup, en avant de nous et sur la route que nous

suivions, un feu de bivouac qui nous révéla que nous étions coupés. Quand il n'y a qu'une seule chose à faire, un parti est bientôt pris. Ne pouvant donc ni rétrograder, ni suivre une autre route, ni nous écarter de celle que nous suivions, nous avançâmes dans le plus grand silence; l'obscurité d'une nuit pluvieuse favorisa notre approche, et, du moment où le « Werda? » se fit entendre, nous mîmes le sabre à la main; puis en criant : « Escadron, au galop! » nous arrivâmes à toute bride sur ce poste, dont les hommes à ce premier moment se jetèrent à droite et à gauche de la route. Plusieurs coups de fusil nous furent cependant tirés, mais aucun ne nous atteignit, et, forçant de marche, nous arrivâmes à Sacile, où je laissai mes dragons, avec l'ordre de me rejoindre en doublant les journées et de me ramener mon cheval; quant à moi, je partis sur un cheval de louage que je changeai à chaque étape pour rattraper sans m'arrêter le général Masséna.

Enfin, le 23 mars (3 germinal), après avoir supporté les plus dures fatigues, couru de sérieux dangers, fait d'importantes dépenses, je rejoignis la division Masséna qui, pendant mon absence, avait continué sa marche en avant. A peine le général se rappelait-il l'exécrable mission qu'il m'avait fait donner; il ne voulut même pas entendre parler de mon rapport. C'était, me disait Solignac, de l'histoire ancienne. Ajouterai-je que Roubaud, cause de la corvée que je venais de faire, à peine chassé de l'état-major, était devenu aide de camp du général Brune, dont son oncle, l'ex-conventionnel Chabot, était l'ami? Il se trouvait donc aussi heureux de sa désobéissance que j'étais vexé d'avoir vu si mal employé un dévouement que l'on ne daignait pas même remarquer.

C'est sur Tarvis que la division s'avançait quand je la rejoignis, le 23 mars (3 germinal). Tarvis, qui couronne

les Alpes Juliennes, domine l'Allemagne et présentait comme position un intérêt exceptionnel. Non seulement cette ville était le point de jonction de routes importantes, celles de Gorizia, de Laybach, de Villach, de Gemona, mais encore elle se trouvait sur le chemin le plus court qui pût nous conduire à Vienne. Toutes ces circonstances réunies et la dernière surtout engagèrent le prince Charles à rester maître de cette position décisive. Considérant que la division Masséna se trouvait à trop grande distance de la route suivie par Bonaparte, pour que les deux corps ainsi séparés pussent se secourir à temps, le prince Charles avait conçu le projet de réunir brusquement à Tarvis et aux débris des corps d'Ocskay et de Lusignan la division Bajalich et plusieurs divisions venant du Rhin, notamment une division de grenadiers, composée des plus belles et des meilleures troupes de l'empire. Battre avec ces forces le général Masséna, qui, aux prises avec quarante mille hommes, commandés par leur général en chef en personne, ne pourrait résister; se porter ensuite sur la division Guieu, qui, par la route de la Chiusa imperiale, s'avançait isolément pour se réunir à la division Masséna; se renforcer d'autres troupes attendues du Rhin et des différents corps de l'armée autrichienne en Italie, puis couper la retraite au général Bonaparte qui n'avait plus avec lui que deux divisions (Sérurier et Bernadotte), et l'accabler sous le poids des masses, telle était la conception éminemment militaire dont le prince Charles allait tenter l'exécution, et qui fut déjouée de la manière la plus imprévue par une de ces inspirations si familières au général Masséna; voici comment :

En suivant la route de Tarvis, le 23 mars, l'avant-garde, composée de la 75e, du 10e de chasseurs à cheval et de deux pièces d'artillerie légère, rencontra, à une

demi-lieue au delà de Malborghetto, l'ennemi, qui, culbuté aussitôt qu'attaqué, se jeta sur la gauche de la route, dans un bois, pour se rallier sous la protection d'un de ses bataillons massé dans ce bois; mais le répit fut de courte durée; les deux premiers bataillons de la 75e entrèrent au pas de charge dans le bois et délogèrent tout ce qu'ils rencontrèrent.

Pendant que ce premier avantage était obtenu sur la gauche de la route, trois bataillons autrichiens, qui, sur la droite de la même route et avec du canon, occupaient une position favorable, étaient attaqués. Leur résistance fut vive; mais en même temps arrivait toute la brigade d'avant-garde conduite par le général Motte, qui détermina le corps ennemi à se retirer vers sa ligne de bataille couvrant le village de Saifnitz.

Jusque-là ce n'était qu'un engagement d'avant-garde; le général Masséna pouvait se contenter de ce premier succès et attendre, pour en poursuivre les résultats, qu'il fût rejoint par le reste de ses forces, car il n'avait alors que la moitié de sa division réunie et prête à combattre. Cependant, sans hésiter, il ordonna l'attaque. Le général Ocskay, car c'était toujours ses troupes que nous battions depuis Fortuna, nous opposa une résistance à laquelle nous n'étions pas accoutumés, et qui ne pouvait qu'exciter de plus en plus nos braves. La 75e ayant reçu l'ordre de déborder la ligne ennemie au flanc gauche, pendant que deux bataillons de grenadiers la déborderaient au flanc droit, le général Motte, chargé de l'attaquer au centre, la fit aborder par la 2e légère, qui arriva sur elle en colonne, la rompit et, sous le feu le plus vif, vint se présenter en bataille à l'aile droite, qui, déjà tournée par les bataillons de grenadiers, fut mise en complète déroute. L'aile gauche faiblissait en même temps sous les efforts de la 75e. A cet instant, le 10e de

chasseurs intervint; mis en mouvement par le général Masséna lui-même, il exécuta plusieurs charges brillantes, et, tandis que l'ennemi se retirait par la route de Klagenfurt, il le suivit jusqu'à une demi-lieue en arrière de Tarvis, dont nos troupes s'emparèrent. L'ennemi perdit dans cette mémorable action près de deux cents morts, cinq cents blessés, deux pièces de canon et mille quatre cent soixante prisonniers.

Tel fut le combat livré au col de Tarvis, sur un plateau de glace, au-dessus de la région des nuages. Et certes, lorsque, profitant de la rapidité de sa marche, cédant à sa dévorante ardeur, à son audace, à cet instinct qui décide parfois des plus grands événements, le général Masséna attaqua avec des forces si réduites le corps autrichien qui lui barrait la route de Vienne, il était loin de se douter qu'il employait le dernier moment et le seul moyen qui restassent pour sauver l'armée d'Italie, qu'il déjouait un plan supérieurement combiné, et qu'il combattait pour ainsi dire le prince Charles en personne.

Une fois son plan conçu et arrêté, le prince Charles, après avoir dirigé le gros de ses troupes sur Villach, par suite du passage de l'Isonzo, s'était rendu en toute hâte et de sa personne à Tarvis pour rejoindre les divisions Ocskay et Lusignan; mais il ne put qu'assister à la défaite, et ce qu'il faut bien retenir, c'est que, dans la soirée même du jour où le corps autrichien fut si inopinément et si complètement battu par le général Masséna, il allait être renforcé par les troupes venant de Villach, par la division de grenadiers hongrois et, dès le lendemain, par une division de l'armée du Rhin et par la division Bajalich. Le général Masséna n'était pas averti de ces faits; il procéda, selon son habitude, par inspiration, réalisant simplement cet axiome de guerre, qu'il ne faut jamais laisser à l'ennemi un temps qui peut lui être arraché.

C'est donc un service sans égal qu'il rendit encore au général Bonaparte et à la France, un nouveau trophée dont il enrichit sa gloire.

Nos troupes étaient à peine maîtresses de Tarvis que l'on vit déboucher les éclaireurs de l'armée autrichienne, arrivant de Villach, et la tête de la division de grenadiers; ce secours favorisa la retraite des troupes battues, que le général Masséna poursuivait avec la plus grande vigueur. Quant au général Bajalich, qui avait à travers une gorge resserrée marché pendant une grande partie de la nuit, pour rejoindre à temps le prince Charles, il apparut, au point du jour, devant les avant-postes de notre division; arrivant trop tard, et pris entre notre position et la division Guieu qui accourait, prête à se joindre à la nôtre, il ne lui restait qu'à attaquer, ce qu'il fit; mais il fut immédiatement abordé sur toute la ligne à la baïonnette, culbuté et mis en déroute, après nous avoir abandonné cinq pièces de canon et mille prisonniers, parmi lesquels il se trouva lui-même. Ce fait d'armes n'ayant fait qu'exalter nos braves, ils continuèrent à poursuivre l'ennemi avec un indicible acharnement, et le forcèrent successivement à nous abandonner le restant de l'artillerie, consistant en sept pièces et trois cents voitures d'équipages et de vivres. Le général Masséna put envoyer le lendemain, sur ses derrières, quatre mille cinq cent quarante prisonniers nouveaux, le général Bajalich, deux généraux-majors, dont le baron de Grafen, et douze pièces de canon avec leurs caissons. Le soir même de ce second combat de Tarvis, la division Guieu, suivant le général Bajalich à quelques lieues de distance, campa sur le terrain où ce combat avait été livré, et la totalité des troupes de la division Masséna se réunit à Tarvis (1).

(1) La relation de la bataille de Tarvis par M. Thiers n'a d'autre valeur que celle d'un roman.

Le 25 et le 26, la division s'avança sur Villach, où elle entra le 27, après avoir empêché l'ennemi de couper le pont sur la Gail. Le 29, elle marcha sur Klagenfurt, chassant les débris de l'armée autrichienne. A un mille de Klagenfurt, nous trouvâmes l'ennemi réuni; il occupait, sur sa droite et par un corps d'infanterie, une montagne assez élevée; sa gauche consistait en une masse d'infanterie, formée sur trois lignes, et à son centre se trouvaient quatre pièces de canon et deux obusiers soutenus par deux régiments de cavalerie.

Le combat commença contre le centre et la droite de l'ennemi. Les trois bataillons de la 25e de ligne et un bataillon de grenadiers furent chargés d'enlever la montagne, notre artillerie de réduire au silence celle de l'ennemi. Nos efforts cependant étaient inutiles; la position, forte par elle-même, était défendue avec opiniâtreté. Alors le général Masséna, voulant en finir, réunit le 24e de chasseurs à cheval au 10e de chasseurs et au 3e de dragons, et leur ordonna de forcer le centre de l'ennemi. Secondés par le feu redoublé de nos pièces, tirant aussi longtemps qu'elles le purent, et par notre infanterie de gauche, marchant à la baïonnette, ces régiments, chargeant à fond, rompirent le centre de l'ennemi, qui dès lors battit en retraite et même traversa Klagenfurt sans s'y arrêter, mais ne se débanda pas, ne nous laissa aucun prisonnier et sauva toutes ses pièces. Poursuivi par notre cavalerie et par la 18e de ligne, l'ennemi voulut faire volte-face à une demi-lieue au delà de la ville; mais, chargé de nouveau et enfoncé une seconde fois, il nous abandonna deux cent quarante prisonniers, dont quatre officiers. Nous trouvâmes six cents malades et blessés à Klagenfurt, où la division séjourna le 30. Le 31, elle occupa Saint-Veit. L'ennemi continuait sa retraite en évitant le combat; le 1er avril,

il voulut, sans y réussir, nous empêcher de nous établir au bord de la Gurk; il avait son camp en avant de Meckeldorf et brûla le pont qui nous séparait de lui; mais, le 2 à la pointe du jour, notre avant-garde parvint à passer la Gurk à gué, et marcha sur Meckeldorf que l'ennemi avait évacué pendant la nuit; elle s'y arrêta en attendant que le pont fût rétabli et que l'artillerie et le reste de la division pussent passer.

A dix heures du matin, toute la division était en marche sur Friesach. A un quart de lieue de cette ville, notre avant-garde rencontra l'arrière-garde de l'ennemi qui, avec du canon, couvrait la marche du corps de bataille et cherchait à tenir dans trois positions adossées l'une à l'autre. Son but était de gagner le temps nécessaire à la destruction des magasins que cette ville renfermait; mais, battue partout aussitôt qu'attaquée, cette arrière-garde ne put empêcher qu'à midi nous ne fussions maîtres de la place, et, pendant que notre avant-garde continuait la poursuite de l'ennemi, nous pûmes éteindre le feu qui dévorait les magasins dont nous sauvâmes une partie.

En arrière d'Einœd se trouve une position favorable pour la défense. Une forte brigade autrichienne l'occupait avec ordre d'y courir la chance d'un nouveau combat. Le but était de ralentir notre marche; ce but ne fut pas plus rempli que les autres ne l'avaient été, car la 18e, sans répondre au feu dirigé contre elle, escalada la position au pas de course, fonça à la baïonnette et sema la déroute, pendant que le 10e de chasseurs, tournant la position, fit quelques centaines de prisonniers. Nos troupes s'exaltaient à mesure que, dans leur victorieuse poursuite, elles repoussaient l'ennemi en gagnant des étapes sur la route de Vienne. La 18e et le 10e ne s'étaient donc pas arrêtés à leur succès, ils recondui-

sirent l'ennemi jusqu'aux portes de la ville; mais là se trouvait réuni tout ce qui restait du corps que le général Masséna combattait depuis Fortuna, dont le nom demeurait un heureux présage. Or ce tout formait encore deux brigades d'infanterie, cinq bataillons de grenadiers, deux régiments de cavalerie avec neuf pièces de canon; et, malgré tant de défaites, gardant encore un très bon ordre, il occupait pour le moment une position qui pouvait passer pour formidable, soit deux montagnes boisées et séparées par un intervalle de quatre à cinq cents toises. Une brigade occupait chacune de ces montagnes, et l'intervalle était rempli par les cinq bataillons de grenadiers, l'artillerie et la cavalerie. Répartition vicieuse en ceci qu'il n'existait aucune troupe en réserve.

Devant cette situation, notre 25e de ligne fut chargée de commencer le combat par l'attaque de la montagne de gauche; dès qu'elle fut aux prises, la 32e se porta sur la montagne de droite, et les carabiniers des 2e et 20e de ligne engagèrent le feu avec le centre. Les brigades autrichiennes, protégées par leur position boisée, firent une résistance opiniâtre; néanmoins la 32e, parvenue vers cinq heures du soir au sommet de la montagne droite, se trouva avoir tourné les troupes qui en occupaient le talus et, les dominant à revers, les força à la retraite. Débordée sur un de ses flancs, la ligne n'était plus tenable; la 25e ne tarda donc pas à gagner du terrain, et le centre, qui n'avait plus d'appui, fut chargé sur ces entrefaites par les 2e et 20e de ligne, et mis dans une véritable déroute (1). Toutes ces troupes se retirèrent sur Neumarkt et, en majeure partie, se réunirent sur le

(1) Malheureusement, dans ce combat, nous eûmes à regretter le commandant de l'artillerie, le brave Carrère, tué par un boulet sur ses pièces.

plateau qui se trouve au débouché du défilé de ce nom.

Le 3 avril, la division traversa Neumarkt, que l'ennemi avait évacué pendant la nuit, et alla bivouaquer à Unzmarkt; ce court trajet fut encore marqué par deux combats.

Le premier fut livré après Scheifling, contre une arrière-garde marchant avec du canon; mais une demi-heure suffit aux carabiniers et voltigeurs des 2e et 20e pour la rejeter sur le corps de bataille.

Le second eut lieu contre tout ce qui, sur ce point, restait de forces à l'ennemi. Sous le feu le plus nourri, les deux demi-brigades rivalisèrent d'audace comme si elles avaient été chargées de décider de la réputation que méritaient les troupes de l'armée du Rhin et celles de l'armée d'Italie; luttant sans cesse d'héroïsme, elles abordèrent ce corps entier à la baïonnette, rompirent sa ligne et le forcèrent à une retraite précipitée. Une partie des troupes qui le composaient gagna les hauteurs, pendant que l'autre se retira en bon ordre par Neumarkt, la droite à la rivière et la gauche aux montagnes. La ville dépassée, les Autrichiens voulurent cependant prendre une position nouvelle et tentèrent d'effectuer leur ralliement sous la protection d'une vive canonnade; mais la 2e, toujours plus terrible, chargea avec tant d'impétuosité tout ce qui tentait de l'arrêter, qu'aucun bataillon ennemi ne put se reformer. La nuit vint mettre fin à ce long combat dans lequel l'ennemi, qui cependant n'eut affaire qu'à deux demi-brigades, perdit quatre cents hommes, tués ou blessés, et huit cents prisonniers. Notre avant-garde prit position à un mille au delà de Neumarkt, et le reste de la division, le parc y compris, fut placé en avant et en arrière de cette ville, que le quartier général occupa.

Le 4, à la pointe du jour, elle était déjà en marche

sur Judenburg, A une lieue en arrière de cette ville, Rothenthurm dépassé, se trouvait un bois, où l'ennemi crut pouvoir profiter d'un abri favorable et courir la chance d'un nouveau combat. La position était telle qu'elle laissait les résultats chanceux; le général Masséna la fit tourner, obligeant ainsi l'ennemi à l'évacuer, puis à se retirer au delà de Judenburg, où la division séjourna le 5.

On ne peut concevoir avec quel acharnement l'ennemi tenait pied contre nous pour couvrir le chemin de Vienne et sinon arrêter (il ne devait plus en avoir l'espérance), du moins ralentir notre marche. C'est pas à pas qu'on se disputait la route, et toujours au milieu des glaces et des neiges; les Autrichiens, sans cesse réduits de nombre, ne semblaient pas encore découragés, et nos braves, qui répondaient à leurs feux nourris par des charges à la baïonnette, loin d'en éprouver la fatigue, devenaient irrésistibles.

Le 6, la division continua la glorieuse offensive en se portant sur Knittelfeld. L'ennemi, en abandonnant cette ville, la veille, en avait incendié le pont. La Muhr n'était pas guéable, il fallut s'arrêter jusqu'à ce que le pont fût rétabli; mais il était à peine praticable que l'avant-garde le passa.

Le 7, toute la division s'avança sur Leoben. A Saint-Michael, elle atteignit l'arrière-garde autrichienne, et elle allait être attaquée lorsque le général Masséna reçut l'avis qu'un armistice venait d'être conclu. Toutefois, se trouvant en arrière des limites fixées, il envoya au général ennemi un parlementaire pour le prévenir qu'ayant l'ordre de continuer sa marche jusqu'à Bruck, il voulait que Leoben fût évacué. On vint demander une heure... « Pas cinq minutes... », répondit le général Masséna; en effet, il continua à avancer, et, parvenu aux

premières maisons de Saint-Michael, il vit venir à lui un vieux général autrichien qui, la serviette à la main, lui dit : « Monsieur le général, il y a huit jours que je n'ai dîné; ne pouvez-vous donc pas arrêter vos troupes et me laisser prendre mon repas? — Vous êtes fort le maître, lui répondit en riant le général Masséna, de prendre pour dîner et pour vous reposer tout le temps qu'il vous plaira; mais je ne le suis pas de ralentir ou de suspendre mon mouvement. Ainsi faites débarrasser la route, ou j'attaque. » Le général autrichien fit déblayer la route, et cette formidable division Masséna traversa toute la division autrichienne, laissant cependant une demi-brigade pour l'observer, demi-brigade qui ne rejoignit la division que lorsque cette division autrichienne se fut retirée.

Arrivée le 7 à Leoben, la division y séjourna le 8, et le 9 se rendit à Bruck, petite ville située sur la Muhr, rivière qui, pendant les conférences de Leoben, servit de limite aux deux armées.

Ainsi se terminèrent les opérations de guerre de la division Masséna pendant les campagnes éternellement mémorables de 1796 et de 1797. Sans rappeler les combats antérieurs, combats si décisifs, tels que ceux de Rivoli, et pour ne caractériser ici que la course triomphale qui en vingt-cinq jours termina par une série de victoires la campagne d'Italie, de Bassano jusqu'à Tarvis, et commença non moins glorieusement la campagne d'Autriche, de Tarvis à Leoben, on peut dire qu'une série si continue de succès n'était possible qu'avec des troupes d'élite conduites par un chef d'élite. Il fallait avant tout la confiance et l'élan réciproques; or les troupes du général Masséna semblaient vraiment avoir son âme. Aucun mot ne peut rendre l'influence électrique, la puissance presque surnaturelle qu'il exer-

çait sur elles par la soudaineté de ses résolutions aussi sûres qu'instantanées, et par la rapidité foudroyante avec laquelle il en commandait l'exécution. Du plus haut officier jusqu'au moindre soldat, il n'était pas un de nous qui ne s'enorgueillît d'appartenir à la division Masséna, et comment, sans cet orgueil de son rôle, cette division aurait-elle réalisé tant de prodiges?

En résumant cette série d'opérations, non certes avec les détails dont elles étaient susceptibles, mais au moins avec les circonstances indispensables, je me suis abstenu de mentionner les rôles personnels, aussi bien pour les autres que pour moi. C'est que, dans l'ensemble d'héroïsme dont la division fit preuve, on ne put distinguer, en fait de supériorité, que celle de la totalité des troupes et celle de leur chef. Le général Masséna était partout, ordonnait en personne jusqu'aux moindres mouvements et ne laissait le plus souvent rien à faire, même à ses généraux de brigade; quant aux officiers d'état-major, en des combats qui, à l'exception de ceux de Tarvis, se livraient sur des espaces très resserrés, ils n'avaient aucun rôle personnel à espérer. Il ne leur restait donc, comme chance d'être mentionnés, que l'honneur d'une balle ou d'un boulet; la mort se montra envers eux très avare; ils parurent invulnérables, ce qui modestement faisait dire à Burthe : *Audaces fortuna juvat.*

CHAPITRE V

La petite ville de Bruck est du nombre de celles que le mot de vilenie caractérise assez bien. Les troupes y furent mal, et nous plus mal encore; mais nous n'y étions qu'à sept relais de poste de Vienne, circonstance qui nous la fit trouver superbe. Au reste, nous n'eûmes pas d'abord le temps de nous occuper d'elle; la trêve pouvait finir le 12 avril; nous étions arrivés le 9. on comprend l'activité avec laquelle ces journées furent employées à pourvoir à tous les besoins des troupes et à réparer l'armement, la chaussure et l'habillement. Le 12, en effet, nous reçûmes l'ordre d'être prêts à recommencer les hostilités dès le lendemain, mais ce lendemain amena un contre-ordre.

Le 16, je fus expédié par le général Masséna pour porter une troisième fois des dépêches au général Bonaparte à Leoben. D'après mes ordres, j'étais parti en chaise de poste. Au premier relais, je fus rejoint par un officier d'état-major de l'empereur d'Autriche. Conformément à l'usage de faire un cadeau semblable à tous ceux avec qui la cour de Vienne négocie, cet officier portait de la part de son maître un panier de vin de Tokai au négociateur Bonaparte, qui s'arrogeait en ce moment des pouvoirs qu'il n'avait pas. Cet usage bizarre me parut une demi-manière de boire ensemble, tradition d'un temps ancien, où les plus grandes affaires se terminaient

le verre à la main. Toujours est-il que, au second relais, cet officier eut l'idée que nous voyagions dans la même voiture, et, comme la mienne était la moins belle, comme au reste il ne pouvait quitter son panier, je montai dans la sienne. Son nom m'a échappé, mais ce que j'ai retenu de sa conversation, c'est qu'il ne pouvait s'accoutumer à l'idée de voir les Français à vingt-cinq lieues de Vienne. C'était d'ailleurs un aimable jeune homme; nous ne nous quittâmes plus qu'à Leoben; nous dînâmes l'un et l'autre chez le général en chef; nous avions même fait le projet de revenir ensemble, mais je fus expédié le premier. Dans la soirée même, je repartis pour Bruck, sans avoir eu l'honneur de remettre moi-même ma dépêche, ni le bonheur d'être interrogé.

A Bruck, Burthe eut une nouvelle querelle de jeu, y fit une nouvelle provocation, suivie d'une affaire qui par bonheur resta sans conséquence. Le jeu, le vin, les duels, les femmes, ou pour mieux dire les filles, se partageaient sa vie. Et cependant il aurait pu être un officier distingué, mais tout se bornait pour lui à trois choses, s'amuser, ravaler ses chefs et se vanter à toute outrance. Aussi ne joua-t-il aucun rôle, et, en dépit de l'épitaphe dont sa femme a orné sa tombe, son nom ne se rattache à rien qui vaille la peine d'être cité.

Les préliminaires de la paix une fois signés ou plutôt dictés à Leoben, l'armée d'Italie, toute chargée de lauriers, reprit le chemin de ces régions dont elle avait si magnifiquement justifié le nom; et ce trajet me fournit quelques anecdotes que je vais rapporter.

La première me reporte à Gratz, capitale de la Styrie, ville charmante, fort richement habitée et dans laquelle la division Masséna eut un séjour. Chargé de faire le logement de l'état-major, j'avais pris les devants et je m'occupais de ce travail, lorsqu'un petit homme, assez

âgé, en redingote et chapeau rond, d'une tenue simple, mais soignée, et qui, sans ouvrir la bouche, m'avait examiné et écouté avec quelque attention, me dit en fort bon français, quoiqu'il m'eût entendu parler allemand : « Si je pensais, monsieur le capitaine, que vous dussiez vous trouver bien chez moi, je vous offrirais de venir y loger. — Monsieur, lui répondis-je après avoir porté sur lui un regard scrutateur, une invitation aussi obligeante que la vôtre compenserait tout ce qui pourrait avoir besoin de l'être; mais je serais chez vous à merveille et j'accepterais avec reconnaissance si, sans vous déranger, vous pouviez comprendre dans votre offre un de mes camarades (Burthe), qui a l'habitude de loger avec moi. — Nous aurons place pour lui, reprit-il aussitôt, et, pour que vous puissiez en juger et lui servir de guide, je vais, si vous le permettez, vous conduire chez moi. » Sur ce mot dit par lui, on lui remit mon billet de logement, et nous partîmes, suivis de mon chasseur qui conduisait mon cheval en main. « Monsieur, reprit notre hôte chemin faisant, on n'est pas fort difficile à la guerre, et, à ce titre, vous feriez grand plaisir à ma femme et à moi, si monsieur votre ami et vous, vous vouliez vous contenter de notre table. » Mon petit homme commençait à me paraître par trop modeste; d'ailleurs, il ne fallait pas grand tact pour découvrir une habitude de dignité à travers la bonhomie qu'il affectait; ma réponse, ainsi qu'un demi-sourire, lui firent comprendre que sur son compte je ne me méprenais pas.

La grande place traversée, nous étions arrivés au tiers de la plus belle rue de la ville; il s'arrêta devant un bâtiment somptueux et me dit : « Voilà ma maison. » Nous entrâmes; un signe fit accourir un palefrenier, chargé de conduire mon chasseur à une écurie; quant à nous,

nous parvînmes au premier étage par un large escalier à rampe dorée, au bas duquel une statue en bronze soutenait une lanterne digne du reste; nous arrivâmes à une vaste antichambre, et un salon blanc, or et glaces, indépendant de l'appartement principal, nous amena aux deux chambres à coucher qui nous étaient destinées. Deux domestiques, affectés à notre service, demandèrent mes ordres en apportant du vin d'Espagne et des biscuits, pour attendre le dîner dont l'heure approchait. Mon amphitryon voulut encore soutenir la plaisanterie, mais je l'interrompis, en le priant de permettre que chacun reprît son rôle et de me dire par qui j'avais l'honneur d'être reçu. C'était le comte de ....., un des notables personnages de la Styrie. Je n'avais plus qu'à savoir à quelle heure il aurait la bonté de me présenter à sa femme, et, après être convenu que ce serait avant le dîner, j'allai au-devant du général pour lui rendre compte de ma mission, lui conduire le guide qui devait l'accompagner à son logement et ramener Burthe, qui fut enchanté du gîte, de l'hôte et surtout de son vin d'Espagne. Mais l'hôtel, les gens, le luxe et la bonne chère, tout cela disparut bientôt à mes yeux, en comparaison de notre hôtesse, créature charmante de vingt ans. Elle paraissait compatir au bonheur avec lequel je la contemplais. Je ne saurais rendre tout ce qu'elle avait d'inspiration pour moi, ni le genre de vertige que me causait l'honneur de lui donner la main et d'être à côté d'elle à table. Elle fut de suite aussi gracieuse, aussi aimable qu'elle était belle. Le dîner fut donc on ne peut plus agréable, et, comme dans mon extase j'exaltais tout ce que j'osais nommer, le pays comme le reste, elle voulut me mettre à même de le mieux connaître et me proposa une promenade, destinée en outre à occuper une soirée superbe. Deux calèches, qu'un mot avait fait atteler, puis

avancer, nous conduisirent dans des sites charmants sans doute, mais qui pour moi ne pouvaient plus l'être que grâce au prisme à travers lequel je les voyais.

Cependant chaque mot, chaque moment rendaient mes sentiments plus évidents à celle qu'ils pouvaient intéresser, et cela sans lui déplaire. Le reste de la soirée, et le souper qui la termina, semblèrent donner à l'espérance toutes les garanties que provoquait le désir; enfin, le lendemain avant le dîner, nous nous rendîmes à la terre de la comtesse. Le domaine était aussi considérable que l'habitation somptueuse; mais je n'avais de regards, comme il ne me reste de souvenir, que pour celle qui promenait mon délire, et pour un labyrinthe dans lequel nous disparûmes avec bonheur, que nous parcourûmes avec délices et dans lequel, avant d'être mon Ariane, la comtesse voulut bien s'égarer avec moi. Les quarante heures que le ciel m'avait prédestiné à passer chez elle, et surtout les six dernières, pour lesquelles tous les sanctuaires s'ouvrirent, passèrent avec la plus désolante rapidité. L'heure fatale du départ parut sonner une agonie, et les regrets furent d'autant plus navrants qu'ils furent partagés; ils firent même accueillir avec effusion et changer en promesse l'idée, que j'avais émise, de revenir de la couchée des troupes, pour passer encore une soirée et une nuit à Gratz. Burthe lui-même, dont les lazzi n'avaient pas été trop choquants, avait, par exception à la vulgarité de ses goûts, trouvé charmante une cousine de la comtesse, à laquelle il ne déplaisait pas; il n'en était qu'à l'espérance quand j'en étais à la réalité, mais il n'en contracta pas moins le même engagement; la séparation devint donc moins cruelle.

Le soir même de l'étape, une fois les troupes logées, nous partîmes sur des chevaux de poste pour retourner à Gratz; par malheur, une lieue n'était pas faite, que

nous trouvâmes quelques soldats couverts de sang; ils nous dirent que les habitants d'un assez grand village, que nous avions à traverser, où même nous devions changer de chevaux, étaient en armes et massacraient tous les Français. Je soutins qu'ils ne pouvaient s'être portés à des excès que contre des pillards, et que la preuve qu'ils n'avaient voulu que châtier des coupables, c'est qu'ils avaient laissé les hommes vivants. Burthe, qui n'avait pas de peine à être moins entraîné que moi, fut le plus prudent et me dit : « S'il s'agissait de devoirs, il n'y aurait pas à hésiter; mais il s'agit d'infraction à nos devoirs, et d'après cela je ne vais pas plus loin. » Ceci changeait entièrement ma position. Faire seul un tel trajet était déjà dangereux; arriver seul l'était plus encore. A nous deux, c'était l'exécution d'un projet auquel nous étions parvenus à donner la tournure d'une plaisanterie; à moi seul, c'était la révélation de trop de choses, et mon insistance pouvait compromettre une femme, pour l'honneur de laquelle j'avais réussi jusque-là à sauver les apparences. Je crus devoir me sacrifier, et, j'y pense encore avec rage et honte, je suivis Burthe, qui de suite avait rétrogradé. Une lettre, qui ne pouvait que trop imparfaitement exprimer mes regrets, excusa par le prétexte d'une mission l'indignité d'avoir manqué à notre parole; ce fut la fin de cette trop courte aventure.

Et maintenant je me demande ce qui avait pu déterminer ce vieux comte à choisir lui-même un jeune officier français pour hôte, à le conduire en quelque sorte à une femme aussi jeune, aussi charmante, et à leur laisser une liberté entière. Je n'ai trouvé d'autre solution à ce problème que le désir qu'il pouvait avoir d'échapper aux embarras et aux ennuis d'un quartier général, de s'assurer les égards dont il m'avait jugé

capable, de conserver chez lui le premier rôle, le tout corroboré par l'espoir que quarante heures ne suffiraient pas à faire naître un de ces moments qu'il pouvait redouter. Quant à sa femme, certaine qu'en amour il n'est jamais d'ennemi et qu'elle inspirerait toujours de l'admiration et du respect à celui dont elle daignait accueillir l'hommage, elle ne parut voir aucun inconvénient à accorder quelques bontés à un de ces oiseaux de passage, qui, appartenant à de lointaines contrées, ne devait laisser de traces que dans le souvenir.

Pour en revenir aux incidents dont fut marqué notre retour, voici ce qui se passa à Leoben. Il faut savoir que les vieux corps de l'armée d'Italie, en grande partie recrutés dans nos provinces méridionales, se prétendaient l'armée citoyenne par excellence; ils appelaient l'armée du Rhin « l'armée des Messieurs », et ce sobriquet, ils l'appliquèrent à la division Bernadotte dès qu'elle fut arrivée de l'armée du Rhin. Cette division était d'autant plus mal vue, que sa belle tenue, sa discipline, le respect des soldats pour les officiers, formaient un contraste frappant avec des troupes qui ne connaissaient guère d'autres devoirs que celui de battre l'ennemi. Les soldats de la division Masséna, qui en fait de patriotisme n'entendaient le céder à personne, n'étaient pas les plus disciplinés du monde; seul leur général leur inspirait assez de respect et de crainte pour les contenir. Il était alors sur la route de Paris pour porter au Directoire les préliminaires de la paix; Brune commandait en son absence, mais il avait les mains trop molles pour serrer la bride à des soldats comme les nôtres. A peine en contact avec ceux de la division Bernadotte, ils se servirent de ce mot de « messieurs », avec des intentions de ridiculiser. Plusieurs duels s'ensuivirent aussitôt. Des officiers furent envoyés de part et d'autre pour réta-

blir l'ordre; mais, au lieu de séparer les combattants, ils prirent fait et cause pour eux. Plus de cent hommes avaient déjà succombé, et, dans ce nombre, la division Masséna avait à en regretter au moins soixante; les bataillons commençaient à se réunir, on pouvait craindre qu'ils ne se chargeassent à la baïonnette; on battit la générale, on consigna toutes les troupes, et, avant le jour, on fit partir la division Masséna, qui, pour éviter une nouvelle rencontre, prit le pas sur la division qui devait la précéder et perdit avec justice le séjour qu'elle devait avoir.

Cet incident, ayant changé l'itinéraire des deux divisions, ne pouvait manquer d'inculper la division Masséna, qui du reste avait tous les torts; le général Brune, qui aurait dû le prévoir, voulut en rendre compte le premier pour ne pas le laisser tourner à son désavantage; conséquemment il me fit partir en courrier pour porter son rapport au général Bonaparte. Je ne sais plus dans quel château j'atteignis le général en chef, mais ce qui m'est resté présent, c'est que, arrivé de nuit, une chambre me fut donnée dans ce même château, pour y attendre les dépêches que je devais rapporter au général Brune; je me déshabillai et me jetai sur un lit, où je ne tardai pas à m'endormir profondément, et, lorsque Leturcq, aide de camp du général Berthier, vint m'apporter mes dépêches, j'étais si complètement couvert de punaises, que, sa voix n'ayant pas suffi pour me réveiller, lui n'osant pas me toucher, il fut obligé de me pousser avec le fourreau de mon sabre. Moi-même j'eus horreur de l'état dans lequel j'étais. Ma chemise était si noire de bêtes qu'on ne savait par où la prendre pour la secouer par la fenêtre; on dut me balayer la peau. Jamais je n'ai rien vu et rien senti de semblable, et je partis en souhaitant, pour le repos de notre général en chef, que

toutes les chambres du château ne fussent pas aussi totalement habitées par la vermine.

C'est encore chez une dame, mais d'un certain âge, de haut rang, que je fus logé à Udine et traité avec les égards les plus distingués. Cette dame avait un fils unique de vingt-quatre ans, jeune homme charmant, qui se prit pour moi d'une amitié aussi vive que spontanée. Naturellement ardent et expansif, il allait au-devant de tout ce que je semblais désirer; de sorte que, ayant témoigné pendant le dîner le regret de passer si près de Trieste sans voir cette ville, il me proposa d'en faire l'excursion avec moi. La division Masséna devait quitter Udine le surlendemain matin, jour auquel la division Bernadotte devait la remplacer; le temps me semblait manquer; mais mon jeune comte me démontra que, partant en sortant de table, nous serions à Trieste pour le spectacle, que nous passerions ensuite quelques heures au Casin, et que, pendant la journée du lendemain, nous aurions tout le temps nécessaire pour voir la ville et le port, et pour être de retour avant dix heures du soir; nous fûmes donc à cheval avant que le dîner fût achevé, lui suivi par un de ses domestiques, moi par deux chasseurs d'ordonnance.

L'esprit original et saillant de mon jeune compagnon égaya notre route; le zèle qu'il mit à me faire voir tout ce que Trieste et le port offraient de curieux, et même une frégate autrichienne toute neuve qu'il me fit visiter, complétèrent avec l'Opéra qui était fort bien monté, et le Casin, tout ce que j'avais pu me promettre de cette promenade. Il ne restait plus qu'à terminer notre itinéraire tranquillement, mais la rencontre imprévue de La Salle et de plusieurs de nos camarades, montés au même diapason, nous contraignit à faire avec eux un dîner qui se prolongea au point qu'il était huit heures du soir, c'est-

à-dire nuit fermée, quand nous remontâmes à cheval. Ce retard, qui me contrariait, inspira à mon compagnon l'idée de revenir par un chemin de piétons, praticable cependant pour des gens à cheval, chemin qu'il disait parfaitement connaître et qui selon lui devait nous faire gagner plus d'une heure et demie. En sortant de Trieste, nous laissâmes donc la grande route à droite et prîmes, à gauche, un chemin qui côtoyait la mer; tout à coup les traces de ce sentier s'effacèrent; nous étions arrivés au rivage, et, bientôt resserrés entre des rochers à pic et la mer, nous n'avançâmes plus qu'à travers des brisants et des pierres. Il fallut aller un à un; nos chevaux trébuchaient à chaque pas. Enfin la nuit, devenue fort obscure, n'était interrompue que par la lune, que d'épais nuages découvraient par moments, et, si j'étais sensible aux circonstances pittoresques de notre marche, je n'en avais pas moins l'impatience et l'inquiétude de rejoindre à temps ma division.

Bientôt mon jeune comte, que je badinais sur le chemin qu'il m'avait fait prendre, dut m'avouer que nous étions égarés. L'obscurité, ajoutait-il, l'avait empêché de voir le sentier que nous aurions dû prendre; mais il se faisait fort d'en trouver d'autres; nous perdrions bien plus de temps en rétrogradant qu'en continuant à suivre le rivage. Nous continuâmes donc à cheminer en dépit des récifs et de la mer; les vagues se brisaient autour de nous et, à chaque instant, battaient les jambes de nos chevaux; une mer un peu plus forte aurait rendu le passage tout à fait impraticable. D'impatience je marchais le premier; nous nous engouffrions de plus en plus, lorsqu'une espèce de plage parut enfin s'offrir à ma vue. Le sol, qui s'éloignait de la mer, était encore couvert de roches, mais assez espacées pour qu'entre elles nos chevaux pussent passer sans peine. Machinalement j'avais pris le

trot comme pour sortir plus vite d'une situation vraiment pénible; soudain un cri d'alarme, aussitôt répété par plus de deux cents voix, s'éleva en avant de nous. La lune depuis assez longtemps voilée se découvrit à cet instant et éclaira une masse d'hommes armés, qui couraient sur nous en poussant de grands cris. Plus de doute, nous étions tombés au milieu d'une bande de brigands, et, dans l'impossibilité de fuir à cause de l'état du sol, nous nous trouvions à leur discrétion sans résistance possible.

Au moment de leur apparition, mes deux chasseurs s'étaient précipités à mes côtés; ils avaient voulu mettre le sabre à la main; je m'étais opposé à cette démonstration inutile et leur avais ordonné l'immobilité. Je renonçais donc à tout espoir de salut, quand mon jeune compagnon, ayant lancé son cheval et nous ayant dépassés, se mit à crier de toutes ses forces : « Francesco! Francesco! » Son accent, ce nom si hardiment articulé semblèrent suspendre la fureur de nos assaillants; bientôt ce Francesco, après avoir répondu : « Eccomi », accourut en s'écriant : « Ah! Signore. » A sa voix, mon jeune comte sauta à bas de cheval et, dès qu'il put distinguer ce Francesco, il s'élança vers lui, lui passa le bras autour de la taille et l'entraîna à quelques pas de nous. Je ne pus suivre leur entretien, et les mots : « Amico, Francesco », arrivèrent seuls jusqu'à moi; mais, après un colloque assez court et qui pourtant ne me parut pas l'être, ce Francesco s'avança vers ses gens, leur ordonna de s'éloigner, fut obéi par eux, appela un nommé Pietro, qui se présenta aussitôt, et lui ordonna de nous ramener à la route d'Udine. C'était sortir du tombeau. Cet homme, au reste, partit sans répliquer, sans proférer une parole; je marchai après lui, suivi de mes deux chasseurs; après eux venait le domestique du jeune comte, menant son

cheval en laisse; enfin le comte, continuant à causer avec Francesco, fermait la marche. Parvenus au fond d'une petite gorge, nous trouvâmes un sentier escaladant un talus assez rapide et nous le montâmes. Là commençait la plaine et là aussi Francesco nous quitta, fort gracieusement salué par nous tous, et le jeune comte remonta à cheval. Au bout d'une demi-heure, nous arrivâmes à une route que l'officieux Pietro nous annonça être la route d'Udine, que mon hôte reconnut, et deux piastres que je remis à notre guide complétèrent les adieux que nous lui fîmes.

Lorsqu'une centaine de pas nous eurent séparés de lui : « Ah çà, cher comte, dis-je à mon compagnon d'aventure, pourriez-vous me donner le mot de votre heureuse intervention? — Sans doute, me répondit-il, mais je n'ai pas à vous apprendre, n'est-ce pas? que nous venons d'échapper au plus effroyable danger; je frémis encore; car si ce Francesco ne s'était pas trouvé là, rien au monde ne pouvait nous sauver, ni vous ni moi. — Mais qui est donc ce Francesco? — Un homme de capacité et d'audace, ancien serviteur de ma famille; un homme à qui j'ai sauvé la vie il y a deux ans, qui depuis est devenu le chef de cette bande et fait trembler tout le pays; malgré l'influence de son infâme métier, il a conservé pour moi de la reconnaissance et du dévouement. Je lui ai persuadé que vous étiez allé à Trieste pour rendre à ma mère et à moi le plus grand service, que je répondais de vous sur ma tête, et que s'il vous arrivait la moindre chose, ma mère était perdue. Tel est le moyen de salut que le ciel m'a inspiré et qui par bonheur a réussi. »

Il était près de quatre heures du matin quand nous rentrâmes à Udine. On rappelait pour le départ de la division Masséna; à la rigueur, j'aurais pu la suivre; je

n'avais pour cela qu'à changer de cheval; mais il fallait laisser le meilleur de mes chevaux à Udine; je préférai y rester avec lui et avec mes deux chasseurs, dont les chevaux d'ailleurs ne pouvaient plus marcher. Je demandai donc cette autorisation, qui me fut accordée.

Le général Bernadotte arrivé, j'allai lui rendre mes devoirs; il me reçut à merveille et poussa la bonté au point de me faire déjeuner et dîner avec lui. A la suite de ce dîner, par une effusion dont je fus très vivement touché et dont le souvenir m'honore, il eut avec moi seul un entretien intime et confidentiel, dans lequel il passa en revue tout ce qui tenait à la situation de la France; calculant ce qui pouvait la menacer encore dans son existence politique et dans son bonheur intérieur, il en vint jusqu'aux larmes. Ce moment, où il se montra si pur dans ses intentions, si élevé dans son dévouement, si différent de tant d'autres chefs avec qui l'on n'aurait pu faire d'autres comptes que ceux de leur gloire militaire, de leur ambition et de leur fortune, excita en moi une admiration dont je dois faire l'aveu, malgré les événements postérieurs qui peuvent paraître ne pas devoir la justifier.

Le général Bernadotte me témoigna le regret de ne pas avoir une place d'aide de camp à m'offrir; toutefois, sur un mot de lui, le général de division de Beaumont, frère du marquis, me proposa d'être le sien. Je n'aurais pas hésité à m'attacher au général Bernadotte, mais je n'acceptai pas la proposition du général de Beaumont. L'opinion dont le général Bernadotte m'honorait porta également le général de cavalerie Dugua à m'engager, en attendant le prochain avancement d'un de ses aides de camp, à devenir l'un des adjoints de son chef à l'état-major; il signa même à ce sujet une demande, que je me fis remettre afin qu'elle ne parvînt pas à son adresse.

J'en ris quelquefois, pendant les deux jours que je restai à Udine avec le général Bernadotte, j'eus l'air d'être à l'enchère; tout le monde y mettait, excepté le seul à qui j'aurais pu m'adjuger. Ainsi, malgré ses défauts, je restai avec Solignac, qui d'ailleurs venait de demander pour moi le grade de chef de bataillon. Les événements me donnèrent raison.

En ramenant son armée dans la haute Italie, le général Bonaparte avait assigné un territoire à chacune de ses divisions. Son but sans doute avait été de contenir le pays vénitien dont il avait eu tant à se plaindre, mais aussi d'offrir à chacune d'elles les moyens de se reposer, de s'exercer et de pourvoir abondamment à tous ses besoins (1). D'après cette répartition, la division Masséna eut le Padouan, et c'est ainsi que je dus la rejoindre à Padoue la savante (2) et sous ce rapport déjà la mal nommée. J'y demeurai cinq mois, le plus long des séjours qu'en cinq ans j'aie faits dans aucune des villes de l'Italie.

Mon logement avait été fait chez un comte de Grumko. Lorsque je me présentai chez lui, ce vieillard de plus de soixante-dix ans m'expliqua que sa maison était peu vaste, qu'il y avait beaucoup de monde, que nous pourrions nous y gêner, que d'autre part ses habi-

(1) On leva de fortes contributions. Pour dorer la pilule, on publia que ce que l'on demandait à chacun était un faible prix de la liberté dont il allait jouir. Un bijoutier de Padoue, taxé à trois mille francs, réclama; son thème fut qu'il ne se souciait d'aucune liberté et qu'on ne devait pas le forcer à payer ce dont il déclarait ne pas vouloir jouir. Il fut débouté de sa demande, mais il gagna de faire rire tout le monde et d'avoir un garnisaire. On sait que la liberté si brillamment promise et vendue à bon prix fut, en fin de compte, le joug de l'Autriche.

(2) Chaque ville un peu considérable de l'Italie a son sobriquet. Si donc l'on dit Padoue la docte, on dit, comme chacun sait, Venise la riche, Milan la grande, Florence la gentille, Gênes la superbe, Naples la belle, Rome la sainte, etc., pour ne nommer que les villes dont j'aurai spécialement à m'occuper.

tudes, quant à l'heure des repas surtout, cadreraient difficilement avec les miennes. Pour conclure, il m'offrit une petite maison en face de la sienne; je devais y demeurer seul, je trouvai tout cela parfait. Comme ce comte parut se plaire avec moi, je profitai du voisinage et j'allai souvent le voir; de son côté, il me visitait une ou deux fois par semaine; bref, il me prit dans une telle affection qu'il n'y eut pas d'éloges qu'il ne débitât sur mon compte, dans toute la ville où son âge, son caractère, son mérite, sa fortune et son rang le plaçaient en première ligne. Je lui dus d'être recherché par les plus notables habitants et reçu bientôt par eux, comme si j'avais été de leur pays et de leur famille.

Je connus, presque de suite, une comtesse de Papa-Fava, veuve du dernier des descendants des anciens souverains du Padouan, femme de mérite dont la beauté avait été remarquable. Fière du premier rang qu'elle tenait à Padoue, elle faisait régner chez elle une sévère étiquette; ses cercles, je l'avoue, n'étaient pas amusants; je dis cercles, parce que c'était toujours en cercle et assis que l'on se tenait chez elle; mais ce n'était pas une raison pour se permettre d'y aller sans la ferme résolution de s'y comporter décemment, et Daure fut on ne peut plus blâmable pour le fait que je vais rapporter. Un soir qu'il était, ainsi que moi, dans ce cercle, et que la conversation languissait un peu plus que de coutume, il se tourna tout à coup avec sa chaise, de manière à faire face en dehors, et, au moment où cette incongruité fixait sur lui tous les regards, il se mit à bâiller si fort qu'on l'aurait entendu de la rue; enfin, cet inconvenable bâillement terminé, il se leva; sans risquer un salut qu'on ne lui aurait pas rendu, sans avoir retourné sa chaise, il continua à bâiller de toutes ses forces à travers les antichambres, l'escalier et le vestibule d'entrée. Tout le

monde resta confondu, excepté celle pour qui était l'offense; après un sourire, que le dédain seul paraissait modérer, elle releva la conversation et la soutint avec une fécondité que son calme acheva de rendre tout à fait naturelle; ainsi se dissipa le malaise qu'avait causé l'incongruité de Daure. Dès lors je restai le seul Français reçu dans cette maison; car il est fort inutile de dire qu'aucun de mes camarades de l'état-major Solignac n'eut jamais la pensée d'y paraître, et que Daure n'y revint pas.

Cette comtesse Papa-Fava avait deux filles. L'aînée, épouse d'un comte de Policastro, qui, par parenthèse, avait traduit *Télémaque* en italien et en strophes de huit vers, et qui me donna un exemplaire de cet ouvrage, était belle, fort belle, mais n'était que cela; la seconde, femme charmante, dans toute l'extension et la signification que ce mot peut avoir, avait épousé un comte Dotto de Dauli, prétendant descendre de Daulus, compagnon d'Antenor, en somme garçon grand, gros, fort, on ne peut plus insignifiant et très au-dessous d'une femme comme la sienne. J'étais de la société quotidienne de ces dames, et je n'ai sans doute pas besoin d'ajouter que j'offrais surtout mes hommages à celle qui m'en semblait la plus digne. J'allai même avec son mari et elle visiter les bains de Battaglia, construction romaine, tout en marbre antique et le premier établissement thermal où je vis des baignoires placées au-dessous du niveau du sol, et dans lesquelles on descendait au moyen de marches. Pour dire la vérité entière, cette promenade avait un autre but que les bains, celui de se voir hors de Padoue où l'on ne pouvait que se voir; mais, quoi que nous pûmes faire, ce Dotto ne quitta pas sa femme plus que son ombre, et, en désespoir de cause, il fallut réaliser le prétexte pour continuer à donner le change sur le motif.

Nous nous baignâmes donc tous, mais ce bain me fit un effet diabolique. J'avais trop de chaleur dans le sang pour supporter l'action excitante de ces eaux sulfureuses; je ne pus y tenir un quart d'heure, et, quand j'en sortis, j'étais couvert de cloches comme si j'avais été fouetté avec des orties. Ce n'était pas ce que j'attendais de ma promenade, et, ce premier moyen ayant échoué, j'eus recours à un autre.

Ce Dotto avait, à quelques lieues de Padoue, une terre, et je me fis inviter à y passer quelques jours dans l'espoir d'y être plus heureux qu'à Battaglia; ce fut encore une déception. Bâtie par ce jaloux, la terre avait deux châteaux, l'un exclusivement habité par les maîtres et par un ancien gouverneur, vieux prêtre, le plus infernal des Argus, l'autre destiné aux étrangers. Soumise de cette sorte à une double surveillance, je ne voyais ma charmante hôtesse, soit à la promenade, soit au salon, soit aux repas, qu'entre ses deux gardiens. J'avais cependant été informé par elle que, lorsque le souper venait à se prolonger, il arrivait que les deux hommes s'endormaient à table, et Dieu sait ce que je n'imaginais pas pour faire durer le dessert; enfin, le troisième et dernier jour que j'avais à passer avec eux, soutenant la conversation de manière à la faire languir le plus possible, je parvins à les assoupir, et, au moment où leur sommeil me parut assez profond, la crainte de le troubler nous détermina, sa femme et moi, à quitter la table sans bruit, à descendre dans le jardin et à gagner un bosquet d'où, tout en prenant le frais, nous pouvions ne pas les perdre de vue. Les protestations furent nécessairement très courtes, et nous touchions au port du salut, lorsque le satanique abbé rouvrit les yeux et, ne nous voyant plus, fit un tel bruit de gosier et de chaises que Dotto fut réveillé en sursaut;

l'un et l'autre se levèrent aussitôt, mais un instant nous avait suffi pour qu'on nous trouvât au milieu d'une petite pelouse qui témoignait de notre innocence assez pour ne pas avoir à craindre de reproches, pas assez pour écarter le soupçon. Je fus donc obligé de retourner dès le lendemain à Padoue, non certes sans regrets.

Deux fois par semaine, le spectacle de Padoue se terminait par une loterie, pour laquelle en arrivant on achetait ses billets à la porte et à laquelle presque tout le monde jouait. La pièce terminée, on apportait sur le devant de la scène la roue de la fortune; on disait le nombre de billets placés, la somme que l'administration du théâtre prélevait et, d'après ce qui restait, ce que ferait gagner le premier ambe, le premier terne, le premier quaterne, le premier quine. Ces préliminaires remplis, le tirage commençait, et, dès qu'un des joueurs croyait avoir un lot, il l'annonçait. On vérifiait par appel ses numéros, et, quand on les reconnaissait exacts, on payait. Quant au quine, la manière de le proclamer consistait à crier : Tombola! mot servant à dénommer la loterie qu'on appelait la « tombola ». Ce qu'elle offrait, au reste, de plus amusant, c'était le vacarme qui résultait de la constatation des erreurs commises par ceux qui à tort croyaient avoir gagné un lot. C'étaient en effet des cris, des huées, des sifflets, des éclats de rire, dont mille voix répétant : Fiasco, achevaient de faire un effroyable charivari.

Le spectacle de Padoue me rappelle un souvenir qui trouve ici sa place. La Bertinotti y chantait, et, comme le général Brune était son protecteur déclaré, cette chanteuse célèbre et d'ailleurs véritablement jolie prit des airs; à je ne sais quel bal, elle eut l'impertinence de refuser de danser avec un des officiers de la 75e demi-brigade. S'il n'avait été question que de la chanteuse, le

fait n'eût provoqué que du dédain; mais on en avait fait quelque bruit, et le corps des officiers pouvait se juger d'autant plus offensé que le général Brune avait pris parti pour celle qu'il protégeait. Le général n'était pas aimé; nous résolûmes donc de châtier la maîtresse en présence de l'amant, de manière qu'ils s'en souvinssent tous deux, et cela sans délai, attendu qu'elle devait jouer le jour d'après pour la dernière fois. Mais quel moyen prendre? On en proposa plusieurs, le mien prévalut : il consistait à faire acheter tout ce qui se trouva exister, à Padoue, de sifflets, de crécelles, de petites trompettes d'enfants, de turlututus; enfin à faire quatre vers dont le sens était qu'Apollon, indigné des succès que la cantatrice usurpait, la vouait à l'indignation des Muses; à faire imprimer ces vers et, lorsqu'elle lancerait son air de bravoure, à faire pleuvoir deux mille exemplaires de ces vers par le trou du lustre, signal auquel les deux cents conjurés, répartis dans toute la salle, devaient faire retentir le charivari de leurs instruments infernaux. Deux cents petits instruments de supplice avaient été trouvés et distribués entre nous, et nous devions impitoyablement continuer le tumulte jusqu'à ce que la chanteuse fût sortie de la scène.

Ce plan nous enchantait. Le général Brune en eut vent et voulut s'opposer à son exécution; mais cela était hors de sa puissance. Une seule chose au monde pouvait sauver cette femme de la plus dure avanie, c'était que le général Masséna revînt à sa division et nous demandât de ne pas donner suite à notre projet; or, dans la matinée du seul jour où nous pouvions désirer ne pas revoir le général Masséna, il arriva, et, à la sollicitation du général Brune, il fit de suite répandre le bruit qu'il irait au théâtre, qu'il désirait entendre la

Bertinotti, et qu'il espérait qu'on ne le priverait pas de ce plaisir. Malgré sa puissance morale, son habitude de vaincre et l'autorité de son grade, je ne sais à qui serait restée la victoire s'il n'avait eu qu'eux pour lui; mais nous l'aimions; dès lors, autant nous avions mis de zèle à soutenir notre ardeur de conjurés, autant nous fîmes d'efforts pour obtenir que tous fissent au général Masséna le sacrifice de leur vengeance. En dépit de nos efforts, quelques craquements de crécelle, quelques coups de sifflet, quelques sons de canard partirent de loin en loin durant la représentation et, provoquant des éclats de rire, donnèrent à la Bertinotti un avant-goût des joies que lui avaient préparées des justiciers que son long amant avait eu l'impertinence d'appeler « la faction des imbéciles ».

Le malheur voulut que Burthe découvrît à Padoue un phaéton anglais, à pompe, extrêmement joli, tout neuf, complet même de ses harnais et à vendre à vil prix. De suite il conçut le projet de l'acheter de moitié avec moi, de l'atteler avec un de ses chevaux et un des miens, bêtes fines et assez semblables, et de nous en servir pour briller dans les promenades. Ce genre de folies ne m'a jamais déplu, mais je réclamai de faire préalablement essayer nos chevaux à une charrette, au besoin de les faire dresser. En officier de cavalerie expert, Burthe jugea cette précaution inutile, et, le char à peine soldé, nos chevaux sont attelés; dans une toilette soignée nous prenons nos places, puis, d'un air de conquête, nous donnons fièrement le signal du départ. Aucun des chevaux ne bouge; le fouet, auquel Burthe a recours, n'a d'autre effet que de faire ruer l'un et de faire cabrer l'autre; ils se jettent en avant et en arrière, à droite et à gauche; bientôt, couverts et de sueur et d'écume, s'animant de plus en plus, ils semblent nous

engager à revenir au premier avis que j'avais ouvert; mais Burthe, convaincu que plus d'espace nous offrirait plus de commodité pour lancer les bêtes, fit prendre par nos domestiques les chevaux par la bride et les fit ainsi conduire jusqu'à la place d'Armes. L'effet ne répondit que trop à l'attente; sortis des rues étroites que nous avions suivies, et sitôt lâchés par nos domestiques, les chevaux menèrent un tel train qu'en un instant le char fut brisé et renversé, aux éclats de rire de la foule qui nous suivait et de toute la 75e, qui, réunie sur la place, s'y trouvait en bataille. Notre déconfiture fut donc complète, notre colère à son comble; mais, comme celle-ci ne pouvait remédier à rien et comme il était plus qu'inutile d'alimenter par notre présence la gaieté générale, nous partîmes, laissant à nos domestiques le soin de ramener le tout comme ils pourraient.

D'autres pensées néanmoins nous occupèrent bientôt. Le phaéton brisé, le cheval de Burthe grièvement blessé étaient de ces dommages que l'argent permet de réparer; mais comment échapper à des plaisanteries, que surtout le colonel Dupuy, si caustique de sa nature, n'était pas homme à circonscrire dans les bornes que nous pouvions admettre? Évidemment il aurait les rieurs pour lui si nous ne parvenions à les avoir pour nous... « Parbleu, dis-je à Burthe, après avoir ruminé un moment, il me vient une idée excellente. Plaisantons-nous nous-mêmes et, pour le faire mieux que les autres ne pourront le faire, faisons des vers burlesques sur notre mésaventure. » A l'instant nous nous mîmes à l'ouvrage et, en moins d'une heure, nous nous trouvâmes munis de douze copies d'une trentaine de vers assez mauvais pour ne rien laisser à désirer. Ainsi armés, nous nous rendîmes au théâtre. Dupuy, avec quelques généraux et d'autres officiers supérieurs, se trouvait déjà dans la

loge de l'état-major lorsque nous y entrâmes : « Gloire aux conducteurs des chars, nous dit-il en nous apercevant. — Comment! lui répondis-je, c'est là tout ce que notre chute vous inspire? Franchement, elle méritait mieux, et vous le penserez peut-être quand vous aurez lu ces vers, prélude d'un poème épique que nous méditons. » Il fut interloqué, prit nos vers, les lut, fit rire son auditoire, finit par rire lui-même, et chacun ayant trouvé qu'être parvenus à occuper de nos vers pour empêcher qu'on ne s'occupât de nous, c'était bien s'en tirer, dès lors tout fut dit (1).

Le Directoire avait ordonné que, dans toutes les divisions des armées de la République, un service funèbre serait célébré en mémoire du général Hoche, dont la mort prématurée et si extraordinaire était à tant de titres un deuil pour la France. Je ne mets certes pas en doute que les autres armées françaises et surtout l'armée de Sambre-et-Meuse, que même la division Bernadotte n'aient apporté à cette solennité autant de douleur que d'apparat; mais, à cette dernière division près, il n'en fut pas ainsi à l'armée d'Italie, où, par amour de l'égalité, on voulait de la gloire sans partage, un chef sans rival et le monopole des faveurs et des grâces, ce qui avait fait considérer le général Hoche comme une sorte d'usurpateur. J'ignore, au reste, comment l'ordre pour cette célébration fut donné, c'est-à-dire rédigé, et si dans ce cas on agit par inspiration ou par impulsion; mais il eût été impossible de mettre à cette cérémonie plus de mauvaise

(1) Le début de ces vers est tout ce que je me rappelle; il n'est pas meilleur que ne devait être le reste, et si je le donne, c'est pour compléter l'anecdote.

Prêtez-moi vos accents, Muses de ces cantons!
Je vais chanter en vers deux nouveaux Phaétons
Qu'un sort vraiment contraire a conduits à l'adoue,
Pour les précipiter de leur char dans la boue.

grâce que n'en mirent les vieux généraux de l'armée d'Italie. Quant à la division Masséna, on se borna à réunir les troupes, à me faire prononcer, à moi, capitaine, un discours que l'on m'avait demandé la veille au soir et pour lequel on ne me donna d'autres matériaux que cette instruction : « Soyez court »..., discours dont personne ne me demanda préalablement la communication, que personne n'écouta, que presque personne d'ailleurs ne pouvait entendre, puisque l'on n'avait pas même fait former un cercle par les officiers généraux et supérieurs, discours après lequel on fit défiler les troupes, qui, en rentrant dans leurs quartiers, pouvaient demander pourquoi on les avait dérangées.

Le 14 juillet fut célébré avec plus de pompe. Après une grande revue et de grandes manœuvres, la ville nous donna un grand repas, dont les plus jolies dames de Padoue firent l'ornement et je crois les honneurs, et qui nous fut servi dans une salle qui passait pour être la plus grande de l'Europe. Indépendamment d'orchestres placés aux quatre coins, cette salle contenait, en laissant encore de vastes espaces pour les promeneurs et pour le service, un fer à cheval de trois cents couverts. Le dîner devait être mangé à six heures; il ne fut servi qu'à neuf, et pendant trois heures et demie tout s'était refroidi dans les casseroles mal étamées. Toute la journée à cheval, abîmé de chaleur et de poussière, je ne voulais rien prendre et je ne m'étais pas même mis à table; je me promenais donc, causant avec les uns et avec les autres, lorsque la jeune et charmante comtesse de Battaglia, dont un des voisins venait de quitter la table, me fit asseoir à côté d'elle, me pressa d'accepter quelque chose et me servit presque de force d'un poisson, aussi beau qu'il devint funeste à tous ceux qui en mangèrent. Quatre-vingts d'entre nous furent malades. Le général Dumas, qui passait ce jour-là à

Padoue, et moi, nous fûmes les plus éprouvés; je le fus tellement, que pendant trente jours je ne sortis pas de ma chambre. Une circonstance ajouta même à l'intensité du mal. Réveillé par des douleurs atroces, ayant dans le corps le feu de l'enfer et le froid de la glace sur toute la superficie, j'envoyai successivement chercher deux des meilleurs médecins de la ville, et tous deux répondirent qu'ils ne se dérangeaient pas la nuit; ce ne fut donc qu'après deux grandes heures perdues qu'on alla demander dans un de nos hôpitaux des secours beaucoup trop attendus.

Il semblerait qu'en fait d'empoisonnement j'avais payé ma dette; cependant un nouvel accident de la même nature m'était réservé à Venise; je le dus à des huîtres pêchées dans le port et conséquemment imprégnées du vert-de-gris dont sont couvertes les quilles des vaisseaux garnies de cuivre, auxquelles elles s'attachent. La pêche et la vente de ces huîtres sont défendues. Les habitants s'en préservent, en en mangeant d'autres pêchées loin de Venise; mais les aubergistes ne regardent pas à la vie de ceux qu'ils traitent comme ils regardent à la leur, et pour les surveiller la police était en ce temps-là beaucoup trop mal faite à Venise.

Venise était pour nous le but fréquent de nos courses; outre ses curiosités, elle offre aux étrangers les plaisirs les plus faciles, et, de Padoue jusqu'à Venise, le chemin qui longe le beau canal de la Brenta est ravissant. Nous avions d'ailleurs à Venise notre logement fait chez un M. d'Alezze, ancien sénateur, à la fois riche et bienveillant, chez qui nous étions à merveille.

Ce M. d'Alezze, homme alors de cinquante ans, qui, par sa taille et par sa conformation, ressemblait fort à Berthier, était encore d'une force et d'une agilité extraordinaires. Un jour que nous nous trouvions chez lui, plu-

sieurs jeunes Vénitiens, Burthe et moi, et qu'usant de la liberté dont nous y jouissions, nous luttions d'adresse, il nous dit : « Allons, messieurs, malgré mon âge, je suis encore plus agile et plus souple qu'aucun de vous. Et, pour vous le prouver, je vous défie d'imiter ce que je vais faire. » De suite, se plaçant au milieu de son salon, loin de tout appui, il éleva sa jambe droite, qu'il tint horizontalement étendue; puis il ploya sur sa jambe gauche assez bas pour que le mollet de la jambe droite vînt appuyer à terre, sans que le talon touchât. Nous essayâmes tous; aucun n'y réussit, alors qu'il recommença à plusieurs reprises avec autant d'aplomb que de facilité. Un mollet superbe et un fort petit pied lui donnaient à la vérité quelque avantage, mais nul de nous n'approcha de la distance que son mollet pouvait lui faire gagner. J'ajoute que j'ai souvent cité ce tour de force et que je n'ai jamais trouvé personne qui l'ait refait.

Sa femme, grasse, assez laide, et qui pouvait dire ses trente-huit ans, attendu qu'elle en paraissait beaucoup plus, était du reste parfaitement bonne. Née Pisani, elle appartenait aux premières familles de Venise. Sa manière de vivre était bizarre comme celle de toutes les femmes de son pays et de son rang. Elle se levait vers deux heures et, après avoir pris son chocolat, s'occupait de sa toilette, après laquelle elle recevait des visites jusqu'au dîner. Le soir, elle allait au spectacle et, en sortant du théâtre, parfois à la *bottega* (café), presque toujours directement au Casino, d'où elle rentrait chez elle à cinq heures du matin. Plusieurs nuits je fus son cavalier, et, de cette sorte, je faisais tous ces trajets couché à côté d'elle sur l'espèce de divan de velours noir à deux places qui termine les cabines des gondoles; ces cabines ferment par des rideaux épais, croisés, et qui, sans ordre, ne s'ouvrent jamais; elles sont à l'intérieur éclairées par des bougies que

répètent de petites glaces, et c'est ainsi que, isolés en quelque sorte du monde, nous étions mollement conduits et légèrement balancés sur une onde parfaitement calme, dans un silence troublé seulement par le bruit des rames et par les voix des gondoliers qui cherchent à s'éviter. J'ignore si en aucun lieu du monde on a rien inventé qui fût plus favorable à l'amour que ces tête-à-tête, que rien ne pouvait interrompre et dont, par un seul signe fait aux gondoliers, on pouvait assurer toute la durée désirable. Qu'on suppose une jolie femme vêtue de blanc et ne pouvant manquer de ressortir sur les coussins noirs de tout l'éclat de sa jeunesse et de sa parure. Par malheur, je ne courais avec ma chère hôtesse le risque d'aucune de ces séductions; peut-être trouva-t-elle les preuves de ma droiture trop complètes; mais, pour ne l'avoir pas éprouvée, la volupté n'est pas de ces choses qu'on n'imagine.

Toujours est-il que les gondoles étaient à coup sûr une des curiosités principales de Venise. Intérieurement elles n'étaient pas toutes aussi cossues; mais extérieurement toutes se ressemblaient au point qu'il eût été impossible de distinguer celles des plus grandes personnes de celles qui, comme les fiacres, sont à la course et à l'heure. A l'époque que je rappelle, le peuple aurait assassiné quiconque eût attenté à ce signe de l'égalité (1), de sorte qu'il n'y avait, à la première vue, d'autre différence entre la gondole du pauvre et celle du riche, du seigneur et du plébéien, que la différence d'un à deux

(1) A une époque plus récente, pendant la dernière année que Mme Malibran a passée en Italie, alors que partout et particulièrement à Venise elle excita un fanatisme dont il n'y eut jamais d'exemple, elle osa concevoir et exécuter l'idée de faire draper sa gondole en rouge, et le peuple lui pardonna. Mais quel rapport reste-t-il entre le Vénitien tudesque d'aujourd'hui et les Vénitiens du temps de 1797?

gondoliers; le luxe, en effet, consistait à n'avoir qu'un seul gondolier, mais un hercule capable de conduire aussi vite et plus vite que deux pouvaient le faire; de tels hommes se payaient fort cher, et c'est à leur taille, à leur allure particulière que se reconnaissaient les maîtres auxquels ils appartenaient; car toute livrée était interdite, la mise de tous les gondoliers devant être sans restriction la même.

Mme d'Alezze n'avait qu'un enfant, et cette enfant était une fille, à laquelle Burthe fit sa cour, non qu'il l'aimât, mais parce qu'il n'aurait pas demandé mieux que d'en épouser la fortune. Je ne sais ce que pendant un temps il n'aurait pas fait pour obtenir le consentement de la mère; toutefois de tels moyens eussent été sans effet sur le père. Il eut donc la velléité d'enlever la demoiselle et me persécutait pour l'aider dans l'exécution de son projet. Heureusement il échoua, et Mlle d'Alezze eut la possibilité de faire peu de temps après un mariage aussi sortable que celui-là ne l'eût pas été.

Peu de villes ont été bâties avec plus de luxe que Venise, puisque, comme le pont de Rialto, la plupart des palais sont en marbre; mais aucune n'est d'un aspect plus triste, attendu que ces palais, qui bordent d'étroits canaux, sont entièrement noircis par le temps, par l'humidité de la mer et les exhalaisons; il n'y a d'exception à cet égard que la place Saint-Marc, les monuments qui la terminent, et notamment l'église qui en porte le nom. Cette église, je l'avais vue et, si l'on veut, admirée, comme la voit et l'admire le commun des étrangers; mais je dus le bonheur de la mieux connaître à un émigré français, dont je fis la connaissance chez Mme d'Alezze, et qui, depuis six ans, étudiait Venise et son histoire; il mit la plus grande obligeance à m'accompagner dans mes courses et à les rendre fructueuses.

Ce serait une trop longue digression après tant d'autres que de rapporter ici tout ce que cet aimable et savant cicerone me fit découvrir de détails intéressants sur cette antique Venise, la ville de la terreur et de la volupté; nous allâmes visiter ce fameux Bucentoro que le doge montait pour épouser la mer, et ce canal Orfano dans lequel disparaissaient les victimes dont on ne pouvait que pressentir les tortures et la mort; mais je ne pus visiter ni ces plombs, ni ces cachots où se voient encore des ossements enchaînés. Je ne m'attarderai pas non plus à parler du patois vénitien, si doux, si caressant; de ces *cara culia... muso da basi...* et tant d'autres expressions aussi gracieuses qu'intraduisibles. Je rentre donc à Padoue.

Un soir, Solignac me fit appeler et me demanda de lui avoir de suite le nom et l'adresse du premier imprimeur de la ville, et, lorsque je lui apportai cette adresse : « Allez chez cet homme, me dit-il, et sans désemparer faites réimprimer ce *Moniteur* en substituant à tel passage ce qui se trouve écrit sur cette feuille. Cela fait, vous ferez tirer quatre cents exemplaires, et vous me les remettrez tous avant le jour. Mais que personne au monde ne soit instruit de cette réimpression, et que les épreuves, les feuilles de rebut et cette feuille écrite soient brûlées par vous (1). »

L'ordre de cette tricherie venait du grand quartier général de l'armée et précéda de quelque temps le 18 fructidor. Il s'agissait de préparer l'armée d'Italie à cette révolution (2), mais je ne me rappelle ni dans quel

(1) « Es-tu bon, me dit Burthe quand il sut cette anecdote, de ne pas avoir gardé un de ces *Moniteur* pour toi ! »

(2) Le Directoire, menacé par la contre-révolution toute-puissante, prévoyait un coup d'État tramé parmi les membres des Anciens et surtout des Cinq-cents; aucune troupe ne devait franchir un rayon de onze lieues autour de Paris, rayon dit constitu-

sens, ni de quelle manière. Ainsi non seulement le secret, mais encore la promptitude étaient nécessaires; toutefois faire sans préparation travailler des Italiens la nuit, leur faire imprimer du français, et en quelques heures tout un *Moniteur*, n'était pas chose facile. Le papier, d'ailleurs, avait besoin d'être trouvé, humecté, préparé. Je n'y perdis certes un moment; pourtant il y eut deux heures de retard; avec tout autre il y aurait eu davantage. Solignac refusa de le croire ou voulut avoir l'air de ne pas le croire, peut-être pour pouvoir au besoin en faire retomber la responsabilité sur un autre que sur lui. Il s'obstina même à ce que je convinsse qu'il y avait de ma faute. J'affirmai le contraire; il se fâcha, n'obtint rien, et, pour ne pas concéder qu'il avait tort, si toutefois ce n'était par précaution et par calcul, il me mit aux arrêts pour huit jours. Informé de ce fait, Burthe courut chez Solignac, puis vint me dire : « Il sait qu'il a tort, mais il ne veut pas compromettre l'autorité de son grade; ainsi un mot, et les arrêts sont levés. — Pas une lettre, lui dis-je; je ne contracte pas une obligation pour une injustice, et je reste aux arrêts. »

Mon hôte raconta ma consigne dans la ville, et toute la haute société de Padoue voulut me voir. Depuis midi ma maison ne désemplissait pas; ma porte était constamment garnie de voitures; j'étais visité par des dames de tout âge, notamment par les comtesses Polcastro, Dotto et Battaglia; pour ce qui est de cette

tionnel; mais, pour se protéger, le Directoire fit détacher de l'armée de Sambre-et-Meuse un corps qui, dans la nuit du 17 au 18 fructidor, vint entourer les Tuileries, fort de douze mille hommes et de quarante canons. La contre-révolution était vaincue. Dans ce conflit, les armées avaient pris le parti du Directoire; celle d'Italie notamment, excitée par des manœuvres dont Paul Thiébault rapporte un exemple, avait, d'après un ordre du jour du général Bonaparte, juré sur ses drapeaux de faire une guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution. (Éd.)

dernière, je ne comprendrai jamais comment je ne lui ai demandé aucun dédommagement d'un empoisonnement que je lui devais, et dont elle gémissait si gracieusement d'avoir été la cause. Quoi qu'il en soit, l'empressement dépassa ce que jaurais cru possible; mais j'étais, à Padoue, le seul officier français que la société reçût.

Cependant, si tant d'amis s'efforcèrent de diminuer les ennuis de mon espèce de captivité, ce ne fut pas une raison de ne pas en utiliser la retraite forcée, et c'est pendant leur durée que je rédigeai mon *Manuel des adjudants généraux,* ouvrage que je ruminais depuis l'armée du Rhin, que, sans cette occasion, je n'aurais peut-être jamais écrit, et qui en Europe est devenu classique (1).

Ce ne fut pas la seule avanie que je reçus de Solignac. Il est des gens que l'on gourmande parce qu'ils ne s'occupent pas assez de leurs devoirs; je fus querellé parce que je m'en occupais trop. Ainsi que je crois déjà l'avoir dit, toute négligence, tout retard en ce qui tient au service m'ont toujours révolté; moi le maître, je ne crois pas m'être jamais couché, laissant une affaire en souffrance; or comment n'y en eût-il pas eu sans cesse à notre état-major avec Burthe, sans souci, incapable d'assiduité et de travail, et ne paraissant aux bureaux que pour dire qu'il avait affaire ailleurs; Rouvelet sachant à peine écrire (2); Fabvre qui n'était bon qu'à tenir un

(1) Les ouvrages techniques de Paul Thiébault sont encore estimés de notre temps et, parmi les spécialistes militaires, assurent à leur auteur un bon renom. (Éd.)

(2) Puisque j'ai eu l'occasion de nommer encore Rouvelet, je vais rapporter un trait de nature à le faire apprécier : Un matin qu'il partait pour la chasse, il rencontra sous le vestibule de la maison de Solignac, à qui il avait eu à parler, un Italien conduit par une servante. « Qui es-tu? lui dit Rouvelet. — Chirurgien. — Que viens-tu faire ici? — Saigner quelqu'un. — Ah! tu sais saigner? — Oui, monsieur. — En ce cas, saigne-moi. — Mais, monsieur, je ne puis saigner que par l'ordre des médecins. — Ah! tu raisonnes...»

registre; Solignac enfin, plein de moyens et d'activité, à qui quelques heures suffisaient pour qu'il fît la besogne de toute une journée, mais chez qui ces rages étaient rares, et seulement lorsqu'il n'y avait plus moyen de les reculer? Les trois quarts du travail de notre état-major étaient donc expédiés par moi, et, mon zèle faisant la critique des autres, on ne m'en savait aucun gré. Un jour, entre autres, que, seul à Padoue (Burthe et Solignac étaient allés à Venise), j'avais trouvé le bureau encombré et plusieurs lettres du général Berthier attendant réponse, je mis tout au courant. De retour, Solignac se prit très fort de colère, prétendant que je cherchais à me recommander à ses dépens. Mal récompensé de mon amour de l'ordre, je ne fus pas content.

J'étais un soir jouant du violon dans ma chambre, lorsque Burthe arriva hors de lui. Il venait d'avoir au café, où je n'allais jamais, où il était toujours dans les villes où n'existait pas de maison de jeu, une querelle avec le colonel Dupuy, de la 32e demi-brigade, et avec un chef de bataillon Dumoulin de qui il venait de recevoir un soufflet. Les cartels étaient donnés; aucun accommodement ne paraissait possible; il fut donc convenu que nous ne parlerions de ces affaires à personne, et que nous irions seuls sur le terrain. Burthe et moi, nous y étions à six heures sonnant; au bout de cinq

Et le mettant en joue avec son fusil armé, il ajouta : « Saigne-moi, ou je te tue. » Ce chirurgien eut beau se débattre, il fallut qu'il prît sa lancette et sa bande, pendant que la servante apportait un verre; il saigna ce fou, qui pendant le colloque avait ôté son habit, relevé la manche gauche de sa chemise, et prétendit rester debout. Lorsque le verre que Rouvelet tenait de sa main droite fut plein, il dit : « Assez », et, dès que sa saignée fut bandée, il avala ce que le verre contenait de son sang, il jeta le verre vide contre la muraille, remit son habit, sauta sur son cheval, partit en riant et au grand galop, sur un pavé à se rompre le cou; puis il chassa toute la journée par une chaleur de trente degrés.

minutes, Dupuy arriva avec son témoin et voulut se battre de suite, prétendant qu'il n'était fait pour attendre personne. Burthe mettait déjà l'habit bas, mais je déclarai que la première réparation devait avoir lieu pour l'offense la plus grave, et que Burthe ne se battrait avec personne avant de s'être battu avec Dumoulin, qui d'ailleurs ne pouvait tarder à arriver. J'avais raison, je tins bon, et à d'autant plus de titres que c'était pour Burthe une question de vie ou de mort. Ce Dupuy, qui avait remporté le prix d'escrime à Toulouse, était un des plus terribles hommes de France, l'épée ou le sabre à la main; de plus, le sabre qu'il portait habituellement était un sabre mince, léger, presque droit et de duel beaucoup plus que de bataille; il passait pour un assez mauvais homme; incontestablement Burthe, se battant avec lui, était tué dix fois pour une. Quant à Dumoulin, c'était tout bonnement un homme brave et un sabreur, vis-à-vis duquel Burthe pouvait considérer la partie comme égale. Enfin, Burthe blessant ce premier adversaire, j'avais mon thème tout fait pour empêcher le duel avec Dupuy, que j'aurais essayé de ramener à ce qu'il devait à son grade et à qui, dans tous les cas, j'aurais fait changer de sabre; au contraire, Burthe blessé, le second duel était d'autant plus sûrement évité, qu'il ne s'agissait que de quelques propos. Dupuy cependant n'avait pas encore cédé, lorsque Dumoulin arriva. Le combat commença immédiatement. Dumoulin reçut une blessure légère qui l'exaspéra; une minute se passa encore sans résultat; enfin je vis le sabre de Burthe baisser dans sa main; à cet instant, j'abattis les deux sabres d'un coup de main et je me plaçai entre les combattants. Burthe avait le dessus de la main droite coupé, et, quoique hors d'état de continuer la lutte, il ne disait rien. Enfin, forcé de convenir qu'il ne pouvait continuer

à manier un sabre, il voulait qu'on allât chercher des pistolets, criant, ce qui n'était d'ailleurs que de la jactance : « Quand même je ne pourrais plus me soutenir, je me ferais attacher à un arbre pour continuer à me battre. » Quant à Dupuy et Dumoulin, ils déclarèrent tout duel terminé avec un homme blessé de la manière dont Burthe l'était; ils se retirèrent.

Rentrés à Padoue, nous allâmes rendre compte du tout à Solignac. Solignac, il faut le dire, n'était ni aimé ni estimé. Il ne pouvait être aimé parce qu'il se vantait de tout sans cesse, et que, entre se vanter soi-même et ravaler les autres, la nuance est imperceptible; toujours prêt à mettre le marché à la main, il semblait braver tout le monde et ne pouvait davantage être estimé parce qu'on savait que, joueur effréné, libertin, il faisait par tous les moyens du monde de l'argent pour le général Masséna, afin d'en faire pour son compte. Dupuy citait ces faits avec plus d'acrimonie que les autres, et Solignac en avait été informé; il se trouvait donc en vouloir à Dupuy quand eut lieu l'affaire avec Burthe, et, saisissant ce prétexte, il feignit de croire que l'agression était venue de Dupuy, ce qui n'était pas exact, et qu'elle était dirigée contre lui, Solignac, dans la personne d'un de ses adjoints, ce qui était hors de toute vraisemblance. Il ne se rendit pas moins chez Dupuy, et, se prétendant offensé, lui demanda raison. Quelque crâne que fût Dupuy, Solignac l'était autant, si ce n'est davantage. Ne sachant manier ni le sabre ni l'épée, il voulut se battre au pistolet qu'il tirait bien, et, si le général Masséna, qui fut de suite informé du hourvari, ne se fût opposé à ce que cette seconde affaire eût lieu, elle ne se serait pas terminée aussi heureusement que la première. Quant à Burthe, il fût longtemps à se guérir, et, lorsqu'il put se servir de sa main, il se trouvait loin de Dumoulin, resté à l'armée

d'Italie; mais en Suisse, où il avait suivi comme aide de camp le général Masséna, il apprit par les journaux que Dumoulin était à Paris, où il arriva incognito pour se battre de nouveau. Les adversaires se rendirent en effet au bois de Boulogne et y échangèrent deux coups de pistolet, après lesquels Dumoulin ayant fait quelques excuses, les témoins exigèrent que tout en restât là.

Le repos ne convenait pas à la division Masséna, qui dépensait son ardeur en folies exubérantes et dont le besoin d'action s'irritait d'une trop longue inertie. Militairement parlant, elle était alors formidable; son effectif avait été porté à 17,000 hommes, le nombre de ses présents sous les armes était de près de 15,000; l'instruction ne laissait rien à désirer; la santé des hommes était parfaite, et l'armement, l'habillement et l'équipement étaient dans le plus magnifique état; commandée par un chef qui doublait sa force, cette division aurait dévoré tout un corps d'armée. Je ne sais ce qui fit croire alors que les hostilités avec l'Autriche allaient recommencer, il y eut à l'armée d'Italie une sorte de branle-bas général et, parmi la division Masséna, le délire d'une véritable joie; mais l'espoir de guerre se dissipa; l'Autriche, à discrétion, eut le bonheur de voir se fermer l'ère des hostilités, que sa déloyauté ne devait pas tarder à rouvrir.

La paix de Campo-Formio fut donc faite et signée, et le général Bonaparte, prêt à s'éloigner de cette armée d'Italie dont l'héroïsme avait égalé son génie et qui devait à ce titre partager sa gloire immortelle, le général Bonaparte se rendit au quartier général de chaque division et y tint un conseil d'administration, pourvut à tous les besoins des troupes et réalisa de nombreux avancements (1); c'est là que le chef de brigade Monnier, de

(1) On imagine, d'après le but de ces conseils, combien ils devaient être sérieux; cependant, pour celui qui eut lieu à la division Mas-

la 18e de ligne, pour sa belle conduite à Rivoli, fut fait général de brigade, et que le chef de bataillon Suchet fut fait chef de brigade de cette même 18e et reçut, de son chef qu'il remplaçait, les épaulettes que je lui attachai; c'est là encore que, d'après ce que m'a dit le général Berthier, j'aurais été fait chef de bataillon, si ma demande n'avait pas été pendante devant le Directoire. Tels furent les adieux qu'un chef incomparable fit à son incomparable armée.

Bonaparte ayant quitté l'Italie pour se rendre à Paris par Rastadt, Masséna partit également pour cette première ville; Solignac avait hâte de quitter Padoue, où l'on pouvait faire et où l'on faisait le compte des prises qu'il avait opérées; il résolut de rejoindre Masséna à Paris, et Burthe et moi, nous arrêtâmes de partir avec Solignac. Ce voyage, au reste, avait pour moi cet intérêt de me mettre à même de faire appuyer par Solignac, par le général Masséna, par le général Berthier et même par Bonaparte, ma promotion au grade de chef de bataillon, que je croyais ajournée par le Directoire, mais qui, sans que je m'en doutasse, était faite depuis cinq jours lorsque, le 17 novembre (27 brumaire), je partis de Padoue. Quoi qu'il en soit, dans notre impatience, nous ne songeâmes qu'à réclamer une feuille de route, et Daure nous délivra quelque chose qui y ressemblait; mais, arrivés à Milan, on nous prévint que, sans ordre signé par le général Kilmaine, à l'ancienneté duquel le commandement provi-

séna, Daure, tenant la plume en qualité de secrétaire et malgré la gravité de l'entourage, mit tout à coup sur sa tête un shako d'un nouveau modèle qui se trouvait sur la table. Sous cette coiffure, avec sa peau de fille, son menton imberbe et l'expression niaise qu'il donnait à sa figure de conscrit, il fit tant de grimaces et de singeries, tout en rédigeant parfaitement son procès-verbal, qu'il fit éclater de rire même le général Bonaparte. Vainqueurs, on se pardonnait des folies entre gens heureux.

soire de l'armée d'Italie était resté en attendant que le général Berthier le remplaçât titulairement, nous ne passerions pas au mont Cenis. Aussitôt, et encore qu'il fût huit heures du soir, nous nous rendîmes, Burthe et moi, chez ce général. Quelques choses que nous pûmes lui dire, il fut inflexible et nous ordonna de retourner à Padoue, où, pour dire la vérité, le service était désorganisé.

Nous sortîmes de fort mauvaise humeur, et tous deux des plus décidés à désobéir; mais je voulais désobéir sans rien dire, puisque c'était le seul moyen de désobéir certainement, alors que Burthe, qui eût été inconsolable de manquer l'occasion d'une impertinence, dit aux officiers de service, en traversant leur salle et en présence de l'un d'eux qui venait d'être témoin de l'inutilité de nos efforts : « Si vous avez des commissions pour Paris, vous pouvez nous les donner, car nous partons dans une heure. » Il en fallait beaucoup moins pour nous faire guetter, si ce n'est arrêter, et, pour la seule fois de sa vie, Burthe convint qu'il avait eu tort. Cependant nous échappâmes, ou bien parce que l'on prit ces paroles pour de la jactance, ou bien parce que, partis de suite et ne nous étant pas arrêtés, nous arrivâmes au mont Cenis avant l'ordre de nous faire rétrograder. Quant au passage de cette montagne, il nous devint possible grâce à Solignac, qui parvint à persuader à l'officier chargé du visa des passeports que son ordre suffisait pour ses adjoints comme pour lui. Nous étions cinq : Solignac, Rouvelet et Fabvre, tous trois enfants du Rouergue, et ces deux derniers, chasseurs des montagnes, gaillards vigoureux et intrépides marcheurs; Burthe, fort bien fait et sur quoi que ce soit au monde ne croyant le céder à personne; moi, l'aîné de la troupe avec mes vingt-sept ans ; tous cinq par conséquent dans la force de l'âge et dans toute

l'agilité de la jeunesse. La voiture de Solignac devant partir à dos de mulet, nous convînmes de faire le trajet à pied et nous le fîmes gaiement. Arrivés à onze heures du soir à la Novalese, nous soupâmes à l'auberge de la « Femme sans tête », c'est-à-dire de la « Bonne Femme », et, à une heure du matin, ayant les trois meilleurs guides du pays et éclairés par des flambeaux, l'un de nos guides portant nos provisions, l'ardeur commença à nous saisir; nous nous adressâmes un défi de rapidité, défi que je gagnai en arrivant, avec une avance de huit cents pas sur celui qui me suivait de plus près, à l'hôtellerie qui domine le point le plus élevé de cette route. Ayant gravi nos cinq lieues de montagne, la descente ne nous parut qu'un jeu; nous fîmes en courant, en sautant le bout des rampes, les deux à trois lieues dont elle se compose; si bien que, en arrivant à Lans-le-Bourg, nous avions les cuisses brisées et, pour descendre de voiture ou pour y remonter, nous étions obligés de nous faire soutenir.

Rouvelet et Fabvre nous quittèrent à Lyon, celui-ci pour aller rejoindre son bataillon à Toulon, celui-là pour se rendre à Nice, où il avait une place dans les administrations. Ainsi cette campagne d'Italie avait valu au premier de quoi vivre; au second, une épaulette; à Burthe, le grade de capitaine; à moi, celui de chef de bataillon. Solignac, seul d'entre nous, n'avait pas eu d'avancement, mais il avait escompté ses services à un autre taux et rapportait dans sa voiture quatre cent mille francs en or. Cette somme, fort respectable en tout temps, était tout à fait considérable à cette époque; pour Solignac, né de parents très pauvres qui n'avaient pu lui donner aucune instruction, c'était une fortune magnifique. Un jour que Burthe et moi, nous le félicitions de la position dans laquelle il se trouvait : « Vous croyez donc, nous répondit-il avec dédain, que j'attache un grand prix à cet

argent? Détrompez-vous. Quand on a su le gagner (nous n'osâmes rire de l'expression), on sait le perdre, parce que l'on sait le regagner. Ainsi demain il ne me resterait rien de cette prétendue fortune, qu'après-demain j'en aurais une autre. » Il tint parole, perdit au jeu plus qu'il n'avait, et, pour le reperdre encore, regagna plus qu'il n'avait perdu. Navette effrayante, par suite de laquelle le désordre, les profusions, la folie, un luxe du plus mauvais goût, le jeu surtout dévorèrent je ne sais combien de fois ce que l'activité, la capacité, le bonheur, l'audace avaient obtenu. Solignac était de ceux chez qui l'amour des situations violentes fait naître cet égal besoin de richesse et de ruine : « Vous ne vous abandonnez pas assez, me dit-il un jour que, pendant le même voyage, il s'était mis à nous juger, Burthe et moi. Vous valez plus que vous ne croyez valoir; mais, pour tirer de vos avantages le parti qu'ils pourraient vous offrir, il faudrait avoir en vous-même une confiance qui vous manque. » ... L'histoire de ma vie est dans ce mot.

Marchant sans nous arrêter, nous fûmes bientôt à Paris, moi au sein de ma famille (1) et près de mon père. C'était toujours là que se trouvaient les plus douces consolations de ma vie; il n'est pas un de ces retours qui n'évoque encore les plus touchants souvenirs. Je revis mes amis, et ceci me ramène à parler de Gassicourt.

L'inconcevable rôle qu'il avait joué à la section Le Peletier, avant et pendant la bourrasque de vendémiaire, l'avait fait immédiatement mettre en jugement et condamner à mort, ainsi qu'Eusèbe Salverte, convaincu des

(1) Il a été dit plus haut que Paul Thiébault avait épousé une jeune fille anglaise; l'union ne fut pas heureuse, et c'est ce qui doit expliquer la réserve qui s'impose sur ce sujet. Toutefois, c'est ici la place de constater la naissance d'un premier fils, Adolphe, né pendant la campagne d'Italie, et que Paul Thiébault, à son retour, est heureux de retrouver robuste et ravissant enfant. (Éd.)

mêmes délits. Heureusement tous deux avaient quitté Paris, dans la nuit du 13 au 14, et étaient allés se cacher, Salverte je ne sais où, et Gassicourt chez un maître de forges du Berry, auprès duquel et sous un nom supposé il resta comme commis pendant tout le temps que sa fuite parut nécessaire. Quelque grave qu'eût été le crime des coryphées des sections et surtout de celle de Le Peletier, encore que les vaincus eussent l'insolence d'attribuer la clémence de la Convention à sa crainte et à l'injustice de sa cause, elle avait paru plus occupée à sauver les coupables qu'à les poursuivre (1). Toutefois l'arrêt de mort n'était pas moins prononcé, et la sollicitude des parents et des amis de Gassicourt fut extrême; mais ce qui dépassa tout ce que l'on pourrait en dire, fut le dévouement de sa femme. Dès huit heures du matin et par tous les temps, on la rencontrait à pied, seule et courant d'audience en audience, puis de bureaux en bureaux, pour intercéder, atténuer, prier, intéresser; enfin, le jour où la contumace de Gassicourt fut purgée avait été célébré par un dîner que nous avait donné son beau-frère Feuillant. Hélas! ce jour de joie n'avait pas eu beaucoup de lendemains. Je n'ai jamais su ni cherché à savoir comment Gassicourt retrouva Mme Champion de Villeneuve, ou se rapprocha d'elle; mais ces relations dont j'avais été longtemps l'unique confident, que l'amabilité, la beauté et les charmes de cette brune aux yeux célestes rendaient si dangereuses, auxquelles le mariage de Gassicourt semblait avoir mis fin et qui, dans une épître qu'il m'adressa sous le titre de *Confession*, lui inspirèrent ces vers :

(1) Un jeune furieux, nommé Lafond, arrêté parce qu'il voulut bien l'être, se vanta à la face du tribunal de tout ce dont on l'accusait, se déclara émigré et força ses juges à l'envoyer à l'échafaud; mais, à cette exception près, personne ne périt des suites de cette révolte.

Eugénie (1) était femme, Eugénie était mère;
Ce dernier titre était sacré,
Et je rougis qu'un amour égaré
En profanât le caractère,

ces relations donc avaient été renouées et Mme Gassicourt entièrement délaissée, lorsqu'elle méritait le moins de l'être. La jalousie provoquant les soupçons, elle avait fait suivre son mari et découvert qu'il était infidèle.

Mais au tort de cet abandon Gassicourt en avait joint un autre. Parmi les condamnés de vendémiaire se trouvait un comte de Langeac, qui, réfugié dans le Berry comme Gassicourt, ne tarda pas à se lier avec lui. Rentrés ensemble à Paris, Gassicourt de suite l'avait présenté à sa femme, et de plus l'avait admis à une sorte d'intimité. Mais, comme lui-même ne restait presque plus à la maison, les visites de ce Langeac devenaient autant de tête-à-tête avec Mme Gassicourt, et quand on a vingt ans, des agréments, de la fortune, des sentiments refoulés et des droits méconnus... Ai-je besoin d'en dire davantage? Les poursuites implacables que son mari exerça contre elle, et le procès si retentissant qui termina par un divorce ce désacord conjugal, ont suffisamment rendu publiques des révélations qui n'en seraient plus.

Quoi qu'il en soit, on doit concevoir aisément que dans ces conditions je revis avec moins de plaisir Gassicourt; mais au nombre de ses cousines se trouvait une des plus jolies créatures que je me rappelle. Cette demoiselle Cadet, mariée en 1792, je crois, à un nommé Lemaire, n'avait pas tardé à divorcer avec un homme sans distinction et sans esprit. En 1793, je ne sais par quel concours de circonstances et moins encore par quels moyens, elle fit la connaissance du vieux comte de

(1) Née de La Balme.

Montalembert, auteur de la *Fortification perpendiculaire*. Le fait est que, arrêté peu après, elle le sauva de la guillotine, et que, en 1794 ou 1795, *il* ou *elle* l'épousa. C'est sous ce nom de Mme de Montalembert que je la retrouvai dans les salons de Barras, chez lequel j'allai deux ou trois fois comme chez mon général en chef du 13 vendémiaire. Je ne pouvais imaginer que ce fût elle; tout en riant de ma surprise, elle me signifia qu'il fallait que je vinsse le lendemain déjeuner avec elle. Le déjeuner fut un tête-à-tête, durant lequel elle me confondit par son assurance, son entente des choses et des affaires. J'étais étourdi par la manière cavalière dont j'entendais causer, sur les personnages les plus puissants, cette créature charmante, à qui, pour me servir d'une des expressions de M. de Talleyrand, je n'avais auparavant connu d'autre esprit que celui d'une rose. Tout à coup elle me demanda : « Avez-vous vu Schérer? »

Non, je n'avais pas vu Schérer, alors ministre de la guerre, et même je n'étais pas pressé de me rappeler à son souvenir. La manière dont Burthe et moi nous avions quitté l'Italie ressemblait tellement à une désertion, que j'avais songé à me mettre en règle, et j'avais profité de ma première visite au général Masséna pour lui demander une autorisation qu'il eut la bonté de dater de Padoue; mais cette pièce de complaisance ne justifiait que ce qu'on voudrait ne pas incriminer. Je répondis donc que je n'avais pas vu Schérer, que je craignais même d'avoir maille à partir avec lui, et je contai notre désobéissance. « Quel enfantillage! » reprit cette délicieuse Montalembert, et en un instant elle eut broché un billet, qu'elle me remit bien cacheté en me disant : « Portez-le demain matin. — Mais ce n'est pas jour d'audience! — Raison de plus. Seulement, soyez-y à neuf heures précises et faites-vous annoncer de ma part.

Au reste, ajouta-t-elle, j'arriverai à neuf heures un quart : je vous trouverai encore, et s'il y avait quelque embarras, je le lèverai. »

On apporta sa petite fille, et je fus extraordinairement frappé de trouver sur cette enfant de douze à quinze mois les soixante-quinze ans du père, c'est-à-dire une petite peau de vieille reinette, le menton saillant, enfin tous les traits vieillots : « Voilà, dis-je en souriant à la jeune mère, une petite figure plus honorable pour vous qu'heureuse pour elle. — Bah ! tout cela se raccommodera. » J'en acceptai l'augure.

Midi sonna. C'était l'heure à laquelle M. de Montalembert était visible. Nous passâmes dans son appartement ; présenté par sa femme, comme un ami d'enfance, il me reçut avec empressement et bonté, et je me félicitai de cette occasion de faire la connaissance de ce vieillard célèbre, auquel, on le comprend, je ne parlai que de son système.

Indépendamment de mon désir de régulariser et de prolonger mon séjour à Paris, j'étais curieux de constater la puissance de ma protectrice, à laquelle, Dieu me pardonne, j'aurais pu songer à demander bien des choses avant de songer à lui demander cela. Je fus donc chez le ministre de la guerre à neuf heures sonnant. L'huissier voulut m'éconduire, mais, au nom de Mme de Montalembert, il m'annonça, et de suite je fus introduit. Le début cependant ne parut pas très rassurant. « Je devrais commencer, me dit Schérer, par vous demander comment vous êtes à Paris. » Et comme j'exhibais l'autorisation anticipée que je devais au général Masséna : « Je connais votre affaire », ajouta-t-il avec sévérité ; mais à peine eut-il lu mon billet d'introduction, que son ton s'adoucit même en me décochant cette phrase : « On dirait qu'il suffit d'avoir servi à l'armée d'Italie pour se croire

émancipé. » Je répliquai que j'étais loin de telles pensées, et, comme preuve, je le priai de m'accorder un congé avec solde. Il n'aurait pas mieux demandé que de me refuser; mais, dès qu'il me faisait une objection ou qu'il élevait la voix, je nommais Mme de Montalembert, et, grâce à ce nom magique, j'obtins tout ce qu'il me fallait obtenir. En quittant le ministre, je vis entrer la voiture de l'auteur de mes succès; je lui donnai la main pour descendre, et, en la complimentant sur son inconcevable exactitude (elle logeait dans un hôtel situé faubourg Saint-Antoine, et nous étions en hiver), je lui dis toutes les obligations que je lui avais. « Je ne venais que pour vous aider au besoin, répliqua-t-elle. Je n'ai donc plus rien à faire ici; mais, puisque j'y suis, je vais dire bonjour à Schérer. — Eh bien, repris-je, dites-lui bonjour et merci, et surtout agréez ma reconnaissance. »

Le général Bonaparte reçut du Directoire l'audience dans laquelle il présenta lui-même aux chefs de la République tous les drapeaux conquis par son armée durant ses campagnes d'Italie. Ambassadeurs, ministres, généraux et officiers supérieurs de terre et de mer, tout ce qui avait rang, autorité, illustration ou notabilité, tout ce que Paris renfermait de femmes riches ou belles, remplissait la grande cour du Luxembourg, magnifiquement disposée pour cette solennité. Et, malgré ce luxe, cette affluence, la recherche des costumes, la parure des femmes, et ce que la mise des Directeurs avait de somptueux, ce fut un petit homme, maigre, pâle, sec, jaune et simplement vêtu, qui fixa tous les regards et parut à lui seul remplir tout l'espace. Pour toujours il avait conquis l'opinion du monde et dominait son pays, son siècle, d'autant plus indiscutablement qu'il affectait plus de simplicité, de réserve et d'impassibilité.

Vingt fêtes suivirent. La plus belle fut un bal donné

par M. de Talleyrand, alors ministre des affaires étrangères; elle se distingua par un retour à la galanterie et au bon ton, qui généralement redevenaient un besoin. Un fait me rappelle encore ce bal; c'est l'effet que produisit l'aîné des trois Colbert (1), au moment où il entra dans la galerie de l'hôtel de la rue du Bac. Parées des toilettes les plus brillantes, trois à quatre cents femmes étaient assises sur les banquettes en amphithéâtre dont cette galerie se trouvait entourée, et cent cinquante d'entre elles s'y disputaient la palme du luxe et de la beauté. Tous les regards leur semblaient dévolus, alors qu'elles paraissaient si éloignées de rendre à quelque homme que ce fût la moindre part des tributs reçus par elles avec de superbes dédains. Eh bien, l'arrivée de l'aîné des Colbert changea cette disposition. C'était à la vérité un jeune homme magnifique de taille, de figure, de chevelure; son brillant costume de hussard modelait admirablement ses formes à la fois élégantes et fortes. Quand il entra dans la galerie, plus de deux cents femmes se levèrent par un mouvement spontané, pour ainsi dire irrésistible. Tel fut cet hommage, que je n'avais pas encore vu rendre à un homme et qui ne me rappellerait aucun autre souvenir du même genre, sans l'exclamation que la vue du général Dorsenne arracha à un groupe de jeunes dames, en 1804. Ce général, auquel j'aurai à revenir, était alors l'amant de Mme d'Orsay, ce qui faisait dire qu'elle avait le plus beau mari et le plus bel amant de France.

Ce bal, au reste, fut un bal d'adieux pour beaucoup de monde. Bonaparte, général en chef de l'armée d'An-

(1) Edmond-Pierre-David Colbert, entré au service en 1793 comme soldat dans un bataillon de réquisition de Paris, passa au 11e de hussards, y fut nommé sous-lieutenant au choix et dès lors conquit tous ses grades par sa bravoure, à force de blessures. (Éd.)

gleterre, partit pour une inspection des côtes de l'Océan; Masséna partit pour aller remplacer Berthier dans le commandement de l'armée de Rome, et moi pour rejoindre le général Masséna, mais d'autant plus heureux que j'avais été confirmé dans le grade de chef de bataillon. Ce grade est de tous le plus difficile à obtenir, puisqu'il y a huit prétendants pour chaque place à donner; c'est le plus important, puisqu'il fait sortir celui qui en est titulaire de la catégorie des officiers subalternes, et qu'il commence à le faire figurer pour son propre compte. Il me fut d'autant plus précieux que, de suite employé comme adjudant général, je ne fus pas destiné à une heure de service comme chef de bataillon; remplissant les fonctions d'adjudant général, je fus même employé comme général de brigade, et enfin, dans une circonstance mémorable, simple chef de bataillon, je combattis comme général de division pendant cinquante-quatre heures, en ayant sous mes ordres six colonels à la tête de leurs régiments, fait qui n'a pas d'autre exemple.

CHAPITRE VI.

En quittan tl'armée d'Italie, en 1797, le général Masséna avait dit : « J'ai assez fait pour la gloire des autres, et si la République veut encore de mes services, elle me mettra à même de m'occuper de la mienne. » Il était donc évident qu'il n'accepterait plus qu'un commandement en chef. D'autre part, le peu de sympathie qui régnait entre le général Bonaparte et lui, l'antipathie qui existait entre lui et le général Berthier, firent qu'il ne fut pas compris dans l'organisation de l'armée qui se formait sous le nom d'aile gauche de l'armée d'Angleterre. On ne pouvait pas cependant se priver d'un homme tel que le général Masséna; on le nomma général en chef de l'armée de Rome en remplacement du général Berthier, qui reprendrait à Milan le commandement de l'armée d'Italie (1).

On sait les événements qui avaient amené les Français à Rome. La paix de Campo-Formio aurait dû trouver sa garantie dans la magnanimité de Bonaparte, qui, pour

(1) On parlait beaucoup alors d'une autre cause qui pouvait avoir influé sur cette exclusion. C'eût été le désir du général Bonaparte de faire campagne en ayant sous ses ordres les deux plus illustres chefs des armées du Rhin, ce qui devait rehausser encore son commandement. Toujours est-il que l'honneur de fournir les deux lieutenants qui, pendant la campagne d'Égypte, secondèrent le général Bonaparte, appartint à ces armées, mais coûta cher à la France, puisque ce ne fut que pour hâter leur mort.

dédommager l'Autriche de la perte de la Belgique et de la Lombardie, et pour la compenser des républiques Cisalpine et Anconitaine qu'il créait, crut devoir livrer à cette puissance l'antique République Vénitienne, c'est-à-dire la domination de l'Adriatique. Mais nos triomphes exaspéraient tous les amours-propres européens, de même que l'expansion de notre œuvre révolutionnaire alarmait les Rois. Sous l'inspiration de l'Angleterre, qui s'était refusée à poser les armes, un accord était intervenu entre l'Autriche, la Russie, l'Espagne elle-même, pour nous attaquer partout où nous étions vulnérables; or nous l'étions particulièrement en Italie, où notre dissémination put faire naître l'espoir d'organiser avec succès le massacre de tous les Français au delà des Alpes. Dans ce projet, les puissances coalisées étaient secondées par celles des populations italiennes que notre présence irritait ou par celles qu'elle inquiétait, par le Piémont, la Toscane, Naples, par les populations lombarde et génoise et par toutes celles des États romains, où les émigrés, les agents de Louis XVIII, les prêtres fanatiques étaient prêts à solder des assassins.

Cependant le secret de cette prise d'armes ne pouvait être bien gardé que s'il eût été moins étendu; des attaques parties trop tôt mirent la France en éveil et la décidèrent à châtier par de rudes représailles toutes les perfidies. Confiante dans la force de ses alliés, dans la vaillance de ses milices, dans la hauteur de ses montagnes, la Suisse favorisait les émigrés; deux divisions commandées par le général Brune l'avaient soumise. Le pape Pie VI fit éclater contre nous une insurrection, dans laquelle le général Duphot fut lâchement assassiné, l'ambassadeur de France, Joseph Bonaparte, n'ayant échappé au même sort que par le seul miracle qui se fit sous le règne de ce Souverain Pontife. Aussitôt

le général Berthier avait reçu l'ordre d'entrer dans l'État romain, d'en chasser les successeurs de saint Pierre et d'établir à leur place une république.

Pour conjurer le danger, le Pape eut recours à des processions extraordinaires; ses dignitaires offrirent à l'exaltation des fidèles une image du Sauveur qui, au su, si ce n'est au vu de tous, avait été apportée sur la terre par des anges. A défaut de ces secours divins restés impuissants, il en appela à la cour de Naples, qui répondit que ses armements n'étaient pas prêts. Alors, et comme ressource suprême, il eut la pensée de se porter processionnellement au-devant de ses envahisseurs; mais le temps était passé où les fléaux pouvaient à ce prix être conjurés; si entre Attila et Berthier il y avait une distance immense sous le rapport du pouvoir temporel, il faut croire qu'il y en avait une plus forte encore, sous le rapport spirituel, entre Pie VI et saint Léon : les foudres de saint Pierre brandies contre nos soldats n'avaient fait qu'accélérer leur marche en l'égayant.

Le général Berthier arriva devant Rome le 10 février 1798 (22 pluviôse an VI), et faisant occuper le Monte Mario par 12,000 hommes, il attendit à la Storta que, d'après ses insinuations, le peuple romain, excité et entraîné par le général Cervoni (1), se fût constitué en répu-

(1) Le général de brigade Cervoni commandait l'avant-garde de l'armée de Rome, et il avait été chargé par Berthier d'organiser le renversement du gouvernement papal. Dans ce but, il presse le licenciement des troupes du Pape, qui ne garde que cinq cents hommes pour sa garde personnelle; il fait arrêter et fuir tous les représentants de l'ancienne autorité; c'est encore lui qui décidera le pape Pie VI à se retirer en Toscane. En échange de ces services il est nommé général de division au Capitole. Ces quelques faits suffisent à expliquer l'attitude de Pie VII lorsqu'il se rendit à Paris pour y sacrer Napoléon. Tout ce qui avait rang, emploi ou charge lui fut présenté, et de ce nombre les généraux. Cervoni, en faisant son compliment, l'exprima en italien : « Ma, signore gene-

blique. Le 15, cette révolution se fit au Campo Vaccino, et cinq consuls remplacèrent le Pape comme chef temporel (1). C'est à ce moment que le général Berthier fit son entrée dans Rome; entouré du plus brillant cortège; il suivit la voie du Peuple, l'antique voie des triomphes, et, parvenu au Capitole (2), il prononça ces fameuses paroles, que vingt ans plus tard démentit son rôle de capitaine des gardes du corps du Roi Très Chrétien : « Mânes de Caton, de Brutus, de Cicéron, d'Hortensius, recevez l'hommage des hommes libres dans ce Capitole, où vous avez tant de fois défendu les droits du peuple et illustré la République! Les enfants des Gaulois, l'olivier à la main, viennent dans ce lieu auguste y rétablir les autels de la liberté dressés par le premier des Brutus. Et vous, peuple romain, qui venez de reprendre vos droits légitimes, rappelez-vous quel sang coule dans vos veines, etc. »

rale, lui dit Pie VII, come parlate bene la nostra lingua! — Santissimo Padre, sono Italiano. — Oh! — Sono Corso. — Oh (à la tierce)! — Sono Cervoni. — Oh (à la quinte)! »

(1) Le Pape ne savait encore rien des événements; le même général Cervoni força l'entrée de son oratoire, où personne ne pénétrait sans y être appelé, pour lui apprendre que son règne n'était plus de ce monde. En sa qualité d'évêque de Rome et, comme tel, chef de tous les évêques de la chrétienté, le Pape quitta aussitôt le Vatican et se retira à Saint-Jean de Latran. Le 20 février (2 ventôse), sur l'invitation de l'inévitable Cervoni, il partit pour la Toscane sous la garde de deux officiers, qu'on lui fit demander comme sauvegardes. Un de ces officiers était Calvin, chef de brigade, commandant en second le 11e de ligne; plus tard le Pape, conduit de Sienne à Turin sous l'escorte d'un chef de bataillon, nommé Saint-Esprit, fut remis au commandant de la citadelle de Turin, nommé Dieu.

(2) Richebourg, officier brillant de vaillance, l'un des trois ou quatre hommes spirituels que j'aie connus, alors capitaine au 11e de ligne, depuis aide de camp du général Casabianca, plus tard le mien, et qui à Austerlitz fut tué à côté de moi, eut l'honneur de substituer sur le Capitole le drapeau tricolore à la croix, qui depuis des siècles avait remplacé l'aigle des Césars.

Ainsi cette entreprise de guerre s'était réduite à une promenade militaire, et, faute de gloire à recueillir, on avait arraché quelques compensations à la fortune. Sous prétexte d'envoyer à Paris les reliques de Notre-Dame de Lorette, où elles n'avaient que faire, on s'empara de son riche trésor, notamment des lames d'or massif dont le plafond et les murs de la petite chapelle étaient entièrement couverts (1); puis, sous le prétexte des besoins des troupes, on leva des millions sur la route; Rome fut dépouillée de cent manières. Mais enfin ni les soldats ni les officiers ne touchèrent un sou, alors qu'on leur avait promis que, à leur arrivée à Rome, ils recevraient deux mois de solde en gratification. Déjà las de la guerre, désireux de rentrer en France, après tant de faits d'armes, ils n'avaient accepté cette expédition de Rome qu'avec humeur, et, au lieu de trouver l'argent promis qui devait les dédommager d'une nouvelle peine, ils virent les créatures de Berthier, généraux, officiers d'état-major, administrateurs et agents de toutes classes étaler un luxe qui semblait insulter à leur misère. Les troupes étaient donc d'autant plus mécontentes qu'elles avaient été témoins de plus de dilapidations (2). En dehors des contributions régulières, on en avait levé d'extraordinaires; on avait dépouillé les plus riches propriétaires, sans rendre compte de rien à l'État, sans donner de reçus. Des espèces de bureaux de vol et de dévastation furent installés, où l'or, les bijoux, tous les objets pré-

(1) J'ai visité cette chapelle à l'époque de la foire de Senigallia, et je n'y ai plus vu que les murs noircis par le temps et les trous des clous qui attachaient les lames d'or qui avaient disparu.

(2) Lorsque l'armée arriva devant Rome, il y eut des pourparlers, dans lesquels le général Berthier demanda trente et un millions au Pape. Or, l'armée restait convaincue que plusieurs de ces millions, dont on n'a jamais fait ni compte ni mention, avaient été payés.

cieux durent être livrés. Cependant, malgré tant de levées et de saisies, depuis onze décades aucune solde n'avait été payée lorsque le général Masséna arriva le 21 février (3 ventôse) prendre le commandement de son armée.

Le général Berthier ne s'était pas vu nommer avec plaisir un remplaçant. Outre la passion qu'il avait pour Mlle Visconti, que Bonaparte appela la « bêtise de Berthier », il avait un autre intérêt à ne pas quitter Rome. Il avait espéré, tout en restant général en chef de l'armée d'Italie, garder le commandement supérieur de l'armée de Rome. Or Masséna n'était pas seulement un successeur, c'était un rival, et le général Berthier lui prépara l'arrivée la moins brillante possible. Comme en fait foi certaine dépêche au Directoire, il avait fait craindre à l'armée que, sous l'administration de Masséna, elle ne toucherait ni la gratification promise, ni l'arriéré de solde de quatre mois; il avait favorisé la mise en circulation d'une prétendue lettre, d'après laquelle les officiers de l'ancienne et glorieuse division Masséna étaient censés déclarer qu'ils ne serviraient plus sous les ordres de ce chef.

L'esprit des troupes était donc préparé contre le général Masséna, qui eut, outre cela, le malheur de trouver Rome occupée par la 11e de ligne, qu'en 1796 il avait fait renvoyer de sa division; par le 7e hussards, qu'il avait maltraité je ne sais plus dans quelle occasion, et par les corps de la division Bernadotte, dont j'ai raconté la rixe avec notre division à Laybach. C'était d'ailleurs le moment où dans toute l'Italie l'insurrection et la révolte semblaient être dans l'air (1). Dans un de ses rapports au

(1) A Mantoue, révolte de la division Baraguey d'Hilliers; à Peschiera, insurrection de la division Guieu, je crois; à Brescia, fermentation dans les troupes de la garnison; à Ferrare, mouvement dans la division Delmas; à Gênes, révolte des troupes, qui refusent d'aller en Corse.

Directoire, le général Berthier dit lui-même que, à l'exception de quatre demi-brigades, toutes celles qui se trouvaient en Italie s'étaient révoltées. Ce qui ne l'avait pas empêché d'écrire à ce même Directoire : « Le général Masséna vient d'arriver; il trouve une armée disciplinée et estimée par sa conduite. »

Donc, le 22 février (4 ventôse), le général Masséna reçut le commandement de l'armée et le prit sans qu'il y eût la moindre opposition. Le lendemain avait été fixé pour les honneurs à rendre à la mémoire du général Duphot, et, en présence comme sous les ordres du général Masséna, cette cérémonie funèbre eut lieu sans apparence d'hostilité (1).

Ainsi le 23 février se passa dans le plus grand ordre et dans le calme; mais, par une coïncidence fâcheuse, le général Masséna était arrivé à Rome n'ayant avec lui que trois aides de camp; Campana, incontestablement le plus habile d'entre eux, partit de suite pour Naples, chargé d'une mission importante, et ce fut dans cet isolement que le général Masséna se trouva aux prises avec des troupes qui, en dépit des louanges qu'on leur prodiguait, lui étaient remises en véritable état de souffrance et d'exaspération; ce fut également au milieu des perplexités de ce début que le général Berthier, ne paraissant soucieux que d'aider son successeur à sortir de la détresse qui était son ouvrage, l'entraîna à ordonner l'enlèvement de toute l'argenterie des églises. Impolitique surtout en un tel moment, cette mesure devint aussitôt l'occasion de bruits indignes, officiers et soldats criant que le général Masséna venait s'emparer de toutes

(1) Elle eut lieu sur la place Saint-Pierre. L'endroit où le général Duphot avait été assassiné fut purifié par des décharges de mousqueterie. Une urne contenant les cendres du général fut portée au Capitole et placée sur le chapiteau d'une colonne antique.

les ressources du pays et achever de mettre l'armée dans la misère; que cette nouvelle spoliation allait raviver la guerre, et qu'on avait besoin de la paix. Comme conséquence, le 24 février, à deux heures de l'après-midi, le général Masséna fut averti par le général Valette de ce fait que tous les officiers subalternes de l'armée, en quittant la parade, venaient de se rendre au Panthéon et s'y étaient formés en assemblée délibérante.

Tel fut le commencement d'une révolte militaire que je ne vis pas éclater, dont je n'ai pas par conséquent à raconter les phases, mais qui, après avoir donné l'exemple de l'émeute et provoqué un mouvement heureusement réprimé de six mille Napolitains et autres lazaroni, obligea le général Masséna à transférer son quartier général hors de Rome et rendit le commandement de l'armée au général Berthier, qui accepta. Cependant, après avoir pris acte de ce commandement en passant les troupes en revue dans la matinée du 26, le général Berthier, n'ayant plus rien qui pût l'intéresser à Rome, crut prudent de rejoindre son quartier général de Milan, et, sans se douter qu'il existait encore un général en chef de l'armée de Rome nommé Masséna, il partit sans se mettre en rapport avec lui et en déléguant son illégitime autorité au général Dallemagne, qui dans toute cette affaire avait joué un rôle suspect, au point d'être le seul qui eût la faveur des révoltés.

En même temps les commissaires civils Monge, Daunou, Florent et Faypoult envoyés à Rome, les trois premiers pour organiser la République, le quatrième pour administrer les finances, et dont le principal devoir était de ne pas empiéter sur les pouvoirs souverains du Directoire, déclarèrent que le général Masséna, en s'éloignant de Rome le 7 ventôse, et le jour d'après du camp de

Ponte Molle (1), avait par cela même donné sa démission (comme si, dans le territoire occupé par une armée, il existait un point où un général en chef pût ne pas être à son poste; comme si encore, le général Masséna ayant donné sa démission, ils auraient eu charge de le remplacer), et qu'en conséquence ils arrêtaient que, pour ce qui les concernait, ils ne pouvaient plus reconnaître pour général en chef que le général Berthier, et, en son absence, le général Dallemagne, par lequel le général Berthier était momentanément remplacé. Ainsi ces hommes, improvisés hommes d'État, se faisaient à l'instar du général Berthier les patrons du général Dallemagne, autrement dit des révoltés; ils étaient secondés dans leurs efforts par Haller, l'administrateur général des finances, Bruyères et autres fidèles que le général Berthier avait laissés à Rome, par Bassal enfin, ex-curé

(1) On a vu que l'état d'insurrection des troupes avait décidé le général Masséna, inspiré en cela par le général Berthier, à sortir de Rome et à se rendre au camp de Ponte Molle pour y rappeler le trop-plein de soldats qui encombraient inutilement la ville; il devait faire en même temps la tournée de toute son armée, afin d'en reconnaître les dispositions. Cette tournée devait le conduire à Ancône; mais ayant quitté Ponte Molle, alors que les troubles s'aggravaient à Rome, il n'avait pas osé trop s'éloigner, et, au lieu de pousser jusqu'à Ancône, il s'était arrêté à Ronciglione, à quatre postes de Rome, pour ne pas perdre de vue les agissements de Berthier, de Dallemagne et des révoltés. Tel est le grief en raison duquel les commissaires civils l'avaient déclaré déchu de son commandement. S'il est un reproche que l'on puisse adresser au général Masséna, c'est d'avoir eu trop de confiance dans des conseils et des inspirations qu'il eut le tort de juger sincères; c'est aussi d'avoir manqué d'adresse et de modération envers les mécontents. Lorsque ceux-ci, tout au début de leur rébellion, lui envoyèrent cinq députations successives pour le prier, puis le sommer de faire rendre compte des millions volés sous son prédécesseur et de s'en servir pour payer l'arriéré de la solde, il renvoya durement tous ces révoltés à leur devoir et voulut les vaincre par la discipline. Il ne fit que les éloigner davantage de lui et les rejeter vers Berthier, contre l'administration duquel ils étaient venus réclamer.

de Versailles, qui avait été nommé secrétaire d'État des consuls de Rome, et que sa qualité de prêtre assermenté, puis défroqué, puis marié à la Talleyrand, rendait si peu propre à accréditer la République dans un pays où dominait avec fureur le fanatisme religieux.

Cependant le général Berthier, inquiet du silence que le Directoire gardait avec lui sur toute sa conduite à Rome, se hâta de condamner cet arrêté; en conséquence il écrivit, le 11 mars, au général Dallemagne : « C'est avec le général Masséna que vous devez correspondre officiellement, malgré l'arrêté des commissaires du pouvoir exécutif. » Mais déjà, dès le 3, le général Masséna avait mis cet arrêté à néant, en adressant au général Dallemagne une protestation raisonnée et en lui ordonnant de la faire notifier et publier.

Cet esprit de revirement s'étendait aux officiers; l'arriéré de solde avait été en partie payé; le comité central étant dissous, l'apaisement semblait prêt à se faire. C'est alors que le général de division Rey, accompagné par plusieurs officiers supérieurs, se rendit, le 11, auprès du général Masséna, à Ronciglione, pour le presser de rentrer à Rome, et de suite ce dernier en informa le Directoire. Quant au général Dallemagne, voulut-il donner le change sur un rôle trop fait pour l'incriminer, voulut-il mettre le comble à la perfidie en paraissant se tromper sur des dispositions dont il était bien difficile qu'il doutât (1), voilà la question! En fait, le 13, il écrivit au

(1) On peut juger de ce qu'étaient à ce moment les dispositions des officiers à l'égard du général Masséna, d'après ce qu'ils avaient écrit, le 17, au Directoire : « Nous vous prévenons que si, jusqu'au moment où vous aurez prononcé sur la demande de l'armée, qui plus que jamais et au péril de sa vie persiste à ne plus vouloir Masséna à sa tête, ce général veut y donner des ordres, nous nous trouverons forcés de l'arrêter et de le faire conduire dans un lieu de sûreté, afin que vous décidiez sur son sort et le nôtre. »

général Masséna pour l'engager à rentrer à Rome, en lui annonçant une réception sympathique. D'autres généraux intervinrent également. Suivant eux, les officiers se repentaient de leurs excès, et la plupart n'avaient agi que par l'effet d'une irrésistible influence. A ces assertions le général Dallemagne ajoutait que, si cela n'avait point semblé inutile, le général Masséna aurait reçu une députation; que même on avait parlé de lui envoyer comme escorte un escadron et un bataillon de chaque corps; mais que cette escorte ayant été jugée superflue, les officiers généraux et supérieurs iraient au-devant de lui jusqu'à Ponte Molle et formeraient son cortège.

Dans une situation aussi précaire que celle où se trouvait le général Masséna, il était peut-être difficile de ne pas se laisser persuader par de telles démarches. Il voulait d'ailleurs par sa présence démentir ce bruit, qu'il entendait ne rentrer à Rome que sur des monceaux de cadavres. Il voulait encore mettre fin aux désordres que favorisait l'absence de l'autorité supérieure; de plus, il avait l'avis de la prochaine arrivée du général Desaix, aux yeux duquel (1) il eût été cruel pour lui de paraître exilé par son armée à Ronciglione; enfin il avait reçu des ordres très importants; toutes ces considérations le décidèrent; c'est alors que je le rejoignis à deux postes de Rome.

En quittant Paris le lendemain de sa nomination, c'est-à-dire le 11 février (23 pluviôse), le général Masséna m'avait laissé l'ordre de le rejoindre à Rome; toutefois, pour le suivre sans retard, il aurait fallu acheter une voiture et faire deux cent quatre-vingts lieues en

(1) Le général Desaix venait commander l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, ainsi que l'on appelait encore l'armée d'Égypte, et s'embarquer à Civitavecchia avec trois demi-brigades d'infanterie, deux régiments de cavalerie, au nombre desquels furent les 61e, 68e et 7e hussards.

poste. C'eût été beaucoup trop cher pour le transport d'un chef de bataillon, qu'avait ruiné la Révolution. Je cherchai donc une occasion, je la trouvai; mais il fallut l'attendre, et ce ne fut que le 2 mars (12 ventôse) que je partis, vingt jours après mon général, à tiers de frais avec un M. Hardy (1) qui, dans sa voiture et pour augmenter sa fortune, se rendait à Rome.

A Milan, informé que le général Berthier s'y trouvait, et bien qu'il ne fût pas neuf heures du matin, j'allai le saluer et lui offrir de me charger des dépêches qu'il pourrait avoir à envoyer au général Masséna. Avec un embarras qui vis-à-vis de moi me parut extraordinaire, il me remercia de ma démarche et me dit que certainement il me donnerait une lettre; puis, quoiqu'en déjeunant et en dînant avec lui j'eusse répété combien j'étais pressé d'arriver, il me retint la journée entière. Enfin, à neuf heures du soir, il me fit entrer dans son cabinet, m'apprit la révolte des officiers de l'armée de Rome, incrimina leur conduite, m'assura de tout le regret qu'elle lui avait causé; puis en me remettant sa lettre, tandis qu'il recevait mes adieux, il me répéta à trois reprises : « Dites bien au général Masséna que je ne suis pour rien dans tout ce qui s'est fait à Rome. » Graves paroles! Celui qui sans être accusé s'excuse, celui-là s'accuse, et je fus aussitôt saisi du plus sérieux soupçon. Le silence absolu que, en dépit d'une familiarité d'habitudes antérieurement contractée, les aides de camp du général gardèrent vis-à-vis de moi sur ce sujet pendant les douze heures que je passai avec eux, ce silence

(1) Rencontre bizarre. Ce M. Hardy conduisait à Rome Lemaire, pauvre diable allant mourir dans une ville où on le menait pour vivre. J'ai dit que Lemaire était le premier mari de la charmante Mme de Montalembert, un moment prédestinée à devenir ma protectrice, et à qui je venais de faire des adieux, je ne sais pourquoi, éternels.

surprenant, inexplicable, m'avait déjà bouleversé. On comprend dans quelle agitation je partis, repassant en ma mémoire les inimitiés qui, pendant les campagnes de 1796 et 1797, avaient si injustement assailli le général Masséna, et dont en ce moment je croyais deviner l'odieux dénouement.

Berthier avait des manières plus courtisanes que militaires, et, depuis le retour de Leoben, il les avait fait goûter du général Bonaparte, qui peut-être les jugeait utilisables dans un avenir qu'il envisageait. Ces manières, Berthier à cette époque même les poussait si loin que les républicains de l'armée d'Italie finirent par appeler communément le quartier du général en chef la « cour de Milan ». Avec sa rudesse, sa brusquerie qui tenaient à sa franchise, à son énergie, Masséna heurta Berthier en ce qui constituait pour celui-ci son principal mérite vis-à-vis de Bonaparte. D'autre part, Masséna s'était conquis une gloire trop belle, il avait en trop grande partie contribué aux premières et si décisives victoires de Bonaparte, pour que le maître et les courtisans la lui pardonnassent, et pour que celui qui voulait devenir l'arbitre et le dispensateur de tout lui pardonnât de ne devoir cette gloire qu'à lui-même.

Si donc on évalue les motifs que l'on avait pour amoindrir la renommée de Masséna, si on évalue encore l'influence que ne purent manquer d'avoir sur l'opinion des troupes de la France et des populations de l'Italie les mauvaises dispositions du général Bonaparte et celles du général Berthier, il ne restera plus de doute sur une des causes qui firent le succès de cette odieuse affaire de Rome.

Attaché comme je l'étais au général Masséna, on conçoit pour combien de raisons j'avais hâte de le rejoindre; je pressai les postillons; mais, en entrant à Flo-

rence, la voiture de M. Hardy se cassa. Pour la raccommoder, dix heures furent nécessaires (1), et nous n'arrivâmes que le 13 mars vers une heure après midi à Monterosi, où je trouvai le général Masséna remontant à cheval pour retourner à Rome.

Quelque pressé qu'il pût être de partir, je lui demandai néanmoins un entretien immédiat, et, rentré avec lui dans la chambre qu'il quittait, je lui remis la lettre du général Berthier et lui rendis compte de l'espèce de gêne que ma vue avait causée à ce général, du temps qu'il avait mis à faire sa lettre et de l'affectation avec laquelle il m'avait répété trois fois sa dernière phrase. Un J... f.....! bien articulé me révéla la pensée du général Masséna et fixa mon jugement sur un rôle odieux, auquel j'ai peine à croire encore, malgré toutes les preuves que j'en eus. Ou bien se peut-il vraiment que des jalousies antérieures aient poussé un homme comme le général Berthier à mener de telles intrigues, pour écarter un rival qu'il avait constamment traité en ennemi et pour éviter, de la part d'un tel successeur, le contrôle d'agissements qu'il avait intérêt à cacher?

Au surplus, et peut-être parce que j'étais sous l'impression toute récente de cette révélation, les raisons que, pendant le trajet de Monterosi à Rome, le général Masséna voulut bien me donner pour se justifier d'avoir quitté le centre de la révolte, ces raisons me parurent aussi peu concluantes que celles qui le décidaient à y reparaître. Sans doute, il avait reçu l'ordre d'embarquer trois demi-brigades d'infanterie et les deux

(1) Nous employâmes ces dix heures à visiter la ville, ses églises, ses palais, ses musées ; tel est le merveilleux ensemble de ses richesses que, lorsque nous pûmes repartir, j'étais épuisé d'admiration. Nulle part ailleurs qu'à Florence, je n'ai éprouvé ce sentiment.

régiments de cavalerie avec lesquels le général Desaix devait partir de Civitavecchia; sans doute, une députation le rappelait, et le général Dallemagne lui envoyait l'assurance qu'il serait reçu honorablement, le comité des insurgés étant dissous; sans doute encore, il souffrait de son apparence de proscription, et il pouvait imaginer que, le général Berthier étant retourné à Milan, les insurgés de Rome se trouveraient privés de leur principal appui; mais, d'autre part, Berthier avait laissé Rome peuplée de ses créatures, et par elles il y conservait son influence; son aide de camp Bruyères, le plus acharné de ses séides, persistait à y résider sans motifs ostensibles et y remuait tous les esprits. De plus, la majorité des révoltés était liée par des serments et menée par une minorité trop avancée dans le crime pour reculer. En pareille occurrence, c'est l'énergie des minorités qui domine les masses molles et flottantes; or l'intérêt de ces minorités était d'entraîner le plus grand nombre de coupables avec elles. Enfin le Directoire était saisi de l'affaire, et, avant qu'il eût envoyé sa décision, la plus simple prudence devait faire ajourner toute démarche nouvelle, le général Masséna s'exposant ainsi à être deux fois expulsé de Rome, et à l'être par le gouvernement, après l'avoir été par des subordonnés (1).

Toutefois je n'avais pas de représentation à faire au général Masséna, dont le parti était pris et la volonté bien arrêtée; je soumis seulement, pendant le trajet, mon avis au général Mireur, qui le partagea. Il nous semblait que le général en chef de l'armée de Rome eût joué un rôle plus digne si, conservant pour le moment

(1) On verra plus loin que les choses se passèrent ainsi; lorsque le général Masséna rentra à Rome le 13 mars (23 ventôse), depuis cinq jours déjà, depuis le 8-18, un ordre du ministre de la guerre était en route pour le remplacer dans le commandement de l'armée de Rome.

un poste d'expectative et de surveillance à Ponte Molle, il avait laissé les coupables recevoir de l'autorité supérieure le châtiment exemplaire qui ne pouvait leur être évité, et si lui-même n'était rentré que pour effacer les traces des déplorables événements et pour parler de pardon et d'oubli. Mais, pas plus que moi, le général Mireur ne se crut en situation pour présenter si tardivement cet avis.

La rentrée, qui se fit vers cinq heures du soir, fut calme et solennelle. Rendu au palais Ruspoli, où il avait été logé, le général Masséna y reçut immédiatement après son dîner les autorités romaines, les consuls y compris, les commissaires civils, aussi peu conséquents dans cet acte que dans leur arrêté, et les chefs des administrations françaises. Les officiers généraux, supérieurs et d'état-major se réunirent dans les salons du général en chef, et, pendant cette soirée, rien ne présagea le renouvellement des désordres.

Il était impossible que, par suite de tous ces bouleversements, une foule d'affaires graves ne fussent pas en souffrance. La nuit fut consacrée à y pourvoir et à rédiger une proclamation, dans laquelle le général Masséna disait, entre autres choses : « Avec tous les amis de l'ordre et de la discipline, je viens dévoiler d'atroces perfidies, démentir de nouvelles calomnies, confondre ceux qui ont dit que je m'étais démis de mon commandement... J'ai prouvé que je ne savais pas pactiser avec mes devoirs, et ce que j'ai fait, je le ferais encore, quand mes ennemis devraient en profiter pour déverser sur moi l'odieux des dilapidations auxquelles j'étais parfaitement étranger... Est-ce en Italie, où j'ai eu le bonheur de conduire plus de cent quatre-vingts fois à la victoire une partie de vos frères, que je devais m'attendre à de tels actes?... Il n'est pas une action de ma vie sur la-

quelle je ne puisse provoquer le plus sévère examen ; mais, quand on croirait pouvoir substituer des faits à de vagues inculpations, c'est au Directoire seul à en juger. J'attends ses ordres avec le calme d'une conscience pure ; se trompât-il, je vous donnerais encore l'exemple de l'obéissance. Que dis-je ! je cherche déjà à excuser auprès de lui de braves officiers, que des circonstances pénibles, les souffrances des soldats et surtout des suggestions perfides ont égarés un moment. »

Cette proclamation, dont les dernières phrases étaient d'un ton parfait, contenait au début quelques bravades inutiles, qui n'étaient point faites pour amener l'apaisement. Quoi qu'il en soit, le général Masséna l'envoya le 14 au Directoire, en y joignant une dépêche dans laquelle il demandait grâce pour la majorité des officiers, qui, dans la part qu'ils avaient prise à l'insurrection, pouvaient être jugés plus malheureux que coupables.

Tout à coup, et alors qu'il achevait cette dépêche, le bruit se répandit que les officiers subalternes se reportaient au Capitole, qu'ils avaient substitué comme lieu de rassemblement au Panthéon. N'ayant pas lu dans la proclamation la promesse d'un oubli total et d'un entier pardon, les plus turbulents ne cherchaient plus leur salut que dans le succès possible de nouveaux troubles. C'est chez Bruyères (1) que les plus exaltés d'entre eux s'étaient rendus au moment où la proclamation avait été affichée ; c'est de chez lui que les convocations verbales avaient été arrêtées, et c'est chez lui que les émissaires étaient revenus recevoir de nouvelles instructions,

(1) J'ai dit que Bruyères était resté à Rome sans chercher à donner le change sur le motif de sa prolongation de séjour ; on disait alors qu'il masquait sous cette apparence de rôle politique une mission plus importante de son général, mission consistant à assurer l'envoi de fonds restés en souffrance. En fait, pour ce qui est de lui, il n'en manquait pas.

ce dont il se vanta plus tard. Ainsi c'est avec un aide de camp de son rival, avec un simple capitaine, que de fait le général Masséna, un général en chef déjà couvert de gloire, se trouvait aux prises.

Quoi qu'ils pussent faire cependant, l'assemblée du 14, en quelque sorte improvisée, ne fut ni assez nombreuse ni assez complète pour que chaque corps fût représenté et pour que l'on pût délibérer; on s'ajourna donc au lendemain à dix heures du matin, puis on consacra la journée et la nuit à prévenir les officiers qui n'avaient pu être convoqués et à décider les officiers qui n'avaient pas répondu au premier appel (1).

Le général Masséna, ayant appris qu'on déchirait la proclamation qu'il avait fait afficher, convoqua de suite les généraux et chefs de corps, et les chargea de faire un dernier effort auprès de leurs officiers, et ce que les chefs du 7e régiment de hussards tentèrent en exécution de cet ordre mérite d'être rapporté. Après avoir épuisé tous les moyens de la persuasion, le colonel Champeaux et les chefs d'escadron La Salle et Théré, trois des hommes les plus formidables en combats singuliers, mirent l'habit bas et le sabre à la main, en déclarant à leurs officiers qu'ils appelaient en duel quiconque ne donnerait pas sa parole d'honneur de ne pas retourner au Capitole. Mais ce corps était l'un des plus compromis, et quelques-uns de ses officiers, en fait de rage, ne le cédaient à personne; en outre, il n'était plus à Rome un officier subalterne qui, sans passer pour un faux

(1) Le général Masséna aurait pu profiter de ces vingt-quatre heures pour diviser l'effort des révoltés, en ordonnant des visites, des changements de quartier, des exercices, une revue par brigade. Par tous les moyens possibles il fallait détourner de son but principal l'attention des révoltés. Mais, je l'ai dit, le général Masséna était trop d'une seule pièce pour manier habilement des subordonnés, hors les règles de la plus stricte discipline.

frère et pour un traître, pût se dispenser de se rendre aux réunions (1). Les provocations de Champeaux, La Salle et Théré n'eurent donc pas de résultat; aucun officier ne voulut ni se battre, ni promettre.

Le général Masséna, après avoir chargé les chefs de corps de faire la suprême intervention dont j'ai parlé, les avait convoqués pour le lendemain, neuf heures, c'est-à-dire une heure avant que s'ouvrît le conciliabule des révoltés au Capitole; mais ces généraux et chefs de corps n'arrivèrent qu'à dix heures, et, comme le général Masséna voulait se porter au Capitole en les entraînant à sa suite, ils lui démontrèrent l'inutilité de cette démarche, qui pouvait compromettre son autorité. Alors il dépêcha plusieurs d'entre eux vers l'assemblée; mais ils revinrent bientôt, disant qu'ils étaient arrivés trop tard, et que les officiers révoltés se portaient au domicile de leur général en chef.

Ces révoltés parurent presque aussitôt pour intimer au général Masséna l'ordre de sortir de Rome, attendu, disaient-ils, qu'ils ne le reconnaissaient plus comme chef; mais il n'avait pas pu souffrir que ces révoltés, en masse, souillassent l'appartement qu'il occupait, et au moment où ils entrèrent dans le palais Ruspoli, il se fit suivre des généraux, des officiers supérieurs et d'état-major qui se trouvaient chez lui, et dont je faisais partie; il se rendit jusqu'à la porte extérieure de son antichambre, qu'il barra, en se plaçant entre les deux chambranles, empêchant de cette sorte qu'aucun des révoltés ne dépassât le palier de l'escalier. C'est sur les marches et dans le vestibule qu'il les reçut, et c'est là qu'eurent lieu les colloques.

(1) Les non présents ne pouvaient tromper sur leur absence, chaque séance commençant par l'appel nominal des officiers corps par corps.

Le général Masséna refusa de se rendre à des ordres qui lui étaient portés au nom d'une assemblée illégale et inconstitutionnelle; mais les officiers, tout en reconnaissant l'illégalité de leurs réunions, firent la remarque que le « 18 fructidor » n'avait pas été plus légal et plus constitutionnel, qu'ils avaient bien le droit de s'appuyer sur cet exemple que leur avait donné le Directoire, et que d'ailleurs ils n'avaient pas à considérer les décisions qu'enverrait ce même Directoire, puisque leur général en chef était bien rentré à Rome sans se préoccuper de ce que seraient ces décisions. Enfin ils déclarèrent l'armée souveraine et les grandes mesures au-dessus des lois. Le général Masséna les rendit responsables de ce que l'opération d'armement dont il était chargé ne s'exécutait pas; mais toutes ces menaces étaient maladroites, parce qu'elles ne pouvaient que manquer leur effet.

J'ai été témoin de cette scène. Pendant que, sans excuse admissible, d'obscurs officiers bravaient, dans la personne d'un de leurs chefs les plus illustres, tous les sentiments d'honneur et de devoir, j'examinais la contenance et le rôle des généraux présents. Celui qui allait être avant un an le sauveur de la France, le général Masséna, avait la tête haute et, suivant sa pose habituelle, renversée vers la gauche, le regard ferme et animé, les lèvres serrées, le visage contracté; il m'apparut magnifique d'attitude et d'énergie; le général Rey, c'est une justice à lui rendre, adressait à ces révoltés des reproches outrés; le général Mireur ne dissimulait pas plus son indignation que Vial son affliction. Quant à Murat, superbe de prestance et de figure, immobile et dans un silence que toute une attitude concourait à rendre éloquent, il attestait et son scandale et la douleur que lui causait son impuissance à réprimer de semblables horreurs. Seul, le général Dallemagne paraissait plus prêt

à approuver qu'à contenir les révoltés. Il aurait dû, alors qu'ils reprochaient au général Masséna sa rentrée à Rome, leur crier : « C'est moi qui pour le salut de tous ai sollicité ce retour du général en chef »; mais il ne dit rien, tenant la tête baissée et n'osant regarder en face ni ses camarades, ni son chef.

Cependant les officiers révoltés n'étaient sortis que pour envoyer aussitôt au général Masséna l'ordre d'avoir à quitter Rome dès le lendemain même, à dix heures du matin. Le général était avisé que, dans les assemblées, avait été agitée la question de l'empoisonner ou de le fusiller, s'il n'obéissait à l'injonction; mais les menaces des révoltés ne l'effrayaient pas plus que les siennes n'avaient effrayé les révoltés; il ne partit pas, et les journées des 16 et 17 furent des journées un peu d'expectative; on attendait de part et d'autre les décisions du Directoire, qui ne pouvaient manquer d'arriver bientôt; malgré ce qu'ils en avaient dit, les révoltés n'étaient pas moins inquiets que le général en chef sur les résultats de cette attente.

La journée du 17 me rappelle cependant un incident qui une fois de plus peint d'un trait le général Masséna. Je me trouvais dans le salon du palais Ruspoli et j'y étais seul, lorsqu'un Italien se présenta et demanda à parler au général en chef, que je prévins et qui sortit de son cabinet. Cet Italien, que j'avais déjà vu au palais, avec qui même j'avais causé, dont j'ai oublié le nom, mais que le général Reille croit être un Génois nommé Scala, dit au général en l'abordant : « Général, je suis en mesure de faire éclater à Rome une insurrection, mais plus sérieuse que la première et qui par conséquent forcera les officiers à rejoindre leurs compagnies; elle vous donnera le moyen et le temps de ressaisir l'autorité et de faire exécuter vos ordres. — Le sang des

citoyens est sacré », répondit le général Masséna avec indignation, et, rentrant dans son cabinet, il ajouta : « et celui des soldats ne doit couler que pour les intérêts, l'honneur ou la défense de la patrie. » C'est en ma présence que furent faites l'offre et la réponse; je suis trop heureux de pouvoir les rapporter ici pour ne pas m'être félicité du hasard qui m'en fit le témoin (1).

Nous étions arrivés au 18 mars; le cinquième jour depuis la rentrée du général Masséna à Rome était commencé, et la situation devenait réellement intolérable. Je ne parle pas des criminels que le Capitole continuait à rassembler, et de ceux qui les excitaient et les soutenaient; mais le général Masséna, quelque fermeté qu'il pût y mettre, ne communiquait avec les troupes que par un intermédiaire, plus que suspect (2), et ses ordres n'étaient exécutés que lorsque son nom ne leur restait pas. La plupart des généraux et des chefs de corps, demeurés fidèles à leur poste d'honneur, partageaient avec le général Masséna une position que chaque jour, chaque heure, rendaient plus fausse, et la presque totalité des officiers d'état-major eux-mêmes se

(1) La première révolte, qui malheureusement avait favorisé l'assassinat d'un certain nombre de Français, n'avait été grave que par son but; quelques troupes réunies en hâte par la générale avaient promptement mis à la raison toute la population de Rome, et nos soldats s'étaient amusés de voir ces conjurés romains, en partie armés de mousquets qui rataient plus souvent qu'ils ne partaient, et les laissant braqués sur nos soldats avec les bassinets ouverts, puis criant en regardant le ciel : « Fate fuoco, Madonna... Per Cristo, fate fuoco. » Pendant leur pieuse invocation, nos braves mécréants, qui juraient comme des débaptisés, les jetaient à coups de baïonnette ou de balles les quatre fers en l'air. Vingt-deux de ces conjurés, choisis parmi les plus coupables, furent fusillés le surlendemain.

(2) On sait que son sous-chef d'état-major, Léopold Berthier, était le frère de l'ennemi trop puissant auquel le général Masséna n'hésitait pas à attribuer l'odieuse intrigue dont il était victime.

trouvaient comme impliqués dans les proscriptions du Capitole. Quant aux soldats, imitant l'indiscipline de leurs officiers, jetant à pleines mains l'argent de leur solde récemment payée, ils remplissaient les cabarets et les plus mauvais lieux; en complet état d'ivresse, ils s'entassaient dans des voitures de place et, par files de vingt-cinq à trente, parcouraient toute la ville en faisant retentir de leurs vociférations les quartiers qu'ils traversaient (1).

On se disait sans doute et on avait besoin de se dire que tout cela ne pouvait avoir de durée; il n'en était pas moins vrai que depuis le 28 février, jour du départ des premières dépêches rendant compte au Directoire de la révolte des officiers, vingt jours s'étaient écoulés, et c'était plus qu'il n'en fallait pour avoir reçu des ordres dont l'attente devenait si cruelle.

Enfin, ce même jour 18 mars, au matin, le général Masséna, par l'intermédiaire des commissaires civils, reçut ampliation de l'arrêté du Directoire, arrêté parti de Paris, dix jours plus tôt, le 8 mars, et qui venait infliger au général Masséna l'ordre de laisser le commandement provisoire de l'armée de Rome au général Dallemagne et de se rendre à Gênes.

Je n'examinerai pas la mesure en elle-même. Il était difficile de refaire, d'une autorité à ce point brisée et méconnue, une autorité suffisante; mais ne pas commencer par frapper les coupables était subversif, et paraître leur sacrifier un général à qui l'on n'avait et ne pouvait avoir aucun reproche à faire, en qui l'on

(1) Il faut bien le reconnaître cependant, quelque scandaleuse que fût la conduite des troupes, tout se borna à ce genre de désordres. Les sous-officiers suppléèrent les officiers en tout ce qui tenait à leurs devoirs, de manière que le service ne souffrit pas de leur absence; ainsi il ne manqua pas un homme au poste et aux piquets; aucun délit ne fut relevé au compte des soldats.

avait déjà de si grands services à récompenser, était impolitique et scandaleux. Quant à la manière dont le général Masséna fut informé de la décision qui le concernait, elle eût été au dernier point outrageante, si, au lieu de n'être qu'officieuse, elle avait été officielle. Envers ce général, qui plus que le général Bonaparte lui-même avait fait de la victoire une habitude française, le Directoire aurait pu montrer quelques égards et lui faire demander des éclaircissements avant de l'exécuter. On devait encore lui laisser la faculté de se rendre à Paris, où il était naturel de désirer l'entendre et juste de lui donner les moyens de se faire entendre. Au surplus, cette exécution fut due à l'animosité de Merlin et de La Réveillère; enfin, pour sauver le général Berthier à cause du général Bonaparte et de leur prochain départ pour l'Égypte, on avait voulu échapper aux révélations officielles, que la présence du général Masséna à Paris rendait inévitables.

Et si des considérations, que je n'admets pas, avaient paru rendre nécessaire un si injuste sacrifice, est-ce qu'au moins l'avis de son remplacement ne devait pas être apporté à un général tel que Masséna, je ne dirai pas seulement par un courrier, mais par un personnage qui dût lui être agréable et pût lui faire connaître la nouvelle avant que toute autre personne en fût avertie? Or rien de tout cela ne se fit. Les avocats qui nous gouvernaient, appartenant à cette caste qui fournira toujours les plus funestes chefs d'un État, ne pouvaient avoir pour les autres les ménagements qu'ils ne méritaient pas eux-mêmes. Ces hommes de rien, dans une position qui ne se passera jamais de prestige et ne peut rendre que la considération qu'elle reçoit, n'ayant de la royauté que le ridicule, traitèrent un des premiers hommes de guerre que la France ait eus, comme on aurait eu tort

de traiter un soldat; car ce sera toujours un échec pour l'honneur et la dignité d'une armée, chaque fois qu'on victimera le moindre de ses membres en faveur de l'indiscipline et de la rébellion. Quant au général Masséna, il se considéra dès ce moment comme affranchi de toute obligation, et, sans attendre ni son successeur, ce que l'ordre du Directoire prescrivait, ni même une communication officielle, il quitta Rome, une heure après avoir reçu l'avis de son changement. Laissant au général Dallemagne le soin d'attendre le successeur qu'il devait avoir, il se rendit à Gênes et ne s'y arrêta, le 28 mars (8 germinal), que pour informer le Directoire qu'il s'y était rendu; puis il repartit aussitôt pour sa ville natale, Antibes, où l'on eut encore l'indignité de paraître l'oublier pendant plusieurs mois.

Et maintenant, si j'ai particulièrement insisté sur des faits où je n'eus guère d'autre rôle que d'être un témoin actif et soucieux de la vérité, c'est qu'il me serait cruel d'avoir vu calomnier une des plus belles réputations militaires de mon temps sans avoir essayé de la défendre. Qui donc, au temps de l'empire, aurait osé élever la voix contre Berthier chef d'état-major ou major général de Bonaparte, plus tard ministre de la guerre, souverain de Neuchâtel, neveu du roi de Bavière, vice-connétable de France, Berthier qui, de 1810 à 1814, fut en France l'arbitre même des faveurs, de la fortune, de la réputation, c'est-à-dire de toutes les existences militaires?

Berthier ne fut cependant qu'un bon expéditionnaire d'ordres. J'ai dit plus haut qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour faire un excellent adjudant général; là s'arrêtait son mérite, et, pour répondre à ceux qui lui attribuaient une partie de la gloire de son chef, je citerai un fait prouvant ce qu'en pensait Bonaparte. C'était au retour de Saint-Jean d'Acre; Berthier, qui se

tenait à certaine distance du groupe de l'état-major général, faisait la moue. « Voyez, dit le général Bonaparte au général Kléber, voyez comme il boude et grognasse... et c'est de cet homme, avec son humeur de vieille femme, dont ses flatteurs font mon mentor... Ah ! si j'arrivais au pouvoir, je le placerais assez haut pour que personne ne se trompât plus sur sa médiocrité » (1). On sait qu'il tint parole, et que ses prévisions furent justifiées.

Quoi qu'il en soit, le fait de m'être trouvé à Rome à cette époque, d'avoir fait partie de l'état-major du général Masséna et de m'être ouvertement prononcé contre des impostures qui révoltaient ma conscience, ce fait devint un de mes torts irrémissibles et même vis-à-vis de Napoléon, près duquel c'était se recommander que de calomnier le général Masséna et d'aider à répandre sur lui les plus mauvais propos. Le général Soult en donna le plus scandaleux exemple. Il a fallu les événements de 1814 et de 1815, pour que quelques esprits plus impartiaux osassent en appeler d'un jugement qui semblait jusqu'alors définitif; mais ce jugement était à ce point accrédité que les historiens n'ont pas manqué de le reproduire.

Je ne cite que pour mémoire les pages erronées d'Abel Hugo, qui, dans le second volume de la *France militaire*, répète, en les allongeant outre mesure, les assertions de M. Thiers; mais j'insiste sur les quelques phrases écrites

(1) Puisque je me suis trouvé entraîné à placer cette anecdote, il faut que j'en donne la fin. Kléber non plus n'était pas content; il ne put s'empêcher de laisser sentir que la bouderie de Berthier pouvait avoir quelque raison. « Eh quoi, lui dit alors le général Bonaparte, murmurez-vous aussi? — Ma foi, il faudrait être bon enfant pour se montrer fort satisfait. — Tout n'est pas succès dans les armes; celui qui tient la queue de la poêle est parfois embarrassé. — D'accord, mais c'est encore pire d'être dedans. »

par ce dernier, puisqu'elles ont fait école en répandant cette opinion que Masséna donna le premier exemple des vols et des concussions, et que c'est en imitation de sa conduite qu'on dépouilla les palais, les couvents, les riches collections...

Pour toute réponse, il suffit de rappeler que, dès l'arrivée des troupes à Rome, c'est-à-dire dès le 10 février, le commandant militaire de Rome laisse enlever, sans bordereaux ni reçus, les diamants, tableaux, statues, objets d'art, matières d'or et d'argent appartenant au gouvernement, aux Anglais, à la maison Albani, aux émigrés, aux proscrits; il laisse piller les palais de tous ceux qu'il a fait arrêter ou fuir; il fait rançonner et en partie dépouiller les cinquante familles les plus riches de Rome, et lève de fortes contributions sur les autres, le tout au nom de la République et au profit, si ce n'est de qui de droit, du moins de qui de fait.

A partir du 10 février, avec une activité qu'explique la richesse inusitée des dépouilles à confisquer, les collecteurs commencent et mènent vigoureusement la grande rafle, et c'est seulement le 21 que Masséna arrive à Rome; sur le conseil de Berthier, il ordonne, au nom du Directoire, d'enlever l'argenterie des églises, et c'est là une faute politique, que je ne tenterai pas d'absoudre en tant que faute politique; mais l'exemple du pillage, comment, n'étant pas encore à Rome, aurait-il pu le donner?

M. Thiers, qui s'est si souvent vanté de n'avoir profité d'aucune fonction publique pour faire fortune, et qui du fond d'un hôtel somptueux jouait l'incorruptibilité, tout comme Robespierre du fond de la boutique du menuisier (1), M. Thiers n'a pas toujours eu la main légère

(1) Montrond, le beau Montrond, dont M. de Talleyrand disait « C'est certainement l'homme du monde qui a le plus d'esprit; de

pour souscrire aux accusations de corruption portées contre d'autres hommes d'État ou contre des généraux, et son autorité a fait naître des adeptes.

Vers la fin de 1836 ou au commencement de 1837, je rencontrai au club des Échecs, dont je faisais alors partie, un vieillard à cheveux blancs traînant sur ses épaules, le baron de Vaux, que l'on m'a dit avoir été consul de France à Rome, je ne sais à quelle époque, et je l'entendis, à propos de la révolte des officiers, proférer ces paroles : « Cette insurrection n'aurait pas eu lieu, si, en arrivant à Rome, le général Masséna ne s'était pas fait remettre un million. — Voilà, dis-je aussitôt, tout en continuant ma partie, mais en élevant la voix, un fait à rétorquer... » Le baron de Vaux s'en allait, il n'entendit ou n'attendit pas ma riposte; je le guettai, pour lui démontrer la fausseté de ces insinuations; mais j'appris un mois après qu'il venait de mourir, et je n'ai d'autre ressource que de placer ici ce que je lui aurais dit : ni les procès-verbaux qui ont été rédigés, pièces en main, contre le général Masséna par les officiers révoltés, ni la correspondance officielle ou privée du général Berthier, ni le résultat des vérifications qui se firent aux caisses de Rome par les agents des révoltés ne contiennent la moindre allusion à ce fait. Quant au

fait, il n'a pas un sou de bien, il ne jouit d'aucun traitement, il dépense soixante mille francs par an et n'a pas de dettes »; ce Montrond, à tout moment chargé de missions diplomatiques, d'autant plus rétribuées qu'elles n'avaient jamais de caractère officiel, et qui sans doute a eu moins à se louer de M. Thiers que de M. de Talleyrand, disait après la première sortie du ministère de ce petit grand homme : « Ce pauvre Thiers... Comme on le calomnie ! Ne le dirait-on pas chargé de tout l'or de la France? Je ne sais ce que la prolongation de son court ministère lui aurait valu; mais, enfin, à quoi se borne pour le moment tout son avoir? A deux pauvres petits millions. Le croirait-on ? pas une obole de plus; pour si peu doit-on faire tant de bruit? »

Pape, qui seul aurait pu verser pareille somme, il n'était plus à Rome, lors de la venue de Masséna, et d'ailleurs il avait été si bien mis à sec que Berthier avait dû lui donner de l'argent, afin qu'il pût se rendre en Toscane. Quant à avoir fait dépouiller les palais, les couvents de leurs richesses artistiques, il suffit d'avoir connu le général Masséna, trop étranger et plus qu'indifférent aux arts, pour être sûr que, s'il avait eu le temps matériel de s'en occuper, il n'y aurait certes pas pensé.

Par la persistance de telles calomnies, la gloire de tout autre que celle de Masséna aurait pu être à jamais ternie; mais on sait comment il allait se venger de l'injustice et de la perfidie. Disponible au 30 prairial 1799, qui expulsa Merlin du Directoire, il devait bientôt recevoir le commandement en chef d'une petite armée, destinée par le hasard des choses à jouer le plus grand rôle. C'est sur l'Helvétie que le plus grand effort de la coalition devait se porter, et, pendant que le général Berthier, devenu riche à Rome, amoureux à Milan, ne voulait plus partir en Égypte, pendant que Dallemagne et les misérables révoltés de Rome entraient déjà dans la poussière qui les recouvre pour toujours, il allait gagner la bataille décisive de Zurich et, successivement vainqueur de Korsakow, de Hotze et de Suvorow, sauver la France, qui sans lui eût été envahie et perdue.

CHAPITRE VII

Venu à Rome dans le seul but d'y servir auprès du général en chef Masséna et ne m'y trouvant plus qu'au milieu d'un trop grand nombre de ses ennemis, qui chantaient tous victoire, j'étais assez embarrassé du parti que je devais prendre. Ma première pensée avait été de suivre le général; mais à quel titre, quand sa destination n'en annonçait aucune, quand il ne savait pas lui-même ce qu'il allait devenir, quand, moi lui demandant des ordres, il fut réduit à me répondre : « Pour donner des ordres, il faut des pouvoirs, et je n'en ai plus... »

Je considérai d'ailleurs que cette position ne pouvait se prolonger. Le rôle des créatures du général Berthier était joué, par là même que le but avait été atteint et par elles et par lui. Le corps d'armée de Rome était à la veille d'avoir son chef titulaire, le général Gouvion-Saint-Cyr, nommé par ce même arrêté directorial qui remplaçait le général Masséna et qui fixait en même temps le successeur du général Berthier comme général en chef de l'armée d'Italie. N'appartenant plus au général Masséna, je voulus établir que je n'appartenais à personne, et j'attribuai au désir de voir Rome la prolongation de mon séjour.

A vrai dire, Rome m'attirait, Rome plus peuplée de souvenirs que jamais elle ne le fut d'hommes, Rome

qui semblait alors, sous notre inspiration, exhumer la vieille liberté dont l'avaient dotée ses antiques fondateurs, Rome enfin où la société de 1798 était enchanteresse, tant par le nombre des très jolies femmes que par la distinction de leurs manières. J'avais dans cette ville beaucoup d'amis; le bonheur de partager avec eux une exaltation aussi vive fut un nouveau sujet d'entraînement pour moi.

Au nombre des hommes que je considérais comme des amis se trouvait ce Burthe, déjà trop de fois nommé dans ces souvenirs, et que le temps devait m'aider à démasquer; je lui faisais alors beaucoup plus d'honneur qu'il ne méritait. Attiré à Rome par le même motif que moi, il s'y trouvait dans une position moins avantageuse, car il était toujours l'adjoint de Solignac; hésitant sur ce qu'il ferait, en joueur effréné il s'en remit à la fortune pour décider de sa destinée. Le général Masséna avait à peine dépassé la porte du Peuple, que, les cartes à la main, Burthe était déjà aux prises avec le frère du général Duphot et que, assis à la même table, ne suspendant leur partie que pour boire et pour manger, ces deux enragés se disputèrent pendant soixante-douze heures (du dimanche à midi au mercredi à midi) tout ce que contenait leur bourse. Burthe perdit tout ce qu'il y avait dans la sienne, si même il ne perdit que cela, prétendit, suivant sa nature qui le portait à faire aux autres un crime de son malheur ou de ses fautes, qu'il avait été triché par Duphot, incapable cependant d'une telle infamie; il l'insulta et eut avec lui un duel qui se termina par des égratignures; puis il quitta Rome, se rendit à Milan, et ne put m'entraîner à y rejoindre avec lui Solignac qui y était resté pour jouer, ce qui ne pouvait manquer d'allécher Burthe, mais ne pouvait plus avoir aucun attrait pour moi.

Burthe parti, j'avais encore à Rome La Salle, en qui se réunissaient les plus aimables, les meilleures et les plus brillantes qualités comme homme et comme guerrier; ce brave La Salle arrivait de Perugia, où il s'était rendu coupable d'une folie que je vais rapporter, une des mille dont il a semé tous les lieux où il a séjourné, mais dont il ne parlait jamais, parce que le jour ne pouvait suffire pour débiter les facéties de la veille ou du matin (1). Bref, rentrant, la nuit venue, de je ne sais quelle course ou expédition, il voit l'hôtel de Mme Cesarini entièrement éclairé, et apprend que cette dame, veuve, encore jeune, fort belle, et tenant à Perugia le premier rang, donnait un bal. Une idée extravagante s'empare de lui; incapable d'y résister, il fait arrêter son escadron et, couvert de poussière, sans descendre de cheval, entre dans le vestibule; au risque de se rompre cent fois le cou, il monte le bel escalier en pierre de taille qui conduit au premier, passe en caracolant sur les dalles de marbre des paliers, sur les parquets des salons qu'il couvre d'éraflures; il arrive au galop dans la salle de bal et, à l'épouvante de toutes les danseuses, se lance au milieu de la contredanse. Bientôt maître de l'espace comme du reste, il ordonne à l'orchestre de continuer à jouer et fait achever à son cheval la contredanse commencée; puis, après s'être servi du punch, avoir fait avaler des limonades et des gâteaux à son cheval, après l'avoir fait regarder par la fenêtre pour se montrer à ses hussards, après l'avoir obligé à saluer la maîtresse de céans et toute la compagnie, il part sans avoir mis pied à terre, et, malgré tout ce que l'on peut observer et crier, il descend comme il l'a monté cet escalier de pierre et de

(1) Ce n'est donc pas par lui que j'appris cette folie, qui me fut racontée un peu plus tard, quand je fus envoyé en mission à Perugia.

marbre, et rejoint ses hussards qui l'idolâtraient et le reçoivent en l'acclamant.

Avec La Salle je puis citer encore Daure, dont j'ai déjà parlé et qui joignait à beaucoup de capacité une habitude de facéties continuelles, très propre à rendre sa société fort agréable; Clément de la Roncière, bon, brave et excellent camarade, digne d'un autre fils que celui qui a désolé sa vieillesse (1); Maucune l'aîné, bel et vaillant officier. Tous avaient le même grade que moi, et nous étions unis par une amitié solide et réciproque.

Toutefois, les deux jeunes gens avec lesquels je me liai d'une manière particulièrement intime furent Guibert et Knoring. Guibert, neveu du comte (2), jeune homme distingué, plein d'expansion et de mérite, qui me prit en vive tendresse et que des analogies de goût me rendirent de jour en jour plus cher. Quant à Knoring, d'origine livonienne, il était instruit, vaillant, agile, adorait la France et les Français, s'enthousiasmait de leur gloire et restait à Rome pour le seul plaisir de se trouver au milieu d'une armée française. De ces deux hommes si distingués aucun ne fut destiné à prolonger son existence. Quelques mois après, ce pauvre Guibert fut tué en Égypte, aide de camp du général Bonaparte; et Knoring, parti pour l'Égypte avec le général Desaix, revint avant le retour de l'armée, et, après avoir fait des actions d'éclat, se rendit à Paris, où il fut tué dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

(1) Ce fils est Émile Clément de la Roncière; accusé d'avoir attenté à l'honneur d'une jeune fille de famille, il fut condamné à dix ans de réclusion. Le frère cadet de ce malheureux jeune homme eut, comme amiral et comme homme de guerre, les plus nobles destinées. (Éd.)

(2) Le comte Jacques-Antoine-Hippolyte de Guibert, homme de plume et d'épée, laissa quelques bons ouvrages et fut de l'Académie française. Il eut sa part de célébrité, et, quand il mourut en 1790, son éloge fut composé par Mme de Staël. (Éd.)

Achevant ses études dans une université d'Allemagne, il y avait acquis une véritable réputation sous le rapport des mérites qui le distinguaient et de l'habileté à manier les armes. Je ne sais quelle autre université avait un sujet parvenu par les mêmes succès aux mêmes honneurs, et, comme chacune de ces universités se vantait de son coryphée, ces deux jeunes gens furent bientôt informés de la rivalité involontaire qui existait entre eux. Knoring n'y vit qu'un motif de féliciter son émule, de se féliciter lui-même de l'assimilation, et ce fait suffit pour le caractériser; mais cet émule s'en trouva irrité et blessé, au point d'envoyer un cartel à Knoring, pour savoir, disait-il, lequel des deux devait céder le pas à l'autre; il le prévenait qu'il l'attendait. Knoring répondit qu'il acceptait le défi, mais que, n'étant fait pour aller trouver les autres, si l'adversaire faisait la moitié du trajet, lui ferait la seconde moitié. La condition, ou bien ne fut pas acceptée, ou bien ne put pas être exécutée, et tout en était resté là, lorsque, en 1801, la fatalité voulut que les deux jeunes gens se trouvassent en même temps à Paris sans le savoir; ils ne se seraient peut-être pas rencontrés, si une dame qui, j'ai horreur de le dire, était Française, informée de cette anecdote par l'un d'eux, n'avait été capable de se faire présenter l'adversaire, de les réunir et, au milieu d'un cercle nombreux, de les faire mettre en présence. C'est par suite de cette rencontre qu'eut lieu au pistolet le duel, dans lequel ce pauvre Knoring succomba, et, pour comble de malheur, par la sottise et la faiblesse de ses témoins (1).

(1) J'ai dit que Knoring était adroit et fort; je lui ai vu, entre mille autres preuves, gagner le pari de lancer, d'une distance de vingt-cinq pieds, un jeune homme dans le lac de la villa Borghese. A propos de ce fait, je ne puis m'empêcher d'en citer un autre du même genre, parce qu'il caractérise assez bien la manière d'être des jeunes gens à cette époque. Le lieutenant général comte Saint-

Grâce à mes bonnes relations, je fus présenté de suite dans les premières maisons; mes relations se multiplièrent et devinrent plus agréables de jour en jour. Je dois le dire, je fus ravi des dames romaines et de tout ce qu'elles mettaient de naturel, d'abandon et de grâces à cette familiarité italienne, au dernier point provocatrice. Après la seconde entrevue, on était reçu le matin comme le soir, au théâtre comme au palais, en tête-à-tête comme en nombreuse compagnie, avec toutes les marques de l'intimité et de la bienveillance; on n'était plus appelé que par son nom de baptême ou de famille tout court, ce qui paraissait mettre tout le monde de pair et autorisait d'inappréciables réciprocités. A quelque femme que l'on parlât, on ne l'apostrophait que par son seul titre; de quelque femme que l'on causât, absente ou présente, titrée ou non titrée, on ne la désignait que par la... une telle... ainsi... l'Ottoboni... la Borghese... la Visconti... la Doria, etc. Seulement il fallait être reçu, non pas au simple titre de visiteur, mais admis aux réunions journalières et tout intimes. Mœurs charmantes, mais dangereuses, grâce auxquelles l'amour ne vieillit pas, devient le seul dieu qu'on adore et transforme Rome la sainte en une des arènes les plus actives de Cythère. La vie s'y passe dans un enivrement que font naître autour d'elles des femmes aux cheveux d'ébène, à l'œil étincelant, au cœur brûlant comme leur climat. Belles aux contours voluptueux, dans l'extase qu'elles font partager, elles exploitent au profit du plaisir ce désœuvrement

Germain m'a conté qu'une nuit, voulant entrer dans une maison aimable, où l'on refusait de les recevoir, mais qui avait au premier étage un balcon de fer sur la rue, le futur lieutenant général baron Margaron avait lancé un de leurs compagnons de folie à la hauteur du balcon, auquel ce compagnon s'accrocha et d'où il pénétra dans la maison, pour faire, de force et le sabre en main, ouvrir la porte.

des gens comme il faut, ce *dolce far niente*, qui chaque matin fait promener vingt tributs de boudoir en boudoir!

Au nombre des dames que je vis journellement à Rome et qui, chaque jour, se réunissaient au théâtre ou chez l'une d'elles, je citerai : mon hôtesse, la marquise Girolama Lepri, femme d'esprit et fort bonne femme; elle donnait de nombreux dîners et, tous les soirs, un souper auquel se trouvaient régulièrement Maucune, La Salle, une Mme Maccarani, belle et très bonne personne, et la maîtresse de cet aimable et brillant fou, quelques autres femmes, plusieurs Italiens lettrés et distingués, enfin un jeune Napolitain nommé Michel Lagreca, que son titre de prélat monseigneurisait, en somme, garçon d'esprit et très joli homme, on ne peut plus recherché en ce qui tenait à la toilette, de bon ton, de bonnes manières, d'un commerce égal et agréable, et soutenant son espèce de rang par une belle fortune; mais, pour moi, un de ces êtres qui devaient avoir une trop grande influence sur ma destinée, et dont, par conséquent, le nom reviendra dans le cours de cet ouvrage. Le séjour chez mon hôtesse ne manquait donc pas d'agréments; mais, malgré tout son esprit, elle oubliait que les hommes ne désirent que ce qu'on leur refuse et n'admirent que ce qu'on leur cache; c'était une cause de divertissement pour les plus jolies femmes de Rome, qui devinaient que cette dame n'avait rien de caché pour moi et m'accablaient de compliments, que, Dieu merci, je méritais fort peu. Riant d'autant plus qu'elles me voyaient plus vexé de leurs félicitations, elles me mettaient à la torture, chaque fois que j'étais contraint devant elles de donner la main à cette dame.

La princesse Borghese était une dame douée d'une raison supérieure et d'une grande force d'âme et d'esprit. Aucune des familles restées à Rome, et c'était le

châtiment du rôle que le fils aîné, le prince Camille, colonel de la garde civique, avait joué le 28 décembre, aucune famille n'avait éprouvé de plus fortes pertes que la sienne. Elle avait payé des contributions énormes et fourni à des réquisitions continuelles. On lui avait enlevé une masse de vaisselle, avec peine entassée dans plus de douze armoires immenses, les Borghese ayant souvent renouvelé leur vaisselle et, depuis Paul V, n'ayant jamais vendu fût-ce une cuiller à leurs armes. Enfin, de soixante chevaux en partie magnifiques et qui se trouvaient dans les écuries de cette maison, il restait à la princesse deux rosses. Eh bien, jamais elle ne proférait une plainte ou ne disait un mot rappelant qu'elle pût avoir à se plaindre de quoi que ce soit, jamais sa gaieté ne fut altérée; deux fois seulement et durant plusieurs mois de relations quotidiennes, je lui ai entendu aborder ces matières; la première pour dire à une dame qui se lamentait : « Allons, ma chère, vous parlerez de cela demain à votre homme d'affaires; quant à nous, qui sommes ici pour nous amuser, nous n'avons que faire de ces détails. » Et, un soir que je lui donnais la main jusqu'à sa voiture et que, pour arriver au pied de l'escalier, ses chevaux passaient péniblement devant nous : « Avouez, Thiébault », me dit-elle en éclatant de rire, « qu'il me reste deux jolis chevaux. » Au reste et à l'exemple des Noailles, les princes de cette famille avaient adopté des rôles dont ils tirèrent un meilleur parti que leurs modèles. Le prince Borghese était patriote; son frère, le prince Aldobrandini, était royaliste et papal. Le fils aîné du prince Borghese, Camille, héritier de son père, était royaliste, et Checo, le cadet, qui seul reste aujourd'hui (1), était patriote; de sorte que, le

(1) Des deux fils du prince et de la princesse Borghese, l'aîné, Camille, prit le titre de la maison à la mort de son père et devint

règne de Berthier passé, tout fut sauvé. Quand les Français étaient les maîtres, ils protégeaient la famille à cause du père et du fils cadet; quand ils étaient chassés de Rome, la famille était protégée à cause de l'oncle et du fils aîné.

Je continue ma revue : les princesses Chigi et Giustiniani, inséparables alors, ne m'offriraient rien à dire, si Daure n'avait fait chez la première la facétie de conduire et de présenter en une fois, sans permission demandée, sans reprendre haleine et du plus grand sérieux, six personnes avec ce formulaire : « Princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. A..., mon ami; princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. B..., l'ami de mon ami. Et enfin, princesse, j'ai l'honneur de vous présenter M. F..., l'ami de l'ami, de l'ami, de l'ami, de l'ami de mon ami. Ce fut une véritable inconvenance, en tout digne de celle de Padoue et assez semblable quant aux suites; car presque tous les présentés de cette espèce et de cette sorte ne pouvaient pas plus convenir à ce monde, que ce monde ne pouvait leur convenir.

La jeune duchesse de Lante n'était pas moins remarquable par sa figure, son amabilité, son esprit vif et décidé, que par des grâces impassibles sous des formes parfaites. Elle devint la maîtresse du prince Camille Borghese, et cela quoique le mariage de celui-ci avec

beau-frère de Napoléon, par son mariage avec Pauline Bonaparte, veuve du général Leclerc, mort à Saint-Domingue. Il ne laissa pas d'enfant, et le titre revint à son frère qui portait, en 1798, ce sobriquet de Checo, par diminutif de son nom Francesco. Checo était alors considéré comme l'héritier de son oncle, le prince Aldobrandini, dont il recueillit d'abord le nom avant d'être prince Borghese. Il épousa la fille du comte Alexandre de La Rochefoucauld et en eut une fille et trois fils. J'apprends aujourd'hui, 11 juin 1839, que le prince Francesco est mort à Rome le 29 mai dernier.

Mme Le Clerc eût achevé de révéler qu'il ne pouvait avoir ni femme ni maîtresse. Mais ce qui me la rappelle surtout, c'est que, amoureuse d'un aide de camp du général Kellermann, très joli garçon du reste, elle choisit pour le premier rendez-vous la nuit qui précéda le jour de son mariage. On n'y mit pas même grand mystère, et cette anecdote parut assez piquante pour faire quelque bruit. Je lui en parlai un soir, et, comme je ne pouvais m'empêcher de rire, en appuyant sur ce qu'il y avait de flatteur dans cette manière de prouver une préférence, elle me répondit sans confusion ni embarras : « Je ne devais au duc de Lante (1), auquel on m'a mariée sans me consulter, que la fille dont mon père a disposé; quant à moi, j'ai voulu me donner à qui me plaisait. » Aimant ainsi à se donner, pourquoi choisit-elle le prince Borghese, qui cependant n'avait rien qui pût plaire? Se donner à lui était ne se donner à personne.

La duchesse Ceva est la plus belle brune aux yeux bleus que j'aie vue de ma vie; femme superbe, elle était en même temps excellemment bonne. Arrêter mes pensées sur elle, la désirer, l'obtenir, l'aimer et la quitter fut l'affaire de trop peu d'instants; mais le ciel me réserva à cet égard une consolation. Ayant à aller à Florence, elle fit, en compensation de la peine qu'elle avait attachée à mon départ de Rome, le détour de passer par Perugia, où le général Saint-Cyr, ainsi que je le dirai, m'avait envoyé; elle y resta huit jours, dont le regret acquitta la dette, dont la reconnaissance consacra le souvenir. Dans ce trop rapide épisode, il ne fut question ni

(1) La mère de ce duc me fournit un souvenir. Quoique âgée, elle avait conservé une peau qui, bien que décolorée, quand le rouge ne la ranimait pas, n'en était pas moins unie comme celle d'une jeune femme. Elle devait cet avantage à des tranches de veau, tranches très minces, dont, en se couchant, elle se couvrait les bras, les mains, la figure et le cou.

de vive passion, ni de grande exaltation; car cette ravissante créature, pour ne tromper ni elle ni personne, et ne jamais être trompée, se livrait sans s'engager, se donnait sans rien garantir, n'exigeait que ce qu'elle accordait, affranchissant ainsi l'amour des influences du passé et des incertitudes de l'avenir. Elle consacrait tout entier au plaisir ce présent qui est la vie, que chaque instant renouvelle et anéantit, et qu'elle déifiait en un doux oubli du monde et d'elle-même, comme si les heures de bonheur ne devaient avoir ni lendemain ni suite, et n'avaient eu ni précédent ni veille. Pourtant, au moment de partir : « Que dira-t-on du séjour que j'ai fait ici ? » me demanda-t-elle en riant. « On dira, répondis-je, que vous n'y pouviez être remplacée par personne. J'en atteste l'honneur. — Eh bien, reprit-elle avec une effusion qui m'étonna, je serai malheureuse de l'idée de ne pas vous revoir! J'en atteste l'amour. » Et nous nous quittâmes pour l'éternité.

Mme Ottoboni, une des beautés orientales les plus brillantes et les plus suaves, non moins remarquable par son esprit, ses grâces et ses aimables qualités, que par l'éclat de son visage, avait été mariée à l'âge heureux de dix-sept ans à un homme de plus de quarante. Il n'y avait donc entre eux aucun rapport d'âge, c'est-à-dire d'idées, de goûts, de besoins, de même qu'il n'y avait aucun rapport de position; elle était bien née, et il était plébéien; mais il était aussi un très riche banquier de Rome et un homme du meilleur accord. Quelque temps après son mariage, il avait en conséquence dit à sa femme : « Je t'ai épousée, non pour être ton tyran, mais pour que tu sois heureuse... Eh bien, mes occupations m'empêchent de me dévouer à tes plaisirs autant que tu mérites qu'on s'y dévoue; mon âge s'oppose à ce que j'occupe ton imagination et ton cœur, autant qu'ils peu-

vent avoir besoin d'être occupés; ainsi je te laisse le degré de liberté dont tu pourras désirer jouir, à condition que tu en useras sans scandale. » Le pacte, d'abord repoussé, finit par être admis, si ce n'est conclu. Quant à la condition, elle fut observée à ce point que, sauf un de ces heureux à propos dont on rend grâces aux dieux plus qu'on ne s'en enorgueillit et qui me valut une félicité plus vive que durable, je ne lui ai connu qu'un seul amant, commissaire des guerres dans notre armée, nommé de Valville...

Un soir, chez la duchesse de Lante, et passant devant moi : « Thiébault, me dit cette belle Ottoboni, je vais jouer; voulez-vous être de moitié dans mon jeu? — Franchement, répondis-je à demi-voix, il n'y a que vos faveurs que je n'aime pas à partager, malgré tout ce qu'il y a de matrimonial entre Valville et vous... » Sans répliquer, elle répéta : « Voulez-vous être de moitié dans mon jeu? » et, sur mon acceptation, elle ajouta : « Eh bien, j'ai quinze sequins, donnez-m'en quinze autres. » Je les lui remis. Elle était joueuse forcenée comme le sont en général toutes les Italiennes et comme l'étaient à Rome presque toutes les dames de notre société. Deux grandes heures s'étaient écoulées; depuis longtemps j'avais oublié mes sequins que je considérais comme cent fois perdus, lorsque je vis la belle Ottoboni revenir serrant de ses deux mains charmantes, avec peine, mais avec une grâce exquise, le devant de sa robe pleine de piastres et d'or. « J'ai beaucoup gagné, me dit-elle avec un petit air vainqueur; ainsi partageons. » Elle me fit ma part, s'élevant à cent sequins, c'est-à-dire onze cent vingt-huit francs, et, si je fus heureux d'un pareil bénéfice, ce fut surtout parce que je le lui devais. Même après quarante-huit ans, il faut un véritable effort pour parler aussi brièvement et de Mme Ottoboni et de

cette duchesse Ceva. Clore si vite le chapitre qui les concerne, c'est comme se séparer une nouvelle fois de ces enchanteresses, prêtresses toujours inspirées par le dieu qu'elles encensaient et qui, prodigues de toutes les séductions, de toutes les voluptés, étaient à la fois l'orgueil et les délices de leurs amants.

Je ne sais plus qui de nous eut l'idée de donner un bal aux dames de Rome; mais cette idée fut heureuse, d'abord parce que les jeunes dames de notre société se desséchaient du désir de danser et qu'aucune d'elles n'aurait osé donner un bal dans de si graves circonstances; ensuite parce que c'était le seul moyen que nous eussions de leur témoigner la reconnaissance que nous inspiraient leurs bontés. L'un des commissaires (et je l'ai été pour toutes les fêtes auxquelles j'ai eu à prendre part dans ma vie), je fus chargé d'adresser les invitations aux dames des premières classes; ces invitations, nous avions résolu de les faire, pour plus de politesse, et de vive voix et par écrit. Pour avoir accès auprès de toutes ces dames, et pour être plus certain de vaincre quelques récalcitrances, je me fis accompagner par le prince Camille Borghese et conduire par lui dans son phaéton, attelé, non de deux rosses comme le carrosse de madame sa mère, mais de deux des plus beaux chevaux de l'Italie. Ce bal, au reste, fut charmant par le plaisir que les dames y trouvèrent. Quant aux Romains, quelques-uns d'entre eux se rendirent amusants par une voracité que nulle part je n'ai vu porter à ce point; ils se précipitaient vers le buffet avec l'empressement le plus avide, et là, d'une de leurs mains ils mangeaient comme des goinfres, tandis que de l'autre ils remplissaient leurs poches qu'ils allaient vider chez eux pour venir les remplir de nouveau; ils emportèrent jusqu'à des glaces dans des espèces d'étuis de fer-blanc. Ce bal eut un tel succès que nous

en donnâmes un second qui, par parenthèse, eut lieu le lendemain de mon brusque départ pour Perugia; mais, ainsi que je l'avais conseillé, il y eut un buffet pour les dames et un pour les hommes; à celui-ci, chacun pouvait demander une chose ou deux selon son goût; puis, une fois servi, il devait laisser la place libre pour ceux qui le suivaient.

On est gourmand à Rome. Lorsque nous allions au spectacle, habituellement dans les loges, vers la fin des opéras nous mangions non seulement toutes sortes de sucreries, mais aussi d'un pâté chaud célèbre à Rome et dans la confection duquel le cuisinier de la princesse Borghese excellait. Rempli des choses les plus délicates, ce genre de pâté forme un mets excellent.

Cette vie était délicieuse. Au milieu d'illusions qui pouvaient tenir lieu de réalités, et de réalités qui donnaient un nouveau charme aux illusions, les journées s'écoulaient vite. Nous consacrions nos matinées à voir une à une des femmes charmantes, que la fin du jour devait nous faire retrouver réunies en promenade aux villas les plus célèbres, et presque toujours à la villa Borghese. La plupart des dîners étaient employés à répondre aux invitations des généraux, et les soirées ainsi qu'une partie de la nuit appartenaient au spectacle, aussi bien qu'à des réunions nombreuses et brillantes.

La villa Borghese, que Joseph II s'indigna de voir la propriété d'un autre que d'un souverain (1), me ramène à une des promenades que j'y fis. Cette promenade eut lieu le second dimanche qui suivit mon arrivée à Rome;

(1) Un musée royal et des jardins enchanteurs complètent la somptuosité de ce palais, grâce à l'habile emploi d'une partie des revenus de l'immense fortune de la malheureuse et superbe Cenci. Cette fortune, dont Clément VIII dota sa famille, était trop colossale pour que celle qui la possédait pût espérer une grâce, qu'une effroyable circonstance réclamait.

je la fis avec mon hôtesse, qui poussait la complaisance au point de m'aider à voir ce que Rome et ses alentours offraient de plus remarquable. Je comptais donc faire cette course seul avec elle; mais, au départ, elle ordonna à son cocher de passer à je ne sais quel couvent, pour prendre, me dit-elle, la fille d'une de ses amies, dont pour ce jour-là elle s'était chargée. Je m'attendais à une Agnès et, dès que cette jeune personne fut montée en voiture, j'affectai la plus extrême réserve; mais quelle fut ma stupéfaction de voir cette enfant de quinze ans me fixer de manière à me décontenancer, me serrer la main, quand je la lui donnai pour descendre de voiture ou pour y remonter ! Rentrés chez la marquise, elle s'abandonna avec moi à une exaltation que Dieu me garde de caractériser; nous n'étions pas à table, qu'elle m'avait fait dix déclarations; après dîner, elle recommença, et de manière à me faire battre en retraite jusque sous le lustre. Le lendemain, je reçus d'elle une lettre extravagante, et chaque jour me gratifiait d'une nouvelle, où elle s'épuisait à m'indiquer les moyens de nous voir, moyen qui du reste se bornait à suivre la femme qui me remettait ses lettres. C'est toujours une situation assez fausse que d'avoir à se défendre contre qui doit vous résister, et de telles provocations ne pouvaient m'inspirer que de l'horreur. Plus noire que brune, maigre, ardente comme la louve de Virgile, impudique au point de révolter un sous-officier de housards, j'étais réduit à la fuir, et quand elle dînait chez mon hôtesse, elle ne m'y trouvait pas. Le désespoir eut son tour. Elle voulait s'empoisonner, m'écrivit-elle, mais ne le fit pas; et certes, au prix de ses faveurs, je n'aurais pas racheté sa vie. Et c'était à quinze ans, dans un des premiers couvents de la cité sainte, qu'elle en était arrivée à ce degré de dépravation, et tel est un exemple de mœurs que

pouvait développer, sous l'influence du climat et chez une nature trop vive, l'éducation religieuse dans une ville où la masse des ecclésiastiques depuis et y compris les cardinaux, jusques et y compris les enfants de chœur, renchérissaient sur tous les genres de libertinages ou de corruption, sans garder de mesures, sans songer aux apparences. Aussi ne pouvait-on faire la cour à aucune jolie femme, sans y avoir un monseigneur pour rival, et facilement on trouvait contre eux des auxiliaires dans les autres prêtres, qui s'entremettaient même à bas prix. Pour une piastre ils se disputaient à qui jouerait un rôle que je m'abstiens de qualifier; ils le jouaient à merveille.

A côté des plaisirs délicats, de plus grossiers ne manquaient donc pas à Rome; la jeune armée ne s'en privait guère. Dans un autre genre je me rappelle, comme un bel exemple de tapage, un dîner que, par une juste répugnance, j'aurais passé sous silence, si pour le consigner je n'avais un motif que l'on devinera : je veux parler du dîner d'adieu que donna Bruyères, lorsqu'il quitta enfin Rome pour retourner à Milan, dîner dont je me trouvai faire partie et pendant lequel les verres, les carafes, bouteilles, assiettes et plats furent jetés par la fenêtre ou brisés sur place. Bruyères avait donné l'exemple, sans réfléchir que cette ruineuse extravagance, jointe au train si luxueux qu'il avait mené, achevait de prouver que l'argent ne lui coûtait guère à gagner. Ce fut au reste un spectacle comique que la stupéfaction des garçons qui, croyant recevoir, en échange des assiettes blanches, celles qui avaient servi, les voyaient voler par la fenêtre ou contre les murailles, ou tomber par terre comme par mégarde. A la nouvelle de cette destruction, le maître d'auberge survint, et, n'ayant jamais rien vu de semblable, il avait peine à en

croire ses yeux! Ne sachant que dire et que faire, il pria du moins que l'on fît grâce à je ne sais plus quelle pièce de service et à une pile d'assiettes plus belle que les autres; mais son air piteux ne fit que hâter ce qu'il redoutait et rendre la scène plus burlesque, par la manière dont un des convives lui démontra du plus grand sérieux que ce qu'il demandait était impossible, puis, tout en lui parlant, prit, comme par distraction, des assiettes de la belle pile et, gesticulant avec, en cassa contre sa tête une demi-douzaine (1).

Il me reste à parler de Rome que j'ai parcourue de jour comme de nuit, car j'ai voulu la voir sous le clair de la lune, qui masse les ombres et pour cela même est à juste titre appelée l'astre des monuments. Rome est si connue que j'hésitais à en retracer quelques descriptions; mais, entraîné par les jaseries auxquelles je m'abandonne, je n'ai pas eu la force de renoncer à me souvenir de mes impressions.

La roche Tarpéienne me causa une indicible surprise. Au souvenir des criminels qu'on précipitait de son faîte, j'approchais d'elle en frémissant et je la trouvai telle que le moindre polisson ne pourrait tirer vanité d'en avoir fait le saut. Je fus beaucoup plus intéressé par le Colisée, des pierres duquel on a bâti tant de maisons,

(1) Le lieutenant général marquis de La Tour-Maubourg, brave comme Bayard, intègre comme Turenne, toujours si exemplaire, se trouva, je ne saurais plus dire l'époque, à un repas où se firent les mêmes extravagances. Impassible tant qu'avait duré la scène de destruction, il se leva au moment où ses enragés convives n'eurent plus rien à briser, mit un couteau dans ses dents, monta sur la table sans dire un mot, grimpa dans un lustre auquel personne n'avait pensé et, s'étant mis à califourchon sur la partie la plus élevée, coupa la corde à laquelle était suspendu ce lustre dont il suivit la chute en plein milieu de la table. Après quoi il se dépêtra comme il put, prit son sabre et son chapeau, et, plus ou moins meurtri ou blessé, s'en alla sans proférer une parole.

notamment le palais Farnese, et dont on ne put arrêter la destruction qu'en y construisant les douze chapelles qui entourent l'arène et en les bénissant. Le Capitole, devenu un musée, m'apparut comme une profanation; le Panthéon, comme une miniature de son nom. Les dix-neuf arcs de triomphe de Rome et notamment ceux de Septime et de Tite me semblèrent d'autant plus beaux que je ne pouvais leur comparer que la porte Saint-Denis, alors qu'aujourd'hui l'arc de Napoléon les domine, comme Napoléon lui-même domine les princes que ces arcs rappellent. Les colonnes Antonine et Trajane me frappèrent par la proportion et la beauté d'exécution, et certes je ne pensais pas alors que, pour l'érection d'une colonne semblable, je fournirais un jour le bronze de vingt-quatre pièces de canon russes.

Mettant à part toutes les richesses qu'il renferme, je n'ai gardé du Vatican que le souvenir d'une fatigue avec ses douze cents chambres, ses soixante et un mille pieds de tour, les huit grands escaliers, les deux cents petits, les chapelles, les musées, les galeries, la bibliothèque, les jardins. Le Campo Vaccino, cet ancien Forum, qu'il serait plus exact de nommer le champ des débris et dont jusqu'à la poussière est monumentale; le pont qui remplace celui que défendit Coclès; la porte du Peuple; le Cours, consacré par tant de triomphes, y compris la parodie triomphale du général Berthier; le Tibre dont les eaux si sales ajoutent sans cesse à la vase, comme pour ensevelir à jamais d'inappréciables richesses enfouies dans son lit; le tombeau d'Adrien, transformé en château Saint-Ange; les vastes débris du palais des Césars; la statue de Pompée, au pied de laquelle César fut assassiné; la Louve du Capitole, frappée de la foudre la veille de l'assassinat, cette louve et cette statue, que des Français, jouant à Rome la *Mort de*

César, firent placer sur la scène; les statues antiques encore si nombreuses, quoique pendant des siècles on en ait broyé pour faire du mortier; l'immensité des ruines qui couvrent les sept collines, tous ces souvenirs par lesquels Rome n'est pas moins sacrée que par le Saint-Siège et par les mules du Pape, varièrent mes impressions sans les affaiblir (1).

Je ne parlerai pas des palais ni des basiliques, c'est-à-dire des onze plus belles églises de Rome, bien que, à Saint-Pierre, parmi l'or, le bronze, le marbre et le stuc, les arts resplendissent dans une sorte de vie surnaturelle; mais je ferai une courte mention de la gerbe que, du haut de la coupole de Saint-Pierre et à la nuit fermée, on tirait le jeudi saint.

A mon arrivée à Rome, tout le monde y parlait encore d'un Anglais qui était resté trois semaines saintes de suite pour voir cette gerbe et qui ne la vit pas. La première fois, arrivé tout exprès, il but un coup de trop, se trompa sur l'heure, et la gerbe partit sans lui; la deuxième fois, sa voiture cassa en route, et, quoiqu'il se fût essoufflé à courir pour regagner les minutes, la gerbe embrasa l'horizon lorsqu'à peine il débouchait du pont Saint-Ange. Enfin, la troisième année, il dépasse en précautions tout ce qu'il est possible d'imaginer; il loue un an d'avance une croisée au premier étage et une au second de la maison la mieux située pour bien voir; il arrive deux heures d'avance, occupe un fauteuil dis-

(1) Le tombeau de Caius Cestius me parut une mesquinerie, non que ce soit un petit monument ou même que ce ne soit pas un des grands tombeaux que j'aie vus, mais parce que la forme pyramidale qu'on lui a donnée s'allie dans notre imagination, comme dans notre mémoire, à des constructions si colossales que tout ce qui ne l'est pas, en fait de pyramides, semble ridicule. Toujours est-il qu'il a déjà traversé vingt siècles et qu'il en traversera davantage.

posé pour lui, au milieu de la première de ces fenêtres, pendant que ses gens vont prendre place à la seconde ! Enfin le moment approche, rien ne le menace, et il n'a plus qu'à jouir du prix de sa persévérance, quand arrivent deux dames, précisément celles dont il a reçu le plus de politesses pendant son séjour à Rome; elles n'ont pu trouver aucune croisée disponible. Notre Anglais est galant, il se contentera de la place qu'occupent au deuxième étage ses domestiques ; il ne lui faut qu'une minute pour s'y rendre; il part, mais à peine a-t-il monté le premier degré de l'escalier, que la gerbe éclate. A l'instant il se précipite, tombe, se relève, bouscule tout, arrive à la fenêtre et ne voit plus qu'une vapeur lumineuse, qui de suite disparaît dans une profonde obscurité; de dépit il quitta Rome.

Je n'ai pas vu non plus cette fameuse gerbe, qui, m'a-t-on dit, occasionnait une dépense énorme et ne se trouvait plus en rapport avec les finances de la République romaine; mais j'ai vu la non moins fameuse illumination de la coupole, qui, grâce à des conduits phosphoriques, se trouve embrasée en une minute; j'ai vu de même la croix de feu qui, durant la messe de minuit, éclaire seule et si pittoresquement l'église entière, la plus grande du monde.

Rome explorée, j'en parcourus les environs et je fis la promenade de Tivoli avec Guibert et deux aides de camp du général Desaix, Savary et Clément (1).

(1) Rapp complétait le nombre des aides de camp du général Desaix, mais il ne fut pas des nôtres, attendu, disait-il, qu'il y avait bien assez de vieilles pierres à Rome, sans courir pour en voir ailleurs. C'était un hurluberlu sans mérite transcendant, ce qui ne l'empêchait pas de dire en parlant de ses deux camarades : « Chacun de nous a auprès du général un emploi différent; Clément est pour les courses, Savary pour la cuisine et moi pour les coups. » C'est lui qui, devenu aide de camp du Premier Consul et

Forcés de rentrer à Rome le soir même, nous nous mîmes en route avant le jour; nous suivîmes la voie Tiburtine, toute bordée de tombeaux, et le contraste est plus sensible quand on arrive à Tivoli, site délicieux d'ombrage et de fraîcheur, où, parmi les bosquets et les cascatelles, on oublie les pestilences de la campagne de Rome, en évoquant le souvenir d'Horace, de Catulle, de Properce, de Cinthia et de Lesbie.

Lorsque nous arrivâmes au gouffre de Neptune, où le Teverone disparaît tout entier à travers les roches, notre cicerone nous dit, en nous montrant une pierre assez avancée dans le gouffre : « Voilà jusqu'où le grand Vernet est allé; il est le seul qui ait osé aller aussi loin. » N'ayant jamais eu la puissance de résister à ces sortes de défis, même indirects : « Eh bien ! dis-je, vous allez voir quelqu'un qui ira plus loin encore. » Et, avant que le guide eût eu le temps de jeter une exclamation, que Guibert eût pu me retenir, mes mains étaient déjà où Vernet avait mis ses pieds, alors qu'en tâtonnant mes pieds cherchaient un point d'appui, que je ne pouvais voir, dans la descente du gouffre, mais qu'ils trouvèrent; ainsi je pus me tenir droit au milieu du déchirement des eaux, qui se précipitent avec une indicible vacarme dans l'ombre béante, en torrent furieux. Sorti de là, mes compagnons me reprochèrent mon imprudence, qui n'en était pas une. Ayant avec mes mains

qui plus tard ayant introduit je ne sais plus qui dans le cabinet de Napoléon empereur, y restait malgré plusieurs signes qui l'invitaient à se retirer ; à ce mot : Sortez donc, il répondit : « ... Moi, Sire?... Je ne laisserai jamais Votre Majesté avec un Corse. » Ce fut encore lui qui, un soir, à Neuilly, et parlant devant moi au duc d'Orléans de la défense de Danzig, dit : « J'avais d'ailleurs les plus détestables soldats du monde... Des Napolitains. » Aussitôt le prince, gendre du roi de Naples, partit d'un éclat de rire et nous quitta. Rapp finit grand maître de la garde-robe de Louis XVIII et de Charles X.

un soutien sûr, puisque le grand Vernet l'avait expérimenté, je pouvais y rester suspendu, au cas où le point d'appui de mes pieds aurait manqué tout à coup, et je crois qu'il eût fallu bien de la malechance pour suivre le Teverone dans sa disparition à travers l'abîme. Mais j'étais excité, et les reproches de mes camarades n'eurent d'autre résultat que de me pousser à commettre une seconde imprudence plus grave que la première.

Notre cicerone nous avait proposé d'aller voir, d'un autre endroit en amont de la cascade, la chute du Teverone, et, chemin faisant, il nous indiqua un enclos habité qu'il fallait traverser. Bordant cet enclos, un canal large de huit pieds, profond d'autant, servait de lavoir et cependant avait un courant si rapide qu'on n'aurait eu peine à voir passer un animal qui s'y serait noyé; un mur séparait ce canal de la cascade, et ce mur, qui se rétrécissait à mesure qu'il s'élevait, n'avait guère à son faîte qu'un pied de large. Faire le tour par un clos, quand on avait la crête d'un mur pour arriver tout droit au point que nous indiquait le guide, me parut indigne de moi ce jour-là. Sans attendre les objections, je m'étais aventuré sur le mur; j'avais à gauche l'abîme de la cascade, à droite le canal; roulé par les flots de celui-ci ou par le torrent de celle-là, on serait aussi vite arrivé jusqu'au gouffre pour s'y broyer inévitablement. Par malheur, je n'avais pas prévu que l'atmosphère humide de Tivoli, la poussière de la chute d'eau, n'avaient pas manqué de couvrir d'un enduit gluant et glissant la crête du mur, où personne n'avait mis les pieds depuis les maçons qui l'avaient construite. Lorsque je fus au milieu. le pied gauche me manqua si complètement, que je ne pouvais penser à me remettre en équilibre; je n'avais qu'une chance de salut, je la dus à mon jarret droit, que brusquement et par une sorte de force instinctive,

je détendis comme un ressort et qui me lança de l'autre côté du canal, sur le bord du clos, c'est-à-dire à huit pieds au moins du mur. L'émotion m'avait suffoqué; quand je revins à moi, mes regards se portèrent sur mes trois compagnons, que je vis ployés en deux et leurs mains sur les yeux. Lorsqu'à ma voix Guibert se redressa et m'aperçut, il fondit en larmes; mais, après l'inquiétude, le second sentiment de mes compagnons fut la colère. Je ne parvins pas à les persuader que tout cela se trouvait être moins ma faute que celle du grand Vernet, duquel était venu un premier exemple, et je dus leur promettre de ne plus me livrer à mes fantaisies. qui, disaient-ils, leur gâtaient le plaisir d'une belle promenade.

L'approche de la nuit nous fit songer au retour, et nous quittâmes l'antique Tibur, ses bosquets et ses ruines : « C'est ici que je comprends la vie avec toutes ses délices », s'écria, en guise d'adieu, Guibert, qui voyait les derniers rayons se refléter dans les cascatelles. « C'est ici que je comprends la mort avec toute sa rigueur », répliquai-je, en voyant l'ombre descendre sur ces lieux jadis si riants, aujourd'hui si déserts.

Je ne sais combien de promenades nous nous étions proposé de faire ensemble; mais nous dûmes renoncer à beaucoup d'entre elles, à cause des bandits qui tenaient la campagne. Du moins nous visitâmes les catacombes de Saint-Sébastien, également dites cimetière de Saint-Calixte et qui sont d'anciennes carrières de pouzzolane, devenues le refuge des chrétiens au temps des persécutions. Très étendues dans leur excavation, elles étaient déjà au premier siècle un lieu de terreur, tel que pour ne pas s'y enterrer vivant, dit Suétone, Néron, traqué de toutes parts, n'osa pas s'y cacher. Plus tard, elles furent prolongées jusqu'à Civitavecchia,

c'est-à-dire presque sur une longueur de quarante-deux milles, immense superficie, triplée en quelques endroits par trois couches superposées d'habitations et de sépultures. Quatorze papes et dix-sept mille martyrs y ont expiré sans revoir le jour; leurs ossements tapissent sur trois rangs les lugubres corridors que l'on traverse, de même que leur poussière couvre le sol qu'on foule. Lorsque nous les visitâmes, il y avait longtemps que ces vastes communications étaient interrompues et qu'en partant de Rome elles n'étaient plus praticables que sur trois ou quatre milles. Il n'y avait pas même un an qu'elles avaient servi de théâtre à une horrible catastrophe. Sortant d'une messe nuptiale, deux jeunes mariés et leurs familles, cédant à la funeste idée d'une visite en ces lieux de dévotion et de souvenir, furent surpris par un éboulement qui eut lieu en arrière d'eux; la certitude de leur mort est la dernière pensée qui leur ait survécu...

Il est un âge où rien n'arrête; un aussi terrible exemple ne nous empêcha ni d'entrer dans ces catacombes, que presque personne n'avait visitées depuis, ni d'aller aussi loin que l'on voulut bien nous conduire. Accompagnés par deux guides, chargés de torches et de bougies, nous pénétrâmes dans ces lugubres excavations. Suivant d'abord des galeries de dix pieds carrés environ, nous cheminâmes assez commodément; mais plus tard il fallut nous baisser et marcher un à un, même nous mettre à quatre pattes pour monter de la prétendue ville, par laquelle on débute, dans une ville d'un étage supérieur et redescendre ensuite par d'abominables chemins dans une troisième ville, inférieure au niveau de la première. Les flambeaux, faute d'air, ne donnaient que des lueurs incertaines; malgré tout, après avoir fait trois lieues, je crois, et persuadés que nous en avions fait le triple, nous parvînmes aux

chambres de Saint-Calixte, où nous nous arrêtâmes et où, selon l'usage, j'écrivis mon nom sur une paroi, avec l'espoir que, dans ce monde des morts, mon souvenir aurait moins de chance d'être effacé.

Malgré les choses éternellement belles qui illustrent Rome et ses environs; malgré le charme qui distingue sa société choisie, il faut toujours en revenir au pays comme au fond de population; dès lors le désenchantement commence.

Le sol est pestilentiel, et les forêts dont Numa avait couvert la ville au sud et à l'ouest, et qu'il avait consacrées afin qu'elles fussent toujours respectées, venaient d'être coupées par le duc de Braschi. Celui-ci en avait reçu le don du pape Pie VI, son oncle, et, grâce aux ressources qu'il en avait tirées, il avait pu faire bâtir son fameux palais, qui correspondait par la forme au triangle de Jéhovah. Mais, depuis lors, les maladies pestilentielles s'étaient tellement accrues, et avec elles la mortalité, que j'étais témoin des imprécations dont on accablait ce pape et son neveu. Durant les chaleurs, dans les environs plus soumis que la ville elle-même à l'influence de l'air putride, il se formait un véritable désert. A peine restait-il dans les communes le nombre de petits garçons nécessaire pour conduire les voyageurs de la poste et quelques vieillards infirmes ou malades, qui mouraient là, faute de pouvoir fuir; on les voyait livides, verdâtres, ayant des ventres d'hydropiques. S'arrêter vingt-quatre heures dans de tels lieux, ou y dormir en juillet, août et septembre, c'était pour des Français chercher la mort, et beaucoup l'y ont trouvée.

Quant à la population, elle offre le spectacle d'un contraste monstrueux entre la somptuosité des riches et l'abjection des pauvres, qui d'ailleurs vivent d'inaction, mendient, volent, assassinent. Cette paresse lâche et

dégoûtante est favorisée par les prêtres, qui disposent d'une telle plèbe par les aumônes et par des distributions, à l'instar des patriciens de l'ancienne Rome. C'est la pire des turpitudes.

Il faut le dire cependant, un des quartiers de la Cité éternelle se distingue à cet égard; ce quartier est le Transtéverin. Là se trouve encore une race à part, une race d'hommes forts, braves, fiers, remarquables par un type qui n'est pas sans noblesse; ils prétendent descendre, sans mélange, des anciens Romains. Les femmes, en partie superbes, ne le cèdent pas aux hommes; quant au caractère, on affirme qu'elles ont transmis et continuent à transmettre, de Lucrèce en Lucrèce, leur sang originel dans toute sa pureté, en dépit de tant de générations de cardinaux, d'évêques, de prélats, d'abbés et de moines de toute espèce. De fait, il y aurait eu bien du bonheur, si le séjour que fit à Rome notre armée, aussi jeune d'âge que déjà vieille de gloire, n'avait altéré quelque peu l'antique origine des Transtéverins d'aujourd'hui.

CHAPITRE VIII

Tandis que je passais en fêtes ce premier temps de séjour à Rome, le général Saint-Cyr était venu prendre possession de son poste, à la tête de l'armée. Berthier n'avait pas encore transmis à son successeur le commandement de l'armée d'Italie; c'est donc entre ces deux chefs que, sur l'ordre du Directoire, furent arrêtées les dispositions nécessaires pour punir la révolte des officiers; mais la seule annonce d'une répression devint la cause d'un soulèvement nouveau, qui fut aussitôt et fort habilement calmé par le général Gouvion Saint-Cyr, moins rigoureux et moins tranchant que le général Masséna.

Personne d'ailleurs ne se trompait sur le danger de ressusciter un conflit qui, en fin de compte, avait abouti à la victoire des révoltés. Malgré le juste courroux et les arrêtés du Directoire; malgré la rigueur du ministre de la guerre, la volonté du général Saint-Cyr et le concours de tous les chefs de corps; malgré les outrages faits au général Masséna et le coup porté à la discipline; malgré l'indignation de tous les amis de l'ordre; malgré le scandale européen qui ne pouvait manquer d'enhardir nos ennemis, qui fit éclater plusieurs insurrections et faillit nous faire spontanément attaquer par le roi de Naples, ce qui compromettait l'expédition d'Égypte;

malgré son horreur, le crime des révoltés ne fut suivi d'aucune punition (1).

Pendant que les coupables s'efforçaient de rentrer dans le silence pour se faire oublier, de nombreuses troupes arrivaient à Rome, et parmi elles cette brave légion polonaise de Dombrowski; de nouveaux généraux se présentaient; ils étaient suivis par d'autres chefs et par d'autres troupes; le corps d'armée de Rome semblait devenir une armée entière et faire au roi de Naples, qui de cent manières nous excitait à convoiter son royaume, beaucoup plus d'honneur qu'il n'en méritait, lorsqu'enfin la présence du général Desaix, avec le titre de commandant l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, acheva de découvrir que, au lieu d'une fraction d'armée, Rome et son territoire en contenaient deux.

Le général Desaix était accompagné de Donzelot, son chef d'état-major, toujours adjudant général, et de trois aides de camp dont j'ai parlé. Savary, que je n'avais pas revu depuis l'armée du Rhin et qui parut heureux de me retrouver, me présenta aussitôt à son général, dont je reçus un accueil très sympathique, qui même porta ses bontés envers moi au point de m'avoir à dîner tous les jours, et qui me conduisait avec lui partout où il allait dîner, même chez le général Saint-Cyr.

Je ne puis dire combien le contact de ces deux chefs illustres m'intéressait. Avec avidité, je les écoutais discutant les opérations de guerre dans lesquelles ils avaient

(1) Les officiers avaient député près du Directoire quatre des leurs, qui, arrivés à Paris le 10 avril, s'étaient présentés au ministre de la guerre le lendemain et, aussitôt arrêtés, avaient été conduits à l'Abbaye. Ils furent transférés au fort de Briançon, pour y être jugés. Je ne sais pas ce qui advint d'eux, mais je ne me rappelle pas, à cette époque, avoir entendu dire qu'ils eussent été condamnés.

figuré ensemble; ils parlaient, l'un avec cette réserve glaciale qui le caractérisait et que révélaient de continuelles réticences; l'autre avec cette expansion, cette chaleur qui peignaient si bien son âme; tous deux avec une égale loyauté et une grande profondeur (1). Ce qui surgissait de leurs moindres paroles, c'est que le général Saint-Cyr devait être pour le général Desaix un émule de gloire justement redouté; mais les impressions que je recevais de l'un et de l'autre, de leur caractère et de leur nature, m'éloignèrent du général Saint-Cyr à mesure qu'il s'imposait davantage à mon esprit, tandis que plus j'admirais le général Desaix, plus je sentais mon attachement et mon dévouement s'accroître et se fortifier pour lui. Sa conversation était à la fois instructive, bienveillante et d'autant plus saillante qu'il avait avec profusion l'intelligence prête à tous les sujets, et qu'il communiquait ses pensées avec autant d'abandon que le général Saint-Cyr mettait parfois d'orgueil à ne pas découvrir les siennes.

Le général Desaix aimait beaucoup les histoires et les lazzi de nos soldats, qui rappellent si bien l'esprit de leur pays. Il en avait un recueil volumineux, aimait à le lire, et c'est à lui que, dans ce genre, j'ai entendu compter les anecdotes les plus drôles. Je ne les ai pas recueillies dans un temps où je ne songeais guère à écrire; celles dont je me souviens ne sont peut-être pas les meilleures; à titre d'exemples, je les rapporte :

(1) Je demandai un jour aux aides de camp des généraux Saint-Cyr et Desaix une formule pour me peindre leurs généraux au point de vue militaire; ils s'accordèrent sur cette pensée : « qu'il n'y aurait pas de succès douteux, ni de revers à craindre, si les plans d'un homme comme le général Saint-Cyr étaient exécutés par un homme comme le général Desaix. » Jugement qui rappelle ce mot de Moreau : « Le général Desaix ferait gagner des batailles; le général Saint-Cyr empêcherait d'en perdre. »

Un soir que, après un combat et la nuit fermée, il visitait le bivouac d'un de ses régiments, il vit deux soldats revenant d'un village voisin et portant une civière. Ces hommes venant à lui, il les attendit; aussitôt reconnu : « Mon général, lui dit le premier, un peu de place pour un blessé. » De suite le général Desaix se rangea: mais, examinant ce qui sous une grande couverture chargeait cette civière, et s'apercevant que le blessé avait le museau bien long, les jambes bien courtes, il souleva la couverture et découvrit que le blessé, très blessé en effet, était un cochon que ces gaillards venaient de voler et de tuer.

Un autre jour, il vit un housard revenant le plus vite qu'il pouvait et ayant sur le devant de la selle un énorme sac. Aussitôt il l'aborde, et le colloque suivant a lieu : « D'où viens-tu? — Mon général... — Pied à terre et à bas le sac! » Force est d'obéir; mais à peine à terre, le sac se met à remuer avec violence. « Qu'y a-t-il dans le sac? — Mais, mon général, c'est un petit mouton noir. — Ouvre. » Et le petit mouton noir décampe. Cependant le sac remue de plus belle : « Qu'y a-t-il encore dans ce sac? — Mon général, c'est un petit mouton blanc! » Et le sac rouvert, le petit mouton blanc galope après le petit mouton noir.

Il arriva enfin au général Desaix de rencontrer un grenadier soûl comme le vin et qui, battant les murs, au milieu des hoquets et des nausées, ne cessait de répéter : « Rouge et blanc,... rouge et blanc,... si vous ne vous accommodez pas ensemble, je vous fiche à la porte! »

Les bontés du général Desaix pour ses aides de camp étaient tout à fait paternelles, et comme, à Rome, il daignait me traiter de la même manière qu'eux, comme je dînais avec lui journellement, il en résultait qu'à sa table

nous jasions avec une entière liberté. Un jour entre autres que la conversation s'était fixée sur l'expédition que l'on semblait préparer contre l'Angleterre, je me mis à soutenir que, si Racine avait pu faire dire à Mithridate que l'on ne vaincrait jamais les Romains que dans Rome, il n'en était pas de même de l'Angleterre et des Anglais; que leur force était l'or, que leur Pactole était l'Inde, que c'était là qu'il fallait tarir les sources de leurs richesses; qu'attaquer l'Inde par mer nous était sans doute impossible, mais que nous étions certainement en état de transporter une armée en Égypte, et que c'était par l'Égypte que nous devions arriver à leurs comptoirs.

Au début de ma péroraison, le général Desaix avait dit un mot qui aurait dû m'arrêter; mais j'avais antérieurement discuté l'idée d'une semblable expédition avec Jouy, riche alors des faits et documents qu'il avait recueillis, tant dans l'immortel mémoire de Leibniz (1) que pendant son séjour dans l'Inde; j'étais au surplus très avide de tout ce qui pouvait menacer l'éternelle ennemie de la France; peut-être entraîné par l'occasion de montrer quelque érudition, j'avais passé outre. Cependant, au moment où j'allais justifier ma thèse à l'aide des connaissances que j'avais sur les dispositions des principaux États de l'Inde et sur la nature et la puissance des secours qu'ils nous offriraient incontestablement, mes regards se portèrent vers le général Desaix; je fus frappé de lui voir les yeux fixés sur son assiette avec un sérieux que je ne lui connaissais pas. Je sentis que j'en avais trop dit, et par bonheur je fus le seul à le sentir. Une plaisanterie servit de transition à un autre sujet; le général sortit de sa feinte méditation, redevint causant et

(1) Tout jeune encore, Leibniz avait indiqué dans un factum adressé au Roi les avantages d'une descente en Égypte. Plus tard, il développa cette idée en un mémoire intitulé : *Sur le projet d'expédition en Égypte présenté en 1672 à Louis XIV.* (Éd.)

entièrement naturel. Ce fut au reste la dernière fois que je me permis de parler chez lui de matières aussi délicates; mais je demeurai convaincu que j'avais deviné la destination de cette aile gauche de l'armée d'Angleterre, et, comme je ne devais ma découverte qu'à moi, je crus pouvoir la révéler aux deux amis les plus intimes que j'eusse à Rome; en conséquence, je la dis au comte Daure, qui partit avec le général Desaix comme ordonnateur de son corps d'armée, et à La Salle, à qui elle inspira une démarche qui lui fait autant d'honneur par son motif que par son résultat.

J'ai fait connaître à quel degré La Salle était adoré par sa mère. Et comment une mère n'eût-elle pas idolâtré celui qui l'aimait de la plus vive tendresse et que tout le monde chérissait sans réserve? Ce qu'elle souffrait de ses absences, de ses dangers, était indicible; l'exactitude avec laquelle elle recevait de ses nouvelles la soutenait seule et formait pour elle une consolation d'autant plus nécessaire que sa santé devenait de plus en plus mauvaise. Ce pauvre La Salle fut donc atterré par l'idée que sa mère ne pourrait plus recevoir de lettres que de loin en loin, qu'elle se désespérerait de le savoir en Égypte, exposé à de grandes fatigues, aux risques de la peste, aux horreurs d'une guerre d'extermination, et que la certitude d'être séparée de lui pour plusieurs années la conduirait au tombeau. Dans cette douloureuse conviction, dès le lendemain de ma révélation, il alla chez le général Desaix, lui exposa ce que je viens de dire, lui demanda avec supplication s'il pensait que l'expédition serait lointaine et longue, et lui déclara que, dans ce cas, il n'existait pas de considération qui pût le décider à s'embarquer. Le général Desaix l'écouta avec toutes les marques d'une tendre sollicitude, le loua de ses sentiments, lui dit combien

il était sensible à sa confiance, mais ne lui cacha pas que ce pouvait être dangereux d'avoir cette confiance avec tout autre que lui. Considérant ensuite la démarche sous les rapports de l'honneur, du tort qu'elle pourrait faire à une réputation déjà brillante, des devoirs que tout officier contracte envers son gouvernement, ses chefs, ses camarades et lui-même; profitant avec habileté de tous les avantages que ce thème ne pouvait manquer de lui donner sur une âme aussi élevée et aussi chevaleresque, il vainquit des résolutions qui paraissaient inébranlables et renvoya La Salle résigné à obéir, mais dans un désespoir que moi, l'unique confident de cette démarche, je m'efforçai vainement de tempérer. La Salle partit en effet. Quant à ses funestes appréhensions, elles ne se réalisèrent que trop; sa malheureuse mère ne survécut pas à ce départ.

D'après ce que j'ai dit de la bonté avec laquelle le général Desaix m'accueillit et me traita à Rome, il est naturel de penser qu'il désirait me garder auprès de lui. Savary fut même chargé de me pressentir à cet égard, et je lui répondis : « Avec bonheur, pourvu que je ne sois pas sous la dépendance de Donzelot », mot qui se justifie, si l'on se rapelle la manière dont Donzelot s'était conduit avec moi à l'armée du Nord. Les voies ainsi préparées, le digne général me proposa lui-même de m'attacher à sa personne, mais manqua me faire sourire lorsqu'il ajouta : « Je ne vous parle pas de notre destination; quelle qu'elle soit, vous serez en bonne compagnie. » On le conçoit, je ne répliquai que par des actions de grâces, et je serais parti avec lui, si l'insurrection du Trasimène n'avait éclaté à ce moment.

Ainsi qu'on l'a vu, ce n'était pas le premier événement de ce genre. Le pillage des richesses et la révolte des officiers avaient fait insurger la populace de Rome, qui

de suite fut domptée; Albano avait pris les armes, et les rapides et brillants succès de Murat en avaient fait justice; Orvieto n'avait pas tardé à suivre cet exemple, et le général Mireur l'avait fait rentrer dans l'ordre; puis Palestrina et Frascati, que le chef de brigade Girardon, de la 12e de ligne, officier de capacité et de résolution, avait battus et châtiés. Mais si ces levées de boucliers avaient été plus ou moins sérieuses, celle du Trasimène parut de suite d'autant plus grave qu'elle s'étendit à plus de pays et menaça nos derrières.

Le général Saint-Cyr fit donc en toute hâte partir deux bataillons pour renforcer les troupes du général Valette, commandant à Perugia; il approuva que les troupes en marche et destinées à renouveler notre corps d'armée (1) fussent arrêtées et employées à réduire les rebelles; enfin il créa la deuxième division du corps d'armée de Rome, en donna le commandement au général Valette, me nomma chef d'état-major de cette division, qu'il m'ordonna de rejoindre immédiatement à Perugia.

En recevant cet ordre, je courus le montrer au général Desaix, qui voulut bien en parler de suite au général Saint-Cyr; mais ce dernier, à la disposition duquel je me trouvais alors, répondit que, d'une part, il y avait d'autant plus d'urgence qu'il y avait plus de gravité; de l'autre, qu'il n'avait en ce moment que moi à qui il pût confier cette fonction; c'était, à vrai dire, assez

(1) Le général Brune, commandant en chef de l'armée d'Italie, avait adopté l'idée de retirer de Rome tous les corps dont les officiers avaient pris part à la révolte et ne devaient pas s'embarquer avec le général Desaix; puis, au moyen d'échanges successifs, de les remplacer par des corps de l'armée d'Italie, et autant que possible par des corps arrivant de France. Or, c'est cette espèce de dislocatio qui s'exécutait au moment où l'insurrection du Trasimène vint l'interrompre, sans que la suite des événements eût laissé la possibilité d'y revenir.

exact; j'eus cependant quelque raison de croire qu'il avait été satisfait de trouver un bon prétexte pour enlever au général Desaix un officier que celui-ci désirait s'attacher.

Mon départ de Rome ne me fit pas néanmoins perdre tout espoir : rien n'annonçait que l'expédition dût prochainement quitter l'Europe; l'attentat dont Bernadotte avait failli être la victime à Vienne semblait devoir changer la direction de l'entreprise, et je pensais encore que le général Desaix aurait le temps de recevoir l'ordre que, relativement à moi, il m'avait promis de demander. Sur ces entrefaites, j'appris que le convoi de Civitavecchia avait mis à la voile. Par ce départ, je manquais l'occasion de m'attacher à la fortune et à la gloire d'un de nos premiers généraux dans une campagne qui promettait d'être importante. Je me trouvais en outre séparé de tous ceux de mes amis que j'avais à Rome : La Salle, le plus tendrement aimé de tous; Daure, Knoring, Savary, Morand et ce pauvre Guibert... Aussi, avec quelque distinction que je fusse employé, relativement à mon grade, je ressentis un très vif chagrin; mais la destinée compensa ce sacrifice involontaire; car jamais l'Égypte n'aurait pu me dédommager de tout ce que j'aurais manqué en quittant l'Italie; jamais elle n'aurait pu m'assurer plus d'avantages que la campagne de Rome.

L'insurrection du Trasimène eut les mêmes causes que toutes les insurrections qui l'avaient précédée : la composition des nouvelles autorités; le choix d'agents très mal famés; les contributions forcées des villes pour des fêtes dites patriotiques; les réquisitions pour ainsi dire inconnues des sujets du Pape; les vexations et concussions des percepteurs; les logements militaires, qui introduisaient dans l'intérieur des familles des étran-

gers, d'autant plus désagréables aux maris et aux amants qu'ils paraissaient parfois plus agréables aux femmes; la loi qui défendait aux religieux de quêter et aux prêtres de faire des aumônes.

Les faits s'étaient passés tels ou à peu près tels qu'ils se passaient partout. Le 22 avril, au moment où, vers cinq heures du soir, les habitants de plusieurs villages se trouvaient réunis dans l'église de Castel-Rigone, un nommé Guerriero Guerrieri survint avec un édit relatif aux frais d'une nouvelle fête civique, dont les seuls préparatifs coûtaient déjà plusieurs milliers de piastres. Un Vicente, égide, proclama aussitôt cet édit, mais dans les termes et avec les commentaires les plus propres à en faire le sujet d'une révolution; tous ceux qui étaient présents prirent en effet les armes, et ce Vicente, qui s'était emparé de l'autorité, expédia sans retard à tous les curés de la circonscription des ordres formels pour faire remplacer les arbres de la liberté par des croix, pour faire armer et rejoindre tous les hommes en état de combattre, pour sonner le tocsin et faire parcourir les campagnes par des religieux et des laïques prêchant la révolte.

Dans les premiers jours, l'appel ne rassembla que des paysans; mais bientôt ce noyau se grossit de douaniers, de braconniers, de contrebandiers, de ces vagabonds dont l'Italie fourmille, et de quinze cents galériens que l'on était parvenu à faire échapper des bagnes de Civitavecchia; quant aux armes, on n'était pas difficile. Tout ce qui pouvait servir à tuer était bon, et les ressources ne manquèrent pas, car l'Italie est pleine de vieux châteaux, dans la plupart desquels se trouvaient des salles d'armes.

Pendant huit jours, cette prise d'armes se propagea comme un feu d'incendie, et d'autant plus aisément que

le général Valette, commandant tout le nord de l'État romain, le territoire de Spoleto y compris, avait précisément quitté Perugia, siège de son quartier général, pour apaiser quelques mouvements insurrectionnels dans les départements du Tronto et du Musone, et n'avait laissé presque aucune troupe dans le Trasimène; aussi l'organisation s'étant achevée sans rencontrer de résistance, les chefs insurgés de Castel-Rigone commencent à former des entreprises, se répandent par troupes de quatre à huit cents, ayant des tambours et le drapeau papal à leur tête, abattent les arbres de la liberté restés debout, arrachent les cocardes tricolores à ceux qu'ils surprennent en portant encore et lèvent de force des hommes et de l'argent aux cris de : Vivent le Christ, le Pape et l'Empereur ! enfin ils annoncent l'attaque de Perugia et le massacre des autorités et de tous les Français.

Cependant le chef de bataillon Breissand, commandant la place de Perugia, avait fait, avec soixante à quatre-vingts hommes qui restaient dans la place, une première sortie contre un parti de rebelles, qu'il avait dispersés en leur enlevant un drapeau; puis il réclama de tous côtés des renforts. Ces renforts arrivés, une colonne mobile fut formée sous les ordres d'un capitaine de la 11e de ligne, nommé Guiminal, et cette colonne fut expédiée de suite sur Città di Castello, où cent-vingt hommes de la 15e légère, restés enfermés, malgré les ordres qui les rappelaient, étaient bloqués. Avant tout, la colonne Guiminal dut anéantir un fort parti d'insurgés retranchés au village et à l'abbaye de Magione; elle eut à souffrir d'une résistance assez vigoureuse, et, pour pousser jusqu'à Città di Castello, elle dut livrer d'autres petits combats et rétrograder par un itinéraire fort long, qui la força à rentrer trois

jours après dans Perugia. Le résultat de tous ces retards fut que les cent vingt hommes, faute d'être secourus dans le temps prévu, se trouvèrent dans une position de plus en plus critique.

Le général Valette, rappelé par les événements, était rentré à Perugia peu d'heures après le départ de la colonne de secours; mais déjà toute communication était coupée avec cette colonne, et, n'ayant avec lui que les quatre-vingts hommes restés pour la défense de Perugia, il ne put agir que faiblement et d'une manière tout à fait accessoire.

Cependant les insurgés voulaient à tout prix s'emparer de Città di Castello, lieu de ressources pour le pays qu'elle domine et point d'appui par les fortes murailles dont elle est entourée; ils avaient besoin de se fortifier du bruit d'un succès; par-dessus tout, ils désiraient se venger d'un certain Buffalini, misérable qui, revêtu de pouvoirs extraordinaires, extorqués aux consuls de Rome et au général Dallemagne, en abusait, au scandale de tous. C'est ce Buffalini qui, poussé par je ne sais quel intérêt, s'était opposé à ce que le rappel de la garnison de Città di Castello, rappel ordonné par le commandant Breissand, reçût son exécution. Les insurgés avaient donc porté là presque toutes leurs forces, et, au nombre de huit mille, ils assiégeaient les cent vingt hommes, contre lesquels ils crurent nécessaire encore d'ajouter l'emploi de la ruse. Secondés par un grand nombre d'habitants et sous toutes sortes de déguisements, trois ou quatre cents des plus braves d'entre eux pénétrèrent dans la ville; ayant abusé le commandant de la garnison, en feignant de traiter avec lui d'une capitulation, ils assaillirent à l'improviste des hommes épars, s'emparèrent des portes, les ouvrirent à leurs complices, qui en foule se précipitèrent dans la place, massacrèrent

la garnison, les autorités, tous les partisans de notre cause, et notamment ce Buffalini, dont la mort fut aussi juste que celle de tant d'autres fut déplorable (1).

D'après les ordres donnés par le général Saint-Cyr, la 11e de ligne, qui se rendait à Modène, avait été dirigée sur Perugia, où elle arriva, le 5 mai, en même temps que moi. Le général Valette ignorait encore ce qui se passait à Città di Castello, quoique d'un moment à l'autre il attendît la nouvelle que la garnison de cette ville avait été débloquée par la colonne Guiminal, dont à ce moment il n'avait pas non plus de nouvelles; il voulut cependant profiter sans retard du renfort; mais la 11e, trop fatiguée pour dépasser Perugia, ne put en repartir que le lendemain, jour d'une pluie tellement abondante que tout ce qu'elle put faire fut d'arriver à la Fratta, où l'officier qui la commandait, le chef de brigade Calvin, reçut la nouvelle de la perte de Città di Castello et du massacre de la garnison, de même qu'il y fut informé qu'un corps considérable d'insurgés, ayant du canon, se trouvait en position à Montone.

En transmettant, à la hâte, ces nouvelles au général Valette, Calvin y joignit la demande de deux pièces de canon, non pour battre ces insurgés en campagne, mais

(1) Il faut bien le dire, c'est un de ces événements douloureux dont on n'aurait pas à gémir si les chefs n'étaient pas si souvent inférieurs à leur mission. Celui qui commandait dans cette circonstance n'était certes pas fait pour qu'on lui confiât des hommes. Il commit une série de fautes en n'exécutant pas les ordres de son chef, malgré l'impudente opposition d'un Buffalini; en croyant que l'on peut traiter avec des insurgés et se fier à eux; en n'ayant pas, du moment où il fut bloqué, choisi un lieu de ralliement ou de défense, tel qu'un couvent, une église ou tout autre bâtiment fort; en n'y ayant pas tenu tous les hommes réunis à l'abri de retranchements, et ne l'ayant pas approvisionné en vivres pour douze ou quinze jours, ce qui, dans une ville de six à sept mille âmes, est toujours possible pour cent vingt hommes; enfin, en n'ayant pas fait de ce réduit un lieu de refuge pour tous les patriotes.

pour reprendre Città di Castello. Et en effet, le jour n'avait pas reparu, que déjà il se portait sur Montone, où, sans hésiter, il attaqua ces insurgés, les mit en déroute, et leur prit un drapeau.

La dépêche de Calvin étant parvenue dans la journée du 7 mai, le général Valette fit partir dès le lendemain au matin, et sous l'escorte de la colonne Guiminal, rentrée de l'avant-veille, les deux pièces demandées. Le même jour, Calvin se dirigea de Montone sur Città di Castello; mais, à peine sorti de ce village, il trouva la route couverte d'abatis et sillonnée par des coupures; sa marche, qui ne se fit plus qu'au son du tocsin, fut ralentie par des nuées de tirailleurs, faisant sur la colonne et aux cris de *Viva Maria!* un feu de flanc très nourri. Au reste, les forces insurgées ne se composaient pas seulement d'un ramassis de paysans et d'aventuriers, mais surtout de soldats organisés et commandés par des officiers de l'ex-armée papale, par des émigrés français, que nous retrouvions partout où il y avait à verser le sang de leur nation, par des prêtres qui en fanatisme et en férocité ne le cédaient pas aux bandits de leurs montagnes; tous étaient encouragés par le voisinage de la Toscane, où ils avaient un refuge, et par celui de Sienne, où le Pape résidait encore et où se trouvait le foyer de la révolte. La marche de Montone à Città di Castello fut donc un combat non interrompu; mais rien n'arrêta la 11e, qui, après avoir jonché la route de cadavres, arriva vers cinq heures du soir devant Città di Castello.

La porte de cette ville étant ouverte et seulement couverte par quelques pelotons, l'avant-garde précipita sa marche; mais, à l'approche de nos braves, les pelotons rentrèrent dans la ville et démasquèrent une pièce de gros calibre, chargée à mitraille; le coup par-

tit, nous perdîmes des hommes, et la porte se ferma.

Ce début était fâcheux. Si devant l'ennemi le rôle des subordonnés est de se jeter en avant, celui des chefs est de les diriger, de les contenir au besoin; et certes, il ne fallait pas grande sagacité pour comprendre qu'on n'enlève pas à la course une ville fermée, défendue par six mille frénétiques, flanqués d'une nombreuse artillerie. La porte laissée ouverte n'était qu'un piège, et un piège grossier, et la porte refermée pouvait en couvrir un autre; du moins cette école faite devait rendre Calvin circonspect; mais, au lieu de prendre position et d'attendre les pièces qu'il avait demandées et qui étaient en route pour le rejoindre, il ordonna à ses sapeurs de briser la porte à coups de hache et permit que, pendant le travail, les soldats se tinssent prêts à l'attaque. C'est alors que, après avoir rechargé leur pièce de 24, après l'avoir remplie jusqu'à la gueule, les insurgés la tirèrent à travers la porte et renversèrent quarante-quatre hommes, presque tous grenadiers ou sapeurs, et dont dix-sept moururent sur place. Au même moment, une fusillade très vive partit du haut de la muraille d'enceinte, de toutes les fenêtres plus élevées qu'elle et même de la brèche faite dans la porte, tandis que plusieurs pièces, placées sur l'autre rive du Tibre, prenaient nos troupes en écharpe.

Il fallut les ravages de ce coup de canon, une fusillade meurtrière et le feu de huit pièces de canon pour éclairer, mais trop tard, Calvin sur l'imprudence ou l'impéritie d'une attaque pour laquelle il n'avait ni échelles, ni canons. Il réunit donc ses troupes sur une hauteur voisine, et en cela il fit bien; mais, à peine y étaient-elles, cet homme, incapable d'être autre chose qu'un très bon soldat, quitta sa position et retourna à Montone, donnant ainsi à l'effet de deux coups de canon le carac-

tère d'une défaite pour nous et d'une victoire pour les insurgés. Continuant même son mouvement de retraite, il avait remis, le 9 au matin, ses troupes en marche, quand heureusement, à moitié chemin, il rencontra la colonne Guiminal, qui lui amenait du renfort, les deux canons et l'ordre de se rendre maître de Città di Castello.

En conséquence, le 10, s'étant frayé un passage à travers de nouveaux obstacles, et ayant fatigué plus que de raison ses troupes par tant de contremarches, Calvin reparut à une heure de l'après-midi devant Città di Castello et prit enfin position de manière à ne laisser de retraite aux insurgés que par la porte du Tibre; c'était leur abandonner la route de la Toscane; mais, pour intercepter cette route, il aurait fallu passer la rivière, ce que sans barque la crue des eaux rendait impossible, et se morceler, ce que les forces des insurgés ne pouvaient permettre. Il paraît que nos quatre bataillons et nos deux pièces, même vues du haut de leur position, ne semblaient pas terribles, car les insurgés, nullement intimidés, commencèrent l'attaque par le feu de huit ou dix pièces de canon. Par bonheur, leurs artilleurs valaient encore moins que leur artillerie et se laissèrent promptement réduire au silence. De nombreux tirailleurs parurent alors sur notre front, mais furent aussitôt repoussés, et, des coups de fusil étant partis de quelques maisons éparses dans la campagne, ces maisons furent brûlées ou rasées. Sans s'inquiéter de ce premier insuccès, les insurgés prirent le lendemain une position très menaçante, et, pendant que trois de nos compagnies d'élite les en débusquaient, ils firent sortir de la ville en bon ordre et soutenue par le feu de quelques pièces et par de nombreux tirailleurs, une troupe d'un millier d'hommes. Contre cette troupe fut dirigé le second bataillon de la 11e, qui la chargea avec

tant de rapidité que non seulement il la bouscula, mais qu'il arriva encore avant elle à la porte par laquelle elle était sortie de la ville. Cette porte fut en toute hâte fermée, de sorte que la plus grande partie de la troupe insurgée, restée dehors, put être tuée à coups de fusil et de baïonnette. De plus, le faubourg Sainte-Marie, d'où quelque fusillade était partie, fut brûlé en totalité.

Il était arrivé à ces assaillants ce qui arrive à presque tous les insurgés ; ils avaient procédé par attaques successives et par mouvements morcelés ; ils s'étaient affaiblis ainsi et d'eux-mêmes offerts à l'irrésistible vigueur de nos troupes, si bien que dans la nuit du 11 au 12, cinq mille d'entre eux, cédant au découragement et suivis des habitants les plus compromis, évacuèrent la ville, par la route de Toscane que nous n'avions pu protéger ; ils emmenaient quatre pièces de campagne, et s'ils abandonnaient un obusier et treize pièces de différents calibres, du moins les avaient-ils encloués.

A la pointe du jour, le drapeau tricolore flotta sur les clochers et sur la porte sud de la ville, en même temps qu'une députation des habitants vint annoncer l'évacuation à Calvin et implorer sa clémence.

Il est à la guerre des décisions embarrassantes. Après les horreurs commises contre nos soldats et nos partisans, horreurs auxquelles la masse de la population n'avait pris que trop de part, la ville devait-elle être pillée comme châtiment et comme exemple? En d'autres termes, un grand nombre d'innocents (de fait, car d'intention il n'en était guère) devait-il être compris dans les représailles? En pareil cas, j'ai toujours été pour la négative ; aussi, et même après une prise de vive force, aucun pillage n'a-t-il jamais eu lieu sous mes ordres. Quant à Calvin, il défendit le pillage, mais ne sut pas l'empêcher. Il eût suffi de faire occuper d'abord la

ville par les compagnies d'élite, puis de n'y laisser entrer le reste des troupes que par bataillons, à suffisants intervalles l'un de l'autre, à mesure que le service aurait été organisé. Au lieu de cela, Calvin jeta pêle-mêle dans la ville la masse totale de ses hommes, en dépit de leur exaspération...

La ville fut donc pillée avec une sorte de rage, et, pour en donner une idée, je citerai le cas d'un voltigeur, dont le frère avait fait partie de la garnison massacrée et qui fut atteint, en entrant dans la ville, d'un accès furieux. Ayant jeté son fusil et son fourniment, son sac et son habit, en chemise, les bras nus, l'œil hagard, écumant, n'ayant conservé que son sabre et bientôt tout couvert de sang, il tua, sans distinction de sexe ni d'âge, tout ce qui se trouva sur son passage et continua sa hideuse boucherie, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à le garrotter et à l'enfermer, ce qui ne fut ni facile ni sans danger.

Cependant le général Valette arriva presque en même temps à Città di Castello. Fort peu rassuré par la manière dont Calvin avait commencé la campagne, il s'était mis, sur mon avis, à la tête de troupes de renfort, et notre but était de survenir avant que Calvin attaquât, de profiter de nos forces mises en commun, pour traverser le Tibre et aller fermer toute retraite aux insurgés du côté de la Toscane. On a vu que Calvin avait été amené par les attaques mêmes des insurgés à précipiter les choses, et que, sans nous attendre, il était entré dans la ville, mais aussi sans s'être emparé des cinq mille insurgés et des habitants compromis.

Tandis qu'une commission militaire présidée par le chef de bataillon Walther, homme d'une grande rigueur, jugeait les fauteurs de révolte dont on avait pu s'emparer, le général Valette écrivait au grand-duc de Toscane pour

demander que les insurgés qui, les armes à la main, s'étaient réfugiés dans ce pays, nous fussent livrés. C'était une fausse démarche, d'autant plus fausse qu'elle manquait de dignité et devait rester inutile (1). Elle n'aurait certes pas été faite si j'avais pu travailler avec le général autrement que lorsqu'il venait chez moi. Lors de notre trajet sur Città di Castello, à une lieue de la ville, nous avions rencontré des insurgés embusqués dans un bois; une compagnie d'infanterie en avait fait raison; mais le cheval d'un chasseur, près duquel je passais, reçut une balle à la croupe et rua avec tant de violence que, m'ayant atteint au pied droit, il me mit pour quinze jours hors d'état de marcher et me fit boiter pendant plus de deux mois.

Seuls, trois soldats de la garnison massacrée avaient échappé aux poignards des égorgeurs, deux en restant cinq jours dans un souterrain servant d'égout, et où par moments ils étaient noyés d'eau sale jusqu'à la ceinture, et un par le supérieur d'un couvent. Quoique ce dernier acte fût attribué à plus de calcul que d'humanité, le couvent fut exempt de tout logement militaire et de toute contribution.

Un prêtre m'apporta la lettre qu'une des victimes, qu'il avait été chargé de confesser, lui avait remise au moment de mourir; c'étaient les adieux d'un malheureux jeune homme à sa mère. Je n'ai rien lu de plus touchant que ces adieux, et je n'eus pas le courage de les

(1) Le général Valette ne fut pas aussi mal inspiré pour toutes les mesures qu'il eut à prendre. C'est ainsi qu'il fit dresser par une commission d'enquête l'état des pertes faites par les hommes qui nous étaient dévoués, et, après avoir fait vérifier et en partie réduire cet état par une commission de revision, composée des habitants les mieux posés, il affecta à cette indemnité le produit d'une contribution spéciale frappée sur les communes qui avaient pris part à l'insurrection. La contribution tout entière fut perçue par les intéressés.

envoyer; mais j'écrivis à cette mère que son fils, mortellement blessé, m'avait chargé de lui envoyer son dernier souvenir, et j'ajoutai qu'avant de mourir il avait reçu tous les secours de la religion. Toutefois n'est-il pas des douleurs que rien ne console ?

Des incidents moins tristes se mêlent au souvenir de cette révolte et de sa répression. Le logement dans lequel on m'avait transporté avait été fait dans la maison d'un des habitants les plus riches, mais aussi des plus avares du pays ; il était absent, et cette circonstance avait contribué à le faire piller un peu plus que d'autres ; toutefois, par mes soins beaucoup d'objets avaient été rapportés, de sorte que le dommage se réduisait à peu de chose. Informé du zèle que, sans le connaître, j'avais eu pour ses intérêts, il apparut trois jours après notre arrivée, et après m'avoir rendu grâce de ce que j'avais fait pour lui, après m'avoir demandé à plusieurs reprises et redemandé, de manière à m'impatienter, s'il n'y avait plus aucun danger pour ce qui composait ses effets mobiliers, après en avoir eu dix assurances garanties sur ma parole d'honneur, après avoir obtenu d'être assisté par mes deux adjoints pour l'enlèvement d'objets qu'il désirait faire transporter dans une terre qu'il avait en Toscane, il se rendit en une grande salle, où, pour ma garde, toute une compagnie de grenadiers avait été casernée ; il fit enlever un immense tableau du Christ, auquel personne n'avait fait attention, ouvrit une armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur, armoire que le tableau cachait entièrement, et fit emporter par quatre domestiques, qui l'avaient suivi, quatre petites caisses faites avec beaucoup de soin et extrêmement lourdes.

Rien ne peut rendre la stupéfaction des grenadiers, à la vue de cette armoire, de ces caisses, dont, sans s'en

douter, ils avaient été les gardiens pendant trois jours et trois nuits : lorsque, la dernière caisse partie, ils entendirent l'Harpagon s'écrier : « Quand on aurait pillé toute ma maison, je n'aurais rien perdu, du moment où j'ai retrouvé mes caisses », lorsqu'ils apprirent qu'elles étaient pleines d'or, l'étonnement fit place à une telle colère, que, après s'être réciproquement reproché leur bêtise, les grenadiers en vinrent aux injures, aux menaces. M'étant renseigné sur la cause de ce vacarme, que j'entendais, je donnai l'ordre de prendre immédiatement les armes sous prétexte d'inspection ; sans cette diversion, la scène, comique jusque-là, se serait terminée de la manière la plus tragique. Les grenadiers en furent donc pour des regrets, dont le souvenir sans doute a fait déplacer bien des tableaux.

Le 13 mai, le général Valette fit répandre avec toute la profusion désirable une proclamation que je rédigeai ; elle promettait pardon et protection à ceux qui, avant trois jours, auraient remis leurs armes, renouvelé leur serment à la République, réintégré leurs foyers et repris leur travail. L'effet dépassa les espérances, et nous rentrâmes à Perugia.

CHAPITRE IX

Le général Valette n'était pas un homme de guerre, mais avec des connaissances et du jugement il possédait un zèle qui supplée à beaucoup d'autres qualités, une aménité de caractère, une confiance et des égards qui excitent le dévouement et le soutiennent. C'était le premier chef sous les ordres duquel j'avais joué un rôle à moi, dans mon nouvel emploi de chef d'état-major divisionnaire. J'eus donc quelques regrets de le quitter, lorsque, le 6 juin, il fut remplacé dans le commandement de la deuxième division du corps d'armée de Rome par le général Gardanne, celui qu'on avait appelé le beau Gardanne, que l'on appelait encore Gardanne la Moustache, parce qu'il la portait superbe (1).

Depuis quatre jours seulement, notre nouveau général était à Perugia, quand il reçut du chef de brigade Lahure, commandant le département du Musone, avis que le canton d'Amandola s'était mis en état de rébellion, à l'occasion d'un chef d'insurgés qui venait d'être arrêté dans cette commune; que dix mille hommes s'étaient spontanément réunis, et qu'ils bloquaient les

(1) Au 18 brumaire, au moment où, dans la salle du Conseil des Cinq-Cents, le général Bonaparte courut à Saint-Cloud un si grand danger, Gardanne le prit dans ses bras et l'emporta. Plus tard, mal et injustement traité par le maréchal Ney, il fut en quelque sorte abandonné par l'Empereur, qui, cette fois, ne se souvint pas du service rendu au Premier Consul. Gardanne en mourut de désespoir.

trente sbires qui venaient de faire cette arrestation. Lahure ajoutait : « Je pars à la tête de la garnison de Macerata avec deux pièces de canon pour Amandola; je donne ordre aux commandants de Tolentino et de Fermo de se porter avec leurs troupes sur le même point et d'y arriver en même temps que moi. »

Amandola allait donc être attaquée au nord, à l'est et à l'ouest; mais, au sud, c'est-à-dire, du côté des plus hautes montagnes, les insurgés conservaient une retraite assurée; le général Gardanne se détermina donc à marcher contre eux de ce côté. En conséquence quelques troupes de ligne et de chasseurs à cheval partirent à l'instant même de Perugia, et avec eux nos aides de camp, nos adjoints et nos chevaux de main, que nous rejoignîmes en voiture, le général et moi, à Foligno. Là nos troupes se renforcèrent d'un demi-bataillon, le lendemain, d'un autre à Serravalle, et le surlendemain, nous arrivâmes en nombre respectable à Amandola; mais Lahure était un homme expéditif, et déjà il avait dispersé les insurgés, n'ayant eu besoin pour cela que d'une heure de combat.

Nous n'eûmes donc d'autres obstacles à vaincre que ceux des chemins, et certes ils étaient rudes : nous cheminâmes à travers des rochers si peu praticables qu'on ne se rappelait pas que des chevaux y eussent jamais paru. Malgré toutes les précautions possibles, deux des chevaux de l'escadron de chasseurs disparurent dans des abîmes à pic. Je ne sais plus à quel endroit du trajet, après une montée pénible, nous arrivâmes vers l'extrémité supérieure d'un massif qui surplombait un ravin très profond. Le sentier, en partie taillé dans le vif, n'avait guère que deux pieds de large; il était raboteux, inégal, incliné vers l'abîme, et, suivant les contours du massif, disparaissait à peu de distance devant nous. Sur

l'avis de nos guides, tout le monde, le général y compris, mit pied à terre. Seul je m'obstinais à rester à cheval, et cela par la seule raison que personne n'y était resté. Au bout d'un quart d'heure cependant, le danger devint tellement évident que je n'aurais pas demandé mieux que de quitter ma monture, mais l'atroce sentier s'était rétréci de manière que la moindre manœuvre ne fût plus possible. Je continuai donc à cheminer entre la roche taillée comme une muraille à ma droite et l'abîme à ma gauche, lorsque, à vingt-cinq toises en avant de moi, je vis ce sentier tourner à l'angle droit d'une roche proéminente, qui semblait suspendue au-dessus du précipice; je n'osais me laisser couler le long de la croupe de mon cheval, assez chatouilleux et qui aurait pu m'envoyer, d'une ruade, où je ne désirais pas aller. Je m'abandonnai donc à lui et, comme suprême ressource, j'appuyais sur mon étrier droit, pour avoir la chance de me jeter à terre au moment où mon cheval tomberait à gauche. En arrivant à l'angle, il mesura l'espace, renifla devant le vide et menaça de se rejeter en arrière avec un frémissement, qui par contre-coup me couvrit de sueur froide; en fin de compte, il fut plus adroit que je n'avais été sensé, et ce n'est pas à ma sagesse, mais à la sienne, que je dus mon salut (1).

L'arrivée des quatre colonnes qui par des marches

(1) Sur un autre point non moins impraticable pour les chevaux, nous avions décidé, le général Gardanne et moi, de prendre des mules, tandis que le reste des cavaliers, ayant mis pied à terre, tiraient leurs bêtes. J'ouvrais la marche, et le général me suivait. Le terrain permettant d'aller à deux de front, le général pressa le pas de sa mule pour se placer à côté de moi et reçut de la mienne un coup de pied qui lui causa la douleur la plus vive. Certes, il n'y avait de ma faute sous aucun rapport, mais il faudrait ne pas avoir servi pour ne pas savoir combien de chefs en auraient eu plus que de l'humeur, alors que, tout en avouant combien il souffrait, ce fut le général qui me consola.

combinées et à l'improviste sillonnèrent en tous sens ce canton réputé inaccessible, et la présence du général Gardanne, frappèrent à tel point les habitants de ces montagnes que, malgré leur audace naturelle, ils se prêtèrent à leur désarmement et furent irrévocablement soumis. Rien ne nous retenait plus à Amandola (1); nous couchâmes le 13 juin à Montalto, et le 14 à Ascoli, d'où nous rentrâmes à Perugia.

Pour rendre plus fructueuse la leçon que le général Gardanne avait concouru à donner aux habitants de ce canton, il jugea devoir leur imposer 30,000 francs pour ses dépenses extraordinaires. Comme cette contribution avait été frappée et perçue, je ne dis pas sans que je le susse, mais sans que j'y eusse aucune participation, je crus que le général ne m'en parlerait pas; je me trompais; il fit plus que de m'en parler, car du moment où la somme fut complétée en bel et bon or : « Commandant Thiébault », me dit-il, « voilà un gâteau d'amandes fourni par MM. les insurgés; mais, comme je n'ai pas l'habitude de manger de tels gâteaux à moi seul, je vous prie de recevoir comme gratification cet équivalent d'une tranche. » Et il me remit cinq mille francs. Certes j'aurais fait cent expéditions avec le général Valette qu'elles ne m'auraient rien valu, et je n'y aurais pas pensé plus que lui; toutefois, comme dans cette contribution je n'étais pour rien, si ce n'est pour ce qu'il m'en revint, l'aubaine me parut bonne.

Le général Gardanne n'était pas destiné à faire un

(1) Dans le repas que nous fîmes à Amandola, on nous servit le fromage le plus onctueux, le plus fin, le plus parfumé que j'aie mangé de ma vie. Il se nomme le fromage des fleurs, et jamais nom ne fut plus juste; il me rappela le beurre du ballon des Vosges. On ne le fait que dans ces montagnes et au moment où les vaches se nourrissent des premiers aromates qui, au retour des chaleurs, parfument cette région.

long séjour dans l'État romain. Par une dépêche du général Bonaparte, expédiée de Malte, il avait été désigné pour le commandement d'un des premiers corps de troupes qui devaient rejoindre l'armée en Égypte, et, le 30 juin (12 messidor), il se mit en route pour Gênes, d'où il m'écrivit : « C'est prêt à monter la grande mule que je vous fais mes adieux, mon cher Thiébault. » Et cependant il ne partit pas. Quant au commandement de la division, il l'avait rendu au général Valette, de qui il l'avait reçu et qui le reprit pour quinze jours seulement. Le général Valette fut définitivement remplacé par le général C..., et de son espèce d'intérim je n'ai gardé que le souvenir de l'incident suivant :

Les habitants de Perugia ayant vu revenir le général Valette avec plaisir, un des premiers personnages de cette ville l'avait invité à une sorte de fête, qu'il donna en son honneur dans une maison de campagne. Pour montrer plus d'empressement et en même temps pour éviter la grande chaleur, le général était parti de bon matin, m'avait laissé à expédier tout le travail de la journée sur des signatures en blanc. Il était donc deux heures de l'après-midi lorsque je pus monter à cheval pour le rejoindre. La chaleur était excessive : à moitié assoupi, je gravissais par un chemin sablonneux, très creux, une côte assez rapide en côtoyant des broussailles, lorsque je fus réveillé par quelque chose de glacial qui frottait, à travers mon pantalon de coutil blanc, ma cuisse gauche avec une forte pression. C'était un serpent, le plus gros, le plus grand que j'eusse vu ailleurs que dans des cabinets d'histoire naturelle, et qui, effarouché par nos chevaux, peut-être touché par l'un des sabots du mien, s'était dressé sur le sable du chemin et avait pris ma cuisse comme point d'appui pour rentrer plus rapidement dans les broussailles. Mes deux

chasseurs d'ordonnance l'avaient vu, m'avaient averti par leurs cris, et quand, en rejetant brusquement mon cheval à droite, je me fus débarrassé de ce mauvais camarade, ils arrivaient, se lançaient à terre et à coups de sabre hachaient le buisson où le serpent était entré; leurs efforts furent inutiles. J'ajouterai que le Pérugin est célèbre par le nombre, la force et la malfaisance de ses serpents, comme il le fut par la férocité de ses habitants.

Le général C..., le troisième chef qui nous advenait depuis deux mois et dix jours, était un vieillard, Corse d'origine et d'une très grande bravoure, mais le plus piètre des généraux de division auxquels des soldats français ont jamais été réduits à obéir. Étranger, il pouvait mal parler notre langue; seulement il est des bornes à tout, et vraiment il défigurait en dehors de toute mesure les noms les plus familiers comme les plus usuels. Ainsi il appelait l'ordonnateur Buhotte, Bouillotte, de même qu'il appela plus tard le général Championnet, le général Champignon. Il n'aimait pas, disait-il, les chefs menuisiers (minutieux), recommandait tout ce qui tenait à l'inéraire des troupes (itinéraire), et soutenait que si les Aponitains (Napolitains) mettaient le pied sur le tirroir (territoire) de la République, il les battrait avec une demi-frégate (brigade) d'infanterie et une escadre (escadron) de drageans (dragons). Toutefois, ce qu'il y eut de trop comique, c'est que nous eûmes, dans la division, un colonel de dragons de la même force, quoique Français, et qui, un jour, écrivait à ce même C... : « Mes officiers voulaient vous envoyer une éputation, mais je m'y suis opposé, parce que dans les corps çat occasionne des chistes, et que les chistes ont toujours les effets les plus funèbres. » Un post-scriptum contenait : « Je manque d'atteliers (râ-

teliers) et doges (d'auges) pour les chevaux de mon régiment. »

Ce C... était vraiment sale et dégoûtant; ses yeux chassieux, au regard éteint, sanguinolaient; ses chairs flasques pendaient; son haleine empoisonnée sortait, comme dit Juvénal, de sa bouche salivante et flétrie, et cependant il avait une femme assez jeune, grasse et jolie encore, en dépit des dents qui n'étaient pas belles; par malheur, elle inspirait au moral autant de répulsion que son mari au physique.

Trois capitaines suivaient, en qualité d'aides de camp, auprès de ce triste successeur des généraux Valette et Gardanne : l'un, Fabre, Allobroge, garçon assez ordinaire de moyens, d'une violence de fou, et dont la tête commençait à se détraquer; le second, Richebourg, Français, plein de vivacité, brave comme son épée et l'un des hommes les plus spirituels que j'aie rencontrés; le troisième, Petriconi, Corse, officier d'une haute distinction, d'un courage chevaleresque, et qui, par parenthèse, avait un frère plus âgé que lui de cinquante ans. On le voit, à défaut d'autre capacité, le général C... avait eu celle de s'attacher deux hommes très précieux, grâce auxquels la correspondance donnait le change sur lui de la manière la plus complète. Mais, appréciés par le général, ils ne l'étaient pas moins par la deuxième partie de celui-ci. Petriconi cependant avait échappé à la femme de Putiphar non par continence, mais, ainsi qu'il le disait, par les horreurs d'une bouche dont son mari disposait, non en fuyant, mais en imposant, tandis que ce pauvre Richebourg n'avait sauvé que son manteau. Cependant, fatigué de son bonheur, il n'avait pas tardé à en fatiguer celle qui était censée le partager; en réalité, elle ne le prolongeait que par horreur du désœuvrement; lui, par l'embarras d'y mettre un terme; tous

deux, en désespoir de cause et dans ce mutuel désir d'un remplaçant, jetèrent les yeux sur moi. Or, comme Petriconi, je ne pouvais voir la femme sans être poursuivi par l'image du mari. Mme la générale n'obtint donc pas la sorte d'hommages sur lesquels elle avait spéculé; le dépit s'en mêla, la colère survint, la vengeance suivit, et je m'en aperçus à quelques tracasseries dont le général n'était que l'instrument; néanmoins, comme je n'étais pas plus accoutumé à ce genre de traitement que je n'étais d'humeur à m'y accoutumer, je fis remettre à la belle par Richebourg, qui, ainsi que Petriconi, me fut de suite acquis, la pièce suivante dont ces deux officiers m'avaient fourni les données. Je voulais faire savoir à cette dame que je connaissais, sur bien des points de morale, sa manière d'agir, et, dans le cas où les hostilités continueraient, je menaçais de rendre ce document public.

MANUSCRITS INÉDITS.

1° De la justice considérée sous ses rapports commerciaux, par la femme d'un général. — Prix : 80 sequins.

2° De la fourniture des effets de casernement, par la même. — Prix : 100 sequins.

3° De l'art de contrefaire les signatures, par la même. — Prix : 500 sequins.

4° Du commerce des soies, *idem*. — Au plus offrant.

5° De la contrebande, *idem*. — *Idem*.

6° Du talent de meubler son buffet et sa cave sans bourse délier, *idem*. — *Idem*. Ouvrage curieux.

7° Des jalousies affectées. Parade sans fin.

8° Des bains de Chambéry. Surprise et soufflet.

9° De la peur du tonnerre pendant la nuit, ouvrage qui fait anecdote.

10° Du massacre de Tarascon. — Divertissement dans lequel un vieillard et une jeune femme jouent les premiers rôles, etc., etc.

11° Traité de la méchanceté, ouvrage infini par les détails et dédié à Belzébuth, inspirateur.

Grâce à ces titres d'ouvrages qui faisaient allusion à certains traits fâcheux de sa vie, Mme la générale comprit qu'elle devait me ménager, et désormais elle renchérit et fit renchérir son mari en fait de procédés. Si le remède était violent, du moins fut-il efficace.

Le général C... voulut visiter sa division, qui occupait un espace immense; Ancône en faisait partie. Cette tournée dura depuis le 22 juillet jusqu'au 4 août; madame fut du voyage, et, comme c'était le moment de la foire de Senigallia, la plus célèbre foire de l'Italie, j'ai toujours pensé qu'elle avait eu l'idée de faire de cette inspection des lieux et de cette revue des troupes l'occasion d'une promenade amusante. Quoi qu'il en soit, je lui fus redevable de connaître Ancône, que je n'aurais pas vue sans cette circonstance; l'arc de triomphe en marbre presque intact encore et beau comme l'antique gloire qu'il rappelle, Notre-Dame de Lorette, somptueuse construction dépouillée de ses reliques, de ses lames d'or, de ses richesses, et n'ayant gardé que ses pierres de taille; enfin Senigallia et sa foire (1), qui, malgré l'état de guerre du pays, fut brillante et à laquelle j'a-

(1) Oserai-je dire ce qui m'étonna le plus à Senigallia ? Ce fut le poisson de mer qui, comme pièce principale, nous fut servi au repas que la ville nous donna. Quarante personnes en mangèrent à deux reprises, attendu qu'il était excellent; à peine était-il entamé. On l'envoya à toute une compagnie de grenadiers, qui ne réussirent pas à le finir. Sachant notre arrivée, au moment où on le dut à une pêche vraiment miraculeuse, on fit faire une poissonnière pour le cuire.

chetai, pour cinquante sequins, un fort beau camée, onyx à trois couches de couleurs et qui représentait une bacchante (1).

C'est pendant cette course que je retrouvai à Ascoli, je crois, et encore lieutenant et servant comme tel dans la 15e d'infanterie légère, Dath, l'un de mes camarades au 24e d'infanterie légère, brave garçon dans toute la force du terme, d'une vaillance à toute épreuve, fort peu propre au service du bureau, mais excellent partout ailleurs et véritable officier de bataille, titre qui, joint à l'amical souvenir que je lui avais conservé, me décida à me l'attacher comme adjoint.

A la même époque, le corps d'armée de Rome perdit le général Gouvion Saint-Cyr et, par une double fatalité, passa sous les ordres du général Macdonald, qui commandait la première division de ce corps. Ce qu'il y avait de supérieur dans le mérite du général Saint-Cyr, de glorieux dans ses services, d'honorable dans sa réputation, tout cela céda devant l'animosité des pouvoirs civils qui obtinrent sa disgrâce. J'en dirai les motifs, parce qu'ils montrent bien de quels faits, en apparence sans importance, dépendait alors la situation d'un chef qui, par sa valeur et son rang, aurait semblé fort au-dessus de pareilles influences (2).

(1) J'en avais acheté un autre à Rome pour vingt et un sequins ; c'était une cornaline antique représentant un sacrifice à Priape, et, suivant M. Visconti que je consultai, je ne devais pas hésiter à la prendre pour quatre-vingts. J'en refusai cinq cents piastres à Naples et cent quarante louis d'un Juif à Florence ; je ne l'aurais vendue pour aucun prix ; car, dès que je sus à quel point elle était précieuse, je la destinai à mon père en souvenir de mes campagnes en Italie. Il l'a possédée et portée ; elle m'est revenue à sa mort, et j'espérais la léguer à nouveau comme un double souvenir ; mais on me l'a volée.

(2) Je ne veux pas revenir sur la révolte des officiers, et je citerai brièvement le premier échec que le général Gouvion Saint-Cyr eut à subir lorsqu'il vint remplacer le général Masséna à Rome. De

Le prince Doria possédait un ostensoir en or et pierreries d'une valeur énorme, que les consuls romains, dans leur détresse, firent enlever d'après le conseil des commissaires français. Indigné de cette spoliation, le général Saint-Cyr fit de suite rendre l'ostensoir au prince, en quoi, comme honnête homme, il avait raison; en quoi, comme militaire, il eut tort, rien n'étant plus étranger au commandement des troupes. Cette restitution, au reste, fut sans résultat, car on fit peur à ce prince Doria, qui, à titre de don patriotique, se hâta de renvoyer l'ostensoir.

Second fait. Pendant la révolte des officiers, un misérable, nommé Matera, n'avait pas paru moins zélé pour les coupables que pour le général Masséna; au fond, il n'appartenait qu'à nos ennemis. Lors de l'organisation des premières troupes romaines, il parvint à se faire nommer colonel; mais les consuls, ayant fini par le démasquer, le destituèrent, et le général Saint-Cyr réunit une commission qui le réintégra. Le Directoire, près duquel les consuls avaient réclamé et s'appuyant sur un blâme du général Brune, ordonna, le 7 juillet, que le général

toutes les pièces à charge constituant le dossier des coupables, dossier réuni alors entre les mains du général Berthier, une seule, munie de quinze signatures, était parvenue jusqu'au Directoire, qui avait aussitôt ordonné l'arrestation des quinze signataires. Chargé de l'exécution de cet ordre, le général Gouvion Saint-Cyr fit saisir les coupables de nuit; mais, au lieu de les faire immédiatement jeter dans des voitures et de les faire conduire à Milan sous escorte de gendarmes ou de légionnaires polonais, il les enferma au château Saint-Ange, où tous leurs camarades et complices vinrent les délivrer. C'était une récidive de la révolte, et, pour la calmer, le général Gouvion Saint-Cyr consentit à reconnaître que les signatures apposées au bas de la pièce incriminée pouvaient être fausses ; de fait, il les considéra comme telles, obtint par cette jonglerie l'impunité des coupables et même le retour à l'ordre; mais, par ce nouveau succès des révoltés, l'autorité des généraux, la dignité suprême du Directoire n'étaient pas moins atteintes, et avec elles la situation morale du général Gouvion Saint-Cyr.

Saint-Cyr aurait une autre destination, et que Matera serait chassé de Rome; or, pour la confusion définitive du général Saint-Cyr, ce Matera, changeant brusquement de rôle, passa dans le royaume de Naples, où il commanda des bandes, fut pris quelques mois après par une de nos colonnes, et pendu.

Troisièmement. Le général Saint-Cyr fatigua le Directoire par de fausses inquiétudes. Certes, avec le corps d'armée de Rome tel qu'il existait, toute résistance contre l'armée napolitaine, que déjà l'on portait à soixante mille hommes, pouvait être déclarée impossible; mais comment ce premier homme du monde comme manœuvrier alla-t-il jusqu'à déclarer que la retraite de Rome, où l'on pouvait à la vérité être tourné à quarante lieues en arrière, mais d'où l'on avait deux routes pour se retirer, serait irréalisable? Championnet l'exécuta cinq mois après avec autant d'ordre, de lenteur que de succès. Saint-Cyr disait encore que quarante mille hommes étaient indispensables pour vaincre et se maintenir; avec moins des deux cinquièmes, Championnet extermina les soixante mille Napolitains, délivra la République romaine et fit la conquête de Naples. Il est vrai que Saint-Cyr se supposait attaqué par des troupes de quelque consistance; dès lors il pouvait avoir raison; mais, à la guerre, trop de suppositions contraires à la confiance qu'on doit avoir dans le succès sera toujours de la faiblesse. La timide prévoyance dans ce début d'un commandement supérieur fut, au surplus, remplacée par la légèreté et l'incurie chevaleresque de Macdonald, qui, pour l'honneur et le bonheur de l'armée, ne la commanda pas pendant les campagnes de Rome et de Naples, mais qui, pour le malheur de cette même armée, fut chargé de sa retraite et de son commandement au bord de la Trebia.

A ce moment, il ne restait presque plus dans l'État ro-

main de cantons qui n'eussent servi de théâtre à une levée de boucliers contre nous. L'exemple de Rome avait été suivi par Marino, Albano, Castello, Anagni, Frosinone, puis par Orvieto et Viterbo, en dépit du général Mireur et des exemples terribles que fit le colonel Girardon. Le général Valette avait prévenu les mouvements de Macerata et de Tolentino; le Trasimène, Amandola avaient payé leur tribut de révolte et de répression; tout à coup, le 31 juillet (13 thermidor), de Terracine jusqu'aux sources du Garigliano, éclata une nouvelle et menaçante insurrection.

Je ne m'arrête qu'aux expéditions dans lesquelles j'eus quelque part; par conséquent, si célèbre que soit celle-là, je ne puis que la citer. Comment ne pas dire cependant qu'elle fut confiée à l'adjudant général Maurice Mathieu, chef d'état-major du général Macdonald; qu'une partie de la légion polonaise s'y distingua et perdit son major Podozki; que le capitaine Pamphile Lacroix gagna par sa conduite le grade de chef de bataillon, qui lui fut décerné par le Directoire, et le sabre de Tamerlan (1), dont lui firent hommage les consuls de Rome; enfin que, en entrant à Terracine, on trouva au milieu de la place un autel surmonté d'une croix qui portait un christ de grandeur naturelle avec les plaies dégouttantes de vrai sang? C'est des marches de cet autel que les prêtres avaient fanatisé la ville; sur ces mêmes marches bon nombre de fanatiques vinrent chercher la mort, qu'on ne leur fit pas attendre.

Le 28 août (11 fructidor), j'appris que la commune de Monteleone devenait le foyer d'un nouveau rassemble-

(1) Pamphile Lacroix eut le malheur de perdre à Saint-Domingue ce sabre auquel il attachait un triple intérêt, d'abord l'intérêt d'origine, ensuite l'intérêt d'en avoir mérité l'honneur, et finalement de l'avoir mérité au pied du rocher de Circé.

ment d'insurgés, et qu'un dépôt d'armes et de munitions s'y formait; de plus, que des commissaires envoyés par le préfet du Clituno et par le commandant de Spoleto, pour expulser ces insurgés et faire livrer les armes, avaient été obligés de fuir; qu'en outre, les habitants de ce canton, confiants dans l'aspérité de leurs montagnes, dans leur éloignement de toute communication, n'obéissaient plus à aucun ordre et n'envoyaient ni contributions ni subsistances; que, sans cesse en rapport avec les Abruzzes, ils étaient aussi Napolitains que Romains (1), et que leur haine contre la France et la Révolution était portée à un tel degré d'exaspération qu'une prise d'armes était imminente. Or ce canton, formé de six petites villes et de nombreux villages, flanquait notre communication la plus importante; d'urgence il fallait le désarmer, mettre à jour ses contributions et prouver à ses habitants que leurs montagnes ne les protégeaient pas.

Je rendis compte de ces faits au général C..., et, comme je désirais enfin montrer de quoi j'étais capable, j'offris de me charger de l'expédition. Je fus agréé; j'avais carte blanche; je haletais après une occasion de disposer et de commander une attaque, et c'est plein de l'ardeur de l'enthousiasme que je hâtai mes préparatifs. J'expédiai de Foligno à Spoleto des troupes pour remplacer la garnison de cette dernière ville, et j'envoyai à cette garnison, ainsi qu'à cinquante chasseurs du 19e, l'ordre d'être le 29 août à la pointe du jour, avec des vivres pour quarante-huit heures et cinquante cartouches par homme, en bataille sur la place de la Cathédrale.

(1) Un édit du roi de Naples venait d'arriver cacheté dans toutes les communes du royaume. Il devait être ouvert le même jour et à la même heure. Cet édit, qui ordonnait la levée du cinquième des hommes, fit, par suite de la disposition des esprits, lever en un jour quarante mille hommes.

Cette disposition m'avait fait gagner vingt-quatre heures. Je rejoignis en poste et avant le jour mes troupes à Spoleto, et, pendant qu'elles se rassemblaient, pendant qu'on préparait les chevaux de selle que j'avais demandés pour moi, pour mon secrétaire, pour mon domestique et pour Fabvre que le général C... m'avait donné (Dath étant resté attaché au travail de l'état-major), j'allai prendre, auprès du préfet, des renseignements sur la situation de Monteleone, sur la route que j'avais à faire, sur le genre et le degré de résistance qui pouvait m'être opposée. Le préfet persista dans cette opinion que si j'arrivais, fût-ce à l'improviste, il y aurait combat; mais que si je permettais qu'il me fît précéder par un de ses délégués nommé Rotondi, enfant de Monteleone et aimé dans ces montagnes, il y aurait soumission.

On conçoit ma désolation. Mon rêve de commandement allait aboutir à la conduite d'une simple promenade militaire; il me semblait que ce préfet me coupait les premiers lauriers de ma gloire; mais le devoir me prescrivait de préférer la conciliation à la lutte, et je cédai, non pas toutefois sans me réserver une dernière chance, car je chargeai le délégué de déclarer que si l'on enlevait de Monteleone les armes, les munitions et seulement une seule des six pièces de canon qui s'y trouvaient, je brûlerais la ville.

La route qui conduit de Spoleto à Monteleone est très pénible; les montées escarpées y succèdent sans cesse à des descentes à pic; une troupe y est tellement retardée par la nécessité de marcher homme par homme, que, malgré la précaution que j'avais prise de faire préparer à une étape de quoi rafraîchir les troupes, et malgré mes efforts pour abréger les haltes et accélérer le pas, nous n'arrivâmes qu'à la nuit fermée.

Cette marche, du reste, nous permit de remarquer

que, cédant aux ordres réitérés, chaque village possédait son arbre de liberté, mais que chacun de ces arbres était surmonté d'une croix au lieu du signe adopté alors, ce qui avait eu pour résultat de multiplier les calvaires.

A un demi-quart de lieue de Monteleone, je trouvai trois députés qui me furent présentés par le délégué du préfet; je me bornai à les renvoyer de suite, avec l'ordre de faire illuminer la ville et de prescrire qu'elle le fût jusqu'au jour. Cet ordre exécuté, les troupes entrèrent, et, du moment où elles furent établies dans les couvents d'hommes que je leur donnai pour quartiers, du moment où le service fut organisé, les membres des autorités et les notables furent réunis chez moi et fortement réprimandés. Comme on ne manque jamais d'excuses ou de prétextes, leur réponse fut que la manière dont les premiers délégués du préfet s'étaient comportés, avait indigné le peuple de la ville et celui des campagnes; que des insurgés venus d'Amandola avaient encore concouru à monter les têtes; que, dès lors, les autorités avaient été impuissantes, mais qu'ils n'entendaient refuser ni les armes ni les munitions qu'ils possédaient, ni les fournitures et contributions qu'ils reconnaissaient devoir; enfin que, quant aux armes des particuliers, ils ne mettaient pas en doute qu'elles ne fussent apportées au premier ordre.

Restait l'exécution; la journée du lendemain nous suffit pour qu'elle fût complète, à ce point que, dès le matin même, l'argent et les vivres s'expédiaient sur Spoleto, et que les canons, les poudres et les fusils (les bons, bien entendu, car les mauvais furent brisés sur place), le tout chargé à dos de mulets, marchaient à la suite de ma colonne. Mais, pendant que les habitants s'exécutaient ainsi, des désordres furent commis par les

troupes, et quelques objets furent volés. Les patrouilles aussitôt doublées, un citoyen marchant avec chacune d'elles, je donnai l'ordre qu'un officier par deux compagnies, et relevé de deux heures en deux heures, parcourût la ville, jusqu'à ce que la retraite eût fait rentrer le dernier soldat. L'ordre portait aussi de faire arrêter tous ceux qui se rendraient coupables du moindre délit, de leur faire de suite retourner leur habit et de les prévenir qu'ils marcheraient ainsi pendant toute l'expédition. J'ajoutais même que, si ces mesures ne suffisaient pas, je ferais bivouaquer les troupes sur le haut des montagnes ! Enfin, les compagnies de la 15e légère, dans le quartier desquelles une porte avait été forcée, furent consignées.

Cela fait, et n'ayant plus qu'à poursuivre mon œuvre de pacification, je me dirigeai sur Cascia; mais, une fois la queue de ma colonne arrivée à cent pas en dehors de Monteleone, je fis faire halte, et, en présence de l'édile et des deux habitants de la ville qui avaient été volés, disaient-ils, par les soldats, je fis faire devant eux, sans que personne eût pu être informé d'avance, la visite de chaque sac, de chaque giberne; je fis déployer les capotes, etc. Rien ne fut trouvé, personne ne fut reconnu, et du moins fut-il avéré que personne n'emportait rien digne d'être réclamé. Cette visite inattendue et les ordres donnés la veille produisirent un tel effet que l'expédition se termina avec le plus grand ordre, et que partout les habitants applaudirent à la discipline des troupes.

Successivement Cascia, Norcia (1), Visso furent désarmés comme l'avait été Monteleone. Enfin, le 7 septembre, je terminai l'opération à Trevi, et, le 8, je rentrai à Spoleto, ayant non seulement assuré la soumission de

(1) A Norcia, on me donna un bal, que de très jolies femmes embellirent de leur présence.

toute cette partie de l'État romain, mais encore ayant organisé un service d'espionnage capable de m'informer exactement de tout ce qui se préparait dans les Abruzzes, et surtout ayant recueilli des nouvelles d'une haute importance sur ce qui se passait dans le royaume de Naples. Ces nouvelles, je me hâtai de les transmettre au général Macdonald à Rome, en même temps qu'au général C... à Perugia.

A mon retour à Spoleto, j'eus la satisfaction de recevoir du préfet les compliments les plus flatteurs; toutes les municipalités, avec lesquelles, par parenthèse, il n'avait été question d'aucun « gâteau d'amandes », avaient écrit pour se louer des troupes et de leur chef; les patriotes avaient écrit de même pour se féliciter des résultats, qui, outre un désarmement nécessaire et l'acquittement de tout ce qui était dû, avaient produit le bon effet d'assurer l'exécution de beaucoup d'ordres arriérés et de rassurer le peuple sur nos intentions.

Mais ce qui ne laissa pas de me concilier l'opinion pendant cette expédition, ce furent mes attentions et ma sollicitude pour les couvents de femmes; ainsi, dès que j'arrivais dans une ville où se trouvait un de ces couvents, et il s'en trouvait dans presque toutes, j'envoyais une sauvegarde à la supérieure et je lui écrivais que j'irais le lendemain, à dix heures, afin de savoir par moi-même si elle n'avait aucune plainte ou réclamation à faire. J'ajoutais que je serais heureux de m'édifier par le spectacle de sa piété, et, comme marque de confiance, j'ajoutais que, si cela ne dérangeait rien, j'accepterais au couvent une tasse de chocolat.

A l'heure dite, j'arrivais suivi par le plus vieux et le plus sage des officiers de ma colonne; j'étais reçu par la supérieure, qui, à la tête de ses religieuses, s'empressait de m'offrir ses actions de grâces. Conduit dans la meil-

leure salle, j'y trouvais un fauteuil préparé pour moi, à côté de celui de la supérieure qui seule s'asseyait. Le chocolat, des pâtisseries et des sucreries m'étaient ensuite servis, et, pendant que je déjeunais, la supérieure me présentait, en me les nommant, toutes ses religieuses. Je témoignais alors le désir de voir les novices, et elles défilaient de même en me faisant leur salut; enfin, arrivaient sur ma demande les pensionnaires qui terminaient la revue. Lorsqu'une religieuse, novice ou pensionnaire, donnait lieu à quelques questions de ma part, elle s'arrêtait, jusqu'à ce que la supérieure m'eût répondu ou qu'elle-même eût satisfait à mes interpellations directes, jusqu'à ce qu'enfin, sans me lever ni me plaindre de ma grandeur qui m'attachait à mon siège, je lui eusse fait le salut d'adieu. On comprend que les plus belles excitaient plus de curiosité que d'autres; cependant, dès que j'avais fait arrêter ainsi une des plus remarquables, j'avais soin de faire arrêter une des plus laides; mais encore était-il impossible de contraindre mes vingt-neuf ans à plus de gravité, d'avoir plus de révérence pour les personnes, de respect pour les choses. J'ignore si, sous un portique saint où l'apparition d'un homme était si extraordinaire, j'ai fait soupirer quelques-unes de ces colombes gémissantes, mais il en était qui auraient fait hennir le vieux muphti latin. En somme il ne fut pas un de ces couvents où, dans la visite que je faisais de toute la maison avant de partir, on ne fût édifié de mon attention à passer avec respect devant les images. Ce que j'en fis, ce fut pour donner, par ce contraste de ma protection aux couvents de femmes, un caractère de justice à ma sévérité envers les couvents d'hommes; car c'est dans ces derniers que se fomentait le plus ardemment la révolte, et l'on a vu que, en guise de châtiment, j'y logeais mes soldats.

Quant au désarmement, il produisit six pièces de canon de montagne, vingt-cinq fusils de rempart, dix-huit cent quarante-neuf fusils de toutes espèces, plus deux cent quarante que je répartis entre les six villes où j'avais créé des gardes nationales, et enfin dix-sept cents livres de poudre.

Les tonneaux qui contenaient cette poudre avaient été si souvent chargés et déchargés, qu'ils la perdaient de toutes parts, lorsque j'arrivai à Spoleto, ce qui me fit ordonner de les placer avec une garde dans la salle basse d'un palais inhabité. Le lendemain matin, accompagné d'un capitaine de grenadiers de la 11e, nommé Gélin, d'un autre officier et de Fabvre, j'allai vérifier l'état de mes tonneaux, et je trouvai les dalles de la salle couvertes de poudre. J'étais assez pressé de retourner auprès du général C... ; je chargeai donc Fabvre de faire raccommoder les tonneaux, de surveiller leur transport, ainsi que celui des armes, jusqu'à Perugia, et leur remise au commandant de la citadelle !... « Moi? reprit ce triple fou, avoir cet ennui pendant deux jours ! Ah ! plutôt que le feu nous en débarrasse. » Et, son sabre tiré, à tour de bras il se mit à frapper les dalles et à faire voler en l'air la poudre et les étincelles. Au premier coup, Gélin et l'autre officier qui m'avait suivi décampèrent à toutes jambes, alors que Gélin, se trouvant à côté de Fabvre, aurait eu plus court de saisir et d'arrêter le bras de cet insensé. Quant à celui-ci, après avoir donné impunément je ne sais combien de coups, il remit son sabre dans le fourreau, en disant d'un ton fort grossier : « Elle ne prendra pas. » Pendant cette scène, je me trouvais au fond de la salle, trop loin de Fabvre pour avoir eu le temps d'arriver jusqu'à son bras ; craignant qu'un cri, un ordre ne le rendissent plus furieux, j'étais resté immobile sur le tonneau de poudre, où je m'étais assis

à mon arrivée. Enfin, la scène terminée, je m'élançai vers Fabvre en lui criant : « Vous êtes fou et le plus grand fou qui existe... » De fait, à dater de ce jour, sa tête parut détraquée; deux ans après, il mourut à la maison de fous de Chambéry, sa ville natale. Ayant échappé à ce danger, je rentrai fort content de moi-même à Perugia. En dépit de ses rues étroites, la plupart montueuses, Perugia forme une résidence charmante. Elle était peuplée de beaux hôtels, de plusieurs monuments, de cent églises et couvents, pour l'édification de ses seize à dix-huit mille habitants. Comme beaucoup de villes d'Italie, elle a eu ses peintres, dont elle garde précieusement les chefs-d'œuvre, et, si les serpents de la région étaient les plus beaux de l'Italie, par une coïncidence digne du paradis terrestre, les femmes de la ville, du moins un grand nombre d'entre elles, étaient en 1798 d'une beauté remarquable.

Perugia possédait une universite, et parmi les savants dont elle s'honorait se trouvait un médecin septuagénaire avec lequel je me liai; il avait une connaissance parfaite de l'histoire du Trasimène. J'étais parvenu à lui inspirer quelque attachement, et, de cette sorte, je lui avais dû des notes fort curieuses; par malheur, le cahier qui les contenait a disparu avec une grande partie de mes manuscrits, de documents et de pièces historiques à jamais regrettables, qui m'ont été volés en décembre 1829; c'est par suite de ce vol que j'en suis réduit à ne plus savoir les noms d'une foule de personnes dont je parle.

Au nombre des faits que ce médecin me révéla se trouve l'histoire de cette trop fameuse *aqua toffana*, poison employé sur des papes et qui même servit à transformer l'Eucharistie en un moyen d'empoisonnement. C'est à Perugia que ce poison fut inventé par un

moine. Quant à sa composition, voici ce que, sous la promesse d'un secret dont la mort m'a affranchi depuis longtemps, et que, à une exception près faite pour Gassicourt, j'ai cependant gardé jusqu'à présent, voici ce que m'a dit le vieux médecin : « L'*aqua toffana*, contre laquelle il n'y a pas de remède, dont la moindre parcelle détruit l'existence, qui ne laisse aucune trace et au moyen de laquelle, suivant les doses, on donne la mort dans le délai connu de jours, de semaines ou de mois, est à la fois un produit animal et minéral. Pour l'obtenir, on fait avaler à un porc une forte dose d'arsenic; ensuite, à force de coups de fouet, on provoque chez l'animal une sorte de rage qui lui fait rendre en mourant une écume; cette écume est l'*aqua toffana* (1). »

Quoi qu'il en soit de cette fabrication, qu'à tort ou à raison je m'amuse à consigner ici, c'est à propos d'un autre souvenir que j'ai réveillé la mémoire de mon vieux docteur. Je le rencontrai la veille d'un voyage que, vers cette époque, j'allais faire à Rome : « Vous choisissez mal votre temps, me dit-il, l'*aria cattiva* règne dans toute sa force, et si vous n'avez pas fait vos trente lieues, c'est-à-dire si vous n'arrivez pas avant la nuit, votre voyage ne sera pas sans danger! — Mais, lui répondis-je, quel est l'effet auquel on reconnaît l'action morbide de ce mauvais air? — Le sommeil, reprit-il; quelque effort que vous fassiez, seul surtout, et malgré les mouvements de votre voiture, vous ne résistez pas au sommeil; si vous vous endormez, vous êtes mort! — Mais, ajoutai-je, n'existe-t-il aucun préservatif? — Non; palliatif, oui... ainsi emportez une bouteille de

(1) Delpuech, dont je parlerai, m'a assuré qu'en faisant cuire des œufs dans une forte décoction d'arsenic, jusqu'à ce qu'ils soient durs, on obtient aussi le moyen de donner la mort sans laisser de traces. Don Pedro aurait été empoisonné par un œuf ainsi cuit.

rhum, et, quand l'assoupissement se fera sentir, ne craignez pas d'en trop boire (1). »

Je partis donc, muni de ma bouteille, et pressai ma marche autant que je le pus. Pendant qu'à Nepi on changeait mes chevaux, j'appris que, l'avant-dernière nuit, trois Français y étaient arrivés allant à Rome ; que n'ayant pas trouvé de chevaux, ils étaient obligés d'en attendre; qu'au lieu de se mouvoir et d'allumer un grand feu, ils s'étaient assis et endormis, et que, lorsqu'au bout de trois heures on était venu leur dire que leur voiture était réattelée, deux étaient moribonds et ne purent être sauvés; que le troisième était si mal qu'on eut mille peines à le faire arriver vivant à Rome. L'exemple était significatif, et, pour aller plus vite, je doublai le salaire des postillons; mais, quoi que je pusse faire, la nuit me prit à deux lieues de Rome. Bientôt un irrésistible engourdissement s'empara de moi, je le combattis à l'aide de ma bouteille; il se dissipa, pour me reprendre peu de temps après. En une demi-heure mon rhum me ranima encore trois fois; enfin, approchant du pont du Tibre, je me crus sauvé. Il ne me restait pas en effet dix minutes de chemin. Ajouter, pour si peu de temps, à l'usage déjà très immodéré que j'avais fait du rhum, moi qui jamais ne buvais de liqueurs, me parut inutile; au milieu de ces réflexions, je m'assoupis. Je dormais à peine, lorsque je fus arrêté et réveillé à la porte de Rome; j'avais un mal de tête affreux, une fièvre violente qui ne me quittèrent pas durant trois jours, malgré les secours de la médecine et les soins dont m'entoura la marquise de Lepri. Cette excellente marquise, quoique la chambre que j'avais occupée chez elle eût été donnée à un autre officier su-

(1) On ne connaissait pas encore l'usage de la quinine comme palliatif ou préservatif.

périeur, n'avait pas voulu que, malade, je logeasse ailleurs que chez elle.

Je trouvai à Rome plusieurs Français morts ou mourants par suite d'imprudences de la même nature, et, dans le nombre des mourants, le bon Lenoir, qui ne mourut pas, fort heureusement; déjà mon ami depuis treize ans, il devait l'être encore quarante. N'ayant pas tenu compte de ce qu'on avait pu lui dire, il payait cruellement le plaisir qu'il avait pu trouver à aller, après des journées brûlantes, respirer la fraîcheur du soir à la villa Borghese.

C'est pendant ce voyage que, à mon grand étonnement, mais avec le plus vif intérêt, je revis à Rome la pauvre duchesse de Béthune, cette Mlle Levavasseur que j'avais connue si fraîche de jeunesse, de talent et d'espérance, et que j'ai déjà citée parmi les personnes qui fréquentaient le baquet de M. Deslon. Fille d'un grand financier, assurée de plus de trois cent mille francs de rente, tout semblait lui présager le plus heureux avenir; mais la vanité de sa famille détruisit son existence.

Au nombre des roués qui, vers cette époque, scandalisaient Paris et déshonoraient leurs noms, se trouvait un M. de Béthune; il renchérissait encore sur les atrocités dont ses camarades de jeu ou de débauche faisaient parade, et son exécrable réputation reposait sur une série d'anecdotes révoltantes (1). Il entendit parler de Mlle Levavasseur et, ruiné, conçut le projet de l'épouser. Elle était loin de désirer ce mariage; mais son père, flatté d'une telle alliance, usa d'autorité, et la piété filiale fit raison des répugnances. Hélas! cette union ne fut pas même marquée par un seul instant d'illusion! Dès le soir même, dès qu'il fut seul avec sa

(1) Paul Thiébault a rappelé une des prouesses de ce triste héros tome I, page 211.

femme, ce monstre lui fit une scène exécrable sur le goût qu'elle avait pour la musique; il déclara qu'aucuns maîtres ne seraient reçus chez lui et signifia qu'il entendait qu'aucun piano ne se rouvrît pour elle ou qu'elle chantât quoi que ce pût être; puis, pour qu'elle ne pût se méprendre sur ce que ses ordres avaient d'absolu, il brisa le piano qu'elle possédait, l'un des plus parfaits qui existassent alors, et mit en lambeaux toute la musique. Qu'on juge de l'effet de cet affreux début sur une personne belle, douce, craintive et si loin sans doute de s'attendre à de semblables procédés! La suite ne fut pour elle que trop digne des premiers moments : ni ses grâces, ni son esprit, ni ses vertus n'adoucirent son sort. Elle n'eut de répit ni pendant sa grossesse, ni durant ses couches, dans lesquelles elle mit au monde une fille, qui par miracle arriva à terme. Son martyre dura deux ans, au bout desquels le ciel prit pitié d'elle et la délivra; mais ce qui acheva de la caractériser, ce furent les soins que, avec un inconcevable dévouement, elle prodigua à son mari jusqu'aux derniers moments.

On conçoit si j'étais ému de la revoir; elle me rappelait, avec les premières années que j'avais passées à Paris, ma mère et ma sœur dont elle était estimée et aimée; elle me rappelait aussi les heureux sentiments qu'elle m'avait inspirés, alors que par sa fortune et par ses espérances elle excitait autour d'elle tant d'envie et d'admiration. Mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Bien que treize années seulement, ajoutées à ses dix-sept ans d'alors, la laissassent encore jeune, sa santé avait été détruite pour toujours. Une fois encore je lui entendis faire de la musique, et je ne fus pas moins touché de sa complaisance qu'enchanté de son talent. Elle n'en fit cependant qu'un moment; les forces lui manquèrent, et elle fut obligée de cesser. Ruinée par

M. de Béthune, elle s'était rendue à Rome pour quelques réclamations qu'elle suivait dans l'intérêt de sa fille; je quittai Rome peu de jours après cette dernière entrevue, et, à mon grand regret, je n'ai plus trouvé personne qui ait pu me donner de ses nouvelles; ce n'est pas sans attendrissement que je paye ce dernier tribut d'hommages à ses charmes et à ses malheurs.

Dès que je m'étais senti capable de sortir, j'avais débarrassé la marquise de ma personne, et, malgré les efforts qu'elle avait bien voulu faire pour me retenir, j'étais allé me loger au palais Chigi, au coin de la rue du Peuple (le Cours) et de la place Colonna. Mon séjour devant être court, il importait donc fort peu que j'eusse mes aises, et si je consigne le fait, c'est pour donner une idée de ce qu'étaient les habitations à Rome. J'avais pris un domestique en arrivant; le prince Chigi en avait attaché quatre autres à mon service, et, bien que je fusse entouré de ce personnel, il me semblait que j'étais tout seul dans l'appartement où l'on m'avait logé, tant était vaste cet appartement. Indépendamment de plusieurs grandes pièces, qui servaient de cabinet de toilette, de salle de bain, etc., ma chambre à coucher était telle que je mesurais cent quarante pas de mon lit à la porte de mon antichambre.

Ma première visite fut naturellement pour le général Macdonald, commandant le corps d'armée. Je ne le connaissais pas; il me reçut fort bien. Je lui parlai des nouvelles que je lui avais envoyées relativement aux agissements du royaume de Naples; je lui faisais prévoir une agression sans déclaration de guerre; mais il repoussa cette idée, en plaisanta même, plus que dans sa position un général ne devait en plaisanter; en fait, il n'ébranla pas plus ma conviction que je n'ébranlai son incrédulité.

Un jour que je dînais chez lui, j'y trouvai un capitaine de la 15e légère, nommé Piquet, mystificateur-né, par conséquent incomparable, et, comme je le lui disais, doué au plus haut degré du génie des bêtises. Il faisait le sourd comme jamais on ne l'a fait; il faisait vingt autres rôles, ou plutôt il les faisait tous avec une inconcevable perfection; il avait commencé, à Rome, par mystifier le général Macdonald, comme à Udine il avait mystifié le général Bernadotte; il servait de temps à autre à égayer la table du général en chef, et c'est à une de ses mystifications que j'assistai la première fois que je le vis. Il ajoutait à ce don celui d'une voix de ténor admirable, l'une des plus belles que j'eusse entendues; il était l'ami de Dath, qui m'avait souvent parlé de lui, et, comme il était très brave, servait bien, comme il avait beaucoup d'esprit, une rédaction facile et de bonnes manières, comme pendant vingt-quatre heures par jour et trois cent soixante-cinq jours un quart par an, il était capable d'amuser toute une armée, je lui proposai de devenir le collègue de Dath, qui, comme plaisant et comme chanteur, était tout à fait propre à jouer avec lui les seconds rôles. Il accepta et ne tarda pas à me rejoindre à Perugia.

Les dames que pendant mon premier séjour à Rome j'avais journellement vues parurent sensibles à ma réapparition et me donnèrent de nouvelles preuves de leurs bontés. Celle qui aurait pu les remplacer toutes pour moi, cette charmante et magnifique duchesse Ceva, manquait à la vérité; mais, à part elle, je fus enchanté de mon séjour, et je l'aurais prolongé si la voix du devoir ne m'avait rappelé à mon poste. Huit jours écoulés, je fis pour la seconde fois mes adieux à Rome, et, malgré l'ennui du départ, mon retour à Perugia fut plus gai que ne l'avait été ma venue. Partant de Rome

vers trois heures du soir, nous dépassions avant la nuit la région du mauvais air. Clément et deux autres officiers de notre grade demandèrent à partir avec moi et complétèrent ma voiture. Prêts à nous mettre en route, l'un d'eux se trouva en marché avec le prince Checo Borghese pour lui vendre un cheval de prix, et, ce cheval étant à Foligno, le prince se décida à s'y rendre. Voulant voyager avec nous et ne prenant aucune de ses voitures, je lui offris naturellement la première place dans la mienne; il la refusa et fit ce trajet à franc étrier, courant devant nous et commandant mes chevaux de poste, ce que du reste il fit à merveille. J'eus donc un prince Borghese (1) pour courrier, comme plus tard, ainsi qu'on le verra, j'eus pour commandant de ma garde d'honneur un duc de Laval qui me traitait d'Excellence.

Pendant les quinze premiers jours que Piquet passa à Perugia, il n'y fut question que de lui. En descendant de voiture, il entra au café et se trouva en scène; un compère l'y attendait et y avait retenu un jeune officier, très bon garçon et, à cause de cette bonté même, choisi pour être le premier mystifié. Jouant le sourd et de plus faisant le malade, Piquet devint aussitôt l'objet de l'attention générale. Le compère, pour paraître se moquer de lui, le regardait en riant. Piquet vint lui demander de quoi il riait; là-dessus malentendus, querelles et attaques de nerfs. La victime désignée s'empressa de secourir Piquet, qui fit je ne sais combien de haut-le-corps,

(1) Ce prince Checo, fort loin d'être sans esprit naturel, mais ne sachant rien au monde et ne raisonnant ni ses actions ni ses paroles, était, dans toute la force du terme, un hurluberlu qui ne s'était jamais donné d'autre peine que de naître. Son frère aîné, beaucoup moins doué de ce que les Italiens appellent le génie, affectait la plus sévère tenue et, par cela seul, s'attirait beaucoup plus d'hommages.

de soubresauts, de grimaces et de convulsions; ayant repris connaissance, il ne voulut plus recevoir de soins que de son patient. Je laisse mille incidents burlesques, et, pour me borner à indiquer les traits principaux, j'ajouterai que, après deux heures passées dans ce café où cinquante officiers étaient accourus, Piquet se fit porter par la victime jusqu'à son logement; il se fit coucher par lui, donner un lavement, apporter le bassin, et il garda le pauvre garçon jusqu'à trois heures du matin, heure à laquelle celui-ci se sauva, exténué de fatigue et mourant de faim. On conçoit la joie immodérée des témoins de quelques-unes des scènes de cette farce, témoins initiés, qui de demi-heure en demi-heure étaient informés et m'informaient de tout ce qui se passait.

Le lendemain, Piquet garda toute la journée son nouvel ami, qu'il époumona; le surlendemain, il dîna chez le général C..., avec qui nous avions arrangé la mystification de Richebourg. Plein d'esprit et d'imagination, Richebourg était un sujet parfait pour ces sortes de plaisanteries. A table, placé à côté de Piquet, il avait reçu la recommandation d'avoir soin de « ce malheureux sourd ». Pauvre Richebourg! Piquet l'égosilla, à force de lui faire répéter et de lui faire crier toujours plus haut des phrases qu'il avait l'air de ne pas entendre ou d'entendre de travers. En sortant de table, Piquet se prit de querelle avec Petriconi, qui avait le mot; Richebourg fut chargé par le général de le calmer, et là commença la véritable scène. Richebourg ayant un rendez-vous dont l'heure était venue, Piquet débuta par le remorquer dans un angle de croisée; mais, du moment où Richebourg eut dit à demi-voix : « Va, je te lâcherai bientôt... », Piquet, de la manière la plus naturelle, le prit à l'habit en passant l'index dans une des boutonnières, et il ne la lâcha plus, quoi que l'autre pût faire.

« Maudit sourd, grommelait Richebourg, que le diable l'emporte! » Et Piquet ne tarissait pas en actions de grâces sur sa complaisance à l'écouter et sur sa politesse: « Mais, criait Richebourg, on m'attend!... — Non pas, disait Piquet, personne ne m'attend, et quand même, le plaisir de causer, ce plaisir qui devient si rare pour moi et que vous me rendez si doux... — Mais, reprenait Richebourg en l'interrompant, je vous dis qu'il faut que je m'en aille... Une bataille, dites-vous? Erreur... non... ce n'est pas dans une bataille, c'est au siège de Grave, et par l'effet d'un coup de canon, que mon ouïe s'est légèrement endurcie. »

Et là-dessus venait toute l'histoire du siège de Grave et du prétendu coup de canon. Nous riions aux éclats, Piquet le voyait : « Oh! capitaine! ajoutait-il douloureusement, sont-ils malhonnêtes à mon égard! Quelle différence d'eux à vous! etc. Enfin, hurlait Richebourg, j'ai un besoin à satisfaire, j'ai la colique... » Et le maudit sourd, après avoir avancé sa meilleure oreille, comme il le disait, et paru écouter de toutes ses forces, prenait le change sur tout..... Une heure et demie se passa ainsi, après laquelle, le rendez-vous devant être bien manqué, Piquet dit : « Ah çà! auriez-vous par hasard quelque chose à faire? Dites. Ne vous gênez pas. Personne n'est plus discret que moi. » Et comme Richebourg accompagnait ses « oui » de grands signes de tête, il reprit : « Que ne le disiez-vous? » Il le lâcha, et Richebourg partit à toutes jambes, tandis que Piquet lui criait: Au revoir!

Voilà l'ébauche de deux de ces scènes. Une encyclopédie ne les contiendrait pas toutes, attendu que chaque jour, comme à chaque propos, avec nous comme avec qui que ce pût être, seul comme en public, du soir au matin, dans sa chambre comme dehors, c'étaient sans

cesse des facéties nouvelles et inattendues. A la promenade je l'ai vu pendant une demi-heure expliquer à deux pauvres comment ils devaient se partager un sou; je l'ai vu, dans un casin, faire tenir sa tasse de café par un Italien, sous prétexte de chercher dans ses poches un papier qu'il voulait lui montrer, qu'il ne trouvait pas, et, reculant comme machinalement, se faire suivre par le porteur pendant un quart d'heure; je l'ai vu, sa tabatière à la main, l'ouvrant comme pour en offrir une prise et la refermant dès que son interlocuteur allongeait les doigts, et cela de l'air d'un homme entièrement préoccupé de sa conversation, qu'il ne laissait jamais tarir; puis, sans se découvrir, il recommençait dix fois sa mystification. Je me rappelle que, pendant la campagne de Naples, la municipalité de je ne sais plus quelle petite ville s'étant rendue chez moi, alors que j'étais à table, Piquet fit signe au plus âgé de ces magistrats de s'approcher, et, sous prétexte de lui donner des avis importants, il le tint courbé en deux pendant qu'il lui débitait à l'oreille une kyrielle de mots à demi articulés, n'ayant ni suite ni sens. De temps en temps il s'arrêtait, et, fixant ce vieux magistrat, il lui demandait du plus grand sérieux : « Capito, signore? » A quoi le malheureux, n'osant pas dire non, répondait de l'air d'un supplicié : « Si, signore... » Combien de fois encore l'ai-je vu arrêter dans les rues la première personne venue, tantôt pour lui chercher querelle, tantôt pour lui demander les renseignements les plus absurdes, tantôt, et en commençant par l'embrasser, pour lui soutenir qu'ils étaient amis! Enfin, et sans uniforme, bien entendu, je me rappelle l'avoir surpris se mettant au coin d'une rue à jouer à la mourre avec des misérables, et, les trichant d'une manière indigne, il leur gagna leurs hardes, qu'ensuite et avec usure il leur rendit en aumône. Mais

pour lui hommes et femmes, enfants et vieillards, pauvres ou riches, gens de rien ou personnages puissants, tout était occasion ou sujet. Je crois qu'il aurait mis un pavé en scène, et certainement il aurait joué la comédie pour les quatre murs d'une prison.

Quoique je ne puisse par la suite de mon récit éviter de revenir à lui, je vais finir cet article par un tour qu'il fit à Udine. Il avait remarqué un bon négociant, qui, réglé comme une horloge, à deux heures sonnant, quittait la Bourse et traversait la grande place pour rentrer chez lui et se mettre à table. Ayant choisi un jour où la chaleur était étouffante et pris sous le bras un sac à argent plein de morceaux de plomb ronds, de la grandeur d'une piastre, mais d'un poids insupportable, il va à la rencontre de son personnage et arrive en face de lui, au beau milieu de la place; il l'arrête et lui dit : « Ne seriez-vous pas M. X...? — Oui, monsieur. — Négociant? — Oui, monsieur. — Banquier, même? — Oui, monsieur. — Très bien. Et vous n'êtes certainement pas sans connaître les principales maisons de commerce de Trieste? — Je suis en relation d'affaires avec plusieurs. — En ce cas, monsieur, vous pouvez me rendre un véritable service. — De quoi s'agit-il? — Le voici. Il y a un an qu'un négociant de mes amis a fait à une maison de Trieste une fourniture de haricots. Il lui est encore dû sur cette fourniture deux cents sequins; il m'écrit de lui faire solder ce reliquat, et j'ai pensé que vous pourriez m'aider dans cette occasion. — Mais, monsieur, reprit le négociant d'Udine, quel est le nom de cette maison? — Son nom?... Attendez... mais j'ai sur moi la lettre de mon ami, et, si vous avez la bonté de tenir un moment cet argent, je vais vous renseigner... » Ayant confié son énorme sac, il cherche dans une quantité de papiers, ne trouve pas la lettre et s'écrie : « Elle est

restée chez moi!... mais je loge à deux pas... Je vous laisse donc mon sac et je reviens à l'instant. » Il part, sans donner au pauvre négociant le temps de répondre, et, sans cesser de courir, tourne une rue, monte dans la maison du grand café par la porte de derrière et rejoint au premier ses amis, témoins du début de cette scène; de là, bien à l'abri, il observe son homme qui, sous un soleil dévorant et pendant que pour dîner on l'attendait chez lui, passe une heure dans cette fournaise, n'ose, à cause de l'argent dont il se croit dépositaire de par la confiance d'un Français, approcher d'aucune maison, sue à grosses gouttes, et change à chaque instant le fatal sac de bras. Enfin, trois heures sonnées, le malheureux appelle à lui tous les passants, dépose le sac par terre, le fait ouvrir et, aux éclats de rire de tous les assistants, regagne son gîte de la manière la plus piteuse.

J'ai vu plus tard les mystificateurs les plus célèbres, c'est-à-dire Musson, Thiémet, Legros, et ils m'ont fait pitié lorsque je les ai comparés à Piquet. C'était chez les plus forts le talent au lieu de l'inspiration, chez tous le métier à la place du génie; aussi étudiaient-ils les rôles que Piquet improvisait, et Piquet n'était-il jamais plus saillant que lorsque, pris au dépourvu, il avait l'occasion d'un rôle nouveau. D'ailleurs, avant d'amuser les autres, Piquet voulait s'amuser lui-même et faisait d'autant plus de frais à proportion du plaisir qu'il trouvait à en faire. Je le vois encore, ce brave Piquet. Sa figure à la fois si mobile, si fine, si gaie, si maligne, prenait tous les caractères, rendait toutes les impressions; il avait toujours l'air de nous dire : « Si je voulais! » Et il voulait presque toujours. Il ne faisait pas de pasquinades comme Thiémet, qui, par exemple, imitant l'inconcevable bruit de la machine de Marly et l'entremêlant comme malgré lui à tout ce qu'il disait, prétendait que sa

mère pendant sa grossesse avait eu « un regard » de cette machine. Il n'était pas réduit comme Legros au rôle de sourd, c'est-à-dire à un rôle, ou, comme Musson, à un répertoire étudié, préparé tel que le Carême ou l'Avent d'un prédicateur. Son boulet datait du siège de Grave, celui de Legros de Marengo, c'est-à-dire que Piquet avait, par instinct de nature, devancé tous les mystificateurs à gages, bien avant qu'on parlât d'eux. Il aurait payé pour faire ce que les autres faisaient pour de l'argent, ce qu'il faisait, lui, au risque de son état et parfois de sa vie.

Au surplus, il n'eut pas toujours à se féliciter du résultat de ses plaisanteries. Se trouvant dans un café avec un Français, il lui fit une farce très connue; mais il avait le don de rendre neuves les farces les plus banales. En mettant le doigt sur sa propre joue, il dit à ce Français : « Vous avez un peu de noir là... Et cet homme de s'essuyer... « Un peu plus haut... » Et l'homme essuie plus haut... « Un peu de salive ! » A ce mot, ce Français se lève, va à une glace, s'aperçoit de la moquerie, demande raison à Piquet, qui, pour rappeler son expression, fut rafraîchi d'un bon coup d'épée... ce qui ne l'empêcha pas de recommencer à sa première sortie.

Je ne sais plus à quelle occasion, le général Macdonald envoya à Perugia un de ses aides de camp, nommé Blésimart. Richebourg, qui ne cherchait que les moyens de se débarrasser des faveurs de Mme C..., imagina de se faire faire, au profit de ce Blésimart, qui avait paru ne pas demander mieux, une infidélité, dont cette dame rêvait avec délices de se rendre coupable. Afin d'assurer l'exécution de ce projet, pour l'achèvement duquel chacun semblait d'accord, j'arrangeai une promenade au lac de Trasimène et une chasse dans la plus giboyeuse de ses trois îles, chasse pendant laquelle Mme C... et Blésimart devaient rester, en nous

attendant dans une auberge au bord du lac, elle, parce qu'elle avait peur de la traversée; lui, parce qu'il n'aimait pas la chasse.

Les choses ainsi disposées, nous quittâmes Perugia par un temps magnifique; mais pendant notre trajet un orage survint, et, quand nous arrivâmes, aucun batelier ne voulut nous conduire dans l'île choisie et distante de terre de trois bons quarts d'heure. Ce lac à peu près rond, et qui n'a guère que sept lieues de tour, est un des plus dangereux qui existent, à cause de sa profondeur et des gorges qui y aboutissent. Le moindre vent le rend impraticable, parce que ses vagues, petites de volume et par conséquent pointues, s'élèvent à une hauteur incroyable; personne alors ne hasarde de le passer. Il fallait donc que nous eussions le diable avec nous, pour forcer, en y mettant le prix, deux bateliers à risquer l'aventure; mais le vieux C... était intrépide; et nous, nous avions notre projet en tête; Blésimart avait reçu les instructions les plus complètes; nous partîmes donc, et, après avoir reçu à la fois un coup de vent et un coup de vague qui firent pousser un cri à nos deux nautoniers, après avoir manqué sombrer, nous abordâmes à l'île, où, grâce au temps, nous fîmes la chasse la plus déplorable et d'où nous eûmes mille peines à revenir. Mais quel fut notre désappointement quand nous apprîmes que ce niais de Blésimart avait échoué là où le plus mauvais pilote aurait abordé à pleines voiles! Nous étions furieux. Richebourg, qui ne se possédait plus, voulait se battre avec lui. Enfin nous fûmes, pour notre plan, nos dangers, les maux de cœur que nous eûmes dans les deux traversées, Blésimart pour sa courte honte, et Richebourg pour la continuation de son service forcé.

Dans une réunion de jeunes dames de Perugia, on mit

un soir la conversation sur mes cheveux qui bouclaient naturellement et aussi beaux de couleur que de finesse et d'épaisseur; ces dames décidèrent que je portais mes cheveux trop courts, de même qu'elles trouvèrent mes favoris trop longs. Désireux de leur prouver ma déférence, je profitai d'une absence pour laisser pousser toute ma barbe, puis de mon retour pour me raser la tête. Ce fut une comédie : « Quelle horreur! s'écrièrent toutes les dames en me revoyant. Vous êtes affreux, me disait l'une. — Et aussi peu galant qu'affreux », disait une autre. Au bout d'un mois, ma barbe était superbe; quant à ma tête, rasée tous les jours, elle était blanche comme ma main.

D'autres soins succédèrent à ces facéties. Par l'espionnage que j'avais organisé, durant mon expédition de Monteleone, je continuais très exactement à recevoir des nouvelles du royaume de Naples; ces nouvelles étant de nature à confirmer mes premières prévisions, j'en récrivis dans les termes les plus positifs au chef de l'état-major général de Rome, et j'en reparlai à mon chef direct. Je ne fus écouté de personne.

Dans cette situation, cédant au scandale que j'en éprouvais, je fis de ce sujet l'objet d'une conférence spéciale auprès de mon général, et je déclarai à ce dernier que je n'examinais pas si ma sollicitude pour la sûreté des troupes et pour la gloire de nos armes me faisait exagérer ce que je croyais devoir regarder comme un danger réel, mais que, quant au résultat, il n'y aurait jamais de comparaison entre l'inutilité de quelques dispositions et l'irréparable tort de se trouver en défaut vis-à-vis d'un malheur prévu; entre la perte de quelques feuilles de papier et d'écriture et celle de beaucoup de braves; que, quant à ce qui concernait la division, elle avait ses corps avancés à plusieurs journées de marche du quar-

tier général, hors de portée d'être secourus et de recevoir à temps même les ordres de leurs généraux de brigade; que la position de ces troupes était telle qu'elles pouvaient être surprises, tournées, morcelées, détruites avant que l'on pût apprendre qu'elles étaient attaquées. Je demandai donc officiellement l'autorisation de leur adresser, outre quelques instructions générales, des paquets cachetés que leurs chefs auraient ordre d'ouvrir, dans le cas où les Napolitains prendraient inopinément l'offensive, et d'adresser avec les mêmes réserves les mêmes ordres aux généraux de brigade, afin qu'il n'y eût pas plus d'indécision pour les chefs que pour les subordonnés.

Le général C... s'obstinant à juger une telle mesure inutile, par la raison sans doute qu'elle avait paru telle au général Macdonald, j'ajoutai que, quant à moi, elle me paraissait justifiée à ce point que j'allais l'exécuter comme inhérente à mes devoirs de chef d'état-major, à moins que par écrit il me le défendît... « Et d'ailleurs, repris-je, comme il hésitait encore, considérez l'avantage et le bonheur de n'avoir, dans cette grave hypothèse, aucun ordre à donner et de savoir d'avance, jour par jour, pour ainsi dire à chaque heure, où chacune des troupes se trouvera; de pouvoir avec certitude régler ses mouvements ultérieurs et déterminer d'après eux les mouvements de tous les autres corps. » Embarrassé par ces raisons et ne voulant pas se charger d'une telle responsabilité, il céda. Ma proposition approuvée, mes ordres et instructions furent, dans la journée, rédigés et expédiés, je puis le dire, avec un véritable soulagement, car l'idée des risques de ces troupes me poursuivait sans cesse. C'est au reste une des circonstances de ma vie militaire que je me suis toujours rappelées avec le plus de satisfaction, parce que cet acte de pré-

voyance, qui pour plusieurs bataillons devint un acte de salut, ne fut dû qu'à moi; parce que de tous les corps d'armée de Rome, le nôtre fut le seul à être garanti par cette mesure; parce que je forçai l'adoption de cette mesure malgré les plaisanteries du général Macdonald (1), l'incrédulité de son chef d'état-major et l'entêtement du général C...; parce qu'enfin, inutile à ma promotion au grade d'adjudant général, ce fait a certainement contribué à la rendre aussi belle qu'elle l'a été.

Le 10 novembre (20 brumaire), le général Championnet arriva à Rome en qualité de général en chef. Dès ce moment les troupes occupant l'État romain reprirent le nom d'armée de Rome, et le général Macdonald redescendit au commandement de son ancienne division, dans laquelle d'ailleurs il n'avait pas été remplacé. A cette nouvelle, le général C... imagina devoir aller saluer son nouveau chef, afin, disait-il, de conserver sa division; mais, pour saluer les chefs, il faut se montrer à eux, et c'est ce que le général C... pouvait faire de mieux pour avoir un successeur. Richebourg, à cet égard, pensait absolument comme moi; il employa Mme C... elle-même pour faire renoncer à ce voyage

(1) Je n'étais pas le seul à envoyer des avis au général Macdonald; de nombreuses pièces officielles en font foi, et parmi elles les dépêches adressées par notre ambassadeur de Naples au gouvernement de Paris, et par duplicata au général commandant à Rome. Ces pièces annonçaient clairement les préparatifs d'une prochaine invasion qui aurait lieu sans déclaration de guerre. Mais, alors même qu'il n'eût reçu de renseignements que de moi, est-ce que le général Macdonald n'aurait pas dû y faire attention, je dirai même adopter pour toute l'armée la mesure que je pris pour la deuxième division? Il ne fit que s'en amuser, et je signale cet incident comme la preuve irrécusable de cette légèreté, non de caractère, mais d'esprit, de cette espèce de crânerie, qui poussaient le général Macdonald à considérer de telles précautions comme au-dessous de lui et le rendaient incapable de commander une armée, ainsi que toute sa vie l'a prouvé.

le général, qui crut devoir s'entêter et partit avec moi, car j'avais obtenu de l'accompagner.

Arrivés le 23 novembre (3 frimaire) au matin, nous fûmes de suite reçus par le général en chef, et je fus édifié de l'ordre et de la sagacité de ses questions; de tout ce qui en lui attestait le zèle et la sollicitude; de l'attention, de la suite qu'il mettait à tout ce qui pouvait en valoir la peine, et du contraste qu'il y avait entre cette manière de traiter les affaires et l'irréflexion du moins apparente, la légèreté trop réelle avec lesquelles le général Macdonald tranchait les questions les plus graves, lui qui, avec son nez au vent et sa physionomie goguenarde, avait toujours l'air de se moquer des choses et des personnes. Nous dînâmes avec le général Championnet, et, comme il était informé par Lacombe-Saint-Michel, notre envoyé à Naples, qu'il ne tarderait pas à être attaqué, le général C... reçut l'ordre de venir le lendemain à dix heures du matin pour prendre les dernières instructions, et de se tenir prêt à repartir immédiatement, 1° pour transférer le quartier général de la division à Macerata, à tous égards préférable à Perugia, où jamais il n'aurait dû être placé; 2° pour former à Foligno, à la fois position militaire et jonction de routes les plus importantes, un camp dans lequel on réunirait aux postes avancés la totalité des troupes qu'il ne serait pas indispensable d'occuper comme garnison.

En sortant de chez le général en chef, je me rendis au théâtre. J'y retrouvai toutes les dames de la ville, moins la plus regrettée de toutes, et, quand je repartis douze ou quinze heures après, je ne pensais pas en leur faisant mes adieux que je les quittais pour ne jamais les revoir. Rentré chez moi vers une heure du matin, je venais de me coucher, lorsque le canon du château Saint-Ange se fit entendre. C'était le signal d'alarme. Le général

C... et moi, nous nous rhabillions en toute hâte, lorsqu'un aide de camp du général en chef accourut nous informer que les Napolitains venaient d'attaquer les troupes de la première division sur toute la ligne occupée par elle, et que le général en chef nous attendait. Presque vêtus lorsque cet aide de camp arriva, nous partîmes avec lui, achevant de recevoir en route les nouvelles qu'il avait à nous donner.

« Que seront devenues vos troupes avancées?... » telles furent les paroles que le général Championnet articula dès qu'il aperçut le général C... Ce dernier le rassura en lui rendant compte des ordres donnés et de la manière dont ils l'avaient été; il me fit tout l'honneur de cette prévoyance, ce qui fixa sur moi les yeux du général Championnet avec un air de complète approbation. « Partez vite, ajouta le général en chef, je ne sais si vous pourrez encore passer à Terni et à Spoleto, mais faites tout au monde pour arriver rapidement à Foligno, où vous ferez au besoin reployer la garnison de Spoleto et d'où vous vous rendrez à Macerata, où vous vous ferez suivre par tout ce qui appartient à votre quartier général. Prenez des chevaux de selle, si vous êtes obligé d'abandonner votre voiture; jetez-vous à gauche, si vous ne pouvez suivre la route directe, mais arrivez; réunissez vos troupes, formez des masses afin de pouvoir manœuvrer, et couvrez ou flanquez la gauche de la route de la Romagne. Quant à moi, je ne resterai pas à Rome. D'une part, défendre cette ville serait la livrer à toutes les horreurs de la guerre et rendre contre nos partisans la réaction terrible; de l'autre, elle ne se lie à aucune position militaire. En ce moment je dois même être, à quarante lieues sur mes derrières, tourné par les troupes napolitaines qui auront débouché par Aquila et par les Abruzzes. Enfin, poursuivit-il avec indignation, j'ai à

peine trouvé ici les munitions nécessaires pour combattre un jour. Je commencerai donc mes opérations par une retraite sur la Toscane, j'y suis forcé, mais j'espère seulement sur Foligno. Là, je réunirai les troupes dont je dispose et celles que j'attends ; j'y réorganiserai l'armée, y compris votre division qui, à dater de ce jour, sera la troisième de l'armée, suivra l'Adriatique et formera ma gauche. Enfin c'est de Foligno que je reprendrai l'offensive. »

Nous le quittâmes en recevant de lui le tableau de l'organisation de l'armée, l'état des corps qui devaient former la troisième division et les itinéraires des troupes non encore arrivées. Grâce au général Championnet, tout cela prenait une tournure militaire, que sous Dallemagne cette armée avait cessé d'avoir et qu'elle n'avait pas reprise sous Macdonald. Pour ma part, j'étais on ne peut plus satisfait de tout ce que j'avais vu et entendu, et surtout du plan de campagne, en si peu de moments conçu par le général en chef et qu'il nous avait développé avec laconisme et clarté. Je me retrouvais dans les idées et les habitudes de la guerre. Tout grandissait, et les événements et les rôles, surtout le mien ; car je laissais de moi une opinion favorable à un général en chef qui me semblait destiné à de grandes choses, et, simple chef de bataillon, je me trouvais chef de l'état-major de la gauche de l'armée, c'est-à-dire de la plus importante de ses divisions, de celle qui avait un rôle à part et à elle. Aussi je partis plein de confiance et d'enthousiasme.

CHAPITRE X

La Cour de Naples n'avait plus de national que le nom. Grâce à Acton, amant de la Reine et premier ministre, le gouvernement était anglais ; grâce à Mack, généralissime, l'armée était autrichienne comme la Reine. Pour s'emparer du gouvernement, Caroline d'Autriche avait poussé son mari vers le penchant qu'il avait à se complaire dans le vice, et, si le mot *crapule* ne répugnait à ma plume, j'ajouterais que cette épouse royale y lança son royal époux (1). On ne s'étonnera donc pas quand je dirai que Ferdinand IV, le plus triste des souverains, se conduisit comme le plus traître des alliés, le plus dangereux des voisins, le plus cruel des vainqueurs (2), mais qu'il fut heureusement le moins redou-

(1) En vue de l'invasion, des camps de manœuvre avaient été formés ; il arriva à la Reine d'y paraître en amazone, accompagnée par le Roi déguisé en écuyer ; mais le plus souvent ils s'y montraient, elle en vivandière et lui en cabaretier. Ce n'est pas tout ; on vit ce roi vêtu en marinier ou en échoppier vendre au coin des rues le poisson qu'il avait pêché ou le gibier qu'il avait tué, et distribuer ensuite à la population le prix de ses ventes. Mieux encore, la Reine, s'étant faite le ministre des débauches de son époux, lui arrangea un harem à San Leucio. Des femmes de la cour, des filles de famille arrachées à leurs époux, à leurs mères, furent entraînées dans ce repaire, on pourrait dire de l'assassinat, car je n'ai pas entendu contester à Naples ce fait, que plusieurs victimes sortirent du harem royal pour être jetées ensanglantées et expirantes sur la voie publique.

(2) C'était un traître allié, puisque, engagé dans la coalition d'ac-

table des ennemis. Toutefois, pour ne pas m'attarder à faire connaître ce nouvel ennemi de la France, qui n'est pas digne d'un si long intérêt, j'en arrive à ses actes, c'est-à-dire à sa perfide agression.

Sept colonnes, dont quatre commandées immédiatement par le général Mack, sous la propre personne du Roi, avaient passé la frontière; tout aussitôt le général Championnet avait avisé le général Joubert, qui venait de remplacer le général Brune comme général en chef des armées d'Italie; puis il avait écrit au Directoire : « Quoique bien faible, je vous prie de n'avoir aucune crainte sur le sort de l'armée que je commande. » Et, quand il parlait avec cette assurance, il allait avoir à se mesurer avec une armée de 62,000 hommes (1) conduite par les généraux allemands Mack et Metsch et par des généraux français, trop peu français, tels que La Trémoïlle, Damas, Micheroux, Bourcard et San Filippo. Il allait avoir à manœuvrer dans un pays où il arrivait à peine; il ne disposait que de 12 à 13,000 combattants de toutes armes, épars sur soixante lieues de terrain, distance équivalant à une bien plus considérable, grâce

cord avec le Saint-Siège, il ne manquait cependant aucune occasion de faire établir d'anciens droits sur Pontecorvo et Benevento, et que, à titre d'indemnité pour ses peines, il voulait s'emparer de ces villes et de leurs territoires, enclavés dans ses États, puis régulariser sur d'autres points ses frontières aux dépens du Saint-Siège, qui comptait sur lui pour être délivré de notre présence et recouvrer intact son domaine de Saint-Pierre. C'était un cruel ennemi, puisque, quatre mois plus tard, quinze malades et quarante aveugles évacués de l'armée d'Égypte abordant en Sicile, qui dépendai du royaume de Naples, Ferdinand IV les fit égorger.

(1) Soit 3,000 hommes de cavalerie (30 escadrons), 48,000 hommes d'infanterie (64 bataillons), 4,000 hommes d'artillerie manœuvrant 300 pièces, sans compter 7,800 hommes qui, sous les ordres de M. de Damas, allaient débarquer à Livourne pour soulever la Toscane, rallier à elle les troupes du Grand-Duc et achever de nous envelopper par notre droite, total 62,000 hommes, et d'après une autre donnée, 61,666, minimum que j'adopte.

à la chaîne de montagnes qui séparait les ailes. Et le plus grand rassemblement de ses troupes était débordé de quarante lieues sur la gauche, et devait déjà se trouver séparé des noyaux de ses seconde et troisième divisions. Et les renforts qu'il attendait et dont il pouvait croire ne plus même avoir de nouvelles, étaient encore à plus de soixante-dix lieues de lui; et c'était lorsqu'un ennemi si supérieur s'avançait pour lui couper en même temps ses deux lignes de retraite et pour le morceler, qu'il ne désespérait de rien.

Quant au Directoire, qui, dès le 5 novembre, avait arrêté un plan général pour la campagne de l'an VII, plan présomptueux et fort peu en rapport avec les forces réelles des armées d'Italie, le Directoire, dis-je, dès qu'il fut instruit, le 5 décembre, de l'entrée des troupes napolitaines sur les États romains, obtint de l'Assemblée une loi déclarant que la République française était en guerre avec le roi de Naples; il adressa une lettre au général Joubert, une proclamation aux armées; mais, tandis qu'il préparait ainsi la guerre, elle se faisait déjà avec acharnement, et nos braves multipliaient les victoires, prévenant tous les vœux et réalisant toutes les espérances.

Ce fut à Ascoli qu'eut lieu la première action de cette guerre, action nulle, insignifiante, et qui n'a lieu d'être rappelée que parce qu'elle inaugura les hostilités de cette campagne, un des plus brillants trophées de notre gloire militaire. Ascoli, situé sur le Tronto, qui séparait les deux États, était occupé par le 1er bataillon de la 2e cisalpine; quelques détachements observaient à droite et à gauche le cours de la rivière, quand, le 24 novembre (4 frimaire), vers quatre heures du soir, une colonne de troupes napolitaines, faisant partie du corps d'armée du chevalier Micheroux, rassemblée et organisée dans

les Abruzzes, forte de 12,000 hommes et de trente canons, faisait son apparition; quelques troupes, qui la précédaient, engagèrent aussitôt un combat en avant de la Porte Majeure. C'était attaquer pour attaquer, sans intérêt et sans but; ils payèrent donc cet excès d'ardeur par la perte d'un bon nombre des leurs; mais, pendant que ce premier parti de Napolitains se livrait à cette inutile échauffourée, le gros de l'ennemi déployait ses 3,000 hommes d'avant-garde et prenait position. Quant à notre garnison d'Ascoli, à nos postes et détachements, qui d'avance avaient évacué sur Ancône leurs bagages et leurs malades, ils ouvrirent les ordres et instructions qui, ainsi que je l'ai dit, leur avaient été remis sur mon initiative, et, suivant les prescriptions qu'ils y trouvèrent, ne devant pas, à quelques centaines qu'ils étaient, s'exposer dans une résistance chimérique contre une division tout entière, ils se retirèrent par la route d'Ancône et vinrent bivouaquer sur le Monte Alto.

Ascoli abandonné, le chevalier Micheroux se trouvait maître de la première place sur le territoire romain; on eût pu penser qu'il allait l'utiliser comme forte base d'opérations, pour soutenir sa marche en avant; mais il y laissa simplement une défense de 1,000 hommes, puis, divisant ses forces en deux corps et suivant, à la tête du premier, la route de la Marine, il se dirigea avec vingt-quatre pièces de canon et en masse sur Porto di Fermo, tandis que le second corps, avec six pièces de montagne, longea les hauteurs qui flanquent le littoral et marcha en trois colonnes de front sur la ville de Fermo; mais c'est aussi sur cette ville que notre garnison d'Ascoli, quittant son bivouac de Monte Alto, avait ordre de se replier et de se joindre à sa légion.

En même temps que ce mouvement et d'autres, prévus par nos instructions cachetées, concentraient des forces

sur Fermo et en faisaient un premier point de résistance, le général Rusca, conformément aux prescriptions qui pour sa part lui avaient été remises, partait de Macerata et venait rassembler à Porto di Fermo une demi-brigade légère et trois escadrons de dragons avec trois pièces d'artillerie légère. Les deux points visés par les deux corps du chevalier Micheroux, la ville de Fermo et son port, se trouvaient donc, par la seule prévision de nos ordres, protégés autant que cela pouvait être possible avec l'insuffisance numérique de nos troupes.

Quant au général C... et à moi, nous avions pu passer aisément à Terni, n'ayant éprouvé d'autre résistance que celle des postillons que nous fîmes galoper, soit en doublant les guides, soit à coups de canne. Heureusement arrivés à Spoleto, nous expédiâmes au commandant de Perugia l'ordre de ne conserver que le nombre d'hommes indispensables à la défense de la citadelle et, sous l'escorte du reste, de nous faire suivre sans retard par la totalité de nos équipages, qui nous rejoignirent en doublant les journées. Enfin, le 26, nous fûmes rendus à Porto di Fermo, où, renforcés dans la soirée même par l'arrivée de la 17e et de la 73e de ligne, nous pûmes arrêter définitivement l'organisation de la division. Le quartier général restait à Porto di Fermo avec une partie des troupes, formant une brigade sous les ordres du général Rusca, tandis qu'une seconde brigade était établie à Fermo; celle-ci devait être commandée par le général Monnier, et, en attendant l'arrivée de ce général, elle l'était par le chef de brigade Méjean.

Le 27 au soir, un calme profond régnait dans notre cantonnement de Porto di Fermo, lorsqu'à dix heures une fusillade s'engagea entre nos postes de la Marine et des soldats napolitains, que des barques venaient de jeter à terre. La générale battit, et, pendant le peu d'instants

nécessaires pour prendre les armes, le général C... et moi, nous étions accourus sur le rivage, suivis par les hommes du piquet. La mer était couverte de petites barques qui, à notre vue, ne sachant si elles devaient avancer ou se retirer, croisaient en tous sens; cependant elles joignirent leur feu à celui des hommes débarqués; mais ce secours ne sauva pas ces derniers, car, sans m'arrêter, je les avais chargés à la tête du piquet, et ils furent tués en totalité. Quant aux barques, au moment où le canon allait se joindre à notre mousqueterie et en partie du moins les couler, elles prirent le large et disparurent. Il ne restait aucun doute. Le chevalier Micheroux avait espéré trouver Portò di Fermo faiblement occupé, surprendre les troupes qui s'y trouvaient, enlever le cantonnement, y réunir sa première division et se trouver dès le lendemain matin en mesure de seconder sa seconde division dans l'attaque de Fermo; il n'avait pas mal imaginé son plan; mais, s'il avait pu être trompé sur le nombre de nos troupes, il ne devait plus s'abuser sur notre vigilance. En résultat, il débutait par un insuccès.

Le lendemain, à dix heures du matin, aucune autre nouvelle de l'ennemi n'étant parvenue à Porto di Fermo, le général C... partit, afin de chercher pour sa division une position qui fût plus avancée. Marchant avec cinquante dragons et trois compagnies de carabiniers, il prit la route de la Marine, mais, arrivé à trois bons quarts de lieue de Porto di Fermo, il se trouva, au débouché d'un bois, en face et à petite distance de tout le corps de droite du chevalier. A l'instant il fit mettre ses dragons en bataille, ce qui était absurde et doublement absurde, puisqu'il en avait trop peu pour les faire compter et que, hors de mesure d'en imposer à l'ennemi, on ne doit montrer sa cavalerie que lorsqu'elle

est au moment d'agir avec succès; puis il jeta les carabiniers dans les hauteurs boisées qu'il avait sur sa droite, ce qui eût été rationnel s'il leur avait ordonné de ne pas le perdre de vue; mais il leur prescrivit de s'emparer d'un point culminant, ce qui les séparait trop de lui; enfin il envoya son aide de camp Fabvre à Porto di Fermo pour y faire prendre les armes aux troupes. Comme Fabvre approchait, il me rencontra; je suivais, conformément aux ordres que le général C... m'avait donnés, sa reconnaissance avec un bataillon de ligne; de suite je fis doubler le pas à mon bataillon, et, après avoir chargé Fabvre d'ajouter à l'ordre qu'il portait au général Rusca, celui de déboucher de Porto di Fermo avec tout ce qui restait de la brigade et de s'avancer jusqu'à ce qu'il reçût contre-ordre, je rejoignis au galop mon général de division.

Je le trouvai à l'extrémité de son petit bois. Bien entendu, mon premier regard fut pour inspecter le terrain : en avant et à demi-portée de canon, sur un coteau bordant la mer, l'ennemi avait établi une double rangée de batteries, derrière lesquelles se massaient en seconde ligne l'infanterie par bataillons et la cavalerie en colonne; sur la droite étaient les bois et les montagnes où le général C... avait envoyé se loger ses carabiniers, mais aussi où le chevalier Micheroux avait fait marcher le second corps de son armée. Et c'est dans cette position que je trouvai mon général le plus tranquille du monde, immobile au milieu de la route.

Je crus, à sa tranquillité, qu'il s'était rendu le compte exact des positions respectives; car, si formidable qu'elle parût, celle du chevalier Micheroux ne révélait, par la pensée qui y avait présidé, qu'ignorance et incapacité. Cinq mille hommes d'infanterie se trouvaient entassés là où deux bataillons à peine auraient pu se déployer, et de

manière à donner une prise énorme à notre feu. Si, sur les hauteurs couvertes de bois qui flanquaient notre droite, et non pas là-bas où nos carabiniers ne pouvaient réussir qu'à se faire tuer faute d'être en force, mais plus près et sur des premières pentes, suffisantes pour dominer tout ce versant de plage, y compris le coteau occupé par l'ennemi, si donc nous établissions le plus gros de la brigade Rusca aussitôt qu'elle arriverait, elle serait à l'abri de l'artillerie et de la cavalerie du chevalier et pourrait, par ses manœuvres et par ses feux, réduire à discrétion les cinq mille fantassins que leur entassement condamnait d'avance à l'inaction; mais il est des hommes que la vue de l'ennemi électrise et inspire; il en est d'autres qu'elle trouble et stupéfie; il en est enfin qu'elle grise, c'est-à-dire auxquels, tout en les exaltant, elle ne laisse pas le sens commun; C... était de ce nombre, à ce point que je demeurai convaincu que je n'avais pas même été compris.

Un moment après, je lui observai que l'ennemi se disposait à commencer son feu par celui de son artillerie, et que les cinquante dragons qu'il avait fait déployer allaient en pure perte être exterminés. Sans me répondre, il expédia l'ordre au général Rusca de détacher en toute hâte une pièce d'artillerie légère et de la lui envoyer. A ce moment arriva mon bataillon, que j'avais précédé, et le général lui ordonna de rejoindre ses carabiniers, dont il ignorait complètement l'éloignement et qui étaient quatre ou cinq fois plus loin qu'ils n'auraient dû être : « Comment, lui dis-je encore, vous ne gardez pas même la moitié de ce bataillon pour soutenir au besoin, contre une charge de cavalerie, la pièce de canon que vous attendez? » Il ne me répondit rien et ne m'apparut plus que comme un fou; opinion dont je n'eus certes pas à revenir lorsque, la pièce arrivée,

il ordonna de la mettre en batterie et de commencer le feu.

C'était le signal que l'ennemi attendait; sa première batterie tira aussitôt sur nous, puisqu'elle n'avait que nous en vue. Les deux tiers de nos canonniers et de nos dragons, entièrement à découvert, furent en peu d'instants tués ou blessés, et, après son troisième coup, notre pièce dut cesser de tirer. L'ennemi ne pouvant méconnaître le mal qu'il nous avait fait, et ne voyant plus en sa présence qu'un général en vedette et une vingtaine d'hommes épars, fit charger deux cents hommes de cavalerie. L'urgence de faire retirer la pièce et de se reployer était cent fois évidente; mais, de même que le malheureux C... s'était imaginé dominer les feux réunis de quinze pièces d'artillerie en batterie avec le feu d'une seule, il se figura que, avec quinze à dix-huit dragons et quelques canonniers qui lui restaient, il arrêterait de pied ferme deux cents chevaux lancés au grand galop. Il ne rompit donc pas d'une semelle, jusqu'au moment où nous eûmes tous ces cavaliers sur le corps. Malgré les efforts de quelques dragons et ceux des officiers qui se trouvaient avec lui, malgré un coup de pistolet qui lui sauva la vie et qui est le seul que, dans mon souvenir, j'aie tiré contre l'ennemi, le malheureux C... faillit être culbuté et reçut un coup de sabre qui fit sauter son chapeau en l'air. Une fuite à toutes brides devint dès lors notre seule ressource. Notre pièce de canon fut abandonnée, ainsi que son caisson; mais les charretiers, qui s'étaient hâtés de rompre les traits de leurs chevaux et dont quelques-uns étaient blessés, s'étant mêlés à notre course précipitée, encombrèrent la route en même temps qu'une seconde pièce, que le général C... avait redemandée et qui, nous ayant rejoints, fit volte-face; tout cet embarras mit plusieurs des Napolitains à même de

blesser quelques-uns de nos hommes de plus. Grâce à la qualité de nos chevaux, le général, ses aides de camp et moi, nous nous tirâmes de cette bagarre, lui toujours impassible, eux jurant comme des débaptisés, et moi résolu à ne pas continuer à servir avec lui.

Nous avions eu cependant à subir une poursuite acharnée, due plutôt aux chevaux (1) qu'aux cavaliers eux-mêmes, et cette poursuite avait été meurtrière pour nous jusqu'au moment où nous avions heureusement rencontré un bataillon et demi des nôtres déployés sur la route. Que faisaient-ils arrêtés en arrière, au lieu de s'être avancés jusqu'à nous? Quoi qu'il en soit, leur chef, le brave Wouillemont, voyant notre déconfiture et la rage de nos poursuivants, avait fait faire un changement de front à un de ces bataillons qui se mit en bordure sur la route et déchargea au passage, à bout portant, un feu de deux rangs sur les deux cents cavaliers; ceux-ci, ne s'étant pas aperçus du péril assez à temps pour l'éviter, furent exterminés, sauf les cinquante premiers qui passèrent avant l'ouverture du feu et qui, coupés de leur retraite, et par là même démoralisés, nous avaient laissés rentrer, sans plus nous poursuivre, à Porto di Fermo.

Cependant le succès de sa manœuvre avait fait concevoir au brave Wouillemont l'espoir de rentrer en possession de notre pièce de canon et de notre caisson, et, bien qu'il n'eût avec lui que la moitié d'une demi-brigade, il se porta en avant. Grâce à l'inconcevable inaction de la division napolitaine, il parvint à reprendre pièce et caisson; mais comment poursuivre ce succès, et que faire sans ordres? Rentré à Porto di Fermo, où je l'avais suivi, le général C..., sans s'être embarrassé de ce

(1) Les chevaux napolitains sont tenus les uns aux autres.

qui se passait derrière lui, avait pris le parti de se jeter avec quelques troupes dans les montagnes et de rejoindre ses carabiniers et le bataillon qu'il avait envoyé à leur suite. C'était une bonne manœuvre que d'organiser un parti assez fort dans ces montagnes où l'ennemi avait des troupes et d'où l'on dominait le versant de la mer; mais encore n'eût-il pas fallu se décider à cette manœuvre trop tard et ne pas abandonner pour elle, alors qu'elle ne devenait plus qu'un pis aller, celles des troupes qu'on laissait postées du côté de la mer. Quant au général Rusca, contradictoirement aux ordres que Fabvre lui avait transmis, au lieu d'amener tout ce qui lui restait de la brigade, il en avait détaché une partie vers les montagnes, sans s'informer autrement de ce qu'elle pourrait y faire; il avait laissé l'autre partie inutilement enfermée à Porto di Fermo, et, pour ce qui était de lui personnellement, il s'amusait en ce moment, à la tête de soixante-dix dragons du 19e, à faire prisonniers les cinquante dragons napolitains coupés par le feu de Wouillemont et qui ne demandaient plus qu'à se rendre.

Or, pendant ce temps, Wouillemont et ses hommes, abandonnés à eux-mêmes, restaient déployés à leur poste sur la route; mais l'ennemi, qui, n'ayant vu revenir personne de ses deux cents cavaliers et ayant pu prendre notre début pour une ruse, hésitait à engager ses troupes, l'ennemi, à défaut de mieux, fit recommencer le feu de sa batterie de tête, et cette fois sur les bataillons de Wouillemont, dont la position devint bientôt intenable. Le seul parti qui restât à prendre semblait être la retraite et une prompte retraite, lorsque le lieutenant Petriconi du 85e de ligne, aide de camp du général C..., jeune homme, ainsi que je l'ai déjà dit, de la plus brillante espérance, et qui, je ne sais comment, se trouvait là, cédant

à une inspiration chevaleresque, ouvrit et soutint l'avis d'enlever à la baïonnette cette artillerie ennemie. Une sorte de conseil de guerre se tint; mon adjoint Dath appuya la proposition avec énergie; le chef de brigade Wouillemont, son chef de bataillon Gassine, le capitaine de dragons Piquet, quelques autres officiers l'adoptèrent; l'honneur électrisant toutes les âmes, la charge battit aussitôt, et, malgré les ravages que l'artillerie put faire dans ses rangs, le bataillon et demi qui, je le dis à sa gloire, appartenait à la 73e, ce bataillon et demi arriva l'arme au bras jusque sur les pièces. Là il s'arrêta, fit une décharge des plus meurtrières et fonça à la baïonnette. Les six pièces de la première batterie, les neuf pièces de l'autre furent enlevées; deux cent cinquante hommes qui restaient de la cavalerie napolitaine, au lieu de nous charger en flanc, se sauvèrent à toutes jambes, et les cinq mille hommes d'infanterie qui se trouvaient maintenant en colonne, au lieu de marcher sur les assaillants, furent frappés d'épouvante et jetés de suite dans une déroute à laquelle le capitaine Piquet mit le comble en chargeant en fourrageurs avec cinquante dragons seulement. L'artillerie de réserve et le parc du chevalier Micheroux, qu'aucun intervalle ne séparait des bataillons, furent abandonnés, ainsi que ses bagages. Des colonnes entières étaient traversées et sabrées par nos dragons, poursuivies et lardées par nos fantassins, et cette brillante charge nous valut trois drapeaux. Mais rien ne ralentissait l'ardeur de nos cavaliers, et, Piquet ne les ayant pas arrêtés à temps, ce faible escadron fut bientôt sans appui; cependant la plupart finirent par se reployer d'eux-mêmes sur l'infanterie, qu'ils aidèrent à ramasser et à ramener quelques centaines de prisonniers. Quelques-uns de leurs camarades se laissèrent entraîner à la suite de Piquet, que rien n'arrêtait plus et que Petri-

coni et un jeune lieutenant nommé Chété ne quittèrent pas. Aucun de ceux-là, parmi les soldats, ne reparut; quant aux trois officiers, ils ne revinrent, grâce à des prodiges de présence d'esprit, qu'après avoir échappé à mille chances de mort et en faisant à travers les montagnes un circuit immense. Pendant ce trajet le capitaine Piquet eut un cheval tué sous lui et le lieutenant Chété fut grièvement blessé. Quant à Petriconi, auquel seul était dû l'audacieuse initiative de cet inconcevable fait d'armes, il fut aussi heureux comme combattant qu'il avait été magnifique dans son inspiration (1).

J'ai dit que le général C... avait pris le parti de se jeter au travers des montagnes, mais je l'ai dit d'après ce que j'appris par la suite. Ramenés tous deux à Porto di Fermo, je l'avais quitté au moment où il allait rentrer pour remplacer le chapeau qu'il avait perdu et où, moi, j'allais remplacer mon cheval qui s'était déferré. J'avais fait la plus grande hâte et j'étais revenu sur la route de la Marine, croyant y rejoindre mon général; n'en trouvant pas vestige, je m'étais avancé, et c'est ainsi que j'étais arrivé jusqu'à Wouillemont, qui, sa charge finie, ralliait tout son monde. Il était fort en peine de Petriconi, Piquet et Chété; sans ordres nous avisâmes ensemble à prendre un parti, et je venais de le décider à s'avancer d'un quart de lieue, ce qui sans coup férir nous aurait fait faire quelques centaines de prisonniers

(1) En 1838, je reparlai à Piquet, devenu lieutenant général, de cette affaire et de la part qu'il y avait eue. A l'entendre, c'était lui qui avait eu l'idée de la charge. Son assurance même était telle, que je demeurai convaincu que quarante ans d'altérations successives et progressives au profit de sa vanité avaient fini par lui persuader tout ce qu'il affirmait à cet égard; je ne sais même s'il n'aurait pas réussi à me faire douter de l'exactitude de ma narration, si elle n'avait pas été arrêtée par moi à Ascoli, communiquée à Wouillemont, à Petriconi, à dix autres officiers, et rectifiée avec eux.

de plus, ce qui pouvait faciliter le retour ou la délivrance des trois officiers et nous plaçait plus militairement, lorsque le général Rusca apparut enfin; il nous apprit que le général C... venait de se jeter dans les montagnes; il ordonna d'abandonner les trophées qui venaient d'être conquis, et de battre immédiatement en retraite sur Porto di Fermo, et cela pendant que le chevalier Micheroux fuyait vers Ascoli. Cette retraite devant un ennemi en déroute, cette retraite qui laissait sans appui, en cas d'un retour d'attaque, les troupes avec lesquelles le général C... s'avançait à travers la montagne, cette retraite douloureuse à force d'être stupide fut la seule part que le général Rusca prit aux faits d'armes de cette bizarre journée; je me trompe, ayant trouvé deux de nos soldats liés ensemble et barbarement mutilés par des Napolitains, cet homme, pour se mettre au niveau des lâches auteurs de ces assassinats, massacra de sa main, en ma présence et en celle de cent témoins, qui comme moi en reculèrent d'horreur, cinq des trois cent quarante prisonniers que nos soldats avaient respectés (1).

Eh bien! un ordre du jour du 10 frimaire (30 novembre), daté de Terni et signé de l'adjudant général, Léopold Berthier, chef de l'état-major général par intérim, porte que le général Rusca, commandant une colonne de 3,000 hommes contre 18,000 d'infanterie et 15,000 de cavalerie, etc., parvint à mettre l'ennemi en pleine déroute... Ce document historique finit par ces mots : « Il est à leur poursuite. » Il la poursuivait

(1) Avec son encolure de taureau, ses cheveux crépus et ébouriffés, sa barbe noire et sale comme ses cheveux, sa figure mauvaise, ce Rusca était terrible à voir. Ses têtes de lettres le peignaient à merveille; ce furent certainement les dernières sur lesquelles on lut : La liberté ou la mort. Il n'admettait de jour néfaste dans notre révolution que le 9 thermidor.

comme on poursuit, quand on se sauve devant qui fuit (1).

Quant à Petriconi, qui simple lieutenant s'était montré général, tandis que son chef ne s'était pas montré digne d'être caporal, croira-t-on que nous essayâmes en vain d'obtenir pour lui une récompense? Quand le général C... arriva très peu de jours après (le 1er décembre) à Ascoli, des officiers supérieurs ainsi que des sous-officiers se joignirent à moi pour lui demander de solliciter auprès du général en chef le grade de capitaine pour le brave Petriconi; quelque chose qu'on pût lui dire, et encore que je lui répétasse : « Qui voulez-vous qui s'occupe d'eux? » je ne le tirai pas de cette ornière: « J'ai pour principe de ne jamais rien demander pour mes aides de camp (2). »

Et cependant ce coup d'audace avait si heureusement frappé l'ennemi de terreur que, malgré la retraite ordonnée par Rusca, les trophées que nous abandonnions ainsi ne nous furent pas repris. Il nous resta vingt-quatre pièces de canon, trente-huit caissons, deux cents voitures de munitions, d'équipages et d'effets de campement, cent cinquante chevaux de cavalerie et je ne sais combien de trait, quatre cents prisonniers, douze officiers et trois drapeaux; nous avions perdu cent soixante

(1) Sans moi, au reste, toutes ces hontes resteraient dans l'oubli, car voici ce que Bacler d'Albe a buriné sur la 23e carte de son atlas du royaume de Naples: « Le 8 frimaire, bataille de Porto di Fermo. Le général C... avec 5,000 hommes mit en déroute 11,000 Napolitains, leur enleva, etc., etc., et reprit Ascoli. » Erreur au surplus pardonnable; car qui, sans avoir été témoin du contraire, pourrait supposer que le succès d'une division doit être attribué à un simple lieutenant d'infanterie, officier sans troupes, et que, en l'attribuant au général commandant, c'est se rendre coupable du manque de justice le plus manifeste?

(2) Malgré lui, ou sans lui, Petriconi n'aurait cependant pas manqué d'obtenir le grade qu'il méritait, mais il ne tarda pas à être tué.

hommes. C'était un de ces faits d'armes que l'on n'oserait pas consigner si l'on n'en avait été témoin, tant il peut paraître invraisemblable ou fabuleux.

La victoire avait été moins facile dans les montagnes, par où s'avançait le second corps du chevalier Micheroux; il avait rencontré nos carabiniers d'abord, qui s'étaient fort heureusement repliés, le bataillon ensuite, enfin le général C..., devant lequel il avait pris position. On sait que ce corps marchait en trois colonnes. Au lieu de réunir ses forces sur la colonne la plus facile à aborder ou bien sur celle qui, battue, faisait couper la retraite aux deux autres, en occupant par des tirailleurs celles dont on différait l'attaque, le général C... crut mieux faire en opposant colonne à colonne, c'est-à-dire en divisant ses troupes en trois fractions de sept cents hommes chacune. C'est à peine si le chef de la 17e, dont les représentations ne furent pas plus écoutées que les miennes, put obtenir au moins que chacune de nos faibles colonnes fût précédée de cent tirailleurs et marchât moitié en bataille, moitié en colonne. Ce chef de la 17e, qui était par bonheur bien moins étranger que son général aux calculs de la manœuvre, put prendre, à mesure qu'on avançait, assez de latitude pour parer aux mauvaises dispositions de la marche. Les troupes napolitaines composant ce deuxième corps, fortes de leurs six pièces de montagne, contre lesquelles on n'en avait aucune à opposer, ne quittèrent leurs positions successives qu'après des prodiges de valeur de nos soldats. Elles se retiraient toujours en ordre et toujours prêtes à de nouveaux efforts; enfin, après bien des combats, après une dernière charge de deux de nos colonnes réunies et dans laquelle le général, blessé d'un coup de feu au visage, eut son second chapeau troué de balles, l'ennemi se replia, abandonnant son artillerie.

Le lendemain, les Napolitains repassèrent le Tronto; ils laissaient libre le chemin d'Ascoli, que les derniers hommes du chevalier Micheroux achevèrent d'évacuer le surlendemain, et où le général C..., accompagné du général Monnier qui l'avait rejoint avec des renforts, arriva le 1er décembre, retrouva le général Rusca qui l'avait précédé et, le 2, réorganisa sa division.

CHAPITRE XI

Pendant que la gauche de l'armée de Rome avait si bizarrement préludé à la gloire de la nouvelle campagne, les autres corps de cette armée, le centre et la droite, avaient répondu à cet appel par des succès plus réguliers.

On a vu que l'ennemi, s'il avait tout de suite débouché de la province d'Aquila comme le craignait le général en chef, aurait pu occuper la plaine étroite de Terni et nous couper notre communication entre Rome et Ancône, d'où nous arrivaient les renforts attendus. On a vu encore que nous avions passé fort tranquillement, le général C... et moi, par cette même route de Terni, grâce au retard que mirent les Napolitains à s'en emparer; ce même retard permit au général Lemoine de réunir sur ce point quelques troupes, de se trouver prêt à la défensive et de rejeter pêle-mêle en déroute les quatre mille fantassins et les huit cents chevaux qui se présentaient trois jours trop tard.

Par ce succès notre droite était dégagée, ses derrières assurés; de même nous avions dégagé la gauche en rejetant, par la valeur de Petriconi, la division Micheroux dans les Abruzzes. Restait notre centre, contre lequel le général Mack marchait en personne avec trois corps d'armée se dirigeant sur Rome.

Le général Maurice Mathieu, qui occupait le com-

mandement de la ville, avait, avec le général Kellermann, ramené toutes les troupes placées en vedette, et, ce premier mouvement de retraite ordonné et exécuté, le général en chef avait assemblé un conseil de guerre pour discuter l'intérêt de ne pas se laisser enfermer dans Rome et de reporter les forces disponibles sur des points se reliant plus avantageusement à nos autres mouvements.

Cette détermination prise, la ville fut mise en état de siège, le général Macdonald fut chargé de la retraite des troupes, le général Championnet, commandant en chef, transféra son quartier général à Terni, toutes les administrations françaises se transportèrent à Viterbo, et le gouvernement romain alla s'établir à Perugia. Sept à huit cents malades, qui encombraient les hôpitaux de Rome, n'ayant pu être évacués, furent recommandés par une lettre du général en chef au général Mack, qui les accepta comme un dépôt sacré, et le commissaire des guerres de Valville, l'amant de la belle Ottoboni, obtint de rester chargé de leur administration. Le général en chef partit pour aller organiser sur tous les points la victoire, et le général Macdonald, ayant reçu la mission d'évacuer Rome, fut assez heureux et assez habile pour conduire à bien cette opération difficile. Le château Saint-Ange avait été réservé par nous à titre de citadelle; les ennemis comptaient l'occuper; il fut l'objet de pourparlers et d'un échange de coups de canon; mais notre commandant et notre garnison y demeurèrent. Peu de jours après, le roi de Naples, Ferdinand IV, prit possession de Rome, où il entra à l'abri de ses troupes, et ce protecteur de la religion, ce réparateur des déprédations, gouvernant la ville sainte en son propre nom, y fit couler le sang de nombreux patriotes, fit confisquer ce qui restait d'objets appar-

tenant ou ayant appartenu à des musées, voire même à des églises; en un mot, il fit subir à la ville un second pillage.

Ayant abandonné Rome, c'est en arrière du Tibre, autour de Civita-Castellana, que le général en chef, avec cet à-propos d'inspiration, cette haute prévision qui le distinguaient, concentra ses opérations; c'est sur ce point, admirablement choisi pour surveiller et diriger l'ensemble de la résistance, qu'il attira les quatre corps composant l'armée du général Mack; les résultats le justifièrent. En effet, ces quatre corps, qui s'étaient rués en une attaque générale (1) et le même jour sur nos cantonnements, furent arrêtés, l'un à Rignano, par le chef de brigade Lahure, qui, faute de cavalerie, ne put le poursuivre; le deuxième à Santa Maria di Fallari, par le colonel Kniazewitz, de la légion polonaise. Ce Kniazewitz était un héros digne des héros de la légende; il avait déjà, avec trois cents Polonais, arrêté un corps de plus de trois mille Napolitains, à Magliano. A Santa Maria di Fallari, à la vue des Napolitains qui semblaient s'arrêter devant lui, incapable de manquer l'occasion de combattre, et d'autant plus pressé d'en venir aux mains que le jour baissait, lorsqu'ils arrivèrent à sa portée, il s'élança sur eux à la tête de sa cavalerie, et, encore que la rapidité de ses succès ne permît pas à son infanterie de prendre part au combat, il enleva huit pièces de canon, quinze caissons et cinquante prisonniers, dont deux officiers.

Le troisième corps enfin, le plus fort, composé de huit mille hommes et d'une puissante artillerie, partit de Monterosi, avec le général Mack, pour attaquer

(1) Il faut ajouter qu'une cinquième colonne, formée de brigands et de paysans armés, vint se jeter sur Terni, d'où deux bataillons la repoussèrent, mais non sans éprouver de grandes pertes.

Nepi, que le général Kellermann occupait avec deux bataillons, deux pièces d'artillerie légère et trois escadrons de chasseurs. Très inférieur en nombre, le général Kellermann, manœuvrier habile, avait commencé par céder aux troupes ennemies le terrain nécessaire pour qu'elles se désunissent en croyant profiter d'une victoire; puis, revenant tout à coup sur ses pas avec sa poignée de braves, il aborda si à propos et si rudement ces troupes ainsi lancées contre lui qu'il rompit leurs colonnes, s'empara d'un butin considérable et poursuivit son succès au pas de course jusqu'à Monterosi.

Parmi ce butin se trouvait la caisse militaire; le général Kellermann, si excellent militaire, aimait beaucoup l'argent, et, trente-huit ans après, peu avant de laisser en mourant soixante à quatre-vingt mille francs de revenu à son fils (son fils par jugement de la Cour royale de Paris, que jamais il n'a reconnu comme tel et qu'il ne voyait pas), il se désespérait encore de ne pas avoir profité de cet argent qui fut pillé (1).

Quant au quatrième corps, le général Maurice Mathieu fut chargé d'aller à sa rencontre, apprit qu'il avait fait un détour sur Vignanello, le rejoignit après quinze heures de marche de nuit, et sous une telle pluie, dans de tels ravinements, qu'il dut donner lui-même l'exemple de pousser et porter les canons. Il arrivait au matin, avec sa poignée d'hommes mouillés, harassés, quand il trouva, en bataille devant la ville, l'ennemi qui l'avait précédé. Il fallut des prodiges de notre petite artillerie, un entrain de fusillade et la menace d'une charge terrible pour rejeter la colonne napolitaine hors

(1) C'est également le général Kellermann qui, à propos de réclamations relatives à quelques sommes levées par lui à Valladolid, pendant qu'il commandait l'armée du Nord de l'Espagne, me disait: « Et s'étaient-ils imaginé que j'avais passé les Pyrénées pour changer d'air? »

du village et la décider à la retraite. C'était temps, car à peine cette victoire décidée, le général Maurice Mathieu était rappelé sur Borghetto, où le général Mack, déconcerté par ses propres insuccès, lançait le plus vigoureux de ses lieutenants, le général allemand Metsch, afin de tenter un nouveau coup. Son but était de s'emparer du parc d'artillerie français et de couper les communications de la division Macdonald avec le reste des troupes et même avec le quartier du général en chef.

Le principal choc de cette nouvelle combinaison ennemie porta sur le général Maurice Mathieu, qui revint avec une incroyable rapidité sur Borghetto, y devança l'ennemi, put y retrouver les troupes qui avaient combattu la veille à Santa Maria di Fallari, sous les ordres du colonel Kniazewitz, et Metsch, survenant pour attaquer le parc d'artillerie, le trouva couvert. Faute de Borghetto, Metsch se reporta sur Calvi et détacha deux mille hommes pour s'emparer de Magliano, poste important de communication et de surveillance, dont nous ne pouvions le laisser maître, et le général Maurice Mathieu, n'osant encore dégarnir Borghetto, marcha en personne avec trois cents hommes seulement et de nuit. Arrivé à la pointe du jour, il put, à la faveur d'une brume épaisse, ne se découvrir qu'en abordant l'ennemi corps à corps. Choc, surprise, épouvante, tout aida les trois cents à faire raison des deux mille; Magliano fut repris.

Repoussé de Magliano, le général Metsch s'était porté sur Otricoli, position qui, à défaut de mieux, concourait encore au but de sa mission; car, de là, il séparait aussi bien la division Macdonald et menaçait notre parc, situé à moins d'un mille.

Il trouva la place défendue seulement par cinquante hommes, eut un succès facile, mit à mort tous nos soldats et les patriotes, laissa violer femmes et filles, et

même brûler à l'hôpital les malades, au nombre desquels se trouvaient des Napolitains. Il avait pris ses positions, le quart de son infanterie et la majeure partie de son artillerie placés en arrière, le reste de ses troupes sur les hauteurs en avant de la ville, quand le général Maurice Mathieu, ayant, au sortir de Magliano, réuni quelques bataillons, dont un demi de Polonais, trois pièces d'artillerie et deux escadrons, vint attaquer. Le général Metsch avait déjà déployé ses plus grandes forces; notre artillerie, très habilement dirigée, l'obligea à opérer, pour éviter notre feu trop meurtrier, un léger mouvement rétrograde. Ce mouvement était attendu, prévu; tout était disposé pour en profiter; au bruit de la charge, nos braves, bousculant tout, entrèrent dans Otricoli, culbutèrent la réserve qui en arrière voulut faire tête; et la poursuite, que le désir de la vengeance rendait terrible, devint un véritable massacre. Les Polonais surtout, ayant forcé un grand nombre de fuyards à se jeter dans les montagnes, en tuèrent douze à quinze cents à coups de fusil et de baïonnette, ou les précipitèrent du haut des rochers dans des ravins profonds. Outre les chevaux, les canons, les hommes et les drapeaux, le général Metsch perdit tout l'état-major du régiment de la Principessa cavalerie, et de notre côté nous eûmes à regretter, entre autres, un officier de marque, le prince Santa Croce, adjudant général de la garde nationale de Rome; en donnant l'exemple de la vaillance, il eut la jambe gauche cassée d'un coup de biscaïen.

La nouvelle de la prise d'Otricoli par les Napolitains et de la reprise par les Français parvint en même temps au général en chef, qui, après un ordre du jour très flatteur pour le général Maurice Mathieu, expédia un ordre général pour expliquer la nécessité de reprendre Calvi, où le général Metsch s'était rallié et retiré; à

cet ordre général il joignait cet ordre particulier : « Le général Maurice Mathieu est personnellement chargé de l'attaque et de la prise de Calvi, et de la destruction totale du corps du général Metsch qu'il a si bien entamé. »

En même temps, dans une dépêche au Directoire, le général en chef écrivait : « Je donne au général Macdonald l'ordre de porter la brigade du général Maurice Mathieu sur Calvi. » Mais le général Macdonald, dont le devoir était de transmettre simplement ces dispositions, loin de laisser au général Maurice Mathieu sa brigade, ne lui confia que huit cents hommes et un seul escadron au lieu de deux. C'était diminuer les chances du succès, au point de le rendre presque impossible, et, si pareille infraction à des ordres formels venant du quartier général n'est pas attribuée à la légèreté ordinaire du général Macdonald, il faudrait l'attribuer au mécontentement; il pouvait être vexé que le général en chef, en attribuant directement cette action à un général subordonné dans la division, l'exclût, lui Macdonald, de la part qu'il eût pu juger bonne à prendre, pour ses intérêts ou sa gloire, dans l'opération.

Quoi qu'il en soit, le général Macdonald garda les forces importantes pour une colonne de secours, qui, d'après le même ordre émanant du général en chef, devait être confiée au colonel polonais Kniazewitz, et qui arrivait par Magliano pour seconder celle du général Maurice Mathieu. Cette proportion à rebours entre les forces de la colonne d'attaque et les forces de la colonne auxiliaire ne rendit que plus étonnants les succès de la première. C'est à la baïonnette que le général Maurice Mathieu aborda les postes avancés, emporta le camp retranché, repoussa dans Calvi les défenseurs contre lesquels il fit multiplier les feux, en établissant sur tous les points un peu élevés des pelotons et ses trois pièces

d'artillerie; puis il fit ouvrir, à travers le mur d'un jardin de religieuses, une brèche, comme pour marquer son intention d'enlever la place d'assaut. Alors il chargea son aide de camp Trinquallyé d'aller sommer le général Metsch de mettre bas les armes. Il venait d'apprendre que le général Mack accourait, par la route de Cantalupo, au secours de Calvi; il fallait donc hâter les choses.

Par bonheur, Metsch fut informé, dans le même temps, de l'approche de la colonne de secours française, et, dans Calvi, le capitaine Trinquallyé, entouré, interrogé, s'inspirant de la situation, se laissa arracher ces soi-disant nouvelles : Que Calvi est cerné de toutes parts; que le général Macdonald, n'ayant plus à s'occuper que de ce qui reste de troupes au général Metsch, évidemment sacrifiées et perdues, a réuni autour d'elles toutes ses forces, et qu'il ne reste à la place et aux troupes qui la défendent ni une chance de salut, ni un quart d'heure de répit. Ces confidences exagérées sont heureusement recueillies par des esprits tout à fait troublés et que trouble davantage encore un ultimatum fait par le général Maurice Mathieu au nom du général Macdonald. Cet ultimatum porte que, si dans une heure la place n'est pas rendue, elle sera enlevée d'assaut, et toutes les troupes qui s'y trouvent passées au fil de l'épée.

Alors, cédant à l'épouvante de son entourage, le général Metsch consent à capituler en échange des honneurs de la guerre, et le général Maurice Mathieu, pressé par l'approche de Mack qui n'était plus qu'à une si petite distance de Calvi, se hâte d'accorder ces honneurs déshonorants. Il fait défiler les quatre mille cinq cents Napolitains et mettre bas les armes devant les neuf cents Français, qui à peine peuvent suffire comme escorte; il reste maître de quatre mille fusils, de quatre cents chevaux, huit pièces de canon et onze étendards et dra-

peaux. A cette affaire assistait le prince Borghese Checo, dont j'ai déjà parlé, et qui alors s'appelait pour nous le « citoyen Borghese »; il avait remplacé, comme adjudant général de la garde nationale de Rome, auprès du général Maurice Mathieu, le prince de Santa Croce, tué à Otricoli. Il se distingua et fut félicité dans les ordres du jour.

Toutes ces victoires avaient avancé l'heure de frapper un grand coup, et pour le frapper, le général Championnet, qui avait si heureusement choisi le terrain des opérations qu'il avait constamment dirigées, attendait des renforts; car en ce moment il était si pauvre de troupes qu'il se trouvait réduit, pour la garde de son quartier général et sa réserve, à un demi-bataillon. Il disposa donc ses forces en vue d'une marche en avant. Le général Mack s'était retiré sur Cantalupo et attendait le maréchal de Damas, émigré français, qui avait débarqué à Livourne avec plus de sept mille hommes et qui arrivait à marches forcées sur nos derrières en traversant toute la Toscane. Le maréchal de Damas devait se réunir à Mack et à Metsch à Civita Castellana; à vingt-quatre heures près, si nous les avions perdues ou si Mack les avait gagnées, cette formidable concentration aurait pu se réaliser; mais alors Metsch était anéanti, Mack battu et nos troupes occupées à le poursuivre. Lorsque le maréchal de Damas se présenta avec un premier corps de trois à quatre mille hommes devant Civita Castellana, il n'y trouva plus que cent cinquante hommes qui la gardaient sous les ordres du capitaine Müller et sous l'insuffisante protection d'un fortin aux murailles ruinées par le temps; il devait penser qu'une sommation suffirait; mais on eût dit que l'Italie, ce sol sacré des héros antiques, faisait surgir l'héroïsme de nos officiers, et Müller répondit si bien aux sommations par

des coups de fusil et fit si ferme contenance que le maréchal de Damas, comprenant que la prise de la place ne compenserait pas le dommage du temps perdu, repartit le lendemain à la pointe du jour, se dirigeant sur Rome, pour aller rejoindre Mack en traversant la ville qu'il croyait occupée encore par Ferdinand IV; or, pendant le temps que, grâce à l'attitude de Müller (1), ce Damas avait été retenu devant Civita Castellana, Ferdinand IV, épouvanté par tous ses revers et rappelé par une agitation qui se fomentait à Naples, avait décampé brusquement de Rome, où il était entré au faîte de l'orgueil, dont il sortait au faîte du désespoir.

A la nouvelle de ce départ inattendu, le général Championnet, qui se préparait à franchir le Teverone, avait jugé plus sage de réoccuper d'abord Rome et s'était hâté d'y envoyer son aide de camp Romieux, pour annoncer à la garnison du château Saint-Ange qu'elle était délivrée et aux Romains que nous allions réoccuper leur ville. Romieux avait à peine quitté son général en chef que celui-ci était informé de la marche du maréchal de Damas, qui venait de quitter Civita Castellana et s'avançait sur Rome. Aussitôt il envoya, pour barrer le passage, le général Rey, qui, pris de court, n'arrivait pas à moitié route quand déjà le maréchal de Damas se présenta devant Rome.

Dans la ville tout le peuple était en rumeur, prêt à soutenir le maréchal, et celui-ci, malgré le départ du Roi, se trouvait à ce moment encore le maître et l'arbitre de tout; il n'avait qu'à passer le plus tranquillement du monde, personne n'était en mesure de l'empêcher; il

(1) Il poussa les choses au point de ne pas même permettre à son noble adversaire de mettre garnison dans la ville, où trois cents Napolitains blessés étaient traités par des chirurgiens français, sous la protection du commandant du fort.

envoya cependant un parlementaire au commandant du fort Saint-Ange pour réclamer la liberté du passage. C'est alors que le capitaine Romieux arriva avec douze ou quinze hommes d'escorte et, se trouvant au fort Saint-Ange, répondit à l'étrange demande par un refus formel; de plus, cédant à une inspiration aussi folle qu'héroïque, il partit du fort avec deux cents hommes d'infanterie et deux pièces de canon, traversa une partie de la ville, prête à se soulever, sortit par la porte du Peuple, chargea les éclaireurs de l'ennemi, qui déjà occupaient le Ponte-Molle, reprit ce point, mit ses deux pièces en batterie, couvrit de cette sorte et contint la ville, commença le feu, arrêta les trois à quatre mille hommes marchant avec une forte artillerie et parvint à gagner la nuit, qui, à l'étonnement de tous, fut tranquille.

Cependant le jour reparut, et M. de Damas continuait à demeurer immobile. Le frère et aide de camp du général Rey, précédant son général et chargé d'une reconnaissance, l'avait poussée jusqu'à Rome; attiré par l'odeur de la poudre, il arriva au Ponte-Molle, et, par son escorte de trente chasseurs à cheval, il renforça la faible troupe de Romieux. Dans l'espoir que la vue de ce nouveau peloton fera croire à l'arrivée des forces attendues, il le place en vue de M. de Damas, qu'il fait sommer de mettre bas les armes, et cette sommation, qui ne devait aboutir qu'à décider une charge à fond contre nous, donne lieu à des pourparlers et à des demandes de conférences. L'adjudant général Bonnamy survient au moment où Romieux recevait cette incroyable réponse; à son tour il entre en scène et fait signifier à M. de Damas que, si dans une heure il ne s'est pas rendu, il sera attaqué et anéanti. Bien entendu, cette heure de délai n'était donnée que parce

qu'il était impossible que les troupes, qui accouraient plus qu'elles ne marchaient, rejoignissent avant. Cependant cette heure allait finir, et aucune infanterie ne paraissait encore. Enfin le général en chef parut; il était suivi de troupes; il ordonna l'attaque. Les forces de M. de Damas furent rejetées jusqu'à la Storta, mais là elles se reformèrent, il fallut un combat assez meurtrier pour les mettre en déroute.

Pour compléter les avantages de cette lutte improvisée, le général Championnet envoya, du champ de bataille même, l'avis de cette victoire au général Kellermann et l'ordre de faire raison de ce qui restait du corps du maréchal de Damas, comme le général Maurice Mathieu avait fait raison de celui de Metsch.

Tranquille de ce côté, il ne devait plus laisser Rome déserte; le général Championnet, sans leur donner aucun répit, y amena les troupes qui venaient de combattre à la Storta, et, avec d'autres arrivant, il leur fit prendre position sous le commandement du général Forest, en dehors de la porte Saint-Jean de Latran, à l'embranchement des routes de Frascati et d'Albano; puis, après s'être montré dans les différents quartiers de la ville, il rentra dans le logement même qu'il occupait avant l'évacuation, et il y rentra comme s'il ne l'avait jamais quitté. Il était plus de neuf heures du soir; un repas aussi gai que nécessaire commençait à pourvoir aux impérieux besoins de la fatigue et de la faim, lorsque plusieurs officiers et ordonnances se succédèrent à toute bride, annonçant que six mille Albanais rétrogradaient de Frascati et s'avançaient avec du canon pour s'emparer de la porte de Saint-Jean de Latran, dans le but de faciliter, mais par bonheur trop tard, le passage de M. de Damas; dans ce moment même, ils attaquaient nos avant-postes!

Cet avis à peine reçu, le canon le confirma. Il ne fut plus question de lassitude ni d'inanition. Généraux et officiers d'état-major se rejetèrent à cheval et coururent au lieu de ce nouveau combat; de même, d'après les ordres immédiatement transmis, tout ce qui se trouvait de troupes à Rome fut mis sous les armes et en mouvement, soit pour contenir la ville, soit pour soutenir les troupes engagées. Et pourtant, quelque diligence que pussent faire même les généraux, leur rôle se borna à être témoins de la défaite de ces Albanais. De nouveau nous était assurée la possession de Rome; on avait demandé vingt jours pour rentrer dans la ville; dix-sept avaient suffi.

Pendant ce temps, le général Kellermann achevait M. de Damas. Il n'avait pu recevoir à temps les ordres que le général en chef lui avait envoyés de la Storta; mais, ayant connu de son côté la marche de M. de Damas, il le surveillait, et, dès qu'il apprit que ce noble adversaire se retirait par la route d'Orbetello, il le joignit à Toscanella, le battit, lui fit des prisonniers et, lui poussant l'épée aux reins, l'atteignit une seconde fois à Montalto, lui prit ses deux dernières pièces de canon et lui fit neuf cents prisonniers. Ayant eu la mâchoire fracassée par une balle, M. de Damas remit son commandement; les débris de ses troupes gagnèrent de petits ports pour s'embarquer vers Naples. Sans s'en inquiéter davantage, le général Kellermann marcha sur Viterbo.

Cette ville, où les administrations et les équipages français avaient été évacués lors de l'abandon de Rome, s'était insurgée, avait pillé les équipages, jeté les administrateurs dans les cachots. Le général Kellermann ne donna pas aux habitants le temps du repentir; il les surprit par une attaque foudroyante à la baïonnette et

fit, au fil de l'épée, l'exemple le plus complet et le plus nécessaire.

Ce fut la fin de cette campagne de Rome, pendant laquelle, avec 13 à 14,000 hommes, le général Championnet tua ou blessa à l'ennemi plus de 12,000 des siens, enleva près de 4,000 chevaux ou mulets, 101 pièces de canon de bataille, la presque totalité des parcs et bagages, 21 drapeaux, et frappa de terreur tout ce qui lui échappa. Rien de tout cela, au surplus, ne fut ni inaperçu, ni inapprécié. L'Italie entière en fut frappée, l'Europe étonnée, et les braves de cette armée s'enorgueillirent des louanges que, des bords du Nil, leur donna l'arbitre de toutes les gloires, le général Bonaparte. Le Directoire terminait un de ses plus enthousiastes messages par ces mots : « L'armée française marche sur Naples », et le Corps législatif se réunit d'urgence pour déclarer que l'armée victorieuse des Napolitains avait bien mérité de la patrie.

N'écrivant pas l'histoire de cette campagne et ne devant faire figurer dans ces *Mémoires* que les faits auxquels j'ai personnellement assisté, je m'étais promis de rappeler le plus succinctement possible les rôles du centre et de la droite. Je me suis laissé entraîner à des développements qui dépassent la mesure que je m'étais imposée, et c'est avec regret que je n'ai pas trouvé la place d'en consigner davantage. J'ai, à l'époque même, recueilli toutes les notes nécessaires pour écrire l'histoire de la campagne entière; le général Maurice Mathieu, qui avait fait une relation pour lui, me l'a communiquée en 1804; elle était absolument conforme à mes écrits et à mes souvenirs. Or, tout ce que j'ai lu sur cette campagne ne m'a pas paru répondre à la réalité, et je n'en excepte ni les rapports du général en chef, ni ceux de son adjudant général Bonnamy. Championnet, sans man-

quer de capacité, n'avait pas l'habitude d'écrire; c'était la plus pénible de ses facultés. Bonnamy, sous ce rapport, était plus faible que lui; parfois même il était godiche, et aucun d'eux n'avait à sa disposition quelqu'un qui pût dignement le suppléer, si tant est qu'en pareil cas on puisse l'être. Bonnamy, d'ailleurs, avait un grand défaut, celui d'exagérer les forces de l'ennemi et de diminuer les nôtres, pour rendre plus éclatantes encore les victoires qui illustraient le général en chef de l'armée, alors même que le plus simple exposé des faits eût été bien assez éloquent. D'ailleurs, les chefs d'armée sont en pareil cas occupés de tout autre chose que de rédiger d'une manière complète leurs dépêches; quand ils les rédigent, ils ne sont pas encore renseignés avec exactitude, et le plus souvent ils y consignent des faits qu'ils ont pu croire vrais d'après les premiers rapports, et qu'ils ne s'occupent plus de rectifier par la suite.

Ce que j'ai relevé, c'est à la suite d'une véritable enquête, et maintenant, qu'on ne m'accuse ni d'oubli ni de partialité, si, dans les faits d'armes que j'ai rapportés, je n'ai pu en attribuer aucun au général Macdonald, qui cependant, chef de la division la plus attaquée, était au premier rang pour se distinguer. Par dépit d'avoir perdu le commandement en chef qu'il avait occupé par intérim, et de se retrouver divisionnaire; par orgueil, par jalousie (1), il put se laisser entraîner à devenir,

(1) Dans les *Souvenirs* qu'il a laissés et qui ont été récemment publiés par les soins de sa famille, Macdonald porte cette même accusation de jalousie contre son général en chef, qu'il taxe « de peu de capacité ». Il n'est pas moins sévère pour Bonnamy et semble attribuer à son initiative personnelle, à son action pour ainsi dire exclusive, les défaites de Mack et de Metsch à Nepi, Otricoli, Calvi. Nous aurions pu nous assurer sans peine si les documents officiels et des notes privées ne démentent pas les assertions un peu hautaines du maréchal; mais notre rôle d'éditeur nous

comme on disait alors, le seul auxiliaire que l'ennemi eût dans nos rangs; de fait, il fut le seul de nos généraux qui, à propos de combats si glorieux, ne laissa la possibilité de placer son nom nulle part.

Cependant cette campagne, si courte, mais si active, avait anéanti la chaussure et le ferrage; le général Championnet, qui avait espéré ne retarder que de quelques heures, en rentrant dans Rome, son passage du Teverone et la poursuite de Mack, dut reconnaître que, avant d'entreprendre une nouvelle série d'opérations à longue durée, il devait pourvoir aux besoins des troupes et de plus avoir réinstallé dans la ville les consuls, les ministres et autres agents du pouvoir, y avoir fait rentrer les administrations françaises, réorganisé la garde nationale et laissé une garnison et un commandant à titre définitif. En attendant, il cantonna militairement ses troupes autour de Rome et rendit au général Maurice Mathieu le commandement de Rome, que celui-ci avait quitté pour repousser l'invasion des Napolitains; il le lui rendit à titre provisoire par cet ordre du jour : « Le général Mathieu reprendra le commandement de Rome, mais il sera bientôt appelé à la tête des troupes qu'il est accoutumé à conduire à la victoire. »

Quatre jours suffirent à des occupations si diverses. Dès le 19 décembre (la rentrée à Rome avait eu lieu le 15), les autorités étaient rétablies, les troupes pourvues, le matériel de l'artillerie remis en état, grâce aux talents et à l'activité du général Éblé. Le général en chef venait en même temps d'apprendre que le général Kellermann avait exécuté ses ordres de la façon la plus brillante, achevé la défaite du maréchal de Damas et

impose, à l'égard des grands renoms militaires atteints par le récit de Paul Thiébault, une réserve qui s'accorde avec notre désir de garder la plus stricte impartialité. (Éd.)

châtié Viterbo; que le général Lemoine, manœuvrant vers la Pescara avec la mission de soutenir au besoin les opérations de la gauche dans les Abruzzes, s'était rendu maître d'Aquila. Alors, s'en remettant pour le reste à la destinée et à son épée, il ordonna la marche en avant.

A Naples, Ferdinand IV avait retrouvé ses sujets fanatisés par l'esprit de patriotisme et prêts à mettre leur exaltation au service de leur roi, pourvu que celui-ci consentît à rester à leur tête; mais ce prince, plus populacier que populaire, avait eu peur de cette exaltation même, qu'il aurait pu détourner si profitablement dans le sens de la guerre et de l'action. Il se fit ainsi mépriser même des lazaroni et, devant l'irritation du peuple, se résolut à se retirer avec sa cour en Sicile (1). Cependant la défaillance du Roi ne fit qu'exciter à Naples le sentiment de l'indépendance nationale, de sorte que nous ne gagnâmes rien à ce que ce roi perdit dans l'opinion des siens. D'autre part, la situation dans laquelle les Napolitains sont le moins redoutables, c'est en régiments et en légions. La discipline, qui triple la force de toutes les autres armées, détruit la leur au point qu'un insurgé napolitain vaut autant que vaut peu un soldat napolitain. Or,

(1) Il est cependant douteux que le peuple, malgré son irritation, eût laissé partir le Roi si lady Hamilton, femme de l'ambassadeur d'Angleterre et amie de la Reine, n'eût fait connaître à celle-ci un souterrain communiquant du château à la mer, souterrain dont on ne savait plus l'existence, même au château, et que cette catin avait découvert pour la facilité de ses scandaleuses amours avec l'amiral Nelson. Ce fut par ce souterrain que, dans le plus grand secret, lady Hamilton transporta elle-même, et durant les sept nuits qui s'écoulèrent du 14 au 21 décembre, pour soixante millions de bijoux appartenant au Roi, et des sommes énormes, vingt millions; puis, sous l'escorte de Nelson et d'une troupe de ses gens, le Roi, la Reine, leur famille, leurs ministres, s'évadèrent le 21 décembre avant le jour, s'embarquèrent à bord du vaisseau amiral de Nelson, mirent à la voile le 23, et arrivèrent le 25 dans la rade de Palerme.

en entrant sur le sol napolitain, nous allions rencontrer contre nous, non seulement l'armée qui, bien que repoussée partout et très abîmée, nous restait très supérieure en nombre, mais surtout les habitants insurgés des villes et de la campagne et les quatre cent mille habitants de la capitale, qui allait être le point de ralliement de l'armée en déroute.

En nous engouffrant pour ainsi dire à travers la profondeur de ces populations levées en masse, en combattant sur deux cents lieues d'étendue depuis l'Adriatique jusqu'à la Méditerranée, en laissant nos forces séparées par la chaîne des Apennins, nous courions à notre destruction, à la perte de la gloire acquise et des républiques conquises; mais, s'il est des occurrences où l'on peut compter ses ennemis et calculer des probabilités, il en est d'autres où l'on est entraîné par la fortune, sans autre ressource que la volonté de se rendre digne de ses faveurs; on prit donc le parti de l'audace et, dans une confiance qui rappelle et caractérise cette époque, on ne songea plus qu'à préparer l'attaque d'un royaume que d'avance on regardait comme une nouvelle République à fonder.

CHAPITRE XII

Pendant que la droite victorieuse rentrait dans Rome et s'apprêtait à envahir les États du roi de Naples, la gauche avait continué ses opérations dans les Abruzzes; mais un changement important s'était produit à l'égard du commandement. Le 3 décembre, à midi, au moment où nous montions à cheval pour aller reconnaître la citadelle de Tronto, dont l'investissement devait avoir lieu le lendemain, le général C... reçut l'ordre d'aller prendre le commandement d'Ancône, c'est-à-dire de redescendre à un poste qu'avait occupé son subordonné le général de brigade Monnier; par surcroît, la dépêche portait qu'il remît le commandement de sa division au général Rusca, c'est-à-dire à un autre de ses subordonnés. Deux heures après, il avait quitté Ascoli et la division.

En ce qui me concernait, on sait que j'étais résolu à ne plus servir avec lui; personne au quartier général ne pouvait le regretter; mais le motif de cette déchéance en fit oublier la raison d'être; on eut en effet, et de suite, la preuve qu'elle résultait de dénonciations calomnieuses qu'avait faites ledit Rusca afin d'obtenir le commandement de la division. On fut donc d'autant plus révolté que, si l'un de ces chefs était ridicule et incapable, l'autre était jugé indigne. Mais le général Championnet, si juste sous tant de rapports, portait à

l'exagération la véhémence des sentiments républicains (1) et s'était laissé prévenir par le ton, l'argot et les manières révolutionnaires de ce brigand qui, dans la journée du 28 novembre, n'avait tiré le sabre que pour tuer cinq hommes sans défense. Le général C..., qui n'entendait raison à rien et qui devant l'ennemi ne se rendait plus compte de rien, n'en était pas moins un homme d'honneur, dévoué à ses devoirs et d'une vaillance qui, en dépit de son âge, ne le cédait à celle d'aucun grenadier; c'était seulement pour ne pas me laisser compromettre avec lui par ses fautes que je pouvais demander à ne plus servir sous ses ordres; mais quant à servir sous les ordres de l'autre, ce n'était plus un simple intérêt, c'était un devoir d'en récuser l'obligation. De suite j'écrivis dans ce sens au général en chef.

Ma lettre faite, j'allai la soumettre au général Monnier, homme d'esprit, de jugement et de bonnes manières, en même temps que chef distingué; il avait d'ailleurs des bontés pour moi, et il était naturel que je lui demandasse conseil : « Mon cher Thiébault, me répondit-il, je comprends vos répugnances, et je n'en serais plus à m'occuper des miennes, si tout ceci devait durer; mais un général de l'armée du Rhin, ami du général en chef, vient commander cette division et ne peut tarder à arriver. » Je lui rendis grâce de cette communication, et, frappé de ce mot : « Un général de l'armée du Rhin », ce qui présageait ordre et méthode, je préparai de suite les situations, états et rapports propres à mettre en une heure ce général au courant de tout ce qui tenait aux troupes, au service, au pays,

(1) Dans une circonstance plus digne, mais en vertu du même esprit, le général Championnet, voulant donner les plus hauts témoignages sur les talents, la conduite et la valeur des généraux Lemoine et Dufresse, écrivit comme dernier mot de l'apologie : « Ils sont au nombre des plus chauds patriotes qui existent. »

à l'ennemi; j'avais l'amour-propre de lui prouver qu'il trouvait à sa division un chef d'état-major qui, quoique n'ayant pas le grade de la fonction, n'en joignait pas moins à l'amour des devoirs l'entente du service.

Le 6 décembre, en effet, et sous l'escorte d'un bataillon de la 78e de ligne et du 11e régiment de cavalerie, le nouveau chef arriva, et c'est par lui-même que nous apprîmes que c'était le général Duhesme qui désormais nous commandait. L'ayant fait guetter, je fus le premier à le saluer. Sa figure bourgeonnée, son air refrogné ne me prévinrent pas en sa faveur; son accueil, de plus, fut peu gracieux et son ton presque désobligeant lorsque je lui présentai les officiers de l'état-major, le commissaire des guerres, le commandant de la place du quartier général, et que je me présentai moi-même, n'ayant pas voulu paraître sous les auspices du général Rusca. En le quittant, je lui demandai à quelle heure il ordonnait que je lui rendisse compte de ce qui relevait de mes attributions. « Après le départ de mon courrier au général en chef », assez sèchement prononcé, fut toute sa réponse.

Le courrier parti, je me rendis chez mon général, et, après être resté assez longtemps avec lui, lorsque je le quittai, je crois que je l'avais instruit de tout ce qu'il n'aurait pu avoir appris qu'après avoir passé huit jours à la division; il lui resta peu de questions à me faire, et il ne put en faire aucune à laquelle je n'eusse réponse immédiate, verbale, écrite ou par pièce. Au cours de ce travail en commun, il avait par moments arrêté ses regards sur moi, mais sans quitter son air sévère; jusqu'à la fin, il s'était montré sec dans ses manières et bref dans son ton.

J'étais au bout de mon latin. J'avais espéré me le rendre favorable par cette preuve de mon zèle et de ma

connaissance du métier; rien n'annonçait que j'y fusse parvenu, et je pris mon parti, continuant à bien servir par principe; toutefois je ne mis plus les pieds chez mon chef que le matin au rapport et quand j'étais appelé par les besoins du service ou par ses ordres; je prenais alors, vis-à-vis de lui, le même air sérieux et le même ton laconique dont il lui plaisait de ne pas se départir.

J'ai dit que, au moment où il reçut son ordre de changement, le général C... préparait l'investissement de Civitella del Tronto, place que l'ennemi, par suite de son mouvement rétrograde, venait d'abandonner à elle-même. L'investissement avait eu lieu dès le lendemain. Construite sur un roc à pic, la place domine tout ce qui l'entoure; elle commande la ville, bâtie au pied de son escarpement et qui elle-même est entourée par de fortes murailles et bordée par un torrent profond. Tous ses ouvrages étaient en parfait état; l'armement complet et suffisant consistait en douze pièces de bronze. La garnison était de cent hommes, et c'était tout ce que requérait le service de la défense, qui par bonheur était faiblement approvisionnée en munitions et en vivres. Or, à peine arrivé, le général Duhesme chargea le général Monnier de substituer l'attaque à l'investissement de Civitella del Tronto, et cette opération fut conduite avec tant d'habileté et de bonheur que, au bout de dix-huit heures, cette place, à peu près imprenable et que nous n'avions ni le temps ni les moyens de réduire, nous ouvrait ses portes (1). Possession inappréciable, qui enlevait à nos ennemis un point formidable de ralliement et d'appui, protégeait nos communications et imposait notre autorité aux farouches habitants de ces con-

(1) Nous y retrouvâmes huit de nos soldats, pris au combat de Porto di Fermo et qui, je ne sais par quel miracle, n'avaient pas été assassinés.

trées. Le général fit choisir quatre-vingts hommes parmi les plus fatigués ou les plus malingres; à défaut de canonniers, il leur adjoignit vingt hommes plus valides, avec un sous-officier d'artillerie comme instructeur; enfin, pour commander cette place importante, il voulut un officier jeune, ferme, actif et capable; ce fut le lieutenant Guillaumet, de la 73e.

Toutes ces dispositions si vigoureuses et si précises nous révélaient un chef tel qu'il en fallait un à la division; car, pendant le si court intérim du général Rusca, le gaspillage et les infractions à la discipline avaient été poussés jusqu'au scandale. Grâce à la fermeté des ordres du jour, le retour à l'ordre fut tel, que les habitants qui prenaient l'habitude d'abandonner leurs maisons à la vue des Français et d'assassiner quiconque s'écartait de la colonne, rentrèrent chez eux et, pour le plus grand nombre, ajournèrent leur métier d'égorgeurs. Nous étions sans communications avec le quartier général en chef; le général Duhesme en ouvrit. Pour éviter un détour aux convois qui nous venaient d'Ancône et faciliter leur arrivage direct en longeaut la mer, il fit construire un pont sur le Tronto, près de l'embouchure, et le couvrit par des ouvrages armés de deux pièces de canon; il en confia la garde à un bataillon romain levé à Ancône et qui nous rejoignit sur ces entrefaites. Il réorganisa la division dans laquelle avaient eu lieu des mutations de troupes, la porta en avant, à Teramo et Giulianova, d'où l'ennemi se reploya à notre approche; le quartier général fut établi à Corropoli, d'où l'on pouvait surveiller le pays, en attendant d'Ancône des renforts d'artillerie et d'infanterie, et du général en chef des ordres ultérieurs, tout récemment annoncés.

J'étais très frappé de la manière si rigoureusement juste dont chacune de ces organisations avait été faite.

Bien que le général Duhesme n'eût pas changé de manières avec moi, depuis huit jours que je partageais ses travaux, je n'en sentais pas moins l'avantage et le plaisir qu'on peut avoir à travailler sous les ordres d'un chef qui sait diriger. Un jour, vers deux heures de l'après-midi, lui, qui n'avait pas encore mis les pieds chez moi, y arriva enveloppé dans son manteau et barbotant dans la neige qui tombait à gros flocons; sans se découvrir, il entra dans la chambre qui me servait de bureau, et, s'asseyant près de la table sur laquelle je travaillais et aussi près d'un brasier, notre unique calorifère, il me dit avec la bougonnerie dont il ne semblait pas devoir se départir : « Chef d'état-major, votre registre de correspondance. » Je ne savais au monde ce que cela signifiait... Il n'y avait qu'à obéir; je remis donc le registre, et, sans dire un mot, le général consacra une demi-heure à le lire, en prenant mes lettres dans l'ordre inverse de celui où elles avaient été écrites; puis il le jeta sur la table qui lui servait d'appui, et me dit : « Votre registre d'ordres. » Reprenant mes ordres, depuis le dernier jusqu'à mon arrivée à Porto di Fermo, il les soumit à la même enquête; après quoi, il jeta ce second registre sur la table, où il avait jeté le premier, se leva, s'entortilla de nouveau dans son manteau, et, en s'en allant sans me regarder plus que mes adjoints et secrétaires, sans leur rendre leur salut, il me dit : « Chef d'état-major, suivez-moi. » Je prends mon sabre, mon chapeau, mon manteau, et, devant les témoins de cette scène assez ébahis, je sors derrière lui en jurant à part moi contre la fatalité qui, d'un chef absurde, m'avait fait échoir au plus désagréable... Entré chez lui, sans s'être retourné, sans m'avoir dit un mot, il prend son registre de correspondance, et, me montrant un des alinéas de sa première lettre au général en chef, il me dit : « ..Lisez cela... »

Et je lus : « Je ne trouve ici, pour chef d'état-major, qu'un chef de bataillon. Vous savez, mon cher général, que j'ai pour principe que personne ne doit remplir que les fonctions de son grade. C'est le seul moyen de commander avec fermeté et d'empêcher qu'on n'obéisse avec mollesse. Je vous prie donc de disposer du chef de bataillon Thiébault comme vous voudrez, et de m'envoyer l'adjudant général Bonnamy, dont je ne pense pas que vous ayez grand besoin. »

Cette lecture terminée, et satisfait d'apprendre enfin que la rigueur de sa conduite avec moi n'avait rien de personnel, charmé d'ailleurs de cet acte de franchise, autant que flatté de cette marque de confiance, je fermai le registre et le remis sur le bureau : « ...Eh bien ! reprit-il, que pensez-vous de cela? — Je pense, mon général, que vous avez raison. — Oui ! Eh bien, si le général en chef m'envoie Bonnamy ou tout autre, je lui organiserai un commandement d'avant-garde, mais personne ne vous remplacera comme mon chef d'état-major (1). Cependant il faut pour le bien du service que, puisque vous remplissez les fonctions d'un grade supérieur au vôtre, on vous croie le grade des fonctions que vous remplissez; en conséquence, je ne vous donnerai plus d'autre titre que celui d'adjudant général; mais, avec moi, pour obtenir un grade, il faut le payer; ainsi attendez-vous à joindre à vos fonctions de chef d'état-major celles de commandant de colonnes et à devoir à la poudre ce que vous n'êtes pas fait pour ne devoir qu'à des écritures. »

(1) Il avait été frappé de ce fait, que tout ce qui réclamait exécution était rédigé sous forme d'ordres; de ce qu'avaient de complet, de clair, de laconique, et, en dépit de mon grade, d'impératif, ces ordres qui, même adressés aux généraux, commençaient tous par ces mots : « En exécution des dispositions arrêtées par le général commandant la division, il est ordonné, etc. »

Ce souvenir est un de ceux dans lesquels je me complais. Cette campagne, qui fut mon début dans les positions élevées, fut en effet la plus brillante de ma vie militaire. C'est l'époque à laquelle je me berçais des plus belles espérances; mais, et ainsi que la suite de ces *Mémoires* le révélera, la journée du 18 brumaire, plus tard ma reconnaissance envers le général Masséna, enfin une raideur trop déplacée, me firent échouer, et contre Bonaparte, premier consul, et contre Napoléon, empereur, auprès duquel je n'étais pas cependant du nombre de ceux qui devaient avoir le moins de chances...

Les instructions qui devaient nous venir du quartier général en chef n'étaient pas arrivées, et la prolongation de notre inaction ne pouvait convenir ni au général Duhesme, ni aux troupes, encore moins à notre situation en face d'un corps ennemi. La marche en avant fut donc résolue; on reconnut l'ennemi, l'étendue de ses lignes; outre les troupes régulières, on reconnut des partis de paysans organisés en bataillons et régulièrement armés et équipés; puis, le Trontino franchi, les troupes furent établies sur des points assez rapprochés afin qu'elles pussent garder contact entre elles. Pour donner à l'ennemi l'idée que nos forces étaient plus considérables, on fit préparer des logements pour douze cents hommes dans des villes où nous ne devions pas envoyer un seul homme; le quartier général fut transporté à Giulianova, et on s'occupa de chercher des gués et d'établir un pont pour franchir le Vomano.

L'ennemi semblait vouloir défendre le passage de cette rivière; il dirigea contre nous une triple attaque, qui parut à bon nombre d'entre nous l'annonce d'une attaque plus générale pour le lendemain. Le général Rusca s'obstinait dans ce sens; mais le général Duhesme avait trop l'habitude de la guerre pour se laisser abuser,

et, avec sa netteté de vues si rarement en défaut, il conclut que ces démonstrations avaient pour but de donner le change sur une retraite. Ce qui semblait prouver que cette dernière opinion était la vraie, c'est qu'il nous revint de toutes parts une nouvelle, trop répandue pour n'être pas fausse, que les Napolitains allaient reprendre l'offensive et se serviraient de notre pont pour arriver jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, à la nuit tombante, tout était prêt pour l'attaque comme pour la défense. Admirablement disposées, ou pour culbuter de front et d'écharpe les colonnes ennemies, si elles avançaient, ou pour marcher contre elles et tâcher de leur couper la retraite, si elles rétrogradaient, nos troupes s'ébranlèrent, dès que le jour pointait; mais, le Vomano à peine franchi, nous apprîmes que l'ennemi était en retraite par plusieurs routes depuis trois heures, et, malgré toute leur ardeur, nos soldats purent seulement rejoindre une colonne, lui faire trois cents prisonniers, s'emparer des équipages. Le chef de brigade Broussier, ami du général en chef et détaché par lui près du général Duhesme, arrêta avec un bataillon de grenadiers quelques bataillons de paysans qui, se voyant abandonnés par les troupes royales, mirent bas les armes. Le quartier général fut porté en avant, à Atri.

Grâce à cette marche heureuse, nous avions atteint la Pescara, à l'embouchure de laquelle se trouve la ville du même nom. La possesion de cette ville pouvait être pour nous d'un intérêt décisif; elle défend la baie, le port et le pont sur lequel passe la seule route voiturable qui existe dans les Abruzzes, et qui parfois est elle-même impraticable, par suite des éboulements de terre qu'occasionnent les débordements de torrents. Toutefois, Pescara est à cheval sur la rivière; pour en former l'inves-

tissement, il faut être maître des deux rives; et comme la Pescara est le plus fort, après le Pô, des cours d'eau qui se jettent dans l'Adriatique, comme elle n'est pas guéable, qu'elle débordait, que nous n'avions pas une barque pour aider à l'établissement d'un pont; comme la neige, la boue, le froid rendaient cet établissement très difficile en présence de l'ennemi prêt à gêner nos travaux; comme, d'autre part, la place régulièrement fortifiée, armée de quatre-vingts bouches à feu, était défendue par deux mille hommes de troupes qui ne manquaient de rien; comme nous ne pouvions l'attaquer sans un équipage de siège, et que nous étions presque sans munitions, n'ayant que quatre pièces d'artillerie, dont deux légères et deux de quatre, devant tant de difficultés, on peut dire d'impossibilités, le général Duhesme se trouva dans la plus grande perplexité.

Précisément venaient d'arriver les instructions du général en chef, ordonnant au général Duhesme de mener la campagne telle que celui-ci l'avait commencée d'inspiration, et lui donnant comme but de s'emparer du cours de la Pescara et de tenter ce qui serait possible contre la ville. Dans son embarras, le général Duhesme venait de s'arrêter à la pensée de laisser son artillerie sous la garde du général Monnier, et de huit cents hommes à l'abri de retranchements, puis de remonter la Pescara, de surprendre ou de forcer le passage en amont au pont de San Clemente, d'arriver ainsi sur la droite de la rivière, de repousser qui lui barrerait la route, de s'emparer de Chieti, ville de ressource et d'influence, et de marcher de là à l'investissement de Pescara. En même temps, par une dépêche au général en chef, il demandait que le général Lemoine, qui manœuvrait sur le plateau des Abruzzes, vers la source de la Pescara, et qui devait être maître d'Aquila, reçût l'ordre de descendre

jusqu'à Solmona, afin que là des opérations communes pussent être concertées, et qu'en tout cas, par cette jonction des deux corps français, les communications des Napolitains fussent coupées entre les Abruzzes et Naples. Ce parti était si militaire et d'une conception si nette, que le général en chef en avait ordonné déjà la réalisation au général Lemoine; les choses, à l'insu même du général Duhesme, étaient donc en meilleure voie qu'il ne les croyait lorsque, comme pour déjouer tous ces calculs, une insurrection générale éclata spontanément, non seulement dans les Abruzzes, mais encore dans la partie des États romains formant le département du Tronto, c'est-à-dire non seulement autour de nous, mais sur nos derrières.

Tout Français isolé était impitoyablement massacré; nos partisans partageaient le même sort, et bientôt les forcenés, enhardis à des entreprises plus sérieuses, exécutèrent par les deux rives du Tronto un mouvement combiné sur les retranchements du pont que nous avions construit et laissé à la garde du bataillon romain; ils firent prisonniers tous ceux de ce bataillon qui survécurent au combat; ils restèrent maîtres de nos ouvrages, qu'ils respectèrent, comptant s'en servir; puis ils se dirigèrent sur Giulianova, à la poursuite de la compagnie d'artillerie et du convoi de munitions qui, par la route de la Marine, nous arrivait d'Ancône. Ce convoi était près de nous rejoindre; on a vu que nous en attendions le renfort pour commencer notre opération contre Pescara. Le commandant qui le conduisait put se défendre à coups de mitraille; mais nos communications par la route de la Marine, la seule que nous pouvions espérer maintenir, étaient coupées; avant de nous engager plus avant, il fallait les rétablir. L'adjudant général Planta, qui, devenu général romain, était arrivé parmi nous

en demandant de la gloire à conquérir, fut chargé de châtier les communes qui se trouvaient sur la rive droite du Tronto, de reprendre notre pont et les deux pièces de canon qui le flanquaient; mais, au lieu d'attaquer avec vigueur les villes qu'il fallait ressaisir pour arriver à l'attaque du pont, c'est-à-dire Corropoli et Nereto, où les insurgés s'étaient retranchés, il parlementa, fut repoussé avec perte et ramené lestement jusqu'à Giulianova, laissant en arrière nos communications coupées sur une plus grande étendue qu'elles ne l'étaient avant sa démonstration. Et pour que rien ne manquât à la gravité de notre position, le général Duhesme apprit que le lieutenant général de Gambs, remplaçant le général Micheroux à la tête du corps napolitain des Abruzzes, venait d'arriver à Chieti, c'est-à-dire à trois lieues de Pescara, suivi d'un renfort de deux mille hommes de troupes. Ajoutons que, dans la nuit même où nous parvint cette nouvelle, il tomba quatre pieds de neige.

On retrouve ici un exemple de ce qui se produit dans toutes les positions extrêmes : chacun se crut en droit d'émettre une opinion, et toutes les opinions furent pour le parti le plus timide, c'est-à-dire pour ne plus faire un pas en avant, que les rebelles ne fussent châtiés et que sur nos derrières le feu de la révolte ne fût éteint; mais il se produit aussi que plus les circonstances sont menaçantes, plus un chef d'un ordre élevé les domine, et le général Duhesme, résolu à jouer le tout pour le tout, se contenta de renforcer le général Planta, en lui donnant l'ordre de rouvrir à tout prix la communication; puis, sans plus s'inquiéter de ses derrières, il résolut de marcher sur Pescara.

C'était vouloir se porter tête baissée contre on ne savait quels dangers. Si le général de Gambs, qu'on disait un homme de tête, imaginait le mouvement inverse à

celui que nous allions tenter, s'il nous devançait au passage de la rivière à San Clemente, rien ne pouvait l'empêcher de se réunir aux insurgés et de nous bloquer sur la rive gauche entre lui, la mer et Pescara, dans une de ces positions formidables dont les Abruzzes sont hérissées, et que la neige et les torrents rendaient d'heure en heure plus étroites et plus intenables. Mais il faut croire que la fortune aime l'audace, car presque en même temps nous apprîmes qu'un ordre impératif rappelait le général de Gambs sur Capoue par la route des Apennins, et ce départ précipité, qui pour nous équivalait presque au salut, nous garantissait du même coup que le général en chef, de son côté, marchait en avant, et qu'il marchait avec succès, puisque l'ennemi rassemblait toutes ses troupes pour couvrir Naples contre lui. Cela nous précisait notre devoir, c'est-à-dire que plus que jamais il fallait nous mettre en mesure de pouvoir, au premier ordre, nous réunir au général en chef sur la route de Naples et, pour cela, nous ouvrir le passage en commençant par la prise de Pescara.

En conséquence, le général Duhesme, changeant brusquement ses dispositions, résolut l'attaque immédiate de Pescara, malgré ce qu'il y avait d'effronterie, ainsi qu'il le disait lui-même, à tenter cette attaque. Les positions militaires furent prises; le général Rusca occupa Civita di Penna et Civitella del Abbatia; le général Monnier s'avança jusqu'à Pianella, et la réserve fut placée à Moscufo, où le quartier général fut établi; puis six compagnies de grenadiers, deux cents chevaux et la batterie d'artillerie légère qui nous avait enfin rejoints, canonnèrent tout à coup les hauteurs de Castellammare (1), rejetèrent dans la place les avant-postes qui couvraient les ouvrages avancés de la rive gauche de la

(1) Castellammare Adriatico. (Éd.)

Pescara et poussèrent quelques hommes jusqu'au chemin couvert sans qu'on tirât sur eux; préliminaires à la suite desquels un parlementaire fut envoyé au commandant de la place, dans le double but de rapporter sur elle et sur lui le plus de renseignements possible. Le prétexte était de remettre la sommation suivante, que, si l'on veut bien se rappeler les positions respectives, on pourra taxer d'impertinence :

LIBERTÉ. — ARMÉE DE ROME. — ÉGALITÉ.

« Au quartier général sous Pescara, le 3 nivôse an VII.

« *Au nom de la République française*
MONNIER, *général de brigade*
Commandant la gauche de l'aile gauche de l'armée de Rome.

« Somme la garnison de la forteresse de Pescara de lui ouvrir sur-le-champ ses portes.

« Les militaires qui composent cette garnison peuvent se reposer sur la loyauté qui caractérise l'armée républicaine.

« Demande d'une réponse décisive dans le délai d'un quart d'heure, temps après lequel la ville et la citadelle seront incendiées.

« Si le sang français coule et s'il est nécessaire d'ordonner l'assaut, la garnison sera passée au fil de l'épée.

« Le général Monnier rappelle à M. le gouverneur et à la garnison que rien ne résiste à la bravoure française.

« *Signé :* MONNIER. »

Le capitaine Girard, aide de camp du général, officier d'une véritable distinction, fut chargé de la mission et s'en acquitta à merveille. Il reconnut que la place était en parfait état, et que la garnison, réellement de deux mille hommes, ne manquait de rien; il nous divertit

par le récit d'une vieille ruse de guerre, dont on avait renouvelé l'usage pour lui faire croire à plus de forces qu'il n'y en avait; cette ruse consistait à faire passer devant lui une même musique de régiment avec des uniformes différents. Naturellement, le gouverneur avait répondu, comme il devait répondre, qu'il défendrait la place jusqu'à la dernière extrémité.

Ce récit entendu, le général Duhesme reprit le colloque avec Girard de la manière suivante : « En résumé, qui est-ce qui commande à Pescara? — Deux chefs s'y trouvent. — Quel est le grade de celui qui y exerce l'autorité supérieure? — Brigadier des armées. — Son nom? — De Pietramaggiore. — Son titre? — Marquis. — Quel âge a-t-il? — Soixante-dix ans à peu près. — Est-il gras, coloré? — Il est maigre et très pâle. — A-t-il la voix forte et sonore? — Son organe est faible et sourd. — Paraît-il vif, gai? — Ni l'un ni l'autre. — Comment est-il coiffé? — En petites boucles et très poudré. — A-t-il des bottes aux jambes et des éperons? — Non. Il a des bas de soie, des souliers et de grandes boucles. — De grandes boucles! s'écria le général Duhesme; qu'on fasse avancer l'artillerie et qu'on commence le feu! La place est à moi! »

C'était pousser l'effronterie presque au delà des bornes permises. Quelles que fussent la pusillanimité et l'inexpérience de ce Pietramaggiore, quelque idée qu'il pût avoir de nos troupes, quelque effet qu'ait pu produire sur lui le brusque départ de toutes les forces napolitaines, nous devions cent fois pour une payer cette effronterie par un insuccès ridicule; eh bien, elle eut un tel succès que, le lendemain matin, la place avait capitulé; que le vieux brigadier de Pietramaggiore et Giovanne Prechari, son digne second sous le titre de gouverneur, en étaient sortis à la tête du régiment de la

Reine et d'un bataillon de volontaires, qui déposèrent leurs armes et leurs drapeaux sur les glacis, prêtèrent le serment de ne plus servir contre les troupes de la République et se retirèrent sur Ortona a Mare.

Événement non moins extraordinaire en lui-même qu'heureux dans ses résultats : extraordinaire, puisque, du moment où ces hommes ne voulaient pas défendre une place qui se défendait d'elle-même, ils pouvaient l'évacuer, et non la rendre ; ils pouvaient s'en aller en plein midi et tambour battant avec leurs bagages, leurs armes, leurs drapeaux, leur artillerie, qu'ils préférèrent déposer fort obligeamment à nos pieds. Quant aux résultats, nous nous trouvions posséder les deux seuls points inexpugnables de ces contrées; ni les insurgés, ni le gouvernement napolitain n'en possédaient plus aucun; maîtres de nos opérations sur les deux rives de la Pescara, nous étions maîtres du pays; nous nous trouvions approvisionnés de vivres et de munitions, et nous avions deux flottilles armées, au lieu d'une, pour pratiquer nos communications avec Ancône (1).

Pressé de rendre compte de cette inconcevable conquête, le général Duhesme expédia de suite un officier qui, escorté par quelques compagnies, rejoignit Planta et lui porta l'ordre de tout tenter pour assurer son passage; mais, en même temps et par un bâtiment léger, il envoya deux duplicata au commandant d'Ancône, afin que ces duplicata fussent remis aux premiers courriers du général Championnet, allant l'un à Milan, et l'autre se rendant au quartier général en chef de l'armée. Il est

(1) Le général Duhesme avait fait organiser par le commandant d'Ancône une flottille armée, par laquelle s'opéraient quelques-uns de nos arrivages, nos évacuations, et s'expédiaient nos dépêches. Cette flottille servait encore à contrarier les mouvements de celle que le commandant de Pescara avait toujours en mer, dans le but d'épier nos manœuvres et de les faire connaître aux rebelles.

des moments où tout réussit; la dépêche, ainsi que son porteur et les duplicata, arrivèrent rapidement à leurs destinations.

La reddition de Pescara avait contrarié l'élan des insurgés, et le général Planta put enfin faire raison de ceux qui infestaient les deux rives du Tronto; mais, s'il détruisit les retranchements qu'ils avaient établis à Corropoli et Nereto, il ne retrouva pas le pont et les canons qui le défendaient; nous en étions dédommagés au centuple, et nous ne songeâmes plus qu'à profiter des avantages conquis.

Je dois à la vérité de confesser que j'essayai d'y trouver ma part. La possession de Pescara, les ressources qu'offraient son arsenal et son port, quelques circonstances qui me parurent favorables, firent naître en moi une velléité de fortune. J'avais décidé le général Duhesme à nommer au commandement de Pescara, Coutard, chef de bataillon du 73e de ligne, officier de capacité et d'exécution, avec lequel je m'étais lié d'amitié. Or le port de Pescara contenait plusieurs bâtiments pontés, tout à fait propres à être armés en course. L'arsenal regorgeait de canons, d'armes de toute espèce et de munitions; le pays ne pouvait nous laisser manquer de vivres, ni de matelots, voire même de pilotes; enfin la fatalité me signala trois de nos officiers ayant navigué, et qui, interrogés par moi, me persuadèrent qu'ils étaient d'excellents marins. Tout cela m'allécha autant que cela allécha Coutard, et, tout en suffisant à des travaux en ce moment accablants, durant le peu d'heures que je passai dans la ville, j'organisai l'armement de trois corsaires, que je munis de lettres de marque de ma façon et qui, avant que leur existence fût connue, devaient avoir fait dans l'Adriatique pour des millions de prises; mais, si de rapides moments m'avaient

suffi pour concevoir ce projet et pour arrêter et prescrire tout ce qui pouvait tenir à son exécution, trois jours suffirent pour l'anéantir. Car à peine nos trois corsaires eurent-ils mis à la voile, qu'une tempête horrible s'éleva; l'un d'eux périt corps et biens, les deux autres échouèrent, et ce fut avec peine que les équipages parvinrent à regagner Pescara.

Voilà pour ma part. Je passe à celle des autres, et, relativement aux faits de même ordre qui peuvent suivre, je tiens à dire, une fois pour toutes, que je préférerais brûler tout ce qui est écrit de ces *Mémoires*, plutôt que de renoncer à les écrire avec franchise. Ils sont le dernier acte de mon existence; en les rédigeant, je ne me considère plus comme appartenant au monde, et c'est de ma conscience seule que je prends conseil. Pour me servir d'une expression de soldat, tout en revisant le bagage de ma vie avant de partir, je retourne les poches; tant pis pour ce qui s'y trouve.

Immédiatement après la reddition de Pescara, le général Duhesme, prêt à quitter notre quartier général de Moscufo, me fit appeler et me dit : « La solde est arriérée, et différents services manquent de fonds; j'en ai besoin pour mon espionnage. En outre, j'ai un rang et une famille que je compte pour deux cent mille francs. Ainsi vous allez choisir douze officiers intelligents et honnêtes, vous leur donnerez des instructions précises et, avec des détachements d'une force proportionnée aux localités qu'ils devront parcourir, vous les enverrez lever cinq cent mille francs dans les Abruzzes. — Mon général, lui dis-je, on lèvera l'argent que vous ordonnerez; je ne parle pas de vos nécessités, je ne puis en être le juge, mais le moyen que vous voulez employer me cause une peine infinie... Où voulez-vous que je prenne des officiers dignes d'une telle confiance? Com-

ment empêcher qu'ils ne fassent pour eux ce qu'ils pressentiront que vous voulez faire pour vous-même? Comment empêcher que, à votre exemple, d'autres chefs ne s'adjugent de semblables gratifications? Qui, d'ailleurs, recevra ce que verseront ces officiers? Qui fera le partage entre le payeur et vous? Quelque chose que nous tentions, ces officiers lèveront le double de ce qu'ils déclareront; faute de temps, ils emploieront les mesures expéditives les plus odieuses, commettront toutes sortes d'exactions, achèveront de révolter le pays, et ce sera votre nom qu'ils saliront de cent manières... » Il fut frappé, mais il persista à avoir de l'argent et finit par me dire : « Trouvez un moyen qui vaille mieux, et je l'adopterai; mais je ne puis vous donner que deux heures. »

En réfléchissant à l'objet de cette fâcheuse aventure, et en cherchant à concilier dans l'intérêt du pays, qui devenait d'ailleurs celui des troupes, ce qui était possible avec ce qui était inévitable, pour ne pas me faire, sans profit pour personne, un ennemi d'un chef, l'arbitre de ma position et dont j'avais eu tant de peine à conquérir la bienveillance, je fus assailli par l'idée que la manière de tout concilier était de donner de suite aux Abruzzes une organisation provisoire, mais générale. De mon chef, je les considérai donc comme une fraction de la République Parthénopéenne, que, dans ma pensée, nous allions fonder. Je prescrivis une cocarde (rouge, vert et blanc); je réglai tout ce qui tenait à l'administration, à la justice et aux finances. Je créai un conseil supérieur, qui, tout en restant subordonné au gouvernement militaire, était revêtu d'une autorité gouvernementale; à la tête de ce conseil j'instituai un président et deux conseillers; enfin je proposai au général Duhesme de nommer président un baron de Nolli, habitant Chieti, et qui m'était signalé comme l'homme

le plus riche et le plus considéré de ces provinces; on laisserait à ce baron l'initiative pour le choix de ses conseillers.

Une heure et demie, passée dans la cuisine enfumée d'un cabaret de village, me suffit pour brocher cette esquisse de constitution (1); je la portai au général. Il sentit de suite les avantages de cette idée, qui sauvait le pays de spoliations sans nombre et de vexations; elle ne mêlait aucun officier français à des affaires d'argent, elle n'accoutumait pas les troupes à de tels prélèvements; elle n'autorisait aucun général, colonel ou autre, à s'en permettre; elle répartissait les contributions de guerre sur les bases des contributions ordinaires; elle chargeait de leur perception les agents du Trésor, et de leur emploi le chef de cette fraction d'État; enfin elle centralisait et régularisait tout, au moment où tout semblait voué au désordre et à l'arbitraire, de même qu'elle laissait l'action administrative, judiciaire et financière dans les mains des hommes les plus honorés, accoutumés à les manier. Sous tous les rapports, elle ne pouvait donc manquer de faire honneur au général Duhesme; quant à la somme que décidément il exigeait, il n'avait plus qu'à m'autoriser à une seule confidence. Aussi n'hésita-t-il pas à approuver mon plan : « Mais, mon général, lui dis-je, lorsque nous fûmes d'accord sur le moyen, votre somme est trop forte, les exécutions militaires ne nous rapporteraient pas le quart; elle est impossible, du moment où un intermédiaire, comme le baron de Nolli, devient indispensable... » Et le général réduisit ses prétentions à la moitié.

En arrivant à Chieti, je fis appeler ce baron, dans la

(1) Elle fut traduite, imprimée dans les deux langues. J'en ai retrouvé dans les papiers de mon père un exemplaire, qui m'a été volé plus tard.

maison duquel je m'étais fait loger; je lui exposai le plan que je venais de soumettre à l'approbation du général Duhesme, et ce digne homme en fut vivement touché; j'ajoutai : « Le général est dans les meilleures dispositions; mais il reste à tout ceci une condition, qu'il m'est pénible d'avoir à vous dire et qui cependant vous rend arbitre de la mesure entière. — Je vous entends, reprit-il, il faut un sacrifice. — Oui. — Je m'y attendais, mais quelle est la somme? — Cent mille francs. — C'est beaucoup pour le pays, peu pour le service que vous lui rendez; le général les aura. Il nous restera ensuite à nous acquitter avec vous. — Avec moi, répliquai-je, vous en serez quitte pour de l'estime. » Il me prit la main, et avec une grande effusion la serra.

J'allai rendre compte au général Duhesme que cette affaire était réglée; en effet, dans la matinée du lendemain, c'est-à-dire vingt-quatre heures après, le baron de Nolli vint le supplier de recevoir, « comme une faible marque de la reconnaissance du pays, vingt mille francs en or et quatre-vingt mille francs en lettres de change sur Naples, endossées par le baron ».

Dès que le général Duhesme me revit, il me demanda ce que le pays avait fait pour moi... « Rien, répondis-je; ce n'est pas par spéculation que je me suis improvisé législateur, ajoutai-je en souriant. — J'en suis sûr, continua-t-il, et c'est une raison pour que je ne vous oublie pas. J'espère donc que si vous n'avez voulu rien recevoir du pays, vous ne refuserez pas de votre général une gratification que l'usage autorise et dont votre manière de servir fait une justice. » Il me remit en lettres de change vingt mille francs, sur lesquels j'en touchai quatorze mille. Les lettres qu'il m'avait données étaient celles qui devaient être payées à la plus longue échéance, et, lorsque nous fûmes obligés d'évacuer le royaume de

Naples, il en restait encore une à régler. Elle était endossée par le baron de Nolli, et, bien que le payement n'en fût plus garanti par la crainte, je pensais que le baron voudrait faire honneur à sa parole en souvenir du service rendu; cependant la maison Lagreca, qui s'était chargée, non d'escompter cette traite, mais d'en encaisser le montant, m'écrivit qu'on avait refusé de la payer; ce qui me fit réfléchir que l'endosseur avait dû être fort contrit de ce que nos revers n'étaient pas venus assez tôt pour lui.

Dès que la reddition de Pescara avait paru certaine, et pour en profiter sans une heure de retard, le général Rusca fut chargé d'aller traverser la rivière au pont de San Clemente et de se lancer à la poursuite de l'ennemi; puis, dans la journée même, le quartier général fut transféré sur la rive droite de la Pescara à Chieti, et le colonel Broussier fut envoyé, avec six compagnies de grenadiers ou de carabiniers, pour aider le général Rusca à effectuer son passage de la Pescara et pour courir avec lui sur les talons de l'ennemi. Mais la gelée, qui s'était soutenue pendant quelques jours, cessa tout à coup, et une pluie de déluge y succéda; les quatre pieds de neige qui couvraient la terre fondirent par l'effet d'un dégel général; les torrents se multiplièrent et devinrent énormes; des éboulements se produisirent de tous côtés; le brouillard le plus épais se répandit sur toute la contrée, et, pendant deux jours entiers, il n'y eut presque plus de communications possibles. Heureusement les obstacles existèrent pour les troupes napolitaines autant que pour les nôtres; mais, comme leurs chefs y mirent moins d'énergie que le colonel Broussier qui marchait sans s'arrêter et qui payait par deux heures d'efforts inouïs l'avantage d'avoir fait un mille, leurs derniers bataillons finirent par être atteints. Frappés de

stupeur par cette offensive continue, malgré tant d'obstacles, ils furent en quelque sorte battus avant d'être attaqués, et, comme ils se trouvèrent assaillis avec la plus grande vigueur, une partie se dispersa et l'autre mit bas les armes, nous abandonnant l'artillerie et les bagages de toute la division. De son côté, le général Rusca, auquel le passage de quelques torrents avait fait courir les plus grands risques, arriva néanmoins au pont de San Clemente, et, après l'avoir traversé sans opposition, il opéra sa jonction avec le colonel Broussier. Ainsi réunis, n'ayant plus de corps ennemis à leur portée, tous deux se dirigèrent vers Popoli, pour avoir des nouvelles du général Lemoine, arrivant par le plateau des Abruzzes de la province d'Aquila.

Le capitaine Girard, aide de camp du général Monnier, avait demandé et obtenu de faire cette expédition avec le colonel Broussier, pendant que son général occupait Ortona a Mare; marchant à la tête des éclaireurs, il aperçut tout à coup, et à quelque distance avant Tocco, un détachement de chasseurs à cheval français venant à lui. C'était l'escorte d'un officier envoyé par le général Lemoine et porteur de dépêches de ce général et du général en chef. Par ces dépêches, le général Championnet annonçait au général Duhesme son arrivée sur le Volturne et lui ordonnait d'opérer sans retard sa jonction avec le général Lemoine, de ne laisser dans les Abruzzes que les garnisons nécessaires à la conservation des places de guerre, et avec le reste de ses troupes de se rendre dans la plus grande hâte possible à travers les Apennins à Venafro, où il trouverait de nouveaux ordres, sa coopération devenant indispensable pour les opérations ultérieures. Il s'agissait d'une dernière et suprême bataille à livrer aux Napolitains, qui, réunis sur la rive gauche du Volturne, protégeaient Capoue, der-

nier rempart de Naples. Enfin, par sa dépêche, le général Lemoine informait le général Duhesme des combats qu'il venait de livrer, des succès qu'il avait eus, des pertes qu'il avait faites, et finissait en lui donnant rendez-vous à Solmona pour concerter le mouvement qui leur restait à opérer.

C'est entre des ravins et des escarpements presque inaccessibles, au milieu de populations insurgées, que le général Lemoine avait dû marcher; c'est rue à rue, maison à maison, qu'il avait dû prendre Aquila. Piètre général, il avait commis de nombreuses fautes, et ses principaux succès furent dus à l'héroïsme de ses troupes, à l'indicible courage du général Point, qui malheureusement paya son ardeur en se faisant tuer à l'attaque de Popoli.

Empêché par la saison, l'aspérité des lieux, l'extraordinaire difficulté des moindres mouvements, le général Lemoine, sans cesse harcelé sur sa route, n'avait pu arriver aussitôt qu'on l'avait espéré devant Popoli; la ville avait dû être enlevée à la baïonnette, les habitants, sauf quelques centaines de prisonniers, furent tous passés au fil de l'épée.

Cette exécution faite, le général Lemoine s'était remis en marche pour communiquer avec le général Duhesme. On sait que le général en chef avait ordonné cette coopération, que le général Duhesme l'avait demandée, et c'est ici l'occasion de dire que jamais, en effet, deux chefs éloignés l'un de l'autre, et sans communications pour ainsi dire, ne s'entendirent ou ne se devinèrent mieux; que ce que l'un provoquait était précisément ce que l'autre ordonnait; d'où il résultait que les ordres se trouvaient exécutés avant d'avoir été reçus, parfois même avant d'avoir été donnés. Effet remarquable d'une harmonie de zèle, de dévouement et de capacité. Et cette

heureuse harmonie, le général Championnet la signala ainsi dans sa dépêche au Directoire exécutif, datée de Caserta, le 25 nivôse (14 janvier 1799) : « ... Le général Duhesme, isolé, sans communications, n'a conduit sa division à la victoire que par ses grands talents, parce que, saisissant l'ensemble des opérations, il a jugé qu'il n'y avait à faire que ce qu'il a fait. Sans nous concerter, nous avons eu le bonheur de nous entendre parfaitement sur le plan que j'avais adopté. »

Quoi qu'il en soit des prévisions habiles qui avaient préparé cette jonction et des difficultés qui en rendirent l'exécution si pénible, elle était pour ainsi dire faite, et la seconde partie de la mission donnée au général Rusca se trouva remplie par l'arrivée de cette nouvelle et par la réception des dépêches et des ordres. Rusca s'arrêta donc à Tocco, et, pendant que l'officier du général Lemoine rebroussait chemin, Broussier rétrograda sur Chieti, où il ramena, et les prisonniers qu'il avait faits, et les pièces qui lui avaient été abandonnées; il apportait en même temps au général Duhesme les dépêches qui lui avaient été remises et dont il n'aurait pas dû se charger, car il était régulier que l'officier du général Lemoine, avant de rejoindre sa brigade, eût communiqué directement avec le général Duhesme et en eût reçu des ordres, ce qui eût prévenu une fatale catastrophe.

Ces dépêches à peine reçues, les ordres partirent pour faire rentrer à Chieti le 64e détaché à Teramo (1) et les

(1) Lorsque avait éclaté le mouvement insurrectionnel des paysans derrière nous, au moment de notre arrivée sur la Pescara, quatre mille d'entre eux s'étaient portés sur Teramo, place importante qui se trouvait au centre de la région révoltée. Nous y avions laissé une faible garnison; mais le capitaine qui la commandait ne se laissa pas surprendre; il fit même payer son évacuation de Teramo, et, ayant jugé avec sagacité que sa retraite sur la division serait impossible, il se reploya sur Civitella del Tronto, où il trouva

troupes de renfort sous les ordres de Planta. Le conseil supérieur, dont j'ai parlé, fut organisé et présidé par le baron de Nolli; il fut chargé de créer partout des municipalités qui seraient composées d'hommes exclusivement dévoués à notre cause. Ce conseil eut également la mission d'organiser les gardes nationales dans le triple but de continuer le désarmement de nos ennemis, d'armer nos partisans et de donner quelques auxiliaires au petit nombre de troupes que nous pouvions laisser dans les Abruzzes; c'était aussi le moyen d'employer une partie des prisonniers dont nous ne savions que faire. La levée d'une légion napolitaine fut donc ordonnée, et son commandement fut confié au colonel Hector Caraffa, duc d'Andria, Napolitain qui, par contumace et pour fait de révolution, avait été condamné à mort ou à la déportation, et qui, pour rentrer dans sa patrie sous la protection de nos armes, venait de rejoindre le général Duhesme. Cette idée, au surplus, fut heureuse, car en peu de jours cette légion, à la suite de laquelle quelques officiers de la 27e légère furent employés avec des grades supérieurs, fut de près de neuf cents hommes et finit par en avoir plus de deux mille. Coutard, qui avait reçu le commandement de Pescara, fut nommé en même temps gouverneur des Abruzzes et reçut, ainsi que le commandant de Civitella del Tronto, de nouvelles instructions; enfin le commandant d'Ancône fut informé que la division allait se porter sur Capoue, et que Coutard demeurait investi de pouvoirs supérieurs.

un appui pour sa troupe et un asile pour un assez grand nombre de patriotes dont les jours étaient menacés et qu'il sauva. Or, pour reprendre Teramo aux révoltés, le général Duhesme avait fait rétrograder le 1er bataillon du 64e sous les ordres du chef de brigade Charlot, qui exécuta cette reprise avec autant d'habileté et de vigueur que Planta en mit peu vis-à-vis de Corropoli et de Nereto. Charlot rejeta les insurgés dans les montagnes et poursuivit leurs dernières bandes aussi loin que les neiges le lui permirent.

Dès lors il ne restait plus qu'à exécuter le mouvement prescrit; mais, à ce moment, un grave embarras surgit. La totalité des hommes de notre division était pieds nus; de toutes parts ce fait fut déclaré en réponse à l'ordre de se mettre en route. Certes, après tant de marches dans les rochers, dans la boue, dans la neige, cela n'avait rien d'extraordinaire; mais ce qui le fut, c'est que, comptant sur la prompte arrivée d'un convoi de souliers attendu d'Ancône, convoi dont le départ se trouvait retardé depuis plus de dix jours et dont on n'avait aucune nouvelle, on avait marché sans semelles et on n'avait pas seulement songé à réclamer; mais, en apprenant que l'on avait immédiatement à faire une route âpre et longue, on dut constater l'impossibilité d'entamer la première étape. Le général Duhesme fit aussitôt appeler le commissaire des guerres, les chefs de corps et moi pour aviser aux moyens de lever ce menaçant obstacle. Le commissaire des guerres ne vit de ressources que dans des confections auxquelles on travaillerait nuit et jour : « Mais, lui observai-je, en employant tous les cordonniers du pays et ceux qui peuvent se trouver dans les corps, on n'arriverait pas à deux cents paires par jour, ce qui, pour huit mille et quelques hommes à chausser, ajournerait à trois semaines le départ des derniers bataillons, tandis qu'ils doivent être arrivés dans quinze jours!... » Le général Duhesme était au désespoir, lorsque ce bonheur que j'ai eu toute ma vie d'arriver par inspiration à une idée heureuse du moment où elle devenait nécessaire, me secourut dans cette impérieuse circonstance : « Mon général, dis-je au général Duhesme, des situations extraordinaires requièrent des mesures extraordinaires, et je vais vous soumettre le seul moyen qui me semble pouvoir être efficace. Vous n'avez que huit mille hommes

pieds nus, et vous êtes au milieu de populations où plus de cinquante mille hommes marchent avec de bons souliers ou de bonnes bottes; eh bien, il faut que dix mille de ces hommes se déchaussent pour chausser les troupes. Quant à l'exécution, rien de plus simple... Douze commissaires du pays seront requis à Chieti, autant à Pescara, un même nombre dans les villes ayant garnison et dans celles où l'on enverrait des détachements; chacun de ces commissaires, escorté par quatre soldats et un caporal et suivi par des hommes portant des corbeilles, ira de maison en maison, en commençant par les plus aisées, mais sans exception de rang ou d'emploi, et, jusqu'à complément de dix mille paires, enlèvera tout ce qui s'y trouvera en bons souliers et en bonnes bottes, en donnera des reçus à valoir sur les contributions et les rapportera dans un magasin, d'où la répartition ou la distribution s'en fera d'après vos ordres, en réservant les bottes aux officiers et cavaliers. » Ma proposition fut accueillie par acclamation, et, de joie, le général Duhesme m'embrassa. En cinq jours les troupes avec lesquelles opéraient les généraux Rusca et Monnier, furent chaussées (1).

De cette sorte, la division, sans autre matériel que son artillerie, se mit en marche, laissant derrière elle, indépendamment des blessés et malades, les cent hommes de la garnison de Civitella del Tronto, un bataillon de la 73e, une partie des troupes aux ordres de Planta, qui ne purent rejoindre à temps, et la légion Caraffa, forces avec lesquelles Coutard fut chargé de garder Pescara et Chieti, siège du nouveau gouvernement établi, de guer-

(1) Pendant la campagne de Portugal, décembre 1807, dans une situation semblable, dans le même mois, je fis avec le même succès usage du même moyen à Abrantès.

royer autant que cela serait nécessaire ou possible, et d'achever de soumettre le pays.

Le surplus des troupes forma trois colonnes ou brigades : la première commandée par le général Rusca, la seconde par le général Monnier, et la troisième, qui aurait dû être commandée par le colonel Méjean ou le colonel Broussier, le fut par moi, chef de bataillon, d'après les intentions formelles du général Duhesme. Quand je lui parlai de ma reconnaissance, mais aussi de mon étonnement, il me répondit : « Vous la conduirez bien »; puis, faisant allusion à la réquisition des souliers, il ajouta : « D'ailleurs, c'est vous seul qui nous mettez en route. »

De ces trois brigades, la dernière devait quitter Chieti dès qu'elle le pourrait; les deux premières devaient se réunir, le 5 janvier, à Solmona, d'où elles marcheraient sous les ordres du général Duhesme. Conformément aux ordres du général en chef, et d'après le rendez-vous qui lui avait été donné par le général Lemoine, le général Duhesme devança ses troupes et se porta en personne à Solmona pour se mettre plus promptement en communication avec ce général Lemoine; mais lorsqu'il arriva dans la ville, celui-ci était parti. Ce départ inexpliqué, inexplicable, était un manquement grave aux ordres du général en chef, qui avait prescrit à l'un et à l'autre des généraux de se rencontrer pour concerter ensemble leurs mouvements ultérieurs; c'était en outre une inconvenance brutale, odieuse même, si on la juge d'après ses suites.

Pendant ce temps, le général Monnier, qui d'Ortona devait avec sa brigade rejoindre au plus tôt son général à Solmona, fut informé qu'un rassemblement considérable se formait à Lanciano, et, croyant le général Duhesme en sûreté près du général Lemoine, il prit sur lui de

marcher contre ce rassemblement. Sans doute, il parvint à le joindre et à en faire une grande déconfiture; peut-être même sans son intervention cette bande aurait achevé de s'organiser, en aurait rallié d'autres et certainement aurait tenté de barrer le passage à ma brigade qui restait en arrière; mais, quelle que soit son excuse si l'on considère le service qu'il a pu rendre, il ne devait en aucun cas se croire libre dans la question de temps, et il fit une faute en retardant de trois jours son arrivée à Solmona.

Ce ne fut pas tout. Pour comble de malheur, le général Rusca, qui devait de même avec sa brigade se rendre à Solmona, avait été forcé d'attaquer et d'enlever à la baïonnette deux des villages qui se trouvaient sur sa route; il ne put éviter vingt-quatre heures de retard, et, grâce à cet ensemble de circonstances, le général Duhesme, au lieu de rencontrer au rendez-vous le général Lemoine avec des troupes et d'être rejoint presque en même temps par ses deux brigades, se trouva tout juste avec la trentaine de dragons formant son escorte, autant de fantassins composant sa garde, le commissaire des guerres Odier et ses aides de camp. Toutefois, comptant de moment en moment sur l'arrivée de ses brigades, il se décida à rester. La soirée du 5 janvier et la nuit se passèrent dans cette attente. Sans nouvelles et sans renforts, il aurait dû rétrograder dès la pointe du jour; il différa néanmoins, en telle sorte que, le 6 au matin, il apprit que dans la ville tout prenait un aspect sinistre. Dès lors résolu à la quitter, au moment où il allait monter à cheval, deux prêtres demandèrent à lui parler et par de prétendues révélations lui firent perdre le peu de temps qui lui restait; de fait, il s'en était à peine débarrassé que sa maison se trouva environnée par de nombreux paysans armés, qui proféraient des cris affreux

et commençaient à tirer des coups de fusil. Sa garde d'infanterie voulut écarter ces forcenés; mais, perdant des hommes sans espoir de réussite, elle fut contrainte à rétrograder : « Enfermons-nous et défendons-nous dans cette maison, s'écria Odier... — Non ! répliqua le général Duhesme, mieux vaut mourir à cheval que brûlé ou égorgé. » Ce parti du désespoir était aussi la seule chance de salut; entouré de ses dragons, de ses officiers, suivi de ses fantassins, le général se précipita sur les forcenés. L'imminence du danger fit un héros d'Odier lui-même (1), qui par métier n'était pas préparé à l'être, et, grâce à des efforts inouïs, au milieu d'une grêle de balles et d'une lutte qui devint une tuerie, on parvint à se faire jour à travers une rue longue, étroite, tortueuse, encombrée de brigands; bref, à sortir de cette ville ou plutôt de ce coupe-gorge. Mais plusieurs hommes avaient été tués, d'autres blessés, et de ce nombre le général Duhesme, atteint d'une balle à l'épaule gauche et d'une seconde à la bouche.

Cependant la brigade Rusca, accélérant le pas au bruit de la fusillade, approchait, et la rencontre se fit bientôt avec le général. En le voyant couvert de sang, les chefs, les soldats furent pris de colère et redoublèrent le pas; mais qu'on ne croie pas qu'à leur approche les brigands évacuèrent la ville. Loin de là, il fallut une attaque en règle pour châtier ces paysans qui ne cédèrent qu'à la baïonnette et qui, refoulés dans les monta-

(1) Odier était un brave jeune homme, et, quoique je ne l'aie jamais vu à l'épreuve, je crois que c'était un jeune homme brave. Mais, un jour qu'il se vantait de la manière dont il avait payé de sa personne dans cette circonstance, le général Duhesme lui dit : « La bravoure, mon cher, ne peut être honorable que quand on a pu ne pas être brave impunément; mais quand on n'a pu sauver sa vie que par de la bravoure, on n'a pas à se vanter de ce mérite involontaire. »

gnes, ayant perdu quatre cents des leurs, restèrent menaçants encore. Un nommé Pronio, qui a continué à jouer un grand rôle dans les insurrections des Abruzzes, était le chef de 3,000 hommes employés à cette entreprise, que la ville faillit payer par le pillage et l'incendie; sans la nécessité d'y attendre le général Monnier et de la garder comme lieu de halte pour le passage de ma brigade, enfin sans les blessés que le général Lemoine y avait laissés, elle eût subi ce juste châtiment; du moins trente de ses habitants, signalés et convaincus d'avoir secondé ce Pronio, furent de suite arrêtés, jugés et fusillés. L'exemple, au surplus, était indispensable; car, si cette attaque avait eu lieu, c'est qu'à ce moment même le tocsin avait sonné depuis la crête des Apennins jusqu'à l'Adriatique, et cet immense soulèvement était provoqué par une proclamation du Roi appelant tous les Napolitains aux armes. Cette proclamation, accompagnée des instructions du gouvernement, était contresignée par les évêques et par les prêtres, qui en multipliaient l'effet en prêchant le massacre et la guerre.

Le général Duhesme parvint à se procurer un des exemplaires de cette proclamation, contresignée par je ne sais plus quel évêque. Elle portait de se réunir sur nos derrières, d'égorger tous ceux de nos hommes qu'on pourrait atteindre ou surprendre et, comme on va à la chasse des bêtes sauvages, d'aller à la chasse des Français, que Dieu, pour les livrer, écarterait de leurs régiments, rendrait malades ou ferait blesser. Elle portait en outre de ne faire grâce à aucun de ceux des habitants qui nous seraient favorables, ou même qui seraient soupçonnés de l'être.

Peu d'insurrections ont été aussi formidables. C'était une croisade; or, ainsi que je l'ai dit, après nous avoir forcés à les mépriser comme soldats, ces Napolitains

nous avaient appris à les redouter comme hommes. Dès qu'ils formaient des pelotons réguliers, ils devenaient nuls; armés en bandits, par troupes de fanatiques, ils étaient terribles, et c'est, pour ainsi dire, lorsqu'il n'y eut plus d'armée napolitaine que la guerre de Naples devint effrayante. Quoique ces Napolitains de 1798, farouches et superstitieux, aient été battus partout, quoique, sans compter les pertes qu'ils firent dans les combats, plus de soixante mille des leurs aient été passés au fil de l'épée sur les décombres de leurs villes ou sur les cendres de leurs chaumières, nous ne les avons laissés vaincus sur aucun point.

La marche sur Capoue comportait un passage difficile à travers la vallée des Cinq-Milles, une des gorges les plus belles qui existent et qui commence à la sortie sud de Pettorano, à cinq milles nord de Castel di Sangro, et finit à la pente qui conduit à ce dernier bourg. Elle se dirige du nord au sud, et, par son élévation, par le nombre, la direction et la conformation des gorges par lesquelles le vent du nord y arrive et s'y engouffre, il n'est plus, dès qu'il règne avec un peu de force, de puissance qui puisse faire résister à son impétuosité. Hommes, chevaux, bétail, tout est renversé et brisé; on est parfois, surtout dans la saison où nous nous trouvions, quinze jours sans qu'un être vivant ose s'engager dans cette gorge. De petites guérites, ouvertes au sud, construites en pierre de taille, mais à de trop grandes distances l'une de l'autre, et ne pouvant servir de refuge qu'à deux ou trois personnes, jalonnent la trace qui sert de route dans ce redoutable passage. Si le général Championnet avait connu ces dangers, il n'aurait peut-être pas couru la chance d'y faire passer des troupes, parce que, si le vent du nord s'était élevé pendant qu'une colonne se trouvait engagée, elle y aurait péri tout entière.

Le général Duhesme, malgré ses blessures, avait continué son mouvement avec la brigade Rusca. Il avait quitté Solmona le 9 janvier au matin; le général Monnier y était arrivé la veille; mais ses troupes, ayant besoin d'un jour de repos, ne devaient repartir que le lendemain, c'est-à-dire le 10. Contre toute attente, le passage des Cinq-Milles n'était pas défendu; le général Duhesme et la brigade Rusca y cheminèrent paisiblement; toutefois, arrivés à Castel di Sangro, c'est-à-dire à l'issue de la gorge, ils trouvèrent devant eux des colonnes de paysans descendus des montagnes pour barrer la route d'Isernia. Le calcul qui avait rassemblé ces gens-là était très militaire; car le malencontreux vent du nord pouvait devenir leur auxiliaire; s'il s'élevait en temps opportun, il pouvait empêcher la brigade attaquée devant Isernia, et d'être secourue, et de faire au besoin retraite sur les brigades qui la suivaient. Les paysans furent délogés de leur position, très difficile cependant à aborder; ils furent repoussés également sur la gauche du village de Miranda; mais c'est à Isernia même que la plus terrible résistance était préparée. Avertis par le passage du général Lemoine que d'autres troupes françaises arrivaient, les habitants avaient terrassé les portes, crénelé les maisons, transformé les couvents et même les églises en véritables forts, à l'abri desquels vinrent se poster beaucoup d'insurgés échappés au combat de Miranda. D'abord les portes furent canonnées, mais sans succès; l'escalade des murs d'enceinte dut être ordonnée. Grâce à leur indicible bravoure, les troupes pénétrèrent dans la ville, où les attendait tout ce que la fureur et le désespoir ont jamais mis en usage contre un ennemi. Le feu des créneaux et des croisées, les pavés lancés du comble des maisons, les poutres jetées de même et barrant les rues concurremment avec de

véritables barricades, les tisons enflammés, l'huile et à son défaut l'eau bouillante tombaient sur nos braves; chaque pas nécessitait un assaut nouveau ou un nouvel acte d'héroïsme. On ne put en effet éteindre le feu des maisons qu'en s'en emparant, et s'en emparer qu'en enfonçant les portes à coups de hache. Cette dégoûtante victoire coûta beaucoup d'hommes au bataillon de la 64e et à la légion cisalpine; du moins furent-ils vengés autant qu'ils purent l'être; le massacre ne se borna pas à la ville; rapidement dépassés par le 11e régiment de cavalerie, les insurgés qui tentèrent de fuir furent sabrés, et tous les hommes, trouvés armés ou reconnus pour avoir pris part à la résistance furent passés au fil de l'épée. Plus de quinze cents périrent, ce qui n'empêcha que, pendant la nuit suivante, trois de nos factionnaires furent égorgés. Quant à la ville, elle aurait sans doute mérité d'être brûlée et démolie de fond en comble; mais, comme Solmona, elle fut conservée, parce que la brigade Monnier et la mienne avaient à y coucher; elle fut pillée et plus que décimée.

Le général Duhesme séjourna le 11 janvier à Isernia, tant pour organiser l'évacuation de ses blessés que pour attendre le général Monnier; quoiqu'il n'en eût aucune nouvelle, il continua, dès le 12, son mouvement sur Venafro, où il n'arriva pas cependant sans avoir été forcé de combattre pour passer le Volturne.

Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, le général Monnier était parti le 10 de Solmona; mais, lorsque ses premiers hommes arrivèrent au passage des Cinq-Milles, le vent du nord s'éleva. Les éclaireurs de son avant-garde bravèrent l'avis de quelques habitants de Pettorano ou ne reçurent pas à temps l'ordre de s'arrêter; engouffrés dans cette gorge, ils y périrent tous. Quant au général Monnier, il laissa le second bataillon de la 27e légère à

Pettorano et rétrograda avec le reste de ses troupes à Solmona, où il fut contraint d'attendre jusqu'au 12 au matin que le vent eût changé; telle fut la cause du retard qui mit les calculs du général Duhesme en défaut. Enfin le général Monnier put franchir les Cinq-Milles; il parvint sans peine au Volturne, mais fut obligé de combattre pour passer cette rivière.

L'éloignement de ces troupes, qui avaient abandonné les Abruzzes, et le retard d'un bataillon de la 73e et des derniers détachements qui devaient me rejoindre seulement le 11, pour compléter ma brigade, avaient paru aux insurgés de Pescara des circonstances favorables et leur avaient fait concevoir le projet de massacrer le peu d'hommes avec lesquels je me trouvais à Chieti; le moment de ces Vêpres abruzziennes avait été fixé au 10, à dix heures du soir. Parcourant la ville dans l'après-midi de ce jour, en vertu de ce principe qu'un chef doit tout voir par lui-même, j'avais remarqué des visages nouveaux; les figures m'avaient paru plus mauvaises que de coutume. J'avais fait redoubler de surveillance, et, à prix d'argent, ayant excité le zèle d'un prêtre qui se trouvait au nombre de mes espions, je fus informé qu'il s'agissait d'une surprise et d'une attaque de vive force, renseignement qui coïncida avec cet avis que je reçus du baron de Nolli, que, dans la ville et dans les environs, des choses extraordinaires s'annonçaient. Aussitôt, et à l'exception de quelques prêtres connus par leur modération, tous ceux qui se trouvaient à Chieti furent renfermés dans leurs couvents ou mis en prison, et il fut notifié que, préalablement à tout, ils seraient fusillés au premier signe de révolte. J'aurais pu m'en tenir là; cependant je fis fermer les portes de la ville avant la nuit, je doublai les postes et les piquets, je fis multiplier les patrouilles; chacun eut l'ordre d'être prêt

au premier signal, les troupes ayant leurs places d'alarme, chaque individu l'indication du lieu où il devait se rendre, et il est sans doute inutile d'ajouter que personne ne bougea (1).

Parti de Chieti le 12 janvier, j'étais arrivé le 13 à Solmona, et j'y avais à peine pourvu au placement, au service et aux besoins de mes troupes, lorsqu'un sergent de grenadiers, blessé et marchant avec des béquilles, fut introduit chez moi et me dit d'un ton calme, mais ferme : « Mon général, je viens en mon nom comme au nom de soixante de mes camarades, presque tous de la deuxième division, blessés à Popoli et laissés ici, vous prier de nous faire fusiller. — Qu'est ce que vous dites donc? m'écriai-je. — Mon général, reprit-il, nous sommes hors d'état de marcher; il n'existe dans ce pays aucune voiture; notre général (Lemoine) n'a pu nous emmener; les généraux qui l'ont suivi (Duhesme, Rusca et Monnier) n'ont pas trouvé plus de moyens que lui. Nous devons donc croire notre évacuation impossible, et, comme après votre départ les insurgés rentreront dans la ville et nous feront mourir dans les tortures, nous vous prions au nom de l'humanité de nous faire fusiller. — Sergent, lui répondis-je, en lui saisissant le bras, retournez auprès de vos camarades; portez-leur ma parole d'honneur que je les emmènerai tous, et dites-leur que je les verrai avant la nuit. »

J'avais cédé à une expansion bien naturelle sans

(1) Lorsque le général Duhesme voulut faire chef de bataillon son aide de camp Ordonneau, qui, l'ayant suivi, n'était plus alors à Chieti, il lui prêta ce fait, comme plus tard il prêta au colonel Broussier, qui n'en avait pas besoin et qui repoussa cette tricherie, ma première attaque de Naples. Au reste, les grades obtenus, il me restitua ce qui m'appartenait, et, dans la notice qu'il a écrite sur cette campagne, au milieu de plusieurs inexactitudes, il résume cet incident assez véridiquement.

doute, mais, resté seul, je fus assailli par la pensée d'un cruel embarras dans un pays où aucune charrette, presque aucun cheval n'était connu, où notre artillerie ne cheminait qu'à bras ou à l'aide de doubles attelages et de travaux continuels. J'étais donc très fâché contre les généraux qui m'avaient précédé, notamment contre Lemoine, qui était responsable de ses blessés et qui aurait pu en évacuer sans peine quelques-uns; les suivants auraient imité son exemple; je n'en aurais hérité que de quinze pour ma part au lieu de soixante et un. Mon incertitude cependant fut de courte durée, et de suite j'écrivis à la municipalité que j'avais des communications de la plus haute importance à faire aux autorités et aux habitants de Solmona; qu'il y allait du sort de tous et de la conservation ou de la destruction entière de leur ville; que, de plus, et pour que personne ne pût prétexter cause d'ignorance, le devoir me prescrivait de faire moi-même ces communications à la totalité des habitants. D'après cela, j'ordonnai que les autorités fissent immédiatement lire dans les places et carrefours ma lettre, que j'avais écrite en italien, et publier que, à quatre heures précises du soir, tous les hommes, depuis l'âge de vingt et un ans, les autorités y comprises, fussent réunis dans la principale église; enfin que je saurais sévir contre les récalcitrants, et que, à dater de ce moment, les portes de la ville étaient fermées. Cette lettre expédiée, j'allai faire la visite des couvents occupés par nos troupes, et je prescrivis aux chefs de corps de faire prendre les armes et de les faire mettre en faisceaux, de consigner les hommes, puis de se trouver de leur personne chez moi, à trois heures et demie.

A quatre heures sonnant, un membre de la municipalité vint me rendre compte que mes ordres étaient exécutés. Mes dernières instructions données aux chefs de

corps, guidé par l'envoyé de la municipalité, je me rendis à l'église désignée dans ma convocation. Plus de sept cents hommes s'y trouvaient réunis. Sans proférer un mot, je traversai cette foule et montai dans la chaire, puis, en italien très intelligible, je commençai mon prêche.

Je rappelai les graves événements auxquels la ville avait servi de théâtre et les calamités qui en étaient résultées; je parlai des soixante et un blessés français, qui jusqu'alors n'avaient été garantis que par la présence effective ou imminente des colonnes, et j'ajoutai : « Certes, s'il pouvait dépendre de vous qu'ils fussent traités avec humanité, je suis certain que vous auriez d'eux tous les soins que leur état exige, soins que les lois de la guerre garantissent entre peuples civilisés et dont, entre chrétiens, notre sainte religion fait un des premiers devoirs; mais vos campagnes sont en révolte ouverte, plusieurs milliers de forcenés sont rassemblés, et vous ne seriez pas en état de vous opposer à leurs attentats barbares; nos blessés seraient massacrés, et, comme un tel attentat ne resterait pas impuni, votre ville serait détruite de fond en comble, et vous tous, ainsi que vos femmes et vos enfants, vous seriez passés par les armes sans exception, ainsi qu'en d'autres villes vous savez qu'on en a fait l'exemple. Eh bien, je viens vous dire non pas que je vous fais une prière, mais que je vous impose dans votre intérêt une obligation, en vous signifiant que les soixante et un blessés qui sont à Solmona, seront portés à bras jusqu'à Capoue et le seront par vous. Néanmoins, comme cette église renferme des vieillards et quelques hommes peu valides, je les autorise à se faire remplacer par des hommes jeunes, vigoureux, et reconnus tels par le chef de bataillon chargé de vous garder; car, à dater de ce moment, et la municipalité exceptée, aucun de vous ne sortira plus d'ici que par le moyen de tels rem-

placements. » ... Je passe sur le reste de ma péroraison, pendant la durée de laquelle l'église avait été entourée par des troupes, toutes les issues gardées, et, comme j'achevais de parler et que ces hommes se regardaient comme pour savoir ce qu'ils allaient faire, une compagnie de grenadiers s'emparait en silence de la principale porte et de deux autres aux côtés latéraux de l'intérieur de l'église.

Ne manquant plus de porteurs, il fallait des civières, et, pour en avoir de rechange, on en fit soixante-dix pendant la nuit. Ce travail me força de faire sortir de l'église vingt et quelques menuisiers et charpentiers; chacun de ces hommes fut gardé par quatre hommes, tandis que deux officiers et deux sous-officiers surveillèrent et activèrent la confection de civières. Il ne me restait plus qu'à rassurer mes pauvres blessés; on conçoit qu'en toute hâte je me rendis auprès d'eux, et qu'ils me reçurent comme un sauveur; quant à la corvée qui les sauvait aux dépens des habitants de Solmona, les autorités de cette ville m'en rendirent grâce.

Le lendemain, au départ de la colonne, soixante et un matelas et autant de couvertures furent placés sur soixante et une civières, les sacs servant d'oreillers, et chaque blessé eut, en plus de ses quatre porteurs, autant de remplaçants munis de bricoles ou, à défaut, de cordes entortillées de linge! Outre ces quatre cent quatre-vingt-huit porteurs, qui par moitié se relevaient d'heure en heure, j'en avais soixante-huit en réserve, ce qui porta à cinq cent cinquante le nombre de ceux qui avaient été choisis sur la population de Solmona; six escouades, sous les ordres d'un capitaine, étaient spécialement chargées d'empêcher leur évasion et de maintenir parmi eux la police et l'obéissance. A chaque couchée, je les faisais parquer dans une église, je leur faisais distribuer des

vivres et de la paille, et, à mesure que j'en trouvais le moyen, je faisais remplacer les plus fatigués, ce qui n'empêcha pas que, en arrivant à Capoue, la plupart ne fussent blessés.

Un officier de santé marchait avec cette ambulance, placée entre mon second bataillon et mon troisième; un autre partait avec l'avant-garde, de sorte que, à chaque arrivée de la colonne, la maison destinée aux blessés, maison qui était toujours la plus considérable, était prête à les recevoir; ils n'avaient plus qu'à être pansés, à prendre ensuite la nourriture qui leur était permise, à recevoir ma visite, à me faire leurs réclamations et à se reposer. Enfin, béni par tous ces malheureux, j'eus la consolation de les faire arriver à l'hôpital de Capoue, sans en avoir perdu un seul.

Mon passage des Cinq-Milles fut heureux, mais se termina à temps; car, marchant le dernier, je fus assailli par un coup de vent du nord, alors que je n'avais plus trois cents pas à faire pour sortir de cette formidable gorge, et je n'eus que le temps de me jeter à bas de cheval, ainsi que les hommes qui se trouvaient devant moi, et de me laisser pour ainsi dire balayer par le vent, jusqu'à ce qu'enfin la pente du terrain me mit à l'abri.

Quant au reste de la route, les insurgés me la laissèrent suivre dans une paix profonde, et cependant, ma colonne étant la dernière qui dût traverser les Apennins, il avait semblé que c'était contre elle que la suprême tentative devait être faite; c'est même sur cette supposition que ma brigade avait été composée la plus forte. Sans doute, les défaites qui leur avaient été infligées par les colonnes précédentes avaient calmé la frénésie des habitants de ces contrées. Le temps ne me fut pas moins favorable que le reste, et, sans avoir à regretter

personne pendant ce hasardeux trajet, je rejoignis la division à Caserta.

Ainsi, en luttant au milieu des plus âpres montagnes, des fondrières et des neiges, contre des corps de troupes régulières trois fois plus nombreux qu'elle, contre des populations insurgées au dernier point sanguinaires, en prenant des places de guerre sans moyen de les attaquer ou même de les investir, en ne sachant que faire ni de ses trophées, ni de ses prisonniers, la gauche de l'armée de Rome avait répondu par de brillants faits d'armes et par des succès inespérés aux inspirations et au calcul du général en chef, à qui toute cette gloire était due. Mais, pendant que la division Duhesme et la brigade avec laquelle opéra le général Lemoine, exécutèrent la série d'opérations dont je viens de rendre compte, la droite, obtenant des succès non moins décisifs, était arrivée la première sur le Volturne et même avait déjà passé ce fleuve sans attendre la gauche.

CHAPITRE XIII

Tout en répétant sans cesse que je n'écris pas l'histoire, j'ai cependant cédé à l'entraînement de mon sujet, et, pour donner une idée d'ensemble de cette campagne de Naples sur laquelle existent si peu de souvenirs exacts, j'ai fait exception à mon principe et j'ai rapporté, sur les opérations du centre et de la droite de l'armée de Rome, une série de faits auxquels je n'ai pas pris et ne pouvais pas prendre une part directe. Je crois donc utile de ne pas laisser incomplète la narration que j'ai commencée, pour ainsi dire malgré moi, de cette campagne magique, la plus étonnante, peut-être la plus féconde en surprises, de toutes celles entreprises sous les auspices de la Révolution. Or, tandis que la gauche accourait si péniblement et si victorieusement aussi à l'appel de son général en chef, la droite, sous le commandement immédiat de ce même général en chef, s'avançait pour arriver au rendez-vous fixé sur le Volturne, et, tout en la résumant plus que je ne l'ai fait pour la marche de la gauche, je dirai quelle fut cette marche de la droite entre Rome et Capoue.

On se rappelle que, à peine rentré en possession de Rome, le général Championnet avait décidé l'invasion des États du roi de Naples (1); en conséquence, il avait

(1) Je ne sais plus si c'est à cette occasion ou bien quelques jours plus tard que le général Macdonald, le futur défenseur des émi-

chargé le général Rey de déboucher le premier de Rome et de se porter rapidement sur Terracine ; là, le général Rey devait attendre de nouveaux ordres ; mais il avait à jouer un rôle assez important, car il devait faire dégarnir de troupes ennemies les routes de San Germano, attirer sur lui et dériver vers l'embouchure du Garigliano les principales forces des Napolitains, c'est-à-dire entraîner l'ennemi dans une suite de faux mouvements.

Ainsi la division Rey avait une sorte de mission préparatoire ; elle ne devait agir réellement que lorsque les succès de la division Macdonald, succès qu'elle devait contribuer à rendre faciles, auraient préparé favorablement la campagne. C'était à cette division Macdonald qu'était réservée la tâche de forcer le passage du Garigliano. Partie le 20 décembre, elle s'achemina par des détours destinés à tromper l'ennemi sur son itinéraire, et, le soir du 27 décembre, sous la conduite du général Maurice Mathieu, elle parut sur le bord du Garigliano, à Ceprano, que défendait l'avant-garde d'une division ennemie. Aussitôt attaquée que reconnue, cette avant-garde fut rejetée sur la rive droite du Garigliano au delà du pont, que, le lendemain dès l'aube, le général Maurice Mathieu traversa au pas de course, culbutant un régiment posté pour le défendre ; chargeant toujours, il arriva sur le principal corps de la division, à laquelle il enleva vingt canons, douze cents prisonniers, équipages et bagages, et qu'il repoussa jusqu'au delà de la Melfa.

Cependant une pluie continuelle tombait depuis deux

grés, le fidèle lieutenant de Monsieur et du duc de Berri, publia un ordre du jour commençant par ces mots : « Soldats, encore un roi parjure à détrôner. » Le général Kellermann, peu de mois avant sa mort, et un soir que je le rencontrai à l'Opéra, me rappela ce fait qui le faisait encore rire. Pamphile Lacroix possède cet ordre du jour du républicain Macdonald.

jours ; les torrents grossissaient et se multipliaient; les terrains se défonçaient; on en était à préférer la torture de la fatigue à ce que les haltes avaient de pénible; mais, comme partout le général Maurice Mathieu donnait l'exemple du dévouement et du courage, ses troupes n'hésitèrent pas à se jeter dans la Melfa et, ne s'occupant de préserver que leurs fusils et leurs gibernes, traversèrent cette rivière en ayant de l'eau jusqu'au cou (1).

C'est à Roccasecca que le général Maurice Mathieu était parvenu en poursuivant la division ennemie; dès la pointe du jour, il comptait reprendre cette poursuite, mais il découvrit que la ville regorgeait de magasins militaires; il s'arrêta donc pour profiter de l'aubaine, faire distribuer deux paires de souliers et deux chemises à chacun de ses soldats, laissant ce qui restait dans ces magasins sous la garde des autorités locales (2), et donnant avis du tout au général Macdonald. Enfin, après avoir atteint et traversé San Germano, il vint camper au point qui lui était fixé, c'est-à-dire à l'embranchement des routes de San Germano et de Venafro à Capoue, puis

(1) Cette arrivée subite des troupes françaises au delà de la Melfa surprit une autre colonne ennemie qui arrivait, mais trop tard, pour passer aussi la rivière et se porter à la défense de San Germano. Cette colonne, survenant à la nuit, fut reçue par une fusillade à bout portant, à laquelle elle ne s'attendait pas. Le brigadier suisse qui la commandait chargea en personne, mais sans succès; alors, remontant la rivière qui avait formidablement grossi, il chercha vainement un gué et dut se rejeter dans les montagnes et renoncer à gagner San Germano.

(2) Un autre objet excita également sa sollicitude pendant cette halte. Il existait dans la ville un hôpital rempli de soldats napolitains, malades ou blessés, et qui depuis deux jours n'avaient reçu de leurs compatriotes ni soins ni aliments. Il les fit tous panser et ordonna aux autorités de pourvoir à leurs besoins. Ce trait d'humanité produisit un étonnement qui, avec un autre peuple, eût été fructueux, mais qui, dans ce pays, ne pouvait donner de récompense que par le sentiment d'avoir bien agi.

il attendit de nouveaux ordres. Là il apprit qu'une autre colonne ennemie se hâtait de se replier par Venafro sur Capoue, où toutes les troupes de l'armée royale étaient rappelées; il la fit observer, fit couper tous les ponts devant elle; mais, sur ces entrefaites, l'adjudant général de Mack, le prince Pignatelli, se rendit auprès de lui pour demander un armistice de quelques jours. Le général Maurice Mathieu ne pouvait à cet égard rien prendre sur lui; toutefois, comprenant l'importance de faire jaser ce prince, il l'engagea à se rendre à San Germano, où le général Macdonald, que le général en chef suivait avec la réserve à un jour de distance, devait être près d'arriver; or, à l'insu du général Championnet, par un empiétement sur son autorité et sans un motif qui pût l'excuser, sans vouloir comprendre qu'il n'avait en la circonstance pas plus de pouvoir que le général Maurice Mathieu, le général Macdonald consentit à une suspension d'armes de quarante-huit heures, pendant laquelle, aux termes de l'armistice, il plaça son quartier général à Sparanise et établit la brigade Maurice Mathieu à Cajazzo, la brigade Girardon sur la montagne de Jérusalem, et une espèce de réserve à Calvi, c'est-à-dire qu'il prenait position aux portes de Capoue.

La prise de cette position aussi près d'une place forte, en face de l'ennemi qui, couvert par le Volturne, avait massé là ses dernières forces pour un suprême effort et pouvait d'un moment à l'autre diriger contre nous la plus terrible attaque, cette prise de position était une témérité, et pendant plusieurs jours elle eut les plus graves dangers. Bonnamy, qui, toute sa vie, après avoir ménagé la chèvre et le chou, cherchait ce qu'il pouvait ménager encore, a rappelé ce fait dans son *Coup d'œil sur les opérations de la campagne de Naples,* et, se laissant aller aux plus puériles réticences, il se demande s'il ne

doit pas en imputer la faute au général en chef pour des raisons qu'il doit taire; mais tous les témoins que je consultai dans le temps, et les notes précises écrites par le général Maurice Mathieu, notes que j'ai sous les yeux, confirment ce fait que le général Championnet avait son plan bien arrêté d'attendre la troisième division qui arrivait des Abruzzes avec les généraux Lemoine et Duhesme, de l'attendre à Cajanello, c'est-à-dire à l'embranchement des routes de Capoue, Venafro et San Germano, où, on l'a vu, le général Maurice Mathieu avait eu l'ordre de s'arrêter; par ces dispositions il entendait laisser aux troupes ennemies le terrain nécessaire pour qu'elles pussent se déployer en avant de Capoue, puis être attaquées et battues par notre armée réunie. Seulement, lorsqu'il vit la ligne à laquelle il comptait s'arrêter dépassée par l'initiative intempestive du général Macdonald, il se résigna au fait accompli, ne voulant pas devant les Napolitains faire exécuter un mouvement rétrograde (1). On va voir que le général Macdonald eut l'espoir de faire prendre Capoue par sa division, c'est-à-dire de ménager à sa gloire le plus beau fait d'armes de cette campagne; il pouvait y être encouragé par le souvenir des combats où, presque à elles seules et sous l'inspiration de leurs généraux de brigade, les troupes de sa division avaient battu quarante mille hommes; mais ce n'en est pas moins par suite de ce vain espoir qu'il provoqua le seul échec grave qu'ait subi notre armée pendant cette campagne.

Jusqu'alors, depuis le départ de Rome, le général Macdonald s'était privé de toute autre initiative, sauf celle

(1) Dans ses *Souvenirs*, le maréchal Macdonald fait de ces événements un récit qui n'a pas le moindre point de ressemblance avec celui de Paul Thiébault. Qu'il nous suffise de relever la contradiction. (Éd.)

de faire châtier, chemin faisant, par son aide de camp Pamphile Lacroix les habitants d'Arpino. Chargé de cette mission avec des forces insuffisantes pour l'exécuter, Pamphile Lacroix n'avait dû d'y réussir qu'à l'incroyable terreur que la présence de nos moindres troupes inspirait alors à toutes les villes italiennes; or, la ville rendue, le général Macdonald la fit scandaleusement rançonner; quelques moyens qu'il fît employer, il ne put obtenir la contribution entière et fit contracter pour le restant des obligations par les autorités. Bien que celles-ci eussent cherché un recours près du général en chef qui les exempta de ce qu'elles n'avaient pas encore payé, ce fut là pour le général Macdonald une première, mais encore faible part des soixante-quinze mille louis que lui valut la campagne de Naples.

Pendant que ces faits s'étaient accomplis, le général Rey avait agi de son côté et de la manière la plus heureuse. A partir de Terracine, avec un bataillon, il avait enlevé la place assez forte d'Itri, défendue par quatre bataillons et six pièces de canon, et, le 31 décembre, il s'était porté sur Gaëte, à la tête de six cents Polonais et de quelques escadrons de cavalerie. Cette démonstration avec une poignée d'hommes devant une place réputée imprenable, forte de cent canons, de deux mille cinq cents hommes, et qui par la mer aurait pu échapper même aux conséquences les plus cruelles d'un siège en règle, cette démonstration ne pouvait être qu'une plaisanterie; et, partout ailleurs qu'en Italie, c'eût été même une détestable plaisanterie; toutefois, par ses résultats, elle fit un pendant, et un pendant plus extraordinaire encore, à la prise de Pescara.

Parvenu à portée de canon, le général Rey envoya sommer le gouverneur de se rendre. MM. les commandants des places de guerre du roi de Naples étaient

forts pour les premières réponses; ils ne savaient que cela de leur rôle, mais ils le savaient bien; aussi le commandant de Gaëte déclara-t-il qu'il défendrait la place tant qu'il lui resterait un boulet et des baïonnettes. Cependant, et dès que cette sommation avait été faite, on était parvenu, en le démontant, à faire passer un obusier à travers les rues étroites du village de Mola, qui ferme la presqu'île et qui aurait du être retranché et défendu; à peine remonté, cet obusier fut mis en batterie, et son feu commença. Les deux tiers de ses munitions épuisées, ce qui fut bientôt fait, un second parlementaire alla signifier au gouverneur (ce qu'on ne peut consigner sans rire) qu'il n'avait plus qu'un moment pour éviter l'incendie de la ville et un assaut, à la suite duquel il serait, ainsi que sa garnison, passé au fil de l'épée... Et ce parlementaire fut écouté, et ce gouverneur, paraissant d'ailleurs avoir aussi peur de la garnison, dont sa faiblesse provoquait la mutinerie, que des Français, se borna pour toute réponse à demander le déshonneur des honneurs de la guerre.

Cette capitulation, outre la place, les hommes et les canons, nous livrait des munitions en abondance, des magasins regorgeant de tout, des vivres pour huit mois, trois cents chevaux et enfin deux équipages de pont, objets si nécessaires à la continuation du mouvement du général Rey et dont il se servit, dès le 2 janvier, pour franchir le Garigliano, battre le corps de troupes réglées et de paysans armés qui s'opposaient à son passage et arriver, le 3, devant Capoue.

Campagne singulière. Tandis que des bicoques, qu'aucun soldat n'aurait osé défendre, résistaient jusqu'à l'extermination, les places les mieux armées ouvraient leurs portes comme au coup de baguette. Quelques avancements furent accordés sur la demande du général Rey,

et celui auquel l'armée applaudit le plus, aux titres de la vaillance comme du dévouement, fut la promotion du colonel polonais Kniazewitz au grade de général de brigade, récompense méritée dans tant de circonstances et récemment encore à Itri.

Quant au général en chef auquel rien n'échappait, à peine informé de la prise de Gaëte, il fit armer une flottille qui fit quelques prises et qui ne dut qu'à la fatalité de ne pas faire prisonniers les débris du corps de M. de Damas, qui par mer retournaient à Naples. Le corps de M. de Damas était celui que, d'après les ordres du général en chef, le général Kellermann avait achevé; puis ayant, ainsi que je l'ai dit, châtié Viterbo, se trouvant retardé par ces faits d'armes, le général Kellermann avait pris, le dernier, la direction de Capoue par la route de la Marine. C'était le moment de la stupeur produite par la manière dont les villes de guerre, les positions les plus formidables, ainsi que les corps de troupes qui les défendaient, venaient d'être en quelque sorte escamotés. Aussi le général Kellermann put-il accélérer son mouvement au point de rejoindre le général Rey peu après son passage du Garigliano, puis, au bruit du canon, s'avancer avec lui sur Capoue et rejoindre la division Macdonald.

Or ce bruit du canon, dont je viens de parler, rappelle un douloureux souvenir que je dois consigner. Poursuivant son dessein d'enlever au général Championnet l'honneur d'avoir pris Capoue, le général Macdonald laissa la brigade Girardon pour garder le camp, assurer ses derrières et ses communications; puis il fit prendre les armes à la brigade Maurice Mathieu, au 16e de dragons et à l'escadron du 19e de chasseurs à cheval, et cela pour une de ces opérations qu'on qualifie du nom d'attaque quand elles réussissent et auxquelles on s'efforce de donner le nom de reconnaissance quand on échoue; de fait, il ne

s'agissait de rien moins que d'enlever le camp retranché devant Capoue et, suivant que les chances seraient favorables, le pont du Volturne.

L'infanterie partit de son camp le 3 janvier à la pointe du jour, et marcha en masse jusqu'à portée de canon des ouvrages de l'ennemi; arrivée là, elle forma trois colonnes d'attaque de deux bataillons chacune, celle du centre s'avançant avec trois pièces d'artillerie légère et par la grande route, sous les ordres du général Maurice Mathieu. L'attaque fut vive; les ouvrages du camp retranché furent successivement enlevés par des charges et des escalades si irrésistibles que les troupes qui les défendaient, frappées d'épouvante, se rejetèrent en désordre dans Capoue. Une seule redoute tenait encore, la redoute Saint-Antoine; elle était soutenue par quelques bataillons et par le feu de deux des bastions de la place; mais elle était si rudement pressée par la 30e et les grenadiers de la 97e que le général Mack, craignant qu'elle ne finît par être prise, et que, pêle-mêle avec les siennes, nos troupes n'entrassent dans Capoue, envoya en toute hâte le prince Pignatelli pour demander une suspension d'armes au général Macdonald, qui, à l'exemple des gouverneurs napolitains, débutant à merveille, répondit qu'il ne parlementait qu'à coups de canon. C'était fâcheux déjà que le général Macdonald se fût trouvé présent sur ce point, le seul où, de la campagne, il combattit de sa personne parce qu'il combattait pour son compte; mais ce qui fut plus fâcheux encore, c'est que l'ambassadeur de la République Cisalpine, retournant à Milan, passât précisément en cet instant à Capoue. Or le général Mack, toujours plus menacé et plus inquiet, profita de ce dernier incident pour charger un second parlementaire d'obtenir que le feu fût suspendu seulement pendant le temps nécessaire au passage de cet

ambassadeur... On est confondu d'avoir à dire que, dans une situation où tout dépendait de l'utile et vigoureux emploi d'un moment, un pareil moyen pût avoir du succès, et cependant la condescendance fut telle, que non seulement le général Macdonald se rendit à semblable considération, mais qu'il ne fixa pas un temps pour ce passage, et que même il ne stipula pas qu'aucune troupe ne bougerait pendant l'interruption. Aussi le général Mack, secondé par ses généraux, se hâta-t-il de tout mettre en usage pour remonter le moral de ses soldats. Ordres, prières, menaces, coups de canne, rien ne fut épargné pour ramener les bataillons napolitains à leurs postes. Plusieurs repartirent de la ville; quelques-uns, trop ébranlés, furent remplacés par de nouveaux; de nouvelles batteries furent établies; des barricades fermèrent le pont; un gros corps de cavalerie longea le Volturne et déborda notre droite dans le but de prendre la 30e à revers, du moment où le feu recommencerait. Et seulement lorsque toutes ces dispositions furent achevées, la voiture de l'ambassadeur parut enfin et dépassa le terrain occupé par nos troupes. Le temps que l'on avait eu pour évaluer les conséquences de cette incompréhensible faute, ce que l'on avait vu des mouvements de l'ennemi, aurait dû suffire pour faire comprendre qu'il n'y avait plus rien à tenter; mais, pour couronner l'œuvre, à l'instant l'attaque redevint générale et si acharnée que, malgré tout ce que l'ennemi avait préparé, la redoute Saint-Antoine fut enlevée à la baïonnette et les troupes qui la défendaient passées au fil de l'épée ou rejetées dans la ville; toutefois le feu des batteries de la place et des batteries nouvellement établies rendit cette redoute intenable, de même que les obstacles dont on avait couvert le pont démontrèrent l'impossibilité de le franchir. Dans cette seconde et déplorable tentative, nous perdîmes

beaucoup de monde, et, pour comble de malheur, le général Maurice Mathieu eut le bras droit cassé d'un coup de biscaïen, en même temps que son aide de camp Trinquallyé et un grand nombre d'officiers de sa colonne furent plus ou moins grièvement blessés. Il ne restait qu'à se retirer ; chaque bataillon rentra sous les ordres de son chef de brigade ; les troupes reprirent, et fort tristement, les positions qu'elles avaient quittées le matin ; c'était la seule défaite que l'armée du général Championnet avait et devait avoir à déplorer.

Forcé de rendre compte de cette affaire au général en chef, le général Macdonald put, au scandale de tous, ne parler que d'une reconnaissance (1) « qui lui avait fait

(1) Ce mot de reconnaissance est exactement celui que le maréchal Macdonald emploie dans ses *Souvenirs*, pour désigner le mouvement qu'il a commandé contre Capoue ; mais, sur la conduite générale et les détails de l'opération, le maréchal se trouve en opposition manifeste avec Paul Thiébault. Désireux de laisser au lecteur la liberté de son jugement, voulant cependant lui fournir, une fois pour toutes, l'occasion de se rendre compte des discordances, nous transcrivons à son intention le passage des *Souvenirs* : « J'ordonnai », dit le maréchal Macdonald, « une reconnaissance ; le général Maurice Mathieu la commandait, et je le suivis pour l'appuyer. Tous les postes napolitains plièrent et s'enfuirent de la vitesse de leurs chevaux. Ils donnèrent l'alarme au camp et à la ville, d'où leurs défenseurs commencèrent à se retirer, lorsque le *général Mack imagina d'envoyer un parlementaire pour offrir de capituler ; par une vieille routine, les troupes de l'avant-garde s'arrêtèrent, conduisirent l'officier au général Mathieu, et celui-ci me l'envoya. J'étais par malheur assez éloigné, faisant appuyer un détachement de nos troupes qui éprouvait quelque résistance à un passage du Volturne ; ma colère fut grande ; j'ordonnai de continuer l'attaque.* Je voulais, j'aurais pu, sans cette circonstance, forcer le camp retranché, passer le pont du Volturne et enlever Capoue ; mais les Napolitains avaient eu le temps de se reconnaître, de se remettre derrière les retranchements et les remparts. J'avais devancé le renfort que je conduisais, et j'arrivai pour voir le général Mathieu recevant un coup de mitraille qui lui cassa un bras ; en même temps *je reçus du général en chef l'ordre de reprendre mes positions et de cesser le feu, lorsque j'avais encore l'espoir d'emporter le camp retranché.* » Nous avons fait composer en italique les

connaître tous les moyens de défense de l'ennemi » ; après quoi il ajouta : « ... Le général Maurice Mathieu, accoutumé à vaincre à la tête de sa brigade, a eu le bras droit fracassé d'un coup de mitraille; je vous demande pour lui le grade de général de division. » Ce grade, le général Maurice Mathieu le méritait avant sa blessure, et l'armée entière le réclamait pour lui. Il l'obtint peu de temps après; il ne pouvait pas ne pas l'obtenir. Ce qu'il put regretter, ce fut de le recevoir non par le fait d'une des victoires si nombreuses qu'il avait remportées, non de la justice du général Championnet qui aurait dû s'honorer en consacrant une élévation de grade si bien méritée, mais par l'entremise de celui à qui l'armée devait son premier revers, à qui elle allait devoir bientôt son dernier désastre et sa dissolution. Quoi qu'il en soit, par suite de sa blessure, le général Mathieu allait quitter l'armée, qui perdait un de ses généraux de brigade qu'elle aimait le plus, un de ceux qui avaient le plus illustré leur nom. Or, à propos de ce nom, je crois utile de faire disparaître une incertitude qu'un changement inopportun a fait naître. Le général Maurice Mathieu est aujourd'hui (1836) connu ou plutôt inconnu sous le nom de la Redorte, depuis qu'il a souffert que son majorat de comte soit établi sous ce vocable, qui ne rappelle qu'une terre, c'est-à-dire, de tous les titres pouvant honorer un homme, le moins méritoire et le plus insignifiant; mais, avant la Révolution et d'après Jouy, son ami de jeunesse, il s'appelait Mathieu de Saint-Maurice; la Terreur l'ayant forcé d'enlever à son nom le

passages les plus saillants par leur contradiction avec le récit de Paul Thiébault, mais nous ne voulons pas clore cette longue note sans relever l'aveu que fait le maréchal d'avoir voulu prendre Capoue. Sur ce point, le maréchal justifie l'accusation portée contre lui. (ÉD.)

de et le *Saint,* restait Mathieu Maurice, dont il fit Maurice Mathieu pour changer plus complètement encore la figure de ce nom, tout en en conservant les deux termes; c'est donc sous cette forme de roture qu'il l'ennoblit par l'éclat de ses vertus militaires, et il l'ennoblit de telle sorte que ce vrai nom de gloire devra être repris par le premier de ses descendants qui se sentira digne de le porter.

Le général Championnet fut profondément affecté de l'échauffourée malheureuse qui ralentissait l'entrain de nos soldats, alors qu'on avait le plus besoin de leur exaltation, et qui rendait la confiance aux Napolitains en risquant de compromettre la fin de la campagne. Il savait bien par quels motifs avait agi le général Macdonald, qui voulait enlever à son général en chef et aux autres généraux de l'armée la part de gloire qu'ils allaient recueillir; il souffrait de l'indiscipline d'un tel acte; car on ne pouvait arguer de son éloignement pour s'excuser de ne l'avoir pas consulté, puisqu'il était à ce moment si près de la division Macdonald, que, si on lui eût demandé ses ordres, il aurait pu les faire parvenir dans la nuit même qui précéda l'échauffourée. Mais le général Championnet était aussi bon camarade, aussi bienveillant pour les autres qu'il était sévère pour lui-même. Au lieu de mettre le général Macdonald en jugement, il s'occupa des moyens d'échapper aux effets que ce premier mais grave échec pouvait avoir sur le moral des troupes; dans ce but, sans abandonner son plan et tout en continuant d'attendre le renfort de sa troisième division, il ne voulut pas quitter sa position avancée, et même, pour donner plus d'assurance aux troupes, il ajouta, en la complétant, à ce que cette position avait d'offensif.

Cependant, avec la nouvelle de l'échec que la division Macdonald avait subi devant Capoue, s'en était répandue

une autre qui en était la conséquence, à savoir que Mack préparait une attaque générale, et ces nouvelles avaient suffi pour déterminer l'explosion d'une insurrection menaçante. Le général Rey expédia successivement plusieurs ordonnances au général en chef pour l'informer qu'un nombre considérable d'insurgés était réuni à Sessa, que ces insurgés menaçaient de couper nos ponts sur le Garigliano et qu'ils s'apprêtaient à venir nous attaquer dans nos camps. Le pont du Garigliano fut pris, notre parc de réserve de l'armée détruit; Itri, Fondi, s'insurgèrent; à San Germano, les équipages du général en chef furent pillés, leur garde égorgée; à Teano, le quartier général en chef est attaqué, et le général Championnet n'y rentre qu'à la tête de deux bataillons. Vers tous ces points menacés on détache des colonnes du camp de Capoue; ce camp se trouve ainsi réduit à quatre mille hommes, ce qui favorise une sortie de l'ennemi, sortie heureusement repoussée.

Le général Rey, qui s'était porté sur Sessa, réussit à en forcer l'entrée; mais, parvenu sur la place, il eut le plus horrible spectacle. De tous côtés, et en partie palpitants, gisaient de nos soldats, égorgés après avoir été mutilés. Plus loin, des débris humains, fumant encore et presque en charbons, étaient ce qui restait d'un officier du 25e de chasseurs à cheval et du capitaine Gourdel (1), tous deux brûlés vifs et à petit feu. A quelques pas de là, un tas de chair et d'ossements; c'était le produit de onze de

(1) Dès qu'on avait eu la nouvelle du rassemblement des insurgés à Sessa, une colonne était partie du camp de Capoue pour dissiper ce rassemblement; mais elle avait été repoussée, ayant perdu cinquante hommes et huit officiers, dont ce Gourdel, l'un des aides de camp du général Championnet; un autre de ces aides de camp, le capitaine Claye, envoyé de Velletri pour rechercher des nouvelles du général Lemoine, avait été saisi près du lac Celano, attaché à une poutre et coupé membre par membre à coups de hache.

nos soldats hachés tout vivants. Enfin un autre bûcher dressait sur cette même place ses trois poteaux, auxquels trois nouvelles victimes allaient être attachées; déjà liées et garrottées, elles subissaient, au fond d'un cachot, une affreuse agonie, lorsqu'elles furent sauvées. L'une d'elles était le dernier courrier expédié par le général en chef. Par représailles, la ville fut démolie de fond en comble; puis, pressé de rétablir ses communications avec Gaëte, le général Rey chargea le général Dombrowski avec son bataillon polonais, ses uhlans, de réduire Itri, Fondi et les autres centres de rassemblements, Castelforte, Castel Onorato. Ayant dissipé les hordes qui couvraient ce dernier repaire, le général Dombrowski y fit entrer son aide de camp Trémo, escorté par trente uhlans. Accueillis par les habitants avec de grandes démonstrations de joie, Trémo et ses hommes cédèrent aux instances qui leur étaient faites pour qu'ils acceptassent quelques rafraîchissements; mais à peine eurent-ils mis pied à terre et furent-ils éparpillés, qu'ils furent assailis par ces mêmes habitants et impitoyablement mis à mort. Le châtiment suivit de près; Onorato, de suite cerné, fut pris de vive force, et pas un habitant ne fut épargné.

Cependant ces répressions, au lieu d'apaiser la révolte, semblaient la surexciter; les insurgés, partout repoussés, reparaissaient partout, sitôt que nous nous étions éloignés. San Germano était réoccupé; les deux rives du Garigliano en étaient réinfestées; les routes devenaient de plus en plus impraticables, la marche des convois impossible; les munitions diminuaient de manière à alarmer, et, le parc de réserve ayant été détruit par les insurgés, on ne savait comment le remplacer. Enfin la situation devenait à ce point menaçante, que l'on en était à douter si les généraux Duhesme et Lemoine,

dont on n'avait d'ailleurs aucune nouvelle, pourraient déboucher des gorges où ils étaient engagés et rejoindre la droite de l'armée; Rome était menacée par de nouveaux rassemblements d'insurgés; Civitavecchia, de son côté, avait ouvert ses portes et son port à tous nos ennemis, et était devenue un repaire, contre lequel tous nos efforts étaient impuissants et continuèrent à l'être; dix de nos officiers d'état-major avaient déjà été assassinés de la manière la plus barbare, et on en était à trembler pour des escortes de quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie données aux courriers. Enfin on répétait l'annonce que nous allions être attaqués sur tous les points, et ce n'était plus seulement une question de savoir si l'on pourrait continuer l'offensive, mais même se maintenir dans les positions occupées. Tel était le résultat de l'acte de vanité et d'indiscipline dont le général Macdonald s'était rendu coupable, et ce résultat rendait plus sensible la faute qui l'avait déterminé.

C'est au milieu de ces graves réflexions que le général en chef reçut du général Mack une demande d'armistice qu'il crut devoir repousser, ne pouvant évaluer à qui des deux cet armistice pourrait le plus profiter. Cependant, quatre jours après, la même demande lui fut renouvelée sans plus de succès, et cette fois au nom du prince Pignatelli, que le roi de Naples, avant de s'embarquer pour la Sicile, avait investi de la vice-royauté. Or, tout en rejetant ces propositions, le général en chef avait peine à les comprendre. Ignorait-on à Naples nos embarras, notre faiblesse et nos dangers? Pouvait-on méconnaître tout ce que nous avions à gagner à l'armistice, ne fût-ce que pour nous retourner contre les insurgés qui nous assaillaient de toutes parts, pour nous réapprovisionner en munitions surtout et rouvrir nos communications avec Gaëte et Rome? Quels pouvaient

donc être les motifs de cette démarche et de l'instance avec laquelle on la recommençait? Et cependant, sans s'abuser sur les terribles conséquences que sa conduite pouvait avoir, le général en chef ne se borna pas à rejeter l'armistice, il refusa même d'en connaître les conditions.

Par bonheur, ce fut sur ces entrefaites, le 6 janvier, que le général Lemoine arriva à Venafro; c'était une première brigade de sauvée, et le général en chef se rendit près d'elle le lendemain, autant pour en passer la revue que pour avoir des nouvelles du général Duhesme; mais Lemoine, grâce à la manière absurde et coupable dont il avait quitté Solmona, n'apportait et ne pouvait apporter aucune nouvelle; le général en chef restait donc dans la plus complète ignorance, dans la plus vive anxiété relativement à la division qu'il attendait pour l'action décisive, et il allait peut-être modifier son plan, essayer un coup de main de l'autre côté du Volturne, pour échapper par l'audace aux dangers croissants de sa situation; il commandait dans cette pensée des rassemblements, lorsque des envoyés du prince Pignatelli, savoir, le duc del Gasso et le prince Migliano, revinrent pour une troisième fois, ayant comme instructions d'accorder tout, excepté Naples.

C'était un de ces bonheurs qui passent toutes les prévisions, une de ces énigmes dont le mot ne pouvait encore nous être révélé. Mais, à quelque cause que cette démarche pût être attribuée, il n'y avait plus à hésiter. Notre position eût été magnifique, qu'il aurait fallu accepter gratis ce qu'on eût été heureux d'obtenir au prix du sang. Sans coup férir on sortait d'une position des plus critiques; hésiter eût été de la démence; refuser, un crime, et j'appuie sur ce fait parce que, sur un rapport clandestin non moins exécrable d'intention que de fait, le Directoire, sans même attendre que le rapport

officiel du général en chef lui eût fait connaître et le traité et ses avantages, et par-dessus tout son incontestable urgence, poussa la malveillance, la brutalité, au point de blâmer dans les termes les plus durs ce digne général qui sauvait l'armée tout entière, et cela pour se louer plus tard de ce qu'il avait commencé non pas seulement par blâmer, mais par condamner.

Quoi qu'il en soit, la convention arrêtée le 11 janvier (22 nivôse) et qui suspendait les hostilités, livrait aux Français Capoue et son camp retranché, approvisionnés pour trois mois; entre autres dispositions, elle décidait que les troupes napolitaines qui pourraient encore se trouver sur le territoire de la République romaine, en sortiraient, et que dix millions seraient payés de suite à l'armée.

La nuit à peine venue, le général Éblé entra dans Capoue pour se faire livrer l'artillerie, les arsenaux, les munitions, et un commissaire des guerres se joignit à lui pour prendre possession des magasins.

Enfin, pour compléter cette faveur du ciel, le surlendemain, 13 janvier, le général en chef reçut l'avis que le général Duhesme et sa division, moins la brigade que je commandais, arrivaient à Venafro. Le général Lemoine avait quitté cette ville le 7 pour se porter à Alife et désarmer ce canton, comme le général Duhesme se trouva chargé de désarmer celui de Venafro.

Le 14, à dix heures du matin, Capoue fut occupée par nos troupes et couverte par six bataillons qui étaient tout ce ui nous restait de disponible sur ce point. Le quartier général de l'armée fut établi au château de Caserta, et l'armistice fut mis à l'ordre du jour de l'armée par un article finissant ainsi : « Malgré l'armistice, on se gardera avec vigilance. »

Cette heureuse coïncidence de l'armistice, de l'occu-

pation de Capoue et de la réunion de toutes nos forces, jeta le découragement parmi les insurgés; le plus grand nombre d'entre eux se dispersèrent; nos communications se rétablirent, et l'armée, réconfortée dans un pays d'abondance, se trouva désormais à même d'accomplir une grande mission; car entrer à Capoue, c'était non seulement refaire l'armée, mais aussi la mener plus sûrement à la conquête de Naples. Bien que la convention d'armistice parût être un préliminaire de la paix, bien que le roi de Naples dût envoyer auprès du Directoire, à Paris, un ambassadeur pour discuter les conditions d'un traité définitif, la présente convention, avec son caractère provisoire, ne comportait pas moins un grand nombre de conditions, auxquelles il serait impossible que l'ennemi ne fût entraîné à contrevenir; à la moindre infraction, ou pour mieux dire, au moindre prétexte, les hostilités allaient être reprises. Sans se priver de la certitude de conquérir Naples, le général Championnet s'était donné le temps de révolutionner cette ville, de préparer les esprits à nous y recevoir; il avait donc fait un acte politique par excellence, ce qu'il appelait une vraie ruse de guerre, et jamais une armée, cernée de toutes parts, sans vivres, sans munitions, à la veille d'une bataille où elle aurait eu à se défendre en tête, en flanc, en queue, et alors qu'elle aurait payé la moindre défaite par sa destruction totale, jamais une telle armée n'avait tiré de plus beaux avantages d'une convention d'armistice.

Dans ces conditions, comment ne pas s'indigner que cet événement de salut ait pu faire le sujet d'une dénonciation contre le général en chef, avant même que ce dernier ait eu le temps d'expédier un courrier au Directoire? Et cette dénonciation, dont j'ai déjà parlé, c'est le général Macdonald qui en était l'auteur et qui, grâce à la conni-

vence des commissaires civils, l'avait expédiée d'urgence à son ami Beurnonville qui se chargea de la colporter. J'ai dit comment le Directoire accueillit d'abord cette accusation, qui incriminait le général Championnet d'avoir pu traiter avec des Napolitains, de leur avoir accordé un répit qui pouvait les sauver et d'avoir avili le nom de la République française en compromettant l'honneur de nos armes. Le Directoire eut la légèreté d'y croire et d'envoyer, au lieu des actions de grâces justement méritées, un cruel désaveu qu'il dut plus tard rétracter.

Le mal n'en était pas moins fait, et c'était par son éternelle jalousie, par les conseils de son ambition et de son orgueil toujours mécontents que le général Macdonald l'avait fait (1). J'ai dit pourquoi dès la première heure il avait été l'ennemi de son général en chef, et cette haine que le général Championnet avait sentie naître dès le premier jour, cette haine que les propos des officiers de l'état-major général et ceux de l'état-major du général Macdonald me révélèrent, pendant les quinze heures que je passai alors à Rome, le 23 novembre (3 frimaire), cette haine fut cause que des divisions regrettables se mirent dans l'armée, et que les créatures que le général Macdonald avait eu le temps de se faire formèrent autour de lui un parti.

On a vu les effets de ce dissentiment et la manière dont le général Macdonald s'abstint de prendre part aux

(1) Dans son *Coup d'œil*, le prudent Bonnamy parle d'une « voie étrangère » par laquelle le gouvernement de la France apprit la conclusion de l'armistice avant que le général en chef pût en expédier l'avis officiel. Il n'ose désigner comme l'auteur de l'accusation le général Macdonald. De telles réserves étaient conformes à son caractère; mais peut-être, à l'époque où il écrivait, ces réserves étaient-elles nécessaires vis-à-vis de personnages qui ne relevaient pas encore du jugement de l'histoire.

opérations; certes personne n'en accusa sa valeur connue pour aller jusqu'à la témérité. Au commencement de la campagne, alors qu'il ne s'était pas encore fait de sa bouderie une ligne de conduite, il organisa l'évacuation de Rome en homme de tête et de cœur; nous devons lui rendre cette justice, comme le général en chef la lui rendit en ce temps-là. Mais des débuts si honorables ne font qu'incriminer davantage les réticences qu'il mit par la suite à exécuter les mouvements ordonnés, si bien que, entre autres conséquences, ce fut grâce à ses lenteurs calculées que le général Mack, repoussé de Cantalupo, put se retirer avec son dernier homme, alors que toutes ses troupes devaient être prises.

A toutes ces désobéissances le général Championnet n'avait répondu, selon son habitude, que par la bienveillance et le pardon, si bien qu'il pouvait dire, en parlant du général Macdonald et sans crainte d'être démenti, « qu'il l'avait comblé de louanges et laissé gorger d'or ». Toutefois l'oubli des fautes a ses bornes, et les derniers faits, répétés par toutes les bouches, commentés dans tous les groupes, rendaient trop publics les reproches mérités par le général Macdonald. La prochaine réunion de tous les généraux, à Naples, allait journellement faire le procès et provoquer la condamnation de tels actes, de sorte que le général Macdonald dut se résoudre à quitter le quartier général de l'armée; toutefois, pour masquer son départ forcé sous un prétexte qui lui fût favorable, dès que le général Championnet fut installé à Caserta, il lui présenta trois cents demandes d'avancement pour la division et, de plus, cinq promotions au grade de général de brigade, non compris le grade de général de division, qu'immédiatement il avait réclamé déjà pour le général Maurice Mathieu à si juste titre.

Il était impossible qu'une telle démarche ne donnât pas lieu à une scène; elle était, d'ailleurs, trop voulue pour pouvoir être évitée; elle eut donc lieu et se termina par la demande que fit le général Macdonald de pouvoir se retirer à Rome et d'y attendre de nouveaux ordres, demande à laquelle le général en chef se hâta d'accéder; mais, pour rester conséquent avec toute sa conduite envers le digne Championnet, le général Macdonald ne négligea aucun moyen de monter contre lui les têtes des officiers de son ancienne division; dans ce but, il leur disait, j'en fus le témoin : « Si vous n'avez pas l'avancement que vous méritez, ce n'est pas ma faute. On vous en veut de votre gloire. Vous êtes les victimes de la plus injuste des haines. »

Ces calomnieuses imputations, le général Macdonald les renouvela pendant le temps qu'il demeura encore à Naples; puis il se rendit à Rome pour y attendre le succès de ses machinations, et l'on sait que, parvenu au but de ses perfidies, il reçut l'ordre de remplacer le général en chef qu'il avait tant contribué à faire destituer. On verra comment, grâce à ce nouveau général en chef, l'armée de Naples fut battue, dissoute et refondue dans l'armée d'Italie d'où elle avait été tirée.

CHAPITRE XIV

Dès le 13 janvier, le général en chef avait, dans la dépêche même par laquelle il annonçait la convention de Capoue, avisé le Directoire que sans renforts l'armée ne pourrait ni achever la conquête du royaume de Naples, ni conserver cette conquête une fois faite; il faisait savoir en même temps qu'il envoyait le général Lemoine à Paris et le chargeait de rendre plus entièrement compte de la situation de l'armée et de recevoir des ordres sur le sort et sur le genre de gouvernement qui seraient réservés au royaume conquis.

Le général Lemoine était parti pour sa mission; les généraux Rey et Dombrowski continuaient à assurer nos communications; les généraux Macdonald et Maurice Mathieu devaient être remplacés ; par ce fait, un seul général de division restait en ligne, le général Duhesme, auquel échut le second rôle et qui, tout en conservant le commandement de la gauche, eut cependant plus de la moitié des forces de l'armée sous ses ordres.

L'autre moitié, composée de deux divisions, n'avait à sa tête que des généraux de brigade, Kellermann, Rusca passé de la gauche à la droite, Dufresse et le colonel Girardon, ne devant agir que sous les ordres directs du général en chef. Or la division formant la gauche, et qui se montait à sept mille hommes, était superbe par le nombre et par le choix. Il était difficile d'être mieux

traité que ne l'était le général Duhesme et de l'avoir mieux mérité; par surcroît, il avait obtenu d'être débarrassé du général Rusca, qui fut remplacé par le colonel Broussier, justement destiné à devenir général au premier coup de canon. J'avais fait connaître ce Rusca au général Duhesme, qui, par ce qu'il avait été à même de voir lui-même, avait pu compléter cette réputation. Le général Joubert avait rendu le même service au général Championnet, en lui adressant des pièces à charge contre Rusca, pièces importantes; pourtant, un mois après, Rusca devenait général de division, et, deux mois après, Championnet et Duhesme étaient destitués.

Sans retard le général Championnet avait établi des relations avec les patriotes de Naples à l'aide d'un certain citoyen Laubert, Napolitain d'origine, patriote réfugié et l'un des hommes les plus recommandables par son intégrité; brusquement, un incident vint précipiter le cours des choses et confirmer les prévisions du général en chef plus tôt qu'il n'eût pu l'espérer, plus tôt peut-être qu'il ne le désirait.

En accordant au vice-roi Pignatelli l'armistice sollicité à trois reprises et si chèrement payé, le général Championnet, indépendamment de la remise de Capoue et de la moitié du territoire qui séparait cette ville de Naples, avait exigé que, sur les dix millions à payer, la moitié serait soldée en quarante-huit heures. En conséquence, M. Arcambal, ordonnateur en chef de l'armée, fut envoyé, le 17 janvier, à Naples pour recevoir et rapporter l'argent de ce premier payement; mais à peine fut-il aperçu dans cette ville immense, livrée à la populace, qu'une rumeur s'éleva; presque aussitôt menacé, il ne tarda pas à être assailli et ne dut son salut qu'au courage d'un groupe de patriotes qui se dévouèrent pour le sauver, c'est-à-dire pour le faire en toute

hâte sortir de Naples. Son départ, au surplus, ne calma pas les têtes. Un des patriotes qui l'avaient secouru fut massacré; les partis se trouvèrent en présence, et, comme c'était moins la mort d'Arcambal que la rupture de l'armistice qu'on voulait, l'impulsion donnée fut l'étincelle électrique. En un moment, l'insurrection des lazaroni devint générale.

Ces lazaroni qui alors infestaient Naples, dont un bon tiers a péri pendant notre attaque et qu'ensuite Joachim a recrutés pour ses régiments et qu'il a achevé de détruire en les faisant traquer jour et nuit, ces lazaroni n'avaient pu se multiplier à ce point que sous les rois de Naples du dernier siècle. Gens de terre et de mer, rebut de la population napolitaine, en partie forçats libérés ou échappés, ils possédaient pour se vêtir un pantalon de toile pour le printemps, l'été et l'automne, une guenille de bure en forme de manteau pour l'hiver et un bonnet phrygien pour toute l'année; ils gîtaient de nuit sur les dalles des palais et des églises, sauf pendant le trimestre d'hiver, le jour sur le pavé des rues, et, chacun des soirs où le temps le permettait, sur le sable du rivage qu'ils faisaient retentir de leurs chants; ils saluaient ainsi les derniers rayons du soleil et l'approche des douces et suaves nuits de ces climats. Avec le plus bas salaire d'une heure de travail ils se procuraient leur nourriture, du macaroni frit au coin des rues et mangé sur la borne; insouciants et fanatiques, espérant tout et ne prétendant à rien, robustes, braves jusqu'à la frénésie, cruels, aussi faciles à la résignation qu'à l'exaltation, ils pullulaient au nombre de cent mille des deux sexes, sans individualité, sans familles, n'ayant de rapport avec l'État que par la potence et vivant en un tel pêle-mêle que Dieu seul aurait pu au milieu d'eux se reconnaître.

Dès que cette populace fut entrée en scène, elle se porta aux quartiers de deux régiments d'infanterie et d'un de cavalerie et les désarma. De là, après avoir pillé la caisse militaire, elle se précipita sur l'arsenal et le vida; puis, vingt mille d'entre eux se trouvant armés, ils avaient marché sur le fort Neuf, le fort del Carmine, le fort de l'Œuf et le fort Saint-Elme. Par bonheur, ils ne s'emparèrent que des trois premiers, le dernier ayant été occupé par les patriotes, dont le général en chef avait exigé la liberté par un article de l'armistice; il les avait incités à se ranger sous le commandement du prince Moliterno; c'est eux qui avaient sauvé Arcambal. Encouragés par notre proximité, dirigés par leur chef, ces patriotes défendirent l'entrée du fort, ce qui nous ménageait un appui pour l'attaque de Naples.

L'insurrection avait gagné la campagne de Naples, l'endroit du monde où la population est le plus agglomérée; dans la ville, les Albanais, les Suisses et les deux cinquièmes des autres troupes s'étaient soumis à l'autorité des lazaroni; le reste déserta dans nos rangs. Le procès des généraux napolitains n'aboutit qu'à la cessation de leur rôle; quant au général Mack, déclaré traître, condamné d'avance comme nous ayant livré le pays, sa tête fut de suite mise à prix; mais, après avoir fui de Naples, pendant que le vice-roi fuyait en Sicile, il quitta par une seconde fuite son quartier général d'Aversa avant que les misérables y arrivassent.

C'est sur ces entrefaites que, étant arrivé, comme je l'ai dit plus haut, le 16 janvier à Teano, et rien ne pouvant plus ralentir ni compromettre la marche de ma brigade ou le transport de mes blessés, je rattrapai ma division à Caserta. Chaque bataillon devant trouver des ordres nouveaux à Capoue, les blessés devant entrer à l'hôpital, j'avais laissé le commandement à mon chef

de brigade et j'avais pris les devants pour rejoindre le général Duhesme, qui avait suivi le général en chef au château de Caserta. Par ses ordres mon logement y avait été fait en même temps que le sien; il me reçut en ouvrant les bras, car il avait été loin d'être tranquille sur mon compte. Il apprit donc avec joie que non seulement je n'avais pas perdu un homme pendant mon trajet, mais que j'étais parvenu à sauver les blessés de Solmona. Mon rapport entendu, il se rendit auprès du général en chef pour l'informer de l'arrivée de sa dernière colonne, de l'affaire des blessés et des nouvelles que j'apportais des Abruzzes; il me conduisit avec lui. Ainsi je fus de nouveau présenté au général Championnet, et, comme le général Duhesme voulut bien chercher, dans la manière dont je venais de répondre à cette dernière preuve de confiance, la justification de la préférence qu'il m'avait donnée sur les colonels de sa division, je reçus des éloges et des encouragements du général en chef, qui poussa la bienveillance jusqu'à rappeler, pour m'en faire honneur, les instructions cachetées que j'avais données aux commandants des cantonnements avancés de la seconde division de l'armée de Rome.

La bonté qui me fut marquée dans cette circonstance ne s'arrêta pas là, car le général en chef, retenant le général Duhesme pour ainsi dire en conférence, me retint également; il nous parla de l'insurrection des lazaroni, du danger qu'Arcambal avait couru, de l'annulation de l'armistice, annulation qui résultait du non-payement des sommes dues à l'armée, de l'anéantissement de l'autorité vis-à-vis de laquelle avait été fait le traité, enfin des difficultés que pouvait présager la prise de Naples, c'est-à-dire la soumission de soixante mille frénétiques, soutenus par plus de troupes de ligne que nous n'avions de soldats. Nos forces ne s'élevaient en

effet qu'à 15 ou 18,000 combattants, dont 3,000 sous les ordres du général Rey et du général Dombrowski guerroyaient contre les insurgés du Volturne,

Ces faits et ces considérations occupaient les deux chefs de l'armée de la manière la plus sérieuse, lorsqu'un aide de camp entra et, d'un air aussi extraordinaire que ses paroles, dit au général Championnet : « ... Mon général, le général en chef Mack demande à vous parler. — Qu'est-ce que vous me contez ? » reprit le général en chef. — L'officier répéta sa phrase. — « Le général Mack? » redit le général en chef en interrogeant encore. La réponse fut : « Oui, mon général, il est dans le salon. » Tandis que nous nous regardions, le généralissime fut introduit. De ma vie je n'oublierai cette entrée qui ne fut pas sans dignité. Voici, du reste, la première phrase du général Mack et la réponse du général Championnet (1) : « Général, vous voyez un général en chef qui, afin d'échapper à une populace effrénée et aux poignards de ses propres soldats, a été réduit à profiter de l'armistice conclu avec vous, pour donner sa démission de généralissime des armées napolitaines au vice-roi prince Pignatelli. Cette démission acceptée, je ne suis plus qu'un général au service de Sa Majesté l'Empereur, et c'est en cette qualité que, me fiant à votre loyauté et vous offrant au besoin mon épée, pour garant de la mienne, je vous demande passage pour rentrer dans les États de mon maître. » Le général Mack ayant porté la main sur son épée comme pour la remettre, ce qui me parut contra-

(1) Le général Bonnamy dit que le général Mack, ayant fait demander un asile au général Championnet, arriva presque sur les pas de son envoyé. Je déclare comme témoin de cette arrivée et de toute cette scène que la stupéfaction du général en chef et de son aide de camp fut aussi complète que celle du général Duhesme et que la mienne. Ce pauvre Bonnamy dit encore que Mack demanda une escorte, ce qui est aussi faux que le reste.

dictoire avec la position qu'il cherchait à prendre et avec l'uniforme autrichien dont il était revêtu, le général Championnet l'arrêta du geste et lui dit : « Gardez votre épée, général. L'épée d'un homme d'honneur n'est jamais mieux que dans ses mains. Mais dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il en le faisant asseoir, quels événements ont pu vous réduire à un parti aussi désespéré. » Toute cette partie de la conversation est littérale.

Après avoir à peine rappelé son entrée en campagne, il parla des revers qui selon lui avaient été dus autant à des chefs dont il est impossible de faire des officiers, qu'à des hommes dont il était impossible de faire des soldats, sur lesquels on ne pouvait compter que pour des crimes et contre lesquels, à la fin, il avait été forcé de se mettre en garde plus que contre nous. Alors il présenta la remise de Capoue, c'est-à-dire l'armistice à tout prix, comme le seul moyen qu'il ait pu imaginer pour contenir ou plutôt pour nous faire contribuer à contenir cette menaçante populace, éviter des combats nouveaux qui ne pouvaient manquer de la faire entrer en scène et se mettre par là en état de traiter de la paix. Il déplora ensuite que l'arrivée de M. Arcambal à Naples ait anéanti toutes les prévisions, et il nous raconta avec des détails, qui, du reste, ne changeaient rien à la conséquence des faits, les horreurs auxquelles Naples servait de théâtre; il parla enfin du mouvement des lazaroni sur Aversa. C'est ce mouvement qui, l'ayant surpris, lui avait ôté le temps d'envoyer un parlementaire au général Championnet pour informer celui-ci de sa démission et pour demander le passage (1).

(1) Le maréchal Macdonald raconte une scène assez analogue, dans laquelle il aurait joué l'un des deux rôles. En passant par Capoue, le général Mack serait venu le surprendre au lit à cinq heures du matin; entre autres propos, Mack lui aurait tenu celui-ci :

On comprend par l'importance du sujet combien de questions, combien d'observations coupèrent cette narration, tout en ajoutant à son intérêt. C'était, en effet, une situation critique, celle de ce général en chef, n'ayant plus de refuge que dans le quartier général de son ennemi, et surtout d'un ennemi qu'il avait si déloyalement attaqué, et qu'il avait bravé en termes si arrogants. Je me suis toujours félicité d'avoir été l'un des témoins de cette entrevue. Quand l'entretien eut duré ce qu'il devait durer, il fallut bien en venir à la solution dont le général Championnet se trouvait être l'arbitre. Cette solution se résumait ainsi : la question de savoir si le général Mack pouvait être considéré comme général autrichien, ou devait continuer à l'être comme général napolitain, était du ressort du Directoire, seul compétent pour la résoudre; à Milan seulement, le général Mack saurait la décision prise à son égard; il devait donc se rendre dans cette ville, ainsi que les quatre officiers qui l'accompagnaient(1);moyennant leur parole d'honneur, le général Championnet les laisserait certainement voyager sans escorte, tout en jugeant nécessaire pour leur sûreté de leur donner un des officiers de son état-major; enfin, comme leur départ ne pouvait avoir lieu que dans trois jours, il leur fixait leur logement au château de Caserta et les invitait à accepter sa table.

« Ah! vous m'avez cassé le cou à Calvi. » Il semble, à la lire, que la scène est écrite pour placer en relief cette phrase; mais il ne nous appartient pas de la contester, et nous laissons aux historiens le soin d'en déterminer la vraisemblance en la mettant, si c'est possible, d'accord avec le récit de Paul Thiébault. Ce que du moins nous pouvons relever, c'est l'erreur du maréchal Macdonald, qui fait passer Mack près de Gaëte, au moment même où cette place se rendait au général Rey. La prise de Gaëte eut lieu près de quinze jours avant que Mack fût mis en route. (ÉD.)

(1) Ces officiers étaient : les majors Dietrichstein et Frey, le capitaine Reichenbach et le lieutenant Paenzer.

Je dînai ou soupai six fois avec cet homme célèbre. Nos généraux ne cherchaient guère à se rapprocher de lui, parce que leur ton et leurs manières n'étaient pas ce qu'il y avait de plus identique avec ceux du général Mack, et je parvins plusieurs fois à être son voisin de droite, le général en chef l'ayant toujours à la sienne; je pus de cette manière avoir avec lui de nombreux entretiens. Si, comme chef d'armée, il était difficile d'avoir été plus malheureux, il était impossible de parler de la guerre en homme plus consommé. Le maréchal Marmont me l'a rappelé sous le double rapport de l'éloquence militaire et du mauvais résultat des opérations; car, grâce à lui, nous avons eu notre Mack; en revanche, on ne peut pas dire que ceux qui ont employé le général Mack aient eu leur Marmont, puisque Mack, pour me servir de l'expression du soldat, n'a « ragusé » personne, et moins encore son bienfaiteur et son souverain.

Le quatrième jour de son arrivée à Caserta, le général Mack partit pour Milan, pendant que, par la bizarrerie du sort, le général Championnet partait pour Naples; il fut accompagné par l'un des officiers de l'état-major général jusqu'à Bologne, où un aide de camp du général Joubert l'attendait. Pendant ce trajet, il commença à voyager en uniforme; mais, sur le conseil de sa sauvegarde, qui était en même temps chargée de veiller à ce qu'il ne se sauvât, ses officiers et lui prirent des habits bourgeois. A Milan, leur position changea, les ordres du Directoire portant de les considérer comme prisonniers de guerre et de les renvoyer au fort de Briançon. Mack, très souffrant, malade même, et se disant empoisonné par les Napolitains, qu'il qualifiait, ainsi que les Romains, de populace féroce, ne fut pas transportable pendant quelques semaines; il fut toutefois en état de rédiger pendant ce temps, sous forme de Mémoire, une réclamation

de plus de trente pages in-folio, adressée au Directoire, et dans laquelle il disait entre autres choses : que, le roi de Naples se trouvant à la tête de l'armée, lui, Mack, avait souvent été condamné à une obéissance passive et ne pouvant impliquer aucune responsabilité; qu'aucun prisonnier n'avait eu à se plaindre de lui; qu'il avait pris lui-même soin des malades; que s'il avait fait des menaces, aucune n'avait eu d'exécution; que si des horreurs avaient été commises, il avait tout fait pour les empêcher; enfin que, quant à l'expression « infâme déserteur » dont on se servait à son égard, il la repoussait, attendu qu'il avait quitté son quartier général d'Aversa et qu'il était arrivé à Caserta, non comme général napolitain, mais comme général autrichien n'étant plus au service de Naples; que ses aides de camp et lui étaient munis de démissions acceptées et de passeports en règle et doubles, les uns avec leurs noms et grades, les autres comme négociants allemands; que de plus ils étaient venus en plein jour avec leurs équipages, composés de chevaux de selle et de dix mulets de charge; qu'ils avaient été accompagnés jusqu'à nos avant-postes par le duc de la Salandra, commandant en chef de l'armée napolitaine, et par deux adjudants généraux de cette armée; que c'était comme général autrichien, allant rejoindre l'armée de l'Empereur, qu'il avait été reçu par le général Championnet (cela était faux), et que c'était sur sa demande qu'il avait été accompagné par un officier de l'état-major de l'armée de Rome (ce qui n'était pas plus exact); qu'il n'existait en conséquence ni motif ni droit de le considérer comme prisonnier de guerre, encore moins de l'envoyer comme criminel au fort de Briançon.

Sauf deux inexactitudes que j'ai signalées, les arguments étaient assez vrais; le général Mack aurait pu ajouter qu'il était arrivé en uniforme autrichien et avec la

cocarde autrichienne. La décision du Directoire pouvait donc sembler non seulement injuste, mais brutale (1). Au reste, ce Directoire, que conduisait encore Merlin de Douai et qui, au lieu de dignité et de mesure, ne manifestait que sa bile d'avocats tripotant la souveraineté, montra bientôt, par sa conduite envers le général Championnet, qu'il ne savait pas plus honorer la gloire que compatir au malheur (2).

Le lendemain du jour où le général Mack était arrivé à Caserta, quelques milliers de ces lazaroni attaquèrent notre cantonnement de Ponte-Rotto, et, bien entendu, sans dénoncer l'armistice, que l'on devait dénoncer trois jours d'avance. Cette affaire, au surplus, fut sans importance; un seul bataillon fut envoyé contre eux par le général en chef, qui, parcourant la ligne, se trouva à Ponte-Rotto au moment de cette agression; celle-ci, du moins, nous rendit le service de légaliser par un prétexte de plus la rupture de l'armistice.

Cependant Naples n'offrait plus qu'un vaste champ de carnage, d'incendie, d'épouvante et de mort. Entre autres victimes, le duc de la Torre et son frère Clemente Filomarino avaient été jetés dans un brasier, et, pendant que ces horreurs s'exécutaient, les soixante mille lazaroni et galériens armés, ayant entraîné avec eux tout ce qui se trouva de troupes de ligne dans Naples, s'étaient donné quatre chefs choisis parmi les plus fanatiques.

(1) Pendant la campagne d'Austerlitz, employé à l'investissement d'Ulm, je me suis trouvé, mais sans le revoir, rapproché de cet homme qui, battu par Championnet, osa entrer en lice contre Napoléon ; il fut aussi malheureux sous l'Empire qu'il le fut sous la République, et à sa honte militaire il ne manqua que de partager la gloire de nos vainqueurs de 1814.

(2) La dureté du Directoire envers Mack ne pouvait qu'attirer des représailles; en effet, les généraux Rusca et Salm, faits prisonniers à la Trebbia, furent enfermés comme otages de Mack.

Le premier était un marchand de farine nommé Paggio, qui fut chargé de défendre le pont de la Madeleine; le second, dont je n'ai retrouvé le nom nulle part précisément, était celui contre lequel j'ai si longtemps combattu; il fut préposé à la défense du faubourg de Capoue; au troisième, désigné sous le sobriquet Pagliacella (petite paille), échut la défense du front de Capodimonte; enfin le quatrième, Michele de Laudo, surnommé il Pazzo (le fou), dont j'aurai à reparler, fut par suite d'une indicible valeur, d'une ardeur dévorante et d'une intelligence remarquable, le généralissime de cette bagarre.

Sous de tels chefs la révolution s'était organisée, disposant ses forces, protégeant le crime et le pillage, et presque tout ce qu'il y avait de gens honorables, de possesseurs de biens à Naples nous appelaient de leurs vœux. Le général Championnet avait fait déclarer par ses affidés qu'il ne commencerait l'attaque que lorsque les patriotes seraient maîtres du fort Saint-Elme; ceux-ci, comme je l'ai dit, parvinrent à s'y installer; mais ils y avaient été bloqués et pressaient notre arrivée, ne pouvant plus être sauvés que par nous. Ces appels, la certitude que tout délai nouveau rendrait le succès plus incertain en laissant aux lazaroni le temps de compléter leurs moyens de défense; enfin le caractère menaçant, presque effrayant, qu'avait pris l'insurrection des campagnes, toutes ces considérations réunies décidèrent le général en chef à ne plus différer son mouvement sur Naples. Il espérait encore que cette ville sans gouvernement, ces troupes sans chefs, ces lazaroni sans ensemble, n'opposeraient pas une forte résistance; il pouvait le penser d'autant plus qu'il n'avait rien négligé pour renforcer le parti que nous avions à Naples parmi les patriotes amis de la liberté, parmi

les victimes ou les mécontents de l'ancien gouvernement, parmi les riches qu'épouvantait l'insurrection.

Aussi ne restait-il plus de motif à la perte d'un jour; mais, pour mieux assurer cette conquête qui devait couronner la campagne, le général en chef avait résolu de porter préalablement une colonne à Benevento, dans le but d'éclairer, jusqu'à cette distance, la gauche de son armée et de prévenir des attaques qui pourraient être préparées et dirigées par ce côté. Cette mission appartenant aux opérations de la division Duhesme, pour ne pas perdre de temps, le colonel Broussier, qui en fut chargé, était parti de Caserta le 16 janvier : il avait bousculé des insurgés qui gardaient le défilé des Fourches Caudines, s'était emparé de Benevento; toutefois, au retour, il fut brusquement assailli sur ses flancs et ses derrières par des partis d'insurgés qu'il eut peine à maintenir; de plus, quand il arriva devant les Fourches Caudines, il les trouva réoccupées et barrées par des forces en masse pouvant être évaluées à dix mille hommes, contre lesquels la 17e de ligne et les trente-six chasseurs du 19e qu'il avait emmenés avec lui auraient à lutter, isolés, entourés d'ennemis et séparés de l'armée.

A la façon dont ses bataillons s'ébranlèrent, le colonel Broussier comprit leur inquiétude, qui d'ailleurs l'avait gagné lui-même; un coup d'audace et de ruse pouvait seul le sauver. Voulant en finir d'abord avec les corps qui le suivaient, il résolut de profiter d'un endroit favorable pour recourir à une embuscade; un large fossé, couvert par un épais buisson, se trouvait sur un des côtés de la route; il y fit mettre à plat ventre tout le second bataillon de la 17e; il réunit ses trente-six chasseurs à cheval derrière une maison voisine de ce fossé, et, ces dispositions faites, il ordonna aux quatre cents hommes de son arrière-garde de paraître vouloir atta-

quer les Napolitains qui les talonnaient, de ne pousser contre eux cette offensive que de manière à les exciter davantage, de s'arrêter peu après, de céder du terrain et enfin de s'abandonner à une fuite véritable. Tout cela fut exécuté avec intelligence. Quant aux insurgés, dès la première apparence d'attaque, ils s'agglomérèrent; dès que nos soldats s'arrêtèrent, leur rage redoubla, et, du moment où ils les virent en fuite, ils se précipitèrent en nombre, sans penser à se faire éclairer ou flanquer et en poussant des cris horribles. A mesure qu'ils approchaient de notre embuscade, notre arrière-garde ralentissait la course, se serrait, et se trouvait renforcée par quelques compagnies d'élite.

Cependant les insurgés ne formaient plus qu'une masse presque incapable d'agir quand ils arrivèrent où Broussier les attendait, et ils y étaient à peine que le second bataillon de la 17e couronna le fossé et commença à bout portant un feu destructeur; à ce moment, l'arrière-garde acheva de faire volte-face, chargeant avec fureur, pendant que le colonel Broussier, à la tête de ses trente-six chasseurs du 19e, se précipita également sur eux. La déroute fut complète et joncha la terre de huit cents morts. Le nombre des blessés dépassait mille, et les insurgés, qui des hauteurs avaient vu cette boucherie, abandonnèrent leurs positions et se retirèrent sans même défendre la plus formidable partie du passage des Fourches. Ce combat eut lieu entre Arienzo et Arpaja, à l'endroit même où les Romains passèrent sous le joug des Samnites. C'est un des faits d'armes qui concoururent le plus à faire nommer le colonel Broussier général de brigade, de même qu'il fit signaler comme s'étant distingué dans le massacre, le chef de bataillon Boyé, aide de camp du général Duhesme, qui avait ordre de suivre le mouvement, et qui de sa main tua plus de quinze

hommes, ce qui n'a rien d'extraordinaire pour qui a connu ce gros garçon, donnant toujours tête baissée et combattant comme un bœuf. Par suite de ce succès, l'armée se trouvait débarrassée d'une agression menaçante; elle pouvait commencer librement ses opérations définitives.

Le 20 janvier, notre division quitta ses cantonnements et Caserta pour se diriger sur Naples, et ce mouvement, auquel cependant les Napolitains devaient s'attendre, fit surprendre à Aversa un colonel et trois cents cavaliers, un équipage de pont, cent cinquante caissons et quinze pièces de canon, qui tombèrent aux mains du général Dufresse, sans qu'il fût fait la moindre démonstration pour les défendre. Quant à la gauche, elle dut combattre pour passer les fossés des Regi Lagni et s'emparer de Pomigliano d'Arco, qui, enlevé au pas de charge, fut brûlé, tandis que ses habitants étaient passés par les armes. C'étaient là des représailles trop souvent renouvelées dans cette campagne, et cependant inévitables vis-à-vis des forcenés que le moindre espoir de succès exaltait au point de les porter aux tueries les plus sanglantes. Vers le soir, la première division poussa son avant-garde vers Licignano et la troisième à Melito.

Enfin, dès le 21 janvier au matin, l'armée continuant son mouvement en avant, l'ordre fut donné de serrer Naples au sud-est et de couronner les hauteurs qui la dominent au nord et au nord-est. En conséquence, la brigade Girardon marcha sur la belle position de Capodimonte, trouva une résistance à laquelle nos troupes n'étaient pas accoutumées, et, la fusillade demeurant impuissante contre des hommes nouveaux et plus acharnés que ceux auxquels ils succédaient, il fallut former des colonnes d'attaque pour rompre les lignes, les mettre en déroute et rester vers le soir maîtres de la position. En même

temps, la première brigade de la première division se dirigeait sur Capodichino, que l'ennemi occupait en force avec du canon. Là encore des troupes de ligne, des Suisses, figuraient au premier rang; chacun de ces soldats, ayant derrière lui des lazaroni prêts à le tuer au premier signe de défaillance, se trouvait dans l'alternative d'une mort certaine ou d'une mort chanceuse; préférant la seconde, il ne s'exposait pas à la première et combattait en héros. Cet engagement fut assez long et très acharné; enfin il nous livra, et la position, et toute l'artillerie qui la défendait.

Tandis que la droite obtenait ces succès, la division Duhesme livrait de terribles combats. Le même jour, vers huit heures du matin, le général Monnier, précédant le général Duhesme, s'avançait de Pomigliano pour prendre position au delà de Poggioreale. En approchant de ce hameau, ses éclaireurs avaient été arrêtés par une fusillade vive et soutenue; l'avant-garde, qui les avait renforcés, avait été reçue par des feux de pelotons et à coups de canon; mais les troupes arrivant combinèrent un mouvement à revers et une charge en avant, s'emparèrent des canons et abîmèrent le corps des Napolitains, dont une faible partie rentra à Naples, en se jetant dans les terrains coupés qui se trouvent à droite et à gauche de la route dite de Capoue.

C'est alors que le général Duhesme commit la seule faute que je lui aie vu commettre, mais qui fut à la fois une faute militaire et une faute de discipline. Il était parvenu à l'endroit où il devait s'arrêter; il lui était recommandé d'abord d'attendre que les colonnes de droite fussent en ligne; or, ayant commencé leurs opérations plus tard que la gauche, elles ne pouvaient y être; elles n'y furent même que dans l'après-dîner; de plus, il avait l'ordre de n'attaquer Naples que le lendemain matin.

Outre cela, il n'avait pas encore été rejoint par le colonel Broussier, auquel il avait dû confier son plus beau régiment, si bien que tout, à moins d'ordres contraires, lui faisait un devoir de ne rien entreprendre ce jour-là; mais l'avantage que ses premières troupes venaient de remporter, et l'espoir que la brusque rentrée à Naples d'un millier de fuyards y jetterait un découragement dont il pourrait profiter, l'entraînèrent à ne pas donner de répit à l'ennemi. Le souvenir de Pescara, de Gaëte et de tant d'autres bonnes fortunes de cette campagne contribua sans doute encore à exciter son audace et ses espérances. Que dirai-je? Ce général, qui à l'armée du Rhin avait été surnommé le général Baïonnette, n'était pas homme à s'arrêter facilement; enfin cette contagion, qui devant Capoue rendit le général Macdonald coupable d'une semblable faute, fit succomber le général Duhesme à la tentation de prendre Naples à lui tout seul, c'est-à-dire de faire, vis-à-vis d'un ami et d'un chef, ce que le général Macdonald avait fait vis-à-vis d'un chef dont il s'était déclaré l'ennemi. Bref, le général Duhesme s'avança sur le faubourg de Capoue, assez près pour être forcé de soutenir une canonnade, qui commença à lui révéler son imprudence et que cependant il ne pouvait plus cesser le premier, sans risquer d'exalter la frénétique ardeur des Napolitains en leur laissant l'apparence d'un premier avantage.

Dans la nécessité où il se trouvait de soutenir coûte que coûte l'offensive, il ordonna au général Monnier d'enlever le faubourg. Aussitôt celui-ci forme deux colonnes d'attaque, l'une de la 64e de ligne, l'autre de la 2e légion cisalpine, et soutenu par le feu de notre batterie d'artillerie légère, il s'avance sur le faubourg que défendent six pièces d'artillerie et des milliers de lazaroni, d'habitants et de soldats. Tout ploie devant lui; son aide

de camp Demoly, mis à la tête de deux compagnies de grenadiers et devançant les colonnes, se précipite sur les pièces; trois rapidement retirées lui échappent; trois restent en son pouvoir; le général Monnier arrive; on combat corps à corps; bientôt la baïonnette fait raison de la résistance, et nos soldats sont maîtres de la place Capouane, encore séparée de la ville par le massif d'une vieille porte flanquée de deux tours. Mais être maîtres de la place n'était pas être maîtres du faubourg. Toutes les maisons, en effet, étaient fermées et remplies de tireurs jusqu'aux faîtes; des fenêtres de tous les étages, à travers des meurtrières et du haut des combles, des terrasses aussi bien que des lucarnes, partait un feu terrible. Point de mire pour tous ces forcenés, le général Monnier tomba bientôt grièvement blessé. On s'empresse de le soustraire à de nouveaux coups; une foule de ses porteurs sont frappés autour de lui; on parvient cependant à le sauver; mais, privées de leur chef, ses troupes se découragent, et, comme devant Capoue, la retraite s'opère, après qu'on a déjà perdu beaucoup de braves et qu'on a hors de combat un des trois généraux de brigade les plus distingués de cette armée (1).

Le général Duhesme, qui avec moi suivait le mouvement du général Monnier, rejoignit le restant de ses troupes du moment où il jugea que ce général était en possession du faubourg; mais en même temps il aperçut une colonne napolitaine d'au moins trois mille hommes qui, ayant débouché du pont de la Madeleine, filait par notre gauche et cherchait à gagner nos derrières pour s'y réunir à quelques corps d'insurgés qui nous surveillaient. Aussitôt il m'ordonna de marcher contre elle, avec un bataillon et cent chasseurs, et de la

(1) Maurice Mathieu, Kellermann et Monnier.

rejeter dans Naples. Ayant beaucoup moins de chemin à faire pour la joindre, qu'elle pour arriver à son but, j'étais maître de l'attaquer en tête ou en queue, et je me portai sur sa gauche, de manière à la mettre dans l'impossibilité de combattre sans manœuvre, ce qui pour moi était décisif, attendu qu'elle ne pouvait faire un mouvement sans prêter le flanc à ma cavalerie. L'effet répondit à mon attente. Mes intentions à peine jugées, elle s'arrêta, et, un instant après, n'osant plus même se reployer par le pont de la Madeleine, elle se retira vers les contreforts du Vésuve, où je n'avais ni mission ni motif de la poursuivre. Par suite de la distance qu'elle maintint entre elle et moi, je n'eus d'engagés que mes tirailleurs; quant à mon escadron, je me gardai de l'aventurer contre trois mille hommes et plus, qui marchaient avec assez d'ordre et d'ensemble pour me convaincre que cette colonne était en partie composée de troupes réglées; de même, une halte d'une demi-heure m'ayant suffi pour être certain qu'elle ne rétrograderait pas, je rejoignis le général Duhesme.

Or je l'avais à peine quitté qu'il avait su le désastre du général Monnier. Frappé de la gravité d'un tel échec, et dans l'espoir de le réparer, il prépare de suite une nouvelle attaque; il fait réunir les 30e de ligne et 27e légère, et, encore que sa blessure à la bouche lui permette à peine d'articuler quelques mots, il les pérore et les met en mouvement; mais hors d'état de les conduire lui-même, il charge son premier aide de camp Ordonneau de le suppléer à la tête de ces troupes. Ordonneau part, attaque avec vigueur, rompt la ligne napolitaine qui lui barre le passage et franchit la formidable entrée du faubourg; mais à peine est-il parvenu sur la place qu'il reçoit un coup de boulet, tiré à travers la vieille porte dont j'ai parlé. Cette blessure

produit le même effet que celle reçue par le général Monnier; les troupes s'ébranlent, le feu des croisées, qui a recommencé et nous coûte à chaque instant de nouveaux braves, achève de rendre la situation intenable; une seconde retraite s'exécute comme la première. Alors, exaltés par cette nouvelle victoire, les Napolitains se précipitent en foule sur les pas de nos soldats et continuent à diriger sur eux un feu meurtrier; enfin éclairés sur l'importance de conserver leur faubourg, ils le couvrent de milliers de tirailleurs, de troupes en ligne et en masse, et mettent en avant de son entrée douze nouvelles pièces, qui battent à feu direct et à feu croisé la route de Capoue, route construite sur chaussée ou digue et, pendant près d'une lieue, droite comme un ruban.

C'est immédiatement après ce second insuccès que je rejoignis le général Duhesme. L'état dans lequel je le trouvai est indescriptible, tant je le vis navré de la piètre manière dont il débutait en présence de tant d'autres généraux, sous les yeux du général en chef. Il payait cher sa faute, mais elle était faite; la partie était engagée; laisser finir la journée en faveur des lazaroni était s'avouer battu. Que faire? Ce faubourg était devenu moins abordable que jamais, et, comme il forme sur ce côté de Naples une avancée, presque une espèce de bastion, nous ne pouvions attaquer que lui. Enfin, le jour allait baisser, et, pour se décider comme pour agir, il ne restait pas un moment à perdre, de même qu'il ne restait pas de doute sur la nécessité d'une troisième attaque.

Le général Duhesme avait avec lui six colonels français (1) et un cisalpin, dans le nombre des premiers deux

(1) Des 27e légère, 30e, 64e et 73e de ligne, 2e de légion cisalpine, 7e et 25e de chasseurs à cheval. Le 16e de dragons nous avait quittés, et le 17e de ligne n'était pas encore revenu de Benevento avec le colonel Broussier.

chefs distingués, Méjean, de la 27e légère, et de Toquigny, du 25e de chasseurs à cheval; je fus donc surpris, mais non moins flatté, lorsqu'il me dit au moment où je l'abordai : « Thiébault, je n'ai plus que vous pour réparer les malheurs de cette journée, et j'ai besoin de votre dévouement, comme je compte sur lui. » Début après lequel il ajouta qu'il me chargeait de la troisième attaque du faubourg de Capoue, mais que, comme c'était la dernière à laquelle on pût songer, il fallait qu'elle fût heureuse. « Et quelles troupes mettez-vous à ma disposition? — Celles que vous voudrez... » — C'était rendre ma responsabilité entière et d'autant plus grande; il me quitta, rentra chez lui, me laissant de cette sorte carte blanche. Je pris la 64e, qui depuis l'attaque du général Monnier avait eu le temps de se reposer, les deux bataillons de la 73e, dont un seul bataillon venait de marcher avec moi, mais n'avait fait aucune perte, le premier bataillon de la 30e qui n'avait encore donné qu'une fois, et le 7e régiment de chasseurs à cheval; puis, comme pour mieux les surprendre je voulais profiter le plus longtemps possible de la sécurité que l'approche de la nuit devait donner à ces Napolitains, je refusai tout concours de la part de l'artillerie.

Les troupes choisies, restaient les dispositions... A cet égard, je suis obligé de le dire, je n'avais pas été édifié de celles adoptées pour la première attaque et qui avaient été répétées pour la seconde, ainsi que je l'appris... On s'était, dans l'une comme dans l'autre, borné à marcher sur deux colonnes précédées par des tirailleurs; et c'était ne faire aborder que sur deux points les troupes de Napolitains, massées sur tant d'autres points en avant du faubourg; c'était laisser le plus grand nombre d'entre ces Napolitains libres de se reployer; c'était permettre à leurs feux d'agir avec ensemble, puisqu'ils

n'avaient qu'à converger sur deux têtes de colonnes.

Cependant les deux hommes qui en ordonnèrent ainsi étaient mes supérieurs, l'un d'eux mon chef, tous deux des généraux habiles; aucun d'eux n'ayant mis en question cette manière d'attaquer, je m'étais gardé de donner mon avis lors du départ du général Monnier du moins, car je ne fus pas présent à celui d'Ordonneau. Mais, à ce moment où le général Duhesme était hors de lui, où il me laissa le maître de mes dispositions, où par bonheur il n'était plus sur le terrain, voici ce que je fis. La route de Capoue, qui forcément était ma ligne d'opérations, consistait, ainsi que je l'ai dit, en une chaussée élevée de huit pieds, droite, et se trouvait battue par douze pièces de canon. Les terrains entre lesquels elle s'élevait étaient, en se rapprochant de Naples, découpés en potagers, où les arbres fruitiers, quoique dépouillés de leurs feuilles, formaient encore par leur nombre un rideau assez épais; enfin les potagers, séparés les uns des autres par des haies faciles à traverser, étaient occupés par une fourmilière de tirailleurs que nous évaluâmes à trois mille. En arrière d'eux et d'un petit ruisseau qui coule non loin du faubourg, se trouvait une ligne de troupes ou plutôt des troupeaux de lazaroni, adossés aux maisons crénelées dont j'ai parlé, et qui défendaient si terriblement les approches.

J'expliquai mon plan à tous les officiers supérieurs et aux capitaines de grenadiers qui devaient me seconder; j'élargissais le front des lignes de manière à multiplier les points de rencontre avec l'ennemi et les chances d'attaque à la baïonnette, tandis que la cavalerie balayerait la route et fermerait la retraite à tous ceux des insurgés postés hors du faubourg et qui voudraient tenter de s'y reployer. Quant au feu de l'ennemi, feu qui consistait en douze pièces de canon remises en batterie contre nous

du haut de la route, j'en atténuais l'effet en lui offrant moins de prise sur mes troupes, jusqu'à ce que ma cavalerie pût réussir à s'en emparer.

Dans ce triple but, je fis marcher à la droite de la route et de front les trois compagnies de grenadiers du 64e, séparées chacune par un intervalle de cent pas environ, tandis que, un peu en arrière de chaque intervalle, et prêts à soutenir leurs compagnies, s'avanceraient les bataillons auxquels appartenaient les compagnies. De même se déployèrent, à la gauche de la route, les grenadiers des trois bataillons des 30e et 73e; leurs colonnes les appuyèrent, et la marche commença dans le plus grand silence, tous les hommes ayant l'ordre de se courber et d'abaisser leurs armes pour avancer le plus loin possible, dissimulés par les vergers qui nous masquaient. Les grenadiers devaient approcher des tirailleurs sans répondre à leur feu, les forcer à se reployer; mais, en arrivant sur les masses au delà du petit ruisseau, ils feraient une décharge à bout portant et fonceraient à la baïonnette; alors les bataillons, battant la charge, culbuteraient, extermineraient tout, et j'achèverais la déconfiture en chargeant à la tête du régiment de chasseurs par la route. Pressé par la chute du jour et n'ayant ni le temps de tâtonner, ni celui de manœuvrer, je faisais tout résulter d'un choc, où ce que j'avais de troupes allait donner en même temps, et d'un choc dans lequel l'ennemi allait se trouver frappé sur treize points à la fois, rompu sur tous et presque sans retraite.

Il est des situations où chacun sent la nécessité de la réussite et où l'on peut compter non seulement sur une obéissance aveugle, mais encore sur tous les efforts dont de braves troupes peuvent être capables. Nous étions dans un de ces moments, et la ponctualité, la vigueur de l'exécution me prouvèrent que la nécessité et la

résolution de vaincre étaient dans la pensée de tous.

Au départ de mon infanterie, le régiment de chasseurs avait suivi nos mouvements, abrité par la chaussée de la route; mais lorsque, par le redoublement du feu des tirailleurs ennemis, je jugeai que mes grenadiers arrivaient sur eux, je fis gravir le talus par les chasseurs et j'ordonnai la charge en fourrageurs. Le colonel et moi, ainsi qu'un de mes secrétaires qui montait un de mes chevaux et, bon gré, mal gré, ne me quittait jamais, nous avions les meilleures bêtes; nous arrivâmes donc sur la batterie d'artillerie avant les trompettes et, sabrant les canonniers, nous nous emparâmes de onze pièces sur les douze. En même temps, les grenadiers, renforcés par leurs bataillons, massacraient au bruit de la charge tout ce qui leur avait fait face, la manœuvre de ma cavalerie ne laissant à ces ennemis de la plaine aucune possibilité de retraite vers le faubourg.

La rage et le besoin de vengeance exaltant les forces de nos braves, pas un Napolitain ne resta vivant sur le terrain que nous avions parcouru. Jamais, si ce n'est peut-être à Isola, dans la seconde partie de la campagne, je n'ai vu tant de morts à la fois, et je n'aurais pas imaginé que, en si peu de temps, il pût être exterminé tant de monde; je n'ose évaluer le nombre; des milliers de soldats napolitains et de lazaroni couvraient par tas le sol, au point d'exciter la pitié de celui qui, par devoir, n'avait rien épargné pour leur destruction (1).

C'est en achevant cette tuerie que nous avions atteint le faubourg. Là, au milieu des murailles brûlantes, la cavalerie me devenait plus qu'inutile, et je donnai l'ordre

(1) J'ai su qu'une dépêche du général en chef avait fait honneur de cette extermination au général Duhesme, qui cependant ne pouvait pas même, à cause de ses blessures, monter à cheval et n'était en état de prendre part personnellement à aucune action.

au colonel du 7e chasseurs de se porter en arrière du faubourg, d'y reformer son régiment, de réunir à lui le restant de la 30e de ligne, par laquelle le général Duhesme m'avait annoncé qu'il me ferait suivre, et d'assurer mes flancs. Quant à moi, ayant arrêté trois de mes bataillons à l'entrée du faubourg, je me jetai avec les trois autres sur cette place Capouane, si fatale à ceux qui m'y avaient précédé. La situation n'était pas changée, le feu des maisons continuait à être terrible; me trouvant sous cette pluie d'enfer avec des grenadiers, ils m'entourèrent en criant : « Retirez-vous, mon général... retirez-vous... nous ne quitterons pas la place; mais que deviendrons-nous si nous perdons aujourd'hui tous nos chefs ? » Ils m'avaient saisi par les pieds, prenaient mon cheval à la bride, et j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de m'entraîner. Braves et vaillants soldats, faits pour donner du prix à la mort même, quand on la reçoit à leur tête; la confiance les rendait invincibles !

Pour répondre à ce feu meurtrier, j'avais commencé sans doute par faire tirer dans toutes les croisées; mais j'obtins peu de résultats, et, prévoyant que j'aurais à donner l'assaut pendant la nuit à chacun des étages de chacune de ces maisons, je venais d'ordonner aux sapeurs d'enfoncer à coups de hache les portes, lorsque, au tournant d'une assez large rue ayant le Vésuve en perspective, j'aperçus d'énormes tas de petites planches de sapin; aussitôt, ayant lancé cet ordre : « Le feu partout », j'enjoignis aux soldats d'allumer des bûchers dessous les escaliers des maisons, à mesure que les portes voleraient en éclats. En fait d'héroïsme comme de destruction, je ne sais pas de quoi nos soldats n'étaient capables. J'ignore même comment ils firent pour exécuter mon dernier ordre, mais en peu d'instants l'incendie éclata et ne tarda pas à gagner le tour de la place : c'est à sa sinistre

clarté que continua ce combat d'abomination; tout ce qui voulut sortir des maisons fut tué, tout ce qui y resta fut brûlé. Ainsi ordonna la nécessité, cette impitoyable divinité que les anciens disaient être de fer et qui là fut de feu et de sang.

La destruction de ce quartier, où tant de braves avaient péri, vengeait leurs mânes; la lueur de l'incendie annonçait au restant des Napolitains que nous étions dans leurs murs; elle l'annonçait de même aux campagnes, dont les tocsins d'alarme, répondant aux tocsins de la ville, redoublaient à l'approche de la nuit leur appel de « mort aux Français », par leur tintement lugubre. De fait, dès que parut dans les airs l'immense colonne de feu, toutes les cloches se turent; j'étais maître du faubourg; j'en avais anéanti les défenses; je me trouvais le premier Français militairement établi dans Naples, et, s'il m'arrivait encore des coups de fusil par les rues aboutissant à la place, ce n'était plus qu'une fusillade ordinaire.

J'en étais là lorsque le colonel Broussier arriva, le général Duhesme ne lui ayant pas laissé le temps de descendre de cheval à son retour de Benevento. Je l'informai de ce que j'avais fait, de mes motifs, de mes résultats. Il me félicita, ajoutant : « Le général Duhesme m'avait donné l'ordre de prendre le commandement de vos troupes, mais vous avez trop bien fait pour que j'exécute cet ordre. — Je sens vivement, répliquai-je, combien votre procédé est délicat, mais je me retire. — Non, reprit-il, vous ne pouvez quitter un commandement que je ne prends pas; je me bornerai donc à vous dire que le général ordonne que ce faubourg soit immédiatement évacué et que les troupes regagnent les positions qu'elles avaient avant votre attaque. — Évacuer ce faubourg ? m'écriai-je. — Oui, le général craint que pen-

dant la nuit vous ne soyez enveloppé et accablé par le nombre. — De grâce, lui dis-je, tranquillisez-le à cet égard; assurez-le que jamais et d'aucune manière je n'ai été surpris; qu'il n'est pas dans ma nature de l'être; que je ne puis oublier ce qui tient à la sûreté des troupes; que couvrir mes flancs et assurer au besoin ma retraite est conciliable avec la conservation de ce faubourg qui nous a coûté assez cher, qu'au prix du sang il faudrait reprendre demain et que nous ne paraîtrons avoir quitté que par crainte. Redites enfin que je n'occupe le faubourg qu'avec trois bataillons et que je puis même continuer à l'occuper avec deux, que pour être en mesure de parer à tout événement, j'ai échelonné déjà mes trois autres bataillons et le 7e de chasseurs à deux cents toises en arrière, et qu'en tout état de cause c'est plus qu'il n'en faut pour assurer mes derrières et couvrir mes flancs à une faible distance. » Il me parut convaincu et me promit d'appuyer mes observations auprès du général Duhesme, qu'il ne parvint pas à ébranler; sur un nouvel ordre, et me faisant précéder par les onze pièces de canon que j'avais prises, j'évacuai le faubourg.

Je l'avoue, j'étais confondu, peiné d'une évacuation qui eût été déplorable même si elle eût été plus utile, et j'éprouvai du dépit à la pensée que le général Duhesme avait été capable de me priver d'un commandement que je ne lui avais pas demandé, qu'il m'avait confié dans un moment fort critique pour lui et dont j'avais payé la faveur par un succès.

Rien ne justifiait donc que le commandement me fût enlevé pour que le mérite en revînt à un officier très distingué et plus élevé en grade que moi, mais qui n'avait pris aucune part au combat. Je savais à la vérité que le colonel Broussier était l'ami particulier du général Championnet; le général Duhesme m'avait même

dit à deux reprises : « Broussier m'est envoyé pour que je le fasse général de brigade, et il faut que ce soit de la manière la plus brillante... » Or il avait établi son quartier général dans une baraque, située en arrière d'un aqueduc à l'ouest de la route; dans cette baraque se trouvait une seule chambre, que forcément, et avec mes officiers et secrétaires (1), je partageais avec lui et ses officiers. Eh bien! ce fut dans cette chambre, en ma présence, que, dictant à celui de mes secrétaires qui venait de charger avec moi et ne m'avait pas quitté, son rapport au général en chef, il eut, disons le courage de faire honneur au colonel Broussier de l'attaque et de la prise du faubourg de Capoue. A cette substitution de nom le secrétaire, nommé Le Roy, s'arrêta court et porta ses regards sur moi : « Eh bien! » lui dis-je, au moment où mes regards rencontrèrent les siens, mais en articulant mes mots, afin qu'on ne se trompât pas sur ce que j'éprouvais, « ne comprenez-vous pas ce que le général vous dicte? — Mande pardon. — En ce cas, écrivez. » — Et il baissa la tête, et il continua à écrire et le général à dicter comme si de rien n'était, mais sans me regarder, alors que je ne pouvais détourner mes yeux de sa personne. J'étais bouleversé, mais il paraissait si convaincu, il avait si bien l'air de vouloir faire ce qu'il faisait, que je crus comprendre qu'il me dédommagerait autant qu'il le pourrait et d'autant mieux qu'il aurait fait plus pour complaire au général en chef.

Quant au colonel Broussier, incapable de se prêter à de telles connivences, il déclara la vérité, toutes les fois qu'il en eut l'occasion. Il rédigea même et m'envoya une relation de ce qui le concernait dans cette campagne, et n'y fit aucune mention de cette affaire. Enfin, le

(1) Il venait de faire le sien sous-lieutenant et n'en avait pas.

temps des concessions passé, le général Duhesme, dans une Relation destinée à paraître dans je ne sais quel journal, et tout en s'attribuant l'honneur des dispositions prises, me rendit cependant la justice qu'il me devait, et voici comment j'en fus informé. Le général Duhesme, qui n'avait pas encore remplacé le jeune Payen, son secrétaire devenu sous-lieutenant, fit faire, pendant quelques jours, et en double, ses copies dans mon bureau; il laissait ses minutes que mes secrétaires brûlaient. Or il advint que Le Roy fut chargé de copier cette Relation ainsi qu'un rapport qui m'intéressait au même degré (1), et, comme il trouvait dans l'une et l'autre pièce la rectification d'un fait qui l'avait si grandement scandalisé, il me les apporta au cas où je jugerais utile d'en conserver les brouillons. C'est ainsi que je connus la Relation, dont j'acceptai avec plaisir le dédommagement; et, depuis que j'ai entrepris d'écrire mes *Mémoires,* je suis plus heureux encore que de telles pièces existent; malgré l'inexactitude de plusieurs détails, elles attesteront la vérité de ce que j'écris.

Cependant, après notre première journée de luttes devant Naples, le général en chef n'en était plus à se méprendre sur ce dont étaient capables ces effroyables lazaroni, l'élite de cette nation en fait d'exaltation, de fanatisme et de mépris de la mort. Mais il avait à Naples un parti par l'entremise duquel il se trouvait maître du fort Saint-Elme; il occupait toutes les hauteurs qui dominent la place, et, le faubourg Capouan n'étant plus

(1) Cette seconde pièce est le rapport du général Duhesme au général en chef sur la quatrième attaque du faubourg Capouan; elle est, comme toutes les rédactions de ce genre, assez inexacte par ce fait qu'un général ne peut manquer de s'attribuer par la tournure de ses phrases, à l'aide de détails complémentaires ou de sous-entendus, le mérite de l'initiative et de l'inspiration, qui bien souvent appartiennent à des subordonnés.

qu'un cloaque de sang et de ruines, il avait pensé que le courage des habitants et surtout leur espoir pourraient être ébranlés; il crut donc le moment venu d'ouvrir une porte au repentir et peut-être de sauver Naples de la destruction. Ces considérations le déterminèrent, le 22 janvier dès la pointe du jour, à envoyer aux magistrats de Naples le chef d'escadron Gauthrin, comme parlementaire chargé de leur remettre une proclamation; cette proclamation devait éclairer les habitants sur leur véritable intérêt, mais l'illusion fut courte. La ville d'ailleurs n'avait plus de magistrats, et la vue de Gauthrin ne fit qu'exciter de plus en plus la populace et faire renouveler les plus affreux serments; aussi ne fut-il répondu aux appels du trompette de Gauthrin que par des coups de fusil. Un dernier espoir décida Gauthrin à se porter en avant de sa personne, et son dévouement ne servit qu'à faire redoubler le feu; il reçut une balle dans l'arçon de sa selle; quelques hommes furent blessés autour de lui; il dut se retirer.

Dès lors le seul parti qui restait était de continuer la lutte, qui d'ailleurs n'avait pas cessé, le feu n'ayant été interrompu sur aucun point de la ligne; pendant toute la nuit le canon s'était mêlé à la mousqueterie, pour redoubler encore aux premières lueurs du jour. Le général en chef ordonna donc d'exécuter les mouvements nécessaires.

Par des chemins détournés deux bataillons se portent sur le fort Saint-Elme, où le prince Moliterno a arboré le drapeau tricolore; ils y arrivent; notre drapeau flotte réuni à celui des patriotes; à un signal convenu, toutes les batteries de ce fort commencent un feu roulant, qui détermine l'ébranlement de toutes nos colonnes de droite et qui, dirigé sur les points que nos troupes vont assaillir, est soutenu par le feu convergent de notre artil-

lerie. Le général Kellermann, chargé de franchir les hauteurs de Capo di Monte, de gagner la Villa Reale, de suivre la Marine et de s'emparer du quartier de Sainte-Lucie, parvint, après une série de combats brillants, devant le château de l'Œuf, qu'il avait la mission d'enlever, bien que cela parût impossible; toutefois, en approchant il avait ralenti son attaque, bientôt même il parut hésiter, encore qu'il continuât à gagner du terrain. Mais ses semblants d'hésitation ont rendu la velléité de la victoire à ceux des ennemis qui lui font face et qui, pour un choc décisif, se pelotonnent, se renforcent de la majeure partie de la garnison du fort de l'Œuf et marchent à lui. Il les attendait là, leur cède encore quelques pas; mais, au moment où ils dépassent le point désigné, la charge bat; à l'exemple de leur intrépide chef, les soldats se précipitent, forcent et dépassent la gauche ennemie; une mêlée complète rend aussitôt le feu des batteries du fort impossible, et les premiers hommes, qui à toute course parviennent à rentrer dans le fort, sont si bien talonnés que les portes ne peuvent plus être fermées, ni les ponts levés; nous sommes maîtres du fort.

Pendant que le général Kellermann ajoutait ce trophée à tant de trophées antérieurs, le général Dufresse, flanqué sur sa droite par les deux bataillons qui s'étaient portés sur le fort Saint-Elme et sur la gauche par les troupes du général Rusca, marchait sur la rue de Tolède avec les 11e et 12e de ligne, commandées par Calvin et Girardon, et avec six pièces d'artillerie et le 19e régiment de chasseurs. Dans la plupart des rues étroites et tortueuses, où nos braves s'engouffrent, c'est criblés du haut des fenêtres qu'ils avancent contre les lazaroni et les débris d'armée, qui, en dehors du combat de la rue, nous avaient habitués à la fuite et qui, dans cette dispute

acharnée de maison en maison, se montrent des héros. Les plus nobles faits d'armes peuvent seuls garantir la victoire, et si j'avais pu prévoir qu'un jour je donnerais tant d'extension au récit de cette campagne, j'aurais pris note des hauts faits qui furent alors redits par tous ceux qui en avaient été témoins. Du moins citerai-je celui-ci : En avant de la colonne à laquelle ils appartiennent, Baudoin, brigadier au 19e de chasseurs à cheval, et trois carabiniers de la 15e légère enlèvent à eux quatre une pièce de canon; de suite ils la retournent, la rechargent, la pointent et la tirent contre l'ennemi. Mais, en peu de moments, les trois camarades de Baudoin tombent morts; grièvement blessé, survivant seul, Baudoin décharge encore une fois la pièce, et se retire couvert de sang : il est nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille.

Enfin les trois colonnes étaient arrivées à la rue de Tolède, dont le général Kellermann lui-même s'était rapproché en secondant les attaques de notre centre, et le jour finissait quand la position fut prise.

Ce jour n'avait pas été moins rude pour la gauche. Ne pouvant commander de sa personne, n'ayant plus un général de brigade, le général Duhesme avait mis, par un ordre du jour, toutes les troupes de sa division sous les ordres du colonel Broussier, ne réservant qu'un seul bataillon de la 17e pour la garde de son quartier général.

Dès les premières lueurs, tous les soldats étaient sous les armes, afin d'être prêts au signal d'attaque qui devait nous être donné par la droite; mais, au moment où la vue put s'étendre, on vit que, par une répétition du mouvement de la veille, une forte colonne de Napolitains et de lazaroni avait débouché du pont de la Madeleine et dépassait notre flanc gauche pour renforcer les insurgés des campagnes, peut-être aussi pour nous empêcher de

renouveler nos attaques contre le faubourg. A l'instant et sans prévenir le général Duhesme (ce que je n'ai jamais compris), le colonel Broussier, prenant le double des troupes qui, la veille, m'avaient suffi pour une opération entièrement semblable, marcha contre cette colonne et la força à la retraite; mais, ce que je m'étais gardé de faire et ce qu'il fit par bonheur pour moi, il la poursuivit dans l'espoir de la joindre avant qu'elle pût rentrer dans Naples, ce que du reste la rapidité de la retraite rendit impossible.

Il y avait une grande heure qu'il était parti, et nous l'avions entièrement perdu de vue, lorsque le canon du fort Saint-Elme se fit entendre. C'était le signal qui nous était donné pour commencer notre action; je me trouvais sur le front de bandière de la 64e au moment où se fit entendre ce signal, et de toute ma vitesse, je rentrai près du général Duhesme qui n'était pas levé : « Mon général, lui dis-je, en ce moment le général en chef attaque; il compte sur nous, et si, faute de notre coopération, il éprouvait un échec, cet échec serait irréparable. Or une partie de la division est engagée sur une opération morcelée, qui ne peut avoir plus de résultat que la pareille opération d'hier; c'est dans Naples même qu'il faut agir; l'autre partie de la division est sous les armes et pourrait... — Mais comment voulez-vous, s'écria-t-il en m'interrompant brusquement, que je dispose de troupes que, au su de toute la division, j'ai placées sous les ordres de Broussier? — Il n'est pas de dispositions, répliquai-je, qui ne restent subordonnées aux événements. » J'osai même ajouter qu'il s'agissait de la prise de Naples, et non de considérations de cette nature; mais il revenait toujours à ce mot : « Je ne ferai pas cet affront à Broussier, l'ami du général en chef et le mien. » Je n'obtenais donc rien et j'étais au désespoir, lorsqu'une

idée concilia tout. « Mon général, lui dis-je, vous avez réservé un bataillon de la 17e pour la garde de votre quartier général; eh bien, gardez une de ses compagnies, ce qui au milieu de presque toutes vos troupes est surabondant, donnez-moi le reste, et je me charge de reprendre le faubourg de Capoue. — Vous êtes fou! s'écria-t-il. — J'en connais les abords, répliquai-je, j'en ai ruiné les principales défenses; des carcasses de maisons sans planchers ne peuvent plus être occupées et disputées; ainsi je vous garantis le succès, sauf à vous à me faire soutenir, lorsque j'aurai repris la position. » A cela il était incapable de manquer... Il hésitait encore, mais revenu plusieurs fois à la charge et par mon insistance, par la conviction que je lui communiquai de l'absolue nécessité d'agir, j'obtins qu'il cédât et je le quittai content de moi parce que, de quelque manière que cette hasardeuse attaque tournât, il fallait bien qu'il la soutînt.

Le bataillon prit aussitôt les armes; une des compagnies du centre remplaça les grenadiers de la garde du général Duhesme, qui allaient me suivre, et, pendant qu'en toute hâte ces ordres s'exécutaient, j'avertis le commandant de notre compagnie d'artillerie légère que, du moment où j'aurais dépassé l'aqueduc, il eût à commencer le feu et à tirer dans la direction de l'entrée du faubourg de Capoue, jusqu'à ce qu'il jugeât que j'y dusse arriver. « Mais, mon général, répliqua-t-il, sur quoi voulez-vous que je tire ? je ne vois rien. — Sur rien et sur personne, ce qui signifie que je veux deux choses : l'une, que pendant mon trajet vos boulets passent par-dessus la tête de mes soldats: l'autre, que les troupes de la droite et le général en chef entendent que nous attaquons. »

Mon bataillon mis en mouvement sur quatre petites colonnes, précédées par quelques tirailleurs, je pris le commandement des deux de droite, et le chef de batail-

lon des deux de gauche, et, les faisant marcher de front, je me dirigeai diagonalement par la droite de la route de Capoue et par les jardins, à travers lesquels mes colonnes de la veille au soir m'avaient frayé des passages. Abrité contre le feu de l'artillerie ennemie par les arbres d'abord, puis par les Napolitains que j'allais attaquer, j'arrivai à ceux-ci sans perte, et, comme en les apercevant nous courûmes dessus en jetant de grands cris, ils furent abordés, enfoncés et culbutés en un moment. Restait l'artillerie reformée pendant la nuit, huit pièces à la place des onze que nous avions enlevées; elle fut prise à revers par mes voltigeurs, et tout ce qui la défendait fut tué. Ce coup de main, et ce ne pouvait être autre chose, exécuté avec rapidité et presque sans coup férir, je me jetai dans la place Capouane, où j'entrai à la tête de mes grenadiers et au pas de charge. N'ayant plus à m'occuper des maisons, je n'eus affaire qu'aux troupes et aux lazaroni; mais, d'une part, ils étaient ébranlés par ma brusque arrivée, par la perte de leurs canons, d'un bon nombre de leurs hommes, et par la vue des effroyables tas de morts dont tout ce terrain était couvert depuis la veille; de l'autre, ne pouvant croire qu'ils n'étaient attaqués que par un seul bataillon, ils nous prirent pour une avant-garde; enfin ils furent assaillis avec résolution, et, la distance ne permettant pas plus de tirailler que la situation ne le comportait, la baïonnette fit raison de ce dernier acte de résistance; en peu d'instants la place fut en mon pouvoir.

Je me hâtai d'envoyer au général Duhesme l'avis de ce succès et la demande de renforts, mais déjà plusieurs bataillons m'arrivaient par ses ordres. Le restant de la 27e légère, les 30e et 64e de ligne, trois pièces de notre artillerie légère et le 7e de chasseurs à cheval serrèrent sur moi; le bataillon de la 17e me quitta pour aller re-

joindre le colonel Broussier, à qui le général Duhesme le renvoyait; je ne me trouvais pas moins commander la plus grande partie de la division.

On conçoit cependant que je m'abstins de toute poursuite (1). Une poursuite ne pouvait être significative qu'en avant de la porte Capouane, mais de là partaient cinq rues divergentes; il aurait fallu former cinq colonnes sans pouvoir assigner de but à aucune d'elles. J'avais d'ailleurs l'ordre formel de ne pas quitter le faubourg, considéré comme le pivot sur lequel devaient se réunir, et se réunirent en effet les attaques de la droite. Je n'eus donc qu'à soutenir la fusillade et à repousser quelques assauts, notamment une agression de deux mille combattants, composés de Suisses et de lazaroni, qui se comportèrent avec la plus grande bravoure et se reployèrent dans le meilleur ordre.

Il y avait déjà longtemps que nous soutenions le feu continu des Napolitains lorsque je vis bon nombre de mes grenadiers se retirer : « Eh bien ! leur criai-je, vous vous trompez de route; l'ennemi n'est pas par là. — Nous savons bien où il est, me répondit l'un d'eux, mais nous n'avons plus rien à lui dire ! — Mon général, reprit un autre, nous manquons de cartouches. — Vous allez en recevoir, mais en attendant vous avez des baïonnettes. — Des baïonnettes contre des murailles ? — Et le feu des croisées, riposta un plaisant, on dit que c'est malsain. »

(1) J'ai toujours été pénétré de cette idée que l'absence de Broussier fut volontaire. En effet, il était évident qu'au moment où la droite attaquerait, et elle devait attaquer vers huit heures, la première de nos opérations aurait pour objet de reprendre le faubourg Capouan; or, il ne voulut pas courir la chance d'un insuccès, ou même d'une affaire ordinaire (et on ne pouvait plus en avoir d'autres), sur un point où moi, son inférieur, j'en avais eu une si brillante. Et voilà, ai-je pensé, pourquoi il disparut à la tête d'une colonne que sans cela il aurait fait commander par un chef de brigade.

Je sentais un courant de débandade qui cherchait à se manifester; à tout prix il fallait l'arrêter. D'autre part, je savais le grand parc vide, les munitions du parc de la division épuisées, et cependant plus la situation pouvait être critique, plus il fallait faire bonne contenance. J'avais mis pied à terre, et barrant la route à mes grenadiers : « Quand on est venu ensemble, leur criai-je, on ne s'en va qu'ensemble; je n'ai pas plus de cartouches que vous, et je reste. » Puis j'ordonnai de former en peloton les hommes qui se repliaient faute de munitions et je fis barrer les sorties du faubourg de Capoue par des pelotons de cavalerie.

Pendant que ces ordres s'exécutaient, je me trouvais pêle-mêle avec ces grenadiers, et le hasard me fit entendre l'un d'eux disant à un de ses camarades et à demi-voix : « Bah ! si je voulais des cartouches, je sais bien où j'en trouverais. » A l'instant je me retourne et, lui saisissant le bras, je l'invite à répéter ce qu'il vient de dire. Il ne me croyait pas si près de lui, et c'est en souriant de la manière dont il était pris qu'il répliqua : « J'ai dit, mon général, que si l'on voulait bien des cartouches, je crois savoir où l'on en trouverait. » Alors il m'apprend que, au delà de la porte Capouane, en tiraillant dans une rue qu'il me désigna, il a vu des civils se succéder dans une maison et en sortir chargés de petits paquets, qu'ils distribuaient aux lazaroni : « Et vous connaissez cette maison ? — Oui, mon général ! — Et vous pourriez m'y conduire? — Oui, mon général! — Eh bien! grenadiers, en avant; nous irons ensemble. »

Un bataillon de la 11e de ligne, appartenant à la première division, par suite d'un ordre mal donné ou mal exécuté, venait de m'arriver, et, en attendant qu'on le réclamât ou qu'il plût à son chef de s'en aller, je l'avais joint à une de mes réserves placée dans la rue qui se

dirige de la place Capouane vers le Vésuve. Je décidai de m'en servir pour mon expédition. Je fis donc prendre les armes à ses quatre compagnies de gauche, les voltigeurs y compris, et après avoir laissé pour le temps de mon absence le commandement au colonel Méjean, me mettant à leur tête et tenant toujours mon grenadier par la main, je débouchai de cette porte Capouane où convergeaient les feux des cinq rues, et, sous la protection d'une cinquantaine de tirailleurs, je me précipitai à toutes jambes vers la maison en question. Par bonheur, car il y a du bonheur en tout ce qui réussit, une partie des Napolitains, fuyant devant nous, prirent cette maison pour refuge, ce qui ne laissa pas le temps d'en fermer la porte. Une de mes compagnies s'y jeta avec moi pendant que les trois autres, restées dans la rue, soutenaient la fusillade, et tout ce qui se trouvait dans cette maison fut égorgé.

Mon grenadier ne s'était pas trompé : c'était non seulement un magasin, mais un atelier de cartouches; nous en trouvâmes un approvisionnement immense, et de plus je ne sais combien de barils de poudre, véritable fortune, puisque nous étions approvisionnés par nos ennemis eux-mêmes de munitions, avec lesquelles nous allions les détruire. On conçoit en quelle hâte je fis charger de cartouches tous les hommes entrés dans la maison; à peine chargés, je les renvoyai homme par homme à la place Capouane; une seconde compagnie fut successivement et de la même manière employée au même service; les voltigeurs le furent ensuite, et ce fut avec leur dernier peloton que je me retirai, faisant filer devant moi ceux de mes blessés en état de marcher, laissant les autres dans la maison que je fis occuper et garder par la quatrième compagnie restée la dernière dans la rue. J'avais convenu d'un double signal, pour le cas où sa

retraite deviendrait nécessaire par sa position ou par mes ordres, c'est-à-dire dans les hypothèses d'un incendie ou dans celle du départ du bataillon de la 11e, cas dans lequel elle serait remplacée par une autre.

Au nombre des maisons où, au delà du faubourg de Capoue, on continuait à nous faire le plus de mal, s'en trouvait une assez grande et qui, par quatre étages de feu, contribuait fortement à rendre l'avancée de la porte Capouane intenable. S'en emparer eût été meurtrier, l'occuper ensuite nous morcelait, et, profitant du remplacement de la compagnie de la 11e dans mon magasin de cartouches, j'ordonnai de me rapporter le plus de cartouches possible et deux barils de poudre. La nuit approchant allait doubler l'effet sur lequel je comptais. Les barils arrivés, pendant que cinquante hommes tiraient dans les fenêtres, j'ordonnai à quatre sapeurs de se porter rapidement à cette maison, d'en enfoncer la porte à coups de hache et de frayer ainsi la route à quatre canonniers, qui défonceraient les deux barils sous l'escalier, en allumeraient les mèches, puis se sauveraient. Tout cela s'exécuta tellement à point que mes hommes n'avaient pas encore repassé la porte Capouane quand l'explosion fit sauter non seulement tous les planchers de la maison, mais tous les lazaroni qui s'y étaient entassés, et les maisons contiguës se trouvèrent ébranlées. L'effet fut décisif; de cette rue, d'où nous avions été le plus incommodés, il ne nous vint plus un seul coup de fusil; bientôt même le feu des rues voisines, qui débouchaient sur celle-là, diminua assez pour que je pusse placer des postes avancés. L'espèce de répit que cette explosion me procura vint même d'autant plus à propos que la 64e me quitta pour renforcer encore le colonel Broussier, qui recevait enfin l'ordre d'attaquer le lendemain, à la pointe du jour, et d'enlever le pont de la

[illegible]

[illegible] ils comptaient encore sur l'inutilité de nos efforts; ils [illegible] et se persuadaient que notre destruction serait la prochaine conséquence.

[illegible] à peine [illegible] que nos postes furent assaillis avec un redoublement de fureur. Sur la droite le fort [illegible], que l'on parvint à aborder en comblant quelques parties du fossé et en le rendant praticable avec des charpentes, des débris de maisons ou des meubles, fut escaladé au moyen d'échelles, découvertes pendant la nuit, et enlevé à la baïonnette par le 11e de ligne; sa prise fut un coup de foudre pour les lazaroni, qui nous disputaient encore ce quartier de Naples et qui de suite furent [illegible] par l'artillerie du fort; pendant ce temps le général Kellermann achevait de nettoyer les approches du château, et d'enlever les dernières pièces de canon qui nous menaçaient encore de ce côté.

Sur la gauche, en ce qui me concerne, à l'exception

d'un seul, tous mes bataillons donnèrent; mais, grâce à mon artillerie légère, les rues adjacentes au faubourg de Capoue encombrées de nouvelles masses de lazaroni furent balayées de manière à me permettre enfin de me déployer au delà de la Porte. Quant à Broussier, qui pendant la nuit avait reçu les derniers renforts, il marcha dès la pointe du jour sur le pont de la Madeleine. Sans parler de six à huit mille lazaroni, six cents Albanais et six pièces d'artillerie concouraient à la défense du pont, et toutes ces forces opposèrent la résistance la plus opiniâtre et la plus longue. Plusieurs heures laissèrent la question indécise; enfin, nos trois pièces d'artillerie légère étant parvenues à ouvrir des vides dans les rangs ennemis, le colonel Broussier jugea que le moment d'en finir était venu, et six compagnies de grenadiers s'élancèrent au pas de course et franchirent le pont. Les six pièces qui le défendaient furent prises, et les lazaroni, malgré leur intrépide attitude, une fois abordés, furent enfoncés et bientôt écharpés par le 25e de chasseurs à cheval; dès lors, tout fut désastre pour ces misérables. Quant aux Albanais, ils conservèrent leurs rangs jusqu'au moment où ils se trouvèrent débarrassés des lazaroni, qui les avaient placés entre deux feux et tuaient quiconque se battait mal. Sitôt qu'ils virent leurs terribles surveillants renversés, ils se jetèrent tous à genoux et demandèrent grâce. On leur fit quartier, mais aucun d'eux n'étant rentré dans le fort del Carmine, où la cavalerie empêcha les lazaroni de se jeter, ce fort fut de suite occupé par un bataillon de la 17e. Il ne restait plus au colonel Broussier, pour accomplir sa triple mission, qu'à brûler le Picco-Molo, et il allait porter la torche au sein de ce repaire, lorsqu'un émissaire du général en chef l'arrêta.

En effet, à l'exception du centre de la ville et du quar-

tier des lazaroni, tout était vaincu; l'espérance l'était comme les hommes. Quelques milliers de forcenés hurlaient encore, mais leurs cris n'avaient plus d'échos, et cette dernière convulsion du monstre n'attestait que son agonie. Le général en chef, qui au dernier degré alliait les qualités qui honorent l'homme à celles qui illustrent le guerrier, était sans cesse porté à arrêter l'effusion du sang et les ravages de la guerre; dans l'espoir qu'enfin des paroles de paix pourraient être écoutées, il envoya des émissaires aux patriotes, aux personnages les plus influents; il persuada quelques prêtres à force d'argent, et, grâce à ces derniers, qui prêchèrent la soumission comme un effet de la volonté de Dieu, après avoir prêché la résistance au nom du même Dieu, le principal chef des lazaroni, Michele de Laudo, Michel pour nous, fut persuadé; à sa voix, le carnage s'arrêta.

C'est ainsi que, le 23 janvier 1799, s'accomplit cette prise de Naples, pour laquelle l'armée, ainsi que le chef de l'état-major général l'écrivit au ministre de la guerre, fit des prodiges et les généraux, comme l'écrivit le général en chef au Directoire, firent des miracles. Le général Duhesme arrivait alors dans le faubourg de Capoue, où il se montrait pour la première fois; il venait à peine de nous apprendre cette pacification presque aussi nécessaire aux vainqueurs qu'aux vaincus, lorsque le général en chef, suivi de tout son état-major, parut et s'arrêta au milieu des ruines, des débris et des trophées. Le général Duhesme alla aussitôt à lui, et, malgré la difficulté avec laquelle il parlait encore, il fit le rapport de ses opérations contre Naples; dans ce rapport, ma part fut relatée en termes les plus honorables, et le général Duhesme termina par ces mots hautement proférés : « Blessé, je n'ai pu conduire les attaques; mais, partout où était Thiébault, j'étais aussi tranquille que si j'y avais été moi-

même ! » A l'instant le général en chef, qui savait mon rôle depuis le commencement de la campagne et qui avait sous les yeux les irrécusables preuves des succès que j'avais remportés dans ce faubourg, témoin de cinquante-quatre heures de combats acharnés, le général en chef porta son cheval trois pas en avant et, m'apostrophant à haute voix, me dit : « Citoyen Thiébault, au nom de la République française et en vertu des pouvoirs dont je suis revêtu, je vous nomme adjudant général sur le champ de bataille (1). »

A peine cette nomination, la seule que dans ma vie j'aie vu faire de cette manière, fut-elle proclamée, le général Duhesme m'embrassa, et, pour que rien ne manquât à ce plus beau moment de ma vie militaire, il me dit : « ... Allons, voilà ce qui s'appelle arriver aux grades supérieurs par la belle porte. » Il était impossible de ne pas se sentir exalté dans un moment semblable, et je ne l'étais pas moins du grade même que de la manière dont je l'avais reçu, lorsque le général en chef, que nous avions suivi sur la place delle Pigne, fut assailli par quatre chefs de lazaroni, ayant à leur tête Michel, et qui, à grands cris et avec toute l'exaltation la-

(1) J'ai raconté comment, pour rendre plus rapide la nomination de Broussier au grade de général de brigade, le général Duhesme avait prêté à ce colonel les faits de ma première attaque de Naples ; de même, pour une même raison, il avait attribué à Ordonneau des mesures que j'avais dirigées à Chieti. Il aimait, selon ses convenances, à faire ces tripotages de pouvoir, entendant qu'on le laissât maître de dispenser la célébrité par les moyens qu'il jugeait bons ; il ne se cachait pas de ces emprunts, ainsi qu'on l'a vu par la manière dont il dicta ses rapports à mon secrétaire ; car au fond il était équitable, et se justifiait tôt ou tard en faisant décerner, pour chacun à son heure, la récompense due. On voit comment il s'en acquitta ce jour-là envers moi ; de même, je l'ai dit, sitôt Ordonneau nommé chef de brigade et Broussier général, il s'empressa de rectifier par de nouvelles déclarations celles qu'il avait notoirement faussées.

zaronique, le suppliaient d'envoyer une garde à saint Janvier. Cette demande accordée, et les regards du général en chef s'étant portés sur moi au moment où il cherchait à qui confier cette mission : « Prenez une compagnie de grenadiers, me dit-il, et conduisez-la vous-même et comme garde d'honneur au corps de saint Janvier; ces hommes vous guideront. »

Au premier coup d'œil, rien n'était plus simple; mais, dans cette ville livrée à l'anarchie, si les plus horribles excès venaient de s'arrêter, il s'en fallait encore que la soumission fût générale; de plusieurs côtés on entendait des reprises de fusillade; or, s'engager dans les rues les plus étroites, les plus tortueuses et les plus populeuses de cette immense capitale, alors que la paix qui s'était conclue sur des points extérieurs pouvait être ignorée et méconnue au centre, alors que des assassinats ne devaient pas encore être considérés comme des délits, s'y engager avec une compagnie de grenadiers, qui aux yeux de cette populace superstitieuse représentaient la haine de la religion et de la royauté, c'était plus chanceux que le général Championnet ne l'avait pensé. Je ne m'abusai pas sur la gravité de cette mission et je me fis remettre tout l'argent blanc que mes adjoints et secrétaires avaient sur eux; ensuite j'ordonnai à ce Michel et à ses acolytes de marcher devant moi, non seulement pour me guider, comme l'avait dit le général en chef, mais de plus pour proclamer la mission que j'allais remplir.

Notre départ fut facile. Bientôt cependant notre apparition devint un objet de curiosité pour les uns, d'irritation pour les autres, d'affluence pour tous, à ce point que de toutes parts on se précipitait vers nous; mais, à mesure que nous avancions, l'étonnement semblait de plus en plus se changer en fureur. Des hommes armés

ne tardèrent pas à paraître, et des cris menaçants à être proférés. La poussée devint telle que par moments, officiers et grenadiers, nous en étions à ne plus pouvoir bouger. A cheval et plus en vue que les autres, mes officiers et moi, nous fûmes mis en joue, et c'est alors que, la position devenant tout à fait critique, je fis renouveler l'annonce de ma mission, et, criant de toutes mes forces : « Viva San Gennaro ! » (Vive saint Janvier !) tout mort qu'il était depuis quatorze cent quatre-vingt-douze ans, je jetai en l'air, du côté des plus mauvaises figures et des maisons les plus menaçantes, une poignée de piastres ; quelle que fût l'exaspération de ces énergumènes, les piastres les alléchèrent, et les plus enragés, se trouvant les plus avides, se précipitèrent pour ramasser. La rue devint un peu plus libre, j'en profitai pour gagner du terrain. Quatre fois je fus réduit à cet expédient, criant plus fort en l'honneur du saint, et, quand enfin j'arrivai à l'église, c'était temps que mon défilé prît fin, car mes poches étaient vides. Tous ceux qui m'accompagnaient restèrent convaincus qu'un seul coup de fusil tiré devait être pour nous un signal de mort, et que ce premier coup de fusil, qui aurait entraîné les autres, mes précautions et mon subterfuge empêchèrent seuls qu'il ne fût tiré. Parmi mes officiers se trouvait le brave Girard, alors aide de camp du général Monnier, et qui, depuis la blessure de ce général, servait auprès de moi. Homme de cœur et vaillant officier, il ne m'avait suivi que pour partager des dangers sur lesquels il ne s'était pas trompé plus que moi ! Peu de jours après, il fut fait, à l'applaudissement de tous, chef de bataillon (1).

(1) Devenu lieutenant général, il termina sa carrière et sa vie sur un des champs de bataille de 1815, dans cette héroïque hécatombe de nos braves, derniers débris de notre gloire désormais sombrée !

Parvenu devant le portail de Saint-Janvier, je fis mett mes grenadiers en bataille et j'envoyai Girard, condu par Michel, informer de mon arrivée le cardinal Zurl le prélat vénéré de tous les Napolitains, et l'inviter vouloir bien concourir à ce que ma mission fût rempl avec la dignité et les convenances dont elle était susce tible. En effet, les grandes portes de la basilique ne ta dèrent pas à s'ouvrir, et le cardinal parut à la tête d son clergé, dans tout l'éclat de la plus grande pom sacerdotale ! Je lui annonçai alors à haute voix et d italien, pour que chacun pût m'entendre et comprendr la teneur de mes ordres, et, à la vue de cette multitu qui croissait sans cesse et qui en moins d'un instant e envahi l'église, je conduisis ma compagnie devant chapelle du saint. Pendant que l'on posait deux fa tionnaires en dedans de la grille et deux en dehor et qu'au pied de l'autel je m'agenouillais en priè je fis présenter les armes et battre aux champs ! d désigna ensuite un local dans lequel la compagnie placée et une chambre attenante pour les officiers. C objet réglé, je me concertai avec le cardinal pour qu moi parti et jusqu'à ce qu'il en fût autrement conve mes hommes fussent consignés, l'église fermée. Les o ciers et surtout mes grenadiers, peu coutumiers du s vice d'église, reçurent les plus sérieuses recommandati pour qu'aucun d'eux ne se permît la moindre plais terie et qu'aucun homme ne s'écartât, ce qui était t senti pour ne pas être littéralement exécuté.

J'eus besoin de Michel et de ses acolytes pour opé mon retour, comme j'en avais eu besoin pour ma ven je pus, grâce à leur aide et non sans de nouveaux d gers, retraverser cette foule encore menaçante, que ne pouvais plus occuper avec de la monnaie blanc mais enfin je rejoignis le général en chef, auquel j

comme tant d'autres, il fut nommé de suite général de brigade et presque aussitôt commandant de l'armée révolutionnaire, ramassis d'égorgeurs et de sacripants ! Je n'ai jamais oublié l'avoir rencontré au Palais-Royal portant à la boutonnière en décoration et très bien ciselée une petite guillotine ! Je le retrouvai ensuite à l'armée d'Italie, mais flânant à Venise et sans commandement! Je ne l'ai vu en ligne que pendant la campagne de Naples, comme général de brigade de la division Lemoine d'abord, puis placé momentanément à la tête de la première division ! Trente-six ans après, il est mort général de brigade, comme il était fait pour mourir avec ce même grade après cent ans et un jour d'ancienneté ! Ce n'était pas un méchant homme, et je ne dis pas qu'il ne fût brave; mais il manquait des qualités nécessaires pour jouer les beaux rôles; et ce qui pouvait uniquement le recommander auprès du général Championnet, c'était, il faut bien le dire, l'exaltation de ses opinions politiques. Cette vertu, si c'en est une, n'est pas celle qui vaut le plus en face de l'ennemi, et l'armée tout entière regarda les prises que fit le général Dufresse à Aversa comme des trouvailles et l'armure qu'il reçut comme une dérision. Tandis que toutes les autres récompenses étaient annotées et motivées dans le rapport du général en chef, le sabre d'honneur accordé à Léopold Berthier ne l'était pas; c'est qu'en effet un seul prétexte pouvait être invoqué, et qu'il aurait fallu le libeller ainsi : « Parce que cet officier est frère de son frère Alexandre. » Chef d'état-major général, Léopold Berthier avait peu de style et d'orthographe; comme militaire, aucun fait d'armes ne pouvait lui être attribué, pas plus qu'à son autre frère César, qui n'a jamais conquis non plus un seul des grades qu'il a reçus.

Enfin, puisque je dois avouer mes faiblesses aussi bien

thrin; de capitaine, l'aide de camp Ordonneau, e

Je ne me suis arrêté à cette énumération que pour av l'occasion de signaler l'impression qu'elle fit dans l' mée. La plupart des récompenses et des promoti furent accueillies avec joie; mais, par respect pour vérité, je dois dire qu'il manquait à ce tableau le gr de général de division pour le général Maurice Math et une armure d'honneur pour le général Kellerma L'armée sentit vivement ces deux dénis de justice; était embarrassé, comme humilié même d'avoir pa cipé à des grâces auxquelles des officiers généraux si d tingués, surtout si méritants, demeuraient étrange Beaucoup pensèrent, et le général Macdonald fit répé que c'était lui que le général en chef poursuivait d les officiers de sa division; mais cette assertion semble démentie par ce fait que Pamphile Lacroix, l'a de camp préféré du général Macdonald, fut promu pres en même temps au grade d'adjudant général. Quoi q en soit, ces deux récompenses, oubliées ou refusées, m quent à la gloire du général Championnet, et ce qui rend plus marquantes, c'est que les deux officiers gé raux qui en furent privés restèrent justes envers l général en chef, alors que lui, dans cette circonstance moins, ne fut pas juste envers eux.

Et cependant, à côté de ces lacunes, se trouvaient la liste de singulières faveurs. La prise des homme du matériel à Aversa, prise qui valut au général Dufr les armes d'honneur dues au général Kellermann, c prise s'était faite sans résistance. Le rapport par aussi de son habileté supérieure; or un tel éloge cadrait avec rien de ce qu'on pensait et de tout ce j'ai su de lui. Comédien à la Révolution et fort homme, il fut, à l'approche de la Terreur qui le éclore et sans que j'eusse su comment, jeté dans l'arm

comme tant d'autres, il fut nommé de suite général de brigade et presque aussitôt commandant de l'armée révolutionnaire, ramassis d'égorgeurs et de sacripants ! Je n'ai jamais oublié l'avoir rencontré au Palais-Royal portant à la boutonnière en décoration et très bien ciselée une petite guillotine ! Je le retrouvai ensuite à l'armée d'Italie, mais flânant à Venise et sans commandement! Je ne l'ai vu en ligne que pendant la campagne de Naples, comme général de brigade de la division Lemoine d'abord, puis placé momentanément à la tête de la première division ! Trente-six ans après, il est mort général de brigade, comme il était fait pour mourir avec ce même grade après cent ans et un jour d'ancienneté ! Ce n'était pas un méchant homme, et je ne dis pas qu'il ne fût brave; mais il manquait des qualités nécessaires pour jouer les beaux rôles; et ce qui pouvait uniquement le recommander auprès du général Championnet, c'était, il faut bien le dire, l'exaltation de ses opinions politiques. Cette vertu, si c'en est une, n'est pas celle qui vaut le plus en face de l'ennemi, et l'armée tout entière regarda les prises que fit le général Dufresse à Aversa comme des trouvailles et l'armure qu'il reçut comme une dérision. Tandis que toutes les autres récompenses étaient annotées et motivées dans le rapport du général en chef, le sabre d'honneur accordé à Léopold Berthier ne l'était pas; c'est qu'en effet un seul prétexte pouvait être invoqué, et qu'il aurait fallu le libeller ainsi : « Parce que cet officier est frère de son frère Alexandre. » Chef d'état-major général, Léopold Berthier avait peu de style et d'orthographe; comme militaire, aucun fait d'armes ne pouvait lui être attribué, pas plus qu'à son autre frère César, qui n'a jamais conquis non plus un seul des grades qu'il a reçus.

Enfin, puisque je dois avouer mes faiblesses aussi bien

que celles des autres, je rapporterai un fait personnel, parce qu'il me fournit l'occasion de peindre une fois de plus la nature simple du général Championnet. Ma nomination, faite sur le champ de bataille, avait été publiée par un ordre du jour du 5 pluviôse. Or l'ordre du jour annonçait à l'armée des récompenses supplémentaires, notamment celle de Gauthrin, nommé adjudant général et purement et simplement accolé à moi. J'en fus choqué; car non seulement, sur six actions saillantes qui m'appartenaient dans cette conquête de Naples seule, on n'en avait, dans le rapport qui me concernait, signalé que deux; mais de plus ma promotion, conquise sur le champ de bataille, servait à grandir le prestige de celle de Gauthrin, en faveur duquel aucune action sérieuse ne pouvait être relevée et qui avait gagné son avancement dans le cabinet, je ne sais sur quels dires du général Dufresse. Je ne pus ou ne sus m'en taire et j'allai me plaindre au général Duhesme, qui en parut contrarié et peiné. Fort de cette confirmation, j'osai présenter mes griefs au général Championnet et je lui dis, un jour, que la manière dont il avait daigné me nommer avait donné à mes yeux un tel prix à ma nomination que tout ce qui était de nature à altérer ce souvenir ne pourrait manquer de m'affecter : « Bah! reprit-il, l'important était d'être adjudant général, et vous l'êtes! Quant à la manière dont vous avez été nommé, l'armée la connaît, et mon rapport au Directoire a suppléé à un ordre du jour qui ne relate que les faits. » Le ton bienveillant, la franchise avec lesquels me fut faite cette réponse, me prouvèrent que le général en chef faisait dans son esprit la différence qu'il n'avait pas faite dans son ordre du jour, et je me déclarai satisfait.

Outre ces causes de griefs, bien des lacunes ou erreurs de détails se trouvent dans le rapport que le général

en chef dut rédiger, pour le Directoire, avant d'être assez exactement ou assez complètement renseigné. Ces erreurs, qu'il serait trop long de rectifier dans des *Mémoires,* je ne les mentionne que pour prévenir les historiens à quels points les documents officiels et paraissant les plus authentiques ne relatent que des vérités approximatives, ne fournissent que des preuves insuffisantes et perdent de leur valeur aux yeux des témoins qui ont été bien placés pour voir et pour savoir; à ce titre, des *Mémoires* sincères vaudront cent fois plus que toutes les archives d'un ministère.

Mais, pour en revenir aux dénis de justice dont la campagne de Naples, si glorieuse pourtant, devint le prétexte ou l'occasion, s'il en fut un que déplora l'armée et qui réjouit nos ennemis, ce fut celui dont le général en chef allait être la victime. Pour le récompenser d'un admirable triomphe il allait être destitué, mis en jugement avec les généraux Duhesme, Rey, Dufresse, Broussier, Bonnamy. Et cela, pourriture des pourritures, parce que Leurs Excellences le comte Merlin de Douai, Larevellière-Lépeaux et Barras le voulaient ainsi, le premier comme le Fouquier-Tinville des généraux, le deuxième je ne sais à quelle fin, le troisième pour affranchir par cupidité des misérables créatures de tout contrôle et favoriser des vols dont il partageait les produits; mais n'anticipons pas davantage sur la manière dont le Directoire en cette circonstance trahit la patrie et provoqua du même coup des désastres qui hâtèrent sa propre ruine.

CHAPITRE XV

Lorsque j'étais venu rendre compte au général Championnet de l'exécution de ses ordres, relativement à la garde de Saint-Janvier, il n'avait pu s'empêcher, comme je l'ai dit, de sourire de ce que la mission avait eu de prématuré. Il approuva, du reste, tout ce que j'avais fait et voulut bien ajouter : « Votre couvert est mis chez moi, et vous en profiterez quand vous voudrez. » J'allai donc me préparer au premier repas que j'eusse fait depuis quatre jours, et à ma première toilette depuis mon départ de Caserta.

A peine à table, le général en chef reçut plusieurs messages ayant pour but de l'inviter à se rendre le soir même à l'Opéra. C'était mêler les joies et les acclamations frénétiques aux lamentations retentissantes et aux gémissements de la douleur et de l'agonie. Jusqu'alors, à moins d'ordres contraires et positifs, lorsque nous prenions quelque ville, que ce fût même sans coup férir, la chute de cette ville avait toujours été marquée par la fermeture des spectacles; mais, à Naples, nous avions désarmé une effroyable anarchie; il paraît même que la nuit, qui commençait, avait été fixée pour le vol, le pillage et l'incendie; les gens de classe moyenne, tous ceux qui possédaient et dont nous nous trouvions avoir sauvé la vie et les biens, nous accueillirent comme des libérateurs. Voilà pourquoi, dans Naples fumante de car-

nage et même brûlant encore, notre entrée fit rouvrir l'Opéra et changer en véritable apothéose la représentation superbe à laquelle on nous convia. Je fus au nombre des officiers qui accompagnèrent le général en chef, et jamais je n'oublierai le coup d'œil de cette salle Saint-Charles, la plus grande qui existe, et qui était comble de monde et du plus beau monde. J'entends encore les assourdissantes acclamations au milieu desquelles le général Championnet fut reçu. A part les loges qui nous avaient été réservées et qui étaient celles du Roi, toutes les autres se trouvaient pleines de femmes les plus charmantes et les plus parées. Toutes ces femmes se levèrent à notre arrivée et firent spontanément lever tout ce que la salle contenait de spectateurs; des milliers de mouchoirs blancs s'élevaient et s'agitaient avec fureur, de sorte que la salle, éclairée par une triple illumination, semblait pavoisée du haut en bas. Enfin d'interminables vivats et bravos retentirent sans discontinuation pendant un demi-quart d'heure, et complétèrent sous ce rapport la scène à la fois la plus flatteuse et la plus extraordinaire.

Beaucoup plus occupés des spectateurs que des acteurs, on conçoit que la salle pour nous était la scène; aussi tout ce que je me rappelle de ce spectacle, c'est que l'on donnait le *Mariage secret*, en présence de l'auteur de cette ravissante musique (1). Le premier acte terminé, le général en chef se leva, salua à trois reprises cette nombreuse et brillante assemblée, et, salué avec transport, avec ivresse par ces trois à quatre mille assistants, spontanément levés, il se retira au milieu d'applaudissements,

(1) *Il Matrimonio segreto*, opéra-bouffe italien : livret de Bertatti, musique de Domenico Cimarosa. Ce petit ouvrage en deux actes est considéré comme un chef-d'œuvre; il fut représenté pour la première fois à Vienne en 1792. (Éd.)

de cris de vivats, dont il est impossible de donner une idée, et qui ailleurs qu'au pied du Vésuve et dans une atmosphère moins volcanique eussent été impossibles. Ils ne pouvaient avoir de point de comparaison que dans l'enthousiasme frénétique qui, dans cette même Naples, quatre mois et un jour auparavant, jour pour jour (22 septembre et 23 janvier), avait été témoigné à Nelson, à son retour d'Aboukir. Encore faut-il répéter que, par un contraste qui confond, tout cela avait lieu pour nous, neuf à dix heures après que, à coups de canon et de baïonnette, nous combattions encore en barbotant dans le sang de vingt mille des habitants.

Ce ne fut que le commencement des fêtes; des dîners splendides suivirent, et le prince Luca Caracciolo nous offrit, le 4 février, une chasse au lac d'Agnano. Cette chasse fut admirable par l'endroit où elle eut lieu et par le nombre des jeunes dames qui s'y trouvèrent. Un festin succéda et nous fut servi dans une tente magnifique. Enfin la fête se termina par un bal somptueux qui, donné dans le palais du prince à Naples, dura une grande partie de la nuit.

Chaque jour amenait de nouveaux hommages et des réjouissances nouvelles. Jamais les chefs d'une armée étrangère, ennemie, ne furent les objets de plus d'empressement, de plus de galanterie; jamais il n'y eut, sous ce rapport, une rivalité plus active entre les personnages du plus haut rang. Ainsi l'élite de la population se donnait à nous ou plutôt nous adoptait; car c'est vraiment nous qui avions l'air d'être conquis, et Naples recommença pour nous les délices de Capoue, heureusement sans les mêmes conséquences. Le général Championnet, au reste, était fait pour justifier une semblable réception. Ami de l'ordre et de la discipline, ennemi de tous les abus, implacable pour les voleurs, ferme et bon

à la fois, juste et loyal, il se montrait envers les Napolitains administrateur aussi éclairé que général habile.

Quant à moi, le désir de jouir avec quelque publicité de la récompense honorable que je venais de recevoir, la possession de cette ville théâtre de tant de souvenirs, la magnificence des sites au milieu desquels elle se trouve jetée avec tant de coquetterie, toutes ces causes développèrent en moi une velléité de relations portée à ce point que, pour ainsi dire à peine descendu de cheval, j'avais fait appeler un jeune prélat, nommé Michel Lagreca, homme distingué et fort aimable, que j'avais vu fréquemment à Rome. J'acceptai avec empressement l'offre qu'il me fit de me présenter à la femme de son frère aîné, la baronne de Polignano, et à l'une de ses sœurs, la duchesse de Parabita. La première, femme de vingt-six ans, belle, douce, portait sur sa physionomie le caractère des vertus que les calamités désolant le pays lui fournirent l'occasion de pratiquer d'une manière vraiment touchante. La dernière n'était pas moins bonne; l'excellence de son cœur, son égalité parfaite, donnaient à sa société un agrément qui lui dévouait tous ceux qui avaient été à même d'en apprécier le charme; elle recevait donc beaucoup de monde. Sans doute, la présence d'une armée étrangère diminuait ses relations; mais sa maison continuait à réunir, en dépit des circonstances, beaucoup de cavaliers surtout. Je citerai d'abord son mari, homme assez nul, ses trois frères, Michel Lagreca et le baron Polignano, que j'ai déjà nommés, puis Luigi, qui, suivant son frère Michel, avait tout juste assez d'esprit pour être attrapé par tout le monde; un prince mpérial, dont le titre faisait le principal mérite; le général Kriege, Suisse depuis son enfance au service de Naples, recommandable sous une foule de rapports et qui, quatre ou cinq mois après, fut tué lors de l'attaque

du pont de la Madeleine par l'armée du cardinal Ruffo; un comte Scheel, Danois, qui, depuis trois mois, restait à Naples pour y pleurer aux genoux d'une dame; le baron de Ricciulli, Calabrais, le lieutenant Kierelli, Sicilien, MM. de Sozzi, officiers de marine, Toscans d'origine, et dont je devais être parent; Pagni, capitaine d'infanterie, Napolitain, auxquels j'ajouterai les capitaines Piquet et Dath, Belges tous deux, mes adjoints.

En femmes, la société de Mme Parabita était moins nombreuse. Encore ne parlerai-je que de deux de ces dames. L'une d'elles était une Mme Cetto, femme d'esprit, très vive, ayant conservé à quarante ans la gaieté de la jeunesse et employant le crédit de son âge à faire exécuter tous les projets d'amusement que l'on pouvait concevoir. L'autre était une jeune Milanaise, de la maison des Médicis, épouse de ce baron de Ricciulli et l'idole du comte Scheel; beauté orientale et inspiratrice, s'il en fut au monde, par cette fraîcheur, cet éclat, ces grâces que l'art ne donna et ne copia jamais. Elle était d'une taille admirable, sans être très grande, et sa physionomie, aussi difficile à décrire qu'à peindre, offrait un mélange heureux de la vivacité de ses impressions, de la force et de l'extrême sensibilité de son caractère.

Jamais je n'ai rien éprouvé que je puisse comparer à l'impression qu'elle fit sur moi lorsque, dans la chaleur de notre premier entretien, elle fixa tout à coup mes regards, mon âme et ma pensée. J'avais admiré sa figure, sa taille et ses manières, au moment où elle était entrée chez Mme Parabita; dès son début j'avais senti en elle le don si rare de conversation attachante; mais lorsque, animée par le sujet, elle rappela les horreurs dont notre entrée à Naples avait arrêté le cours, j'avoue que je fus également frappé de la force de ses tableaux qui révélaient un esprit si juste, si ferme et si décidé;

de même je fus ému des larmes que lui arracha le souvenir des victimes.

La révolution qui se fit en moi fut telle que, troublé au point d'être mal à mon aise, je profitai du premier silence pour me lever et pour aller recueillir mes sens dans une pièce voisine. Michel Lagreca survint; je l'interrogeai, il me donna les quelques renseignements désirables : nous rentrâmes au salon, et la soirée se passa pour moi à compléter les observations que j'avais déjà faites à l'avantage de Mme Ricciulli. Je remarquai le peu de sympathie existant entre elle et son mari, qui d'ailleurs ne me parut avoir rien d'aimable ni dans les formes ni surtout dans le ton qu'il affectait vis-à-vis d'une si charmante femme. Pendant trois semaines je me retrouvai sans cesse avec Mme Ricciulli, chez Mme Parabita, au spectacle, chez Mme Polignano, ou dans nos parties de campagne, au lac d'Agnano, à Pozzuoli, et ceci me ramène à parler de quelques faits, frivoles sans doute, mais auxquels, dans mon esprit, s'associe le souvenir de l'adorable Pauline Ricciulli et que, pour cette raison, je me plais à raconter.

Peu de jours après notre entrée à Naples, Piquet était venu pour dîner avec moi. J'étais invité chez la duchesse de Parabita, je montais en voiture pour me rendre chez elle; je le dis à Piquet, en ajoutant : « Vous voyez, mon cher, que nous ne pouvons dîner ensemble aujourd'hui. — Moi, mon général, me répondit-il en riant, je ne vois pas cela du tout. — Voudriez-vous que je vous menasse dans une maison où je vais pour la première fois? — Pourquoi pas? — Et en redingote peut-être? — Raison de plus. — Vous perdez la tête. — Non; mais vous, ne perdez pas l'occasion de substituer un dîner amusant à un dîner maussade... Emmenez-moi, vous imputerez à ma surdité mon obstination à vous

suivre, et pour le reste laissez-moi faire. » Nous arrivons. En saluant la duchesse, je lui parle de mon embarras, de mon regret de n'avoir pu me débarrasser d'un malheureux officier dont la surdité devient totale et qui, m'ayant aperçu comme je descendais de voiture à la porte, m'a suivi, quelque chose que j'eusse pu lui dire. Elle me répond avec une extrême obligeance et fait signe à Piquet qu'il est le bienvenu. Alors il feint de croire que ce geste a sa redingote pour objet et, de l'air le plus confus, il répond : « Sans doute, madame, mon costume est bien inconvenant, mais ce n'est pas de ma faute, c'est de la faute de mon général qui m'amène de force; oui, madame, de force. » On part d'un éclat de rire, et Mme Parabita se retourne pour sourire à son aise. Vingt quiproquos se succèdent et continuent de même à table.

Au dessert, je parle de sa voix, et de manière à donner le désir de l'entendre. A force de s'égosiller, un de ses voisins croit lui avoir fait comprendre qu'on le prie de chanter : « Oh ! que ne le disiez-vous ! » lui répondit-il. Puis, s'adressant à Mme Parabita : « Je suis tout à vos ordres; mais ma timidité est extrême, et, à moins qu'une de ces dames ne veuille commencer avec moi par un duo, il est impossible que je chante. » Aucune ne savait ou ne voulait chanter. Mais, leur dis-je, observez qu'il suffit d'en faire le semblant, d'ouvrir la bouche en cadence, de faire quelques gestes et quelques mines, et il croira que vous chantez; c'est plus facile que de faire entendre raison à ce maudit sourd. » Mme Cetto se prête à ce rôle; on la place au milieu de la table, en face de la duchesse; à force de cris, on convient d'un duo. Piquet demande à la dame qui était censée devoir chanter avec lui de lui indiquer ses rentrées par un petit coup sur le bras..., « car je vous avouerai, lui

dit-il à demi-voix, que par moments j'ai l'oreille légèrement endurcie. » Le duo commence, et nous eûmes l'une des scènes les plus comiques qu'on puisse imaginer, et pour moi plus comique que pour aucun autre.

Le duo fini, Piquet complimente sa prétendue chanteuse, lui observant seulement l'oubli d'un petit bécarre; ensuite il chante plusieurs morceaux, et notamment cet air d'*Anacréon :* « Laisse en paix le Dieu des combats », comme jamais Lays ne l'a chanté. On fut ravi; mais plus on admira, plus on s'apitoya sur son infirmité. Mme Cetto parla d'un moine réputé pour la cure des surdités. Le lendemain, on fit venir, de dix lieues, ce praticien célèbre, et nous eûmes une nouvelle comédie digne de ce qui l'avait précédée. Cette plaisanterie dura cinq jours, au bout desquels Piquet fit tout à coup l'homme guéri, et puis refit le sourd, et, lorsqu'on ne savait plus où l'on en était avec lui, au milieu de tous ceux qu'il avait trompés, il quitta brusquement son rôle en riant aux éclats; et cela à l'indicible étonnement de tous et surtout de Mme Ricciulli, qui s'en divertit plus que personne.

J'ai dit que Mme Ricciulli assistait à la chasse qui fut donnée à Agnano en l'honneur du général en chef. Le luxe des équipages et des chevaux, le site enchanteur et célèbre, le temps qui, pour la saison, fut miraculeux, tout contribuait à faire de cette fête un admirable spectacle; mais, par une inexplicable fatalité, les piqueurs ne purent découvrir aucun sanglier. Ainsi et après de vaines recherches, on vit de tous côtés les chasseurs et les chiens revenir fort tristement à l'endroit où les dames et les principaux personnages invités attendaient la chasse promise. Le désappointement était complet. S'il n'y eût eu que des officiers et quelques seigneurs napolitains, j'en aurais facilement pris mon parti; mais

vis-à-vis des dames, vis-à-vis de Mme Ricciulli surtout, j'aurais été fier de changer en réussite cet insuccès : « Comment, dis-je alors à tous les gardes, vous ne connaissez donc aucun repaire? » Ils en connaissaient au haut d'une montagne qui, d'après eux, était inaccessible. « Ah bah, répliquai-je, inaccessible ! guidez-moi, et nous y arriverons. » Nous partîmes, Léopold Berthier, deux guides et moi. Le début n'offrit que les difficultés d'une montagne ordinaire et très boisée. Cependant la pente devint de plus en plus abrupte et le fourré plus épais; bientôt nous eûmes besoin des arbres pour nous soutenir; enfin l'escarpement devint tel que, abandonnés par Léopold Berthier, mes deux guides et moi, nous n'achevâmes ce trajet qu'en gravissant de branches en branches et en ne trouvant presque plus la possibilité de mettre un pied par terre. C'est ainsi que nous arrivâmes à une espèce de trou aboutissant à un repaire. Là mes guides m'arrêtèrent, et avec de telles instances que je compris que, sans folie, on ne pouvait aller plus loin. J'avais un couple de chiens admirables de la plus forte taille, peut-être les deux plus parfaits de la meute de Caserta pour la chasse du sanglier. Ils étaient parvenus à me suivre; dès que je fus arrêté, ils me dépassèrent, mais à peine d'un demi-pas et avec une réserve qui annonçait le danger. Évitant de se placer l'un devant l'autre, n'avançant que le nez et prêts à reculer, ils se mirent à aboyer et à hurler de toutes leurs forces. Presque aussitôt un sanglier s'élança, déchirant l'air, et passa devant moi si rapide que je ne le vis pas; quant à mes chiens, ils se précipitèrent à sa suite et disparurent. Il ne fallait plus que rejoindre la chasse. Mais si gravir avait été difficile, descendre fut périlleux, et j'eus la plus grande peine à rejoindre mes chevaux. Là, guidé par le bruit lointain des cors, des

aboiements et les cris, j'arrivai au moment où mes deux braves chiens coiffaient le sanglier.

Bien entendu, en proclamant le fait, on nomma le maître des chiens; on convint aussi que, sans le sanglier aussi péniblement débusqué, il n'y aurait pas eu de chasse; toutefois, comme je ne pouvais me faire gloire de mon agilité, dont le mérite revenait non pas à moi, mais à la nature, on se doute, d'après ce que j'ai dit, pourquoi et vis-à-vis de qui je fus content du succès et de l'hommage qu'on m'en fit.

Au reste, cette chasse devait me faire avancer dans les grâces de Mme Ricciulli, et, bien que l'incident final ait bien peu de valeur, il fut pour moi l'occasion de le raconter à cette dame, de la distraire quelques instants et de saisir sur sa physionomie ces jeux si variés qui se traduisaient en sourires d'un charme irrésistible.

Je l'ai dit, la chasse, suivie d'un festin, s'était terminée par un bal à Naples. Il était plus d'une heure du matin lorsque je quittai ce bal; j'habitais le palais du duc de Gravina, édifice fort noble, construit autour d'une cour carrée entièrement dallée et dans laquelle les voitures n'entraient pas. J'étais donc descendu à la porte, et mon valet de pied ayant suivi la voiture dans le bâtiment où étaient les remises et les écuries, je me rendais seul à mon appartement. A l'exception de deux factionnaires qui gardaient ma porte, tout le monde dormait; les premières lampes des vestibules s'étaient éteintes, et celle du grand escalier de droite, que je devais atteindre au bout d'une colonnade qui régnait sous tout le devant du palais, finissait de brûler lorsque j'arrivai : je m'avançai donc à travers les ténèbres. Tout à coup une des dernières lueurs de cette lampe me découvre une figure de grandeur plus qu'humaine qui, le bras tendu vers moi et d'un doigt impératif, paraissait m'ordonner

de m'arrêter. Aussitôt une obscurité profonde succèc à cette faible clarté, la vision disparaît, et je me figu que cette apparition n'a été qu'une illusion; mais u lueur nouvelle rend toute son évidence à la réalité me représente de nouveau mon spectre ou mon fantôm dans la même attitude, plus noir que la nuit même, le doigt si près de mon visage qu'il me semble avo marché sur moi. A l'instant je crie : « Qui vive? » et saisis ce doigt énorme que je sens froid comme la mor J'appelle..., mais déjà mon valet de chambre, éveil par le bruit de la voiture, descendait au-devant de mo deux bougies à la main, et éclairait une statue de bron que, dans la journée et à mon insu, on avait plac provisoirement sous ces colonnes. Maintenant, comn me le fit observer cette judicieuse et charmante Mme Ri ciulli, si je n'avais pas logé dans ce palais, si par pusi lanimité je m'étais retiré, si j'avais quitté Naples ava d'avoir pu vérifier ce que j'avais vu et touché, je ne sa comment on me persuaderait aujourd'hui que je n' pas eu une apparition absolument réelle.

Cependant, tout pénétré que j'étais des grâces m veilleuses de Mme Ricciulli et sous l'impression trouble amoureux, d'émotion admirative, les plus vi lents que j'eusse encore ressentis de ma vie, je n' étais pas moins occupé par des devoirs pressants et p le travail d'un service accablant.

Après avoir conquis Naples, il fallait qu'on en res maîtres. Le pavillon tricolore flottait sur les qua forts où nos troupes tenaient garnison; mais, pour que général en chef eût achevé sa tâche miraculeuse, il fallait fonder la République parthénopéenne qu'il p clama de suite. D'autres soins l'occupaient encore devait contenir Naples et ses environs, qui au nord, midi et à l'est, en font pour ainsi dire une ville de h

lieues de rayon; il fallait faire vivre Naples, rétablir les communications avec Rome et la haute Italie, répondre à tous les besoins des troupes, réorganiser l'armée, se préparer à achever et à consolider la conquête du royaume. Avec le faible nombre de troupes que nous possédions, c'était une entreprise peu facile.

Les portes de la ville furent gardées; indépendamment des postes particuliers, des gardes et des patrouilles continuelles, des réserves stationnèrent sur les principales places; deux camps furent établis aux environs; nos communications avec Capoue furent assurées par des cantonnements échelonnés; enfin le général Rey continua à agir avec sa division entre le Garigliano et le Volturne.

Comme il ne fallait pas laisser vagabonder des imaginations aussi ardentes que celles des Napolitains, le jour même de notre entrée à Naples, un gouvernement provisoire avait été établi par le général en chef pour pourvoir au besoin de la nation et préparer la constitution définitive de l'Etat. Cette tâche fut confiée à vingt-cinq personnes qui, réparties en comités de l'intérieur, de la guerre, des finances, de la justice et de législation, dirigèrent l'administration et, réunies, formèrent l'Assemblée législative. Au nombre de ces législateurs gouvernants, se trouvait un M. Laubert, Napolitain d'origine, né en France, pharmacien en chef de l'armée et non moins remarquable par sa capacité que par son énergie et sa vertu stoïque. Outre les comités, on créa une municipalité de trente membres dont Michel Lagreca fit partie.

Mais, par suite de tant d'urgence et quelques efforts que l'on pût faire, il était impossible qu'il n'y eût pas des mesures ou tardivement prises ou mal exécutées, et il en fut qui m'entraînèrent à deux démarches que je veux rappeler.

On sait que le général en chef m'avait dit que mon couvert serait toujours mis à sa table. Pour ne pas laisser perdre mon droit à cette faveur, dont j'usai avec réserve sans en faire une obligation ni pour le général en chef ni pour moi, je m'étais rendu à son dîner le 23 janvier. Or le hasard voulut qu'en quittant la table il parlât de la presque impossibilité où il se trouvait de suffire et de penser à tout, dans des premiers moments d'organisation, ce qui m'entraîna à lui dire que, s'il le permettait, il n'y aurait sans doute personne qui ne se fît un devoir de lui soumettre ce qui semblerait digne de lui être communiqué : « Eh bien, me répondit-il, avec sa bonté accoutumée, mais après m'avoir fixé un instant, je vous autorise à m'écrire ce qui vous semblera tel. »

A commencer du surlendemain, je profitai de cette latitude. La première proposition que je lui fis mérita son approbation, et cependant j'ai sous les yeux la minute de la lettre que je lui écrivis, et je suis confondu de ce que cette lettre a de leste et de positif. Elle supposait de ma part trop de suffisance et de hardiesse; devenu lieutenant général, je n'aurais jamais écrit à mon général en chef, comme je le fis deux jours après avoir cessé d'être chef de bataillon par ma nomination émanée de lui et non encore confirmée; de même que moi, général en chef, je n'aurais autorisé personne à m'écrire de semblables lettres. Mais telle était la bonté, je dirai plus, l'élévation d'idées du général Championnet, qu'il ne voulut voir que l'intention et le fond, sans s'offenser de la forme.

Ma proposition avait trait d'abord au désarmement, qui, opéré le lendemain de notre entrée à Naples, l'avait été de manière à faire plus de mal que de bien. Le croirait-on? On s'était borné à prescrire de porter les armes aux corps de garde; de fait, les hommes honnêtes ou

timides, ceux dans les mains desquels les armes n'avaient aucun inconvénient se hâtèrent de les déposer ou simplement de les jeter dans un de ces corps de garde quelconques, sans que note en fût prise ou que des reçus fussent donnés; mais les plus dangereux avaient gardé leurs armes ou même en avaient volé ou mieux encore acheté à nos soldats. A l'exposé des faits j'ajoutais sur le ton de confiance impertinente que j'ai signalé : « Ce désarmement, facile avant-hier, ne le sera plus demain, et plus tard deviendra impossible. Déjà les lazaroni relèvent la tête et deviendront d'autant plus menaçants qu'ils ne trembleront plus. Une telle remarque est grave. Comment ne pas considérer que cette population immense, encore fumante de sang français, plus contenue que soumise, plus irritée qu'humiliée de la défaite, et dévouée à des prêtres qui nous haïssent, sera toujours prête à prendre les armes dont elle connaît l'usage et qu'elle a maniées avec fanatisme ! » Bien que j'eusse l'air de lui faire d'abord la leçon, le général en chef adopta les moyens que je lui soumettais ensuite; ils furent exécutés le lendemain.

Je proposai encore la rédaction immédiate d'instructions, faute desquelles tout était confusion et conflits dans les rapports entre l'armée et la municipalité, surtout relativement aux logements que l'on prenait et que l'on échangeait de la manière la plus arbitraire, sans en référer à aucune autorité; il était utile, sinon indispensable, de classer les logements et de faire viser les billets par un officier supérieur de la place.

Je signalai la nécessité d'organiser la police de la place, dont personne ne s'occupait encore et qui devenait d'autant plus urgente qu'on se mettait à porter ostensiblement des uniformes inconnus, des cocardes noires, des plumets blancs, et que tous les conciliabules du monde

auraient pu être tenus à Naples sans que personne en eût été informé.

Enfin je mentionnai les distributions de vivres et fourrages, devenues l'occasion de pillages; les intéressés se servaient eux-mêmes et ne laissaient que ce qu'ils ne voulaient pas prendre, donnant en place de reçus qui pussent constater les quantités livrées, des chiffons portant ces mots : « Bon pour les rations qui me reviennent », avec des noms imaginaires pour signatures.

Ma seconde lettre, datée du 27 janvier, concerna à la fois les postes de police et de sûreté, la garde des autorités et le service de nuit. Ce dernier seul faisait mettre sur pied extraordinairement trois mille hommes; la garde des autorités employait des bataillons et ne donnait aucune sécurité; les postes de police et de sûreté avaient été multipliés outre mesure et ne pouvaient guère que compromettre les hommes qui les composaient; le général Dufresse, commandant la place de Naples, ne cessait de demander des renforts pour chacun de ces services; les généraux commandant les troupes et les chefs de corps réclamaient contre une obligation aussi fatigante, et le général en chef, sur mes propositions, ordonna la réglementation suivante :

Les postes de police et de sûreté seraient diminués et établis dans des bâtiments susceptibles ou pouvant être rendus susceptibles d'une défense de douze heures; les trois mille hommes extraordinairement employés au service de nuit seraient remplacés par cinq colonnes mobiles, composées chacune de cent vingt-cinq hommes d'infanterie et de vingt-cinq hommes de cavalerie, marchant avec des guides; elles se réuniraient chaque soir à dix heures sur des points toujours différents et, par suite d'itinéraires qui jamais ne seraient les mêmes, parcourraient jusqu'à cinq heures du matin la ville dans

tous les sens, et cela en faisant d'heure en heure des stations, qui naturellement auraient principalement lieu dans les quartiers dont on se défiait le plus. A chaque place ou carrefour, marqué comme point de station, ces colonnes s'arrêteraient, éclairant par de petites patrouilles toutes les rues avoisinantes, puis, après avoir constaté la tranquillité entière, elles se porteraient sur d'autres points; ainsi, pouvant être attendues partout, elles avaient là où elles n'étaient pas presque autant d'action qu'où elles étaient. Enfin chacun des commandants de ces cinq colonnes, instruit de la marche des quatre autres, savait sur quels postes, réserves et quartiers il pouvait au besoin se replier (1). Enfin le nombre des postes d'honneur et de garde fut restreint autant qu'il put l'être; mais ces postes, composés de compagnies entières, furent casernés dans les hôtels ou palais occupés par ceux à qui ils étaient dus, et, suivant les grades et les fonctions, il y fut joint une section ou un peloton de cavalerie. J'avais de cette sorte une compagnie de grenadiers et trente dragons, casernés dans l'hôtel du duc de Gravina où je logeais. L'avantage de cette mesure est palpable; le service des compagnies se faisait sans déplacement ni fatigue; logées de la manière la plus saine, elles se trouvaient sans cesse sous les yeux de leurs officiers et des chefs qu'elles gardaient (2); de plus, leurs officiers, ayant le couvert à la table du chef qu'ils veillaient, n'avaient plus de prétexte pour s'éloigner. Tous les chefs étaient donc protégés contre

(1) Chacun des quartiers de troupes avait un piquet et deux pièces de canon. Dix ans après l'occupation de Naples et pendant les vingt derniers jours de notre occupation de Lisbonne, je fis avec un égal succès adopter la même mesure, la seule à prendre dans une grande capitale menaçante.

(2) En outre, ces compagnies étaient journellement visitées et inspectées par les chefs de leur demi-brigade.

une tentative populaire ; Naples était semée de points facilement occupés, capables de toute la résistance nécessaire ; encore et grâce à nos quartiers de troupes, tous les points purent être éclairés de nuit par des patrouilles continuelles et par des sentinelles volantes, ce qui centuplait l'effet des colonnes mobiles.

Le désir que j'avais d'être utile et de prouver sans cesse que mon grade n'était pas une récompense usurpée, ce désir avait été secondé dès mon entrée à Naples par une circonstance des plus heureuses. On se rappelle Michel, ce chef des lazaroni qui, à la tête des trois autres chefs de cette populace, avait assailli le général en chef à son arrivée sur la place delle Pigne et, à force de cris, avait obtenu la garde d'honneur que j'avais conduite au tombeau de saint Janvier ; il m'avait servi de guide pendant cette dangereuse mission et avait puissamment contribué à me sauver. Eh bien, ce Michel avait, depuis ce jour, conçu pour moi un véritable enthousiasme, et ce qui acheva de me le dévouer, c'est que ce fut sur ma demande qu'il fut nommé chef des lazaroni, qu'il eut, je crois, mille ducats de traitement et pour uniforme une veste de chasse et un pantalon de drap vert avec gilet écarlate, le tout galonné en argent, des bottes, un chapeau à trois cornes brodé et surmonté d'un panache, plus un grand sabre à large ceinturon, argent et rouge ; un col noir et des épaulettes de colonel (1) complétaient

(1) Le maréchal Macdonald s'est attribué l'honneur de cet enrôlement ; voici en quels termes : « Je parvins à maintenir la tranquillité parfaite de Naples au moyen d'une garde nationale que je formai et du chef des lazaroni que je gagnai par des présents et en lui conférant le grade et les marques distinctives d'un colonel. » A cette affirmation si brève les détails longs et précis rapportés par Paul Thiébault viennent opposer le plus formel démenti. Entre les deux versions le lecteur discernera facilement celle qu'il doit choisir. (Éd.)

son costume, sous lequel il avait l'air d'une caricature et de plus éprouvait une véritable torture, accoutumé qu'il était à vaguer sans cesse presque nu; mais, quoique dans cet accoutrement il ne pût faire un pas sans suer toute son eau, il était loin de se plaindre; il fut même un des hommes les plus utiles que l'on pût avoir à Naples. On l'appelait « le Fou », par suite de son exaltation volcanique; mais ce fou actif, très intelligent, dévoué, intrépide, savait tout ce qui se tramait parmi les gens de son espèce et m'informait exactement de tout.

Chaque matin, sept heures sonnant et jusqu'à mon départ pour la Pouille, départ après lequel je le perdis de vue, il arrivait chez moi en grande tenue. Il traversait l'antichambre sans regarder mes domestiques, les salons sans daigner répondre aux questions que mes adjoints ou secrétaires pouvaient lui faire, et arrivait droit à mon lit. C'est lui qui me fit connaître la nullité du désarmement qui avait été fait et la nécessité de le refaire; de même que ce fut lui qui, d'après mes instructions, en surveilla l'exécution. C'est lui qui me révéla le désordre des distributions et les clameurs qu'il produisait; c'est lui qui me signala l'opposition des plumets blancs, des cocardes noires et rouges et du mauvais effet qu'ils faisaient. Bref, c'était un espion auquel rien n'échappait. Aussi quand il m'avait dit : « Naples est tranquille », étais-je certain que le calme régnait partout; mais, du moment où quelque agitation se manifestait, il accourait pour me le dire, pour me faire connaître le quartier, les chefs, les projets et jusqu'aux moyens à employer pour tout réprimer. Bien entendu, le général en chef était de suite informé par un rapport dont je chargeais presque toujours Michel, qui d'ailleurs n'avait pas moins d'énergie pour châtier que pour découvrir.

Selon Jean La Cecilia, ce Michel serait devenu l'un des secrétaires du général Championnet, et un des trois autres chefs des lazaroni, Pagliacella (la petite paille), aurait été nommé juge de paix ! Je ne sais rien de ce fait; mais quant à Michel, l'assertion est fausse, car il ne savait pas écrire. Homme de résolution et d'action, il lui arriva après le départ du général Championnet de calmer à lui seul une insurrection qui pouvait devenir sérieuse. Notre mauvaise fortune ne l'ébranla pas. Fidèle à la République qu'il avait servie, que par son miracle saint Janvier acheva de sanctionner, il se battit pour elle, comme il s'était battu contre nous, et ce qui compléta son apologie, c'est que, après la prise de Naples par le cardinal Ruffo, il fut massacré et donné en pâture à des chiens. Son portrait qui, certes, n'a jamais été fait, existe par celui de M. de Charette (1). C'était la même taille, la même corpulence, les mêmes traits, surtout le même œil, ce qui ne prouve pas que la figure de M. de Charette fût très noble, ni que celle de Michel ne fût pas caractéristique. Leur destinée établit entre eux un nouveau rapport. Chefs de gens qui, sans être des soldats proprement dits, n'en étaient pas moins terribles, et quoique dans des positions sociales totalement différentes, tous deux se signalèrent par un dévouement, par une vaillance qui en cas de succès font les héros, en cas de revers les criminels, et qui de l'un et de l'autre firent des victimes.

Le général Championnet avait certes donné à presque tous ceux qui s'étaient distingués de grandes preuves de satisfaction, tant par des mentions honorables et par des promotions qu'il avait faites sur le champ de bataille,

(1) Front bas, nez fortement retroussé, bouche plate, tels étaient les traits de Charette, qui de profil offrait une certaine ressemblance avec les grands fauves félins. (ÉD.)

que par celles qui étaient devenues nécessaires pour compléter ses cadres d'officiers; néanmoins, pour achever de s'acquitter envers tant de braves, il arrêta de donner des gratifications à ses officiers généraux et supérieurs; mais, pour que la France et l'armée n'y perdissent rien, il disposa à cet effet d'une somme qui se trouva hors des caisses publiques et qui resta en dehors des contributions que le pays devait payer.

Le taux de ces gratifications fut fixé, savoir : chaque chef de bataillon à deux mille francs; chaque chef de brigade à six mille francs; chaque adjudant général à douze mille francs; chaque général de brigade à vingt mille francs; chaque général de division à quarante mille francs; base d'après laquelle j'avais à recevoir deux mille francs, si ma part était fixée d'après le grade dans lequel j'avais rendu quelques services; six mille francs si à mon égard on adoptait un intermédiaire, et douze mille francs si l'on me faisait la grâce de me traiter d'après un grade dont la possession provisoire était une faveur et dans lequel je n'étais pas encore confirmé. Si donc je ne pouvais me plaindre de n'en recevoir que deux mille, si six mille étaient déjà une munificence, il n'en était pas moins vrai qu'en recevoir douze mille réalisait tout ce que je pouvais espérer.

J'étais dans cette alternative; tout ce qui avait trait à cette gratification se chuchotait, mais ne se disait pas. Bien que trop de personnes dussent y avoir part pour que le secret pût être gardé, il était cependant décidé que rien ne devait être ostensible. J'attendais donc en silence, lorsque, huit ou dix jours après notre entrée à Naples, je reçus du général Dufresse un billet portant en suscription : « Pour vous seul » et contenant l'invitation de venir toucher chez lui, en témoignage de la satisfaction particulière du général en chef, la somme de vingt-

cinq mille francs et de rapporter ce billet au bas duquel mon nom devait être écrit. Je crus à une erreur de chiffre, et on comprendra ma stupéfaction lorsque, sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, le général Dufresse me dit : « Le général en chef vous avait primitivement destiné vingt-cinq mille francs, mais je reçois à l'instant l'ordre de vous en remettre trente mille, que vous allez porter sur votre reçu et dont vous ne parlerez pas. » Cette somme en rouleaux d'or était contenue dans un sac que je pris sans compter.

J'ai dit que j'avais reçu du général Duhesme pour vingt mille francs d'effets, sur lesquels j'en touchai quatorze mille; j'avais encore les cinq mille francs que m'avait donnés le général Gardanne, ce qui, joint à quelques économies faites sur mes traitements et frais de bureau, me constituait un avoir d'à peu près cinquante mille francs. Pareille somme à une époque où l'argent avait encore un taux tellement supérieur à son taux nominal, donnait de quoi vivre, ce qui pour moi personnellement pouvait être indifférent. Mes vingt-neuf ans, mon nouveau grade (1) et la manière dont je l'avais mérité et reçu, enfin, une réputation qui me plaçait en première ligne parmi mes semblables, me rendaient fort tranquille sur mon avenir; mais ces garanties n'auraient pas existé que je n'en aurais pas moins été subjugué par la pensée d'employer ce même argent à tirer mon père de la situation précaire où il se trouvait au déclin de ses jours, pensée qui pour moi décupla le prix de ce que je possédais. Aussi, plus cette position acquérait de prix à mes yeux, plus j'éprouvais le besoin d'of-

(1) Si comme général on a un rang dans l'État et dans le monde, comme officier supérieur on en a un dans les armées et comme adjudant général on en avait un alors aussi bien dans le monde que dans l'armée.

frir mes actions de grâces à celui à qui je la devais; en conséquence je me rendis de suite chez le général Championnet. Il achevait de déjeuner comme j'arrivai; je pus donc l'aborder et lui dire à demi-voix que, si ma reconnaissance n'avait plus d'expression, je le priais de croire qu'elle n'aurait jamais de terme... « Vous aurez compris, me répondit-il avec sa bonté accoutumée, que les grades n'ont pas été les seules bases de ma répartition, et, quoique ce soit à vous que vous deviez ce que j'ai fait, il est inutile de parler de la somme que vous avez reçue. » J'étais comblé et, dans mon expansion, j'étais loin de prévoir que la destinée ne faisait qu'escompter des prospérités que je croyais avoir amplement gagnées par les fatigues et les tribulations des années 1793 à 1799.

J'ai su de Pamphile Lacroix, fait adjudant général peu de jours après moi, qu'il avait reçu douze mille francs, taux qui pour moi seul a été dépassé; j'ai su du général Kellermann qu'il avait reçu vingt mille francs, et ce n'était pas assez; j'ai su du général Duhesme qu'il avait reçu cent mille francs, et c'était juste; j'ai su du général Lemoine qu'il n'avait rien eu du tout, et c'était encore plus juste, par suite du rôle qu'il avait été capable de jouer à Paris, où, envoyé en mission par la confiance du général Championnet, il se joignit à ses calomniateurs pour le supplanter.

Jamais je n'oublierai ce que j'ai éprouvé lorsque cet homme me dit en juin 1839 : « Sans Beurnonville, je remplaçais Championnet; ses intrigueries ont fait nommer Macdonald pour faire échiner l'armée de Naples; mais je vais faire écrire mon histoire; j'ai trouvé un homme pour ça. » S'imaginer qu'il ait existé une hypothèse dans laquelle il eût pu commander une armée, passe toutes les bornes de la stupidité. En fait de jugement?

il n'aurait vu aucune différence entre Moreau et C
bonnier, entre Macquart et Masséna, entre Napoléo
lui peut-être. En fait de capacité?... Il n'a pu me re
raison d'aucun de ses mouvements, d'aucune de ses
rations... De sollicitude pour ses troupes?... Il al
donna à Solmona et dévoua à une mort effroyable
blessés qu'il avait le devoir et le temps d'évacuer
Chieti... De loyauté?... Il conspira contre le gén
Championnet pour prix de sa confiance... D'intégrité
En 1800, le général en chef Masséna fit, pour des
sons contraires à cette vertu, quitter l'armée d'Itali
général Victor et à lui... De conscience?... Pour fai
cour à Le Marois, il s'acharna, en 1813, à perdre le cc
de Bentinck que je sauvai... Je n'ai jamais entendu
voquer en doute sa bravoure; mais, relativement
succès qu'il eut à Aquila et à Popoli, les seuls qu'il
eus pendant la campagne à Naples, ils furent généra
ment attribués au général Point... Mais je revien
mon sujet.

Si le général Championnet crut devoir ajouter
répartition d'argent aux récompenses qu'il avait
données à son armée, il ne faut pas croire pour
qu'il permît les exactions; il était au contraire très
vère sur ce point, et je puis citer un trait qui caracté
sa manière d'agir. Au nombre des désordres insépara
de la conquête d'une ville, comme Naples surtou
trouva le vol de beaucoup de chevaux et de voitu
appartenant aux maîtres des hôtels dans lesquels
de gens avaient été logés ou s'étaient logés eux-mêr
Informé de ce fait et sachant que, pour échapper aux
cherches, les coupables s'étaient hâtés de changer
logement, le général en chef prit, le 31 janvier, un ar
par lequel tous les chevaux et voitures enlevés
les particuliers de cette ville seraient payés par le g

ral en chef; mais, comme ces payements ne devaient avoir lieu qu'en cas de non-restitution, les généraux de division et les chefs d'administration reçurent l'ordre impératif de faire faire des déclarations individuelles écrites et signées par chaque officier ou employé relevant de leur autorité; ces déclarations devaient être adressées en original au général en chef lui-même, contrôlées ensuite et punies sévèrement en cas de fausseté. La mesure ne pouvait manquer d'être et fut efficace. Le général Championnet tenait ainsi sa promesse de faire respecter les propriétés comme les personnes; il commandait la confiance et complétait sa conquête par celle de l'attachement et de l'estime.

Peu de jours après, la République romaine, reconnaissante de ce que nous avions affranchi son territoire de la présence et des dévastations de l'armée napolitaine, décerna cinq millions de gratifications à l'armée de Rome; mais il en fut de ces millions comme du milliard que la Convention avait décrété pour être réparti entre les soldats des armées françaises (1) et que la Chambre de 1815 attribua aux émigrés, en indemnité de biens vendus pour soutenir la guerre que ces émigrés avaient faite et provoquée contre nous, d'accord avec l'Europe entière coalisée à leur voix. Cependant une armée sans magasins, sans caisse et sans solde est une armée sans forces, et le premier soin du général en chef était de se procurer, au nom du Directoire qui lui en laissait la charge, les moyens de pourvoir à tous les besoins présents et futurs de l'armée. On se rappelle cet arriéré de solde qui avait servi de prétexte à l'insurrection des officiers de l'armée de Rome; eh bien, il n'avait jamais

(1) C'est à propos de ce fameux milliard promis et non payé, que nos soldats, riant de tout, même de la mort, disaient lorsqu'un de leurs camarades venait d'être tué : « Encore un qui a son décompte du milliard. »

été que fractionnairement payé, et, quoiqu'en troi grande partie il eût été acquitté déjà par la mort, or redevait encore sur lui une très forte somme aux an ciens corps de cette armée; de plus, cet arriéré s'étai augmenté par ce qui était dû aux nouveaux corps arrivés, et devait s'accroître encore vis-à-vis des corps qui étaient attendus et que l'on faisait partir de Milar en leur disant : « Allez vous faire payer à Naples. »

L'armée, en effet, devait être portée si ce n'est à cin quante mille hommes, fixés par le plan de campagne, de moins à quarante mille, ainsi que le général Champion net le jugeait indispensable et que je le jugeais insuffi sant (1); il fallait se mettre en mesure non seulement de solder ce qui restait dû, mais encore d'empêcher qu'un nouvel arriéré ne se formât. Ce fut un des premiers ob jets de la sollicitude du général en chef, qui, opérant sur des documents officiels et vérifiés par lui, prit, au nom de la République française, possession des biens et revenus particuliers du roi, de ses mobiliers, des musées, du pro duit des fouilles de Pompei, et préleva une contribution non de soixante-dix millions de francs, dont dix au compte de Naples, comme le dit Cuoco (2), mais de soixante mil lions, savoir : quarante-quatre payables par les diffé rentes provinces du royaume, à mesure qu'elles seraient soumises et pacifiées, et seize par la ville de Naples et par les États du roi; cette dernière somme devant être sol dée par trois millions payables en huit jours, quatre millions huit jours après et les neuf restant vingt jours après le second payement. De telles exigences ne ca draient pas, à vrai dire, avec la proclamation qui, dès

(1) Dans cette évaluation se trouvaient comprises les troupes nécessaires à la conquête de la Sicile et à son occupation, sans laquelle nos succès resteraient précaires.

(2) *Rivoluzione di Napoli.*

notre entrée à Naples, avait été adressée aux habitants et qui portait ces mots : « Votre liberté est le seul prix que la France veuille retirer de sa conquête » ; mais le dénûment de l'armée, auquel le pays napolitain seul et non la France était en mesure de parer, les sacrifices qui s'imposent pour assurer une conquête, ne permirent d'hésiter pas plus sur le fait que sur le taux de la contribution; le désir d'enrichir notre patrie de quelques chefs-d'œuvre qui rappelassent cette brillante campagne, justifia la confiscation des musées, et le général en chef ne put pas même s'en tenir là. Forcé de renouveler en totalité l'habillement et la chaussure des troupes, que deux campagnes courtes, mais si actives, avaient détruits; ayant à prévoir aussi les mêmes besoins pour les corps et les conscrits annoncés, il ordonna la confection immédiate de quarante mille habits et d'autant de capotes, de quatre-vingt mille paires de souliers, de six mille paires de bottes et de quatre-vingt mille chemises, enfin l'achat de quatre mille chevaux de cavalerie et de quatre mille d'artillerie et de transport, ainsi que les harnais et les fournitures nécessaires pour la réparation de selles et de brides, etc. Aussi, rendant compte au Directoire des contributions qu'il avait reçu l'ordre de frapper, pouvait-il ajouter : « Je fais reposer l'armée; je vais la solder, la rhabiller, la pourvoir de tout ce qui lui manque, et la mettre à même d'utiliser de nouveau son courage héroïque pour la gloire de la France. » Le 23 janvier, le gouvernement napolitain avait été organisé; le 24 et le 25 furent donnés au choix de ses membres et de ceux de la municipalité; le 26, le nouveau gouvernement fut proclamé avec la plus grande pompe, et le 27, accompagné par tous les généraux de l'armée présents à Naples, suivi par les officiers des états-majors, escorté par quatre bataillons et par quatre escadrons en grande te-

nue, le général en chef assista à l'installation qui se fit au son des musiques militaires, au bruit de la mousqueterie et du canon; un discours plein de véhémence et de noblesse, prononcé par lui, termina cette cérémonie. Immédiatement après, un *Te Deum* fut chanté par le cardinal archevêque de Naples, dans l'église de Saint-Janvier, où cette grande journée se termina par le miracle de ce saint, facétie à laquelle je ne m'arrête pas, attendu qu'une circonstance beaucoup plus grave m'offrira l'occasion d'y revenir. Je me bornerai donc à ajouter que, la veille, ce qui aux yeux du peuple fut du plus grand effet, le général en chef parcourut la ville à cheval, mit pied à terre au seuil de cette église et, pour lever les derniers scrupules du cardinal, alla, ainsi que j'avais débuté à le faire, prier au tombeau de saint Janvier, roi de la populace, et qui, malgré sa prétendue puissance, a toujours été et, comme ses camarades en canonisation, sera toujours aux ordres du pouvoir.

Enfin, dès le lendemain et par mandement, l'archevêque annonça au peuple que le miracle avait eu lieu extraordinairement et que le ciel était favorable aux Français, événement que, dans un style que je m'abstiens de qualifier, le général Bonnamy, en sa qualité de chef d'état-major de l'armée, annonça en ces termes au ministre de la guerre : « Nous adorons saint Janvier; nous vivons aussi bien que possible avec les lazaroni; nous faisons des miracles avec l'aide du respectable cardinal, qui s'est décidé à opérer : il hésitait; il disait qu'il fallait des prières extraordinaires, une foi à toute épreuve; le général en chef a prié comme un diable; il a cru à tout ce qu'il fallait croire, et le sang de saint Janvier a coulé. Au même moment le Vésuve a vomi des flammes, et un *Te Deum* a été chanté pour remercier le ciel de l'entrée des Français à Naples. »

L'allusion que Bonnamy fait au Vésuve s'explique par ce fait qu'un des précurseurs les plus certains d'une éruption politique, c'est la cessation du feu et de la fumée de la part de ce volcan; à notre entrée à Naples, il y avait cinq ans que son cratère restait silencieux et froid. Les craintes étaient donc générales, et c'est ce qui fit regarder les flammes que le Vésuve jeta, le 27 janvier au soir, comme une preuve de la faveur du ciel. On disait que le Vésuve lui-même se faisait patriote.

Le premier acte de ce gouvernement, qui siégea au palais royal, fut la déchéance de Ferdinand IV et sa dénonciation à la vengeance de tous les Napolitains comme ennemi public; le royaume fut divisé en onze départements et la ville de Naples en six municipalités, sous le nom de contours, ayant pour centre une préfecture, sous le nom de bureau central.

Les habitants de Picco-Molo, de tous les quartiers de Naples le plus redoutable, par suite de l'immense agglomération des lazaroni qui le peuplaient, ces habitants, dis-je, qui s'étaient montrés si acharnés contre nous et dont les demeures devaient être réduites en cendres, exaltés en sens inverse par le miracle qui venait de se faire et entraînés par le zèle et l'influence de Michel, résolurent de planter un arbre de la liberté au milieu de je ne sais plus quelle place et, par députation, invitèrent le général en chef à assister à cette espèce de fête populaire. Il s'y rendit en effet avec ses seuls aides de camp et une simple escorte, et, bien que le fanatique enthousiasme de cette populace pour un ordre de choses que, si peu de jours auparavant, elle repoussait au prix de son sang, bien que l'espèce de délire avec lequel elle faisait retentir les rues des cris de : « Vive la liberté! vive saint Janvier! vive le général en chef! » bien que la spontanéité avec laquelle elle avait pris la cocarde rouge, bleue et

jaune ne dussent lui révéler que la mobilité de ce peuple, il s'abusa tellement sur ce qu'il désirait, qu'il revint enchanté, et cela au point d'écrire au Directoire : « Naples en ce moment offre le spectacle de Paris en 1789 et 1790 (1) » ; erreur sur laquelle il ne tarda pas à revenir, et cependant on ne peut révoquer en doute qu'il n'eût alors gagné les lazaroni, auxquels il avait laissé croire qu'il était né à Naples, fait qui s'était très sérieusement accrédité, dit Jean La Cecilia, parce que sur les registres de l'église de Saint-Laurent on avait trouvé l'inscription d'un baptême relatant exactement son nom et son âge.

Pour profiter de ce qu'il nommait la disposition des esprits (2), il ordonna la création d'une garde nationale et la réorganisation de quelques troupes de ligne. La garde nationale devait former, je crois, six bataillons, un par canton ou municipalité, et ils eussent été promptement complétés, si on n'avait voulu la composer par épuration, d'après les opinions, ce qui, en l'affaiblissant et en la privant des hommes les plus honorables, fit de nouveaux ennemis de tous ceux qu'on refusa d'admettre ; en même temps on autorisa le remplacement à prix d'argent, ce qui éloigna d'autant plus de personnes que le service ne fut plus qu'un aveu de pauvreté. Mesures à déplorer, et sur lesquelles on revint sans réparer le mal qu'elles avaient fait. Quoi qu'il en soit, l'urgence pour reconstituer de suite un noyau d'armée fit arrêter

(1) Pendant les nuits des 23, 24 et 25 janvier, les rues de Naples furent illuminées en signe de grande réjouissance.

(2) Au milieu des joies, le général en chef avait jugé nécessaire de ne pas laisser oublier la discipline ; en conséquence, le perruquier du duc de La Torre, étant connu pour avoir été un des assassins de ce duc, fut arrêté et fusillé, exécution pendant laquelle Michel harangua le peuple et le fit applaudir à ce châtiment.

la création de deux légions d'infanterie de trois mille hommes chacune, et celle de deux régiments de cavalerie et de deux batteries d'artillerie, portant la totalité des forces à huit mille combattants. Le commandement de ce corps fut donné au prince Moliterno, ayant sous ses ordres le prince de la Rocca-Romana, le premier promu à cet effet au grade de général de division, le second au grade de général de brigade. Ainsi que je l'ai dit, de nouvelles créations de cette nature devaient, selon les circonstances et les moyens, porter l'armée de Naples à vingt mille hommes qui, joints aux quarante mille dont notre armée devait se composer, semblaient au général en chef suffire pour le mettre à même d'achever de soumettre et d'occuper les États de Rome et de Naples, et non seulement conquérir la Sicile, mais encore la garder.

Faute d'argent, cette organisation ne reçut pas les développements qu'elle devait comporter; mais si, au lieu d'être uniquement tentée dans Naples et la campagne de Naples, elle avait été, sous la protection de quatre de nos bataillons, d'un régiment de cavalerie et d'une demi-batterie d'artillerie essayée en Calabre, elle eût été certaine et rapide : certaine, parce que le grand nombre de partisans que la cause de la Révolution avait dans cette province, aurait assuré le recrutement et contenu les hommes; rapide, parce que les ressources des Calabres, d'où nous n'avons jamais rien reçu, auraient surabondamment suffi aux premiers frais et à la solde. Or ce corps de dix à douze mille hommes n'aurait pas permis au cardinal Ruffo de paraître dans ces provinces, où et d'où il a fini par décider de tout. Ce fait fonde le seul reproche dont le général Championnet soit passible; mais il est sérieux.

Bien d'autres fautes et de plus graves furent commises,

ne serait-ce que l'énormité de la contribution frappée sur le pays de Naples. La quotité dépassa à ce point tout ce qui était possible, qu'en aucun cas elle n'aurait pu être payée. On a vu sur quelles données le taux de cette contribution avait été calculé, mais à cet égard rien n'est plus propre à tromper que des calculs faits sur le papier. Enfin elle mécontenta d'autant plus qu'on avait annoncé une régénération et le bonheur du peuple gratis, et cela pour dire ensuite : « Votre liberté ne vous coûte que de l'argent, et c'est avec du sang que nous l'avons payé. » Dérision et jonglerie qui n'abusèrent personne... Quant à la répartition, elle donna lieu à des réclamations non moins fortes qu'unanimes, auxquelles on répondit par ces mots : « Nous taxons les opinions », ce qui ne laissa ni garanties ni recours. Quant au mode de recouvrement, il devint, grâce aux commissaires civils, la source des plus effroyables exactions. Bientôt l'argent manqua, et les personnes imposées furent forcées de donner des bijoux, reçus pour la valeur qu'il plaisait au trésorier, estimateur et receveur, de leur donner.

L'indignation grandit en proportion du scandale ; mais, relativement à ces graves reproches, il faut l'imputer, avec tant d'autres sur lesquels j'aurai à revenir, au Directoire, qui, laissant l'armée sans ressource, avait exigé d'elle qu'elle imposât d'aussi durs sacrifices au pays, aux dépens duquel les commissaires civils pratiquaient si durement la levée de telles contributions. Quant au général Championnet qui, pendant toute la campagne, s'était signalé comme un homme de guerre supérieur, comme un homme d'État habile, comme le plus honnête et le meilleur homme du monde, à dater de son entrée à Naples, rien ne put modérer son activité pour tout ce qui tenait aux besoins de ses troupes, aux

intérêts de la France et, après eux, aux intérêts du pays dont il pouvait se regarder comme appelé à changer la destinée. J'ignore donc à quel titre il ne justifiait pas le choix qui avait été fait de lui, à quel titre le Directoire exécutif, prêt à être si malheureux sur d'autres points, ne devait pas se féliciter, se glorifier d'avoir confié de si hautes fonctions à un des hommes que l'on ne remplace pas.

CHAPITRE XVI

Du moment où Gaëte nous avait ouvert ses portes, le général en chef avait fait organiser une flottille armée; mais, à peine maître de Naples, d'autres soins l'occupèrent, et, pour se trouver en état d'attaquer la Sicile, aussitôt que l'arrivée de la flotte de l'amiral Pléville achèverait de rendre cette opération possible, il activa de tout son pouvoir les ateliers et chantiers de la marine, et ne négligea rien pour avoir sous voile une frégate dont la carcasse avait échappé aux flammes (1), deux chébecs, six cutters, deux divisions de chaloupes canonnières et bombardes, et les transports nécessaires à 18,000 hommes. Mais encore, pour utiliser les immenses approvisionnements de la marine et tout en demandant

(1) Réfugiée en Sicile, la reine de Naples, cette digne sœur de Marie-Antoinette, n'avait cessé d'agir pour pousser l'anarchie à son comble et pour en accroître les crimes afin de faire regretter la royauté et d'en faire désirer le retour. Elle avait donc chargé son amant et ministre Acton de faire assassiner, sous le couvert de la Révolution, tous les personnages marquants restés à Naples, et particulièrement les gens de la classe moyenne, jusqu'aux notaires inclusivement; l'ordre comportait aussi de donner la plus grande extension au pillage et de faire brûler les demeures de ceux qui étaient marqués pour périr; à cet ordre elle ajouta, pour le comte de Thurn, celui de brûler tous les vaisseaux. Ce dernier ordre fut ponctuellement exécuté, de même que sans notre arrivée le premier l'eût été. De fait, des trente-six bâtiments de guerre dont se composait la flotte napolitaine, il échappa seulement la carcasse que le général Championnet utilisa.

au Directoire des officiers et des ingénieurs maritimes, il fit tout préparer pour employer jusqu'aux débris de l'ancienne flotte à la construction de plusieurs vaisseaux et frégates : dispositions auxquelles les habitants de Naples applaudirent avec enthousiasme (1).

Forcé d'ajourner non seulement l'expédition de la Sicile, mais encore l'occupation de la Pouille et des Calabres, et néanmoins frappé de l'importance de cette dernière province, relativement à l'attaque de la Sicile, à la tranquillité de Naples, à la pacification de cet État, informé d'ailleurs que les Calabres surtout avaient un grand nombre de patriotes disposés à nous seconder, il y fit répandre une proclamation par laquelle il prêchait la soumission à la République au nom de la liberté (2). Il ne s'en tint pas là, parvint à transformer plus de vingt moines en missionnaires de la liberté; il les envoya prêcher la République et préparer les Calabrais, si ce n'est à se révolutionner d'eux-mêmes (ce que firent cependant quelques villes), du moins à se rallier à nos troupes, dès qu'elles pourraient occuper cette importante province.

Le cardinal Ruffo, qui avait suivi la cour en Sicile, venait d'être chargé par la Reine, à l'instigation d'Acton, de recouvrer le royaume en soulevant les Calabres. Il venait de répandre un placard portant que nous étions les ennemis de Dieu et de la religion, que nous tuer était faire une œuvre méritoire et digne des récompenses célestes. Le général en chef obtint que le cardinal archevêque de Naples démentît de telles hor-

(1) Cette reconstitution de la flotte, dont Paul Thiébault rapporte si précisément l'honneur à Championnet, offre cependant au maréchal Macdonald l'occasion de s'en donner tout le mérite. (Éd.)

(2) Faisant allusion à la fuite de Ferdinand IV, il disait : « En perdant un tyran, vous acquérez un peuple de frères. »

reurs dans une sorte de pastorale, dont il inonda Naples et tous les lieux où nous pûmes la faire parvenir(1).

Plus de cent drapeaux, étendards et pavillons avaient été pris sur les Napolitains ou rendus par eux et se trouvaient épars à Ancône, à Rome, à Gaëte, à Pescara, etc. Mais trente et quelques, pris par la droite de l'armée dans son mouvement de Rome sur Naples ou dans cette ville, étaient réunis chez le général en chef, et il résolut de les envoyer au Directoire. Le général polonais Kniazewitz, brave comme sa légion et qui avait été l'ami, le compagnon d'armes de Kosciuzko, fut chargé de cette mission.

Cette mission du général Kniazewitz avait au reste un autre but. Le général en chef ne trouvait pas dans les dépêches du Directoire le ton auquel il devait s'attendre après des succès inespérés, et il voulait savoir à quoi s'en tenir, relativement aux dispositions du gouvernement à son égard et aux motifs auxquels celui-ci cédait. Dans cette intention déjà il avait donné une mission analogue au général Lemoine; mais quelle que fût sa prédilection pour ce dernier, il n'avait pas tardé à comprendre son insuffisance profonde; peut-être même avait-il déjà des raisons de douter de la loyauté d'un tel homme qui, cherchant à exploiter pour son compte personnel la haine vénale de Barras et de Merlin, la haine inexplicable de La Revellière, intriguait à Paris, pour supplanter son général en chef et son ami, dont il était l'ambassadeur, poussant la turpitude au point de se figurer que, pour un pareil commandement, on pût jamais songer à lui.

Mais le général Championnet allait voir sa position se

(1) Toutes ces dispositions du général en chef furent contrariées par ce fait que le gouvernement envoya en Calabre des commissaires qui y furent exécrés.

compliquer d'une manière atroce, et voici comment. Lorsqu'il était arrivé à la tête de l'armée de Rome, pour remplacer Macdonald, il avait trouvé son prédécesseur vivant en paix avec tout le monde, ayant l'amour des commissaires et de leur insatiable bande que Berthier avait tant favorisés, mais que Gouvion Saint-Cyr avait vainement essayé de réprimer. Or, avant même d'entrer à Rome et à Ancône, où déjà il était assourdi par tout ce que le cri public proclamait sur les abominations auxquelles Rome et les États romains avaient servi et servaient de théâtre, il avait sonné le tocsin contre les voleurs, en s'écriant dans une lettre au Directoire : « Je découvrirai et ferai disparaître ces sangsues dévorantes. » A peine à Rome, il poursuit tous les spéculateurs; l'indignation que lui causait tout ce brigandage était telle que peu d'heures avant de recevoir l'avis de sa destitution, à Naples il écrivait encore : « Des magasins approvisionnés pour nourrir 30,000 hommes pendant trois mois sont vides. La race toujours vorace de vos commissaires et agents a tout détruit. » Mais, n'écoutant que les rapports des commissaires eux-mêmes, le Directoire avait décidé qu'une commission civile, dans le genre de celle de Rome, serait attachée à chacune des armées de la République, et c'est ainsi qu'à l'armée de Naples avaient été attribués le commissaire civil Faypoult, le contrôleur Méchin, le receveur Chanteloup, le commissaire civil ayant droit aux honneurs militaires du même grade que le général de division.

Tant qu'avaient duré les combats, l'oubli avait entouré ces commissaires « si vils », comme les caractérisaient nos soldats; mais sitôt Naples prise, ils commencèrent à faire plus de bruit. Bientôt on sut qu'ils espionnaient, observaient, calomniaient. On était loin encore d'attacher quelque importance à leurs menées et surtout de

supposer qu'ils pussent résister au moindre souffle d'un général en chef qui avait fait flotter le drapeau tricolore du front du Capitole au cratère du Vésuve. Quand, pour répondre à l'Europe prête à se ruer sur elle, la France n'avait que des armées affaiblies et dispersées, comment n'être pas frappé de ce fait que le concours d'un général comme Championnet était une Providence? Et cependant les commissaires, ravalant tout ce qu'il avait fait, tout ce qu'il voulait faire, ne cessaient de prôner le général Macdonald et réussissaient dans leur rôle de dénonciateurs, parce que, à l'abri de ce rôle, ils servaient de puissants intérêts. Ainsi deux pouvoirs et comme deux camps se formèrent dans l'armée, l'un composé des troupes et des généraux, l'autre de la clique commissariale ayant pour homme d'armes le général Macdonald. Sans hésiter, le général Championnet jeta le cri d'alarme vers le Directoire, contre la commission civile qui, excitant par des exactions l'indignation et les murmures de l'armée, faisait exécrer la Liberté plus que les Rois; il s'indignait notamment de ce que le caissier, personnage inconnu dans les fastes de la Révolution et, dans le cas présent, le plus proche parent du commissaire civil, eût, à titre d'allocation, droit à une remise qui pouvait s'élever à trois millions six cent mille francs (1); il annonçait enfin qu'il s'efforçait d'opposer une digue terrible aux intrigants et aux voleurs.

Cependant, en témoignant d'une telle résolution et en la confirmant par des dépêches au Directoire, le général Championnet rendait plus saisissant le seul tort qu'il pouvait avoir aux yeux de ce même Directoire;

(1) Ce revenu colossal était produit par l'abandon fait au caissier de trois centimes sur toutes les sommes par lui perçues. Jamais caissier n'avait été et raisonnablement ne pouvait être ainsi rétribué. Aussi n'était-il qu'un prête-nom.

car, en ce qui concerne les millions abandonnés au cousin Chanteloup, il ne faut pas une grande perspicacité pour comprendre qu'ils n'étaient pas destinés à la poche seule de ce parent caissier. Ils devaient être répartis en trois parts (1), savoir : une pour Merlin, Barras, etc., une pour les commissaires, les contrôleurs et receveurs, une enfin pour les employés et les frais d'administration, sur lesquels on devait gagner encore, indépendamment de ce que l'on aurait gagné, au trafic des dégrèvements, au tarifage des bijoux. Or, partant du Directoire lui-même en passant par le commissaire, le caissier, le contrôleur, ces agissements spoliateurs devaient s'étendre à tous les agents subalternes, et la répression du général Championnet devait faire tort à trop de monde. Mais, pour lutter avec un tel chef, il fallait à cette bande un autre appui dans l'armée, et, je l'ai dit, le général Macdonald, qui, on l'a vu, restait encore à Naples, s'était fait leur champion, simplement parce qu'ils étaient les ennemis de son ennemi. Il fut donc convenu entre lui et ses protégés que ceux-ci dénonceraient de nouveau le général en chef et que, prônant de plus belle lui, le général Macdonald, ils continueraient à le représenter comme le seul capable de venger la dignité du Directoire, dignité compromise dans la personne des commissaires envoyés par lui. En faisant éclater un tel scandale, ils comptaient

(1) De fait, cette énorme somme se répartissait ainsi. Pour les Directeurs partageant, 1,480.000 francs. Pour les trois commissaires, 1,480,000 francs, à raison de 493,333 francs 33 centimes par tête, sauf la part du lion : plus 720,000 francs pour les frais d'administration. Et l'on ne s'étonne plus de l'arrogance de ces commissaires, prélevant leur part avant tout; de l'indignation du général en chef; de la brutale, inique et criminelle conduite du Directoire à son égard; on comprend aussi ce que son remplacement avait d'appâts pour un général ami, complice des commissaires et qui devait gagner à ce rôle, indépendamment des partages, la faveur et l'appui de la majorité des membres du Directoire exécutif.

pousser le général Championnet à dépasser les bornes de ses pouvoirs et le mettre ainsi, vis-à-vis du Directoire, dans une situation qui pourrait devenir un motif de destitution. En attendant, le général Macdonald se rendrait et s'arrêterait à Rome, où la commission le rejoindrait si elle était forcée de quitter Naples et où, suivant les circonstances, il serait à portée de revenir comme en mesure de continuer sa route.

C'est au milieu de ces menées et en préludant par mille chicanes au coup d'éclat prémédité, que l'on arrive au 5 février, jour où, vers quatre heures du soir, les murs de Naples se trouvèrent tout à coup couverts par un arrêté des commissaires civils, arrêté dépassant en audace, en perfidie, ce que l'on peut imaginer de plus odieux, de plus impolitique, de plus criminel, alors que tout devait être sacrifié pour ajouter à la confiance des Napolitains, pour justifier et fortifier de plus en plus leur respect à l'égard du général en chef, pour attester un accord sans lequel tous les pouvoirs sont affaiblis. Cet arrêté dénonçait le général en chef à l'armée et pour ainsi dire le traduisait à la barre de la populace de Naples, puis, révoquant les promesses d'indépendance et de constitution faites par le général en chef, au nom de la France, déclarait le pays soumis à tous les droits de la conquête. L'effet fut immédiat; une révolte éclata, et le sang français coula de nouveau.

Aux premiers coups de fusil tirés, le général Dufresse, commandant la place de Naples, et le général Broussier, ce jour-là de service, marchèrent en personne et, de toutes parts, firent marcher contre les révoltés des colonnes composées d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. La rapidité des mouvements et la vigueur de la répression furent telles, qu'avant la nuit l'ordre fut rétabli.

Mais si le fait ne fut pas très grave en lui-même, la cause qui l'avait produit l'était au dernier point. L'enquête que fit le général Broussier ne laissa aucun doute, non plus que la lettre du citoyen Laubert, présidant le gouvernement et qui regrettait qu'une affiche du citoyen Faypoult fût venue parler de droits du conquérant au moment où les Napolitains payaient avec plaisir l'emprunt forcé, parce qu'ils considéraient encore l'armée française comme une armée libératrice. Une réclamation plus énergique encore fut adressée au général en chef par la municipalité de Naples; le comité central du gouvernement joignait son appel aux précédents, suppliant le général en chef de lancer une proclamation qui paralyserait l'effet de celle des commissaires. Enfin le général Dufresse, chargé du gouvernement militaire de Naples, exprimait avec non moins de fermeté son indignation contre la manœuvre des commissaires civils et réclamait avec vigueur l'intervention du général en chef.

Dans cette situation, la première mesure nécessaire devait être de rendre impossible toute nouvelle révolte, et un troisième désarmement fut ordonné. Les généraux Duhesme et Olivier se réunirent chez le général Dufresse pour arrêter en secret les dispositions relatives à cette opération; toutes les troupes se trouvant à Naples occupèrent un matin les principales places par de fortes réserves d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, ayant chacune vingt-cinq torches pour incendier les quartiers où se ferait la moindre résistance. Indépendamment des patrouilles qui, dans toute la ville, se succédaient sans cesse, vingt-cinq détachements, conduits par vingt-cinq des trente membres de la municipalité, proclamèrent à l'improviste l'ordre du désarmement et annoncèrent les châtiments fixés; ils commencèrent de suite les visites domiciliaires, qui s'exécutèrent avec la plus grande

rigueur, surtout dans les quartiers habités par les lazaroni et dans les maisons occupées par des hommes connus pour nous être hostiles. Tout chef de famille chez lequel on trouva des armes qui n'avaient pas été déclarées, fut jeté dans les cachots du fort Saint-Elme; toute résistance fut punie de mort, et rien ne fut épargné pour imprimer une terreur efficace.

Mais tout cela ne pouvait être que préparatoire; le peuple n'avait eu en fin de compte que le tort auquel on l'avait provoqué. Encore qu'il fallait le prévenir, il fallait le venger en vengeant l'armée et le général en chef. Ce dernier même avait été insulté publiquement, insulté dans son rôle, dans sa personne et dans celle de ses compagnons d'armes. Certes, s'il avait pu descendre à châtier de ses propres mains Faypoult de l'injure qu'il lui avait faite, il aurait débuté par une de ces corrections dont rien n'efface la trace, et il ne s'en cacha pas; mais son dédain fit raison de ce que provoquait une indignation devenue générale; ne s'occupant que de ce que prescrivaient et son devoir et sa dignité, comme chef de l'armée, il se borna à prendre le même jour un arrêté par lequel, après avoir récapitulé et les griefs et les conséquences que des mesures si déplorables ne pouvaient manquer d'avoir, il ordonna : Que les individus composant la commission civile, le commissaire, le contrôleur et le caissier sortiraient, dans les vingt-quatre heures, de Naples et, dans dix jours, du territoire des Républiques napolitaine et romaine; que, faute par eux de se conformer à cette disposition, ils seraient conduits hors desdits territoires et de brigade en brigade. De plus, tous les agents aux ordres de ces commissaires cessaient leurs fonctions sur-le-champ; les fonctions attribuées aux titulaires de la commission, étaient provisoirement confiées au commissaire ordonnateur en chef,

à un contrôleur des recettes et dépenses et au payeur de l'armée.

C'était un acte de grande vigueur, mais un chef responsable de la tranquillité, si difficile à maintenir chez un peuple tel que les Napolitains, pouvait-il répondre autrement que par une exécution immédiate et sommaire, à une affiche qui niait toute autorité en dehors de la commission administrative et qui, attribuant à celle-ci le droit exclusif d'exercer la proscription et la dépossession des familles en territoire conquis, remettait en question et semblait déclarer nuls ceux des payements de contribution déjà faits et qui n'avaient pas été reçus directement par les commissaires? On conçoit le cri universel qui s'était élevé de toutes parts contre de telles prétentions, et, pour l'apaiser, le général en chef n'avait eu qu'une ressource, rassurer le peuple en chassant les commissaires.

Par malheur, l'arrêté d'expulsion, pris contre les membres de la commission civile, avait omis deux mesures importantes, d'abord de prescrire une enquête sur les opérations de cette commission, ensuite et surtout de donner l'ordre que les chevaux fussent changés à la poste de Rome, afin que les voitures, remmenant le commissaire, le contrôleur et le caissier n'eussent pas même à s'arrêter dans cette ville, où le général Macdonald séjournait, sans autre motif plausible que d'attendre le résultat de l'intrigue concertée; sitôt leur arrivée, il les reçut, les retint, malgré les ordres du général en chef, et c'est à Rome que les dernières machinations s'ourdirent. Faypoult se mit sous la protection du consul; il triomphait; enfin était consommé l'acte arbitraire qu'il avait provoqué pour mettre en tort le général Championnet vis-à-vis du Directoire.

CHAPITRE XVII

Pendant que Faypoult et consorts achevaient de spéculer sur la vénalité de leurs mandataires, sur les intrigues de leurs affidés et sur la rapacité de leurs complices, le général Championnet rétablissait le calme à Naples. Se croyant en droit de dédaigner les menées et les prétendues crâneries des intrigants de Rome, il ne s'occupait que de hâter le moment où il pourrait compléter la conquête du royaume.

Pour faire une tentative décisive auprès du Directoire et tâcher d'en obtenir les instructions les plus favorables et les renforts nécessaires, il avait déterminé la municipalité napolitaine à envoyer une ambassade extraordinaire, ayant à sa tête le prince Moliterno et le citoyen Angri, l'un des plus nobles et des plus riches habitants de Naples; cette ambassade emportait avec elle un état précis du pays, de sa situation, de ses ressources, et un long exposé des moyens d'y affermir pacifiquement l'autorité de la France et le régime de la liberté. En même temps le général en chef préparait des expéditions contre la Pouille et les Calabres; il confiait le commandement supérieur dans les États romains au général Sainte-Suzanne, officier d'une haute distinction, qui venait d'être mis à sa disposition; il renforçait le général Rey, chargé de maintenir toujours libres ses communications.

C'est que, malgré tous leurs revers, les Napolitains n'étaient pas vaincus. Les Abruzzes étaient redevenues une Vendée, sous la direction d'un marquis de Gallo; la petite province d'Aquila avait mis sur pied un nouveau corps de six mille insurgés; la droite de la Pescara continuait à être soulevée, sous les ordres de ce Pronio que j'ai déjà nommé et dont malheureusement j'aurai à reparler; la route à travers le haut Apennin était de nouveau barrée par des rassemblements nombreux et qui, maîtres de Pontecorvo, d'Isola, à chaque instant de San Germano, ne nous laissaient de communication certaine avec Rome que par la route de la Marine, parfois encore interrompue et presque toujours menacée; la Pouille était occupée par deux armées, éclairées par les corps en détachements qui gardaient les Fourches Caudines; enfin, sous le commandement du cardinal Ruffo, dont le pouvoir s'étendait sur l'Adriatique jusqu'à Trani et Andria, une autre armée s'organisait dans les trois Calabres. Pour prouver à quel point l'exaspération était maintenue, je dirai qu'après notre conquête de Naples, un évêque, chef d'une troupe de forcenés, s'empara du fort de Trajetto, voisin de notre pont du Garigliano, et, de là, voulut traiter avec le général en chef de puissance à puissance; frénésie et démence qui n'aboutirent sans doute qu'à faire prendre ce fort d'assaut et à faire passer au fil de l'épée et cet évêque et sa garnison, mais qui n'en sont que plus caractéristiques. Vainqueurs, nous étions donc comme bloqués à Naples, ainsi que sur tous les autres points occupés par nos troupes; partout nous pouvions être d'un moment à l'autre assaillis par dix fois notre nombre.

Les six mille conscrits que le Directoire avait annoncés ne rejoignirent jamais; des troupes destinées à renforcer celles de Naples avaient été arrêtées à Rome par les commissaires et dirigées sur d'autres points. Toute-

fois quelques renforts arrivèrent; le grand et dernier désarmement, qui s'était étendu aux campagnes, nous avait livré ou permis de détruire deux cent mille fusils et cent mille piques, résultat au plus haut point important, dans un moment où les deux tiers de nos troupes se préparaient à quitter la capitale. Enfin des successeurs furent donnés aux généraux Lemoine, Kniazewitz, envoyés en mission à Paris, et Kellermann qui avait reçu une autre destination; au général Macdonald qui, pour gagner la partie, semblait l'avoir quittée, qui n'avait jeté les cartes que pour mieux tricher; aux généraux Point et Boisgérard (1) qui avaient été tués; enfin aux généraux Maurice Mathieu et Monnier, trop grièvement blessés pour continuer à servir dans cette campagne. De cette sorte, le général de brigade Olivier, qui venait de rejoindre l'armée, fut nommé général de division et remplaça le général Macdonald dans le commandement de la 1re division; le général Watrin et l'adjudant général Sarrazin remplacèrent les généraux Maurice Mathieu et Kellermann. Dans la 3e division, le général Forest succéda au général Monnier, et le général Broussier conserva la brigade qu'il avait commandée n'étant encore que chef de brigade. Faute de général de division, le général Championnet surveilla plus spécialement les brigades Calvin et Duverger, formant la 2e division; le général Rusca, que le général Championnet connaissait assez pour ne pas se soucier de l'employer, resta à Naples en disponibilité, et le général Boisgérard fut suppléé par l'officier de son arme le plus élevé en grade.

(1) Le général Boisgérard, commandant le génie à l'armée de Naples, fut blessé dans une escarmouche, près du village de Cajazzo, le 7 janvier, et, le 8 février suivant, il mourut de sa blessure à Carcano. Il jouissait d'une haute estime, qu'il devait à ses qualités personnelles, à ses talents, à sa vaillance.

Pour ne pas perdre en opérations secondaires un temps toujours précieux, pour ne pas déroger au système de faire concourir la totalité de ses moyens à l'obtention de résultats importants, le général en chef avait résolu de soumettre les Calabres et la Pouille, non seulement comme complément de sa conquête, mais en outre pour échelonner, par les Calabres, les troupes destinées à l'attaque de la Sicile; il voulait aussi communiquer par la Pouille avec les Abruzzes, dont il n'avait pu avoir aucune nouvelle depuis que nous les avions quittées. C'est par la Pouille encore que Naples, qui ne peut vivre sans cette province et qui, depuis notre occupation, n'en avait rien reçu, pouvait être ravitaillée. Non seulement la Pouille produit à elle seule plus de blé que le surplus du royaume, mais encore, depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, elle sert de pâturage à tous les troupeaux des montagnes qui l'environnent; à cette époque de l'année elle regorgeait donc de bétail, dont Naples manquait.

Afin de s'éclairer sur ce qui pouvait tenir à cette double opération, et plus encore pour éclairer les deux chefs qui devaient exécuter ses ordres, les généraux Duhesme et Olivier furent réunis, le 17 février, chez le général Championnet, et là deux plans furent discutés. Le premier consistait à diviser l'armée en trois corps : l'un chargé de la garde de Naples, où restait le quartier général de l'armée; l'autre continuant, sous les ordres du général Rey, à maintenir libre la route de Naples à Terracine; le troisième commandé par le général Duhesme, ayant pour mission de se porter dans la Pouille, de battre et de disperser les troupes et les insurgés qui l'occupaient, de la soumettre, d'organiser la marche des convois de subsistances sur Naples, de communiquer avec Coutard, resté dans les Abruzzes, de se fortifier des

troupes qui s'y trouvaient (1), de réduire, en attendant ce renfort, San Severo, Bari, Trani, etc., et, après l'avoir reçu, de s'emparer de Brindisi, d'Otrante et de Tarente; de placer dans cette seconde ville une garnison; de réunir à ces troupes trois cents Français qui, sans que nous ayons jamais su comment, avaient été débarqués à Cotrone, où du reste ils avaient été reçus à merveille, et, ces opérations exécutées, de traverser sur plusieurs points, notamment par le Junio, la chaîne des Apennins; de se rendre dans la Calabre; d'y faire raison de l'armée ou plutôt du ramassis de brigands que le cardinal Ruffo commençait à y organiser; de prendre Reggio; d'ouvrir de là des communications avec Naples; de laisser, avec les troupes qui lui seraient indispensables et comme commandant général des Calabres, le général Olivier à Reggio; de revenir dans la Pouille et de former partout des gardes nationales et des corps de patriotes. Quant au second plan, variante du premier, il embrassait les mêmes opérations, mais les faisait simultanément exécuter par les 1re et 3e divisions, la plus faible opérant dans la Calabre, la plus forte dans la Pouille, toutes deux devant se réunir à Francavilla, d'où le général Duhesme devait ordonner leurs mouvements ultérieurs et placer un corps de troupes dans une position d'où l'on pût menacer les trois mers et la Sicile.

Il n'est certes pas douteux que ce second plan ne valût mieux que le premier, du moment où l'on avait les forces nécessaires pour se morceler impunément et faire en même temps ce que dans l'autre cas on ne pouvait exécuter que successivement; mais la marche en commun,

(1) La 55e de ligne, les compagnies d'élite qui avaient formé la colonne de Planta; d'autres détachements ou bataillons qui, après le châtiment d'Ascoli, avaient été dirigés sur la Pescara et qui appartenaient à l'armée de Naples; enfin la légion de Caraffa.

conséquence du premier plan, ne laissait de chance à aucun insuccès, à aucun retard, et garantissait les avantages décisifs qui nous étaient indispensables.

C'est ce plan que soutint le général Duhesme, insistant sur ce fait que, dans les guerres de peuples, il ne faut agir qu'à coup sûr, attendu que le moindre succès qu'ils remportent double la force des insurgés. Quant au général Olivier, tout en reconnaissant l'exactitude de ce principe, il n'en affirmait pas moins que, avec les troupes dont on pouvait disposer en sa faveur, il était sûr de battre le cardinal Ruffo et de réduire les Calabres. Homme de forte énergie, mais de peu de portée, à peine général de division, il ambitionnait à tout prix un commandement indépendant, et c'est ce qui le ramenait à l'adoption du second plan. Quant au général en chef, dont le parti parut avoir été pris d'avance et qui ne fit servir cette conférence qu'à donner le change à cet égard et à mieux faire évaluer par ses lieutenants l'ensemble de ses projets, il ordonna que les deux divisions opéreraient séparément jusqu'à leur jonction à Francavilla, et il fit valoir ses raisons. Tout en laissant croire qu'il allait envahir les Calabres et préparer à Reggio les moyens d'attaquer la Sicile, il voulait garder à sa portée et le général Olivier et ses troupes, jusqu'à ce que le général Duhesme eût soumis toutes les Pouilles, jusqu'à que la totalité des renforts annoncés fussent arrivés, que Naples eût organisé un noyau d'armée et que notre position fût plus assurée dans la haute Italie.

J'ignore, au reste, si jamais décision fut hérissée de plus de difficultés. Le général Championnet avait cédé à ce que la situation lui commandait de plus impérieusement; mais aucun de ces embarras n'aurait existé, si les commissaires et l'ambassadeur que la France avait à Rome n'avaient porté l'audace et la turpitude au point

de disposer des troupes que le général en chef attendait. Quoi qu'il en soit, les divisions Olivier et Duhesme furent composées séance tenante, et leur départ fixé au 19 février; elles reçurent leur ordre de marche et les instructions les plus précises.

Pendant ce temps le général en chef allait diriger et fortifier le gouvernement de Naples, faire de nouveau rentrer les contributions, hâter la levée et l'organisation des troupes napolitaines et des gardes nationales, activer les travaux de la marine, consolider le présent, préparer l'avenir; mais encore, ne négligeant pas même ce qui, relativement à sa gloire, n'était pour ainsi dire que de luxe, il allait faire reprendre les fouilles d'Herculanum, de Pompei, de Stabia, de Nola et de Sant'Agata, et expédier pour le Directoire un premier convoi d'objets d'art, notamment la Vénus Callipyge, que l'Hercule Farnèse ne devait pas tarder à suivre.

Quant à moi, j'allais partir avec la division Duhesme dont j'étais le chef d'état-major; l'ordre avait été donné dès le 16 février, c'est-à-dire que trois jours seulement m'étaient accordés pour préparer le mouvement. et j'étais accablé de travail. Cependant, le soir de ce jour, chez Mme Parabita, assis près de Mme Ricciulli, je lui demandai si avant mon départ elle ne me permettrait pas d'aller la voir dans sa demeure; sa réponse fut affirmative. Le lendemain à midi, j'étais chez elle et près d'elle. Après m'avoir fait admirer la vue qui, de ses fenêtres, découvrait le golfe de Naples et ses bords majestueux d'un côté jusqu'à Sorrento, de l'autre jusqu'à Pozzuoli, elle me dit : « Général, sans vous connaître depuis longtemps, j'ai jugé votre délicatesse, et je compte que je n'aurai pas à me repentir de la marque de confiance que je vais vous donner; c'est mon histoire que vous allez entendre : Mon père est riche surtout par son ma-

riage; mais il a six enfants, et ma mère a profité du crédit de sa fortune et de la bonté de mon père pour prendre une autorité qui m'a toujours été d'autant plus fatale que la prédilection de mon père pour moi a toujours été plus marquée. Aussi ma sœur et mes frères ont-ils été favorisés par ma mère. Confinée dès ma tendre enfance dans un couvent, je ne pouvais me dissimuler que ma rentrée dans ma famille serait pour moi une époque de souffrances; c'est dans cette situation que M. Ricciulli me trouva lorsqu'il vint à Milan; il me demanda, mon père me le proposa, me pressa et reçut de moi un consentement que j'eus peine à donner. C'était pour la forme qu'on me consultait; je n'avais pas quatorze ans, et, malgré quelques répugnances, je ne voyais que de belles portes pour passer du cloître à l'autel, de la retraite au monde. C'est ainsi que je fus mariée. Huit jours après, je partis pour Naples; là, dans un tourbillon si nouveau pour moi, au milieu d'une cour brillante, vous concevez que, vu mon âge, dans un pays où je n'avais ni appui ni amis, mon mari prit sans peine un ascendant qui n'eut pas de bornes; il affecta une méfiance que je ne méritais pas, se livra à ses sombres humeurs et finit par me mettre dans une dépendance telle que je n'osais ni sortir ni recevoir personne sans ses ordres; c'est à ce moment que je devins l'objet des empressements d'un prince, à l'amour duquel il était impossible que je ne fusse pas sensible. Cette époque fut la plus orageuse de ma vie. Figurez-vous un homme aussi violent que M. Ricciulli, un Calabrais enfin, dans le délire d'une jalousie qui tenait de la folie. Tous les genres de mort m'ont été présentés. Je jouis d'un peu de liberté depuis les derniers événements de ce pays et depuis le départ de la cour; si, comme je n'en doute pas, vous prenez intérêt à moi, songez à quel prix j'ai acheté

l'espèce de tranquillité qui me tient lieu de bonheur, et contentez-vous du titre d'amie que j'ai à vous offrir. » En disant ces derniers mots, elle me tendit la main, que je couvris de baisers.

Au reste, si passionnés qu'ils fussent, ces baisers furent les seules prérogatives que je me permis ce jour-là. Par ses confidences, Mme Ricciulli semblait vouloir reculer encore l'heure fatale des effusions et du suprême élan, et je me serais reproché d'avoir abusé de sa confiance, dans un moment où sa prière me révélait suffisamment sa faiblesse. La veille de mon départ, ayant dîné chez le général en chef, je ne pus me rendre que tard chez elle; elle avait nombreuse compagnie; on connaissait notre ordre de mise en route; tout le monde s'empressa de me parler de regrets. Les regrets étaient en moi, car je quittais, savais-je pour combien de temps? celle qui seule pouvait alors disposer de mon bonheur et qui, comme je l'ai dit (1), fut l'une des deux plus grandes passions de ma vie.

Notre expédition, qui devait former une suite importante à nos trophées, ne dura que quinze jours au lieu de plusieurs mois. On verra par quelles déplorables circonstances elle fut interrompue. Cependant, malgré son peu de durée, elle fut assez remplie d'incidents pour mériter d'être rapportée.

Les divisions Duhesme et Olivier s'étaient ébranlées au jour fixé, le 19 février, et déjà, à l'armée de Naples, on regardait la conquête de toute la terre ferme comme faite, la Sicile comme menacée, attaquée, envahie. Ce que nous entreprenions paraissait alors à ce point certain que peu de gens auraient été étonnés, si nous avions fait cette conquête en doublant les étapes. Or le général

(1) Tome I, page 140.

Olivier devait, d'après ses instructions, prendre position en avant de la forêt de Nera et de là, par des colonnes mobiles, contenir le pays, correspondre par sa gauche avec le général Duhesme, puis établir des relations avec Cosenza, et faire en sorte de savoir ce qui se passait en Sicile et surtout à Messine. A cela devaient se borner les préliminaires de son expédition jusqu'à l'arrivée des renforts attendus de Rome et des Abruzzes; car le général en chef, qui était pressé de montrer le plus tôt possible des soldats français dans ces régions, ne voulait pas non plus les engouffrer loin de lui, sans être sûr d'être assez fort pour maintenir avec eux ses communications.

Suivant ce plan, la forêt de Nera dépassée, le général Olivier s'était arrêté, et lorsque, à Naples, arriva cette nouvelle, elle y causa non seulement un désappointement, mais presque un chagrin. On se récria; des réclamations furent adressées auprès du général en chef. Les Calabres étaient prêtes pour la liberté; elles n'attendaient, disait-on, que nos soldats. Mais, incapable de prendre des espérances pour des garanties, le général en chef tint bon, quant à ses troupes, et se borna à autoriser le gouvernement napolitain à faire devancer le général Olivier par une colonne indigène, ce qui même, et bien plus que la vue de soldats étrangers, semblait fait pour entraîner et exalter des hommes aussi impressionnables que les Calabrais.

Dans son illusion, le gouvernement napolitain jugea un millier d'hommes suffisant pour rallier à la République tout le littoral de la Méditerranée, et les troupes, qui se réorganisaient, assez bien composées pour fournir à cette colonne des hommes dévoués. Restait le choix du chef; il se porta sur le prince Pignatelli, et tout le monde fut convaincu que ce prince, par ses moyens, son caractère, joints à l'influence de son nom, de son rang,

garantissait le succès; mais il se déclara malade, et, encore que l'on pensât qu'il n'y eût de malade en lui que la bonne volonté, c'est-à-dire que des considérations politiques le déterminaient à feindre une indisposition qu'en pareille occurrence l'honneur suffit pour guérir, il fallut le remplacer, et ce premier malheur s'accrut par la fatalité qui fit confier le commandement à un nommé Schipani, révolutionnaire, qu'une déplorable erreur tira un moment de l'obscurité et que la honte y replongea.

De fait, ce Schipani, d'un caractère follement chevaleresque, au lieu d'aller droit au-devant des dix mille Calabrais patriotes qui l'attendaient, voulut commencer par faire acte de capitaine et alla s'écraser follement contre un mauvais castel, dont une poignée d'hommes, sous un bon chef, aurait eu facilement raison. Son échec eut un grand retentissement; le parti opposé se renforça, et, à sa tête, le cardinal Ruffo put former des entreprises et notamment occuper Cosenza, dont la prise était décisive; d'autres prises suivirent, et la province qui de tout le royaume de Naples était la plus digne de la liberté fut la première à rentrer sous le joug. Bien que nos troupes n'eussent en rien été engagées dans ces revers, nous n'en partagions pas moins les conséquences.

Quels que fussent ses succès, le cardinal Ruffo s'était bien gardé de se mettre en ligne. Prévenu de la nouvelle coalition formée contre nous, des forces avec lesquelles nous allions nous trouver aux prises dans la haute Italie, et des débarquements qui allaient s'effectuer dans la Pouille et sur les côtes de la Méditerranée, il jugea devoir achever avant tout de se fortifier en Calabre; mais, s'il ne marcha pas en forces contre le général Olivier, il le fit observer par des bandes d'hommes choisis, qui ne le perdaient pas de vue. Le général Oli-

vier avançait-il?... elles reculaient. Se reployait-il?... elles avançaient. Sans doute, il parvenait à avoir parfois des avantages sur elles; mais, réduit à se fatiguer en escarmouches dans ce pays d'âpres montagnes, il ne fit rien de ce qu'il devait faire, ne communiqua pas une seule fois avec le général Duhesme, ne se procura et ne transmit d'autres nouvelles de Cosenza, de la Sicile et de Messine, que celles que l'on aurait eues sans lui, et cette expédition en Calabre n'eut de cette province que le nom.

L'expédition de la Pouille, au contraire, avançait avec ordre et succès. Les instructions du général Duhesme portaient qu'il marcherait à la fois par Avellino et Benevento sur Foggia, qu'il communiquerait avec Coutard, laissé, on se le rappelle, comme gouverneur dans les Abruzzes; qu'il hâterait l'arrivée des troupes dirigées de la Romagne sur Pescara, et que, en se rabattant par sa droite, il occuperait Gravina Oppedo; il s'emparerait de toutes les routes qui mènent au golfe de Tarente; il aurait des intelligences dans les ports, dépêcherait un ou plusieurs bâtiments pour savoir ce qui se passait à Corfou, et entrerait en communication avec les trois cents Français débarqués à Cotrone, pour apprendre d'eux comment ils étaient arrivés là.

La division était partie de Naples le 19 février; dès le 23, la première brigade, sous la conduite du général Forest, était parvenue par Benevento sur Lucera, et la seconde brigade, commandée par le général Broussier, était le même jour arrivée à Foggia, où la réserve, aux ordres du chef de brigade Wouillemont, la rejoignit le lendemain.

Je suivais le général Duhesme; pendant tout le trajet, je le vis s'occuper surtout de ce qui, vu les circonstances où il se trouvait, tenait essentiellement au succès de la

guerre, c'est-à-dire qu'il ne négligea rien pour rallier à notre cause les communes qu'il traversa ou à portée desquelles il passa; dans ce but, il multiplia les proclamations, les instructions, les circulaires, et chargea des hommes bien famés d'accompagner, de surveiller, de modérer les agents du gouvernement, espèces de brûlots que, sous le nom de démocratiseurs, on envoyait de tous côtés et dont quelques-uns poussèrent l'effronterie au point de trafiquer des cartes de démocratisation, qu'ils avaient le pouvoir de donner.

L'impunité de ce trafic était assurée auprès d'un gouvernement tel que le gouvernement napolitain, qui de suite avait été débordé par les clubs, les chambres ardentes et par cette foule d'intrigants et de scélérats qui en pareil cas ne s'attachent au char que pour le précipiter dans l'abîme. Le contrôle organisé par le général Duhesme à l'égard de ces agents était donc indispensable; il fut des plus utiles; grâce à lui, ces démocratiseurs, suivis de leur commission de surveillance, purent être investis de pouvoirs assez larges pour non seulement prêcher, mais organiser la révolution, composer les autorités, châtier quelques communes, en récompenser d'autres, armer les patriotes, désarmer les royalistes, ménager les curés et flatter les évêques. Ce ne fut pas tout. Le général Duhesme avait formé près de lui un comité napolitain, composé des personnages du pays les plus recommandables, à qui il remettait toute réclamation ou demande, qui lui faisaient des rapports écrits sur tout ce qui avait quelque importance et lui proposaient les mesures ou décisions qui leur semblaient justes et utiles. Ce comité fit le plus grand bien; il débarrassa le général de détails auxquels il n'aurait pu suffire; il substitua des hommes connaissant parfaitement le pays et les individus à des étrangers qui ne connaissaient ni

l'un ni les autres; il garantissait que rien de grave ne serait oublié ou mal jugé, et il ne restait plus au général Duhesme qu'à se défendre de ce qui pouvait tenir à la partialité ou à l'exagération. Aussi le résultat fut-il heureux et rapide à ce point que, dans l'importante contrée que la division traversa, l'anarchie ne fut pas moins comprimée que la révolte, et que, avant même que nos troupes y entrassent, Troja, Lucera et Bovino, ces trois clefs de la Pouille, envoyèrent des députés au général Duhesme, pour lui déclarer qu'elles se soumettaient.

Cependant, et indépendamment de quelques troupes qui tenaient la campagne, d'autres villes, et trois surtout, maintenaient déployé l'étendard de la révolte; c'étaient Andria, Trani et San Severo, qu'on appelait le quartier général de l'armée coalisée de la Pouille et des Abruzzes. De ces trois villes, la première était occupée par 8,000 hommes, et chacune des deux autres par 10,000. Ces rassemblements étaient formés de soldats des corps que nous avions battus et de paysans commandés par des officiers de l'ancienne armée et par des prêtres; mais celui de San Severo, colonie albanaise, et de tout temps repaire de brigands, comprenait en outre, et indépendamment d'un grand nombre de bandits, un corps de galériens, dont le roi de Naples avait fait briser les fers peu avant son départ pour la Sicile.

L'importance de ce rassemblement, l'emplacement de la ville, que couvrait un mamelon d'oliviers et dominant la plaine dans une position très militairement occupée, la nécessité d'en faire raison avant de se porter contre Andria et Trani, ne purent laisser de doute sur la nécessité d'ouvrir la campagne par sa destruction. Un dernier motif ajoutait à la force de ces considérations : San Severo flanquait la communication de la Pouille à la Pescara; et c'est par là qu'il fallait non seulement avoir

des nouvelles de Coutard, mais encore envoyer aux bataillons et détachements qui l'avaient rejoint l'ordre de se rendre à Foggia.

L'attaque de San Severo fut donc ordonnée, le général Forest arriva le premier à la vue des rebelles; comme, d'après l'ordre qu'il avait reçu, il fila sur sa gauche pour les tourner, ils crurent qu'il n'osait approcher d'eux, et en réjouissance, ils mêlèrent le son des cloches à de véritables hurlements de joie. En ce moment apparut le général Duhesme, qui n'ébranla pas leur audace; au contraire, dès qu'il fut à portée, ils firent commencer contre lui le feu de toutes leurs pièces, feu auquel on dédaigna de répondre et qui n'interrompit pas un instant le mouvement des troupes se portant à leurs places d'attaque; mais à peine y furent-elles, un coup de canon servant de signal partit, et fut immédiatement suivi du feu redoublé de nos trois pièces; la charge battit, et toutes les troupes s'élancèrent sur l'ennemi. Les lignes qui la couvraient ayant été bousculées, la ville fut à la fois pénétrée et tournée, enveloppée de cavalerie, qui sabra tous les fuyards. Quant à ceux qui restèrent dans la ville, ils n'échappèrent pas davantage à la fureur de nos soldats, excepté toutefois ceux qui, s'étant abrités de leurs femmes et de leurs enfants, obtinrent ainsi une grâce qu'ils ne méritaient pas.

Contre les dix mille fanatiques qui défendaient San Severo et qui la défendirent si courageusement que près de la moitié d'entre eux furent tués ou blessés, le général Duhesme n'avait pris avec lui que deux mille cinq cents de ses hommes, bien qu'il en eût sept mille à sa disposition; mais c'est là ce qui caractérisait véritablement cet homme de guerre, c'est qu'il évaluait avec une admirable précision les conditions d'une opération. Trop de troupes mises en action est faiblesse; trop peu, témérité.

On peut donc dire que le cachet de capacité d'un chef militaire, que la preuve de sa transcendance sera toujours l'exactitude avec laquelle il établira le rapport rigoureux entre les besoins et les moyens mis en action.

Maître de San Severo, le général Duhesme avait résolu de le brûler, et cependant, au moment de donner l'ordre fatal, la vue des monceaux de cadavres dont les rues étaient encombrées, le désespoir d'une population de vingt mille âmes exprimé par des cris déchirants, l'arrêtèrent. Dans le fait, le tableau était horrible, si horrible qu'il ne fit pas seulement impression sur les chefs, mais aussi sur les soldats, qui, s'associant à cet acte de clémence, cessèrent jusqu'au pillage qui leur était dévolu; réunissant les enfants à leur mère, ils les ramenèrent chez eux avec la plus grande douceur.

Dès le lendemain, avec les étendards et les drapeaux qu'il avait pris et qui en partie étaient faits avec des nappes d'église, le général Duhesme rentra à Foggia, où il reçut la soumission des habitants de Manfredonia, de San Marco, de Monte-Maggiore, etc., et d'où il expédia un rapport au général en chef (1).

Ce coup frappé, il fallait en tirer profit, achever la pacification, communiquer avec Coutard. Ces missions complémentaires confiées, l'une au chef de brigade Goris vers les montagnes du Gargano, l'autre au chef de brigade Leblanc sur Termoli, furent admirablement remplies. En effet, au bout de quelques jours d'opérations, la Pouille se trouvait si parfaitement tranquille, que de simples ordonnances pouvaient, sans danger, la parcourir et de nuit et de jour; succès à la suite desquels le

(1) Dans ce rapport, le général Duhesme signalait la vaillance du capitaine Michaud, aide de camp du général Forest, et de mon adjoint le lieutenant Dath. rapport d'après lequel le grade de chef de bataillon fut demandé pour le premier, et le grade de capitaine pour le second.

général Duhesme obtint de l'évêque de Foggia un mandement, démontrant la concordance de la morale du Christ avec la morale républicaine, et l'harmonie des dogmes de l'Église avec ceux de la liberté.

Quant à la communication avec Coutard, mon adjoint Dath, qui s'était très distingué à la prise de San Severo, en fut chargé. Il avait accompagné la mission Leblanc à Termoli, et de là, une fois la ville rentrée dans l'ordre, il était parti avec cent hommes d'infanterie et vingt-cinq dragons pour chercher des nouvelles et porter des ordres sur la Pescara.

Officier actif, brave et capable, il ne négligea aucune des précautions de nature à assurer et à hâter sa marche; d'ailleurs je lui avais remis les instructions les plus précises et les plus sévères, dont voici les dispositions principales : s'annoncer partout comme l'avant-garde d'une forte colonne, qui serait censée suivre à douze heures de distance; ordonner de préparer des logements, des vivres et des fourrages pour cette colonne imaginaire; en prendre pour lui pour deux jours, mais au besoin par petites quantités, c'est-à-dire, se contentant de ce qui était prêt afin de n'avoir à en attendre nulle part; éviter les villes ou n'y passer que de nuit et en silence; avoir constamment deux guides, l'un à la tête, l'autre à la queue de la colonne; ne faire de grandes haltes que dans des bois ou lieux déserts et sur des sommets, d'où il pouvait découvrir un vaste espace; en cas de nécessité, bivouaquer à la sortie d'un village, jamais avant ou dedans; n'y séjourner jamais; faire marcher les hommes aussi tard que cela serait possible, et les maintenir toujours réunis; enfin faire tout au monde pour n'être devancé par personne. C'était au reste le seul moyen d'échapper à une partie des dangers que devaient courir cent vingt-cinq hommes, cheminant

dans une région où aucun Français n'avait paru. Il est à croire que, sans secours étranger, Dath serait heureusement arrivé jusqu'à Pescara; mais le bonheur voulut qu'il rencontrât à Vasto une colonne que Coutard y avait envoyée; dès lors toutes les incertitudes cessèrent.

Quant à Coutard que le général Duhesme, sur ma recommandation, avait placé à la tête des Abruzzes, il s'y était comporté comme un vrai capitaine, et sa conduite aurait fait honneur à un officier supérieur. Le même Pronio, qui avait attaqué et blessé le général Duhesme à Solmona, était revenu, sitôt notre départ, bloquer Chieti et tenter avec des forces considérables un coup de main sur Pescara; Coutard avait purgé de ces hordes les rives de la Pescara, puis il avait châtié Ortona a Mare en révolte, détruit deux repaires, Lumano et Guardiagrele, quartier général des chefs de l'insurrection dans les Abruzzes. Cette dernière place, bâtie sur un roc imprenable pour d'autres troupes que les nôtres, avait été brûlée; dès lors la République étant reconnue dans les Abruzzes, la cocarde tricolore avait remplacé la cocarde blanche, rouge et verte, que j'avais donnée, et cette pacification ayant facilité l'arrivée des renforts, lorsque Dath atteignit Pescara, six mille hommes s'y trouvaient réunis, la plupart attendant l'ordre de rejoindre l'armée à Naples par la Pouille, dès que cette province serait ouverte. Dath allait les ramener, et, pendant qu'il s'acquittait ainsi de sa mission, de notre côté les opérations continuaient.

Le 26 février, le général Duhesme avait reçu l'ordre de ravitailler Corfou; à cet effet il devait faire partir du port de Manfredonia vingt-cinq barques pontées et chargées de vivres. Cette mission m'étant dévolue, j'envoyai de suite au chef de brigade Goris l'ordre que, tout en continuant son opération dans les monts Gargano, il envoyât à Manfredonia les grains qu'il pourrait réunir

en six heures; qu'il s'arrangeât de manière que sa compagnie de grenadiers et une du centre y fussent rendues le lendemain 27, à midi, et que le commandant de ces compagnies prévînt l'évêque que j'allais arriver sous peu d'instants et que je logerais à l'évêché. J'étais parti le même jour, et, dans la confiance que mes ordres seraient exécutés, je partis en calèche, escorté par dix hommes de cavalerie seulement et ayant avec moi un de mes adjoints, Piquet, le capitaine du génie Couchaud et le commissaire des guerres Odier.

Comme deux heures sonnaient, j'arrive à la porte de Manfredonia; aucun poste, aucun planton, commandé pour me conduire à l'évêché, ne s'y trouve. J'entre dans la ville; chacun des habitants que je rencontre s'arrête et me fixe avec surprise; je demande le palais épiscopal; on m'y conduit, mais cent personnes me suivent, et l'évêque n'est pas moins étonné de mon apparition que ses ouailles; dans le fait, personne ne m'y avait ni précédé ni annoncé. Ma position devenait entièrement fausse; mais plus elle l'était, moins il fallait paraître s'en apercevoir; en conséquence, m'emparant de suite du pouvoir, je fis appeler le chef de l'autorité civile et, m'occupant du logement de ceux qui auraient dû faire le mien, j'ordonnai à ce magistrat de préparer immédiatement tout ce qu'il fallait pour le casernement et la subsistance de trois cents hommes; après quoi je lui demandai un exprès pour porter une lettre au colonel Goris, et je lui dis de se trouver le lendemain matin chez moi, afin qu'il me donnât les renseignements que j'aurais à recevoir de lui et me fît les demandes qui pourraient intéresser sa ville. Toujours est-il que la journée se passa sans qu'il me parvînt aucune nouvelle, que la nuit ne changea rien à cette situation, et qu'elle se prolongea jusqu'au lendemain soir à cinq heures; ce

qui, à neuf lieues de Foggia, me laissa pendant vingt-sept heures dans un complet isolement.

Pour profiter de ces vingt-sept heures et tout en donnant de plus en plus le change sur le motif qui m'amenait, j'allai comme curieux parcourir la ville, visiter le port, la douane et les magasins, voir les églises et les couvents, mais au fond prendre, sur les ressources existantes, les notes les plus exactes possible, et arrêter mes dispositions afin que, les troupes une fois arrivées, il n'y eût qu'à charger les barques et à composer les équipages, ce qui ne pouvait plus être que l'affaire d'un jour; en fait, tout se trouva terminé le 28 février dans l'après-dîner. Mes deux compagnies étaient arrivées; restait à faire partir ces barques et à s'assurer que les patrons conduiraient leurs chargements à Corfou; pour cela, je fis stipuler pour eux de forts payements qu'ils ne devaient toucher que sur les reçus du commissaire des guerres de Corfou, visés par le général commandant cette île, et je les prévenais que, s'ils n'arrivaient pas tous, ceux qui arriveraient se partageraient les salaires de ceux qui ne seraient pas arrivés; de plus, que leurs familles seraient responsables de leur conduite, de la valeur des chargements, et gardées à vue jusqu'à leur retour.

Tout se trouvant ainsi disposé, et ma flottille devant mettre à la voile le lendemain, 1er mars, à la pointe du jour; ayant donné au commandant des troupes, qui restait chargé du commandement de ce canton, et mes ordres et mes instructions, rien ne réclamait plus ma présence à Manfredonia; au sortir de table avec l'évêque, j'allais donc remonter en voiture et repartir pour Foggia, lorsque, continuant avec ce prélat je ne sais plus quelle conversation, nous passâmes sur le balcon d'où l'on dominait tout le golfe.

En jetant comme un dernier coup d'œil sur cette vaste

étendue, j'aperçus vers les monts Gargano et à un mille environ de Punta Rossa un bâtiment à l'ancre, sur le compte duquel j'interrogeai l'évêque. J'appris ainsi que c'était une forte polaque, ou petite corvette napolitaine, percée à vingt-deux canons, en ayant quatorze en batterie, montée par quatre-vingts hommes d'équipage, et sortie du port la veille de notre arrivée. Ce qui prouvait que le commandant de ce bâtiment avait fui à l'approche du colonel Goris.

« Et que contient ce bâtiment? ajoutai-je comme machinalement. — Quelques caisses appartenant au roi. — Et sait-on ce que renferment ces caisses? — Je l'ignore, mais ce sont des objets presque sans valeur. — Et par qui est commandé le bâtiment? — Par un certain Pascale Tortora, attaché au roi et embarqué avec toute sa famille. — Connaît-on sa destination? — Trieste. — Et qu'est-ce qui détermine sa halte? — Le vent, absolument contraire en ce moment, mais qui demain ou après-demain doit changer avec la lune. — Monseigneur, dis-je alors à l'évêque, voilà un incident qui retarde mon départ. » Et, pendant qu'il regrettait les renseignements qu'il m'avait donnés avec un peu de jactance, pour ne pas dire de goguenardise, je fis rentrer mon escorte et dételer ma voiture, fermer les portes de la ville et le port, placer enfin quelques hommes au haut des clochers, afin qu'aucun signal ne pût être fait.

Certain que nul avis ne serait donné, je me rendis au port. Je fis choix de deux belles barques pontées; je fis transporter et amarrer sur chacune d'elles une pièce de canon, prise dans une des batteries du port, et je fis approvisionner chacune d'elles de vingt-cinq coups et munir d'écouvillons, de lames à feu, etc. J'attachai à leur service et pour chacune six canonniers de marine napolitains et six soldats français choisis, auxquels,

pendant les heures du jour qui restaient, je fis faire et répéter la manœuvre de leur pièce. De l'eau-de-vie, du pain, de la viande salée, du vin coupé avec de l'eau et en petites barriques, furent portés à bord de ces barques, ainsi que des rames, des grappins pour accrocher les haubans du bâtiment, des cordages pour fixer les barques à ses flancs au moment de l'abordage, des torches, des lanternes, des échelles, etc. Indépendamment des canonniers, des rameurs et des matelots nécessaires, je fis monter ces deux barques par quarante-huit grenadiers, dont dix-huit déguisés en pêcheurs, ayant chacun à leur ceinture un pistolet chargé et une hache d'abordage; ces derniers étaient destinés pendant le trajet à surveiller sur le pont les matelots, et, au besoin, à les aider à ramer; les trente autres grenadiers, ayant leur uniforme et leurs armes, furent cachés sous les ponts à raison de quinze par barque. Enfin, et emmenant avec moi un officier napolitain, qui nous était dévoué, je pris le commandement de la première de ces deux barques, et je fis commander la seconde par le capitaine Couchaud. Cependant, comme à la guerre on ne doit avoir recours à la force que dans le cas où le calcul et la ruse ne peuvent y suppléer, je demandai à l'évêque et, quoiqu'il ne s'en souciât guère, j'eus de lui une lettre pour le commandant du navire, lettre destinée en apparence à prévenir toute résistance et à rassurer le destinataire sur ce qui personnellement pouvait le concerner, mais au fond à nous sauver l'embarras du premier « Qui vive? » et de la première réponse à faire à celui que l'on pourrait envoyer pour nous reconnaître. J'avais dicté cette lettre et je la fis cacheter.

Vers dix heures du soir, par une mer superbe, mes deux barques partirent à la rame, les pièces et toutes les armes chargées. A une heure du matin, nous mar-

chions sans une lumière visible, dans le plus grand silence, les deux barques se suivant d'assez près et se touchant presque pour n'en faire apercevoir qu'une seule; nous arrivâmes ainsi près du bâtiment avant d'avoir été aperçus ou entendus par un des hommes du quart; mais alors le « Qui vive? » retentit. L'officier napolitain qui se tenait à côté de moi, et qui, comme Couchaud et comme moi, était enveloppé dans une capote de pêcheur, répondit : « Chargé d'une lettre de Mgr l'évêque pour le commandant du bâtiment. — Attendez qu'on aille vous reconnaître », reprit l'homme de quart; mais, malgré le « oui » par lequel on répliqua, et d'après les ordres donnés d'avance et répétés à voix basse, on continua à ramer et même on força de rames, en se dirigeant par l'arrière du bâtiment, ce qui nous mettait à l'abri du feu de ses batteries, car, à l'ancre et toutes voiles carguées, il n'avait plus le temps de virer de bord. Quelques hommes étaient à peine réveillés, tant la sécurité était grande à bord de cette polaque, et déjà nous étions sur elle. Pendant qu'on nous criait : « Attendez donc! » mes deux barques prenaient le bâtiment de tribord et de bâbord; et lorsqu'enfin, les hommes qui nous avaient reconnus crièrent : « Aux armes! » nous avions accroché les haubans, allumé nos torches, et, poussant de grands cris, nous exécutions l'abordage. Parvenus en un instant sur le pont avec mes grenadiers et mes hommes de pièces, c'est-à-dire avec soixante hommes, officiers non compris, et sans avoir donné un coup de sabre ou de hache, reçu ou tiré un coup de fusil ou de pistolet, nous n'y trouvâmes plus un homme de l'équipage. Tout était dit, à moins de mettre le feu à la sainte-barbe, ce dont personne n'eut le désir ou la pensée.

Il fallut donc se soumettre. Du reste, l'ordre le plus sévère régna. L'épouvantable frayeur du commandant,

qui sur le pont me fut amené en caleçon, le désarroi de sa femme et de ses deux filles, fort jolies personnes, ne durèrent qu'un moment. Enfin, le jour venu, toutes voiles déployées et le bâtiment pavoisé, je rentrai dans le port de Manfredonia avec ma prise, véritable géant, servant au triomphe de deux lilliputiens, et j'entrai au moment où ma flottille en sortait par le plus beau soleil.

Cette petite expédition et cette réussite me firent plaisir. Prendre en mer avec deux coquilles de noix et à l'abordage un bâtiment armé en guerre, est un épisode amusant dans la vie d'un officier de terre. De plus, je m'étais emparé d'un bâtiment qui, pour nos opérations ultérieures le long des côtes de l'Adriatique, devait nous être et nous fut de la plus grande utilité; enfin, et c'était la première pensée qui m'avait frappé, ce bâtiment devait empêcher et aurait incontestablement empêché mon ravitaillement de Corfou, qui, s'il ne sauva pas cette place, ne s'en effectua pas moins.

Pour ainsi dire sur son lest, ce bâtiment ne contenait que quarante-neuf caisses de bougies, caisses que j'ordonnai d'emmagasiner au compte de qui de droit, que je n'ai pas même vues et dont je n'ai eu ni demandé aucune nouvelle; il contenait encore plusieurs caisses et malles que, sur son honneur, le commandant me déclara contenir tout ce que sa famille et lui possédaient au monde, mais ne rien renfermer qui ne leur appartînt; d'après cela, je les lui fis remettre, sans vouloir qu'aucune fût ouverte, fait qui me valut de sa part les plus grandes actions de grâces (1).

Au reste, cet ex-commandant me prouva sa recon-

(1) J'ai su par M. Estancelin, le député, qui avait été secrétaire du général Championnet à Naples, que ce fait est relaté dans l'*Histoire de l'Italie*, par Botta. Les journaux en parlèrent dans le temps, et une petite ancre le rappelle dans mes armes.

naissance. Pendant le trajet, je m'étais trouvé incommodé par le mouvement de la mer, qui cependant était calme, et il m'avait offert et servi un verre de marasquin de Zara. Ce marasquin était parfait; je lui en avais fait le compliment, et, débarqué, il m'en envoya six bouteilles, dont je fis plus tard cadeau au général Macdonald, qui, je le lui avais entendu dire à lui-même, en était très amateur.

Comme je débarquais à Manfredonia, j'y fus reçu par le commissaire des guerres Odier, qui me dit aussitôt: « Parbleu, mon général, voilà une occasion de nous assurer une gratification, que pour votre part vous avez bien gagnée. Ce bâtiment, dont vous ne devez compte à personne, vaut au moins quatre-vingt mille francs. Laissez-moi le charger de ce que je pourrai réunir ici de marchandises, et envoyez vendre le tout à Ancône. J'ai précisément un secrétaire qui s'acquittera de cette mission à merveille. C'est une affaire de cent mille écus. — Mon cher, lui répondis-je sans parler de l'impossibilité où j'étais de ne pas rendre compte de cette prise, et sans parler aussi du plaisir que ma vanité trouverait à en rendre compte, nous avons des villes à prendre le long de l'Adriatique; ce bâtiment, auquel nous joindrons des chaloupes canonnières, nous sera indispensable pour les attaques par mer; je vais donc en faire compléter l'armement et l'approvisionnement, y mettre garnison, en conserver l'équipage et, ajoutai-je en riant, en faire le vaisseau amiral de mon escadre. — Ma foi, répliqua-t-il, vous n'êtes pas fait pour faire fortune (1). »

(1) Ce pauvre Odier semble avoir gardé sur le cœur cette affaire de la polaque, qu'il ne tint pas à lui d'avoir dans la poche. Onze ans après, il passait avec le docteur Emery, qui depuis m'a conté le fait, à Burgos où j'étais gouverneur, et, à certaine question relative à moi, il répondit : « Au reste, vous pouvez être certain d'une chose, c'est que celui-là ne fera fortune nulle part. »

Au moment de quitter Manfredonia, je reçus l'ordre de faire transporter à Foggia le soi-disant trésor de je ne sais quelle chapelle, située dans les montagnes et dont les insurgés devaient, disait-on, s'emparer. Je chargeai le capitaine Couchaud de cette expédition, dont il s'acquitta parfaitement et dont il rendit compte à qui de droit, mais qui, selon lui, ne valait pas les souliers que sa compagnie avait usés.

Dès lors, j'avais non seulement rempli, mais dépassé tout ce que comportait ma mission; quittant Manfredonia, où j'étais resté trois jours, je rejoignis le général Duhesme à Foggia. N'ayant encore rien appris des opérations de Coutard et de la marche de Dath, il avait cependant la certitude du succès, comme de la bonne situation de l'un et de l'heureuse arrivée de l'autre, certitude basée sur la préoccupation et le silence de nos ennemis, sur la sécurité de nos partisans et les demi-révélations qu'il parvenait à arracher. En conséquence, proclamant la pacification des Abruzzes, il s'occupa de lever une légion qui se recrutait rapidement, et, secondé par des autorités qui, à peine créées, avaient dû à leur zèle un véritable pouvoir, il organisait des gardes nationales de toutes armes et se préparait à en faire concourir l'élite aux opérations de la guerre, ce qui allait doubler ses moyens et lui faire dépasser la teneur de tout ce qui lui avait été prescrit ou demandé; enfin les Abruzzes soumises, la Pouille dévouée, il se préparait à purger d'insurgés la terre de Bari et toutes les rives de la mer Adriatique et de la mer Ionienne; il allait passer en Calabre, où, malgré le succès du cardinal Ruffo, de nombreux patriotes nous appelaient encore, et, réunissant son armée à celle du général Olivier, les prenant toutes deux sous ses ordres, il était sûr de se rendre maître de toute cette Italie du sud. La pacification du centre

s'était complétée par celle de la Terre de Labour, à tel point que le général Championnet pouvait rappeler à Naples les troupes du général Rey et les renforts que ce général amenait avec lui. C'était le moment où la guerre avec l'Autriche devenait imminente, où les Russes étaient prêts à paraître sur le Rhin et sur l'Adige; c'était le moment grave entre tous où, coûte que coûte, il fallait par l'action la plus heureuse et la plus décisive, par une brusque mainmise sur tout ce qui restait à conquérir de l'Italie, s'assurer des derniers points encore menaçants.

Résolu, sûr de son but, le général Duhesme se disposait à quitter Foggia pour entrer sur la terre de Bari, lorsqu'il reçut l'épouvantable nouvelle du rappel du général Championnet, remplacé par le général Macdonald. A cette nouvelle était joint l'ordre impératif de quitter immédiatement la Pouille et de se reployer avec toutes ses troupes sur Naples, où l'on craignait, disait-on en termes assez secs, une nouvelle insurrection, ce qui n'était qu'une fausse crainte inventée pour justifier l'ordre de retraite. Quant au ton adopté à l'égard du général Duhesme, il me parut d'autant plus suspect que l'adjudant général Léopold Berthier, devenu chef d'état-major général de l'armée, prit plus de soin pour me rassurer dans une lettre dont je ne crus pas devoir parler au général Duhesme, mais qui, par comparaison, me sembla pour lui d'assez mauvais augure (1).

(1) Voici cette lettre, dont le ton cajoleur contrastait si sensiblement avec le ton sèchement impératif dont avaient été transmis les ordres au général Duhesme : « J'ai reçu, mon cher camarade, votre dernier rapport adressé au général Bonnamy. Vous avez su les changements par l'ordre du jour. J'ai lu avec grand plaisir, dans les papiers de la division du général Duhesme, les rapports et journaux historiques que vous avez adressés au chef de l'état-major. Je connaissais depuis longtemps vos moyens et vos talents

Au premier moment, nous étions, le général Duhesme et moi, restés saisis, presque anéantis par la façon leste dont le Directoire sacrifiait ses plus brillants, ses plus dévoués serviteurs et ce très digne, ce très noble général Championnet si cher à son armée, si fidèle à la victoire; mais, la stupéfaction passée, nous cherchâmes à dévoiler le mot de cette atroce énigme, et si nous arrivâmes à quelques éclaircissements, ce ne fut que pour mettre en lumière d'abominables rôles, des faits aussi tristes pour le présent que menaçants pour l'avenir. Les prétextes avoués étaient tels qu'on devait les supposer, c'est-à-dire que celui qu'on invoquait au premier chef était la soi-disant atteinte que le général Championnet avait portée aux pouvoirs et aux droits du Directoire, en remplaçant la commission et en la chassant de Naples; comme si, insulté publiquement, traduit pour ainsi dire à la barre de son armée et des lazaroni, un général en chef aurait pu faire autrement qu'il ne fit, à moins de quitter l'armée elle-même; mais on a vu que ce qu'il fit, on avait voulu le lui faire faire, et c'est inutile de disculper un acte condamné d'avance.

Le second grief mis en avant par le Directoire était la gratification que le général Championnet avait donnée à son armée, et cela quoiqu'il ne dût pas en coûter un sol à la France, puisque la somme qui y avait pourvu se trouvait indépendante de la fixation d'une contribution de guerre. Or, bien qu'aucune loi ne les déterminât, il n'y avait alors aucun doute, si ce n'est dans l'esprit de ceux dont elles contrariaient les tripotages, que de

militaires. Le général en chef sait aussi les apprécier. Croyez qu'on vous rend ici toute la justice que vous méritez.

« Salut et amitié.

« L. BERTHIER.

« *Quartier général de Naples, le 12 ventôse an VII.* »

telles gratifications formaient pour le général en chef, je ne dirai pas seulement un des droits, mais presque un des devoirs attachés à ses conquêtes. Pour restreindre mes citations à l'armée d'Italie, je rappellerai que le général Berthier, marchant sur Rome, avait ostensiblement promis à son armée des gratifications, qu'il préféra d'ailleurs garder pour lui, et, comme personne ne songea même à incriminer la manière dont il lui plut de répartir le tout entre sa main gauche et sa main droite, personne à plus forte raison n'aurait blâmé une répartition moins personnelle et plus générale. Après ses immortelles campagnes de 1796 et 1797 en Italie, le général Bonaparte distribua des gratifications, et ce fut, pendant toute sa vie, la théorie de Napoléon que, pour soutenir son rang, un officier pauvre doit être doté au prorata de sa gloire sur le bien des vaincus. Ainsi seulement avait-il le droit d'exiger que des noms illustres ne salissent pas leurs lauriers par le vol et par la concussion, et, quand le général Championnet écrivait au Directoire en parlant du général Macdonald : « Je l'ai comblé d'argent et de louanges », il exprimait, avec une admirable netteté, en deux mots, les deux genres de récompenses sans lesquelles un général en chef ne pourrait jamais entraîner son armée par des marches sans fin à travers la nuit, le froid, les boues et la neige, dans l'horreur de la mort et des blessures, à deux cents lieues de la patrie, vers des conquêtes qui ne promettraient pas des grades, du bien-être et du repos. Ce sont là les fatalités de la guerre, et il ne faut pas avoir conduit la moindre troupe pour croire qu'un chef puisse obtenir autre chose que de limiter de tels faits à l'apparence du droit.

Tout en acceptant cette nécessité des gratifications, le général Championnet n'en était pas moins intraitable pour les tripoteurs d'affaires, les ramasseurs de profits

injustes et les coureurs de rapines, et ce serait à satiété qu'il faudrait répéter que le véritable motif de sa destitution fut la guerre acharnée qu'il déclara, dès son arrivée à Ancône, à la bande des commissaires civils et de leurs agents. Qu'ajouter encore ? Vis-à-vis des avocats du Directoire, le général Championnet put avoir encore contre lui la franchise qui régnait dans ses dépêches, la fermeté de son ton, son courage à dire la vérité, la hardiesse avec laquelle il chargeait sa responsabilité de tout ce qu'il jugeait utile, et la netteté avec laquelle il mit le marché aux mains d'hommes qui ne lui tenaient compte de rien; en un mot, il était victime de tout ce que son dévouement pour la patrie et pour ses devoirs avait de fatigant et de gênant, de tout ce que l'autorité remise au général Macdonald garantissait de sûreté, de facilité même, aux agissements des commissaires et de leurs agents.

Telles furent les considérations qui nous frappèrent, le général Duhesme et moi. Quant aux résultats dont nous eûmes aussitôt le pressentiment, la suite de ce récit ne les fera que trop connaître. Si le Directoire disposait désormais d'un exécuteur aveugle et servile de ses ordres souvent très saugrenus, si les commissaires civils avaient un grand prévôt dans toute la force du terme, on ne pouvait douter que le gouvernement n'eût perdu celui qui était sa lumière et sa force; il ne restait donc plus qu'à apprendre si l'armée, du moins, avait un chef digne d'elle, et cette question fut trop tôt résolue.

CHAPITRE XVIII

Le 28 février, à dix heures du soir, le général Championnet avait reçu du ministre de la guerre Schérer l'ordre de se rendre auprès de lui, en exécution de l'arrêté du Directoire exécutif du 25 pluviôse (13 février), portant qu'il était remplacé par le général Macdonald. Suivi de ses aides de camp et de son chef d'état-major général, le général Bonnamy, il s'était mis en route trois heures après avoir reçu cet ordre, dont le ciel devait faire justice, et, trois heures après son départ, le général Macdonald était arrivé à Naples; ce qui prouve que ce dernier s'attendait tellement à sa nouvelle destination, qu'il avait pu partir presque en même temps que le courrier, qui, quoique à cheval, l'avait précédé de si peu d'heures.

D'ailleurs, le général Macdonald était si pressé de mettre sa nouvelle autorité au service de ses complices, que, bien qu'il ne fût arrivé à Naples, pour prendre possession de son commandement, que le 29 à quatre heures du matin (1), il avait adressé au général Sainte-Suzanne,

(1) Le maréchal Macdonald affirme être arrivé à Naples à onze heures du soir, afin de se soustraire, prétend-il, aux ovations de son armée, dont il était attendu le lendemain matin seulement; il dit encore avoir rencontré, à Aversa, son prédécesseur qui avait déjà pris la route du retour; mais si le récit de Paul Thiébault est exact, c'est-à-dire si le général Championnet n'a reçu son ordre de rappel qu'à dix heures et s'il n'a quitté Naples que vers une heure

commandant à Rome, un ordre daté de la veille et par lequel il le chargeait de protéger le retour de la commission civile à Naples. D'ailleurs, la réinstallation de cette commission civile fut le premier acte qu'il fit de son autorité; d'après ses instructions, Faypoult, Méchin et Chanteloup se mirent en route; ils arrivèrent le 7 mars et reprirent leurs fonctions immédiatement.

Quant à la Pouille et aux Calabres, il écrivait au ministre de la guerre que la première division et la troisième y étaient interceptées et enveloppées, et cela le jour même où il recevait du général Duhesme la nouvelle des succès décisifs et de la victoire de San Severo, du général Olivier des avis annonçant la possibilité d'attendre.

Quitter la Pouille, lorsqu'on y était victorieux, et les Calabres, alors que l'action de l'armée allait pouvoir y être commencée, c'était afficher l'évacuation du pays et l'abandon de tous ceux qui s'étaient déclarés à notre appel, c'était perdre à l'instant le fruit de tous les avantages obtenus, attiser le feu de l'insurrection dont le signal viendrait de la Terre de Bari; c'était abandonner la colonne attendue des Abruzzes à de véritables dangers. Le général Duhesme prit donc sur lui de n'exécuter qu'en partie les ordres qu'il avait reçus. Dans une indignation que je partageais de toute mon âme, et après avoir réclamé contre un tel ordre, il laissa à Foggia, qui achevait l'organisation de sa garde nationale, une compagnie d'infanterie bien commandée, annonça la prochaine arrivée de la colonne des Abruzzes, fit prendre au général Broussier position à Ariano, et, avec le reste

du matin, il n'a pu véritablement être croisé par le général Macdonald en dehors de cette ville plus de deux heures avant d'en être sorti. Or, malgré notre souci d'impartialité, nous ne pouvons taire une dépêche adressée par le général Championnet, en date du 13 ventôse, au ministre de la guerre; cette dépêche confirme heure pour heure les indications de Paul Thiébault. (Éd.)

de la division, il se mit, le 6 mars, en marche sur Naples; mais il avait à peine dépassé Ariano que, en réponse à ses observations, il reçut un nouvel ordre portant de s'arrêter à Benevento et à Avellino. Il répartit aussitôt ses troupes entre ces deux villes, plaça son quartier général dans cette dernière et, de sa personne, se rendit à Naples, où je l'avais devancé, pour savoir à quoi s'en tenir sur ce faux et fatal mouvement, et tâcher de réparer le mal autant que cela serait encore possible.

On le voit, bien que le général Macdonald eût transmis en capon plus qu'en général en chef l'ordre d'évacuer la Pouille, ses concessions n'allèrent pas jusqu'à le révoquer. Malgré les plus véhémentes déclarations, le général Duhesme n'obtint pas de reprendre la campagne; mais, le général Olivier ayant exécuté son mouvement rétrograde en arrière de Sarno et établi son quartier général à la Favorite, on convint, comme moyen terme, de faire faire l'expédition de la terre de Bari par Broussier. A l'instant les instructions partirent, et Broussier, en les recevant, se reporta à Barletta, où l'ordre de se reployer l'avait atteint et où il était d'autant plus pressé de retourner qu'il savait cette ville, toute patriote, menacée des représailles les plus graves par les corps d'insurgés qui occupaient Andria et Trani.

Dans une situation aussi violente, alors que de toutes parts on se soupçonnait et s'accusait, on signala au général Broussier le prince Mari, se trouvant dans la Pouille comme un de nos ennemis les plus funestes, et, ainsi que cela arrive toujours, on appuya cette dénonciation de prétendus faits, voire même de preuves. En dépit de l'acharnement que l'on put y mettre, tout cela était encore assez vague pour rester douteux, et le général Broussier, après avoir fait arrêter ce prince Mari, en référa au général Duhesme, qui me renvoya

cette affaire pour la nomination d'une commission militaire et une mise en jugement. Dans l'état d'exaspération où se trouvaient les officiers comme les soldats, il n'y avait aucun doute que, si ce prince comparaissait comme auteur et fauteur d'insurrection, c'était un homme mort. Sa vie dépendait donc moins des faits imputés que de la manière dont je présenterais l'accusation et dont je composerais la commission. Cette conviction me fit examiner les pièces de cette affaire avec la plus sérieuse attention, prendre des renseignements, entendre quelques personnes et arriver à la croyance que, sans être de nos amis et malgré de fâcheuses apparences, il avait pu être imprudent, mais n'était coupable d'aucun acte de rébellion. En conséquence, je mis un tel soin dans le choix des juges, mes ordres prescrivirent si impérieusement de n'admettre comme charges que des faits constatés, de les relater tous dans le jugement, de me l'adresser et d'y joindre toutes les pièces, que ce prince fut acquitté.

Le lendemain du jour où l'on eut à Naples la nouvelle de son acquittement, toute sa famille, informée de ce que j'avais fait et de mon arrivée dans cette ville, vint dans trois voitures et en grande cérémonie me rendre ses actions de grâces. Lorsqu'on annonça ces personnes hautement qualifiées, j'expédiais des ordres très pressés qu'un détachement de cavalerie attendait dans ma cour depuis une demi-heure. Forcé de faire attendre toute cette famille, je chargeai un de mes adjoints de les informer de ce qui me retenait; mais, tout en dictant mes ordres, je ne pouvais distraire ma pensée de cette situation : « Tu n'étais pas né, me disais-je, pour recevoir, à ton âge surtout, des hommes et, qui plus est, des dames de ce rang; pour les voir arriver chez toi « in fiocchi », c'est-à-dire en grande toilette et en carrosses de gala, et moins encore pour leur faire faire antichambre. Tu ne devais

pas t'attendre à être l'arbitre de leur vie, et, dans l'ordre naturel des choses, tu aurais trouvé tout simple d'aller chez elles et d'y subir la position dans laquelle elles se trouvent. Des événements extraordinaires, gigantesques, en ont ordonné autrement; tu exerces sur de vastes contrées et de fait, quoique ce ne soit pas sous ton nom, un pouvoir qui sous certains rapports tient du rang suprême; tu marches peut-être à un grand rôle (et à ce moment je pouvais le supposer); enfin, tu as à peine vingt-neuf ans, et ce serait légitime d'en tirer vanité. » Mais j'eus beau m'interroger, me tâter, je ne pus découvrir en moi aucun vestige de cette faiblesse; dès que cela me fut possible, j'allai donner mon audience, simplement comme on remplit un devoir de position, et si je n'éprouve pas de confusion à le dire, c'est parce que j'ai dit assez que j'avais d'autres défauts.

Le surlendemain, un homme d'affaires se présenta pour me remettre, comme faible gage de reconnaissance, le bon d'une forte somme (15 ou 20,000 ducats, je crois), déposée pour moi chez un banquier. Indigné, je chassai cet homme, lui déclarant que je ne m'étais pas attendu à un outrage pour un bienfait, et qu'il me faisait regretter ma conduite, puisqu'elle avait pu laisser croire que, au lieu de faire rendre la justice, j'étais capable de vendre l'impunité. On m'apprenait que je n'avais sauvé qu'un coupable, et je terminai en affirmant que je ne rendrais aucune des visites que j'avais reçues.

Enfin, le 21 mars, se trouvèrent réunies à Foggia toutes les troupes que le général Broussier espérait; avec elles il put commencer ses opérations. Andria, puis Trani, les deux boulevards des insurgés dans la Terre de Bari, furent emportés d'assaut, pillés, brûlés, au prix des plus sanglants efforts et des plus héroïques faits d'armes; ces deux exemples avaient été terribles; il fallait être

aux prises avec des Napolitains pour que la soumission du pays entier ne s'ensuivît pas; d'autres rassemblements résistaient encore; l'un d'eux, composé de brigands plus que d'insurgés, occupait Carbonara, qui de tout temps avait servi de repaire à des scélérats célèbres pour leur audace, et d'asile aux voleurs et aux assassins de la Pouille. Ces brigands, beaucoup plus redoutés que les autres Napolitains, se montrèrent heureusement plus lâches et furent anéantis à Carbonara, puis à Ceglie. Et chacun de ces succès était dû à l'énergique direction du général Broussier, à la vaillance, à la valeur de ses officiers, à l'intrépidité de ses soldats.

Informé que la colonne ennemie se dirige vers les ruines de Ceglie, le général Broussier avec les grenadiers des deux demi-brigades, une pièce de canon et des dragons, marche contre elle, parvient à la joindre, et, du moment où il l'a forcée à prendre position, il s'avance de sa personne pour arrêter les dispositions d'attaque; mais à peine a-t-il quitté de vue ses grenadiers que, en dépit de ce que leurs officiers peuvent dire et faire, ils se précipitent sur l'ennemi, le culbutent, prennent ses canons et ses bagages. Aussi acharnés dans la poursuite qu'ils avaient été terribles dans l'attaque, ils continuent le massacre de tout ce que l'infanterie peut atteindre, de tout ce que la cavalerie peut couper, et forcent leur général à rire de ce qu'il n'a pas même eu le temps de donner un ordre. Soldats incomparables comme la France n'en aura plus, comme aucun pays n'en a jamais eu; hommes qui, pour leur propre compte, faisaient de la guerre une affaire, alors que généralement il n'en est ainsi qu'en raison de l'élévation des grades; hommes d'ailleurs formés par cinq cents combats, électrisés par cinq cents victoires; auxquels, sans les compromettre, en ce qui tient du moins aux champs

de bataille, on aurait pu faire tirer au sort les épaulettes des premiers grades, beaucoup d'entre eux se trouvant être dignes de les porter.

Mais si, sous le rapport de l'entente de la guerre, rien n'était comparable à nos troupes, sous le rapport de l'énergie, du mépris de la mort, les Napolitains ne le cédaient à personne. En effet, au milieu de cette nouvelle scène de carnage, un paysan refuse de fuir, reste seul, grimpe sur le toit en partie démoli d'une maison, et de là, couché sur le ventre et tirant, par-dessus le faîte, des coups bien ajustés, nous tue deux hommes et en blesse autant. La masure est de suite entourée, mais la porte est barricadée, et, pendant qu'elle résiste, ce paysan fait rouler de grosses pierres sur nos grenadiers, dont il blesse encore quelques-uns; enfin, se défendant avec rage jusqu'au dernier soupir, il tue un de nos braves qui arrive à lui. Et des faits de cette nature se renouvelaient partout.

Triggiano fut encore le théâtre d'un massacre important; quelques-uns de nos bataillons, chargés de rabattre tout ce qui restait d'insurgés, ne rencontrèrent plus rien, si ce n'est, près de Fontana di Cerca, cinquante hommes cachés dans une grotte qui s'y défendirent en désespérés, mais y périrent jusqu'au dernier.

On le voit, c'en était fait de l'insurrection des Abruzzes, de celles de la Pouille et de la Terre de Bari, où les actes de soumission arrivaient de toutes parts et paraissaient à ce point sincères que, sur l'ordre du général Broussier, les populations elles-mêmes arrêtaient les fuyards : elles portèrent le zèle si loin que des habitants découvrirent et conduisirent à Trani un émigré corse, que des circonstances assez romanesques avaient improvisé Altesse et qui de fait était devenu chef de bande. Cette seigneurie fut fusillée sur-le-champ, et son riche costume,

ses cordons et ses plaques furent envoyés au général en chef.

La Calabre restait seule à soumettre; mais elle pouvait maintenant être attaquée de front et de revers, et, en dépit du cardinal Ruffo, elle ne faisait pas prévoir une sérieuse résistance; la campagne pouvait commencer sans retard, les plans du général Championnet, qui venaient de servir si heureusement Broussier dans la Pouille, allaient être complétés du côté des Calabres; la gauche, conduite encore par les inspirations de son ancien chef, était prête à couronner son glorieux rôle, lorsque le général Duhesme et le général Broussier furent à leur tour sacrifiés pour avoir été les amis et, dans leurs positions respectives, les émules d'un de nos meilleurs généraux en chef et du plus honnête homme du monde. Encore faut-il dire qu'ils étaient parfaitement étrangers aux différends du général Championnet avec Faypoult et que, dévoués au chef que le Directoire leur avait donné, ils l'étaient, avant et par-dessus tout, à leur devoir, à leur réputation, aux intérêts de la patrie. Et cependant ils furent arrachés à la division dont ils étaient l'honneur, à des troupes qui les adoraient, accoutumées à vaincre à leur voix. Et pour que rien ne manquât à cette ironie, ces deux généraux furent traités de la manière la plus brutale; de plus, ils furent remplacés de la manière la moins brillante, et par le général Olivier, que le souvenir de sa vaillance honorera toujours, mais que son peu de capacité laissait loin de son prédécesseur, et par l'adjudant général Sarrazin, qui dut à cet avancement l'unique profit d'arriver plus tard aux galères avec le grade de général de brigade.

A peine nommés, les généraux Olivier et Sarrazin partirent pour leur nouvelle destination, en se faisant très inutilement suivre par le restant de troupes que l'on

avait si intempestivement immobilisées à Benevento et à Avellino, dans le seul but de retenir le général Duhesme et de lui ôter l'occasion d'utiliser encore son zèle et ses talents, premier présage du coup qui lui était destiné. C'est le 9 avril que le général Olivier arriva à Bari, et c'est par lui que le général Broussier reçut les ordres odieux qui le concernaient, ordres contre lesquels il échangea le rapport du combat du matin. Ce combat était le dernier fait d'armes dont nos troupes dussent avoir à s'honorer dans ces contrées.

Les généraux Duhesme et Broussier ne furent pas, au reste, les seules victimes que le Directoire sacrifia aux ennemis de Championnet. Le général de division Rey, illustré par la prise de Gaëte, lui qui ne s'était mêlé que des communications de Naples à Rome et qui, dans cette mission, avait rendu de si grands services, fut également arrêté et le fut de même que Dufresse, qui au départ du général Sainte-Suzanne, appelé au commandement de l'armée d'Italie qu'il refusa, avait été chargé de le remplacer à Rome (1).

L'adjudant général Sarrazin s'était rendu à Cassano : et là, le 10, il apprit l'aventure du *Généreux*. Parti d'Ancône escortant un convoi de vivres destiné à Corfou et y portant des troupes de renfort, ce vaisseau avait trouvé l'île au pouvoir de l'ennemi; ne voulant pas remonter l'Adriatique, il avait attaqué et pris le fort de Brindisi, qui de suite avait été occupé par un bataillon de la 8e légère, et, débarrassé de ce bataillon qui gênait sa marche, il avait pris le large, poursuivi par des forces

(1) Dufresse ne fut envoyé à Rome que parce qu'il n'y avait de choix qu'entre Rusca et lui; et Sainte-Suzanne n'avait pas été préféré à Macdonald parce que, aussi estimable que Championnet, il n'offrait non plus de garantie que comme homme de guerre d'un ordre supérieur.

supérieures. Ainsi le bataillon isolé sur ce point de l'Adriatique ne devait pas tarder à être attaqué par terre et par mer; il avait besoin d'être secouru. Pour l'échelonner, quelques bataillons envoyés en avant auraient suffi; mais le mouvement ne fut ordonné que le 13, jour auquel le général Olivier porta sans raison ses troupes en masse sur Cassano; il leur fit, sans plus de nécessité et dès le lendemain, occuper les villes du littoral, Mola, Monopoli, Fasano et Ostuni, où je le rejoignis; car, à son départ de Naples, je l'avais prévenu que je ne quitterais le général Duhesme qu'au moment où celui-ci partirait pour Milan.

Lorsque j'arrivai, la division entière allait s'avancer sur Brindisi, sans autre objet que de rejoindre le bataillon isolé, objet pour lequel le moindre déplacement de troupes bien conduites aurait amplement suffi. Je trouvai nos soldats confondus de ces directions inutiles, accoutumés qu'ils étaient à ne pas faire un pas qui ne fût justifié; mais, chemin faisant, j'avais été gagné de vitesse par un officier de l'état-major général, qui m'avait rattrapé à Foggia et que, depuis cette ville, j'avais amené en poste dans ma voiture, marchant même de nuit. Cet officier apportait les nouvelles des défaites de Schérer et l'ordre de se replier sur Naples. Quant au bataillon de la 8e légère, il fut invité à rejoindre la division à Ostuni, et j'assurai son retour en faisant partir une demi-brigade au-devant de lui. C'est tout ce qu'il en fallait. Toutefois j'eus le regret d'apprendre que l'adjudant général Sarrazin avait profité de ce mouvement pour faire arrêter et fusiller tous ceux qu'on lui désigna comme pouvant servir de chefs à une insurrection. Cent trente hommes furent de cette sorte assassinés par ses ordres. L'idée me parut tout simplement infernale.

Pour donner le change sur notre mouvement rétro-

grade, on annonça une assemblée générale et par députations de toutes les populations de ces contrées; on indiqua le lieu de la réunion; on parla de grands projets, et, au milieu de ces propos d'autant plus ridicules qu'ils ne pouvaient pas avoir de suite et qu'ils n'abusèrent personne, la division commença sa marche en arrière; le 20 avril, après quatre jours de mouvements lents, mais continus, une partie rentrait à Foggia. De là je fis partir mon premier adjoint Picquet, pour porter à Coutard l'ordre d'évacuer les Abruzzes et de se rendre à Florence par Aquila, dont il devait réunir à lui la garnison.

Et cela fait, toutes les troupes de la division quittèrent Foggia le 21, les unes pour rentrer à Naples, les autres pour remonter sur Maddaloni, en exécution de la nouvelle organisation que le général Macdonald venait de donner à l'armée. De fait, la grande retraite était commencée.

CHAPITRE XIX

Cependant, d'après l'ordre qu'il avait reçu de se rendre auprès du ministre de la guerre, le général Championnet était arrivé à Milan; là il avait été arrêté et conduit à Grenoble, où il devait être jugé et d'où il adressa encore au Directoire quatorze drapeaux pris par son armée aux ennemis de la France. On le voit, rien ne manqua à l'infamie des procédés, mais aussi le scandale et l'indignation étaient à leur comble. A l'exception d'un seul, tous les généraux français, tous les Français dignes de ce nom, rendirent à l'envi hommage aux qualités, au mérite et à la gloire de Championnet; le général Moreau, qui ne le trouva plus à Milan, où il se rendit exprès pour le voir, lui écrivit en lui exprimant ses regrets et sa sympathie. Le général Joubert déclara officiellement au Directoire que cette affaire des généraux de l'armée de Naples méritait autant d'attention que de réserve. Le président du tribunal qui devait juger ces généraux, après sa première conférence se rendit à Paris, muni de pièces sans réplique et de nature à mettre les accusateurs en cause.

Quant aux généraux Duhesme, Broussier, Rey et Dufresse, ils furent conduits de même en criminels à Grenoble, et soixante-dix jours s'écoulèrent sans qu'il fût pour eux question de justice; mais, après le 30 prairial, le Directoire, débarrassé de Larévellière-Lépeaux

et de Merlin, anéantit cette procédure, qui n'était basée que sur des monstruosités, mais qu'envenimait de toute sa puissance de 1793 cet homme, qui pour moi sera toujours le Merlin de Tournai, où il voulut faire guillotiner mon père, parce que mon père n'avait pas sali ses mains de l'argenterie des églises (1). En dépit de ses billets d'enterrement, où l'on ne rappela que ce qu'il fut depuis le Directoire, il sera pour l'histoire le commissaire de la Convention, collègue des Lebon, des Collot d'Herbois, des Carrier, et, par la loi des suspects, le promoteur des autodafés révolutionnaires. Devenu comte, il aurait dû se voir attribuer pour armes une guillotine et pour dotation les sanglots qu'il avait fait répandre. Parvenu à une grande vieillesse et encore qu'il soit mort l'époux d'une comtesse de l'ancien régime, encore qu'il ne lût plus que le *Journal des Débats*, il n'en est pas moins resté, pour l'honneur de Louis-Philippe, exclu de la pairie, à laquelle, et comme auteur de son grand ouvrage sur la jurisprudence, personne n'avait plus de titres que lui (2).

Pour en revenir aux généraux sacrifiés, le Directoire avait fait une première amende honorable en remplaçant Faypoult. Sous la protection de leur grand prévôt, c'est-à-dire du général en chef Macdonald, les commissaires avaient régné souverainement à Naples, et tout ce qui les offusquait avait été frappé.

Faypoult fut remplacé par un Félix Bodard, qui prit son rôle en prenant sa place et continua légalement le système des remises et des profits, qui s'élevèrent pour la commission à deux millions et demi. Le contrôleur

(1) Voir t. I, p. 366.

(2) Son fils était à peine lieutenant général, lorsque le vieux Merlin mourut; de suite il fut élevé à la pairie, cette dignité lui étant conférée pour attester que les souvenirs révolutionnaires avaient seuls empêché le père d'en être revêtu.

Méchin, notamment, revint avec six cent mille francs, indépendamment d'objets d'une valeur énorme tels que le camée d'Auguste dont il se trouva nanti.

Mieux inspiré qu'en nous adressant ce Bodard, nouveau Faypoult, le Directoire avait en même temps envoyé à Naples, pour donner une constitution à la République parthénopéenne, le citoyen Abrial, très digne homme, dont les événements sans doute ne tardèrent pas à rendre la mission inutile, mais qui n'en eut pas moins l'estime de tous ceux qui le connurent et même celle des Napolitains, et une estime qui sous le Consulat le porta au ministère de la justice.

Malgré le zèle de ce dernier fonctionnaire, ce fut un des faits les plus sensibles de notre occupation à Naples, que, du jour où le général Championnet fut remplacé, l'administration fut en souffrance. Les dépêches de ce général en font foi, rien ne lui échappait de tout ce qui tenait aux besoins de l'armée, à l'avantage du pays, à la prospérité, comme à l'honneur et à la gloire de sa patrie. Mais après son départ tout fut changé, et, tandis que les dépêches du général Championnet étaient des modèles de netteté et de prévision, la correspondance de son successeur ne révélait qu'imprévoyance et légèreté. Ne paraissant s'occuper ni de surveillance ni de vérification, ce successeur abandonna à la commission civile tout ce qu'il plut à celle-ci d'accaparer; il ne se mêla de l'administration militaire que pour se faire tromper par les fournisseurs, et quand plus tard ses troupes se trouvèrent nues, il fit, pour se disculper, ce singulier aveu : « Je me reposais sur mes agents, j'avais leur parole d'honneur. » Belle garantie! Pour un général en chef, responsable de l'existence d'une armée, n'est-ce pas une condamnation que de se reconnaître le jouet d'une pareille duperie ? Ce n'est pas tout. Il n'eut

ni encouragements ni conseils pour un gouvernement à peine ébauché, que Championnet ne cessait d'éclairer et de guider; il n'écrivit presque pas au Directoire, ou ne lui adressa que quelques lignes, alors que Championnet, qui avait des lumières pour tout le monde, initiait à tout ce même Directoire et savait provoquer à temps les mesures les plus utiles; à peine même correspondait-il avec le ministre de la guerre.

Si, en sacrifiant le général Championnet, le Directoire avait compté améliorer la situation de l'armée au double point de vue de l'administration et de la guerre, il s'était trompé, et c'était au moment où plus que jamais la moindre erreur pouvait être fatale. Par suite des défaites de Schérer, nous avions perdu le Mantouan, presque toute la Cisalpine, et, par suite d'une première évacuation trop hâtive, nous avions dû, en dépit des récents succès de la gauche, évacuer définitivement les quatre cinquièmes du royaume de Naples. Dans l'État Romain, Viterbo reprit les armes; les environs de Narni, Terni et même Spoleto furent tellement infestés d'insurgés que le dernier courrier du général en chef était assassiné malgré une escorte de trois cents hommes; Isola, bâtie sur le Garigliano et barrant l'une de nos deux communications entre Rome et Naples, se trouva fortifiée de manière à faire échouer nos troupes de la division de Rome, qui tentèrent en vain de l'emporter d'assaut. A Capoue, les bandes du prince de la Rocca Romana, qui après avoir spéculé sur notre victoire spéculait sur notre défaite, venaient de tenter une démonstration; une autre attaquait Caserta; des rassemblements considérables durent être dissipés par de véritables opérations militaires à Castellamare et à Salerne, et si Civitavecchia avait capitulé, c'était de manière à laisser aux troupes qui s'en étaient emparées la

honte de leur victoire, car il avait fallu traiter d'égal à égal avec les insurgés. Depuis le 1er avril, une flotte anglaise croisait devant Naples, et en même temps que la nouvelle de nos défaites sur l'Adige, sur la Pescara et l'Adda, nous parvenait la nouvelle de l'arrivée des Russes, de la perte de Corfou. A ce moment il eût fallu, suivant le plan du général Championnet, avoir un cercle d'action assez étendu pour pouvoir être constamment ravitaillés par la Pouille, grenier de Naples, être protégés contre la Sicile par les Calabres; celles-ci eussent alors été débarrassées du cardinal Ruffo qui, laissé libre de recruter son armée, a fini par décider de tout. Il eût fallu avoir fortifié non seulement Naples, mais les principales places, et maintenir notre occupation à l'abri de ces places, avec l'aide des trois cent mille patriotes que notre départ allait livrer aux représailles et dont cent trente mille furent barbarement massacrés. Avec Championnet, d'ailleurs, la marche des forces principales de l'armée de Naples, pour se joindre à l'armée d'Italie, n'eût pas été désastreuse comme elle le fut avec Macdonald; la bataille de la Trebbia eût été gagnée dix fois pour une, et il n'eût pas été nécessaire d'attendre un an pour ramener la victoire dans la haute Italie.

Et, tandis que rien ne se préparait pour la sûreté des garnisons, tandis que notre cercle d'action se rétrécissait au point de rendre nos approvisionnements chaque jour plus difficiles, ce que nous apprenions des provinces abandonnées par nous était horrible. Les malheureux qui s'étaient déclarés pour nous et qui généralement appartenaient aux classes aisées, abandonnés sans défense ni secours, étaient livrés aux poignards de frénétiques, à la rage, à la vengeance et par-dessus tout à la rapacité d'hommes auxquels la certitude de l'impunité ne laissait pas de frein.

Quelque sérieuse que pouvait être notre situation, la disette l'aggrava encore dans la République romaine, et les rapports de Planta, ministre de la guerre de cette République, contenaient un effroyable tableau de la misère, de la famine et du désespoir des habitants, des privations des troupes, de l'impuissance du gouvernement à remédier à rien, et des progrès d'une insurrection qui devenait aussi générale qu'effrénée. A Naples, l'argent manquait comme à Rome. Et, sans parler des autres embarras, les contributions ayant brusquement cessé de rentrer, la solde s'arriérait, et cela devenait pour les troupes mal administrées une cause d'effrayante démoralisation. Des soldats vendaient à des Napolitains leurs munitions et leurs armes, désertaient ensuite pour regagner la France et ne tardaient pas à être assassinés.

Et cependant le temps bien employé aurait permis de sauvegarder tous ces intérêts. Lorsque l'inutile expédition faite par le général Olivier sur Brindisi fut arrêtée par le rappel à Naples et à Maddaloni de notre division, ce mouvement de retraite avait été terminé le 26 avril. Les opérations sur Castellamare et Salerne étaient de celles dont on pouvait ne pas s'occuper si l'on partait, mais dont il fallait s'occuper si l'on ne partait pas. On fut entraîné de même à donner de l'attention à un rassemblement qui s'était formé à Avellino et qui avait pris position au défilé des Fourches Caudines. Le chef d'escadron Clément de La Roncière avait été chargé de le dissiper; mais, envoyé avec des forces insuffisantes et devant une position imprenable, il dut attendre le secours du général Olivier. Finalement, si les insurgés furent rejetés hors de leur position, on ne put les atteindre ni leur faire aucun mal; si Avellino fut pris, on ne s'en empara que pour l'évacuer immédiatement,

et l'expédition n'aboutit, comme elle ne pouvait aboutir, qu'à des fatigues pour des fatigues, à du sang pour du sang. Elle était absurde comme toutes les peines à courir sans profit possible; car, étant admis que chaque insurgé tué en faisait naître vingt, que derrière nos pas nous étions sûrs désormais de laisser la révolte, que n'étant plus en mesure de l'empêcher, nous devions nous y résigner, et que toute répression partielle ne devant aboutir qu'à provoquer l'explosion d'un soulèvement général, il eût mieux valu faire au plus tôt notre jonction avec l'armée de la haute Italie, ressaisir la victoire sans lui donner le temps de nous échapper tout à fait, et sauver notre conquête entière.

Donc, lorsque notre troisième division, rappelée de son absurde expédition de Brindisi, rejoignit à Maddaloni, c'était le 26 avril. L'armée tout entière était réunie, et personne de nous, parmi les officiers généraux, ne doutait qu'elle ne s'ébranlât de suite, c'est-à-dire le 27 ou le 28; mais ce fut seulement plus de dix jours après qu'elle se mit en marche. La cause de ce retard, qui fut si funeste à l'armée de Naples, fut soupçonnée alors et confirmée depuis. Il fallait sauver l'argent du pillage; les chargements n'étaient pas prêts. M. Estancelin, aujourd'hui député (6 mars 1832), et dont j'ai déjà parlé, m'a souvent dit, ce que je savais d'autre part, que la veille du départ de Naples, il avait vu, à Caserta, charger il ne savait combien de petites caisses d'or (1). C'étaient les soixante-quinze mille louis de Macdonald, les douze ou quinze cent mille francs que le commissaire civil évacua pour son compte, sans parler des sommes qui avaient été affectées à la fraction usuraire du Directoire, notamment à Barras et à Merlin, qui

(1) Pamphile Lacroix les accompagna jusqu'à Gênes.

laissa une fortune de plus de trois millions; et tout cela sans parler des six cent mille francs avec lesquels Méchin rentra en France, ni d'une somme au moins équivalente légalement empochée par le caissier Chambort. Tous ces faits hautement répétés alors, dont j'avais gardé le souvenir, que j'avais en partie notés et sur lesquels M. Estancelin m'a si catégoriquement confirmé ce que j'en savais, tous ces faits montrent à quels intérêts le sort de l'armée risquait d'être sacrifié; car, à mesure que la situation se dessinait plus fausse, elle devenait aussi plus dangereuse.

Nous n'avions conservé à Naples que le fort Saint-Elme, qui reçut pour garnison deux bataillons de la 27e légère, forts de sept cents hommes, et fut commandé par le colonel Méjean; quant aux trois autres forts, ils avaient été remis au gouvernement, qui les fit occuper par des gardes nationaux et par des troupes napolitaines de nouvelles levées. Nos quatre mille cinq cents malades et blessés furent évacués sur Gaëte, dont la garnison fut portée à un millier d'hommes, et sur Capoue, où deux mille hommes furent placés sous les ordres du général Girardon, qui de plus fut revêtu du commandement supérieur de Gaëte et du fort Saint-Elme. Malgré tous les prétextes dont on s'efforçait de les justifier (1), de tels mouvements parlaient d'eux-

(1) Lorsque la concentration des troupes avait été décidée hors de Naples pour préparer l'évacuation, le général en chef, qui ne manquait pas de moyens, avait fait un ordre du jour auquel il avait donné la publicité d'une proclamation; c'était un discours rédigé pour les habitants plus que pour les troupes, et qui donnait pour motif du rassemblement et du campement de l'armée le désir de soulager le pays fatigué de logements militaires, le besoin de resserrer les liens de la discipline, de créer un camp d'exercice, et la nécessité de prévenir les ravages des maladies à l'approche des chaleurs. La mesure était bonne, les raisons alléguées le furent également, et le but avait été atteint.

mêmes, et, quand les Napolitains n'auraient eu pour présumer de notre départ que nos réticences, l'importance que nous donnions aux affaires immédiates, l'ajournement et l'insouciance que nous manifestions pour tout ce qui tenait à l'avenir, ils n'auraient pu conserver aucun doute; aussi l'anxiété était-elle à son comble parmi tous ceux qui se trouvaient compromis pour nous ou par nous. D'ailleurs, les massacres qui, depuis que nous l'avions quittée, se multipliaient dans la Pouille, et dont chaque jour la voix publique retentissait, étaient un effroyable présage des désastres auxquels notre évacuation allait livrer tous les lieux que nous occupions encore, désastres sur lesquels l'Enfer, y compris Ferdinand, Caroline, son Acton et leurs sinistres agents, lady Hamilton et son amant, devaient bientôt renchérir de manière à épouvanter l'avenir (1).

Au milieu de ces mouvements, entre ces préparatifs et ces craintes, on conçoit que le travail de l'état-major était très actif, et, quant à moi, mes occupations, depuis mon retour de la Pouille, n'avaient cessé d'être des plus absorbantes. Le général Duhesme, bien qu'éloigné de ses troupes, restées, on se le rappelle, à Benevento et Avellino, ne s'était pas moins occupé de réparer le faux et impolitique mouvement rétrograde qui lui avait été imposé; de Naples il avait voulu diriger sa division, comme s'il eût été présent dans les cantonnements ou sur les centres d'opérations, et cela avait donné lieu à l'échange de correspondance la plus fréquente; nous étions alors logés ensemble, à Casa Caramanica, et il avait abusé de ce rapprochement pour m'employer à ses ordres et dépêches aussi bien de nuit que de jour.

(1) La rentrée en possession de son royaume par Ferdinand coûta la vie à près de 150,000 victimes.

On imagine qu'il m'était resté peu de temps à donner aux relations et surtout à la femme pour qui j'aurais voulu tout sacrifier, sauf ce qui n'appartient jamais au soldat, l'honneur et le devoir. Dès que j'en avais eu la possibilité, j'étais accouru pour la revoir, précédant de deux jours mon général à Naples, et, dans l'exaltation d'une passion dont je n'étais plus le maître, je l'avais retrouvée plus belle et plus désirable. Rien n'est favorable à l'amour comme une absence; il s'accroît de tous les désirs qui n'ont pu s'échanger, et, quand je revis Mme Ricciulli, je compris que les jalousies de son mari allaient avoir le plus sérieux prétexte à s'exercer. De fait, j'eus bientôt acquis des droits à ne plus appeler cette délicieuse amie que par son petit nom Pauline.

Le 30 mars, je la trouvai à la villa Reale, où j'eus le plaisir de me promener avec elle; le soir, elle recevait, et, tout le monde étant réuni, on fit le projet d'aller déjeuner au lac d'Agnano, projet qui fut exécuté dès le lendemain. Le temps nous favorisa. Après le repas, que nous prîmes sur une pelouse charmante, assis sur des tapis que l'on jeta par terre, Pauline s'était levée la première et, s'éloignant de la société, avait suivi seule assez lentement les bords du lac, presque rond et que la fraîche verdure des coteaux qui l'entourent rendait enchanteur. Je ne l'avais pas quittée des yeux; à mon tour je me levai et ne tardai pas à la rejoindre, ayant admiré, chemin faisant, la forme délicate de ses jolis pieds, dont elle laissait l'empreinte sur le sable du bord. Le lac, ses environs, le temps firent les frais du début de notre entretien, avec cette différence qu'elle rapportait toutes ses réflexions au site et moi toutes les miennes à elle. Après un moment de silence, elle reprit : « Nous ne sommes pas destinés à nous voir longtemps encore; vous allez partir pour de nouvelles expéditions, et moi

pour Milan. J'avais souvent demandé à M. Ricciulli de me ramener à ma famille, et hier il m'en a fait l'offre lui-même. — Ainsi, m'écriai-je, toutes relations entre nous vont finir; les moindres communications mêmes seront désormais impossibles, et c'est vous, Pauline, qui, de l'air le plus calme, me donnez cette affreuse nouvelle. — Jamais, reprit-elle, je n'ai douté de l'intérêt que vous prenez à moi; je quitterai ce pays où le souvenir de tant de souffrances m'entoure et me poursuit; j'irai chercher auprès de mon père des consolations et un repos dont ma santé même a besoin, et non seulement je serai charmée de recevoir de vos nouvelles, mais je vous promets de répondre à toutes celles de vos lettres qui ne seront dictées que par l'amitié, le seul sentiment qu'entre nous je puisse avouer. »

Tout le monde nous avait suivis et commençait à nous rejoindre; nous-mêmes nous étions rapprochés des chevaux; l'heure de retourner à Naples était venue, notre entretien fut donc interrompu, et nous repartîmes tous à cheval jusqu'à la grotte, où nous reprîmes nos voitures. Cependant le soir même, chez Mme Parabita, je revis Pauline : « Vous savez, me dit-elle en venant à moi, mon départ pour Milan, vous savez combien les routes sont dangereuses. — Je vous entends, répliquai-je, il vous faut un passeport et des escortes; je me charge de tout. »

Le lendemain matin, il fut convenu entre Lacroix et moi que, sur un mot que je lui donnerais, il ferait viser par le général en chef le passeport de M. Ricciulli. Quant à l'ordre pour les escortes, Léopold Berthier étant allé tracer un camp à Maddaloni, je lui fis la demande par écrit. Informé, à sept heures du soir, qu'il était de retour, j'allai le trouver et j'eus de lui la promesse que, avant huit heures du matin, j'aurais l'ordre le plus

formel pour que, partout où des escortes pourraient être nécessaires, partout où M. Ricciulli en demanderait, elles lui fussent fournies.

Cependant, maître de son départ, M. Ricciulli ne put encore en profiter, retenu par des dernières dispositions à prendre; Pauline, d'ailleurs, ne le pressait plus. Et c'est pour moi que survint l'obligation d'un départ prochain. C'est dans l'intervalle de ces quelques jours que le général Duhesme avait été, comme je l'ai raconté, honteusement sacrifié et remplacé par le général Olivier. Ce dernier allait prendre la direction de ses troupes; je devais le rejoindre sitôt après avoir mis le général Duhesme en route, et nous étions arrivés ainsi au 13 avril, veille de mon départ. Ce soir-là, chez Mme Parabita, Pauline émit l'avis de me conduire pendant une lieue et de faire avec moi, dans la campagne, un déjeuner d'adieux. La société de Mme Parabita était une des plus agréables que j'eusse rencontrées, par sa prédisposition à accueillir des projets de cette nature. Chacun convint des plats qu'il porterait; de plus, Pauline devait envoyer chez moi, de très bon matin, pour savoir l'heure à laquelle je partirais et la faire savoir à ces dames. Cette idée parut tellement plaire que je fis mine d'en témoigner une vive satisfaction; mais au fond j'étais trop pénétré de tristesse pour avoir le courage de faire des adieux; et lorsque le domestique de Mme Ricciulli survint, on mettait les chevaux de poste à ma voiture.

J'étais arrivé, le 14 avril, à Foggia, fatigué de la route que j'avais faite partie à cheval, partie à pied, ma voiture s'étant brisée en sortant d'Ariano; j'avais compté coucher à Foggia: mais le général Olivier en était parti la veille, et, comme je l'ai dit, je rencontrai l'aide de camp Duveyrier, qui m'apprit que Schérer venait d'être battu devant Vérone et qui me communiqua l'ordre de

rappel immédiat qu'il portait. J'organisai le mouvement rétrograde; on sait que, le 26, nous étions rentrés à Naples.

Au plaisir de revoir Pauline se mêlait la tristesse qui m'était imposée par les circonstances, le regret d'avoir perdu les chefs que j'estimais, d'en avoir d'autres que je ne sentais pas à la hauteur de la position difficile et qui ne m'inspiraient que le sentiment de leur faiblesse. Quoique le général Macdonald et le général Olivier s'appliquassent à me bien traiter, je ne pouvais retrouver sous leur commandement l'élan, le dévouement qui me semblaient si naturels en moi lorsque j'exécutais les ordres de Championnet ou de Duhesme. J'avais alors un tel enthousiasme que toutes les mesures ordonnées, jusqu'aux moindres détails de service, me semblaient être de mon intérêt propre; or, sous mes nouveaux chefs, cet enthousiasme avait fait place à une sorte de dégoût et de découragement qui me laissaient étranger aux hommes comme aux choses; il fallut que je fusse soutenu par le patriotisme, si commun aux officiers français, pour que je fusse ressaisi d'ardeur belliqueuse à Isola, et pour que je ne visse pas une justice du ciel dans les événements qui vengèrent les héros sacrifiés en punissant leurs successeurs.

Le 28, je me rendis à Maddaloni pour placer, dans le camp, les corps de la division; sur ces entrefaites le général Olivier apprit la révolte d'Avellino, dont j'ai parlé; il résolut, ainsi que je l'ai dit, la plus vaine des expéditions. Je dus en conséquence expédier les ordres relatifs à la marche des troupes, et, le 30, je partis pour rendre compte du tout au général Macdonald.

C'était le moment où les membres du gouvernement provisoire de la ville de Naples, alarmés de toutes les menaces surgissant contre les patriotes, avaient représenté au général Macdonald que, pour leur conserver

[illegible] l'armée s'éloigne- [illegible] de remplir [illegible] et [illegible] soldats et [illegible] y [illegible] des évé- [illegible] franche de son [illegible] qu'il apporterait [illegible]

[illegible] une des armes les plus [illegible] le fanatisme napolitain [illegible] le miracle ne se fai- [illegible] de la fête de saint Jan- [illegible] mais aux moments de [illegible] faire dans la ca- [illegible] Les scènes de [illegible] avaient [illegible] le miracle se faisant [illegible] que le saint était [illegible] prospérité: le miracle [illegible] en général un motif de [illegible] lorsque le miracle ne se faisait pas [illegible] plus de la colère du [illegible] de désastres tels que la peste, la faim [illegible] de terre, ou bien il [illegible] des gens qui déplai- [illegible] Avant la Révolution française, il s'en [illegible] hérétiques, Anglais ou autres. Depuis la Révolution, on avait signalé à sa rage les Français et les patriotes.

Ainsi, provoquer le miracle et y assister, c'était se traduire à un tribunal inexorable, dont les sanguinaires arrêts étaient parfois exécutés de la manière la plus barbare. En cas d'une mauvaise alerte, il était prudent de prendre les devants, et trois colonnes, composées chacune d'une demi-brigade, d'un escadron de cavale-

rie et de deux pièces d'artillerie légère, avaient été dirigées sur Naples. Ce mouvement avait pour but d'observer et de contenir Naples pendant ce jour, qui, sans être celui de la fête de saint Janvier, était cependant un des trois jours consacrés à la cérémonie de son miracle.

J'eus ma part dans ces dispositions. En l'absence du général Olivier, j'avais reçu les ordres directement, et, le 2 mai au soir, j'organisai le mouvement des corps de la division qui devaient occuper le faubourg de Capoue et le pont de la Madeleine; le 3 au matin, au moment où j'allais faire partir les ordonnances qui portaient mes rapports au général Macdonald, le comte Scheel me fut annoncé : « M. et Mme Ricciulli m'envoient en ambassade près de vous, me dit-il aussitôt. Imaginez que le gouvernement leur a fait reprendre leurs passeports. Vous allez abandonner le pays, cela me paraît trop certain; les horreurs vont y recommencer; le baron, qui veut sauver sa femme et son enfant, a résolu de vous suivre avec toute sa famille et de partir sans passeport plutôt que de rester à Naples; mais ce parti pourrait lui coûter sa fortune; dans cette extrémité, M. et Mme Ricciulli n'espèrent plus qu'en vous. »

Je fis atteler ma voiture et me rendis chez le commissaire du Directoire Abrial, chargé, on le sait, de donner une constitution et des lois à cette République d'un jour; il me reçut à merveille, mais m'assura ne pouvoir m'aider en rien pour l'obtention des passeports. De chez lui je fus chez le général en chef qui, de son côté, arrivait de Caserta pour assister au miracle; il était dans le jardin de la maison qu'il habitait à Naples et de fort bonne humeur. Je me promenai avec lui, et lorsqu'un témoin inutile l'eut quitté : « Mon général, lui dis-je, j'ai une grâce à vous demander. — Mon cher, me répondit-il, tout ce qui sera possible. » Alors je présen-

lui ma requête en faisant valoir les témoignages de sympathie que d'autres Français et moi nous avions reçus de M. [illegible], ce que sa conduite vis-à-vis de nous commençait à avoir de menaçant pour lui, mon vif désir de lui être utile et toutes les considérations que purent me fournir son caractère, sa position, les affaires de famille qui l'appelaient à Milan, patrie de sa femme, son désespoir depuis que le gouvernement lui avait fait reprendre son passeport : « Ce que vous me demandez est bien difficile, me répondit le général Macdonald ; j'ai été obligé de revenir trois fois à la charge pour obtenir une seule exception en faveur de la princesse Belmonte ; mais suivez-moi à l'église où je vais me rendre, venez dîner ensuite avec moi au gouvernement, placez-vous à la gauche du Président, à la droite duquel je serai, faites-lui votre demande en sortant de table, et je vous appuierai. » Sur ces mots, je quittai le général en chef, qui, comprenant de quelle importance était la démarche politique à laquelle il se soumettait, avait recommandé de se rendre à l'église dans la plus grande tenue, et je me hâtai de rentrer chez moi pour y faire ma toilette.

Cependant la nouvelle que le gouvernement parthénopéen allait s'en remettre au jugement de saint Janvier avait mis la populace en émoi ; mais lorsqu'on sut que le général en chef assisterait au miracle, l'étonnement redoubla. Aussi serait-il impossible de donner une idée de l'affluence de monde qui encombrait, et les rues adjacentes, et la place et l'intérieur de la cathédrale, au moment où processionnellement on y apporta l'espèce de reliquaire contenant le prétendu sang de saint Janvier ; ce fut donc avec peine que le général Macdonald, suivi d'une vingtaine de Français, au nombre desquels je me trouvais (1), arriva à cette église ; il eut plus de

(1) Ces Français étaient : trois aides de camp du général en chef,

peine encore pour entrer et pour parvenir jusqu'au maître autel. Les bancs d'œuvre, la chaire, l'orgue et les confessionnaux, ainsi que les bénitiers, étaient couverts de monde; des hommes avaient même trouvé moyen de s'attacher aux colonnes, le long des murailles; autour des piliers ils formaient de véritables étages; enfin la moitié des assistants semblait porter l'autre.

Quoique l'on fût prévenu de son arrivée, l'apparition du général en chef au milieu de cette effroyable cohue fit une grande impression ; mais cette impression devint plus forte encore, lorsque l'on vit qu'il n'avait aucune escorte, qu'il ne pouvait être défendu par aucune troupe; enfin elle n'eut plus de bornes, lorsqu'il fit enlever une balustrade qui avait été placée pour séparer les assistants français de la foule, et lorsqu'il fit annoncer qu'il en usait ainsi afin que le peuple pût mieux voir le miracle; résolution plus que hardie au premier aspect, mais au fond indifférente, attendu que, le miracle ne se faisant pas, il n'y avait pas de barrières qui pussent nous sauver.

M. le maréchal Macdonald vient de me dire (18 juillet 1832) qu'il avait fait placer deux compagnies de grenadiers dans l'église, et que le commandant de ces compagnies, ne le perdant pas des yeux, était prêt au premier signal. Je n'entends certes pas révoquer en doute ce fait, mais je déclare que ni mon adjoint Dath, ni moi, ni tant d'autres personnes, avec qui, et ce jour même et après, je parlai de cette cérémonie, ne les avons ni vus ni soupçonnés, ce qu'à la rigueur la foule immense qui

le général Eblé et ses aides de camp, les adjudants généraux Léopold Berthier, Pamphile Lacroix, je crois, et moi; trois ou quatre officiers d'état-major; les commissaires civils, quelques personnes de leur suite et un M. Fouques.

remplissait l'église, et le brouhaha qui y régnait, peuvent rendre concevable. Toutefois il me semble assez extraordinaire que nous n'eussions pas même aperçu les armes. Au reste, qu'eussent signifié ces deux compagnies si une explosion avait eu lieu; qu'eussent même signifié des régiments entiers, pour garder l'extérieur contre une population semblable, encombrant des rues tortueuses, au milieu desquelles de plus grandes forces eussent été à discrétion? La pression seule eût suffi pour nous étouffer tous. Enfin il n'y avait pas trois pieds du général en chef à la foule, et, en admettant la présence des deux compagnies, il devait y avoir au moins trente ou quarante pieds entre le général et ces compagnies qui n'auraient pu ni agir ni marcher. Ce ne pouvait donc être que des victimes de plus et des armes livrées au peuple. L'armée était à Maddaloni, c'est-à-dire à huit lieues; de simples détachements étaient rapprochés de cette ville; mais les ordres qu'ils avaient reçus et que j'avais été chargé de donner à ceux qui occupaient le faubourg de Capoue et le pont de la Madeleine, ne portaient autre chose que de s'établir sur ces points. Ces faits et la circonstance que je n'ai vu un soldat ni dans l'église, ni dans les rues, et que je n'en avais jamais ouï parler, sont tout ce que je sais à cet égard et me déterminent à laisser ce morceau tel que je l'ai écrit il y a trente-trois ans (1).

(1) Dans ses *Souvenirs*, le maréchal Macdonald rappelle l'incident du miracle par ces quelques phrases très brèves : « Je fis faire en notre faveur le miracle de saint Janvier auquel j'assistai; j'en donnerai une autre fois la description, ne pensant point qu'aucune personne ait été à portée de l'observer comme moi et le commissaire Abrial. J'avais bien pris mes mesures, à cause de l'immense affluence, pour que la tranquillité ne fût pas troublée. Le camp de Caserte fut mis en mouvement, entoura Naples pendant la cérémonie, et les troupes ne revinrent que le soir. » (ÉD.)

Enfin le cardinal Zurlo, religieusement incliné et tenant dans ses mains le dépôt sacré, s'avança vers l'autel, et la cérémonie commença par des prières qu'il récita à voix basse. Quant aux assistants, ils n'étaient pas dans ce recueillement qu'attestent le respect et la résignation à la volonté sainte. L'église retentissait des cris et des hurlements les plus violents; le sens de la plupart de ces cris était la demande, mais la demande impérative à la sainte Vierge, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, de prier saint Janvier de faire son miracle. De minute en minute et à mesure qu'augmentait la crainte que le miracle ne se fît, ces cris redoublaient et devenaient plus aigus, de même que les figures se contractaient d'une manière plus convulsive; il y avait surtout un groupe qui se faisait remarquer par ses transports, groupe d'une trentaine de vieilles femmes, conduites par une mégère d'une soixantaine d'années, traînant après elle des lambeaux de taffetas noir et que l'on pouvait dire hideusement ornée de tout le luxe de l'indigence. Cette Eumé-nide, qui se prétendait de la famille de saint Janvier, présidait, par ses vociférations unies à celles de ses compagnes, le chœur des furies; toutes semblaient transportées par une sorte de rage sacrée; leurs voix cassées glapissaient, leurs joues livides étaient couvertes de larmes, et, comme nous entourions le cardinal, elles se pressèrent autour de nous.

Jamais la superstition n'a pu s'offrir sous de plus effroyables traits, sous des couleurs plus dégoûtantes. Enfin il y avait onze minutes que durait cette situation, à chaque instant plus menaçante; la foule frénétique en était à son dernier recours avant d'en venir à l'action, je veux dire qu'elle s'abandonnait aux imprécations contre la Divinité elle-même; alors le président du gouvernement napolitain, la figure altérée, me demanda de

lui faire place, s'approcha du cardinal dont je le séparais, lui présenta sous mes yeux un des pistolets cachés par son gilet et, d'une voix étouffée, lui cria dans l'oreille : « Si le miracle ne se fait pas de suite, vous êtes mort. »

Ce cardinal, déjà âgé, n'avait peut-être pas les mains assez fortes pour ouvrir la soupape par laquelle devait entrer dans le reliquaire l'air atmosphérique dont le contact est nécessaire pour opérer la dissolution d'antimoine qui, d'après ce qu'on m'a dit, forme le liquide rouge que le peuple prend pour le sang de saint Janvier (1) ; peut-être aussi ne voulait-il pas se charger seul de la responsabilité de l'événement. Quoi qu'il en soit, son grand vicaire vint à son secours, et le miracle se fit immédiatement.

Le cardinal alors, ayant montré au général Macdonald et aux personnes qui l'accompagnaient la matière rougie et liquéfiée, s'avança vers le peuple, la lui présenta, et lui dit : « Vous le voyez, mes frères, saint Janvier veut la Révolution... » Tout souvenir du retard éprouvé s'anéantit ; des applaudissements universels, des cris qui semblaient devoir ébranler les voûtes, se mêlèrent au son de plusieurs symphonies, et c'est au bruit de cet incroyable charivari et de vivats pour la République, pour le général en chef et pour le gouvernement, c'est en laissant cette population dans le délire d'un enthousiasme si brusquement substitué aux plus féroces dispositions, que nous partîmes, emportant de cette église un ineffaçable souvenir.

(1) Le maréchal Macdonald croit qu'il ne s'agit pas de dissolution dans ce miracle. Il pense que le reliquaire, dont les angles des deux fonds sont assez épais, contient dans des cavités ménagées la liqueur rouge qui figure le sang, et que tout se borne à ouvrir les petites soupapes à travers lesquelles se fait l'écoulement de cette liqueur.

Au reste, les effets de ce miracle furent aussi extraordinaires que la cérémonie l'avait été. Ce même peuple, dont, à dater de ce jour, le fanatisme nous était acquis, se battit contre l'armée commandée par le cardinal Ruffo, lorsque celui-ci vint reprendre Naples; il le fit avec autant de fureur qu'il en avait mis à s'opposer à notre entrée, défendant la République comme il avait défendu le trône. Quant au cardinal qui, le pistolet sur la gorge, avait fait ou laissé faire le miracle, il fut, au jour des représailles, enfermé, dit-on, au fond d'un cachot creusé dans le roc à quatre-vingts pieds de profondeur. Saint Janvier lui-même n'échappa pas au châtiment et fut temporairement remplacé par saint Antoine et son compagnon.

Après le miracle, on dîna chez le général Macdonald, et le plan qu'il m'avait tracé s'exécuta point pour point. J'étais assis à côté du chef du gouvernement, et, comme on se levait de table, je lui pris la main et lui dis : « Président, j'ai à vous demander un service; il ne me concerne pas personnellement, mais il ne m'en intéresse que plus fortement »; et je lui expliquai ce que j'attendais de lui. « Impossible », me répondit-il, et il m'apprit que tout ce qu'il y avait de riches propriétaires à Naples partaient, que plus de cinq cents passeports avaient été délivrés, que cette émigration spontanée avait achevé de jeter l'épouvante dans tous les esprits; qu'en dix jours, par suite de cette panique, le papier-monnaie avait perdu plus de quarante pour cent; que, pour parer au mal, le gouvernement s'était décidé à reprendre tous les passeports, mesure dont l'effet était déjà si marqué que, depuis trois jours, le cours public avait remonté de dix-huit pour cent. « En faisant, ajouta-t-il, pour la citoyenne Belmonte, l'exception que le général en chef a exigée de nous, nous avons pris un

second arrêté par lequel nous nous sommes interdit à nous-mêmes d'en faire une seconde. » Quelques autres membres du gouvernement nous avaient rejoints, je me sentais dans le général en chef un puissant appui, et je voulus que ce moment décidât de tout. Et, m'adressant aux collègues du Président comme à lui, je continuai à plaider le cas d'exception en faveur de M. Ricciulli, et je terminai par cette péroraison : « Quant à ce qui me concerne, je pourrais vous rappeler que, le premier, j'ai été établi dans ces murs, et que quelques chefs de l'armée ont pensé que ma coopération était loin d'avoir été inutile à la prise de Naples. Si cette circonstance, sans laquelle nous ne serions peut-être ici ni vous ni moi, est un titre, je vous demanderai avec franchise de la prendre en considération. Enfin, ajoutai-je en élevant la voix, si pour achever de couvrir votre responsabilité un mot du général en chef est nécessaire, j'ose espérer l'obtenir. — J'appuie la demande que le général Thiébault vient de vous faire, dit aussitôt le général Macdonald, qui acheva de se rapprocher du groupe que nous formions. Je connais cette demande, les motifs en sont justes, et vous ne la lui refuserez pas. Président, c'est la seconde et dernière affaire de ce genre dont je vous parle. » Les directeurs se regardèrent; aucun ne présenta d'objection, et j'eus la promesse du Président.

Je courus chez Mme Ricciulli; je la trouvai étendue sur le divan; une robe blanche, qu'une ceinture soutenait, formait son seul vêtement : sa chevelure d'ébène n'était attachée que par un peigne, et, dans ce négligé, elle m'apparut plus ravissante que jamais; toutefois elle était entourée du comte Scheel, de Michel Lagreca, de son mari; j'étais d'ailleurs avec Dath; pour ne pas laisser paraître ni la joie d'avoir réussi dans une affaire

aussi difficile, et qui nous intéressait avec Pauline, je fis la gaminerie de supposer un échec; je déclarai l'obtention des passeports tout à fait impossible; follement, je poussai le badinage assez loin, et Pauline, prenant au sérieux le soi-disant refus du gouvernement, en conçut un tel désespoir que, brusquement, je vis son visage couvert de larmes; tout confus, je me hâtai de la détromper, de la rassurer; alors elle releva sa jolie tête, soupira et me regarda. Sa physionomie exprimait à la fois le chagrin passé et le plaisir naissant; ses yeux pleuraient encore et déjà sa bouche riait, et, sur cette bouche, je lisais mon pardon. C'est que dans Naples tout entière, il n'était plus question que du départ de notre armée, c'est que Pauline, d'un esprit si fin et qui ne put être abusée comme d'autres sur le sens de nos préparatifs, avait formé le projet de profiter de ce départ pour voyager avec moi; c'est que j'étais enchanté de voyager avec elle et que ces passeports obtenus représentaient pour elle la satisfaction d'un caprice, pour moi la réalisation d'un délicieux espoir. Il ne restait plus qu'à me laisser demander par M. Ricciulli que je consentisse à être suivi par sa famille et par lui; car, en l'état de bouleversement du pays, voyager loin des troupes, c'était trop s'exposer. Ce Ricciulli était un terrible jaloux, mais plus encore un malheureux poltron. On devine si je promis ce que le soin de son honneur devait lui faire repousser, ce que la peur lui faisait réclamer.

La retraite était décidée, l'heure en était fixée. Le 8 mai, la division devait quitter le camp de Maddaloni pour s'avancer sur Teano; personne, à Naples, ne doutait que ce départ ne fût imminent; mais il était encore tenu secret, et, bien entendu, c'est en feignant l'ignorance et sous la réserve des ordres à recevoir que j'avais, en esquivant toute affirmative, fait ma promesse à Ric-

ciulli. Néanmoins, le 4, nous courûmes tous deux pour les passeports, mais sans pouvoir rien terminer, attendu que le général Macdonald, qui, le soir, devait quitter Naples pour n'y plus revenir, resta, pendant toute cette journée, enfermé avec les membres du gouvernement.

A mesure que le moment de la retraite approchait, on redoublait de soins pour n'en rien laisser paraître, et, comme diversion, le 5, je proposai d'aller dîner avec le frère de Michel Lagreca, Luigi, resté souffrant à la Favorite; je devais profiter du voisinage pour faire l'ascension du Vésuve. Je ne connaissais pas encore « la montagne », comme disent les Napolitains, et c'était seulement pour avoir accompagné le général Duhesme dans quelques-unes de ses promenades, que j'avais visité les autres curiosités du pays, notamment Herculanum et Pompei, où, par parenthèse, en vrais soldats, nous fîmes faire et nous mangeâmes notre déjeuner au foyer et dans la cuisine d'une caserne romaine. Notre excursion se fit à la Favorite; malgré mon regret de quitter pour quelques heures Pauline, j'eus le temps avec Dath et deux guides de faire l'ascension, d'arriver le premier au cratère, d'y sauter, d'y tirer un coup de pistolet que mille échos répétèrent, de me faire sortir de là par mon guide, à l'aide d'un habit en guise de corde, de redescendre chez l'ermite, d'y rencontrer sept Français avec lesquels, la connaissance faite, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain quatre heures du matin, dans le but d'aller visiter ensemble Bauli, Cumes, Baja, Misène, l'endroit où disparut Pline le Naturaliste, la grotte et le tombeau de la Sibylle, les étuves de Néron, l'Achéron, l'Averne, etc. Je n'ai jamais pu me résigner à quitter un pays sans en avoir vu tout ce qu'on y peut voir.

Le lendemain nous étions exactement partis; nous nous rendions au cap Misène, quand nous nous trou-

vâmes à une portée de fusil d'une escadre anglaise commandée par le commodore Foote (1); elle était si près du rivage que l'on aurait pu parler à ses matelots; elle envoyait à chaque instant des canots à terre. Nous étions encore séparés du cap par plus d'un quart de lieue, et nous avions à faire quelques centaines de pas, pendant lesquels nous ne serions couverts qu'à mi-corps; nous nous arrêtâmes, et il fut reconnu que nous ne pouvions pas aller plus loin sans courir la chance presque certaine d'être pris; or être faits prisonniers là, quand nous devions être présents ailleurs, était trop grave. Tout le monde avait parlé excepté moi; au moment où l'on attendait ma décision, je me mis à quatre pattes et, dans cette attitude, riant au lieu de parler, je cheminai vers le cap; Dath imita mon exemple, les ordonnances en firent autant, et les sept autres Français de même. Nous vîmes tout ce que nous voulions voir, et, en revenant, nous refîmes le même trajet fièrement, quoique un peu vite, sans avoir reçu même un coup de canon.

Aux étuves de Néron, nos guides, en y entrant, nous annoncèrent qu'il fallait nous mettre tout nus; nous voulûmes conserver nos derniers vêtements; mais, après avoir fait quelques pas dans la galerie qui conduit à la source d'eau bouillante et par laquelle s'échappe la vapeur, nous rétrogradâmes tous. Cinq d'entre nous renoncèrent; je persistai, moi quatrième, et nous repartîmes dans l'état où nous sortons des mains du Créateur. A moitié du trajet deux numéros abandonnèrent; enfin j'arrivai second; mais ce qu'il y avait de plus dan-

(1) Avec cette escadre anglaise renforcée de quelques bateaux siciliens, le commodore Foote s'était emparé des îles d'Ischia et de Procida, négligées par les Français, et de là, bloquait étroitement tout le golfe de Naples, par des bordées et des descentes dont nous faillîmes être victimes.

gereux était de revenir, attendu que, au degré d'inconcevable transpiration où l'on se trouve, il faut faire une pose à chaque pas pour se réaccoutumer à l'air atmosphérique afin d'éviter une fluxion de poitrine.

Ce jour-là (6 mai), rentrant à dix heures et demie du soir de cette promenade, je montai chez M. Ricciulli, comptant trouver l'affaire des passeports terminée, et devant partir le lendemain très matin pour Maddaloni; quel fut mon étonnement quand j'appris que non seulement le Président n'avait pas envoyé les passeports, mais que Ricciulli n'avait pu voir aucun des membres du gouvernement, ni obtenir de réponse d'aucun d'eux! A l'instant je me jetai dans ma voiture et me rendis avec lui au gouvernement, où nous arrivâmes comme le dernier des Directeurs venait d'en partir. Je ne sais quels sentiments m'agitaient, l'indignation, la colère. M. Ricciulli se désolait. « Allons, lui dis-je, ne désespérez de rien; retournez chez vous; préparez tout pour un départ immédiat; ne me faites aucune question, mais ne sortez pas demain que je ne vous aie vu. Je serai chez vous vers neuf heures du matin. »

Cependant j'aurais déjà dû avoir quitté Naples, je devais la quitter avant le jour; comment partir? Je passai une nuit horrible en maudissant cette fatale curiosité de mon esprit qui m'avait entraîné loin de mon devoir et de mon amour; l'idée seule d'un insuccès que Pauline pourrait m'imputer et dont j'aurais tant à souffrir, me bouleversait.

Le lendemain, à huit heures du matin, après avoir tout réglé pour mon départ, j'étais au gouvernement. Personne n'y était arrivé encore; j'attendis; un secrétaire survint et me remit une lettre par laquelle le gouvernement, enchanté de trouver l'occasion de m'être agréable, me prévenait que le passeport demandé était

accordé au citoyen Ricciulli, mais que des considérations impératives empêchaient qu'il ne fût délivré avant huit jours, époque à laquelle je pouvais être sûr qu'il le serait. Outré, indigné, je courus chez le Président; il venait de sortir, je revins au gouvernement; le Président n'était pas arrivé. Il était près de dix heures, Ricciulli m'attendait depuis neuf; je me rendis chez lui pour lui prouver que je m'occupais de son affaire et pour le ramener au gouvernement, mais l'impatience l'avait gagné et, depuis trois quarts d'heure, il courait après moi; Pauline elle-même était déjà dans sa voiture; j'y montai un instant pour lui rendre un peu d'espérance et pour l'avertir de faire courir après son mari et de me l'envoyer en toute hâte; quant à elle, elle irait m'attendre chez Mme Parabita. Je retournai au gouvernement. Enfin je trouvai le Président : « Général, me dit-il en courant à moi dès qu'il m'aperçut, est-il vrai que demain toute l'armée commence sa retraite? — Et que voulez-vous que je vous en dise, ici, où je ne devrais pas être? répliquai-je vivement. A Caserta je saurai tout et, sûr de vous, attaché à ce pays comme je le suis, je me hâterai de vous informer au besoin par un courrier secret. — Mais qui vous empêche de vous rendre à Caserta? — Vous! car, dites-moi, quelle réponse venez-vous de me faire relativement à Ricciulli? — Ah! général, tout ce que vous voudrez. — Eh bien, les passeports, et je pars à l'instant. — M. Ricciulli les aura dans une heure. — Je ne sors pas d'ici sans les avoir. »

On court au bureau des passeports, il était fermé par ordre du Président; on enfonce la porte; on fait sauter la serrure de la table renfermant les imprimés, on les trouve, on commence à remplir les vides de celui que j'attends; vers midi on m'amène enfin Ricciulli. Il

donne les signalements; sur un billet du Président le ministre de la police arrive, signe le passeport; le Président y fait apposer les sceaux qu'il vise, me le donne, et, avec un incroyable soulagement, je le remets à Ricciulli, qui, en me comblant de remerciements, me demande quand il faut partir. « Dans quatre heures au plus. — Mais ce pauvre Scheel? — Scheel, qu'il vienne avec nous. — Il n'a pas de passeports. — Qu'il vienne toujours, je me charge de lui en tenir lieu. » Je quitte Ricciulli, j'arrive chez Mme Parabita; au bruit de ma voiture Pauline accourt. « Tout est fini et bien fini; votre mari est nanti des passeports, mais avant quatre heures il faut être en route. Je vous laisse Dath et dix chasseurs à cheval pour votre escorte; couchez à Capoue, ou du moins soyez-y demain matin à six heures sonnantes. » Avec un sentiment douloureux que nous ne cherchions pas à dissimuler, nous fîmes nos adieux à Mme Parabita. Je remis Pauline dans sa voiture, je me jetai dans la mienne et je me rendis à toutes jambes de mes quatre chevaux à Maddaloni, où tout réclamait ma présence et d'où, l'on conçoit, je n'envoyai pas de courrier porter au Président une nouvelle que j'aurais pu lui dire moi-même, la connaissant depuis longtemps.

A ce moment il ne devait plus rester aucun Français à Naples (1), à l'exception de ceux qui appartenaient à la garnison; et si je m'y trouvais encore, c'était par infraction aux ordres. De toutes manières j'excitai donc le zèle de mon cocher; mais, quoi qu'il eût pu faire avec ses chevaux attelés depuis sept heures du matin, il était

(1) Le 4 mai, les trois colonnes qui s'étaient portées sur Naples pour le miracle avaient traversé la ville en différents sens, ce qui était par trop théâtral; elles reprirent ensuite les positions qu'elles avaient occupées le 3, puis le 6, rentrèrent au camp où le général Olivier avait ramené, le même jour, la totalité des troupes employées à la fâcheuse expédition d'Avellino.

près de cinq heures quand, le 7 mai, j'arrivai à Maddaloni; aucun ordre n'avait encore été donné, les corps étaient répartis dans plusieurs cantonnements, et cependant la division devait avoir pris ses vivres et être en marche le lendemain matin.

Pendant que j'écrivais moi-même la liste des personnes auxquelles allaient être envoyés l'ordre général de mouvement et les instructions qui devaient y être jointes, je dictai cet ordre et ces instructions, et, pendant qu'on les copiait, je me portai au grand galop dans les cantonnements occupés par les troupes de la division, afin de prévenir verbalement les corps des ordres qu'ils allaient recevoir, statuer de vive voix sur les objections, réclamations ou demandes qui pourraient être présentées, et diriger en toute hâte deux officiers et des hommes de corvée de chaque corps sur Maddaloni. Du moment où je fus de retour, je les fis conduire aux magasins, où je les rejoignis. Le commissaire des guerres m'y attendait, et, selon la force de chaque corps, tout ce qui existait de cuir, coutil, toile, drap, c'est-à-dire toutes les matières dont on n'avait pas eu le temps de faire confectionner souliers, chemises et habits, fut distribué; et ces distributions n'avaient d'autre but que de laisser les magasins vides (1). De là je rentrai chez moi, où je signai et expédiai tout le complément des ordres; j'eus bientôt réparé le temps perdu.

L'armée de Naples était réorganisée; elle formait une avant-garde confiée au général Salm (2) et deux divi-

(1) J'ai vu faire plusieurs fois de ces sortes de distributions. Les faisait-on pour ne rien laisser derrière soi en ressources d'aucun genre ou pour procurer quelque argent aux soldats, cela peut se comprendre et parfois s'approuver. Mais, ce cas excepté, ce sera toujours absurde; car jamais les soldats n'ont été plus de deux jours sans vendre ou jeter ce qui leur avait été ainsi distribué.

(2) Le général Salm était destiné à l'armée d'Égypte, et, quand

sions : la première commandée par le général Olivier, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Watrin et Forest, et la seconde où se trouvaient, comme commandant de brigade, le général Calvin et l'adjudant général Sarrazin, était confiée au général Rusca, ce Rusca que, malgré faits, méfaits ou forfaits, le Directoire avait promu, vers la fin de février, au grade de général de division. Quant à la première division, dont je continuai à être le chef de l'état-major, elle fut formée, savoir : en infanterie des 12e, 30e, 73e et 97e de ligne; en cavalerie des 19e et 25e de chasseurs; en artillerie d'une batterie d'artillerie légère.

Enfin, le 8 mai, au désespoir des uns, au soulagement du plus grand nombre, à la surprise de quelques malheureux, à l'étonnement de presque personne, et pendant que l'on recevait, à Naples, une proclamation [illegible] le général Macdonald avait tracé la con- [illegible] tenir les autorités constituées, la [illegible] en troupes de ligne, se trou- [illegible] armée entière s'ébranla dès la pointe du [illegible] le quartier général et bien [illegible] à sa proie attachée. [illegible] convoi resté à [illegible] général Cham- [illegible] plus pro- [illegible] Farnèse ; cette [illegible] sans difficultés [illegible] 25 mai. Les premières et [illegible] jusqu'à Capoue. [illegible] passer un jour [illegible]

[illegible]

valle entre elle et la première. Au reste, à l'exception de trois marches que des pluies continuelles et le manque de vivres rendirent cruelles, le mouvement de cette seconde division n'offrit rien à consigner. Quant à la première, elle était destinée, par suite de l'imprévoyance du général en chef, à semer encore, sur un trajet de douze à quinze lieues, bon nombre de cadavres.

Quant à moi, dès que j'avais vu les troupes placées dans leur ordre de bataille et mises en mouvement, j'avais pris les devants, et trois quarts d'heure avant elles j'étais à Capoue. Six heures n'étaient pas sonnées lorsqu'enfin j'arrivai à la maison où Pauline devait m'attendre. D'après tout ce que j'avais fait pour assurer son départ, le désir qu'elle avait de faire ce voyage et les appréhensions qui le rendaient si nécessaire à son mari, je devais être certain qu'aucun d'eux n'en aurait manqué l'occasion; mais je ne fus absolument tranquille qu'à la vue de sa voiture, de celle du comte Scheel et de l'escorte. Introduit par Dath chez Mme Ricciulli : « Je croyais vous éveiller, lui dis-je, et je vous trouve habillée. — Arrivée », reprit-elle. En effet, elle avait couché à Giugliano, avait fait deux lieues et était à Capoue depuis une demi-heure. Après l'avoir complimentée sur sa diligence et son exactitude, je courus faire mon rapport au général Olivier, je reçus ses ordres et j'allai au-devant de la division à laquelle je fis traverser Capoue; puis, à sa suite, je formai la colonne des équipages; les voitures de Mme Ricciulli et de Scheel firent partie des miens et marchèrent entre ma voiture et mon fourgon. Dath resta auprès de Mme Ricciulli et de Scheel; quant à moi, je pris les devants avec les adjudants-majors. J'assignai à chaque corps le terrain sur lequel il devait bivouaquer et j'établis à Teano même le quartier général.

Pour la première fois j'aurais voulu un palais, une table bien servie, et je n'eus qu'une assez triste maison et un médiocre dîner; mais Teano offre si peu de ressources, il était si encombré, qu'être abrités, couchés et nourris, de quelque manière que ce fût, était beaucoup. Du reste, Pauline, absolument supérieure aux privations qu'elle devait partager, en badina avec autant de gaieté que d'esprit et de grâces. Le comte Scheel avait dans sa voiture plusieurs nécessaires de campagne dont l'un contenait un déjeuner complet; il avait, outre cela, quelques provisions, telles que de l'excellent thé. Il nous en offrit et nous en prîmes autant par goût que pour occuper des moments que de tristes réflexions sur le sort des amis que nous laissions à Naples eussent trop douloureusement remplis. Pauline et Thérèse, sa fille, prirent la chambre qui m'avait été destinée. Ma nuit se passa à expédier les ordres pour le mouvement du lendemain et à mettre au courant le travail du bureau.

Le 9, à quatre heures du matin, nous quittâmes Teano, pour nous rendre à Torre. Torre, situé à l'ouest de la route, perché au haut d'un coteau fort escarpé, est un village hideux; il ne s'y trouve qu'une seule masure réputée habitable. C'est là que l'état-major de la division fut logé, tandis que le bivouac des troupes fut établi dans une prairie qui sépare la montagne de la route. Si à Teano j'avais été embarrassé de loger Pauline d'une manière un peu convenable, qu'on juge de ce que je souffris à Torre, où je n'avais pas même une chaumière à lui offrir et où le peu de vivres qu'on avait pu ramasser avait été réservé au général Olivier. Pour comble de malheur, le temps s'était couvert, et une pluie abondante tombait depuis une demi-heure, lorsque mon secrétaire Le Roy vint me prévenir que les voitures étaient arrivées à distance du village sur la route.

Le général Olivier, qui devina le sujet de mon dialogue avec Le Roy, s'approcha et me dit : « Général Thiébault, nous n'avons qu'une maison, mais nous nous y arrangerons. Voilà la moins mauvaise chambre, elle est réservée pour cette dame qui voyage avec vous, et je vais y faire porter ce qu'il y a ici de matelas; quant à nous, nous aurons de la paille. Priez cette dame et sa famille de me faire l'honneur de souper avec moi. » C'était bien loin de ce que j'aurais désiré; je sentais également combien il était pénible pour une dame jeune et belle, accoutumée à toutes les aisances de la vie, de se trouver dans une masure, à une table plus que frugale et au milieu de tant de militaires qu'elle ne connaissait pas; mais c'était plus que, un moment avant, je n'osais espérer, et ce fut avec effusion que je témoignai au général Olivier combien j'étais sensible à son procédé. D'un temps de galop je fus aux voitures. « Eh bien ? me dit Pauline en riant. — Ah ! chère amie, je suis désespéré ! » Et je lui rendis compte de tout. « Je m'attendais à ne pas sortir de ma voiture, me répondit-elle. Allons, je vois que vous voulez me faire faire la guerre à bon marché; quant à l'invitation du général Olivier, je l'accepte; ainsi que le gîte. » La pluie ayant un peu cessé, Pauline monta son cheval, et son mari celui d'un de ses domestiques, ayant Thérèse devant lui. La gouvernante de cette enfant fut placée sur un de mes chevaux, le comte Scheel fit avancer le sien, et avec Dath, nous nous rendîmes de la route au village.

Notre premier soin fut d'arranger la chambre; trois bancs chargés de deux matelas formèrent le lit, auquel deux nappes servirent de draps; une troisième clouée aux poutres fut destinée à prévenir la chute trop immédiate de la poussière et des araignées. Deux tabourets en bois tinrent lieu de meubles courants. Une bou-

teille servit de flambeaux; enfin un volet à moitié brisé était censé fermer une ouverture carrée que nous appellerons la fenêtre. Après cette description de la chambre d'honneur, on me dispensera de faire connaître le reste de l'édifice. Vers sept heures, le temps s'éleva, et, par zèle, les cuisiniers des généraux Olivier et Watrin profitèrent de la cessation de la pluie pour mettre le feu dans la cheminée. Cependant, vers huit heures, la nuit était venue et je me trouvais dans la chambre de Pauline; les lumières n'étaient pas allumées, l'obscurité nous avait rapprochés de la fenêtre. Vers la gauche, la vue s'étendait sur un vallon où des groupes de verdure dessinaient leurs masses sombres; sur la droite, un grand arbre touffu, couvrant la moitié de la fenêtre, divisait en mille rayons les clartés que la lune répandait sur nous, et, dans l'épais feuillage, deux rossignols luttaient de leurs chants avec d'autres rossignols espacés dans le vallon. Ces tendres mélodies unies à la douceur du soir, sous les rayons diffus, nous pénétraient de cette douce mélancolie qui naît souvent du seul calme d'une belle nuit. Le contraste de cette nature si tranquille avec le trouble de notre existence présente, et l'incertitude de l'avenir, nous avait vivement émus. « Oui, rien ne vaut cette paix de la campagne, me dit tout à coup Pauline. Là seulement on peut se juger, se connaître; c'est là qu'on peut vraiment s'aimer... »

Mais il fallut revenir aux réalités. A neuf heures, on nous servit un souper, dont les mets, assaisonnés de suie, avaient un petit goût d'incendie qui fit cracher tout le monde, situation que par les plus aimables saillies Pauline égaya, en comparant cette réception à une autre fort belle, que le général Olivier avait donnée à la Favorite avec bal et souper. Vers dix heures, pendant que des voisins se battaient pour une paillasse, je m'en-

veloppai botté et ganté dans une couverture qui recélait une telle quantité de puces que, ayant eu le malheur d'ôter mon col et de desserrer mes reins, je fus dévoré. Enfin, à quatre heures du matin, nous redescendions la montagne pour regagner la route. Je donnais le bras à Pauline : « Vous avez donc passé une nuit bien mauvaise ? » me dit-elle, en me regardant avec intérêt. Pour réponse, je lui montrai mes poignets, où les morsures avaient tracé deux bracelets écarlates; et je me hâtai d'ajouter : « Croyez bien, Pauline, que je souffre cent fois plus de la manière dont vous voyagez que de ce qui concerne ma personne. — Et que peut-on faire de plus que ce que vous faites? Oui, ajouta-t-elle vivement, vous vous occupez trop de moi et pas assez de votre santé. Qui vous empêche, au lieu d'être toujours à cheval, de monter dans votre voiture? Pour aujourd'hui, promettez-moi. — Mon devoir et les obligations du service m'en empêchent. — Alors vous allez faire encore la route à cheval? — Il le faut. » Elle me fixa, et ce fut avec un mouvement de tendresse exquise qu'elle me serra la main en montant dans sa voiture. Presque aussitôt j'avais repris mon cheval et gagné au galop la tête de la colonne.

Je marchais avec l'avant-garde de chasseurs et, tout entier à mes rêveries, je gardais un profond silence. Vers dix heures du matin, le temps était lourd d'orage. Accablé de fatigue, je m'assoupis à cheval et ne sortis de ce demi-sommeil qu'au bruit d'un coup de canon qui partit de San Germano. Au moment où la tête de la colonne déboucha dans la plaine qui précède cette petite ville, le coup de canon fut bientôt suivi de quelques autres qui faisaient voler la terre autour de nous et nous tuèrent un homme. De suite je fis prévenir le général Olivier et je pris les devants avec mes ordonnances pour reconnaître

le terrain; puis les généraux Olivier et Watrin me rejoignirent au grand galop, suivis par une pièce et un obusier d'artillerie légère, qui, mis en batterie à quart de portée, répondirent vivement au feu de la ville; au troisième obus, un magasin à fourrages était en feu. Avec nos seules ordonnances à cheval, nous étions arrivés derrière une église qui touche à la ville; là quelques chasseurs, ayant mis pied à terre, ripostèrent à coups de carabine à une fusillade assez nourrie; mais la fusillade ne tarda pas à diminuer, et nous vîmes aussitôt un grand nombre d'hommes fuyant vers la montagne à laquelle San Germano est appuyé. Nous jugeâmes, dès lors, qu'il était inutile d'attendre l'infanterie et, chargeant, les généraux Watrin, Olivier et moi avec nos officiers et nos escortes, nous pénétrâmes dans la ville en sautant par-dessus les abatis, les fossés et tous les obstacles qui embarrassaient l'entrée; les canons des insurgés furent pris; tout ce qui se trouva dans les rues fut sabré.

A peine entré dans la ville, je dépêchai le maréchal des logis du 19e de chasseurs commandant mon escorte, pour donner de mes nouvelles à Pauline; à peine était-il parti que mon secrétaire Le Roy, envoyé par elle, arrivait. L'infanterie nous ayant rejoints au pas de charge ou de course, le pillage commença; mon premier soin fut de l'arrêter, et, l'ordre un peu rétabli parmi les troupes, le calme revenu dans la ville, l'artillerie qui précédait les équipages ayant défilé pour prendre au delà de San Germano la position qui lui avait été assignée, j'allai au devant de Pauline qui me tendit la main et je la guidai jusqu'au couvent de San Germano, où j'étais logé et dans lequel j'avais un appartement convenable, quoique tout l'état-major de la division y fût également placé. Je dus lutter pour lui faire accepter, pour Thérèse et pour elle, la chambre et le lit qui m'étaient réservés. En même

temps des cris, attestant de nouveaux désordres, se firent entendre; je quittai Pauline pour sauver quelques malheureux; lorsque je rentrai, elle était dans sa chambre, la nuit devenait obscure; les fenêtres donnaient sur la grande cour du couvent, au milieu de laquelle passe la route, et je m'étais assis, harassé. Toutes les courses que j'avais faites pour diminuer le désordre ou le pillage n'avaient pu complètement en arrêter les excès; j'avais mal à la poitrine, à la tête; mes yeux me brûlaient, je les avais couverts d'une de mes mains; Pauline, sortant de sa chambre, s'approcha de moi; c'était l'heure qui nous appartenait, et l'intérêt si tendre, l'ardente sympathie, les soins délicats dont elle voulut m'entourer me relevèrent de mon abattement et de mes fatigues.

Le soir, lorsque Pauline se fut retirée, il fallut encore consacrer deux heures à l'expédition des ordres, et, le lendemain matin, je réveillai Scheel, Dath et Le Roy qui dormaient sur les différentes tables et sur les chaises dans notre pièce commune. Si depuis Naples nous avions trouvé mauvais gîte, du moins avions-nous traversé un pays tranquille; mais, ce matin-là, j'appris que, dans le trajet qui nous restait à faire jusqu'à l'État romain, l'insurrection était générale; je renforçai donc la garde des équipages et, quant à l'arrière-garde qui devait les suivre et les protéger au besoin, je la renforçai d'un bataillon, d'une pièce de canon et d'un escadron de chasseurs à cheval. Ce jour-là (11 mai), la division se rendait à Arce; l'avant-garde soutint une fusillade continuelle et laissa des morts sur son passage. La garde des équipages fut également harcelée, quelques personnes furent blessées autour des voitures, et une balle traversa celle du comte Scheel. Enfin, ce qui prouve quelles étaient l'exaspération et la rage des fanatiques au-devant desquels nous avancions, c'est que, malgré la certitude de périr dix mille

fois pour une, l'un d'eux vint sur la grande route, au milieu de toute la division, tirer à bout portant un coup de pistolet au général Watrin, qu'il manqua fort heureusement. Dès lors nos soldats, exaspérés par tant d'acharnement et d'audace, ne purent plus être contenus. Le massacre leur parut des représailles et le pillage un droit; le pillage amena l'intempérance et l'ivresse; enfin, le temps achevant de se mettre à la pluie, la discipline s'affaiblit encore, et toutes les maisons à la portée desquelles nos troupes passèrent furent dévastées.

Arce, d'où l'on avait tiré sur l'avant-garde, était en partie consumé par les flammes quand nous arrivâmes. Le peu de maisons échappées à l'incendie n'offraient que d'horribles abris, et, par le temps qu'il faisait, c'était payer un tel gîte plus qu'il ne pouvait valoir, que de gravir la montagne sur laquelle le village est bâti. Il fut donc résolu que Pauline resterait dans sa voiture, que je coucherais dans la mienne, Ricciulli dans celle de Scheel, que je monterais seul à Arce, que j'enverrais tout ce que je pourrais me procurer de vivres, que notre cuisine se ferait à côté des voitures et que, dès que mes devoirs me le permettraient, je redescendrais. Malgré tout mon zèle, trois poules, un morceau de lard, un peu de fromage, du mauvais vin et de la polenta furent tout ce qui me fut possible de me procurer. Qu'on juge du repas que nous fîmes, Pauline, Thérèse et sa gouvernante restées dans la voiture, la portière de gauche ouverte; moi, assis sur le marchepied; Dath, Ricciulli et Scheel campés contre le battant, le premier enveloppé dans son manteau, les deux autres sous un parapluie. Cependant, les provisions achevées, nous causâmes. Pauline regardait avec étonnement l'effet des feux dont nous étions entourés, leur contraste au milieu d'une nuit obscure et la manière dont se dessinaient les soldats groupés devant les feux. Et

le mouvement du bivouac; l'industrie, l'intelligence des hommes et les bruits si divers; les coups de hache, le fracas des arbres qui tombent, le pétillement du feu, les cris des poules et des cochons, enfin les chants, les éclats de rire, les expressions trop énergiques et les saillies dont nos troupiers sont si prodigues. Quelque temps encore je m'amusai de l'étonnement et du plaisir de Pauline, puis après lui avoir souhaité une meilleure nuit qu'elle ne pouvait l'avoir, je montai dans ma voiture.

Le lendemain 12, tout présageait une journée sérieuse. Les trois quarts des troupes avaient, tant par le pillage de la veille que par celui de la nuit, quintuplé les rations qui leur revenaient; mais en même temps elles avaient rendu toute distribution impossible au dernier quart de la division qui, venant en arrière et trouvant tout pillé, n'avait pas même de pain; de cette sorte, les uns juraient de besoin, tandis que les autres étaient ivres avant de se mettre en route, et, défilant devant les voitures, les uns par colère, les autres par ivresse, se permirent des propos injurieux, affichant une audace menaçante.

Cette disposition des esprits n'était pas la seule cause d'alarme qui occupait le général Olivier. Il savait que tous les insurgés du pays s'étaient réfugiés à Isola, ville dont le nom indique la situation et qui se trouve en effet dans une île formée par le Garigliano, à l'endroit où, tombant de cent pieds de haut, il forme une des plus belles cascades qui soient connues, puis continue à rouler ses eaux furieuses entre des rochers à pic! Le général Olivier savait aussi que les insurgés coupaient le pont, par lequel seul nous pouvions arriver à la ville, que celle-ci était hérissée de batteries, que toutes ses maisons étaient crénelées. Il ne restait plus aucune communication possible entre la route que nous suivions et celle de la Marine; par conséquent Isola se trouvait être le seul point

où le parc d'artillerie, les bagages, l'ambulance, les voitures pourraient passer. Ainsi que je l'ai dit, les soldats, depuis deux jours, ne vivaient que de pillage; à six lieues sur nos derrières, toutes les maisons, tous les villages à portée de la route étaient ravagés, incendiés. Les chefs de brigade déclarèrent n'avoir plus de moyens d'arrêter ces horribles excès, auxquels la faim servait de prétexte et que la conduite des habitants au surplus provoquait de plus en plus. Les commissaires des guerres avaient constaté par procès-verbaux l'impossibilité d'assurer aucun service; enfin la situation de la division était telle qu'un revers ou même un insuccès amenait une débandade d'autant plus certaine qu'une pluie très abondante, tombant depuis soixante-douze heures, achevait de mettre cette marche au nombre des plus fâcheuses que l'on pût faire.

Dans une situation aussi critique et tout en déplorant que le général Macdonald n'eût pas d'avance fait occuper Isola par un régiment, le général Olivier se détermina à envoyer aux insurgés un parlementaire pour leur faire sentir que l'armée française se retirant et abandonnant le pays de Naples, ils ne pouvaient que gagner à son prompt passage et que, une seconde division allant arriver, il était de leur intérêt de ne pas faire une opposition qu'on avait les moyens de réduire; mais les coups de feu qui accueillirent le parlementaire empêchèrent toute espèce de conciliation. L'attaque fut donc ordonnée, et, comme on s'y était préparé, elle commença immédiatement. Le général Watrin qui en fut chargé la poussa avec vigueur et força rapidement les insurgés à abandonner la rive gauche et le pont du Garigliano; mais, à dater de ce moment, la résistance fut opiniâtre, et nous ne pouvions arriver au pont qu'en suivant la rive sur un trajet de cent cinquante toises, en prêtant le flanc.

Pour déblayer cet inabordable passage, depuis dix heures du matin jusqu'à une heure et demie du soir, le canon ne cessa de tirer; enfin, notre feu ayant forcé les insurgés à abandonner, en partie du moins, les premières maisons d'Isola, nous pûmes nous aventurer à suivre le bord de la rivière, arriver au pont et reconnaître que ces enragés n'avaient pas eu le temps de couper la dernière poutre de la principale arche, poutre qu'ils avaient dû laisser subsister pour laisser la retraite possible à leurs derniers hommes. Alors le général Watrin me demanda si je voulais me charger d'enlever la ville de vive force avec six compagnies de grenadiers. Le zèle et l'honneur suffisaient pour donner à une telle proposition la force de tous les ordres du monde (1); j'acceptai avec ardeur. La dernière poutre, par ses inégalités, sa longueur, sa prodigieuse élévation au-dessus des eaux, et grâce au fracas de la cascade, à la rapidité du torrent, était effrayante à passer; mais il est des moments où l'obstacle disparaît, et sous un feu droit et croisé, à la tête de mes compagnies, je franchis cette poutre, dont le passage me coûta soixante grenadiers. Je pénétrai enfin dans la ville et je m'en rendis maître.

La ville prise, le général Olivier commit l'irréparable faute d'y faire entrer toutes les troupes à ma suite. Les soldats ivres et les autres affamés se débandèrent; dès lors rien ne put arrêter leurs frénétiques excès. Sur le soir, la malheureuse ville n'était plus qu'un monceau de boues, de ruines et de cadavres.

Entré des premiers et pour sauver des femmes, des enfants, des vieillards qui, de toutes parts, s'étaient précipités vers moi, j'avais placé une forte garde à une

(1) Chef d'état-major de la division, je n'avais d'ordres à recevoir que du général qui la commandait. Le général Watrin n'avait d'ailleurs là que sa brigade.

maison, sur la porte de laquelle j'avais écrit mon nom, et j'y avais fait entrer près de trois cents personnes! A la fin du combat j'y avais fait conduire un grenadier qui avait été blessé sur le pont en me donnant la main pour achever de franchir la poutre; enfin je m'y étais établi moi-même. A différentes reprises j'avais dissipé des groupes séditieux qui s'étaient formés devant ma porte, et dans lesquels des soldats avaient annoncé tout haut le projet d'enlever par la force les femmes auxquelles j'avais donné un abri. Cependant, l'ordre ayant paru se rétablir, j'étais allé chercher Pauline; mais à peine était-elle arrivée, que le feu avait éclaté dans deux maisons, qu'une petite rue seule séparait de la mienne, en même temps que de toutes parts le désordre reprenait avec une nouvelle rage. Hors d'état de supporter ce hideux spectacle, Pauline me supplia de la ramener à sa voiture. C'était prévenir mes vœux; mais la traversée de la ville devenait de plus en plus chanceuse. Mon ami Clément, alors chef d'escadron au 19e de chasseurs à cheval, et moi, nous donnâmes le bras à Pauline; chacune des autres personnes de sa famille ou de sa suite, maîtres ou valets, fut au moins escortée par deux officiers; enfin, suivis par tous mes chasseurs d'escorte, nous parvînmes à retourner aux voitures, autour desquelles mes chasseurs bivouaquèrent.

Pauline rentrée dans sa voiture, je lui laissai Dath et je retournai dans cette horrible ville. Je trouvai le général Olivier au désespoir. Le rappel n'ayant rien produit, il venait de faire battre la générale; aucun homme n'y avait répondu. Plusieurs patrouilles d'officiers parcouraient les rues et n'obtenaient rien. Enfin le général Olivier se mit à la tête d'une patrouille composée de deux généraux de brigade, de tous les colonels et de moi, et tout ce que nous y gagnâmes fut de risquer de nous faire assassiner

vingt fois pour une et de compromettre de plus en plus l'autorité de nos grades. Aussi le général Olivier jurait-il de se faire tuer à la première affaire, et, pendant que je déplorais les irréparables suites de la faute qu'il avait faite d'encombrer cette ville de soldats ivres, il déplorait le sort des chefs destinés à commander des troupes qui depuis longtemps font cette guerre de peuple, la plus destructive de toute discipline, guerre, qui familiarise les soldats avec tous les crimes qu'elle suscite.

La nuit fermée, je retournai près de Pauline; Dath, préférant le plus mauvais lit à la meilleure voiture, revint à Isola pour coucher dans la maison que je m'étais réservée et que j'avais réussi par miracle à faire garder. Ricciulli et Scheel s'enfermèrent dans la voiture de ce dernier; dans celle de Pauline, Thérèse, qui était sur les genoux de sa gouvernante, s'endormit, ainsi que cette gouvernante, et je m'assis à la place du marchepied. Dans cette situation, l'âme fatiguée, navrée par tant de secousses et d'horreurs, l'esprit noirci par le souvenir et l'image de tout ce qui s'était passé et se passait autour de nous, nous contemplions, avec Pauline, le tableau lugubre que nous avions sous nos yeux. Devant nous, tout ce qui restait de la ville se consumait; nous entendions le fracas des maisons qui de moments en moments achevaient de s'écrouler, les cris lamentables qui par intervalles encore traversaient l'air, et le grondement de la cascade se mêlant au bruit d'une pluie torrentielle, au sifflement des vents, au frémissement des arbres... Quoi de plus désespérant? Pour essayer de distraire Pauline de ce spectacle d'horreur, je venais de lui conter qu'au moment où j'avais quitté le général Olivier, une poutre embrasée, détachée d'un comble, était tombée si près de moi que, à travers mes habits et sur tout mon dos, j'avais senti la chaleur, et qu'alors un grenadier, fumant

tranquillement sa pipe au seuil d'une maison qui brûlait, m'avait dit quand je passai devant lui : « Mon général, cette poutre méritait un salut... » Mais je fus interrompu par l'arrivée au galop de Le Roy et Dath avec mon cocher, mes domestiques : « Ah ! me cria Dath, c'est affreux, toute votre maison brûle. — Moi, clamait un autre, j'ai passé par une fenêtre. — Moi, à travers une cloison que j'ai brisée. — C'est un miracle que vos chevaux soient sauvés ! ajouta mon cocher. — Mais le grenadier que je faisais soigner ? Et tous les malheureux ? — Ne nous demandez rien, général, le feu a éclaté en trois endroits à la fois. Des soldats ivres gardaient toutes les issues ; nous avons tous manqué périr ; nos habits et nos voix nous ont seuls sauvés. »

On attacha les chevaux derrière les voitures, et, comme la nuit précédente, on arracha de l'herbe mouillée pour les nourrir. Tous les ordres pour les troupes ayant été brûlés, il fallut les refaire. Ma voiture servit de bureau à Dath et à moi, puis abrita Le Roy qui s'établit dessous pour éviter la pluie, pendant que mon autre secrétaire se mit sous celle de Pauline ; de cette manière, éclairé par des bouts de cierges, le reste de cette horrible nuit fut employé à recommencer tous les ordres, pour le mouvement que chaque corps devait exécuter le lendemain ; je rédigeai un ordre du jour destiné à prévenir les troupes que nous quittions le territoire napolitain, à annoncer que nous entrions sur celui d'une République amie et à ordonner les moyens de répression les plus terribles contre tous ceux qui se permettraient les moindres désordres.

La route d'Isola à Veroli, où la division devait se porter le 13, est par tous les temps extrêmement difficile à cause des côtes escarpées et des fondrières qui s'y trouvent. Aussi, quoique le trajet ne fût que de sept milles et que la

pluie eût cessé sur le matin, était-il facile de prévoir que les terres, détrempées depuis quatre jours, devaient offrir d'insurmontables obstacles à l'artillerie, aux bagages, à l'ambulance. L'artillerie avait l'ordre de se mettre en marche à la pointe du jour; mais le pont d'Isola, sommairement rétabli la veille pour le passage des soldats de la division, ne fut praticable au gros roulage que vers neuf heures. A cette heure-là même, on n'était pas encore parvenu à débarrasser les rues des décombres, des morceaux de bois brûlant encore et des cadavres dont ces rues étaient encombrées. Enfin, quand l'artillerie put se mettre en mouvement, il fallut encore faire passer sur le pont les pièces et surtout les caissons un à un, au trot et à quelques minutes d'intervalle. Après l'artillerie vint l'ambulance, qui par le combat de la veille avait quatre-vingts blessés de plus et qui, également, fut extrêmement longue à défiler; ensuite vinrent les voitures du payeur et finalement les équipages, qui eux-mêmes transportaient des blessés et qui, malgré tout ce qu'il fut possible de faire, forcés à des haltes continuelles, mettaient un quart d'heure à faire cent pas.

La crainte de passer en voiture sur le pont, que l'artillerie avait très ébranlé, et l'encombrement des rues, déterminèrent Pauline à mettre pied à terre pour traverser Isola; trajet horrible, pendant lequel on ne marchait que sur des membres écrasés, saignants ou noircis par les flammes; il y avait des coins où l'on avait formé d'énormes tas de ces débris humains; l'église seule contenait les cadavres de près de sept cents malheureux, qui au pied des autels avaient vainement cherché un asile.

Cependant nous étions sortis d'Isola et, à une lieue et demie de la République romaine, nous pouvions espérer toucher à la fin des scènes affreuses dont nous avions l'âme navrée. Plusieurs clous extrêmement douloureux

m'empêchaient de monter à cheval, même de supporter la voiture, et me forçaient de faire la route à pied, par conséquent de rester avec les équipages. Pauline marchait aussi, et sa petite Thérèse courait devant nous en ramassant des fleurs; un nommé Chauffard, pharmacien de la division, homme facétieux, nous faisait mille contes. Ricciulli, qui avec Scheel et mon secrétaire était aux voitures, envoyait sans cesse dire à Pauline de l'attendre; car les chemins étaient si exécrables et les chevaux si fatigués, si affamés, que, malgré nos haltes, les voitures ne nous rejoignaient pas; de fait, on eût été forcé de les abandonner deux fois sans le secours de quatre mules admirables que j'avais en réserve; quand avec leur aide ma voiture avait monté un escarpement ou était sortie d'un trou, mes mules allaient chercher celle de Pauline, puis celle de Scheel, puis mon fourgon; mais tout cela retardait tellement notre marche, qu'à six heures et demie du soir nous avions fait une lieue. Ma voiture s'était déjà cassée deux fois, et cela dans une fondrière où les fourgons du payeur s'étaient brisés et renversés, événement cruel pour ce pauvre homme, qui, au milieu de tous ses sacs et de ses pièces de comptabilité épars dans le bourbier, se désespérait de ne pas savoir comment les en tirer.

La fin du jour approchait, le ciel s'était recouvert; tout reprenait une physionomie moins vivante; nous n'avions mangé depuis la veille qu'un peu de polenta, que mes chasseurs m'avaient donnée le matin; les coups de fusil s'entendaient toujours de tous les côtés et même se multipliaient; enfin, dans un fond marécageux, nos voitures, qui nous avaient rejoints, s'embourbèrent tout à coup, au point que nos cochers déclarèrent qu'il était impossible d'aller plus loin. Par surcroît, dans ce moment même, le capitaine Joachim du 19e de chas-

seurs, qui, pour je ne sais quel motif, était resté en arrière, m'aborda au galop et me dit : « Trois à quatre cents traînards de la 97e demi-brigade, à moitié ivres, viennent de former le projet de piller et de brûler les équipages du quartier général. » Puis, après quelques autres paroles, il reprit le galop pour continuer sa route.

Vu l'état d'indiscipline qui depuis trois jours régnait dans l'armée, une telle attaque ne me semblait que trop probable; je voulus y parer : j'ordonnai de rassembler mon escorte de vingt-quatre hommes; il me restait cinq chasseurs; je voulus faire réunir la garde des équipages, elle était entièrement dispersée, chacun ayant profité du disséminement inévitable des voitures pour abandonner son poste; enfin je demandai l'arrière-garde, que j'avais doublée et avec laquelle j'avais prescrit au commandant du quartier général de marcher jusqu'à ce qu'il m'eût rejoint; mais, après avoir commis la faute de quitter Isola avant d'en avoir fait sortir tous les traînards, ce commandant s'était permis d'abandonner son poste à l'arrière-garde, et, sous le prétexte de trouver de meilleurs chemins, le guide avait fait prendre aux hommes une autre route que celle suivie par la division !... Notre isolement était donc complet, et mon inquiétude d'autant plus affreuse que Pauline, particulièrement menacée selon le rapport que m'avait fait Joachim, se trouvait plus exposée, tout concourant à assurer l'impunité des hommes qui depuis la veille ajoutaient à l'audace d'exécuter les plus grands forfaits la scélératesse de s'en vanter.

Pauline me vit inquiet, me questionna, et je répondis en donnant à tous l'avis de prendre chacun sur nous ce que nous avions de plus précieux; puis je dis à Le Roy de ramasser mon argent et mes bijoux, et je fis tenir

tous les chevaux de selle bridés à côté des voitures; enfin je défendis qu'aucun de nos quelques chasseurs ou de nos domestiques ne s'éloignât. Mais je sentais que ces précautions étaient insuffisantes et j'en étais aux plus triste appréhensions, lorsqu'un de ces bonheurs qui jusqu'alors ne m'avaient jamais manqué dans les occasions décisives, vint m'offrir un moyen de salut.

Au bord du chemin, où nos voitures se trouvaient arrêtées, commençait un bois assez clair. Côtoyant la route, je me promenais à grands pas sous les premiers arbres; brusquement, à cent pas sur ma gauche, j'aperçois un chasseur à cheval. Je le fais approcher: il avait quitté son corps le matin pour aller boire, et il était assez ivre pour avoir grand'peine à rejoindre : « Comment, lui dis-je, tout seul, vous avez passé la journée à boire? — Non, mon général! j'ai bu avec mes amis les grenadiers de la 30e, qui ne sont pas loin d'ici. » A ce mot, je fais monter à cheval Le Roy, mon secrétaire, sergent dans ce corps; je le fais accompagner par un de mes chasseurs, je les fais guider par celui qui venait de me donner cet avis, et je fais porter au commandant des grenadiers l'ordre le plus impératif de se rendre auprès de moi en toute hâte. Je dis à Le Roy ce que je savais; je le charge de le redire en secret au capitaine, et ils partent au galop. Mais le chasseur aux trois quarts gris retrouvera-t-il l'endroit d'où il est parti? Les grenadiers y seront-ils encore? Surviendront-ils à temps? Déjà les premiers soldats de la 97e étaient arrivés, et, pour faire naître le prétexte à commencer leur pillage, ils insultaient tous ceux qui se trouvaient dans les voitures. J'étais aux prises avec eux; j'employais, pour les maintenir, ce dernier débris d'autorité qui reste attaché quand même aux grades supérieurs; c'est une suprême ressource qui s'use vite, et le moindre incident,

l'arrivée de leurs camarades venant les renforcer allait suffire pour rendre à nos assaillants leur audace et leur force d'entreprise. Si Le Roy ne ramenait le secours, nous étions perdus; j'étais décidé à résister jusqu'à la mort, mais je savais ce que vaudrait cette résistance et je tremblais à la pensée du sort infâme qui serait fait à Pauline, si resplendissante de grâces et de beauté, et qui mourrait sous la plus ignoble des profanations. Je luttais donc, semblant ne pas entendre les insultes, évitant de laisser la moindre prise contre moi à ces brigands; enfin, après des minutes qui me semblèrent des siècles, je vis à travers le bois les grenadiers accourant par pelotons et au pas de charge. C'étaient ceux avec qui je m'étais battu si souvent; ils avaient pour moi plus que de l'attachement, presque de l'enthousiasme; je les fis mettre en bataille; je parlai séparément aux officiers, qui me jurèrent de mourir plutôt que de souffrir un criminel attentat. Mais il fallut tout ce déploiement de forces et de dévouement pour tenir en respect les quelques centaines de misérables qui, non sans s'être concertés et furieux de perdre et le fruit du pillage et leur belle victime, lancèrent encore des menaces avant de se décider à passer.

Après avoir établi le bivouac de mes compagnies et placé les postes nécessaires, j'avais couru vers Pauline ; elle tremblait, ayant eu l'intuition d'un grand danger ; je causais avec elle à la portière de sa voiture, j'essayais de la rassurer lorsque Le Roy survint en grand désarroi : « Que diable est-ce encore ? lui criai-je plus que je ne lui demandai. — Général, il vient de m'arriver un malheur : en prenant votre argent et vos bijoux, j'ai pris votre portrait, et je l'ai perdu. » Ce portrait en miniature, fait à Naples et assez ressemblant, plaisait à Pauline, et cette circonstance lui donnait à mes yeux un véritable prix.

Ma réponse fut : « Faites publier vingt-cinq piastres de récompense à qui le rapportera. »

Je ne sais plus qui, peu d'instants après, m'apprit que, à une petite demi-lieue en avant de nous, se trouvait un couvent des Pères de la Trappe ; c'était quelqu'un qui avait couché dans ce couvent et qui, après m'avoir vanté l'hospitalité des Pères et m'avoir dit que jamais aucun Français n'avait manqué d'y être logé et rafraîchi selon ses désirs ou ses besoins, me poussa de m'y rendre. Nous étions bloqués sans pouvoir nous écarter pour chercher quelques provisions : la petite Thérèse venait de me dire qu'elle avait pourtant bien faim, et, pour sauver un troisième bivouac à Pauline, pour trouver quelques vivres, je résolus d'aller passer la nuit dans ce couvent. Je fis en conséquence monter Pauline à cheval, je fis prendre sa fille par mon maréchal des logis ; Ricciulli, Scheel, la gouvernante, Pagni, son enfant et sa bonne (1) ; Chauffard, le payeur et quelques autres suivirent tant à pied qu'à cheval ; je pris avec moi deux de mes cinq chasseurs d'ordonnance et, comme escorte et garde, la compagnie de grenadiers du premier bataillon, forte de quatre-vingt-dix hommes.

La nuit était venue, le temps s'était recouvert ; il bruinait, quand notre caravane se mit en route. Après une heure de marche par des chemins horribles, nous arrivons au couvent, asile sans cesse ouvert aux voyageurs comme aux malheureux ! La grande porte est fermée ! Mes hommes frappent ! Les coups retentissent, et l'écho qui les répète est la seule voix qui y réponde. Mais déjà le seuil d'une porte latérale est franchi ; une cour est traversée, sans qu'aucune lumière se laisse

(1) Ce Pagni, que j'ai cité parmi les hommes fréquentant le salon de Mme Parabita à Naples, suivait aussi l'armée, ainsi que d'autres Napolitains fuyant leur patrie.

apercevoir, sans que personne apparaisse, sans qu'aucun bruit se fasse entendre, si ce n'est dans le lointain les lugubres hurlements d'un chien. Dans l'étonnement de cette solitude je mets pied à terre et je pénètre dans le monastère. Un silence profond y règne ! J'appelle ! Après un long prolongement, ma voix s'affaiblit et se perd dans les ténèbres. Cependant, tandis que je suis les murs, un espace s'offre à ma vue ! j'approche et je me trouve devant des tombes recouvertes, devant d'autres creusées, pour un prochain emploi... De l'angle où je suis, partent deux des quatre galeries surbaissées qui entourent le cimetière; j'en prends une au hasard et, parvenu au bout de cette galerie, je distingue une faible clarté ! C'étaient, au fond d'une chapelle, les dernières lueurs d'une lampe prête à s'éteindre. Un grenadier se hâte d'allumer un bout de cierge dont il se trouve pourvu; aussitôt nous apparaissent des tableaux déchirés, un autel démoli, des bancs, des vitres brisés, puis, parmi ces débris, un prêtre assassiné.

A cette terrible révélation je me décide à visiter tout le couvent; après avoir ordonné le secret sur ces nouvelles découvertes, si horribles, et chargé le commandant des grenadiers de placer des postes et des factionnaires, et de tenir le reste de sa compagnie réuni, je pars accompagné par quelques officiers et un des chirurgiens de la division; aux premières marches de l'escalier, je suis arrêté par un nouveau cadavre dont le sang ruisselle encore !... En tournant un corridor, je trébuche sur un troisième, tombé, celui-là, sur son crucifix. Enfin, et toujours guidé par le sang, j'arrive à une cellule, dans laquelle respire encore un des Trappistes : « Rassurez-vous ! m'écriai-je en l'approchant. — Je n'ai plus rien à craindre », répondit-il d'une voix faible, mais sur un ton ferme. C'était un vieillard octogénaire, chef de la

communauté depuis trente ans. « Seriez-vous blessé? » Il découvrit son vêtement tout baigné de sang. « Qui peut avoir...? » Il fit signe qu'il ne désignerait personne. Déjà je me joignais au chirurgien pour aider à panser ce malheureux, lorsque, m'arrêtant de sa main défaillante et s'efforçant d'élever la voix, il nous dit : « Quand j'ai pris cet habit, j'ai renoncé au secours des hommes. Soumis à Dieu, je ne ferai rien pour abréger ma vie, ni pour la prolonger. » Sa résignation, son calme dans un moment aussi atroce, aussi solennel, nous avait stupéfiés, et je le regardais dans le silence du respect, de l'admiration et de la douleur, lorsqu'il ajouta : « Je pardonne à ceux à qui je dois cette nuit expiatoire. » Mes larmes coulaient; il vit mon émotion, et, me pressant la main de sa main déjà froide : « Mes enfants, nous dit-il, tout cela n'est rien. »

En m'arrachant à cette scène déchirante, j'apprends que toutes les personnes qui m'accompagnent, ayant mis pied à terre, se trouvent réunies dans deux pièces situées au premier étage et donnant sur la première cour. Je m'y fais conduire. J'étais consterné, anéanti; en entrant, je me jette sur un banc! Pauline vient à moi, et dans son regard je lis sa pensée : « Encore des horreurs! — Hélas! oui, des abominations! » Bien qu'assez nombreux, nous gardons le silence; tout à coup s'élève une grande rumeur, et le payeur entre en criant : « Général, général! » La disposition à l'épouvante est telle qu'un cri part de toutes les bouches et que tous nous nous précipitons vers la porte, croyant le couvent attaqué. Heureusement tout se borne à la querelle de deux grenadiers qui se disputent quelques poignées de riz.

Vers dix heures, des grenadiers trouvent caché dans une cave un des domestiques du couvent et me l'amènent! Cet homme, remis de sa frayeur, nous apprend

que quatorze soldats, après avoir dîné dans le couvent, y ont commis tous ces crimes et qu'ils ont aussi volé tout ce qu'ils pouvaient porter. Nous prenons de ce témoin tous les renseignements possibles; je charge le capitaine rapporteur de se faire donner des échantillons du linge et de la marque du couvent, de l'étoffe des habits des Pères; mais, sans aucun renseignement certain, évacuant cette partie de l'Italie et marchant sans séjour jusqu'en Toscane, nous ne pûmes rien découvrir.

Vers onze heures, ce domestique réunit encore et nous apporte du pain, du vin, un peu de jambon et de la salade, collation bien légère sans doute, mais qui, dans les dispositions où nous nous trouvions pour manger, nous fit mal à tous. Enfin on apporte des matelas qu'on place dans la pièce du fond où Pauline, sa fille et quelques femmes se retirent; quant aux hommes, ils s'arrangent sur les bancs et sur le plancher de la première pièce. Avant d'y prendre place, j'étais encore allé visiter le vieillard et je lui avais conduit le domestique auquel j'ordonnai de ne pas quitter son supérieur. Nous ne pûmes, du reste, rien lui faire accepter, si ce n'est un peu d'eau fraîche; il convenait qu'il avait extrêmement soif. A différentes reprises, il demanda qu'on le laissât seul; je le fis néanmoins visiter toute la nuit et plusieurs fois par le chirurgien. Prêt à mourir, il fit de petits cadeaux à ceux qui se trouvèrent auprès de lui, et expira vers sept heures du matin. Il avait cinq blessures, deux coups de baïonnette dans le corps, un coup de sabre sur la tête, un sur le bras droit et un dans la cuisse gauche.

Dès que le jour parut, Le Roy, que j'avais laissé aux voitures, arriva. « Eh bien! lui dis-je, quelle nouvelle?— Votre portrait a été retrouvé par une vivandière qui va vous le rapporter; quant aux voitures, elles viennent bien lentement. » La vivandière le suivait et reçut son sa-

laire. Malgré mes souffrances, je pris un cheval et je me portai au-devant des voitures. J'arrivai comme on venait d'abandonner celle de Scheel; je fis faire de nouveaux efforts; finalement cette voiture, celle de Ricciulli, la mienne et mon fourgon arrivèrent au couvent. Là je fis dételer et j'ordonnai pour les chevaux un repos de trois heures. Descendu de cheval, je courus rejoindre Pauline; je la trouvai revenant d'un évanouissement, souffrante et en pleurs; tant de fatigues, de privations, d'horreurs, avaient épuisé sa résignation et ses nerfs. A dix heures, les voitures réattelées se remirent en marche. Il ne restait plus, sur la route à suivre, qu'un bourbier, et le cocher de Ricciulli y jeta sa voiture; mais ce bourbier était si profond que les chevaux ne purent en avoir raison. C'est à ce moment que des grenadiers de la 30e, croyant que la voiture était à moi, à cause de l'intérêt que j'y prenais, déposèrent leurs sacs, leurs armes et leurs habits, dételèrent les chevaux et enlevèrent avec leurs seuls bras cette voiture en possession de laquelle il paraissait impossible de rentrer (1).

Il ne restait qu'une lieue un quart jusqu'à Veroli, une lieue de route assez belle, mais toute montante. Pauline à cheval, moi à pied près d'elle, les autres en voiture, et nous arrivâmes, Pauline et moi, précédant notre suite. Tous les habitants se tenaient sur leurs portes: c'étaient les premiers que nous approchions depuis trois jours, et ce fut vraiment une jouissance que celle de nous trouver parmi des hommes qui n'avaient pas abjuré à notre égard tout sentiment humain et ne se comportaient pas de manière à le faire perdre à nos troupes. Dath,

(1) Un dernier mot sur cette marche d'Isola à Veroli : la queue des équipages arriva quarante-huit heures après la tête; le tiers des chariots, fourgons ou voitures resta sur la route, et le quart des chevaux d'attelage y creva.

qui la veille était arrivé avec la division à Veroli, m'y attendait; il vint au-devant de moi et me conduisit à l'Évêché, où mon logement avait été préparé; un appartement spacieux, un ameublement plus que propre, une table toute prête, et surtout la manière franche et affable avec laquelle nous reçut l'évêque, homme d'une cinquantaine d'années, nous parut excessivement douce, au point de nous émouvoir.

Lorsque Dath nous eut installés, il partit pour rejoindre la division à Anagni, rendre compte au général Olivier de ma situation et me suppléer jusqu'à ce que je pusse rejoindre. L'évêque, nous ayant tenu compagnie un quart d'heure, rentra dans son appartement et nous laissa seuls. « Ah! mon Dieu, me dit Pauline, quel métier est le vôtre! Hier dans le sang et dans la boue, aujourd'hui dans un palais. Partout entre la mort et la gloire, et vous êtes constamment près de toutes les jouissances ou de toutes les tortures. » A ce moment où j'entrevoyais un excellent repas en aimable tête-à-tête, je n'eus pas grand mérite à me trouver loin des tortures.

N'ayant aucune nouvelle de nos voitures, nous nous étions mis à table et nous mangions le dessert, lorsque tout notre monde arriva. On resservit un nouveau dîner; l'après-midi fut consacré à des détails de toilette qui ne furent de luxe pour personne; depuis cinq jours, je n'avais pu ni me raser, ni changer de linge. La fatigue nous sépara de bonne heure, et ce ne fut que vers huit heures, le lendemain matin, que nous quittâmes notre digne évêque pour nous rendre à Anagni.

A moitié chemin, nous trouvâmes un beau couvent, où les religieux nous firent servir un fort bon déjeuner; et c'est pendant ce déjeuner que le prieur, Français de naissance, me raconta que des soldats de la 97e, buvant ensemble, la veille, dans ce couvent, s'étaient vantés

de la manière dont ils avaient mis le feu à ma maison, à Isola, et comment ils avaient juré contre des grenadiers qui les avaient empêchés d'attaquer nos équipages.

Dath avait également fait préparer mon logement à Anagni; c'était une maison non habitée, mais très jolie, remarquable par un salon au second étage, éclairé à l'italienne; la municipalité y avait fait préparer un charmant repas, pour lequel chaque couvent de femmes avait fourni son plat de friandises. Le 15 mai, nous partîmes d'Anagni, assez tôt pour pouvoir, en doublant l'étape, rejoindre la division; nous allâmes, en conséquence, dîner à Valmontone et coucher à Frascati, où nous arrivâmes fort tard et où nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer à souper. La municipalité se conduisit même assez lestement à mon égard, ce qui me décida à envoyer chercher par ma garde tous ses membres et à leur déclarer qu'ils demeureraient en arrestation jusqu'à ce que le souper fût servi. Quatre cuisiniers arrivèrent aussitôt, et, à deux heures du matin, en mangeant ma première cuillerée de soupe, je mis mes otages en liberté. Cette plaisanterie nous sauva un jeûne et nous fit rire.

Il était trois heures et demie quand nous sortîmes de table. Devant nous mettre en route à quatre heures, personne ne se coucha; nous partîmes même avant la division, et six heures sonnaient comme nous entrions à Rome, où Pauline, son mari et moi, nous allâmes loger entre la place d'Espagne et le Cours, dans la maison de Michel Lagreca, maison où Luigi, ayant marché avec le quartier général par la route de la Marine, nous attendait depuis deux jours.

Pauline voulait avoir mon portrait, et, comme celui dont j'ai parlé était trop grand, il était décidé que j'en ferais faire un autre. En descendant de voiture, je courus

chez un peintre nommé Remondini, pour qu'il fît une copie un peu plus petite; il trouva le portrait mal dessiné, mal peint, voulut peindre d'après nature et fit, à tous égards, beaucoup plus mal que son confrère de Naples.

Je comptais sur un séjour de la division; mais, vers le soir, le général Olivier reçut l'ordre de continuer dès le lendemain son mouvement sur Florence, de réduire les équipages autant que possible et de ne conserver notamment aucune voiture. Cet ordre fut un coup de foudre; il impliquait en effet la nécessité de me séparer de Pauline avant qu'elle fût hors de danger. Le prétexte donné était qu'on s'attendait à trouver l'ennemi avant Florence; mais la vérité, c'est que le Directoire avait expédié au général Macdonald l'ordre de faire cesser, disait-il, le scandale d'une armée traînant à sa suite toute une troupe de femmes. Le général Macdonald se contenta de supprimer les calèches des dames accompagnant les officiers; quant aux soldats, il pensa que la continuité des marches et surtout la première bataille disperseraient, plus facilement et plus sûrement que les ordres, leurs compagnes. Scrupuleux d'obéissance, je m'étais décidé de suite à marcher sans voiture malgré le besoin que j'en avais; Pauline, comme moi, essayait de se résigner; mais, en ce qui concernait Ricciulli, deux sentiments difficiles à concilier l'agitaient terriblement. Il tremblait à la pensée de continuer son voyage sans escorte, de voir exposées aux hasards de la route les valeurs qu'il emportait avec lui; d'autre part, il éprouvait une satisfaction d'amour-propre à ne plus voir un tiers voyager avec sa femme, et j'aurai achevé de le peindre, quand j'aurai dit que, de ces deux sentiments, le premier primait le second.

C'est ainsi qu'il s'était montré intraitable et bizarre lorsque j'avais commencé à faire ma cour à sa femme,

et si câlin quand il avait désiré partir avec moi de Naples, si souple dans les journées de San Germano, d'Isola et du couvent, enfin si soucieux quand à Rome je lui dis qu'il ne pourrait pas continuer à me suivre. Cependant, comme je désirais, non pas à cause de lui, mais de Pauline, qu'il me trouvât encore à Florence, où la division devait séjourner quelques jours, je lui laissai les lettres les plus pressantes pour toutes les personnes qui pourraient lui fournir des escortes, mon cocher et mes deux chevaux de voiture gris pommelés, queue et crinière noires, non seulement pour qu'il pût les ajouter à son attelage, mais encore pour que sa voiture pût au besoin passer pour être la mienne.

Le 17, à la pointe du jour, j'étais à la place du Peuple, occupé à mettre chacun des corps de la division en marche. Les dernières troupes sorties de Rome, j'allai rendre compte au général Olivier que les troupes étaient parties ayant reçu leurs vivres jusqu'à Viterbo et leurs ordres de mouvement jusqu'à Sienne, et lui dire que, de ma personne, je ne pourrais quitter Rome que le lendemain dans la soirée. De chez lui je revins chez moi, d'où je fis partir mes équipages sous la garde de mon escorte, dont les six hommes les mieux montés restèrent avec moi. Je donnai ma troisième séance au peintre, puis nous allâmes avec Pauline, son mari, sa fille, Dath et Scheel visiter le Vatican.

Le 18, au matin, après ma dernière séance chez Remondini et pendant que Dath courait pour me trouver une voiture, dans laquelle je pusse partir à la chute du jour, je fus avec Pauline, son mari et Thérèse rejoindre quelques Napolitains à la villa Borghese. La matinée était superbe, et ces lieux enchanteurs, que je connaissais, me causaient une émotion toute nouvelle tandis que je les revoyais avec Pauline. En sortant de la villa, je menai

Pauline vlsiter l'atelier de Canova. Au nombre des statues qui dans cet atelier excitèrent le plus vivement notre extase, se trouva le groupe de l'Amour et de Psyché! Que la Psyché est belle, et qu'avec plus de hardiesse l'Amour eût été complètement éloquent! Nous nous désolâmes avec la Madeleine pénitente. Quel abattement, dans son attitude; que ses larmes sont touchantes, et quel remords est peint dans l'expression de sa physionomie! Hébé, dont la robe voltige au gré d'Éole, avec une légèreté que le marbre n'eut jamais auparavant, reçut de même nos hommages... Enfin nous admirâmes la force surnaturelle d'Hercule prêt à lancer Lichas. M'abandonnant à mon enthousiasme, je l'exprimai avec une chaleur à laquelle Canova fut assez sensible pour nous faire, une seconde fois, parcourir son atelier et pour nous donner sur chacun de ses ouvrages des explications aussi flatteuses par leur motif qu'intéressantes par leurs détails. Une chose me surprit dans toutes ces statues, c'était la différence de la teinte du marbre qui, dans le même bloc, distinguait la chair et les vêtements. Je pensai que cette différence provenait de la manière de piquer le marbre ou de le polir; mais Canova me dit qu'il avait découvert une espèce de cire dont il faisait enduire toutes les parties représentant les chairs, et que ce procédé avait non seulement l'avantage de leur donner un velouté nouveau pour le marbre, mais encore de contribuer à préserver ces parties des effets de l'air.

De retour à notre logement, Dath m'apprit que, malgré toutes ses recherches, il n'avait pu se procurer une voiture, le passage de l'armée ayant fait mettre en réquisition tous les chevaux de location existant à Rome, mais qu'on lui en avait promis une pour le lendemain matin de bonne heure : « Que je vous plains! me dit gaiement

Pauline, encore une soirée que vous êtes condamné à passer avec moi. — Hélas ! lui répondis-je, si le devoir ne contrariait tous les vœux de mon cœur, quel bonheur serait comparable au mien? Mais, vous le savez, l'honneur exige. — Mon ami, reprit-elle, je ne me félicite du retard que votre départ éprouve, que parce qu'il est involontaire. » Dans l'après-dîner, Remondini m'apporta mon portrait et deux petites cornalines antiques, trouvées à Baja par un de nos guides pendant ma course et que je lui avais achetées. Remondini s'était chargé de les faire monter. Sur la plus grande était gravé un centaure; sur la plus petite, un chien; la première était montée en bague, la seconde en épingle; en faveur de l'emblème, Pauline choisit l'épingle, qu'elle voulut bien accepter avec mon portrait.

Cette soirée fut la dernière que nous passâmes ensemble à Rome, dans cette ville où l'amour et la gloire ont joué de si grands rôles et où l'illusion qui les déifie est toujours si complète. Le lendemain matin, Dath courut encore, je courus moi-même, point de voiture; enfin Pauline me força à prendre la sienne ainsi que ses chevaux jusqu'à ce que j'eusse trouvé des chevaux de poste. Et, vers deux heures, dans une douleur difficile à peindre, je m'échappai au moment où, de la part des premières dames de Rome, on sollicitait vainement Pauline de venir à un bal qui avait lieu le soir.

A la première poste, nous ne trouvâmes pas plus de chevaux qu'à Rome; malgré cela, je renvoyai la voiture de Pauline, ne voulant pas l'exposer la nuit dans une route que nos traînards rendaient fort peu sûre; je fis avec Dath la seconde poste à pied, et pour la troisième nous fûmes réduits à prendre chacun un des chevaux de nos ordonnances. Il était dix heures du soir quand nous arrivâmes je ne sais plus où. D'après mes ordres,

nous devions trouver cinq ordonnances et deux de nos chevaux de selle. Il était minuit que nous les cherchions encore; enfin, convaincus qu'ils n'y étaient pas, nous nous jetâmes sur de la paille, où Dath donna au sommeil et moi à mes regrets le temps indispensable pour faire manger et reposer les chevaux de mes chasseurs. Avant cinq heures du matin, nous nous remîmes en route, et vers midi nous entrâmes à Viterbo, chacun de nous ayant fait le tiers du chemin à pied.

Le général Cambray commandait dans cette place; j'eus recours à son autorité pour avoir une voiture. Cet homme, que la Vendée avait galonné et qui était vraiment digne des temps de son élévation, se rappela que, à la fin de 1793, j'avais reçu des lettres de service pour être employé sous ses ordres en qualité d'adjoint à l'état-major, ce dont le ciel m'avait heureusement préservé; il me répondit que j'aurais une voiture, mais à condition que je dînerais avec lui, seule bonne manière, disait-il, de faire connaissance. L'invitation ne pouvait être refusée; nous fîmes honneur au dîner sans avoir eu l'air de remarquer le mauvais ton et le désordre de ce bizarre quartier général. Ayant ainsi satisfait à la condition, vers cinq heures du soir, Dath et moi, nous montâmes dans une espèce de sédiole à deux places, et vers onze heures nous arrivâmes à Bolsena, où je trouvai mes chevaux et mes équipages, où se trouvait également la division et d'où nous partîmes avec elle le lendemain, 21 mai, à quatre heures du matin, pour Acquapendente. Le 22, la division se porta à Radicofani, le 23 à Buonconvento, et le 24 à Sienne, ville célèbre par la pureté de son langage et la beauté de ses femmes; la municipalité nous donna un grand bal, auquel on conçoit que je ne me rendis pas. Le 25, j'établis la division à Barberino et, sans l'attendre, je me rendis à Florence,

où elle arriva le 26 et d'où elle partit le 27 pour Pistoja.

A Florence, je ne trouvai pas Pauline au rendez-vous. Le soir de mon arrivée, les détails relatifs aux besoins de la division absorbèrent tous mes moments, puis j'écrivis à Pauline et j'éprouvais une telle agitation que je passai la nuit sans dormir. Tant de maux soufferts, tant de fatigues endurées avaient embrasé mon sang. Un grand mal de poitrine s'était joint à la fièvre, augmentant mon malaise. J'attribuai cette disposition à l'excès de la fatigue, et je crus qu'un bain chaud suffirait pour me calmer et me reposer. Devant aller coucher à Pistoja, j'ordonnai sitôt le jour de préparer mon bain, et, dès qu'on me l'annonça, je me jetai dedans. Il était glacé; j'aurais dû sans doute en sortir immédiatement; l'espoir d'en retirer quelque rafraîchissement me fit hésiter; j'y restai peu cependant, mais j'en sortis transi, la poitrine resserrée, et respirant à peine; je jugeai alors qu'un exercice violent suffirait pour rétablir la circulation, et je me rendis à Pistoja au grand trot; mais ce remède n'ayant fait qu'ajouter l'inflammation au refroidissement, je fus en arrivant forcé de me coucher.

La fatalité voulut que le pharmacien de la division, Chauffard, eût à me faire un rapport et vînt me voir peu après mon arrivée; me trouvant au lit, il voulut me soigner. Aussi mauvais médecin que bon farceur, il décida que ce que j'éprouvais ne résultait que d'un grand échauffement, me mit au petit lait et à je ne sais quelles potions. Le lendemain, je ne pouvais plus ni parler, ni respirer; on me conseilla de consulter le chirurgien-major du 30e de ligne, nommé Papillon; à peine m'eut-il entendu et examiné qu'il me saigna et fit jeter par la fenêtre tous les remèdes de Chauffard. Le sage traitement du chirurgien Papillon avait arrêté les progrès du mal; je n'en restai pas moins pendant plusieurs jours

en fort mauvais point. J'étais logé chez une dame Marchetti, veuve, et ayant avec elle son fils, jeune homme de vingt-cinq ans, spirituel, aimable et bon garçon; il me rendit, ainsi que sa mère, les soins les plus assidus. Le 2 juin, je n'avais encore éprouvé aucun soulagement; cependant, ayant dormi quelques heures dans la nuit du 2 au 3, ma poitrine devint plus libre, la fièvre diminua, et le 5, j'en profitai pour dicter de mon lit tous les ordres de mouvement que la division devait exécuter le 7 sur Modène. J'en étais là quand Baptiste, mon cocher, m'apporta une lettre de Ricciulli, datée de Florence; mon parti fut bientôt pris; j'étais décidé à me rendre, le lendemain, à Florence. En vain mon médecin voulut-il s'opposer à ce que je me levasse; j'aurais su mourir en route que je serais parti.

Afin de m'annoncer à Pauline et pour la préparer à l'état dans lequel elle me reverrait, je me fis précéder de quelques heures par ce brave Piquet qui, avec Coutard et les troupes des Abruzzes, avait rejoint la division à Florence (1). Quant à moi qui n'avais voulu quitter Pis-

(1) En exécution de nos ordres et après avoir fait rentrer ses moindres détachements, la garnison de Civitella y comprise, après avoir évacué par mer ses malades sur Ancône, Coutard ayant fait relever la garnison de Pescara par la légion Caraffa et remis le commandement des Abruzzes au chef de bataillon de cette légion, avait pris avec sa faible colonne la route d'Aquila, afin d'emmener au passage et avec lui les trois cents hommes qui gardaient le fort de cette ville. Mais les insurgés de la province, enhardis par les événements auxquels nous obéissions, avaient repris les armes et les avaient fait prendre à tous ceux qui se trouvaient en état de les porter. Alléchés par les sommes considérables que la colonne de Coutard escortait, ils s'étaient réunis à Introdacqua, s'y étaient retranchés et y avaient accumulé et utilisé tout ce qui pouvait servir de moyen de défense et de destruction. Quelque formidable que pût être cette attaque, il fallait s'y résoudre, car il ne restait d'espoir de salut que par elle. Dix heures de tuerie signalèrent cette lutte et mirent Coutard à même de forcer l'entrée d'Introdacqua. Il fut néanmoins contraint de tra-

toja que lorsque je n'aurais plus rien à y faire, je n'arrivai à Florence qu'à trois heures moins un quart. Mon logement reconnu, avec l'aide et le bras de Piquet, je me rendis chez Pauline; elle était à table; dès qu'elle m'aperçut, son visage exprima tout à la fois l'émotion, la joie et la tristesse. Elle fit approcher un fauteuil, c'était temps; je ne me soutenais plus.

Le dîner terminé, nous passâmes dans le salon; M. Ricciulli avait arrangé pour le soir une promenade aux Cascine. Il ne s'agissait pas de descendre de voiture, le temps était superbe. En revenant, nous allâmes aux ateliers des frères Pisani, chez lesquels j'achetai des vases d'albâtre, une lampe et un surtout de table. Quoique j'eusse passé presque tout le temps que dura cette promenade dans une immobilité parfaite, j'étais épuisé au point que je fus forcé de renvoyer au lendemain toute discussion sur la continuation du voyage de Pauline et de son mari. Pauline me ramena à ma porte, et j'eus besoin d'un aide pour arriver à ma chambre ou plutôt à mon lit. Le 7, je revins chez Pauline, et nous convînmes que, le lendemain, elle partirait avec sa suite de Florence, qu'ils viendraient dîner chez moi à Pistoja; que, si cela m'était possible, je rejoindrais la division dans la soirée, et que, dans ce cas, je leur laisserais une petite escorte composée d'hommes destinés à rentrer en France. D'accord sur ces faits, je repartis pour Pistoja.

Devant y trouver le quartier général de l'armée, j'avais

verser le village au pas de course, attendu que cette traversée s'exécuta sous un déluge de pavés, de bûches, de tisons enflammés, de charbons ardents, d'huile bouillante, de meubles et de balles. Combat et passage lui coûtèrent trois cents hommes et nécessitèrent l'abandon de tous les bagages et équipages, c'est-à-dire des chevaux et mulets, et par conséquent de la totalité des contributions levées dans les Abruzzes durant six mois, contributions qu'il avait l'ordre de rapporter.

résolu d'y saluer le général en chef Macdonald, mais ma lassitude était telle qu'en arrivant je fus contraint de me coucher. Ne comprenant plus la possibilité de suivre l'armée, je fis appeler le médecin et le chirurgien en chef pour les consulter sur mon état, et tous deux déclarèrent que j'étais hors d'état de supporter aucune fatigue et même une demi-heure le mouvement du cheval; que de plus une inévitable rechute serait pour moi la conséquence d'un seul jour de marche forcée. Ils firent donc une déclaration écrite, d'après laquelle le général en chef m'autorisa à me rendre à Gênes.

C'était à Gênes que se rendaient d'abord Pauline et son mari; j'étais maître de voyager avec eux; mais, quand l'autorisation me fut apportée, quand j'eus réfléchi que je me trouvais séparé de l'armée de Naples, au moment où elle marchait à un ennemi un peu plus glorieux à vaincre que les troupes et les insurgés que nous venions de combattre depuis un an, au moment où elle allait décider du sort de l'Italie, les larmes me vinrent aux yeux. Ne pas quitter Pauline était pour moi un bonheur, donner à ma santé des soins était indispensable, mais me battre pour mon pays, avec mes camarades, passait dans mon âme avant toutes choses, et lorsque le lendemain matin j'entendis les tambours, les trompettes et les musiques des corps qui défilaient, le bruit de l'artillerie, des équipages, enfin le brouhaha d'un grand départ, je résolus de me traîner à leur suite. Je fis en conséquence partir tous mes chevaux et mes équipages (1), ne gardant avec moi qu'une voiture attelée, que la municipalité de Pistoja avait fait mettre à ma disposition.

(1) Mes chevaux de selle et mon fourgon me rejoignirent à Gênes; quant à mes quatre superbes chevaux de voiture, dont deux gris à queue et crinière blanches, et deux gris pommelés à queue et crinière noires, ceux-là mêmes que j'avais prêtés à Ricciulli, et qu'il m'avait rendus à Florence, ils furent pris par l'ennemi.

Vers midi, Pauline arriva avec ses compagnons de voyage, et je leur fis part de ma détermination. Tous se récrièrent que c'était une folie, que je m'abusais sur le retour de mes forces et que, en traversant l'Apennin à la suite de l'armée, je ne trouverais pas un bouillon ni peut-être un lit. « Je sens tout ce que l'on doit à l'honneur, ajouta Pauline, et je rougirais de vous si vous étiez homme à l'oublier; mais vous n'êtes pas en état de monter ou de descendre seul de voiture; de quel secours serez-vous à l'armée? » J'insistai cependant; mais, vivant encore dans une sorte de long évanouissement, le moindre effort provoquant en moi des sueurs et des faiblesses, je dus reconnaître que les médecins avaient raison, et que ma jeunesse et mon désir d'agir ne suffiraient pas à me sauver du grave danger d'une rechute. C'est une fluxion de poitrine que j'avais eue; la convalescence était indispensable; il fallait s'y soumettre.

Nous employâmes cinq jours à gagner Lerici, où nous devions nous embarquer pour Gênes. Voyageant doucement, sans trop grande fatigue, et, de plus, entouré de soins, je pus insensiblement donner à mes forces le temps de revenir. La jeunesse l'emporta, et peu à peu, oubliant toutes les misères pour ne plus songer qu'aux avantages et aux joies que je devais à ma dernière année de campagnes, je m'abandonnai au plaisir d'escompter ma part de bonheur dans la vie.

C'est que Pauline m'y aidait. Elle fut à Gênes ce qu'elle avait été à Naples et pendant la première partie du retour, la plus adorable et la plus adorée des amies. Nous occupions un même logement; Pauline avait sa chambre attenante au cabinet ouvert où couchaient Thérèse et la gouvernante; mais l'amour qui s'exalte ne connaît pas d'obstacles, et, la première nuit, profitant du sommeil dont elle épiait les signes certains dans le cabi-

net voisin, Pauline put venir me rejoindre dans ma chambre. Cette première nuit fut une telle nuit d'ivresse que nous jetâmes ensemble une même exclamation, un même cri de regret, lorsqu'un rayon naissant de l'aurore vint nous donner le signal de la séparation indispensable, et cette circonstance nous fit trouver le jour aussi cruellement matinal que la nuit nous avait désespérés à force de nous paraître et tardive et rapide. Certes je n'en étais pas, suivant l'allégorie de Psyché et de l'Amour, à juger les clartés du matin indiscrètes. Des torrents de lumière n'auraient, pour mon regard, jamais assez éclairé cette ravissante et délicieuse Pauline, et mon culte comme ses charmes auraient pu braver toutes les épreuves; mais Thérèse, mais la gouvernante pouvaient ne plus dormir, et les dernières ombres de la nuit étaient nécessaires pour protéger la rentrée de Pauline dans sa couche. De rapides baisers scellèrent donc à nouveau les serments d'un amour que mon cœur n'a pas démenti, et quand, pour adoucir les premiers adieux, je fis à Pauline une prière afin d'obtenir qu'elle revînt la nuit suivante : « Je suis à toi, me répondit-elle, use de moi comme tu voudras. »

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

Fin de session de la Convention. — Le Directoire. — Bonaparte général en chef. — Sa destinée à l'armée d'Italie. — Tactique et stratégie. — Le chef d'état-major Berthier. — Départ du général Bonaparte..... 1

CHAPITRE II.

Je suis nommé à l'armée d'Italie. — Sur la route d'Italie. — Saint-Flour. — La Bastide. — Millau. — La famille Solignac. — La contre-révolution dans le Midi. — Voleurs de grands chemins. — Séjour forcé à Marseille. — Maison de jeu. — Course à Toulon. D'Antibes à Nice. — En doublant le cap Mele. — De Nice à Gênes. — Au quartier général de Milan. — Invités par Bonaparte. — Je rejoins la division Masséna. — Mission près de Bonaparte. — Augereau et Masséna. — Le général Alexandre Dumas. — Le fils du général Dumas. — La division Masséna. — Le pont d'Arcole. — Le serment de Montenotte. — Rampon et Fornésy. — Les injustices de l'histoire. — Le brave La Salle. — Revue à Vicence..... 10

CHAPITRE III.

Mouvements de la division. — Bataille de Rivoli. — Les combats du matin. — La bataille indécise. — Les combats du soir. — Victoire et trophées. — Bonaparte et ses soldats. — Ratatouille de chambrée. — Fraternisation et ripailles..... 51

CHAPITRE IV.

Nouvelles campagnes. — Encore les exploits de La Salle. — Nouvelle mission près du général en chef. — Occasion manquée. — Le républicain Bonaparte. — Bataille de Polpeto. — La marche sur Vienne. — Mission périlleuse. — Le plan du prince Charles. — Les combats de Tarvis. — De Tarvis à Saint-Veit. — Pied à

pied sur la route de Vienne. — De Neumarkt à Leoben. — Les soldats de Masséna 66

CHAPITRE V.

Après la paix. — Gratz. — Délicieuse hôtesse. — Leoben. — L'armée des Messieurs. — D'Udine a Trieste. — Le bandit Francesco. — Le général Bernadotte. — Les territoires de l'armée d'Italie. — La société de Padoue. — Cinq mois dans cette ville. — Le théâtre. — Le général Brune et la Bertinotti. — Phaéton brisé. — Service en l'honneur de Hoche. — La fête du 14 juillet. — Courses a Venise. — Gondoles et gondoliers. — Supercherie politique en faveur du 18 fructidor. *Moniteur* corrigé. — Huit jours d'arrêts. — Série de duels. — Le colonel Dupuy. — Brusque retour à Paris. — Je revois Gassicourt. — Mme Champion de Villeneuve. — Mme Gassicourt et le chevalier de Langeac. — Mme de Montalembert. — Avez-vous vu Schérer? — M. de Montalembert. — Réception du général Bonaparte. — Fêtes et bals. — Le beau Colbert 96

CHAPITRE VI.

Occupation de Rome. — Vols et concussions. — L'arrivée de Masséna. — La révolte des officiers. — Les séides de Berthier. — Le rôle de Berthier. — Je rejoins le général Masséna à Rome. — Faute politique de Masséna. — Masséna devant les révoltés. — Au palais Ruspoli. — Masséna sacrifié. — Triomphe de Dallemagne et de Berthier. — Réponse à M. Thiers. — Comment un Masséna se venge 141

CHAPITRE VII.

Séjour à Rome. — Les dames romaines. — Mon hôtesse. — Les princesses Borghese, Chigi, Giustiniani. — Les duchesses de Lante et Ceva. — La belle Ottoboni. — Bals et spectacles. — Une éducation de couvent. — Les monuments de Rome. — La gerbe de Saint-Pierre. — A Tivoli. — Au gouffre du Teverone. — Visite aux Catacombes. — Les Transtévérines 170

CHAPITRE VIII.

Desaix et Gouvion Saint-Cyr. — Lazzi de troupiers. — La bienveillance de Desaix. — La Salle et sa mère. — Chef d'état-major d'une division. — L'insurrection du Trasimène. — Garnison massacrée. — Calvin. — Attaque maladroite. — Prise de Città di Castello. — Pillage et représailles. — Trois survivants du massacre. — Grenadiers déçus 196

CHAPITRE IX.

Les généraux Valette et Gardanne. — Expédition contre Amandola. — Gâteau d'amandes. — Les serpents du Pérugin. — Le général C... — La femme du général. — Manuscrits inédits. — La foire de Senigallia. — Gouvion Saint-Cyr remplacé. — Révoltes de Terracine et de Monteleone. — Je suis chef d'expédition. — Pacification. — Visites aux couvents de femmes. — Tonneaux de poudre. — L'*Aria cattiva*. — Nouveau séjour à Rome. — La duchesse de Béthune. — L'adjoint Piquet. — Mystificateur-né. — Le génie des bêtises. — Mystificateurs célèbres. — Chasse au lac de Trasimène. — Blésimart et la générale. — Menaces du côté de Naples. — Ordres cachetés. — Desaix général en chef..... 217

CHAPITRE X.

La cour de Naples. — L'armée napolitaine. — Ouvertures des hostilités. — Opérations de la gauche. — Premier insuccès des Napolitains. — A Porto di Fermo. — Général en vedette. — Général en déroute. — Deux batteries enlevées à la baïonnette. — Bravoure de Petriconi. — Stupide retraite. — Lâche action du général Rusca. — Déroute du chevalier Micheroux..... 258

CHAPITRE XI.

Opérations de la droite. — Centre des opérations. — Mack et Metsch battus. — Bravoure de Kniazewitz, du général Maurice Mathieu. — Habileté de Kellermann. — Calvi. — Nepi. — Otricoli. — Le comte Roger de Damas. — Réoccupation de Rome. — Fin de la campagne de Rome. — Le bilan de la victoire. — La fuite de Ferdinand IV..... 275

CHAPITRE XII.

Suite des opérations de la gauche. — Le général Duhesme. — Chef habile. — Prise de Civitella del Tronto. — Bienveillance bourrue. — Au bord de la Pescara. — Communications coupées. — Cernés de tous côtés. — Dernière chance de salut. — Attaque effrontée. — Commandant poudré. — Reddition de Pescara. — Tenté par la fortune. — Bâtiments armés en corsaire. — Le général veut de l'argent. — Constitution improvisée. — Lettres de change. — Jonction désirée. — Dépêches du général en chef. — La division sans chaussures. — En marche sur Capoue. — A Solmona. — Le général Duhesme blessé. — Passage des Cinq-Milles. — Attaque d'Isernia. — Je conduis une colonne. — Blessés abandonnés. — Faites-nous fusiller. — Pour sauver les blessés. — Porteurs et civières..... 293

CHAPITRE XIII.

Suite des opérations de la droite. — Autour du Garigliano. — Mécontentement de Macdonald. — Contributions levées sur Arpino. — Capitulation de Gaëte. — Devant Capoue. — Échec de Macdonald. — Attaque ou reconnaissance. — Conséquences d'une échauffourée. — Bûchers et représailles. — Trois demandes d'armistice. — Tout excepté Naples. — Occupation de Capoue. — La gauche se réunit à la droite. — Querelle de Championnet et de Macdonald..... 335

CHAPITRE XIV.

Les lazaroni. — Mack chez Championnet. — Mack prisonnier. — Rupture de l'armistice. — Avant l'attaque de Naples. — Broussier aux Fourches Caudines. — L'attaque de Naples. — Faute du général Duhesme. — Premier jour de luttes. — Échecs successifs au faubourg de Capoue. — Dernière tentative. — J'en suis chargé. — Sa réussite. — Sur la place Capouane. — Le feu partout. — Succès mal récompensé. — Tripotage d'autorité. — Deuxième jour de luttes. — Cartouches ennemies. — Feu aux poudres. — Troisième jour de luttes. — Reddition de la ville. — Adjudant général sur le champ de bataille. — Vive saint Janvier et vive la République! — Récompenses. — Promotions. 357

CHAPITRE XV.

Représentation de gala. — La société à Naples. — Pauline Ricciulli. — Chez la duchesse de Parabita. — Chasse au sanglier. — Apparition. — L'organisation de la conquête. — République parthénopéenne. — Police de la ville. — Michel le Fou. — Gratifications. — Somme privilégiée. — Répression des abus, contributions et réquisitions. — Plantation d'un arbre de liberté. — Création d'une armée locale. — Le Directoire et Championnet..... 408

CHAPITRE XVI.

Mesures de gouvernement. — Championnet et la commission civile. — Le rôle de Macdonald. — Le coup d'État des commissaires. — Expulsion nécessaire..... 440

CHAPITRE XVII.

La conquête menacée. — Conseil de généraux. — Entre deux plans. — Confidences d'amie. — Expédition dans les Calabres. — Expédition en Pouille. — Andria. — Trani. — Prise de San Severo. — Pacification de la Pouille. — Coutard dans les Abruzzes. —

Ravitaillement de Corfou. — A Manfredonia. — Polaque à l'horizon. — Deux chaloupes armées en guerre. — Prise de la polaque. — Marasquin de Zara. — Surprise douloureuse. — Réflexions sur une disgrâce 450

CHAPITRE XVIII.

Le nouveau général en chef. — Ses premiers actes. — Je fais acquitter le prince Mari. — Expédition dans la Terre de Bari. — Destitutions de généraux. — Les généraux Olivier et Sarrazin. — Le *Généreux*. — Préludes de la retraite 480

CHAPITRE XIX.

Les nouveaux commissaires. — Désorganisation. — Imprévoyance. — Le départ retardé. — Chargements en souffrance. — La retraite se prépare. — Demande de passeports. — Vis-à-vis de mes nouveaux chefs. — Second miracle de saint Janvier. — Panique et émigration. — Passeports promis, mais non donnés. — La retraite commence. — Course au Vésuve, au cap Misène. — Étuves de Néron. — Dernier jour à Naples. — La veille du grand départ. — La marche des équipages. — En pays de misère. — Teano. — Torre. — Bonne compagnie et mauvais gîtes. — L'indiscipline des troupes. — Entourés d'insurgés. — Prise et pillage d'Isola. — Nuit tragique. — Chemin difficile. — Voitures dans les fondrières. — D'Isola à Veroli. — Détresse des équipages. — Aux prises avec les traînards. — Couvent saccagé. — Pères de la Trappe. — Fluxion de poitrine. — Séparé de l'armée. — Voyage avec Pauline jusqu'à Gênes. — Nuit d'ivresse..... 491

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET C^ie^, RUE GARANCIÈRE, 8.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Napoléon intime, par Arthur Lévy. 8e édit. Un vol. in-8°. Prix. 8 fr.

Lectures historiques. *Un partisan; — Un émigré; — Mémoires de soldats; — Le drame de Vincennes; — Talleyrand et ses Mémoires; — Une agence d'espionnage sous le Consulat; — Le consulat de Stendhal; Napoléon et Alexandre; — Deux précurseurs de l'alliance russe; — M. Thouvenel et la question romaine; — La révocation de l'édit de Nantes; — Bossuet historien de la réforme; — Tolstoï historien,* par A. Sorel, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Prix. 3 fr. 50

Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre, 1783-1793, par le marquis de Barral-Montferrat. Tome Ier. Un vol. in-8°. Prix. 8 fr.

Le Comité de Salut public de la Convention nationale, par J. Gros. Un vol. in-16. Prix. 3 fr. 50

Les armées françaises jugées par les habitants de l'Autriche (1797-1800-1809), d'après des rapports de l'époque, par Raoul Chélard. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50

Un paladin au XVIIIe siècle. **Le prince de Nassau-Siegen** d'après sa correspondance originale inédite de 1784 à 1789, par le marquis d'Aragon. Un vol. in-8°. Prix. 7 fr. 50

Le chevalier de Vergennes. — *Son ambassade à Constantinople,* par Louis Bonneville de Marsangy. Deux vol. in-8°. Prix. 15 fr.

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'Émigration, par le vicomte de Broc. 2e édition. Un vol. in-8°. Prix. 7 fr. 50

Le Roman d'un Royaliste sous la Révolution. Souvenirs du comte de Virieu, par le marquis Costa de Beauregard. 2e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. Prix. 7 fr. 50

Une Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804), par Geoffroy de Grandmaison. In-8°. 7 fr. 50

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville.

Tome I. *La Révolution; le Consulat; l'Empire.* 2e édit. In-8°. 7 fr. 50

Tome II. *La Restauration; les Cent-jours; Louis XVIII.* 2e édition. Un vol. in-8°, avec portrait et fac-similé. Prix. 7 fr. 50

Tome III. *Charles X; la duchesse de Berry; le comte de Chambord.* Un vol. in-8° contenant deux héliogravures et deux fac-simile d'autographes. Prix. 7 fr. 50

(Couronné par l'Académie française, prix Berger.)

Mémoires inédits de B.-P. de Beauvais, commandant général de l'artillerie des armées de la Vendée, par la comtesse de La Bouëre. Un vol. in-8°. Prix. 7 fr. 50

Un agent secret sous la Révolution et l'Empire. — **Le comte d'Antraigues,** par Léonce Pingaud. Un vol. in-8° accompagné de deux portraits en héliogravure. Prix. 7 fr. 50

Le Roman d'une Impératrice. — *Catherine II de Russie,* d'après ses mémoires, sa correspondance et les documents inédits des Archives d'État, par K. Waliszewski. 5e édition. Un vol. in-8°, accompagné d'un portrait d'après une miniature du temps. Prix. 8 fr.

(Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.)

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.